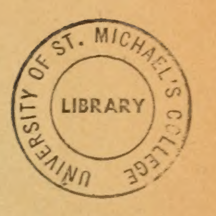

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

OEUVRES COMPLÈTES

DE

# LOUIS DE GRENADE

---

FORÊT DE LIEUX COMMUNS.

S

BESANÇON.— IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS

# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

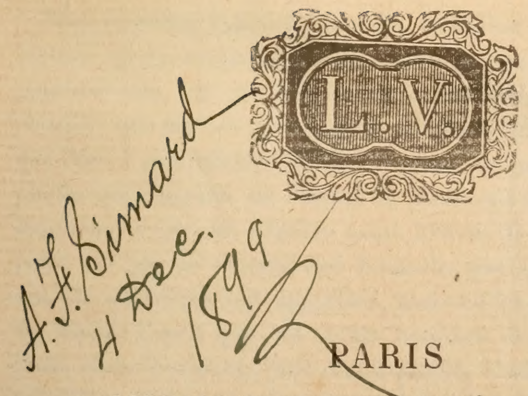
TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR M. L'ABBÉ BAREILLE

CHANOINE HONORAIRE

---

VOLUME XX




PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 9

1865

# FR. LOUIS DE GRENADE

AU TRÈS-ILLUSTRE SEIGNEUR

# ANTOINE ÇAPATA

CHANOINE DE TOLÈDE

EXCELLENT INQUISITEUR APOSTOLIQUE

## ET AU LECTEUR BIENVEILLANT

SALUT.

---

Nous pouvons juger facilement, très-illustre seigneur et ami lecteur, quelle est la dignité de ceux à qui est confié le soin de la parole divine, tant par les raisons nombreuses que nous fournit ce sujet, que par les personnages éminents qui ont été employés par Dieu à ce ministère. Nous y voyons en premier lieu les prophètes qui, inspirés de l'esprit de Dieu, ont rempli ces illustres fonctions. « Car, dit l'apôtre saint Pierre, II *Petr.* I, 21, ce n'a point été par la volonté des hommes que les prophéties nous ont été anciennement apportées, mais ce fut par le mouvement du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé. » Mais, chose beaucoup plus remarquable, c'est que le Maître des prophètes et des anges a été loin de dédaigner après eux ce ministère de l'enseignement. En effet le Père céleste, qui autrefois nous avait parlé par les prophètes, nous a parlé par son Fils; et Joël dit de lui, *Joel.* II, 23 : « Et vous, enfants de Sion, soyez dans des transports d'allégresse, réjouissez-vous au Seigneur

votre Dieu, parce qu'il vous a donné un maître qui vous enseignera la justice. » « Vos yeux verront, dit aussi Isaïe, *Isa.* xxx, 20-21, le maître qui vous enseigne; vos oreilles entendront sa parole lorsqu'il criera derrière vous : C'est ici la voie; marchez dans ce chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche. » Enfin le Sauveur lui-même s'exprime en ces termes, *Joan.* XVIII, 37 : « Je suis né et je suis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité. » Et quand il fut monté au ciel, il établit ses apôtres, qui étaient remplis du Saint-Esprit, pour tenir sa place, et il leur confia ce ministère. Et ceux-ci, afin d'être plus aptes à remplir cet office avec dignité, rejetèrent sur d'autres le soin des pauvres et des veuves, et gardèrent pour eux les fonctions de prier et d'annoncer la parole de Dieu. Ensuite les saints pontifes suivirent leur exemple, et marchant sur leurs traces, ils décidèrent, au quatrième concile de Carthage : que l'évêque confierait le soin des pauvres et des veuves à l'archiprêtre ou à l'archidiacre, et que lui-même, délivré de ce soin, s'appliquerait à la lecture, à l'oraison et au ministère de la prédication. C'est pourquoi on conserva pendant longtemps cette coutume de l'Eglise d'Orient, qui consistait à ne permettre à personne de prêcher quand l'évêque était présent. Mais avec le temps, ce même soin fut confié à des ministres d'un rang inférieur, de peur que la multitude immense des fidèles ne fût privée du pain de la parole divine. Qu'y a-t-il en effet qui puisse nous exciter davantage à la piété et à la justice, si ce n'est cette même parole de Dieu? Car c'est elle qui nourrit et fait croître l'âme fidèle dans la vie spirituelle; c'est elle qui éclaire son intelligence; c'est elle qui l'embrase de l'amour de Dieu; c'est elle qui la porte à aimer la vertu et à détester le vice; c'est elle qui la confirme dans le bon propos de vivre chrétiennement; c'est elle qui, en lui rappelant le souvenir de la mort et du jugement, la remplit de componction; c'est elle enfin qui allume en elle la flamme des saints désirs, et qui brise la dureté de notre cœur comme avec un marteau spirituel. C'est ce qui fait dire à Jérémie, *Jerem.* XXIII, 29 : « Mes paroles ne sont-elles pas comme du feu, dit le Seigneur, et comme un marteau qui brise la pierre la plus

dure? » On voit par là quel immense avantage l'Eglise retire de l'exercice continuel de la prédication. C'est donc avec raison que Salomon nous dit, *Prov.* XIV, 4 : « Où il n'y a point de bœufs qui labourent la terre, la grange est vide : mais la force et le travail du bœuf paraissent clairement où l'on recueille beaucoup de blé. » Il nous montre, par cette courte allégorie, ce que l'on obtient par l'abondance ou par la privation de la doctrine.

C'est pourquoi notre bienheureux Père saint Dominique, connaissant parfaitement tout cela, pleurant très-amèrement la perte des âmes à cause de la disette de cette nourriture céleste, et brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de ses frères, obtint d'abord de Dieu, par beaucoup de prières, et ensuite de son vicaire sur la terre, qu'on instituât un *Ordre de prêcheurs*, dont la charge et l'office principal seraient d'accomplir ce que le Seigneur promet par la bouche de Jérémie, quand il dit, *Jerem.* III, 15 : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, qui vous nourriront de la doctrine et de la science du salut. » Moi donc, fils indigne de ce père très-saint et membre de son Ordre, je n'ai pas voulu dégénérer de cet Ordre au point de ne pas faire quelque chose selon mon peu de mérite, afin de m'aider moi-même ou d'aider les autres dans ce devoir de charité. C'est pourquoi, après avoir étudié la théologie, je me suis appliqué à lire les saints Pères et la Bible. Car je comprenais que saint Jérôme avait raison d'écrire à Népotien : Que les sermons d'un prêtre doivent être assaisonnés avec le sel des Ecritures. Et tout ce que je trouvais digne d'être remarqué dans ces deux sortes de lectures, je le prenais en note afin de placer tout cela plus tard dans un même endroit et par ordre, et de pouvoir le trouver plus facilement lorsque j'en aurais besoin. Car ce zèle, cet empressement sont très-recommandés par les savants, qui ont donné des préceptes sur la manière d'étudier, et l'on peut voir par leurs écrits que plusieurs l'on fait souvent eux-mêmes.

Bien plus, j'ai cru ne pas devoir négliger les écrits de ceux qui avaient fait un recueil des pensées des saints Pères. J'ai entassé dans ma ruche celles de ces pensées qui m'ont paru le plus remarquables. Je les ai reproduites de bonne foi, quoique, avec le

nom de l'auteur et du livre, je n'y aie pas toujours trouvé le numéro du chapitre.

C'est pourquoi je prie le lecteur bienveillant d'accepter ce travail, quoique peu important, même avec le nom que je lui donne; car si je ne me trompe, je crois que tout ce que j'y ai introduit est choisi. En effet, je me suis appliqué à n'y mettre rien qui pût être rejeté avec raison; et dans mon travail je n'ai pas eu l'ambition d'écrire beaucoup, mais de réunir des choses choisies, ou du moins qui ne méritent pas d'être tout-à-fait méprisées. Si j'avais l'espoir de vivre plus longtemps, je m'efforcerais de réunir un plus grand nombre de pensées des saints Pères afin de rendre ce travail plus parfait et plus riche; mais la crainte de mourir m'a empêché d'aller plus loin; j'ai eu peur qu'en cherchant encore d'autres matériaux je ne fusse prévenu par la mort, qui est, pour ainsi dire, à la porte des vieillards, et que, sans acquérir ceux-ci, je ne perdisse les autres tels qu'ils sont. Mais le lecteur studieux pourra les enrichir lui-même et y ajouter beaucoup de choses. Car Aristote dit : Qu'il est facile de flatter les oreilles et de perfectionner les sciences en ajoutant quelque chose à ce que les autres ont déjà trouvé. Aristote.

J'ai ajouté aussi en leur lieu quelques pensées profondes des philosophes païens, et surtout de M. T. Cicéron qui, au dire de Pline, est un génie incomparable. Car saint Augustin, dans son livre de la *Doctrine chrétienne,* nous avertit que nous devons regarder ces pensées comme possédées injustement et nous en servir pour notre ministère. Quant aux pensées de Sénèque et de Plutarque, qui furent des hommes supérieurs en ce genre, je les ai complétement omises, attendu que j'en ai déjà fait part aux lecteurs studieux avec d'autres sentences remarquables, dans un livre arrangé, autant qu'il m'a été possible, dans le même ordre que celui-ci, afin d'épargner le travail de lire un gros volume à ceux qui ont moins de loisirs. (Voyez le livre intitulé : *Mélanges de philosophie morale.*)

Non content de ces richesses, j'ai pris note, tout en faisant autre chose, de tout ce qui paraissait digne de mon attention, soit dans les saintes Ecritures, soit ailleurs : j'ai pris l'habitude de faire

cela depuis le commencement de mes études, et souvent les choses qui se présentent d'elles-mêmes sont plus agréables et quelquefois meilleures que celles qu'on acquiert par l'étude ; j'ai donc eu soin de ne rien laisser se perdre.

Au reste, pour ce qui regarde l'arrangement et la disposition des matières, j'ai divisé l'ouvrage entier en trois classes. Dans la première, j'ai placé les passages qui ont rapport aux différents états et aux différentes sortes de personnes, en commençant par le Dieu très-bon et très-grand. Dans la seconde, j'ai traité des vertus qui conviennent à ces états et à ces personnes ainsi que des vices qui leur sont opposés. Enfin, la troisième embrasse les passages qui ne se rapportent pas aux choses traitées plus haut, et qui n'auraient pu entrer facilement dans les deux autres classes à cause de la différence des matières.

Quelques-uns de ceux qui ont publié un recueil de pensées tirées des saints Pères les ont placées par ordre alphabétique, afin qu'il fût plus facile de les trouver. J'ai pensé aussi que cette facilité était loin d'être méprisable ; mais je crois que la table alphabétique des matières suffira grandement pour cet objet. J'ai trouvé plus commode pour l'instruction l'arrangement adopté par saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*, principalement dans la Seconde de la Seconde, où après avoir traité des genres, il y joint les espèces ou les parties, et où après avoir traité des vertus, il met ensuite les vices qui leur sont opposés, ainsi que les choses qui leur ressemblent ou qui en approchent. Car ces axiomes sont connus dans l'Ecole : « On doit porter un jugement semblable sur des choses semblables ; on peut tirer les mêmes principes des choses contraires ; et ce qui convient aux genres convient aussi aux espèces. » Il arrive par là que le champ d'études s'élargit beaucoup pour le prédicateur. De sorte que si, par exemple, il veut amplifier les maux qui résultent de la séduction, de l'adultère ou de l'inceste, il pourra y ajouter les maux qui proviennent de l'impureté en général. Bien plus, s'il veut remonter au premier genre, qui est le péché, il pourra y joindre tous les maux qui procèdent du péché mortel. De même, s'il doit prêcher contre l'ambition,

contre l'arrogance ou contre la vaine gloire, il pourra y joindre aussi tous les maux que l'orgueil entraîne après lui. Par la même raison, s'il veut louer la vertu de chasteté, il pourra rappeler tous les maux que produit l'impureté et dont la pureté nous délivre. De même s'il doit louer l'humilité, il pourra rappeler et même amplifier les peines et les inconvénients qui résultent de l'orgueil, et dont la vertu d'humilité nous exempte. Voilà ce que j'ai cru devoir dire de l'ordre et de la disposition de cet ouvrage.

J'avais d'abord eu l'intention de faire ce travail pour moi seul, et je ne pensais pas à le publier; persuadé cependant que ce qui m'avait été utile pouvait l'être aussi aux autres, et poussé par les exhortations de mes amis, je me suis décidé à en faire part à ceux qui n'ont pas beaucoup de loisirs. Outre les sentences des saints Pères, j'ai ajouté dans tout l'ouvrage et de mon propre fonds, un grand nombre de passages qui n'avaient encore été jusqu'ici commentés par personne; je les ai distingués des autres en les faisant précéder du mot : *Réflexions de l'auteur*; quelles qu'elles soient, le lecteur éclairé pourra les apercevoir en différents endroits, et surtout dans ceux qui traitent de la divine Providence, de la modération et de la nature des sentiments, de la vertu et de ce qui s'y rapporte, du péché et de la peine du péché, des tentations qui nous portent au péché, de la foi, de l'espérance et de la charité, de l'oraison et de la méditation, de l'abstinence, du fruit des tribulations, de l'inconstance de la fortune, de la connaissance et de l'amour de soi-même, du mépris du monde, de la vie et de la mort et enfin du bonheur et des fins dernières de l'homme, etc.... Car j'ai cru devoir accumuler beaucoup de choses sur les sujets qui sont traités le plus souvent par les prédicateurs. Cependant j'ai traité tous les sujets très-brièvement, pour laisser au génie du prédicateur la faculté de les amplifier et de les étendre, et afin de ne pas donner trop d'étendue à notre ouvrage.

J'ai donné à ce travail le nom de *Forêt*, parce que, bien que les pensées des saints Pères y aient été arrangées par ordre, j'y ai placé ce que j'ai tiré, comme je l'ai dit, de mon propre fonds, sans ordre et comme cela se présentait, afin que le prédicateur

studieux puisse choisir, comme dans une forêt, ce qui conviendra le mieux à son talent.

Il pourra donc se promener dans ce parterre et y cueillir des fleurs au moyen desquelles il ornera et enrichira ses sermons. Et non-seulement les prédicateurs, mais même toutes les personnes qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ y trouveront des pensées des saints Pères nombreuses et profondes qui leur seront très-utiles pour régler leur vie convenablement et former leurs mœurs, mais à la condition qu'elles se proposeront en les lisant de prendre note, non pas seulement de ce qui peut être utile aux autres, mais à elles-mêmes. Car elles ne doivent pas imiter la poule, qui, lorsqu'elle a trouvé du grain, le donne à ses petits et reste elle-même à jeun; mais il faut qu'elles imitent les autres animaux, qui, lorsqu'ils sont rassasiés, convertissent en lait les aliments superflus pour en nourrir leurs petits. Ainsi le prédicateur studieux accomplira le précepte que l'Apôtre prescrit à Timothée, I *Timoth.* IV, 16 : « Veillez sur vous-même et sur l'instruction des autres; demeurez ferme dans ces exercices; car, agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous écoutent. » Car, quand il parlera au peuple chrétien, il se dira réellement à lui-même, avec plus d'abondance et d'ardeur, les choses qu'il se sera pour ainsi dire assimilées, et il prêchera avec plus de force ce qu'il aura tiré, non d'un fonds étranger, mais ce qui aura pris naissance comme dans sa propre maison. Le prédicateur prudent comprendra que ce n'est pas en vain que je donne ces avis.

Au reste, comme les choses, tant naturelles qu'artificielles, sont composées de la matière et de la forme, et que celle-ci l'emporte beaucoup sur l'autre, les citations et les autres pensées semblables fourniront la matière pour étudier. Cependant j'ai eu, en outre, la pensée de fournir quelque chose, non-seulement pour l'invention, mais même pour la diction, ce qui se rapporte à la forme. Car on sait que tous les anciens Pères, les Cyprien, les Ambroise, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze et de Nysse, et tous les illustres Pères de leur temps ont été très-éloquents, et l'histoire nous apprend que quelques-uns

même d'entre eux furent professeurs de rhétorique; et il est facile de voir, par leurs écrits, que cet art les a aidés dans leurs discours. Car, quoiqu'il y en ait quelques-uns qui, par un bienfait de la nature, soient tout-à-fait propres à l'éloquence sans le secours de l'art, cependant ils sont très-rares; et pour me servir des paroles de Quintilien : « Il y en a peu qui les imitent pour le naturel, mais beaucoup pour la négligence. On nous pardonnera donc notre travail à nous, qui croyons qu'il n'y a quelque chose de parfait que là où la nature est aidée par l'étude. » Telles sont ses paroles. Y a-t-il quelque chose que l'on répète plus souvent dans les écoles des philosophes que ceci : l'art perfectionne la nature? Les paysans eux-mêmes plaident avec beaucoup de chaleur leur propre cause, et ont coutume de tirer des conclusions d'une chose par une autre; et cependant l'art d'argumenter a été inventé par ces mêmes philosophes, afin d'accomplir plus exactement et plus adroitement ce que l'on peut faire avec l'aide de la seule nature. C'est pourquoi Démosthène, le prince de l'éloquence grecque, ayant été interrogé sur les moyens qu'il avait employés pour arriver à un si haut degré d'éloquence, répondit : « C'est en usant plus d'huile que de vin. » Car on rapporte de lui qu'il devançait tous les artisans de sa ville pour se lever matin. Il savait, en effet, que cette maxime vulgaire est vraie : On naît poète, mais on devient orateur.

Connaissant toute l'importance de cette vérité, j'ai appliqué mon esprit à diriger de ce côté les études des prédicateurs, aidé par le secours d'en haut, et animé du désir de plaire, plutôt que confiant en mes propres forces; j'ai donc, parmi les préceptes de la rhétorique que j'avais étudiée dans ma jeunesse, choisi ceux qui peuvent être utiles aux prédicateurs, en laissant de côté ce qui a rapport à l'éloquence du barreau; je les ai ornés d'exemples tirés des saints Pères, et je les ai publiés il y a quelques années en six livres, auxquels j'ai donné le titre de *Rhétorique ecclésiastique* ou *Art de prêcher*. J'ai été encouragé à cela par l'exemple de saint Augustin qui, dans son quatrième livre de la *Doctrine chrétienne*, a introduit beaucoup de choses utiles aux prédicateurs dans cet art qu'il professait lui-même avant sa conversion.

Si cet homme éminent les avait traitées à fond, notre travail eût été inutile.

Et comme ce même Démosthène, que j'ai mentionné plus haut, fait consister la plus grande force de l'éloquence dans l'action, c'est-à-dire dans le geste et dans les inflexions de la voix appropriés aux différentes choses que l'on dit, j'ai traité ce sujet tout au long dans mon sixième livre, et je l'ai enrichi d'un grand nombre d'exemples, parce que j'ai compris que cette qualité manquait à la plupart des orateurs de la chaire, et que sans elle, toutes les choses que l'on dit, quand même elles seraient excellentes, sont froides et languissantes. Car les hommes, même les plus simples et les plus ignorants, conçoivent les choses d'après la manière dont on les dit et dont on les prononce. Ce que l'on dit avec vivacité excite des sentiments vifs, ce que l'on dit languissamment et mollement excite des sentiments mous et languissants. En rappelant tout cela ici, très-illustre seigneur, j'ai eu l'intention de montrer aux prédicateurs l'utilité et même la nécessité de mon livre. Fasse le Seigneur Jésus, que ces veilles et ces travaux entrepris pour sa gloire et par amour pour notre prochain, soient utiles et salutaires aux prédicateurs studieux et à tous les pieux fidèles.

---

L'IMPRIMEUR DE LOUIS DE GRENADE

## AUX AMIS DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

---

Comme les lettres du souverain pontife Grégoire XIII, dans lesquelles Sa Béatitude fait l'éloge le plus flatteur de notre Louis de Grenade, sont parvenues entre mes mains, je croirais faire preuve d'ingratitude si je privais du plaisir immense de les lire ses amis que je sais très-nombreux. Je n'ignore pas que je ferai un peu de peine à l'auteur, dont le caractère et l'éloignement pour les louanges me sont connus; mais j'ai préféré mériter les remercîments d'un grand nombre d'hommes de bien, tout en étant moins agréable à cet ami auquel je dois beaucoup; d'autant plus que la chose dont il s'agit a peu d'importance. Adieu.

---

A NOTRE CHER FILS

# LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

GRÉGOIRE XIII, PAPE.

---

BIEN-AIMÉ FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE,

Votre long et assidu travail pour détourner les hommes du vice et les appeler à la perfection de la vie chrétienne nous a toujours été très-agréable, aussi bien qu'il est très-utile et très-doux à ceux qui sont touchés du désir de la gloire de Dieu, de leur salut et de celui des autres. Vous avez en effet beaucoup prêché : vous avez mis au jour quantité de livres remplis d'une excellente doctrine et d'une singulière piété. Vous continuez encore tous les jours ces mêmes travaux, et soit présent, soit absent, vous ne cessez de gagner à Jésus-Christ autant d'âmes que vous pouvez. Nous nous réjouissons de ce bien et de ces grands fruits tant pour vous que pour les autres. Car autant de gens qui ont profité de vos écrits et prédications (ce que nous savons être arrivé à un grand nombre et que d'autres encore en profitent tous les jours), ce sont autant d'enfants que vous avez engendrés à Jésus-Christ ; et vous leur avez fait un plus grand bien que si vous aviez obtenu de Dieu la vue aux aveugles et la vie aux morts. Il vaut beaucoup mieux, en effet, connaître, autant qu'il est permis aux mortels, cette lumière éternelle et cette bienheureuse vie à laquelle on aspire en vivant pieusement et saintement, que de jouir de cette lumière et de cette vie passagère avec toute l'abondance et

les plaisirs des biens du monde. Quant à vous, vous avez mérité de la main de Dieu plusieurs couronnes en vous appliquant avec tout le zèle possible à cette étude qui, sans aucun doute, est de beaucoup la plus importante. Continuez donc, comme vous faites, d'employer toutes vos forces à un aussi digne ouvrage; et ce que vous avez commencé (car nous apprenons que vous méditez quelque chose de nouveau) achevez-le et mettez-le au jour pour la guérison des malades, le soutien des faibles, la joie des forts ou des parfaits, enfin pour l'honneur et la gloire de l'Eglise militante et triomphante.

Donné à Rome, à Saint-Marc, sous l'anneau du pêcheur, le 21 juillet de l'année 1582 et de notre pontificat la onzième.

Ant. BUCCIPALULE.

AU TRÈS-SAINT PÈRE

# GRÉGOIRE XIII

SOUVERAIN PONTIFE

DONT JE BAISE LES PIEDS SACRÉS.

---

Quoiqu'il paraisse y avoir de l'audace et même de la témérité à un moine pauvre et ignorant, relégué aux extrémités les plus reculées de l'Espagne, de vouloir vous écrire des lettres et mettre sous vos auspices ce livre, quel qu'il soit; cependant, en voyant avec quelle piété et avec quelle magnificence vous encouragez l'étude de toutes les sciences bonnes et utiles, le soin que vous prenez à élever partout des colléges pour instruire les enfants de la foi dans les lettres et former leur éducation, et, pour ce qui me regarde, en voyant que vous me faites l'honneur de m'écrire que vous approuvez mes études, et que vous daignez m'exhorter à mettre au jour le travail que j'ai entre les mains, je me suis senti encouragé et j'ai voulu que ce faible présent fût un témoignage de ma reconnaissance, et qu'il fût dédié principalement à celui d'après l'autorité et la volonté duquel il paraît au jour. Mon but a été que ceux qui annoncent la parole divine pussent trouver dans ce livre, comme dans une forêt, disposée cependant d'après un certain ordre, tout ce qui paraîtrait le plus convenable à leur ministère. J'ai placé en premier lieu des pensées choisies des saints Pères, puis j'y ai joint tout ce que j'ai pu tirer moi-même des saintes Ecritures ou d'une méditation assidue.

J'aurais ajouté encore beaucoup de choses à ce travail, si je n'eusse craint, comme je suis déjà d'un âge avancé, que tout en cherchant d'autres matériaux, les choses que j'avais déjà préparées ne tombassent par ma mort dans un éternel oubli. Que Votre Sainteté reçoive donc cet ouvrage, quel qu'il soit, avec la même bienveillance que les princes les plus illustres apportent en recevant les petits présents de leurs sujets, ne considérant pas le prix de la chose offerte, mais le dévouement et la bonne volonté du donateur. Que le Seigneur Jésus daigne conserver Votre Sainteté le plus longtemps possible à nous et à tout le monde chrétien.

# NOTE DES TRADUCTEURS.

---

1° On a suivi, dans la traduction de cet ouvrage de Louis de Grenade, la même marche que dans le volume des *Mélanges de philosophie morale.* Par conséquent, mêmes indications pour les chapitres et pour les citations d'auteurs.

2° Les lecteurs sont avertis que, très-souvent, Louis de Grenade, au lieu de citer textuellement les passages qu'il emprunte aux auteurs, ne fait qu'en rapporter la pensée, dont quelquefois même il détourne le sens à son profit. On le remarque surtout dans les emprunts qu'il fait aux *Morales* de saint Grégoire le Grand. C'est ce que, du reste, L. de Grenade avoue dans sa Préface.

3° Le texte latin des éditions de la *Sylva* étant très-fautif, les traducteurs ont dû recourir aux éditions bénédictines des Pères de l'Eglise. De là, de nombreuses corrections et rectifications.

4° Louis de Grenade s'étant souvent servi de la version *italique* des saintes Ecritures, et ayant même cité de mémoire, il s'ensuit que le texte de ses citations est bien souvent différent de celui de la Vulgate. Les traducteurs ont cru devoir adopter uniformément ce dernier et traduire d'après lui. Pour cela, ils se sont généralement servi de la traduction qui se trouve dans la Bible de dom Calmet.

5° *Tous* les textes tirés de l'Ecriture sainte sont suivis, bien que cela n'existe pas dans le texte latin de l'ouvrage, de l'indication des livres et des chapitres d'où ils sont tirés. Les versets mêmes ont été marqués, sauf pour les Psaumes.

---

# FORÊT

DE

# LIEUX COMMUNS

A L'USAGE

DE TOUS LES PRÉDICATEURS DE LA PAROLE DE DIEU.

## PREMIÈRE CLASSE DES LIEUX COMMUNS.

COMMENÇANT PAR DIEU, L'ÊTRE SOUVERAINEMENT BON ET GRAND, CETTE CLASSE COMPREND ENSUITE LES LIEUX COMMUNS QUI SE RAPPORTENT AUX DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ÉTATS OU DE PERSONNES.

### I.

Dieu.

Nous ne parlons jamais avec tant d'éloquence des œuvres de la puissance divine, que quand l'étonnement qu'elles nous causent nous ferme la bouche; et le silence est la meilleure louange de ce que l'on ne peut bien comprendre. De là cette parole : « Louez-le selon la multitude de ses grandeurs. » *Ps.* CL. C'est ce que fait celui qui se voit vaincu dans ses louanges. Aussi Job, par son silence, a-t-il défini d'une manière plus éloquente ce que sa parole n'avait pu expliquer. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. IX.

Celui qui ne voit pas de plan dans les œuvres de Dieu, trouve précisément dans sa propre faiblesse la raison qui ne lui fait pas voir ce plan. Id., *ibid.*, liv. IX, c. XI.

Nous ne connaissons véritablement quelque chose de Dieu que quand nous sentons qu'on ne peut rien connaître de lui. Id., *Morales*, liv. V.

Dieu fait preuve de largeur dans son amour, de longueur dans

sa patience, de hauteur en surpassant notre intelligence et nos désirs, et de profondeur dans sa pénétration des plus secrètes pensées. Id., *ibid.*, liv. X, c. XI.

Vous qui parlez de l'Eternel, pensez que vous êtes mortels; et vous qui discutez sur la sagesse de Dieu, songez que vous ignorez ses desseins. Id., *ibid.*, liv. XII, c. XV.

Tout ce qu'on dit de Dieu en est indigne, par cela même qu'on a pu le dire : car si le sentiment intime, étonné, ne suffit pas à le louer, comment y suffira la langue qui parle? Id., *ibid.*, liv. XX, c. XXV.

Quand l'esprit se reporte en haut, élevé comme il est, il voit en Dieu qu'il ne peut pénétrer ce qu'il voit. Aussi est-ce le torrent qu'Ezéchiel n'a pu traverser. Id., *ibid.*, liv. XXII, c. XXII.

On parle bien mieux de Dieu quand, saisi de crainte en pensant à lui, on se tait d'admiration. Id., *ibid.*, liv. XXVII, c. XXVI.

Voici les paroles de saint Grégoire sur ce verset de Job : « Qui est le Tout-Puissant, pour nous obliger à le servir? » *Job.* XXI. L'esprit de l'homme, malheureusement répandu au dehors, se trouve tellement dispersé sur les choses corporelles, qu'il ne peut revenir au dedans de lui-même, et penser à Celui qui est invisible. D'où il arrive que les hommes, méprisant les commandements divins, vont quelquefois jusqu'à douter de l'existence de Dieu, parce qu'ils ne le voient pas des yeux du corps. De là cette parole : « Qui est le Tout-Puissant, pour nous obliger à le servir? » Ils ne croient pas en effet à l'existence de Celui qu'ils ne voient pas des yeux du corps. Si, au contraire, ils cherchaient avec humilité l'auteur de toutes choses, qui est Dieu, ils trouveraient en eux-mêmes que ce que l'on ne voit pas existe bien mieux par ce que l'on voit. On vit en effet d'une âme invisible et d'un corps visible, et si on vient à nous enlever ce qui en nous est invisible, immédiatement tombe le corps qui est visible. Les yeux de la chair sont ouverts, il est vrai, mais ils ne peuvent ni voir ni sentir quoi que ce soit : le sens de la vision a péri, car s'est retiré ce souffle invisible qui, par le moyen de ces sortes de fenêtres, avait l'habitude de regarder. Puis donc que les choses invisibles sont préférables aux choses visibles, tout homme

de chair doit donc penser par lui-même et tendre à Dieu par le moyen, pour ainsi dire, de cette échelle de la considération : car il est, par cela même qu'il demeure invisible; et il demeure souverainement grand, par cela même qu'on ne pourra jamais le comprendre. Id., *ibid.*, liv. I.

Et j'entendis votre voix comme on entend au fond du cœur, et dès lors, il n'y eut plus le moindre prétexte à mes doutes; j'aurais plus volontiers douté de ma propre existence que de celle de la vérité, qui peut être vue dans les créatures par les yeux de l'intelligence. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. VIII, c. X.

Ceux qui vous connaissent vous chérissent, s'oublient eux-mêmes, vous aiment plus qu'eux, s'abandonnent et viennent à vous pour jouir de vous. S. AUGUSTIN, *Méditations*.

Dieu est en lui-même, comme l'alpha et l'oméga; il est dans le monde, comme son conservateur et son auteur; dans les anges, comme le parfum et la beauté; dans l'Eglise, comme le père de famille dans sa maison; dans l'âme, comme l'époux sur le lit de l'épouse; dans les justes, comme un aide et un protecteur; dans les méchants, comme la crainte et l'horreur. S. AUGUSTIN, *Explication du Pater noster*.

Les brutes et les troupeaux de bêtes suivent ceux qui les conduisent. Tous les évêques des églises, tous les archiprêtres, l'ordre ecclésiastique tout entier s'appuient sur leurs chefs. Dans un navire, on ne voit qu'un seul pilote, dans une maison, qu'un seul maître, dans toute grande armée, que l'étendard d'un seul. Dans le monde, il n'y a donc qu'un seul Dieu. S. JÉRÔME, *Lettre au moine Rustique*.

Sosthène, philosophe très-distingué, dit qu'on ne peut apercevoir la forme du vrai Dieu, et affirme que des anges se tiennent près de son trône. C'est sur quoi Platon est d'accord aussi; il n'admet qu'un Dieu, et tous les autres, selon lui, ne sont que des anges et des démons. Hermès Trismégiste ne parle que d'un Dieu, et le reconnaît comme un être qu'on ne peut ni comprendre ni apprécier. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, Seigneur de toutes choses : cette grandeur, en effet, ne peut avoir d'associée, puisque seule elle a la toute-puissance. Empruntons aux choses

de la terre un exemple qui fera comprendre ce pouvoir divin. La royauté n'a pas accueilli les deux Romains qu'avait cependant reçus l'asile d'un seul sein. César et Pompée étaient parents; néanmoins, quand ils furent en rivalité de pouvoir, ils ne conservèrent point les liens qui les unissaient. Au reste, ne vous étonnez point de voir dans les hommes ce qui se trouve également dans toute la nature. Les abeilles n'ont qu'une reine, et il n'y a qu'un seul chef ou qu'un seul pasteur dans les troupeaux; à plus forte raison n'y a-t-il dans le monde qu'un seul maître, qui de sa parole commande à tout ce qui existe, le règle par sa haute raison et le perfectionne par sa puissance. Ce maître ne peut être vu, étant plus manifeste que nos yeux; être saisi, étant plus simple que notre toucher; être jugé à sa juste valeur, étant plus grand que notre jugement. Et voilà pourquoi nous ne jugeons Dieu d'une manière digne de lui que quand nous le déclarons inappréciable. Nous devons l'affirmer dans notre esprit et le diviniser dans notre cœur. Ne cherchez pas le nom de Dieu; son nom à lui, c'est Dieu. On n'a besoin de mots que là où il faut distinguer une multitude de choses par des appellations propres et différentes. Pour ce qui est de Dieu, qui est seul, le seul mot de Dieu contient tout. S. Cyprien, *Que les idoles ne sont pas des dieux.*

La Trinité créatrice, c'est le Père, le Fils, et le Saint-Esprit : et c'est d'elle qu'est venue la trinité créée, c'est-à-dire la mémoire, l'intelligence et la volonté. C'est encore une trinité que ce par quoi cette dernière est venue, puisque c'est par suggestion, plaisir et consentement. Trinité encore ce sur quoi elle est venue, savoir, impuissance, aveuglement, péché. Trinité encore ce par quoi il y a résurrection, savoir, foi, espérance et charité. Or, chacune de ces vertus a trois subdivisions; car il y a la foi des préceptes, des miracles et des promesses; l'espérance du pardon, de la grâce et de la gloire; et la charité qui sort d'un cœur pur, d'une conscience bonne et d'une foi véritable. S. Bernard, *Petits sermons*, n° 1.

Quiconque a mérité de voir Dieu approche de ces ténèbres divines, c'est-à-dire de cette lumière inaccessible où Dieu habite, et se trouve absorbé par elles. Et par là même qu'il ne voit ni ne

connaît, il s'unit plus intimement à celui qui surpasse toute connaissance. S. DENIS, *de la Hiérarchie céleste.*

Si quelqu'un, ayant vu Dieu, a compris ce qu'il a vu, ce n'est pas Dieu qu'il a vu, mais quelque chose de Dieu : car ignorer complètement l'essence de Dieu, c'est le connaître véritablement, puisque lui-même est au-dessus de toute intelligence et de toute substance. Id., *Lettre* 1.

Dieu désire que toutes choses lui deviennent semblables, selon la capacité de chacune, et participe à ses dons. Id., *Lettre* 8.

Toute affirmation et toute négation sur Dieu sont également vraies : car ici l'affirmation n'est pas le contraire de la négation. Dieu est au-dessus de tout ce qu'on lui enlève, comme au-dessus de tout ce qu'on lui donne. Id., *Théol. mystique,* c. I.

Honorons avec le saint respect de l'âme et dans un ineffable et religieux silence le mystère de la divinité qui est au-dessus de toutes les intelligences. Id., *ibid.*

Pourquoi chercher mon nom qui est admirable? Et il est admirable, parce que rien ne peut le nommer; il est au-dessus de tout nom. Id., *ibid.*

L'absence de tout nom, ainsi que les noms de tous les êtres, conviennent à la cause de toutes choses, à la cause qui est au-dessus de tout. Id., *ibid.*

Que nous appellions ce qui est caché en Dieu, substance, lumière, ou toute autre chose, nous n'entendons par là que les participations qui de lui découlent sur nous, par lesquelles nous sommes pris en Dieu, et qui nous donnent soit la substance, soit la vie, soit la sagesse. Id., *ibid.*, c. II.

Dieu étant le bien en substance, ou absolu, il étend sa bonté sur tout ce qui existe, comme le soleil répand à la fois sa lumière sur tout le monde. Id., *ibid.*, c. IV.

Le bien rend parfait ce en quoi il s'est insinué d'une manière parfaite : quant aux choses qui participent moins à ce bien, elles sont imparfaites. Id., *ibid.*

Telle est la grandeur éminente de la puissance du bien, qu'il vient à l'aide de son absence; et c'est par sa puissance que ce qui lui est contraire existe et peut lui résister. Id., *ibid.*

On a coutume d'appeler Dieu invisible, bien qu'il soit la lumière par excellence, comme de le dire ineffable, bien qu'il ait un grand nombre de noms. On lui attribue donc des négations ou des privations, pour mieux démontrer la grandeur de ses perfections. Id., *ibid.*, c. IX.

Entreprendre de parler de Dieu, c'est dire, il est vrai, quelque chose de ce qui lui appartient, mais ce n'est pas parler de lui-même. Id., *ibid.*, c. VII.

Telle est la vie de Dieu qu'on ne peut rien imaginer de plus heureux ni de plus riche en toute espèce de biens. Car il ne fait rien, il n'est engagé dans aucune occupation, il ne travaille aucune œuvre, il jouit de sa puissance et de sa force, il sait que toujours il sera dans les jouissances les plus grandes, dans un bonheur éternel. Ainsi parle Epicure dans Cicéron, *de la Nature des dieux*, livre I.

Il y a dans le monde un Dieu qui régit et gouverne; qui règle le cours des astres, les saisons et les événements; qui, l'œil sur les terres et les mers, protége les intérêts et la vie des hommes. Id., *ibid.*

Quel est l'homme assez impie pour ne pas sentir, en élevant les yeux vers le ciel, qu'il y a des dieux, et pour regarder comme l'ouvrage du hasard des œuvres où brillent tant d'intelligence qu'à peine, avec tout l'art possible, on pourrait en saisir l'ordre et les successions. CICÉRON, *de la République*.

La plus forte preuve, semble-t-il, que l'on puisse apporter de la croyance à l'existence des dieux, c'est qu'il n'est point de nation si barbare, d'homme si sauvage, qui n'ait l'esprit rempli de la croyance aux dieux. Id., *Tusculanes*, liv. I.

Dieu lui-même que nous sentons, ne peut-être compris autrement que comme une certaine intelligence, indépendante, libre, dégagée de toute agrégation mortelle; une intelligence qui comprend et meut toutes choses, et qui elle-même est douée d'un mouvement éternel. Id., *ibid.*

C'est timidement et en peu de mots que l'homme doit parler du pouvoir des dieux. Id., *Disc. pour la loi Manilia.*

De même que les membres de l'homme sont mus, sans aucun

effort, par l'esprit et la volonté, de même la volonté des dieux forme, remue et change toutes choses. Id., *de la Nature des dieux,* liv. III.

Voyez seulement à connaître Dieu, bien que vous ignoriez et le lieu qu'il occupe et la forme qu'il peut avoir : de même il faut que votre âme vous soit connue, bien que vous ignoriez aussi et sa place et sa forme. Id., *Tuscul.,* liv. I.

## II.

### Sagesse de Dieu.

Quand nous ne croyons pas être vus de Dieu, c'est sur le soleil que nous tenons nos yeux fermés ; nous le cachons à nos regards, mais nous ne lui sommes pas cachés. S. Grégoire, *Morales,* liv. XXV, c. v.

C'est ainsi, mon Dieu, que vous considérez mes pas et mes sentiers, et que le jour et la nuit vous veillez à ma garde en observant avec soin toutes mes démarches ; sans cesse vous me surveillez, comme si, oubliant toutes vos autres créatures du ciel et de la terre, vous n'aviez que moi à voir et que vous n'ayez aucun souci des autres. Pour vous, en effet, ne s'augmente pas la lumière immuable de votre regard, quand vous ne faites attention qu'à un seul, et elle ne diminue pas quand vous embrassez tant de choses si nombreuses et si diverses de nature. De même que, d'un seul regard, vous considérez à la fois l'ensemble d'une manière parfaite, de même votre regard tout entier embrasse à la fois, et d'une manière parfaite, chaque chose en particulier, bien que différente de nature. C'est donc ainsi que vous veillez à ma garde comme si vous aviez oublié toutes choses et que vous n'eussiez voulu que faire attention à moi seul. Toujours vous vous montrez présent, toujours vous vous déclarez prêt dès que vous m'y trouvez. Partout où j'irai, ne m'abandonnez pas, Seigneur, à moins que moi-même je ne vous abandonne le premier. S. Augustin.

### Réflexions de l'auteur.

« L'enfer et la perdition sont à nu devant le Seigneur ; combien plus les cœurs des enfants des hommes ! » *Prov.* xv, 11. « Toutes

les voies de l'homme sont exposées à ses yeux ; mais le Seigneur pèse les esprits. » *Id.* XVI, 2. Ici viennent aussi ces versets de l'Ecclésiastique, XVI, 16, 17, 18 : « Ne dites point : je me déroberai aux yeux de Dieu, et qui se souviendra de moi au haut du ciel? Je ne serai point reconnu au milieu d'un si grand peuple ; car qu'est-ce que mon âme dans cette multitude innombrable de créatures? Voilà que le ciel et le ciel des cieux, les abîmes et toute l'étendue de la terre, et tout ce qui y est compris, trembleront à sa seule vue. Et dans toutes les créatures le cœur est devenu insensé ; il pénètre le fond de tous les cœurs ; mais qui comprendra les voies de Dieu ? »

« Leurs voies lui sont toujours présentes, et elles n'ont jamais été cachées à ses yeux. Et toutes leurs œuvres ont paru aussi manifestement devant lui que le soleil, et ses yeux se sont appliqués sans cesse à considérer leurs voies ; toutes leurs iniquités sont aussi sous les yeux du Seigneur. » *Eccli.* XVII, 13, 16, 17. Cet autre texte dit la même chose : « Vous avez mis nos iniquités en votre présence et notre vie devant vous. » *Ps.* LXXXIX.

« Le Seigneur connaît tout ce qui peut se savoir, et il voit dans le sein des temps à venir. Il n'y a point pour lui de pensées secrètes, et rien ne se dérobe à sa lumière. » *Eccli.* XLII, 19, 20. Par ce *sein des temps à venir*, l'auteur sacré veut dire l'éternité toute entière qui, comme un sein tout petit, se trouve sous les yeux du Seigneur : que dis-je? ce n'est pas seulement un sein, c'est un point indivisible dans lequel il n'y a rien de passé, rien de futur, mais où tout est présent. « Les yeux du Seigneur sont plus lumineux que le soleil : ils regardent de tous côtés toutes les voies des hommes, percent la profondeur des abîmes et le fond du cœur humain, et pénètrent jusque dans les lieux les plus cachés. » *Eccli.* XXIII, 28. Voyez, du reste, tout ce chapitre qui est remarquable.

Le Roi-Prophète célèbre la sagesse divine qui voit tout et qui pénètre dans les plus secrets replis de l'âme, quand il dit : « Vous avez découvert de loin mes pensées ; vous avez remarqué le sentier par lequel je marche et toute la suite de ma vie. Vous avez prévu toutes mes voies, et il n'y a point de parole dans ma bouche

que vous n'ayez vue, avant même que je l'aie proférée, etc. » *Ps.* CXXXVIII. Que tous ces textes nous inspirent la crainte du Seigneur et la haine du péché, puisque c'est en présence d'un Dieu qui voit tout que nous commettons des fautes.

## III.

### Bonté et miséricorde de Dieu.

Qu'est-ce que dire à un serviteur, « laissez-moi faire afin que mon indignation s'allume, » *Exod.* XXXII, 10, sinon lui donner le droit d'oser supplier? C'est comme si on disait : « Voyez combien de pouvoir vous avez près de moi, et sachez que vous pourrez obtenir ce que vous demandez. » S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. IX, c. XI.

Les saints qui vont au devant de l'indignation du Seigneur reçoivent de lui le pouvoir de s'opposer à lui; ils s'élèvent contre lui-même avec lui, et une force divine les met en opposition contre lui. En effet, la grâce du Seigneur indigné les pousse, les excite intérieurement à prévaloir à l'extérieur contre l'indignation du Seigneur qui châtie. Id., *ibid.*, c. XII.

Je me sens saisi d'un ineffable désir quand j'entends dire : le *bon Dieu*; et quand j'ai considéré et regardé de tous côtés ce qui est au dehors (car tout vient de lui), je reviens, même quand ces choses du dehors me plaisent, je reviens, dis-je, à Celui d'où je suis, pour comprendre combien Dieu est bon. S. AUGUSTIN, *sur les Psaumes.*

Notre Seigneur Jésus-Christ l'a dit lui-même : « Il n'y a de bon que Dieu seul. » *Marc.* X, 18. Ne nous a-t-il pas poussé à rechercher et à discerner quel est le bien qui est bien en comparaison d'un autre bien, et quel est le bien qui est bien en lui-même? Qu'il est bon Celui de qui procèdent tous les biens ! Non, vous ne trouverez jamais de bien qui soit bien sans venir de Dieu même. Id., *ibid.*

Voici ce que dit saint Augustin sur ces paroles du psaume LVIII : « Mon Dieu, ma miséricorde. » Le Prophète, comblé des dons divins, ne trouve pas d'autre nom pour son Dieu que celui de sa miséricorde. O nom, sous lequel personne ne doit désespérer!

« Mon Dieu, dit-il, ô ma miséricorde ! » Qu'est-ce que ma miséricorde? Si vous disiez, « mon salut, » je comprendrais, celui qui donne le salut. Si vous disiez, « mon refuge, » je comprendrais que vous vous réfugiez près de Dieu. Si vous disiez, « ma force, » je comprendrais qu'il me donne la force. Mais, « ma miséricorde, » qu'est-ce? C'est tout : tout ce que je suis vient de votre miséricorde. Mais je vous ai mérité en vous invoquant. Pour exister, qu'ai-je fait? Pour être et pour vous invoquer, qu'ai-je fait? Car si j'ai fait quelque chose pour être, j'étais déjà avant que d'être. Or, si je n'étais absolument rien, avant que d'être, je n'ai en rien mérité d'être. Vous avez fait que je fusse, et vous n'avez pas fait que je fusse bon. Vous m'avez donné d'être, et un autre a pu me donner d'être bon. Si c'est vous qui m'avez donné d'être, et si c'est un autre qui m'a donné d'être bon, alors celui qui m'a donné d'être bon est meilleur que celui qui m'a donné d'être. Id., *sur le psaume* LVIII.

« Allez, et apportez sa première robe. » *Luc.* XV, 22. Le père de l'enfant prodigue n'a pas dit : D'où viens-tu? où as-tu été ? où sont les biens que tu as emportés? pourquoi as-tu changé tant d'éclat en honte et en turpitude? mais il dit : « Apportez sa première robe et revêtez-l'en. » Vous voyez que la force de l'amour ne voit pas les fautes; le père ne sait ce que c'est qu'une miséricorde tardive. C'est révéler les fautes que de les vouloir examiner. Id., *Sermon sur l'enfant prodigue.*

« Il tomba dans ses bras, et l'embrassa. » C'est ainsi que ce père juge, corrige, et donne à son fils coupable des baisers au lieu de châtiments. La force de l'amour ne voit pas les fautes, et voilà pourquoi ce bon père rachète par un baiser et ferme par un embrassement les fautes de son fils. « Mettez-lui un anneau au doigt. » L'amour paternel ne se contente pas de réparer la seule innocence, il faut encore rendre les anciens honneurs et l'ancienne gloire. « Donnez-lui aussi des chaussures pour ses pieds. » Qu'il est revenu pauvre celui qui était parti si riche ! De toutes ses richesses, il n'avait pas même rapporté des chaussures pour ses pieds. Id., *ibid.*

Un certain Carpus, qui voulait que quelques pécheurs fussent

punis de Dieu, aperçut dans une vision Jésus-Christ qui lui dit, en les tenant par la main : « Frappe contre moi, car je suis prêt, de nouveau, à souffrir pour les hommes. » S. Denis, *Lettre* 8.

Il sera loin de désirer la vengeance Celui qui nous a appris à prier pour ceux qui nous font du mal. Clément d'Alexandrie, *le Maître,* liv. I, c. viii.

C'est être libéral et magnifique que (chose on ne peut plus grande) de donner sa vie pour nous; mais c'est encore plus de bonté de vouloir être notre frère quand on est notre Dieu. Id., *ibid.,* c. ix.

Toutes les fois qu'à cause de nos péchés nous sommes dans la tristesse et le chagrin, ne cessons pas de nous rappeler le commandement du Seigneur à saint Pierre, savoir, que l'on doit pardonner septante fois sept fois au pécheur. En effet, ce que Dieu a ordonné à un autre, à plus forte raison il l'accomplira lui-même. S. Jean Climaque, 26e *degré; de la Discrétion.*

### Réflexions de l'auteur.

Que de temps, que d'années il faut pour obtenir son pardon d'un homme qu'on aura blessé; et encore, quand ce pardon a été accordé, c'est à peine s'il vous regarde jamais de bon œil. Ainsi, un mari, après avoir pardonné à son épouse adultère, rejette rarement de son âme l'injure qu'on lui a faite. Il n'en fut pas de même de Dieu à l'égard de David, coupable d'adultère et d'homicide. A peine ce roi se fut-il repenti du fond du cœur, qu'il se conduisit, à son égard et à l'égard de sa postérité, à cause de lui, comme s'il n'avait jamais été coupable. Que dirai-je de Manassé qui remplit Jérusalem du sang des prophètes, et pour l'impiété duquel cette ville fut détruite? Non-seulement le Seigneur lui accorda son pardon et sa liberté dès qu'il se fut véritablement repenti, mais encore il lui rendit le trône qu'il avait perdu. Qu'y a-t-il de plus admirable que cette douceur?

Ce n'est pas seulement l'étonnant ouvrage du monde qui se trouve être comme le miroir de la bonté divine, mais c'est encore davantage la loi même que Dieu a portée. Quel est donc ce cœur

d'où sont sorties ces paroles : « Ce que vous avez fait à l'un des plus petits, parmi mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » *Matth.* xxv, 40. Et ces autres : « C'est ici mon repos, soulagez-moi dans ma lassitude ; et voici le lieu de mon rafraîchissement. » *Isa.* xxviii, 12. Ces autres aussi : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. » *Matth.* xviii, 22. Quelle plus grande clémence et quelle plus grande bonté ! Que fera lui-même le Père des miséricordes, lui qui m'a donné ce précepte?

David allègue la misère de la condition humaine, pour obtenir la miséricorde de Dieu, quand il dit : « Car voici que j'ai été conçu dans l'iniquité. » *Ps.* l. C'est pour cette raison que l'Ecclésiastique, xviii, 10, déclare de cette sorte que Dieu en agit avec clémence à l'égard des hommes : « Il a vu la présomption et la malignité de leur cœur ; il a connu le renversement de leur esprit qui est corrompu. C'est pour cela qu'il les traite dans la plénitude de sa douceur, et qu'il leur montre le chemin de sa justice. La miséricorde de l'homme se répand sur son prochain ; mais la miséricorde de Dieu s'étend sur toute chair. »

Bien que la miséricorde de Dieu soit toujours et partout agréable aux hommes, toutefois la plus agréable est celle qui vient après avoir été longtemps désirée et attendue. De là cette parole de l'Ecclésiastique, xxxv, 26 : « La miséricorde de Dieu est reçue avec joie au temps de l'affliction, comme la nuée qui répand la pluie au temps de la sécheresse. » Il ne faut donc pas s'étonner si quelquefois le Seigneur diffère longtemps d'exaucer les vœux de ceux qui le prient ; c'est pour que sa miséricorde leur soit plus agréable, et pour leur donner occasion d'une joie plus abondante. Telle fut, en effet, cette miséricorde dont parle le Psalmiste : « J'ai attendu le Seigneur avec une grande patience, et il s'est abaissé vers moi. Et il m'a mis dans la bouche un cantique nouveau, un chant pour notre Dieu. » *Ps.* xxxix. C'est-à-dire que sa miséricorde, longtemps attendue, m'a donné un nouveau sujet de joie et de louanges.

La miséricorde de Dieu brille surtout en cela qu'elle prend un soin tout particulier des humbles, des pauvres, et de tous ceux

que le malheur accable. C'est ce que l'on voit dans une multitude d'endroits de l'Ecriture sainte. De là, en effet, ces paroles du psaume IX : « Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre; il vient à son secours lorsqu'il en a besoin et qu'il est dans l'affliction. » Et ces autres : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et j'ai entendu ses gémissements causés par la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux. » *Exod.* III, 7. Le roi Darius ordonna de faire publier dans toutes les régions de son empire que tous eussent à honorer le Dieu de Daniel, parce qu'il était le libérateur et le sauveur, et parce qu'il avait délivré le prophète de la fosse aux lions. *Daniel.* VI. Dans Isaïe, XLV, 21, Dieu se glorifie lui-même en disant : « Je suis le Dieu juste, et personne ne vous sauvera que moi; convertissez-vous à moi, et vous serez sauvés, vous tous, peuples de la terre. » « Notre Dieu est le Dieu qui a le pouvoir de sauver, dit le psaume LXVII, et comme il est le Seigneur des seigneurs, à lui appartient de délivrer de la mort. » C'est-à-dire, c'est lui qui a coutume d'arracher les hommes aux angoisses de la mort.

C'est louer grandement la bonté et la miséricorde de notre Dieu que d'attester qu'il a dans les saintes Ecritures un si grand soin des orphelins, des veuves, des étrangers et des pauvres. Voilà pourquoi le Deutéronome, en quatre endroits du chapitre XXIV, recommande le soin des orphelins, des étrangers et des veuves. Il ordonne de payer le même jour le salaire de l'ouvrier, « de peur, dit-il, qu'il ne crie contre vous vers le Seigneur, et que l'on ne vous l'impute à péché. » *Deut.* XXIV, 15. Et puis, voyez dans les écrits des prophètes ces vives invectives contre ceux qui oppriment les pauvres et les orphelins, et de quels supplices affreux ils sont menacés!

Les paroles suivantes du Roi-Prophète montrent combien la miséricorde de Dieu s'étend bien plus loin que sa colère : « Car sa colère est venue de l'indignation que je lui ai donnée, et la vie qu'il m'a rendue est un effet de sa volonté, » *Ps.* XXIX; paroles que saint Jérôme a traduites ainsi de l'hébreu : « Car sa colère est d'un moment, et la vie est dans sa bonté. » Ce qui paraît signifier que la colère de Dieu contre les hommes est de très-courte

durée, tandis que sa bienveillance est continue, c'est-à-dire égale à leur vie.

Au lieu de ces paroles : « Les méchants seront remplis de trouble à la vue de son visage, parce qu'il est le père des orphelins, » *Ps.* LXVII, saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Réjouissez-vous devant lui, parce qu'il est le père des orphelins. » Oui, vraiment, il nous faut nous réjouir d'avoir un Dieu qui revendique surtout ce nom pour lui : « Père des orphelins, et juge des veuves. » Il y a, en effet, une véritable grandeur et une véritable justice à protéger les suppliants, à les sauver, à les délivrer du pouvoir de ceux qui sont plus puissants qu'eux. De là cette parole de Job : « Je brisais les machoires du méchant, et je lui arrachais sa proie d'entre les dents. » *Job.* XXIX, 17. Mais ceux-là doivent surtout juger de la bonté et de la mansuétude de Dieu qui les ont fréquemment éprouvées en eux, et en ont gardé le sentiment au-dedans d'eux-mêmes. C'est d'eux qu'il a été écrit : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! » *Ps.* LXXII. Dieu est, en effet, dit saint Augustin, la sagesse d'une âme purifiée; d'autre part, en effet, le pain est une souffrance pour un estomac malade, etc. De là vient que l'on invite principalement à louer la bonté divine ceux qui, instruits des bienfaits de Dieu, ont éprouvé sa bonté et sa miséricorde, selon cette parole du Psalmiste : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Qu'ils le glorifient ceux qui ont été rachetés par le Seigneur, ceux qu'il a délivrés des mains des ennemis. » *Ps.* CXVII. Ce sont ceux-là qui sont propres à proclamer les louanges de Dieu.

Si l'on considère avec soin tous les préceptes du Seigneur, on trouvera parfaitement qu'ils n'appartiennent pas moins à la paix et au salut de l'homme qu'à la gloire de Dieu. La bonté divine a en effet arrangé les choses de telle sorte que sa gloire se trouve jointe à notre salut, comme du reste saint Eucher le prouve élégamment dans une lettre à Valérianus. Cela étant ainsi, on peut, à juste titre, douter pour quelle chose nous sommes davantage liés à Dieu; si c'est à cause des récompenses qu'il a établies pour ceux qui suivent ses préceptes, ou à cause des préceptes mêmes

qu'il a portés. Voilà pourquoi, dans le Cantique des cantiques, au lieu de ces paroles que nous lisons : « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, et viens, » d'autres traduisent de l'hébreu : « Lève-toi pour toi, ma bien-aimée, et vas pour toi, etc. » II, 13. Bien que ce soit là un idiotisme de la langue hébraïque, nous n'en sommes pas moins avertis par cette parole que tout le soin que nous mettons dans l'observation des lois divines ne rejaillit point à l'avantage de Dieu qui n'a pas besoin de nos biens, mais nous revient entièrement. Si vous ajoutez à cela que c'est un don de sa grâce d'obéir à ses préceptes, vous trouverez que quand il récompense nos mérites c'est une grâce qu'il nous donne encore pour une grâce. De là ce mot de saint Augustin dans ses *Confessions*, liv. IX : Celui qui vous énumère ses véritables mérites, qu'énumère-t-il, si ce n'est vos dons? Joseph donna à ses frères arrivés en Egypte non-seulement le blé qu'ils demandaient, mais encore il fit mettre dans leurs sacs l'argent qui devait servir à l'achat de ce blé. C'est ainsi que notre Seigneur Jésus, notre véritable frère selon la chair, donne le bonheur et l'abondance éternelle que cherchent les hommes, et en outre la grâce qui doit servir à les acquérir. C'est pourquoi, après avoir obtenu le bonheur de l'éternelle paix, nous dirons avec Isaïe : « Seigneur, vous nous donnerez la paix; car c'est vous qui avez fait en nous toutes vos œuvres. » XXVI, 12.

## IV.

### Amour de Dieu pour nous.

Il fallait convaincre l'homme de la grandeur de l'amour de Dieu pour nous et de ce que nous étions; de la grandeur de cet amour, pour ne pas tomber dans le désespoir; de ce que nous étions, pour ne pas tomber dans l'orgueil. S. AUGUSTIN, *de la Trinité.*

Dieu avertit les hommes qui sont ses membres de tenir leurs cœurs en haut. Qu'ils l'entendent donc, agissent et lèvent vers le ciel ce cœur qui est mal sur la terre; le cœur qui s'élève à Dieu ne peut se corrompre. Si vous aviez du blé dans un endroit bas et malsain, vous le monteriez, dans la crainte qu'il ne se

gâtât. Vous faites changer de place à votre blé, et vous permettez que votre cœur se corrompe sur la terre. Quoique vivant sur la terre, vous êtes dans le ciel, si vous aimez Dieu. Le cœur ne s'élève pas en effet de la même manière que le corps. Pour s'élever, le corps change de place; le cœur, au contraire, change de volonté. Id., *sur le psaume* LXXXV.

« Je me lèverai, et j'irai à mon Père, » *Luc.* XV, 18. Il gisait donc à terre cet enfant qui a dit : je me lèverai. Il a compris sa chute, il a senti sa ruine, il a vu qu'il gisait dans la boue glissante d'une honteuse luxure : et voilà pourquoi il s'écrie : « Je me lèverai, et j'irai à mon père. » Dans quel espoir? dans quelle confiance? Dans celui par lequel il se dit que c'est un père. J'ai perdu la qualité de fils; mais lui n'a pas perdu celle de père. Ce n'est pas un étranger qui vient intercéder près de ce père, le coupable sent qu'il est dans son cœur, et il vient lui-même le prier tout repentant. Aussi les entrailles de ce père sont-elles pressées; elles vont de nouveau, par le moyen du pardon, enfanter son fils. Coupable, j'irai à mon père; mais ce bon père, à la vue de son fils, a bientôt couvert la faute et dissimulé le juge qui veut bien faire place au père et qui change sur-le-champ sa sentence en pardon; il désire que son fils revienne, et non pas qu'il périsse. S. PIERRE CHRYSOLOGUE, *Sermon 2 sur l'enfant prodigue.*

Jésus-Christ suit avec amour ceux qui s'éloignent et s'écartent de lui; ils les presse, les supplie de ne pas l'abandonner, eux qu'il poursuit avec tant d'amour. Quant à ceux qui diffèrent de venir, il les supporte avec bonté, les invite à force de promesses, et s'efforce de les gagner à force de caresses. S. DENIS, *Lettre* 8.

Nous osons dire, et cela pour la vérité, que Dieu lui-même, vu la grandeur de son amour pour nous, se met en dehors de lui dans sa providence pour ses créatures, qu'il s'adoucit par l'amour, et que du haut de son trône il s'abaisse jusqu'à être au milieu de toutes choses. C'est pourquoi on l'appelle un Dieu jaloux, comme se portant avec ardeur à ce qui doit être aimé; et il est tout-à-fait de son essence qu'il soit la chose digne d'être aimée et l'amour lui-même. Id., *ibid.*

On appelle Dieu quelquefois amour, et quelquefois aimable :

aimable, parce qu'il est son stimulant et son moteur à lui-même et pour lui-même; amour, parce qu'il fait mouvoir et attire tout à lui. Id., *ibid.*

## V.

### Bienfaits de Dieu.

C'est à votre grâce et à votre miséricorde, Seigneur, que j'attribue d'avoir effacé mes péchés comme se fond la glace : c'est à votre grâce que j'attribue tout ce que je n'ai pas fait de mal. S. Augustin, *Confessions.*

Il n'y a personne qui, riche des dons de Dieu, se soit montré ingrat envers celui qui les lui a faits. Id., *du Veuvage.*

On doit regarder toutes les fautes dont Dieu nous préserve comme si elles nous étaient remises et pardonnées. N'allez pas lui donner peu d'amour comme s'il vous avait peu remis, mais plutôt aimez-le beaucoup, comme ayant beaucoup reçu de lui. Car si celui à qui on a fait la remise de sa dette, aime, combien plus doit aimer celui à qui on a donné à posséder. Tout homme, en effet, qui est constamment demeuré chaste, a été gouverné et mené par Dieu; tout homme impudique qui est revenu à la vertu, a été corrigé par lui; et tout homme qui est resté impudique jusqu'à la fin, est abandonné de lui. Dieu peut faire tout cela par suite de desseins cachés; mais ces desseins ne sont jamais injustes, et peut-être ne les cache-t-il que pour exciter plus de crainte et faire concevoir moins d'orgueil. Id., *A une vierge.*

Voici ce que dit le même Père sur ce verset du psaume LXX : « Que ma bouche soit remplie de vos louanges, afin que je chante votre gloire et votre grandeur pendant tout le jour. » Qu'est-ce pendant tout le jour? Sans cesse. Dans la prospérité, parce qu'alors vous consolez; dans le malheur, parce que vous châtiez; avant que je ne fusse, parce que vous m'avez fait; lorsque je fus, parce que vous m'avez donné le salut; lorsque j'eus péché, à cause de votre pardon; après ma conversion, à cause de votre secours; pendant ma persévérance enfin, parce que vous l'avez couronnée. Et c'est pourquoi que ma bouche soit

toute remplie de vos louanges, afin que je chante votre gloire pendant tout le jour. *Sur les Psaumes.*

Comprenez que tout vient de Dieu; c'est son ciel qui vous couvre, sa terre qui vous porte, son air qui vous entretient, son souffle vital qui vous donne la vie, sa lumière et son soleil, son serviteur, qui vous réjouissent, son jour qui vous charme, et sa nuit qui vous donne le repos. C'est lui qui, après tant de bienfaits, s'est encore donné lui-même, quand il vous a rachetés à un si haut prix : lui qui a donné à l'homme esclave les mêmes dons qu'il préparera pour l'homme libre, une fois que le péché aura été vaincu; lui qui a accordé à l'homme gisant dans la mort tout autant qu'il lui en accordera une fois ressuscité. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 1 sur le Symbole.*

Celui que l'on adore pour qu'il ait pitié de nous, a déjà eu pitié de nous pour se faire adorer. Créés et renouvelés par lui, réjouissons-nous maintenant plus que jamais dans ses bienfaits : car plus beaux et meilleurs sont les jours où nous avons été délivrés que ceux où, en naissant, nous avons été lancés dans les périls de cette vie. Voilà pourquoi nous lisons : « Votre miséricorde est préférable à toutes les vies. » *Ps.* LXII. Meilleurs en effet sont les jours où nous sommes nés à la vie éternelle que ceux où nous avons été créés pour cette vie mortelle : les dons de la grâce sont plus grands que ceux de la nature. Id., *Homélie 8 sur la Pâque.*

Plus sont grands les bienfaits accordés aux hommes, plus sévères seront les jugements de Dieu pour ceux qui pèchent. Id., *Comment. sur S. Matth.*

Les avantages dont nous usons, la lumière dont nous jouissons, l'âme qui nous anime, c'est Dieu, nous le voyons bien, qui nous les donne et nous les répartit. CICÉRON, *Disc. pour Roscius.*

## VI.

### Providence de Dieu.

Sur ces paroles de Job : « Sauvez son âme, » voici ce que dit saint Grégoire : En gardant son serviteur, le Seigneur l'abandonne, et tout en l'abandonnant, il le garde : d'un côté, il le

livre, de l'autre, il le défend. C'est afin que de cette manière son humble serviteur avance et soit vainqueur, et que l'ennemi succombe. Il est donc en même temps dans la main de Dieu, et au pouvoir de Satan. S. Grégoire, liv. III, c. ii.

Dieu pourvoit à chacun, comme s'il n'avait point à s'occuper de tous; et il pourvoit à la fois à tous, comme s'il n'avait point à s'occuper de chacun. Id., *Morales*, XXV, c. xix.

Autant un persécuteur est acharné pour la mort d'un coupable qui avoue son crime, autant Dieu est libéral à récompenser celui qui persévère. De même en effet que les méchants usent mal des biens de Dieu; de même Dieu se sert en bien des mauvaises actions des méchants. L'œil de l'homme est un bien de Dieu; et cependant ses regards se souillent de concupiscences indignes. Eusèbe, *Homélie 4 sur l'Epiphanie.*

Salvien parle ainsi contre ceux qui, en présence des afflictions qu'endurent les justes en ce monde, suppriment et nient la Providence divine. « Les justes qui, dans leur conscience, sont heureux, ne peuvent être malheureux par le faux jugement que d'autres portent. En effet, on n'est pas malheureux par cela même que d'autres le croient, mais bien si on le sent soi-même. C'est l'âme de celui qui souffre, qui rend lourds et légers les malheurs de ce monde. Car de même qu'il n'est rien de si léger qui ne devienne lourd et pénible à celui qui le supporte malgré lui; de même il n'est rien de si pénible qui ne paraisse léger à celui qui le prend avec plaisir, à moins par hasard que pour ces personnages à grande vertu de l'antiquité, tels que les Fabius, les Fabricius, les Cincinnatus, etc., il n'ait été pénible, à notre avis, d'avoir été pauvres, alors qu'ils refusaient d'être riches. D'un autre côté, personne n'est plus heureux que celui qui est ce qu'il veut : or les saints veulent dans ce monde souffrir des afflictions, pour pouvoir se réjouir éternellement avec Jésus-Christ dans sa gloire. De là à conclure. Toutefois, d'ordinaire, il en est quelques-uns qui cherchant les plaisirs honteux et obscènes, et se croyant heureux parce qu'ils ont ce qu'ils veulent, ne le sont nullement en réalité, parce qu'ils ne devraient pas vouloir ce qu'ils veulent. Les justes au contraire sont plus heureux que tous parce qu'ils

ont ce qu'ils désirent, et que c'est à juste titre qu'ils ont dû vouloir ce qu'ils veulent. Mais pourquoi, demanderez-vous, les saints sont-ils faibles, souffrants, et veulent-ils l'être? Parce que s'ils étaient forts, ils pourraient à peine être saints. Ils refusent en effet l'usage de ces choses qui rendent forts les autres hommes; sans aucun doute afin que, comme la chair s'élève contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, l'âme se réjouisse et tressaille de joie en voyant son corps épuisé, ce qui pour elle est comme un ennemi vaincu. Salvien, *Contre les Nations.*

Ne me demandez pas pourquoi Dieu permet qu'il y ait des maux dans le monde. Etant homme, je ne comprends pas les secrets de Dieu, je ne puis chercher à les sonder, et même je redoute de l'essayer; car désirer en savoir plus qu'il ne nous est permis est une espèce de témérité sacrilége. Il vous suffit que Dieu vous atteste que toutes choses sont faites et ordonnées par lui. Et de même que Dieu est au-dessus de toute raison humaine, de même pour moi il doit me paraître plus grand, puisque je sais que toutes choses sont faites par lui. Id., *ibid.*

Il n'y a pas que les hommes qui fassent des travaux; il y a encore les abeilles et les fourmis; et même, elles les combinent avant de les exécuter, ne les négligent pas quand ils sont faits, mais y donnent tous leurs soins et toute leur attention. Quel serait donc l'homme assez insensé pour croire à un Dieu, créateur de toutes choses, et pour nier qu'il les gouverne, pour admettre qu'il en est l'auteur, et pour dire ensuite qu'il néglige ce qu'il a créé? Id., *ibid.*

Le Seigneur a frappé son peuple pour avoir adoré le veau d'or. Tout le peuple ayant été coupable, pourquoi le châtiment ne l'atteignit-il pas tout entier? Parce que le Seigneur est bon et miséricordieux; il n'en a frappé qu'une partie du glaive de sa justice, pour amender et corriger l'autre par cet exemple, et pour montrer à tous son courroux dans le châtiment, et sa bonté dans le pardon. Son courroux se fit voir en frappant de la sorte, et sa bonté en pardonnant. Id., *ibid.*

C'est une absurdité de dire, comme le font quelques-uns, que nécessairement nous sommes conduits, même malgré nous, à la

vertu. Car la providence, comme gardienne de toutes les créatures, pourvoit et veille à tous et à chacun en particulier, selon que le comporte leur nature, et répartit ses bontés et ses soins attentifs selon la mesure de chacun. S. DENIS.

Dieu ne veut pas l'existence de ce qu'il hait : il aime donc ce qui existe : il aime donc l'homme. Or quand on aime quelque chose, on lui est utile. Dieu veut donc du bien ; que dis-je, il ne veut du bien que parce qu'il est bon. Car ce qui est bon ne fait rien autre chose que ce qui est utile. Or pour Dieu, être utile et vouloir du bien de son propre mouvement n'est pas autre chose que d'être pour l'homme plein de sollicitude ; Dieu a donc soin de l'homme, et est pour lui plein de sollicitude. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *le Pédagogue,* liv. I, c. VIII.

La vigne redevient sauvage, si on ne la taille ; il en est de même de l'homme. Or faire des reproches à ceux qui commettent le péché, a pour but leur salut, Dieu s'accommodant d'une manière admirable aux mœurs de chacun. Id., *ibid.*

La parole de Dieu, usant de toutes ses forces, a mis en œuvre toutes les ressources de sa sagesse pour garder et sauver les hommes ; elle avertit, réprimande, menace, guérit, promet, et arrête nos passions par de nombreux freins. Id., *ibid.,* c. IX.

« Dites à Pharaon de laisser aller mon peuple ; je sais qu'il ne le laissera pas aller. » *Exod.,* VIII. Ici, Dieu montre ouvertement deux choses, d'abord qu'il prévoit l'avenir, ensuite que dans sa bonté, et par un libre jugement il a donné l'occasion à ce roi de se repentir. Id., *ibid.,* c. IX.

La plus grande œuvre de Dieu, celle qui est vraiment royale et divine, est de conserver la création et les hommes. Id., *ibid.,* c. XII.

Que les hommes se persuadent tout d'abord qu'il y a des dieux, maîtres et modérateurs de toutes choses ; que tout ce qui est fait se fait par leur puissance et leur volonté, et qu'ils méritent on ne peut plus du genre humain. Quel que soit un homme, quoi qu'il fasse, quoi qu'il se permette en lui, avec quel esprit et quelle piété il pratique la religion, les dieux le savent ; ils voient les bons et les méchants, et en tiennent compte. CICÉRON, *des Lois,* II.

C'est la providence des dieux qui gouverne le monde ; ce sont eux qui veillent et pourvoient à ses événements, non-seulement à tous en général, mais à chacun en particulier. Id., *de la Divination.*

Dans le genre simple, la nature n'a rien fait qui soit riche et parfait dans toutes ses parties, comme si, en accordant tout à une chose, elle ne devait plus avoir rien à donner aux autres. Id., *de l'Invention.*

Les choses faites d'après un plan et un dessein sont bien mieux soignées que celles qui sont faites sans cela. Une maison administrée avec ordre se trouve plus fournie et plus abondamment pourvue de tout que celle où tout se fait au hasard et sans aucun plan arrêté. Une armée qui a à sa tête un général prudent et habile, est en tous points commandée d'une manière plus avantageuse que celle qui est menée par un chef inepte et téméraire. Il en est de même d'un navire : il n'y a que celui qui possède un pilote habile qui accomplisse heureusement sa route. Or parmi toutes choses, il n'y a rien qui soit mieux administré que le monde. En effet, le lever et le coucher des astres suivent constamment un ordre réglé, et les saisons de l'année, non-seulement arrivent toujours de la même manière par une espèce de nécessité, mais de plus, elles sont appropriées à l'utilité et à l'avantage de toutes choses; quant à la succession des jours et des nuits, n'ayant jamais changé en aucun point, elle a toujours porté son bien. Tous ces signes montrent donc que c'est d'après un admirable plan que le monde est gouverné. Si les choses faites d'après un plan et un dessein sont bien mieux faites que celles où il n'y en a pas, et que de toutes choses, il n'y a rien de mieux réglé que le monde, le monde se trouve donc réglé et gouverné d'après un plan et un dessein arrêtés. Cicéron, *de l'Invention.*

Rien de mal ne peut arriver à un homme de bien, soit vivant, soit mort; et jamais ses affaires ne seront négligées par les dieux immortels. Id., *Tusculanes,* v.

De même qu'une maison et qu'un Etat paraissent sans gouvernement et sans lois, quand il ne s'y trouve ni récompenses pour les bonnes actions, ni châtiments pour les crimes; de même,

le gouvernement de Dieu vis-à-vis des hommes serait certainement nul, s'il ne s'y trouvait pas une différence entre les bons et les méchants. Id., *de la Nature des dieux,* III.

Réflexions de l'auteur.

Pourquoi Dieu a-t-il permis que tant et de si grandes misères vinssent poursuivre l'homme, même après le bain sacré du baptême et sa régénération? Sans doute, parce que cela regardait surtout l'éclat de sa gloire. De même en effet que l'habileté d'un sage médecin se fait voir là où il y a le plus de maladies, de même la multitude des misères et des péchés montrent davantage la miséricorde, la libéralité, la longanimité et la patience de notre Dieu si plein de clémence. C'est pour cela que l'Apôtre dit « que notre iniquité fait paraître davantage la justice de Dieu et que notre infidélité fait éclater beaucoup plus sa fidélité. » *Rom.* III, 5-7. La bienheureuse Elisabeth, fille du roi de Hongrie, fit bâtir un hospice dans lequel elle pansait elle-même de ses propres mains les ulcères les plus infects. Or de même que le soin des infirmes et des malades fit paraître l'insigne piété de cette sainte femme, qui, sans cela, serait peut être demeurée cachée; de même ce monde tout entier rempli de péchés et de misères, est comme un vaste hospice d'hommes couverts d'ulcères, hospice qui montre à tous la bonté, la miséricorde, la providence et la patience sans bornes de notre Dieu. C'est pourquoi, selon le Roi-Prophète, « la terre entière est pleine de la miséricorde de Dieu. » *Ps.* XXXII. Vous voyez donc que tous les maux du monde concourent à l'éclat et à la manifestation de la gloire divine. Mais parce que toutes choses ont été faites pour manifester cette gloire, voilà pourquoi elles l'ont été de la manière qui pouvait le plus contribuer à cette manifestation, chaque chose devant être appréciée d'après son but. Or ce ne sont pas seulement les calamités, mais encore les péchés même qui servent à publier la gloire de Dieu, puisqu'il attend avec bonté les pécheurs à la pénitence et qu'il châtie ceux qui persévèrent dans leurs crimes. L'homme étant le seul en effet parmi les autres êtres animés qui volontairement s'élève contre le commun maître, viole les lois de la justice et cherche

à abolir les droits de la société humaine, il est juste que celui qui seul ne craint pas de commettre des fautes, éprouve aussi seul le châtiment qui leur est réservé.

Il y a toutefois quelques textes qui semblent en apparence combattre la providence de Dieu. Tels sont ceux-ci : « Mes pieds m'ont pensé manquer, et je suis presque tombé, car j'ai été touché d'un zèle d'indignation contre les méchants, en voyant la paix des pécheurs. » *Ps.* LXXII. « Voilà les pécheurs mêmes qui, dans l'abondance de tous les biens de ce monde, ont acquis de grandes richesses. » *Ps.* LXXII. « Pourquoi les méchants marchent-ils avec tant de prospérité dans leur voie? Pourquoi tous ceux qui violent votre loi, et qui agissent injustement, sont-ils heureux? » *Jerem.* XII, 1. Et cet autre de Malachie où les méchants disent : « C'est en vain qu'on sert Dieu, » etc., etc. III, 14 et suiv. Et cet autre d'Habacuc : « Pourquoi demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore ceux qui sont plus justes que lui? Et pourquoi traitez-vous des hommes qui sont à vous comme des poissons de la mer, et comme des oiseaux qui n'ont point de chef pour les conduire? » *Habac.* I, 13-14[1]. C'est en effet un fait étonnant que, lorsqu'il appartient aux soins de la divine Providence de diriger toutes choses vers ses fins, il y ait cependant dans l'univers une foule de nations que Dieu laisse vivre sur la terre pendant tant d'années dans les ténèbres de l'infidélité et sans aucune connaissance de la véritable religion. C'est pourquoi plusieurs doutent-ils de la vraie religion et de la divine Providence : dans cette erreur criminelle sont ceux qu'on appelle vulgairement athées, c'est-à-dire hommes sans Dieu. Or toutes les paroles des prophètes vont contre cette infidélité ; paroles et prédictions que nous voyons accomplies, bien que dites longtemps auparavant. Il en est de même des divers bouleversements sur la terre que les prophètes ont aussi prédits, tels que celui de Babylone, de Ninive, de Tyr, de l'Egypte, et bien d'autres encore, annoncés par Isaïe sous le nom de *fardeau*

[1] Le texte de L. de Grenade porte : *volatilia non habentia ducem,* au lieu de *eptile non habens principem,* comme le porte la Vulgate.

(*onus*). Ajoutez que pour quelques-uns, le nombre même des années est indiqué, comme dans Isaïe, quand il dit : « Encore soixante-cinq ans, et Ephraïm ne sera plus un peuple. » vii, 8. Le Seigneur a assigné quatre cents ans à la captivité des enfants d'Israël en Egypte. Pour la dévastation de la ville sainte et du sanctuaire, soixante-dix semaines d'années sont désignées par Daniel, c. ix, 24; et en effet, au bout de quatre-cent quatre-vingt-dix ans, la ville sainte fut détruite. Comme il appartient donc à la Providence de punir les méchants, et que cette vérité nous est ouvertement montrée par le fait que nous voyons accomplies, et même à l'époque désignée, les prédictions des prophètes, il n'est personne, fût-il même infidèle, qui, en y faisant attention, puisse véritablement nier la providence divine, puisqu'après tout, prédire les événements futurs est une action qui n'appartient qu'à Dieu seul. C'est donc pour moi une vérité des plus certaines. Mais pourquoi Dieu souffre-t-il que tant de nations barbares soient ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie; c'est ce qu'il ne m'appartient pas de juger; je ne puis que m'écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! que ses desseins sont impénétrables! » *Rom*. xi, 33.

Vous vous étonnez que Dieu fasse tout en toutes choses, et qu'il touche immédiatement par lui-même jusqu'aux derniers effets des choses, quand il se trouve en travers tant de causes si multipliées; eh bien, vous cesserez de vous étonner, si vous considérez que dans le plus grand des arbres, toutes les feuilles, jusqu'aux dernières ramilles, éloignées de la racine par tant d'intervalles, tirent cependant de celle-ci, par le moyen de toutes ces branches intermédiaires, leur force, leur beauté et leur fécondité. Sachez donc que c'est de cette manière aussi que tous les gémissements des justes, toutes leurs pieuses affections et leurs saints désirs, proviennent de la grâce divine; et sans cesse rendez-en grâce à Dieu, en ayant toujours sur vos lèvres ce mot du Prophète : « C'est vous, Seigneur, qui avez fait en nous toutes nos bonnes actions. » *Isa*. xxvi, 12.

Pourquoi nous étonner que Dieu soit partout, passe par toutes les substances des êtres, et étende sa providence sur toutes

choses, quand nous voyons les rayons du soleil et leur force pénétrer tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et sur la mer, jusqu'aux plus profonds replis de la terre, et quand nous savons que dans un univers si grand, il n'est rien que n'atteigne son influence. Si donc la force finie d'une créature s'étend si loin, que faut-il penser de cette nature immense et infinie?

« Les jugements du Seigneur sont pesés à la balance, et toutes ses œuvres sont justes comme les pierres du sac qui servent à peser. » *Prov.* XVI, 11. C'est-à-dire : Les choses mêmes qui, au jugement de l'homme, semblent être faites au hasard, ne le sont pas, et témoignent au contraire beaucoup de raison et un plan arrêté. C'est ainsi que cette flèche perdue qui frappa par hasard, dit-on, le roi d'Israël, entre le poumon et l'estomac, ne fut pas lancée par hasard, mais bien par la volonté et un dessein de Dieu : la vision de Michée le démontre assez. III *Reg.* XXII. Lisez tout le chapitre, car il y est montré, sous une admirable figure, que tout ce qui, d'après nous, semble arriver en ce monde par hasard, ne se fait pas ainsi, mais que c'est la volonté et la providence de Dieu qui y président. C'est cette même providence que désignent aussi ces paroles du Prophète : « Il a incliné les cieux, et il est descendu. » *Ps.* XVII. Car par ce mot, *il est descendu*, il montre le soin et la providence qu'il a pour les choses d'ici-bas. La même chose est insinuée par ce qui suit : « Et il monta sur les chérubins, et il s'éleva sur les ailes des vents, » *Id.*, paroles qui indiquent l'incroyable rapidité de l'essence divine, c'est-à-dire une force qui pénètre tout, une force qui est partout présente, qui parcourt et gouverne toutes choses au ciel, sur la terre et dans la mer.

La sagesse de Dieu ne punit pas tous les crimes qui se commettent en ce monde, et ne les laisse pas non plus tous impunis. Car s'il n'en punissait aucun, les hommes croiraient qu'il n'y a point de providence : si au contraire il sévissait sur tous, ils croiraient qu'il n'y a après cette vie ni récompenses, ni supplices. Or maintenant, en en punissant quelques-uns, il montre sa providence, tandis qu'en en laissant d'autres impunis, il fait voir qu'il les réserve pour les supplices de l'autre vie. C'est dans le

même but que quelquefois il arrache les justes à des périls imminents, tandis que d'autres fois il permet qu'ils soient en but à la fureur des méchants. En effet, pour en citer un exemple, il délivra les trois enfants de la fournaise, à Babylone, tandis qu'il permit que les sept frères Machabées fussent tourmentés de la manière la plus cruelle par Antiochus. Aussi l'Apôtre dit-il : « C'est par la foi que les saints ont conquis des royaumes, etc. » *Hebr.* XI, 33 ; ajoutant ensuite : « Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie pour en trouver une meilleure dans la résurrection. » *Id.*, 35.

Le psaume LXXII, qui commence par ces mots : « Que le Dieu d'Israël est bon ! » parle longuement de la providence divine et de la prospérité des méchants, prospérité qui, pour quelques-uns, semble devoir faire nier la Providence. Le Prophète dit en effet : « Mes pieds m'ont pensé manquer, etc. » Et plus bas : « Et ils ont dit : Comment est-il possible que Dieu connaisse tout ce qui se passe? Et y a-t-il véritablement cette science dans le Très-Haut? Voilà que les pécheurs eux-mêmes, dans l'abondance des biens de ce monde, ont acquis de grandes richesses. » Avec ce texte concorde le suivant : « Seigneur, si je dispute avec vous ce n'est pas que je ne sache que vous êtes juste. Permettez-moi, cependant, de vous faire de justes plaintes. Pourquoi les méchants marchent-ils dans leur voie avec tant de prospérité ? » *Jerem.* XII, 1. Mais le Psalmiste y répond cependant en décrivant la fragilité, la brièveté, l'enflure, et la fin rapide de la gloire du monde. Car il dit : « Les méchants ne participent point aux travaux des hommes, et ils n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres sont exposés ; c'est ce qui les rend superbes, etc. » *Ps.* LXXII. Un peu plus bas, jetant son regard sur leur fin, il dit : « Mais toutefois cette prospérité, où vous les avez établis, est un piége que vous leur avez tendu, et vous les avez renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient. » Ce que saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu : « Mais toutefois, vous les avez placés sur un terrain glissant, et vous les avez jetés à la mort. Comment sont-ils tombés dans la désolation? Ils ont manqué tout d'un coup ; ils se sont évanouis, comme s'ils n'étaient pas. Comme le songe de celui qui

s'éveille, Seigneur, vous réduirez leurs images au néant dans votre cité sainte. » *Ps.* LXXII. Il appelle image les dignités, le souvenir, la renommée, toutes choses pour lesquelles ces méchants s'enflaient d'orgueil, bien que cependant elles ne fussent rien autre chose qu'une ombre et une vaine image. Et en effet, le Psalmiste s'exprime ainsi ailleurs : « En vérité, l'homme passe comme une image, » *Ps.* XXXVIII, c'est-à-dire que sa vie passe comme une ombre et une image vaine. Quant à l'Apôtre, voici ses paroles : « La figure de ce monde passe. » I *Cor.* VII, 31.

Le psaume CXXVI dit que c'est en vain que les hommes veulent, malgré Dieu, s'élever aux richesses, aux dignités et à la gloire : « Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. » Il en est de même du psaume LXXIV : « Parce que ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni du côté des déserts des montagnes, c'est-à-dire du Midi, il ne vous viendra aucun secours, car c'est Dieu même qui est votre juge ; il abaisse l'un, et il élève l'autre : parce que le Seigneur tient dans sa main une coupe de vin pur pleine d'amertume. » Le sens est que c'est Dieu qui donne aux hommes et à son gré les richesses et la puissance. Aussi est-ce en vain que l'on cherche sur terre les dignités et la puissance, dont la dispensation appartient à Dieu seul qui est le plus juste des juges, et qui donne à chacun des récompenses ou des châtiments, selon la manière dont chacun s'est conduit. C'est là, en effet, ce qu'il veut dire par ces mots : « La coupe s'est inclinée dans la main du Seigneur, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. » *Ps.* LXXIV.

Quelle est la providence de Dieu vis-à-vis des bons et des méchants? Le psaume Ier le montre ainsi en peu de mots ; car il dit du juste : « Il sera comme un arbre planté près du courant des eaux, qui donnera son fruit en son temps, et sa feuille ne tombera point. » A ce verset ressemble cet autre : « Tous les cheveux de votre tête ont été comptés. » *Matth.* X, 30. Et cet autre de Jérémie : « Bienheureux l'homme qui espère dans le Seigneur ; le Seigneur sera son espoir ; et il sera comme un arbre transplanté sur le bord des eaux, etc. » XVII, 7-8. Au contraire, il est dit des impies : « Il n'en est pas ainsi des impies ; il n'en est pas

ainsi, mais ils sont comme la poussière que le vent disperse de dessus la terre. » *Ps.* I. Dieu permet, en effet, selon que le mérite leur impiété, qu'ils soient de tous côtés en butte aux désirs effrénés de leurs passions et aux agitations du siècle. Il les mesure avec cette mesure dont il nous parle lui-même dans le prophète Osée : « Comme vous avez oublié votre Dieu, j'oublierai aussi vos enfants. » IV, 6. Et dans le Deutéronome : « Ils ont voulu comme me provoquer en adorant ceux qui n'étaient point dieux, moi aussi je les provoquerai en aimant ceux qui n'étaient point mon peuple. » XXXII, 21. C'est-à-dire, de même qu'ils m'ont abandonné pour adorer un autre Dieu, de même, moi aussi, je les abandonnerai, je les tourmenterai du bonheur d'un peuple étranger pour qu'ils se voient au-dessous des autres nations et que cette vue les fasse rougir. De là ces paroles de Zacharie : « Je ne serai plus votre pasteur; que ce qui meurt, meure; et que ce qui est égorgé, soit égorgé. » XI, 9. C'est pour le montrer qu'il est enjoint à Osée d'appeler son fils : « Vous n'êtes pas mon peuple. » Il n'est donc pas étonnant si les maux les plus graves du corps et de l'âme arrivent aux impies, et s'ils sont enlevés de ce monde par une mort subite, par la violence, la maladie ou quelque autre accident. Combien, en effet, n'en voyons-nous pas tous les jours qui, frappés d'un coup de poignard dans une querelle, ont succombé sur-le-champ et ont échangé leur vie contre la mort?

Il est ordinaire aux impies, pour pécher avec plus de liberté et de plaisir, de nier la divine Providence. Ils disent, en effet, dans Ezéchiel : « Le Seigneur ne nous voit point; le Seigneur a abandonné la terre. » VIII, 12. Et ils ont dit : « Comment est-il possible que Dieu connaisse tout ce qui se passe? Et y a-t-il véritablement cette science dans le Très-Haut? » *Ps.* LXXII. « Car l'impie a dit en son cœur : Dieu a oublié ce qui se passe ici-bas; il a détourné son visage pour n'en jamais rien voir. » *Ps.* IX. Et plus bas : « Pour quelle raison l'impie a-t-il ainsi irrité Dieu? C'est qu'il a dit dans son cœur : Il ne s'en mettra point en peine. » *Ps.* IX. Car les impies n'osent pas le dire de bouche, les nations même les plus barbares en étant persuadées. Mais ils la témoignent par

la dépravation de leur vie, c'est-à-dire, ils se conduisent pendant leur vie comme s'ils croyaient qu'il n'y a aucune providence et aucun discernement des bons et des méchants. De là cette parole de Jérémie : « Jusqu'à quand la terre pleurera-t-elle? jusqu'à quand toute l'herbe des champs sera-t-elle desséchée, à cause de la méchanceté de ceux qui l'habitent? Il n'y a plus de bêtes, ni d'oiseaux, parce qu'ils ont dit : « Le Seigneur ne verra point quelle sera la fin de notre vie. » XII, 4. Et ils ont dit : « Le Seigneur ne le verra point, et le Dieu de Jacob n'en saura rien. Peuples insensés, comprenez la vérité, vous qui êtes fous, commencez de devenir sages. » *Ps.* XCII.

Au lieu de ces paroles : « qui est semblable au Seigneur notre Dieu qui habite les lieux les plus élevés, et qui regarde ce qu'il y a de plus abaissé dans le ciel et sur la terre, » *Ps.* CXII, un autre traduit : « qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite les lieux les plus élevés, et qui se baisse pour tout voir dans le ciel et sur la terre? » Pensée avec laquelle concordent ces mots du Sauveur : « Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pièces de la plus petite monnaie? Néanmoins il n'y en a pas un que Dieu oublie. » *Luc.* XII, 6. Voici donc le sens : Bien que la majesté de Dieu soit infiniment au-dessus de toutes choses, il n'y a rien cependant dans l'univers de si petit, de si humble, à quoi la providence de Dieu ne fasse attention. S'il en est ainsi, nous devons mener notre vie comme s'il était présent à nos pensées, à nos paroles et à nos actions.

Souvent Dieu veut que des événements importants tirent leur origine de certaines circonstances fortuites et accidentelles. Car, à parler comme les hommes, que peut-il y avoir de plus fortuit que cette parole de Rébecca à son fils Jacob : « J'ai entendu votre père parler avec Esaü, votre frère, et lui dire : « Apporte-moi de « ta chasse, etc. » *Gen.* XXVII, 6-7. C'est par hasard qu'elle a pu entendre ces paroles. C'est de là cependant qu'est venue la prééminence de Jacob, et cette grande bénédiction dans laquelle devaient être bénies toutes les nations de la terre. Rachel, pour des mandragores enlevées à Lia, permit à celle-ci de passer une nuit avec Jacob; le Seigneur lui donna de concevoir, et Lia en-

fanta Issachar, de la tribu duquel l'Apocalypse nous dit qu'il y eut douze mille élus de marqués pour jouir sans cesse de la vue de la beauté divine.

Quelle est la providence de Dieu à l'égard de son Eglise? C'est ce que montre d'une manière admirable le chapitre IX du livre des Nombres où se trouve décrit longuement comment le Seigneur, dans une colonne de feu ou de nuée, précédait son peuple se rendant à la terre promise. Cette colonne, en effet, indiquait clairement le moment de marcher et celui de se reposer, la route qu'il fallait suivre et l'endroit où l'on devait camper. Aussi n'y avait-il pour les Hébreux aucune raison de s'inquiéter de ces mouvements, puisque Dieu en prenait le soin pour eux, rien qui pût les inquiéter s'ils demeuraient plus longtemps dans le même endroit, ou s'ils marchaient plus vite. Car bien qu'ils ignorassent les motifs du retard ou de la précipitation, ils étaient cependant certains qu'ils ne pouvaient s'égarer, puisque pour guide ils avaient Dieu lui-même dont les décrets et les jugements sont, il est vrai, cachés, mais ne sont jamais trompeurs ou injustes. Puis donc que le Seigneur ne déploie pas moins sa providence envers l'Eglise d'aujourd'hui qu'envers la Synagogue d'autrefois (car, en nous quittant sur la terre, il a dit : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles), » il est certain que tout ce qui se fait ou arrive dans l'Eglise concourt, par la disposition ou la permission de Dieu, au salut des élus. Les ouvrages du Seigneur lui sont connus de toute éternité. C'est pourquoi on ne doit jamais être dans l'inquiétude ou se défier de la miséricorde divine, quand on voit les calamités variées qui affligent l'Eglise. Car le Seigneur n'a pas rejeté loin de lui le soin de notre salut, et celui qui garde Israël ne dort pas, bien que parfois il nous paraisse dormir.

Il y a, sur la divine Providence et dans les homélies sur les Nombres, un passage remarquable d'Origène où il explique longuement comment Dieu fait d'ordinaire sortir le bien du mal. Voici ses paroles : Nous disons quelquefois quand la providence et la sagesse de Dieu disposent si bien toutes choses dans ce monde, qu'il n'y a rien d'inutile auprès de Dieu, même quand ce

serait mauvais. Mais expliquons plus au long cette pensée. Dieu n'a pas créé le mal; toutefois, bien qu'il puisse empêcher celui que les hommes ont trouvé, il ne l'empêche pas; il s'en sert au contraire, pour des causes nécessaires, avec ceux par qui il est commis. C'est, en effet, par le moyen de ceux chez qui il se trouve qu'il fait la gloire et l'épreuve de ceux qui tendent à la vertu et à la gloire. Si le mal était supprimé, il ne pourrait plus s'opposer aux vertus. Si la vertu n'avait rien pour la contrarier, elle ne brillerait point, et ne serait ni glorieuse ni éprouvée : or une vertu qui n'est ni éprouvée ni pesée à son poids n'est pas une vertu. Mais, j'y pense, si nous parlons ainsi sans apporter le témoignage du texte divin, nos paroles paraîtront plutôt recherchées et dites avec l'éloquence humaine que vraies et indubitables. Cherchons donc si les saints Livres ne renferment pas ce que nous exprimons nous-mêmes. Voyons Joseph. Supprimez la méchanceté de ses frères, supprimez leur envie et leur projet fratricide qui les fit sévir contre leur frère jusqu'au point de le vendre à des étrangers, supprimez tout cela, et voyez quelle conduite providentielle de Dieu vous supprimez en même temps. Vous rayez en effet du coup toutes ces œuvres qui furent faites par Joseph en Egypte pour le salut de tous. Personne n'aurait interprété, comme il faut, le songe de Pharaon; personne n'aurait fait amasser du blé en Egypte; personne n'aurait paré par de sages provisions aux nécessités d'une famine; l'Egypte aurait péri de faim ainsi que les contrées voisines; Israël lui-même aurait aussi cessé d'être, ainsi que sa race, en cherchant du pain. Si maintenant vous désirez confirmer ce témoignage par ceux du nouveau Testament, supprimez la méchanceté de Juda, et vous supprimerez également la croix de notre Seigneur, sa passion et tout ce qui suit jusqu'à sa résurrection. De même, s'il n'y avait point de démons, il n'y aurait ni combat, ni victoire, ni couronne. S'il n'y eût pas eu de tyrans, il n'y aurait pas eu de martyrs pour Jésus-Christ. De tout cela il résulte clairement que Dieu se sert aussi bien des méchants pour le bien que des bons eux-mêmes. Et, chose vraiment admirable, c'est que des vases d'ignominie servent à Dieu pour produire le bien;

car dans cette grande maison de Dieu, il n'y a pas que des vases d'or. C'est ainsi même que dans les villes les hommes les plus vils sont employés aux plus ignobles offices et à nettoyer les ordures : sans eux, une ville serait malpropre et dégoutante. ORIGÈNE, *Homélies sur le livre des Nombres.*

La règle de la providence divine est de conduire les choses à leur fin, peu à peu et dans la suite des temps. C'est ainsi qu'il éleva David au trône, après avoir souffert qu'il fût d'abord tourmenté de mille manières. Ensuite, quand il régnait dans Hébron, il y eut une longue lutte entre sa maison et celle de Saül; David croissait de jour en jour; Saül, au contraire, faiblissait. C'est de la même manière qu'il étendit et augmenta l'Eglise et le royaume de Jésus-Christ, dont celui de David était la figure. C'est aussi par suite de la même providence qu'il a coutume de se servir non-seulement des bonnes actions, mais encore des fautes des hommes, pour l'exécution de ses desseins. Il se servit, par exemple, des reproches indiscrets d'Isboseth et du viol commis par Abner pour donner à David le royaume qu'il lui avait promis. Il se servit de même du parricide cruel des brigands qui massacrèrent Isboseth pour renverser sa royauté et affermir celle de David.

## VII.

### Providence particulière de Dieu envers les bons.

### Réflexions de l'auteur.

Bien que tous les livres de la sainte Ecriture enflamment vivement notre espoir en Dieu et notre amour pour lui, et nous soient une grande consolation dans le malheur, ce qu'ils font surtout, c'est de nous montrer les promesses faites aux justes non-seulement pour la vie future, mais même pour ici-bas. C'est pourquoi le pieux lecteur trouvera bon que nous nous étendions un peu plus sur ce point, en recueillant çà et là les divers endroits de l'Ecriture et les promesses divines qui nous sont comme des gages de la miséricorde et de la protection de Dieu.

« Notre Dieu est le Dieu qui a la vertu de sauver; il n'y a point en dehors de moi de Dieu juste et qui donne le salut. » *Ps.* LXVII. Et ailleurs, il insulte aux dieux des autres nations,

parce qu'ils ne délivrent point l'homme de la mort, n'arrachent pas le faible des mains du puissant, n'ont pas pitié de la veuve et ne secourent pas l'orphelin. Enfin, Dieu est appelé le Dieu de nos saluts, comme nous donnant non pas un seul salut, mais un grand nombre de saluts; d'où on conclut que c'est à lui qu'il nous faut recourir dans toutes nos angoisses. Car si, lorsque nous manquons de quelque outil, nous recourons ordinairement à ceux qui les font, que devons-nous faire autre chose, quand nous avons besoin du salut, que de recourir à celui qui est l'auteur et comme l'ouvrier du salut?

Les soins paternels et la providence de Dieu à l'égard de ses serviteurs nous sont attestés par ces paroles du Seigneur : « On ne vous appellera plus la délaissée, et votre terre ne sera plus appelée la terre désolée; mais vous serez appelée ma bien-aimée, etc. » *Isa.* LXII, 4. C'est-à-dire, comme il le dit ailleurs : « Pour que mon âme et mon cœur y soient tous les jours. » On lit dans le Cantique : « Ma vigne est devant moi. » VIII, 12. « Voici qu'il se tient derrière notre muraille, regardant par la fenêtre, et jetant sa vue à travers les barreaux. » II, 9. « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, dans le parterre des plantes aromatiques. » VI, 1. « Voici ce que dit Celui qui tient sept étoiles dans sa main droite, et qui marche au milieu de sept chandeliers d'or. » *Apoc.* I, 16. Enfin, cette autre parole de Jésus-Christ lui-même : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.* XXVIII, 20.

Il est facile de comprendre le soin spécial et la providence de Dieu, tant par une foule d'autres textes de l'Ecriture, que principalement par ce nom de Père qu'il prend si souvent dans l'Evangile et même dans les prophètes. C'est ainsi que nous lisons dans Isaïe : « Et maintenant, Seigneur, c'est vous qui êtes notre Père, et Abraham nous a ignorés, Israël nous a méconnus. » *Isa.* LXIV, 8. Or cet honneur, c'est le Fils unique de Dieu qui nous l'a donné et mérité; c'est de lui qu'il est écrit : « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être les enfants de Dieu. » *Joan.* I, 12. Les devoirs d'un père sont d'aimer son enfant, de lui donner des avis, de le châtier, de lui fournir le

nécessaire, de soigner ses maladies, de lui donner des conseils dans ses doutes, de le défendre contre ses ennemis, et de lui laisser ses biens en héritage. C'est donc tout ce que fait, et de la manière la plus pleine, le Père céleste pour ceux qu'il a adoptés comme ses enfants. Ce n'est pas seulement par le nom, mais c'est encore par la bonté et la providence qu'il surpasse tous les pères selon la chair, de telle sorte que son Fils nous dit : « N'appelez point qui que ce soit sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un Père qui est dans le ciel. » *Matth.* XXIII, 9. Qu'y a-t-il donc de plus beau, de plus précieux que cet héritage ?

« Que votre cœur ne se trouble point et ne craigne point. » Pourquoi ? « Parce que je m'en vais et que je viens à vous, parce que je ne vous laisserai point orphelins. » *Joan.* XIV. De ces soins paternels et de cette providence de Dieu découle cette admirable sécurité qui faisait dire au Roi-Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui est-ce que je craindrai? » *Ps.* XXVI. « Dieu est notre refuge et notre force. » *Ps.* XLV. « Quant à vous, Seigneur, vous êtes mon protecteur et ma gloire; c'est vous qui élevez ma tête. Aussi ne craindrai-je point ces milliers de peuples qui m'environnent. » *Ps.* III. Or de cette sécurité découle la paix. C'est d'elle que, quelques instants auparavant, le Seigneur avait dit : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix : ce n'est pas comme le monde que je vous la donne. » *Joan.* XIV, 27. C'est en effet cette paix qui dépasse toute intelligence.

L'Ecclésiastique décrit d'une manière admirable les soins paternels de la providence de Dieu envers tous les justes. « Sur qui, dit-il, jette-t-il l'œil, et qui est sa force? Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent; il est leur protection puissante et l'affermissement de leur force; il les couvre contre la chaleur, il les met à l'ombre contre l'ardeur du midi, il les soutient afin qu'ils ne tombent pas, il les assiste quand ils sont tombés, il élève leur âme, il éclaire leurs yeux, il leur donne la santé, la vie et la bénédiction. » XXXIV, 18, 19, 20. Je le demande, quoi de plus grand que tout ceci? quoi de plus divin? Heureux ceux qui vivent sous un tel ombrage et une telle protection! Car qui pourra leur nuire? quelle chose pourra leur manquer?

Au lieu de ces paroles que nous lisons au psaume LVI : « Mon âme étant au milieu de petits lions, j'ai dormi plein de trouble[1], » saint Jérôme, traduisant de l'hébreu, dit : « Mon âme a dormi au milieu de lions furieux, » ce qui, littéralement, est arrivé pour Daniel. Mais spirituellement parlant, c'est ce que font les saints qui, exposés aux assauts des démons et des passions, dorment et se reposent en paix, forts du secours de Celui qui dit : « Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point; lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlés. » *Isa.* XLIII, 2.

Quel est le soin paternel et la providence de Dieu à l'égard de ses élus, combien sont magnifiques et nombreux les biens qu'il leur donne même pendant cet exil d'ici-bas, c'est ce que montrent presque toutes les pages de l'Ecriture. La preuve en est tout au long dans le psaume XXXVI : « Gardez-vous de porter envie aux méchants. » Dans le psaume XXXIII. « Je bénirai le Seigneur en tout temps. » Dans le psaume XC : « Celui qui demeure sous l'assistance du Très-Haut. » Dans le psaume CXX : « J'ai levé mes regards vers les montagnes. » Et puis le psaume XXII tout entier, commençant par ces mots : « Le Seigneur me conduit, » où se trouvent autant de promesses de la divine miséricorde aux justes qu'il y a de paroles. Comme nous l'avons expliqué dans le récit de l'Evangile qui commence par ces mots : « Je suis le bon pasteur, » nous nous abstiendrons de le faire. Ici revient ce texte du psaume XXVI : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris sous sa protection. » Et cet autre d'Isaïe qui lui est semblable : « Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? mais quand même elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais. Voici que je vous porte gravés sur mes mains. » *Isa.* XLIX, 15. Quoi de plus doux, de plus aimable, de plus digne d'admiration? Aussi, est-ce à juste titre que le Seigneur a dit : « N'appelez point qui que ce soit sur la terre votre père, etc. » *Matth.* XXIII, 9. Ici vient de même cette parole : « L'ange du Seigneur environne

[1] Anima mea in medio catulorum leonum, dormivi conturbatus.

ceux qui le craignent, » *Ps.* XXXIII, paroles que saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu : « L'ange du Seigneur entoure dans un cercle ceux qui le craignent. » D'autres traduisent : « L'ange du Seigneur campe autour de ceux qui le craignent. » C'est ce que Elisée montre d'une manière bien manifeste à son disciple, alors que sa demeure était assiégée par l'armée de Syrie. Qu'y a-t-il d'étonnant si l'on dit que l'Eglise est forte comme une armée rangée en bataille? Que verrez-vous dans la Sulamite, sinon des chœurs de camps. Or cette force découle de la présence de Dieu qui habite dans l'âme ; c'est d'elle dont parle le psaume XL : « Vous m'avez pris sous votre protection, à cause de mon innocence, » texte que saint Jérôme traduit ainsi : « Pour moi j'ai été aidé par vous à cause de mon innocence, et vous m'établirez devant vous pour toujours. » C'est-à-dire que David demandait dans sa prière que les yeux du Seigneur fussent jour et nuit attentifs sur sa maison. Quoi de plus heureux que d'avoir de tels yeux veillant sans cesse sur vous? Etre regardé ainsi, c'est jouir du bonheur. D'où cette parole : « Je vous regarderai, et vous ferai croître. » *Deut.* XXVI.

Que le Seigneur fasse preuve d'une providence toute particulière pour les justes dans leurs afflictions, c'est ce que déclarent ces paroles tirées du psaume XXVI : « Il m'a caché dans son tabernacle, il m'a protégé au jour de l'affliction; en me mettant dans le secret de son tabernacle, il m'a élevé sur la pierre : » ainsi que ces autres : « Vous les cacherez dans le secret de votre face, loin de tout le trouble des hommes; vous les défendrez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent. Béni soit le Seigneur qui a fait paraître envers moi son admirable miséricorde dans une ville bien fortifiée. » *Ps.* XXX. C'est-à-dire, il a mis mon salut en sûreté, comme si j'avais été environné de murailles et protégé par la garde la plus aguerrie. Enfin, voilà pourquoi Asaph, dans le psaume LXXXI, appelle les justes *des hommes cachés*. En effet, au lieu de ces paroles que nous lisons : « Ils ont médité contre vos saints, » il en est qui traduisent de l'hébreu : « Ils ont médité contre ceux que vous cachez. » D'où un interprète, expliquant ce verset : « Vous les cacherez dans le secret de

votre face. » *Ps*. XXX, s'exprime ainsi : « Par cette élégante allégorie le saint roi exprime quel soin Dieu a pour le salut des justes, et combien sont protégés contre le fer et contre tout danger tous ceux qui se sont confiés, eux et leurs biens, à sa protection et à sa miséricorde. » Cette figure est prise de la conduite d'un roi qui reçoit dans sa chambre celui qu'il veut mettre entièrement à l'abri de la violence et des piéges de ses ennemis, afin que non-seulement le palais du roi mais encore ses yeux veillent à son salut. Or peut-on imaginer quelque chose de plus sûr ou de plus tendre que cette protection ? Aussi voyons-nous souvent les justes ne pouvoir être dépossédés de la justice et de la droiture de leur âme par aucune violence ou aucune persécution des méchants !

Les soins paternels et la providence de Dieu envers les siens vont jusqu'à ce point qu'il ne se contente pas d'exaucer ceux qui le prient, mais qu'il accomplit même les promesses faites par l'entremise d'Isaïe : « On verra qu'avant qu'ils crient vers moi je les exaucerai, et lorsqu'ils parleront encore j'écouterai leurs prières. » *Isa*. LXV, 24. C'est comme dans cet autre texte : « La miséricorde de mon Dieu me préviendra. » *Ps*. LVIII. Paroles qu'il faut rapporter non pas seulement à l'action d'exaucer, mais encore à celle de prévenir contre une foule de dangers. Telle est celle-ci adressée à Simon-Pierre : « Simon, Simon, Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment ; mais moi, j'ai prié pour vous afin que votre foi ne vienne point à manquer. » *Luc*. XXII, 31-32.

Au lieu de ces paroles : « Quand vous dormiriez au milieu des plus grands dangers, » un autre traduit : « Quand vous seriez réduits à être couchés et à dormir dans le foyer, vous deviendrez éclatants comme les plumes argentées de la colombe et comme ses ailes azurées. » *Ps*. LXVII. Et il interprète ainsi ce verset. Souvent nous avons déjà dit que la langue hébraïque était très-concise et avait une multitude de tournures de phrase imparfaites ; dans cette catégorie se trouve être le verset qui contient cette parole : « Quand même vous seriez aussi noirs et aussi malpropres que ceux qui couchent et dorment au milieu de vases

remplis de la suie du foyer, je promets cependant que dans la suite vous deviendrez si brillants et si blancs que vous pourrez vous comparer aux ailes argentées et comme dorées de la colombe. » C'est-à-dire, retenez bien ceci, quand une fois vous aurez mis de côté tout deuil et tout chagrin, vous serez remplis de joie et heureux; car de même que le noir signifie le deuil et le malheur, de même le blanc veut dire la joie et la prospérité. Le Prophète promet donc, par ces paroles, le secours assuré de Dieu aux justes qui se trouvent dans les plus grandes calamités. Aussi tous les justes, ayant cette persuasion, espèrent fermement l'aide de Dieu dans l'affliction et s'écrient avec le saint homme Job : « Quand bien même il me ferait mourir, j'espérerai en lui. » *Job.* XIII, 15. « Pour moi, je ne cesserai jamais d'espérer en vous, et je vous donnerai toujours de nouvelles louanges. » *Ps.* LXX. Or le devoir et le fruit de cette espérance sont encore montrés par le même Prophète, quand il dit au psaume LXII : « Dans cette terre déserte, sans routes ni fontaines, je me suis présenté devant vous, comme dans votre sanctuaire, pour contempler votre puissance et votre gloire. » Ainsi le saint roi se présentait à Dieu dans cette solitude inculte, comme s'il était dans son temple et dans son sanctuaire. C'est là qu'il contemplait la force et la gloire, c'est-à-dire la puissance et la miséricorde de Dieu qui, dans son exil, sa fuite et sa pauvreté, le reconfortait de ses dons célestes, comme s'il était en possession de tout ; ce que David indique, du reste, quand il ajoute : « Votre miséricorde est préférable à toutes les vies, c'est-à-dire à toutes les richesses, à tous les biens de cette vie. » *Ps.* LXII.

Quelle est miséricordieuse cette providence divine que le Prophète nous a montrée dans le psaume XC tout entier! « Il vous mettra comme à l'ombre sous ses épaules, et vous espérerez à couvert sous ses ailes. » Les cigognes, qui ont une admirable affection pour leurs petits, les couvrent de leurs ailes étendues, quand le soleil est ardent, dans la crainte qu'encore tout jeunes et sans plumes ils ne soient brûlés par ses ardeurs. Notre Seigneur Jésus-Christ en a fait de même quand il a pris sur lui tout le feu de la colère divine pour nous en délivrer. C'est ce que, du reste,

David a insinué quand il dit que Dieu nous a couverts et ombragés de ses épaules. Il ajoute ensuite : « Vous n'aurez rien à craindre des terreurs nocturnes, » c'est-à-dire de toutes les tentations du prince des ténèbres. Or c'est à cause de ces terreurs de la nuit, moment où passent toutes les bêtes de la forêt ainsi que les petits des lions qui rugissent et cherchent qui dévorer, que ces soixante hommes forts ont des glaives placés sur leurs genoux. « Ni la flèche qui vole pendant le jour, ni les piéges que l'on ourdit dans les ténèbres. » Il combat ici vivement les cœurs faibles ; le jour désigne le temps de la prospérité, et la nuit celui de l'adversité ; l'un élève, l'autre renverse ; par le moyen de l'un, nous nous écartons à droite de la bonne voie ; par le moyen de l'autre, nous nous écartons à gauche. Or le Seigneur délivre de ces deux dangers ceux qui se sont entièrement abandonnés à son secours pour n'être ni enorgueillis par la prospérité, ni abattus par le malheur. Dieu délivre de même des attaques du démon du midi, quand, par exemple, le démon se transforme en ange de lumière, et cache ses vices sous le masque de la vertu. « Car il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. » De là ces paroles d'un saint Père : « Que c'est chevaucher agréablement que d'être porté par la grâce de Dieu ! » Que peut-on imaginer de plus ferme, de plus doux, de plus magnifique que cette providence de Dieu? Mais il y a plus encore, quand le même Dieu fait cette promesse par la bouche du prophète Osée : « Et moi, je m'étais rendu comme le père nourricier d'Ephraïm; je les portais entre mes bras; et ils n'ont point compris que c'était moi qui avais soin d'eux. » *Ose.* XI, 3. « Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic ; » paroles qui désignent les affreux dangers dont le Seigneur, par sa force puissante, délivre ses élus. C'est ainsi que l'Apôtre témoigne qu'il a été délivré de la gueule du lion ; sous ce nom de lion, il entendait Néron. Daniel, délivré des lions, rend grâces à Dieu. Il en est de même de cette âme sainte qui confesse à Dieu qu'elle a été délivrée des lions rugissants prêts à la dévorer, et des afflictions sans nombre qui l'assiégeaient de toutes parts.

*Eccli.* LI, 4, 5. » Le psaume XC dit enfin : « Je le comblerai de jours, et je lui ferai voir le salut que je lui destine. » Toutes ces promesses regardent celui qui demeure sous la protection du Très-Haut, c'est-à-dire celui qui a placé tout l'espoir de son salut, non pas en lui-même ou dans les hommes, mais en Dieu seul, et qui s'est entièrement confié à sa miséricorde et à sa providence paternelle. Or il y a une métaphore très-élégante dans ce mot *demeurer*. Car les hommes bâtissent des maisons pour y reposer et pour s'y abriter contre toutes les intempéries du ciel, savoir : contre le froid, le chaud, les pluies et les vents. C'est donc de cette manière que l'homme juste choisit Dieu lui-même pour la demeure dans laquelle il veut habiter, c'est-à-dire reposer et se tenir à l'abri et sain et sauf contre tous les périls de cette vie. Mais Dieu promet le même secours, quand il nous dit par la bouche d'Isaïe : « Son tabernacle les défendra par son ombre contre la chaleur du jour, et il sera une retraite assurée pour les mettre à couvert des tempêtes et de la pluie. » *Isa.* IV, 6. Aussi, au lieu de ces paroles que nous lisons : « Sous la protection du Très-Haut, » saint Jérôme traduit-il de l'hébreu : « Celui qui demeurera dans l'asile secret du Très-Haut, et reposera sous l'ombre du Tout-Puissant. » D'autres encore ont traduit : « Dans la retraite du Très-Haut, » ce qui est la même chose au fond, mais correspond beaucoup mieux au mot précédent, *habitat*, demeurer. Au lieu de ces mots que nous lisons : « Jérusalem est environnée de montagnes, » saint Jérôme traduit : « Jérusalem a des montagnes dans son entourage, et le Seigneur est dans celui de son peuple dès maintenant et pour toujours. » *Ps.* CXXIV. C'est la même chose que ce verset d'un autre prophète : « Et je lui serai moi-même, dit le Seigneur, un mur de feu qui l'environnera. » *Zach.* II, 5. Paroles qui promettent aux justes de grandes consolations, une grande protection, et la sécurité la plus complète.

Quant à cette grandeur du bonheur et de la sécurité des justes, elle est marquée dans ces paroles de l'Epouse : « Sa main gauche est sous ma tête, et il m'embrasse de sa main droite. » *Cant.* II, 6. Par la main gauche nous entendons les biens de la grâce, et par la main droite les biens futurs de la gloire. La providence pater-

nelle de Dieu, même dans cette vie, favorise et soutient les justes des biens de sa grâce, comme si sa main gauche était sous leur tête, et, de plus, il réchauffe mollement, avec tendresse et douceur, comme sur sa poitrine, et fait se reposer dans ses bras ceux qu'il embrasse des biens de la gloire comme de sa main droite ; et, dans le sein de l'éternité, il les repaît de toutes les délices. Or les biens de la grâce sont ces fruits de l'esprit qu'énumère l'Apôtre, savoir : la charité, la paix, la joie dans l'Esprit-Saint, et autres semblables ; biens de la grâce dont les justes, pendant cet exil de la vie, sont soutenus pour ne pas tomber, et dont ils sont nourris pour qu'ils ne désirent pas d'autres biens illicites. Quant aux biens de la gloire, aucun œil n'a vu, aucune oreille n'a entendu ce que Dieu prépare à ceux qu'il aime.

Avec quel soin et quelle vigilance le Seigneur conserve et protége les justes ! c'est ce que marquent encore ces paroles du Cantique des cantiques : « Ma sœur, mon Epouse est comme un jardin fermé ; elle est un jardin fermé et une fontaine scellée. » IV, 12. Il appelle jardin l'âme du juste, parce qu'elle est comme le paradis de délices du vrai Salomon, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. Il dit que ce jardin est fermé à cause de la garde perpétuelle qu'en font lui et ses anges, dont elle est environnée de toutes parts. C'est ce que témoigne le démon lui-même quand il dit de Job : « N'avez-vous pas environné de tous côtés, comme d'un rempart, sa personne, sa maison et tout son bien ? » *Job.* I, 10.

« Je suis à mon bien-aimé, et son cœur se tourne vers moi. » VII, 10. Cette pensée est répétée presque dans les mêmes termes par l'Epouse dans les chapitres I, V et VII du Cantique des cantiques. D'où il est facile de conclure que les soins du Seigneur sont à l'égard de chacun ce qu'est notre soumission à ses préceptes. C'est pourquoi, si vous êtes attentif à cette seule chose qui vous concerne, espérez aussi fermement que Dieu lui-même aura un soin attentif de vous-même et de vos biens. Car elle est vraie cette maxime du Prophète qui dit : « Seigneur, vous serez bon avec celui qui est bon, et miséricordieux avec l'homme miséricordieux. » *Ps.* XVII. C'est donc justement qu'il est dit : « Je

suis à mon bien-aimé, et son cœur se tourne vers moi. » Car le Seigneur se tourne ainsi du côté des justes et comme du côté de chacun d'eux. Il l'a promis à Abraham et à sa postérité en disant : « J'établirai mon pacte entre toi et moi ; et entre ta race après toi dans toutes ses générations, il y aura une alliance éternelle ; pour que je sois ton Dieu et celui de ta postérité après toi. » *Gen.* XVII, 7. Paroles où l'on voit une alliance éternelle, non-seulement avec Abraham, mais même avec sa race, c'est-à-dire avec ceux qui croiront en lui et lui seront soumis. Or de même qu'Abraham (à qui le Seigneur a dit : « Afin que le Seigneur accorde à cause d'Abraham tout ce qu'il lui a promis), » fut comme la caution de cette promesse ; de même Jésus-Christ, notre Seigneur, est comme le garant et la caution des promesses qui nous ont été faites : Jésus-Christ, par qui nous avons accès auprès du Père, « et par qui Dieu nous a fait les promesses les plus grandes et les plus précieuses, afin que par lui nous soyons devenus participants de la nature divine. » II *Petr.* I, 4.

Le Seigneur dit à Abraham : « Ne crains point, Abraham, je suis ton protecteur, et ta récompense sera infiniment grande. » *Gen.* XV, 1. Deux magnifiques récompenses sont ici promises à Abraham et à ceux qui le suivront ; l'une pour cette vie, et l'autre pour la vie future. Car la récompense de cette vie est renfermée dans ces paroles : « Je suis ton protecteur. » Avec un tel protecteur, que peut-il manquer à l'homme pour son salut? La récompense de l'autre vie est dans ces autres paroles : « Ta récompense sera infiniment grande. » « Car ce n'est pas en vain que j'ai dit à la race de Jacob : Recherchez-moi ; et je verserai dans votre sein une mesure pleine et bien pressée. » *Isa.* XLV, 19 ; *Luc.* VI, 38. Mais cette providence va jusqu'à ce point qu'elle protége non-seulement les justes d'une manière toute particulière, mais encore ce qui les regarde en quelque manière. C'est ainsi que l'ange du Seigneur prit soin d'Agar, femme d'Abraham, quand, fuyant loin de sa maîtresse, elle errait dans le désert de Bersabée. C'est là que le Seigneur entendit les cris de l'enfant, non pas, il est vrai, à cause de ses mérites qui étaient nuls, mais à cause de ceux d'Abraham dont il était le fils. C'est ainsi qu'il exauça

de même la prière du serviteur du même Abraham, quand cet homme alla en Mésopotamie pour en ramener une épouse à son maître. C'est ainsi qu'il combla de richesses l'infidèle Laban, à cause de son gendre Jacob qui faisait paître ses troupeaux : protection que tous deux comprirent fort bien ; car l'un dit : « Le Seigneur vous a béni aussitôt que je suis entré dans votre maison ; » et l'autre lui répond : « J'ai reconnu par expérience que Dieu m'a béni à cause de vous. » *Gen.* XXX, 27-30. Joseph reconnut aussi la même chose, quand il était captif et esclave en Egypte. Il est dit de lui : « Car son maître savait bien que le Seigneur était avec lui, et que Dieu dirigeait toutes ses actions. » *Gen.* XXXIX, 3. C'est ce que le Seigneur a promis à Abraham, quand il lui dit, après la promesse faite à lui de sa bénédiction : « Je bénirai ceux qui vous béniront, et je maudirai ceux qui vous maudiront. » *Gen.* III, 12. De là ce soin pour son petit-fils Jacob. Le Seigneur réprimanda en effet dans un songe Laban qui poursuivait Jacob, et lui dit : « Garde-toi de rien dire de mal contre Jacob. » *Gen.* XXXI, 24. Or qu'est-ce cela, sinon garder les justes comme la prunelle de l'œil ? Qu'y a-t-il de plus tendre, de plus doux que cette sollicitude et cette providence d'un père ? Bienheureux sont tous les justes ainsi gardés par Dieu ! La même providence est encore montrée et promise dans ces paroles du Seigneur : « Si vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous serez le seul de tous les peuples que je posséderai comme mon bien propre ; car toute la terre est à moi. » *Excod.* XII, 5. David dit : « Heureuse la nation qui a le Seigneur pour son Dieu ; heureux le peuple qu'il a choisi pour son héritage. » *Ps.* XXXII. Toutefois il semble qu'il y a quelque chose de plus de désigné par le mot *peculium* (bien propre), que par celui d'héritage. Car l'héritage peut appartenir aux riches ; le bien propre est presque aux pauvres qui, n'ayant rien autre chose qu'à défendre et à conserver leur vie, mettent tous leurs soins à cultiver ce bien. Le Seigneur promet donc un soin et une providence semblables à ceux qui lui sont soumis.

« Dès que le tabernacle fut achevé, la nuée du Seigneur se reposait sur lui durant le jour, et une flamme y paraissait pendant la nuit. » *Excod.* XL, 36. C'est de cette manière que le Seigneur

conduisait son peuple dans les marches de jour et de nuit : toutes choses qui montrent aisément la providence divine. Toutefois, cette expression, *incubare tabernaculo* (se reposer, se coucher sur le tabernacle), est une figure prise des oiseaux qui se couchent sur leurs œufs et les font éclore en les réchauffant de leur chaleur. Tel est l'office de l'Esprit divin qui, par la chaleur de son amour des hommes, fait sortir des anges et des êtres charnels des êtres spirituels. Car tout ce qui produit, produit quelque chose de semblable à soi.

Si l'on désire savoir quelle est la providence de Dieu à l'égard des justes et des impies, lisez, dans le Lévitique, le beau chapitre XXVI, où l'on trouvera les biens admirables que le Seigneur départit aux justes, et les supplices horribles dont il menace les impies. L'abrégé des biens destinés aux bons est contenu dans ces paroles : « Je marcherai parmi vous, je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. » *Levit.* XXVI, 12. Or de cette présence du Seigneur découle cette douce paix dont il est dit : « Vous habiterez sans crainte dans votre terre ; je donnerai la paix à votre territoire. Vous dormirez, et personne ne viendra pour vous épouvanter. » *Ibid.* v, 6. Observons quel accord il y a entre ces paroles et celles par lesquelles Jésus console ses disciples dans saint Jean : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix. Que votre cœur ne se trouble point et ne craigne point. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je viens à vous. » *Joan.* XIV, 27, 28. Qu'est-ce autre chose que les paroles précédentes : « Je marcherai parmi vous, etc. » Mais si Dieu promet le bonheur et la sécurité aux justes, il menace au contraire les impies de crainte et de terreur. Voilà pourquoi, après d'autres malheurs annoncés aux méchants, il ajoute : « Quant à ceux d'entre vous qui resteront, je frapperai leurs cœurs d'épouvante au milieu de leurs ennemis ; le bruit d'une feuille qui vole les fera trembler; ils fuiront comme devant une épée, et ils tomberont sans que personne les poursuive. » *Levit.* XXVI, 36.

Pour ce qui est de la dignité des serviteurs de Dieu et des soins qu'il prend d'eux, on le voit dans ces œuvres admirables que le Seigneur a faites en Egypte pour le salut de son peuple, et sur-

tout dans celle dont le Prophète s'étonne à bon droit, quand il dit : « Vous avez ouvert un chemin à vos chevaux au travers de la mer, au travers de la fange des grandes eaux. Je l'ai entendu, et mes entrailles en ont été émues, mes lèvres ont tremblé et sont demeurées sans voix. » *Habac.* III, 15, 16. C'est à ce sujet qu'Origène dit élégamment dans son homélie cinquième sur l'Exode : « Moïse reçoit l'ordre de frapper la mer avec sa baguette, pour qu'elle s'entr'ouvre devant les pas du peuple de Dieu, pour qu'elle cède, et que les éléments rendent hommage à la volonté divine ; pour que les eaux, que l'on redoutait, s'élevant comme un mur à droite et à gauche, non-seulement désapprennent de nuire, mais apprennent même à donner au peuple aide et protection. Les flots sont donc forcés de s'amonceler, et les ondes de se recourber sur elles-mêmes ; liquides, elles prennent de la consistance, et le fond de la mer se dessèche, pour que le peuple de Dieu puisse y passer à pieds secs. Comprenez ici la bonté du Créateur. Si vous vous soumettez à sa volonté, si vous observez sa loi, il forcera les éléments eux-mêmes à vous obéir contre leur nature. J'ai entendu dire, comme tradition, que dans ce passage de la mer Rouge il y eut, pour chacune des tribus d'Israël, une division particulière des eaux ; et je l'ai prouvé par cette parole qui se trouve écrite dans les Psaumes : « *Qui divisit mare rubrum in divisiones.* » *Ps.* CXXXV. Ce qu'il faudrait alors traduire : « C'est lui qui a partagé la mer Rouge en divisions, en parties distinctes. » Telles sont les paroles d'Origène.

Moïse montre ainsi en peu de mots quelle est la providence de Dieu à l'égard des bons et des méchants : « Vous saurez donc que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu fort et fidèle qui garde son alliance et sa miséricorde jusqu'à mille générations, envers ceux qui l'aiment et qui gardent ses préceptes, et qui, au contraire, punit promptement ceux qui le haïssent, en sorte qu'il ne diffère pas de les perdre entièrement et de leur rendre sur-le-champ ce qu'ils méritent. » *Deut.* VII, 9, 10. Que le Seigneur garde cette miséricorde jusqu'à mille générations, on peut le prouver par cet exemple qu'il a refusé de donner l'espace même d'un pied de la terre des enfants d'Esaü ; il fit de même pour celle

des fils d'Amon et de Moab qu'il avait donnée en possession aux enfants de Loth, bien que ceux-ci fussent morts depuis plus de quatre cents ans, et que leurs descendants eussent été des impies et des adorateurs de faux dieux. Non content de cela, lui-même combattit pour eux, et à cause d'eux chassa de ce pays et détruisit des géants audacieux qui voulaient s'en emparer. Et c'est pour le mieux prouver encore qu'il est ici fait mention de géants, afin que l'on vît clairement que cette victoire n'était pas due à la force des hommes, mais était le fruit du secours d'en haut. Aussi, est-ce cette éternelle miséricorde de Dieu à l'égard des bons que la bienheureuse Vierge chante dans son cantique, quand elle dit : « Et sa miséricorde s'étend de générations en générations sur ceux qui le craignent. » *Luc.* I.

## VIII.

### Justice de Dieu.

Saint Grégoire expliquant ce passage de l'Apocalypse : « Mais j'ai peu de choses contre vous, » s'exprime ainsi : Certainement Dieu n'oublie pas le bien ; mais pour qu'il pardonne le mal, il faut l'expier, ce qu'on ne peut faire sans la pénitence. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. XXI, c. IV.

Celui qui, par un effet de sa bonté, a créé l'homme, ne permet en aucune façon qu'il soit tourmenté injustement ; il ne laisse pas, par négligence, périr ce qui est, lui qui a aussi créé ce qui n'était pas, afin que cela fût. Id., *Morales*, liv. XXVI, c. X.

### Réflexions de l'auteur.

Ces paroles du psaume XVII nous montrent la grandeur de la fureur divine : « La terre fut émue, et elle trembla ; les fondements des montagnes furent secoués et ébranlés parce qu'il s'était mis en colère contre eux. Sa colère fit élever la fumée, et un feu dévorant sortit de sa face ; des charbons en furent allumés. » Le passage suivant l'indique aussi, *Deut.* XXXII, 22 : « Ma fureur s'est allumée comme un feu ; elle brûlera jusqu'au fond des enfers ; elle dévorera la terre avec ses moindres

herbes, etc. » De même ces paroles : « J'enivrerai mes flèches de leur sang, et mon épée se soûlera de leur chair. » Quoi de plus horrible que d'enivrer des flèches de sang et de rassasier une épée de chair !

Quelques auteurs traduisant ces paroles du psaume CII : « Le Seigneur est miséricordieux et plein de tendresse, il est patient et tout rempli de miséricorde : » ont dit : « Le Seigneur est clément et miséricordieux, il est lent à se mettre en colère et tout rempli de miséricorde. » Cet autre passage semble les y autoriser, *Eccle.* V, 4 : « Car le Très-Haut est lent à punir les crimes. » En effet, c'est à pas lents que la colère procède à la vengeance de la puissance divine; mais la gravité du supplice compense le retard mis à l'infliger. Le Seigneur semble l'insinuer par ces paroles qu'il a mises fréquemment dans la bouche des prophètes, *Jerem.* VII, 9 : « Voici que ma fureur s'est embrasée, elle va fondre sur ce lieu, etc. » Ce mot *conflandi* (embraser, souffler sur) montre la lenteur aussi bien que la grandeur de la sévérité divine, qui, comme un torrent obstrué, s'élance ensuite avec une impétuosité d'autant plus grande qu'il a été plus longtemps arrêté.

Le Lévitique, XXVI, 44, 45, déclare que la justice de Dieu n'est pas séparée de sa miséricorde, lorsque après avoir énuméré les diverses calamités qu'il enverra aux méchants, il dit : « Et cependant, lors même qu'ils étaient dans une terre ennemie, je ne les ai pas tout-à-fait rejetés et je ne les ai point méprisés jusqu'à les laisser périr entièrement et à rendre vaine l'alliance que j'ai faite avec eux. Car je suis le Seigneur leur Dieu, et je me souviendrai de cette ancienne alliance que j'ai faite avec eux, quand je les ai tirés de l'Egypte à la vue des nations, afin que je fusse leur Dieu. »

Les dernières paroles que Josué dit au peuple montrent la sévérité de la justice de Dieu : « Dieu est saint, fort et jaloux, et il ne vous pardonnera point vos crimes et vos péchés, » *Jos.* XXIV, 19, c'est-à-dire, il ne laissera rien sans vengeance. Et il pouvait affirmer cela, ce saint homme qu'une longue expérience avait instruit; lui qui avait vu si souvent la colère du Seigneur frapper

le peuple pendant qu'il errait dans le désert. Il frappa dans le désert le peuple juif pour le « crime du veau, » *Exod.* XXXII, et il le détruisit par l'incendie aux « Sépulcres de concupiscence ; » et après la sédition de Coré, il fit périr quatorze mille sept cents hommes; il envoya contre son peuple des serpents de feu, et pendant quarante ans il voulut qu'il errât dans le désert, et tout cela parce qu'il n'avait pas eu confiance dans le secours et la providence de Dieu. Et pour la faute du seul Achaz, ne fit-il pas prendre la fuite au peuple qui venait de remporter la victoire? Aussi, après la sédition de Coré, tout le peuple dit à Moïse, *Num.* XVII, 12, 13 : « Vous voyez que nous sommes tous consumés et que nous périssons tous. Quiconque s'approche du tabernacle du Seigneur est frappé de mort. Serons-nous donc tous exterminés sans qu'il en demeure un seul? » La considération de ces faits doit inspirer une grande crainte aux âmes pieuses : car c'est cette crainte qui fait que les hommes marchent avec une grande vigilance dans les voies du Seigneur. « Le Seigneur, dit Moïse, *Exod.* XXXIV, s'appelle le Dieu jaloux; Dieu veut être aimé uniquement, » ou, comme quelques-uns ont dit : « Dieu est jaloux. » Voyez, dit à ce sujet Origène, la bonté de Dieu; comment, pour nous instruire et nous rendre parfaits, il ne refuse pas la fragilité des affections humaines. Examinons donc ce que veulent dire ces paroles du Seigneur : « Car je suis un Dieu jaloux, etc. » Il s'appelle jaloux, parce qu'il ne veut pas permettre que l'âme qui s'est donnée à lui et qu'il a épousée par amour, s'abandonne ensuite au démon; mais pour la retirer de la main du démon, il la frappe, il la châtie, et cette conduite naît de son immense amour pour les âmes. Personne ne s'indigne de voir une courtisane se livrer à tout le monde; mais si un homme voyait sa femme ou sa fille se prostituer, sa fureur s'allumerait; le Seigneur éprouve, si on peut ainsi parler, un sentiment semblable lorsqu'il voit qu'une âme se prostitue au démon, lorsqu'elle a plusieurs amants, de façon que chez elle entre d'abord l'esprit de fornication; à celui-là succède l'esprit d'avarice, après lequel vient l'esprit d'orgueil, qui amène à sa suite l'esprit de colère, puis celui d'envie, etc., et alors Dieu ne guérit plus cette âme. Car il dit,

*Ezech.* XVI, 42 : « Ma jalousie se retirera de vous, et je ne me mettrai plus en colère. » Mais si, unie à un homme par un lien légitime, à cet homme auquel saint Paul veut que son âme soit unie et associée par le mariage, elle se mêle avec les adultères, elle excite contre elle la jalousie de son mari qui défend alors la chasteté du lit conjugal.

Mais si ensuite, et après l'avoir châtiée, il reconnaît que, par l'habitude du péché, elle ne cesse de méconnaître les droits du mariage, il lui adresse un écrit de divorce, et la renvoie en lui disant : « Où est l'écrit de divorce de votre mère par lequel je l'ai renvoyée? » Il ajoute aussi ces paroles : « Vous avez été vendus par vos péchés et à cause de vos iniquités j'ai renvoyé votre mère. » Ces passages indiquent clairement que les châtiments et les reproches du Seigneur sont une marque de son amour pour nous et comme d'une certaine jalousie. L'impunité, au contraire, est un signe de réprobation ; c'est pour cela qu'il est dit, *Hebr.* XII, 6 : « Il frappe tout enfant qu'il reçoit. » C'est pour indiquer ce qui est dit en dernier lieu qu'il s'exprime ainsi par la bouche d'Ezéchiel, XVI, 42 : « Ma jalousie se retirera de vous, et je me reposerai et je ne me mettrai plus en colère. »

La justice de Dieu est tempérée par la clémence de sa miséricorde ; c'est ce que marquent ces paroles de la Sagesse, XII, 18 : « Mais comme vous êtes le dominateur souverain, vous êtes tranquille dans vos jugements et vous nous gouvernez avec une grande réserve (d'autres ont dit : avec une grande modération) ; car si, lorsque vous avez puni les ennemis de vos serviteurs et ceux qui avaient si justement mérité la mort, vous l'avez fait avec tant de précaution, si vous leur avez donné du temps afin qu'ils pussent se convertir de leur mauvaise vie, etc. »

## IX.

### Jugements de Dieu.

S'il est difficile de comprendre qu'il arrive du mal aux bons et du bien aux méchants, il est plus difficile encore de dire pourquoi il arrive du bien aux bons et du mal aux méchants. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. V, c. I.

On peut expliquer ainsi ces paroles : « Il l'a entouré de ténèbres, etc. » L'homme est entouré de ténèbres ; car, quoiqu'il brûle d'un ardent désir pour les choses célestes, il ignore ce qui est décidé à son sujet. Id., *ibid.*, liv. V, c. XIV.

Souvent ce que nous croyons devoir nous faire abandonner par Dieu est ce pourquoi il nous soutient, et ce que nous pensons devoir nous faire soutenir par lui est ce pourquoi il nous abandonne. Id., *ibid.*, liv. V, c. V.

Au sujet de ce passage de Job, XII. 25 : « Il fait tomber les princes dans le mépris, et il relève ceux qui avaient été opprimés. » Il est selon les desseins profonds de Dieu que tout dans cette vie soit incertain. Que personne donc ne s'enorgueillisse du bonheur dont il a joui d'abord ; que personne ne se désespère à cause du malheur qui lui a succédé. Id., *ibid.*, liv. XI, c. X.

« Il se cacha dans les ténèbres. » *Ps.* XVII. En effet, Dieu voit tout, mais personne ne peut pénétrer dans ses conseils. « Il découvre ce qui était caché dans de profondes ténèbres, » *Job.* XII, 22, lorsque, par une manifestation évidente, il fait connaître sa pensée sur chacun. Id., *ibid.*, liv. XI, c. XII.

Lorsque les justes voient agir contre un de leurs désirs, ils ont recours aux jugements secrets de Dieu pour reconnaître que ce qui à l'extérieur paraît inexplicable a une cause cachée. Id., *ibid.*, liv. XVI, c. XIV.

Plus les jugements de Dieu sont obscurs et cachés, plus nous devons nous humilier devant eux et les respecter. Id., *ibid.*, liv. XXVII, c. II.

### Réflexions de l'auteur.

Si un serviteur très-fidèle, qui jamais n'a été surpris à mentir ni dans quelque autre faute que ce soit, est accusé d'avoir fait quelque chose dont on puisse douter avec raison ; quand même le fait reproché serait vrai, celui qui a en lui une confiance à toute épreuve n'ajoute aucune foi aux délateurs ; une vie passée dans le bien le délivre de tout soupçon. Les œuvres de Dieu, que nous avons tous les jours sous les yeux, sont parfaites au plus haut degré, chacune dans son genre ; chaque créature est un témoin

de ce fait; si donc nous ignorons la raison et la cause de quelque chose, n'est-il pas conséquent de croire que ce quelque chose est néanmoins juste? Ne cherchons pas la cause de ce fait en cette vie; car cela, de même qu'un grand nombre d'autres questions, est réservé au bonheur futur; et il n'est pas permis de prendre les devants en cette vie ni de savoir ces choses avant que ce bonheur nous soit donné.

La chute de Saül, dont les deux premières fautes paraissaient dignes de pardon, nous montre que les jugements de Dieu sont un abîme insondable. Son premier péché fut que, se trouvant réduit à la dernière extrémité, il voulut offrir, avant l'arrivée de Samuel, des sacrifices au Seigneur pour l'apaiser; son second péché fut d'avoir épargné le roi Agag, tombé dans le plus grand malheur et dépouillé de tous ses biens, comme aussi d'avoir réservé les troupeaux les plus beaux. Combien plus grandes ne furent pas les fautes de David, lui que le Seigneur avait comblé de tant de bienfaits et confirmé dans la foi par tant de miracles! Et celui-ci cependant, etc..... La chute de Salomon n'est-elle pas étonnante? Quelles paroles peuvent l'expliquer dignement? Le combat des enfants d'Israël contre la tribu de Benjamin n'est-il pas aussi une chose étonnante? Ainsi qu'il est raconté dans le livre des Juges, l'armée la plus nombreuse qui combattait pour une cause juste sous les ordres d'un général désigné par le Seigneur, est deux fois taillée en pièces et mise en fuite par un corps de troupes moins nombreux et qui avait un crime horrible à se reprocher. Que dire du sort de ce prophète que le Seigneur avait envoyé à Jéroboam et qui, trompé par un autre prophète, fut dévoré par un lion; le trompeur, au contraire, n'eut rien à souffrir et ne fut nullement frappé. Ajoutez à tous ces exemples, si vous le voulez, la mort prématurée du saint roi Josias, trépas tant de fois pleuré par Jérusalem. Qui donc, lorsqu'il méditera sur ce sujet, pourra ne pas s'écrier, *Rom.* XI, 33 : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles! etc. » Et avec David, *Ps.* XXXVII : « Vos jugements sont un abîme profond. » « En effet, qui connaît l'esprit du Seigneur? » II *Cor.* II, 6. A cause de la transgression du seul

Achar, tout le peuple fut puni. A cause de l'orgueil de David, qui fit dénombrer son peuple, une peste cruelle sévit sur toute la nation; lui seul n'en souffrit pas, et cependant c'était à cause de lui que cette plaie frappait le peuple.

## X.

### Prédestination et réprobation.

Nous ne pouvons obtenir que ce qui nous est destiné d'avance; mais ce que les saints obtiennent par leurs prières leur était destiné d'avance de telle sorte seulement qu'ils pouvaient l'acquérir par leurs prières. Car la prédestination elle-même à la gloire future est réglée par le Dieu tout-puissant de telle manière que les élus ne peuvent y parvenir que par le travail; ils méritent donc, par leurs demandes, d'obtenir ce que le Dieu tout-puissant avait résolu de leur donner avant tous les siècles. S. Grégoire, *Dialogues*, liv. II.

La prédestination est un choix gratuit fait par la volonté divine. La prédestination de Dieu est pour beaucoup une raison de persévérer; pour personne elle ne doit être une cause de chute. S. Augustin, *de la Prédestination des saints.*

De même que par le souvenir qui reste dans votre esprit des choses passées vous ne faites pas que ces événements aient eu lieu, de même la présence de Dieu n'exerce aucune influence sur les choses futures. Id., *ibid.*

Tous ceux qui n'ont de goût que pour les choses de la terre, et non pour celles de Jésus-Christ; tous ceux qui préfèrent à Dieu le bonheur terrestre tendent uniquement à cette cité qu'on appelle la Babylone mystique et dont le démon est le roi. Tous ceux, au contraire, qui goûtent les choses d'en haut, qui méditent les choses célestes, qui, dans cette vie, n'ont d'autre souci que de ne point offenser Dieu, qui prennent garde de pécher; qui, s'ils sont tombés, ne craignent pas de le confesser, humbles, doux, saints, justes, pieux, bons; tous ceux-là tendent uniquement à cette cité, la Jérusalem céleste, dont le Christ est le roi. Id., *des Deux Cités mystiques.*

Réflexions de l'auteur.

Entre tous les signes de réprobation et d'endurcissement, deux me paraissent surtout incontestables : la facilité à pécher mortellement sans en éprouver aucune douleur, ce que Salomon appelle « les pieds prompts à courir au mal, » *Prov.* VI, 18; puis, d'avoir été pour le prochain une pierre d'achoppement et une cause de ruine. Car la justice et l'équité divines semblent exiger que celui qui a fait périr les autres périsse aussi : il est évident que Dieu doit mesurer à la même mesure, etc...

Le signe le plus certain de la prédestination est une bonne vie et une innocence longtemps conservée. Si un roi puissant veut se construire un palais, il fera réunir en un même lieu les cèdres de la forêt, les pierres et les bois; or quiconque verra ces bois travaillés, conclura facilement qu'ils sont destinés à cette construction; on ne pourra pas conjecturer de même des autres bois non coupés ou non travaillés, si rien en eux n'apparaît qui puisse faire juger avec quelque raison qu'ils soient propres au même usage. On peut conjecturer ainsi pour les bons et les méchants, en ce qui touche la prédestination et la réprobation. C'est ce qu'indiquent ces paroles de l'Apôtre, *Rom.* VIII, 30 : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, etc. » Du reste, on peut douter avec raison à quel sort sont réservés ceux qu'il n'a pas encore appelés ni justifiés, puisque si justice leur était faite actuellement, ils seraient compris dans le nombre des réprouvés.

La prédestination et les autres décrets divins n'excluent pas les travaux ni les desseins de l'homme. Le Seigneur avait promis à saint Paul et à tous ceux qui naviguaient avec lui que leur voyage s'accomplirait sans accident; et cependant, lorsque la crainte d'une mort imminente poussait les matelots à abandonner le navire, ce même Apôtre s'écria : « Si ceux-ci ne restent pas dans le navire, vous ne pourrez être sauvés. » *Act.* XXVII, 31. Vous voyez par là que le secours des matelots était nécessaire pour l'accomplissement de la promesse divine.

Ces paroles de l'Ecclésiastique, XXXIII, 10-12, 13, 14, montrent

bien l'élection et la prédestination divine : « C'est ainsi que Dieu traite tous les hommes pris de la même boue et de la même terre dont Adam a été formé. Il a élevé et béni quelques-uns d'entre les hommes, il les a sanctifiés, il les a unis et attachés à lui, il en a maudit et humilié quelques autres, et il les a laissé aller après qu'eux-mêmes se sont séparés. (Cela signifie, comme dit une autre version : Et il les a renversés de leurs siéges.) Comme l'argile est dans la main du potier qui la manie et la façonne à son gré, et comme il l'emploie à tous les usages qu'il lui plaît, ainsi l'homme est dans la main de Celui qui l'a créé et qui lui rendra selon ses jugements. » Telles sont les paroles du Seigneur.

Tout tourne au bien des élus, même leurs péchés, comme dit saint Augustin, parce que leur faute les rend plus prudents et plus humbles. Au contraire, tout tourne à mal pour les réprouvés : « Que leur table soit devant eux comme un filet, etc., » s'écrie à ce sujet le Psalmiste. *Ps.* LXVIII. La table qui supporte les aliments de nos âmes est la sainte Ecriture ; et cependant de cette table, les orgueilleux, les hérétiques, et ceux qui sont les esclaves de leurs passions, ne retirent d'habitude que des aliments mortels pour eux.

Quoique le Seigneur eut promis à Abraham et à Isaac son fils une nombreuse postérité, ce ne fut qu'à la prière d'Isaac que cessa la stérilité de Rebecca : c'était pour nous montrer que les prières des hommes pieux, ou les mérites des bonnes œuvres, sont nécessaires à l'accomplissement des décrets que Dieu a portés de toute éternité.

Ces paroles que Moïse dit au peuple ont rapport au bienfait de la justification et de la prédestination, *Deut.* IV, 36 : « Il vous a fait entendre sa voix du haut du ciel pour vous instruire, et il vous a fait voir son feu sur la terre, un feu effroyable....., parce qu'il a aimé vos pères, et qu'après eux il a choisi pour lui leur postérité ; » et plus bas, VII, 6 : « Le Seigneur votre Dieu vous a choisis, afin que vous fussiez le peuple qui lui fût propre et particulier d'entre tous les peuples qui sont sur la terre. Ce n'est pas parce que vous surpassez en nombre toutes les nations que le Seigneur s'est uni à vous et vous a choisis pour lui, puisqu'au

contraire vous êtes en plus petit nombre que tous les autres peuples; mais c'est parce que le Seigneur vous a aimés et qu'il a gardé le serment qu'il avait fait à vos pères. » Il ne les a donc pas choisis parce qu'il savait qu'ils useraient mieux de la grâce divine, puisque plus bas, IX, 13, il dit « que ce peuple a la tête très-dure. » — « Souvenez-vous, IX, 7, et n'oubliez pas de quelle manière vous avez excité contre vous la colère du Seigneur votre Dieu dans le désert. Depuis le jour que vous êtes sortis de l'Egypte jusqu'à ce lieu où nous sommes, vous avez toujours murmuré contre le Seigneur. » Et plus bas, 23 : « Vous méprisâtes le commandement du Seigneur votre Dieu; vous ne crûtes point ce qu'il vous disait, et vous ne voulûtes point écouter sa voix; mais vous lui avez toujours été rebelles depuis le jour que j'ai commencé à vous connaître. » Dieu s'explique ainsi au psaume XCIV, dans la version de saint Jérôme d'après l'hébreu : « Pendant quarante ans cette génération m'a déplu, et j'ai dit : Ce peuple se laisse aller aux égarements de son cœur. » Ils ne voulurent pas user de la grâce qui leur était offerte. Au contraire, dans l'Evangile, le Seigneur dit, *Matth.* XI, 21 : « Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. » Le Seigneur savait que ces villes eussent fait un meilleur usage de la grâce, et cependant il ne la leur donna pas, afin de montrer que l'élection faite par Dieu dépend de sa volonté divine et non de la prévision des mérites. Le peuple juif ne fit pas de la grâce un usage convenable, et néanmoins elle leur fut accordée, et elle fut refusée à celui qui aurait su en faire un bon usage. N'est-ce pas ici le lieu de s'écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors! etc. » *Rom.* XI, 33.

L'exemple de David, entre tant d'autres, montre que la prédestination divine n'exclut pas les efforts de l'homme; car, quoique le Roi-Prophète eût reçu la promesse du royaume éternel, cependant il prie le Seigneur en ces termes pour lui demander l'accomplissement de cette promesse, II *Reg.* VII, 25 : « Accomplissez donc maintenant pour jamais, ô Seigneur Dieu! la pro-

messe que vous avez faite à votre serviteur pour lui et pour sa maison, etc. » C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre, II, I, 10, nous recommande de nous efforcer de plus en plus d'affermir notre vocation par les bonnes œuvres.

La comparaison suivante nous permettra en quelque sorte de reconnaître combien est grand le bienfait de l'élection divine. Supposons qu'un roi, après s'être emparé d'une ville rebelle, ait fait cent prisonniers; il ordonne d'en faire mourir quatre-vingt-dix; quant aux dix autres, il les comble de riches présents et ordonne qu'ils restent auprès de sa personne. Ces dix captifs ne seront-ils pas obligés, s'ils sont reconnaissants, d'avouer qu'ils doivent au roi au-dessus de ce qu'ils peuvent lui rendre? Maintenant, figurez-vous que le genre humain soit réuni tout entier sous vos yeux. Dans cette assemblée vous verrez une grande multitude couverte des ténèbres de l'infidélité et prête à la mort éternelle; vous verrez aussi que la plus grande partie des fidèles périt, car la voie est étroite, etc. « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » *Matth.* XX, 16.

Combien grand sera donc ce bienfait, au milieu de ces milliers d'hommes qui se perdent, d'être comptés parmi ce bien petit nombre auquel est réservé un sort si heureux! « Heureux celui que vous avez choisi et pris à votre service! il habitera dans vos parvis. » *Ps.* LXIV, 5.

## XI.

### L'Esprit-Saint.

Voyons, pour faire le bien, comment le bon esprit agit en nous. Evidemment il nous avertit, nous excite et nous instruit; il avertit la mémoire, il excite la volonté, il instruit la raison; il ne permet pas que la moindre paille réside dans le cœur qu'il a pris pour demeure; car aussitôt cet esprit doux et suave la brûle au feu très-ardent de la vigilance et de la componction. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

La vie des sens prouve que l'âme habite dans le corps; la vie spirituelle prouve que l'esprit habite dans l'âme. Cela se distingue par la vue et l'ouïe; ceci se reconnaît à la charité, à l'humilité et aux autres vertus. Id., *ibid.*

Le Saint-Esprit apparut sous la forme de langues de feu, parce qu'il enflamma le cœur de tous ceux qu'il remplit et qu'il leur délia la langue. Id., dans l'homélie : *Si quelqu'un m'aime. Joan.* XIV.

Pourquoi l'Esprit-Saint nous a-t-il été montré sous l'apparence du feu et sous la forme d'une colombe? Parce que tous ceux qu'il remplit, il les rend simples comme les colombes et ardents; simples par la pureté, ardents par l'émulation; et celui-là n'est pas rempli de l'Esprit-Saint qui dans le calme abandonne l'ardeur de l'émulation, ou qui dans l'ardeur de l'émulation perd la vertu de douceur. Id., *ibid.*

Sur la terre, l'Esprit-Saint nous est donné pour allumer notre amour pour le prochain, et dans le ciel pour nous faire aimer Dieu; car de même que la charité est une, quoiqu'elle nous impose deux préceptes, de même l'Esprit est un, quoiqu'il nous donne deux biens. Id., *Homélie* 13.

### Réflexions de l'auteur.

Comme nous avons ailleurs parlé un peu plus longuement de la grâce du Saint-Esprit, nous dirons seulement ici que le mal de la nature humaine consiste en ce que la chair, qui se trouve ici-bas dans sa situation normale, est forte contre l'esprit; l'esprit, au contraire, qui est un voyageur sur cette terre, est faible et infirme contre elle, jusqu'à ce que, blessé grièvement par la chair, il succombe. Quel remède fallait-il apporter à ce mal? Il fallait augmenter la force de l'esprit, diminuer celle de la chair. Or c'est principalement ce don que nous apporte le Saint-Esprit, et c'est principalement pour cela qu'il s'est manifesté aux hommes sous l'apparence d'un vent violent; ainsi il a donné à l'esprit une force et une impétuosité qu'il a enlevées à la chair, et a mis celle-ci sous la dépendance de l'esprit. Dieu voulait figurer ce changement par le changement de nom qu'il imposa à Sara et à Abraham : il changea, en effet, il augmenta le nom d'Abram en celui d'Abraham, et celui de Saraï il le diminua pour en faire celui de Sara. Ce qui signifie que par la vertu de la grâce divine la puissance de la femme, c'est-à-dire de la chair, a été diminuée; tandis que celle de l'homme ou de l'esprit a été augmentée et fortifiée.

## XII.

### Jésus-Christ.

Notre Rédempteur s'est fait, en quelque sorte, homme par sa naissance, bœuf par sa mort, lion par sa résurrection et son ascension. S. Grégoire, *Homélie 4 sur Ezéchiel.*

Jésus-Christ, par sa mort, nous a appris à ne pas craindre la mort; par sa résurrection, à espérer la vie; par son ascension à nous gratifier de la céleste patrie qui est notre héritage. Id., *Morales*, liv. XXVII, c. xi.

Quel est Jésus, si ce n'est le Sauveur? Soyez-donc, à cause de vous-même, mon Jésus. O Seigneur, que le mal que j'ai fait ne se présente pas devant vos yeux, pour vous faire oublier le bien que vous avez fait. O Seigneur, Dieu bon, si les fautes que j'ai commises vous donnent le pouvoir de me damner, vous avez fait ce qui était nécessaire pour me sauver. S. Augustin, *Méditations.*

Si, à cause de la fragilité humaine, vous vous êtes avilis à vos yeux, relevez-vous à cause du prix que vous valez. Id., *sur les Psaumes*, c. xxxii.

Je sais, ô mon Seigneur, que je me dois tout entier à vous pour cela seul que vous m'avez fait; et parce que vous m'avez racheté et que vous vous êtes fait homme pour moi, je vous devrais, si j'avais, plus que moi-même. Combien plus grand n'êtes-vous pas, vous qui vous vous êtes donné vous-même! Id., *Méditations.*

Ce ne sont pas nos mérites, mais nos péchés qui l'ont fait descendre du ciel sur la terre. Id., *sur l'Evangile de saint Jean.*

Jésus-Christ nous est tout. Voulez-vous guérir votre blessure? il est le médecin ; la fièvre vous brûle-t-elle de son ardeur? il est la fontaine; si vous êtes accablé sous le poids de votre iniquité, il est la justice; si vous avez besoin de secours, il est la force. Craignez-vous la mort? il est la vie; désirez-vous le ciel? il est la voie; si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière; si vous cherchez la nourriture, il est un aliment. « Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux. » S. Ambroise, *des Vierges.*

Il existe entre l'huile et le nom de Jésus une certaine similitude à cause de quelques-unes des qualités de l'huile. L'huile, en effet, brille, sustente, oint, entretient le feu, nourrit la chair, adoucit la douleur, est lumière, nourriture, médecine. Jésus est tout cela pour nous. S. BERNARD, *sur le Cantique des cant.*

Est-ce qu'Adam a eu plus de puissance pour le mal que le Christ pour le bien? Si nous sommes nés de Dieu et choisis dans le Christ, serait-ce de la justice, si notre génération humaine et terrestre nous nuisait plus que ne nous serait utile la génération céleste et divine. Id., *de la Nouvelle Milice.*

Le Verbe en nous donnant la vie, a fait l'œuvre d'un artisan : il a fait celle d'un maître, en nous apprenant à bien vivre, celle d'un Dieu, en nous fournissant les moyens de vivre toujours. S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Exhortation aux Gentils.*

Quand même nous mourrions chaque jour pour celui qui nous a ainsi aimés, nous acquitterions-nous comme il mérite? Bien plus lui rendrions-nous la plus petite partie de ce qu'il mérite? S. CHRYSOSTOME.

« Vous avez conservé le bon vin : » c'est comme s'il avait dit : Seigneur, les institutions de la grâce sont meilleures que celles de la loi. La loi a purifié, en son temps, les pécheurs par le sang des boucs et des taureaux; vous, Seigneur, vous nous avez conservé le bon vin, c'est-à-dire, vous avez, à la fin des siècles versé votre sang pour nous. La loi a introduit Israël dans la terre promise dont les limites sont étroites; vous, Seigneur, vous nous ouvrez l'immensité des cieux; vous nous préparez un royaume inestimable; vous introduisez dans le paradis. Par un miracle dont la nature a été dans l'étonnement, la loi a fait traverser à ceux qui la pratiquaient, la mer Rouge à pied sec. Voyons combien sont plus grands les bienfaits de la grâce. « Ceux qui sont morts dans le Christ, ressusciteront les premiers et seront entraînés tous ensemble à travers les airs au-devant du Seigneur, etc. » I *Thess.* IV, 15, 16. S. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 2 sur l'Epiphanie.*

« Il a connu combien lui a coûté l'homme qui est son œuvre : » ne soyons donc pas vils à nos yeux, puisque nous sommes si précieux à ceux de Dieu; de nous il n'a pris rien qui fut abject

ou de peu de valeur; il veut que la dignité de l'homme racheté soit égale à la grandeur de son prix; il attend de notre vie un mérite qui soit à la hauteur des mérites de son sang. Id., *Homélie sur le Symbole.*

O homme, pourquoi t'avilis-tu en te livrant à des passions honteuses? Celui qui t'a confié son image veut que tu mènes une noble vie. Si tu ne veux pas croire ton Créateur sur la grandeur de ton prix, interroge ton Rédempteur. Id., *Homélie 2 sur le Symbole.*

Dieu, voyant du haut de son trône la nature de notre dette envers lui, nous a fait don de sa rédemption dans la mesure de notre captivité; de sorte que pour une mort méritée il a offert une mort qui ne l'était pas; car nous n'avions pas en nous les principes de vie et il ne portait pas en lui les principes de mort. Id., *Homélie 4 sur la fête de Pâques.*

Nous devons nous perfectionner de telle sorte que nous ne profanions pas de nouveau ce qu'il a perfectionné. Ne rouvrons pas les blessures qu'il a guéries; que le feu de l'enfer ne doive pas brûler ce que les eaux du baptême ont une fois effacé en nous. Id., *Homélie 7 sur la fête de Pâques.*

Que l'homme reconnaisse ce qu'il vaut et ce qu'il doit! qu'il songe à sa valeur, et qu'il cesse d'être vil à ses yeux. Gardons avec soin ce que le Christ a racheté au prix de si grands sacrifices. Celui qui sera coupable, ne le sera pas de peu de chose, mais il le sera du sang de Jésus-Christ : car il a été lavé dans son sang et par ses souffrances. Id., *Homélie sur le bon larron.*

### Réflexions de l'auteur.

Jésus-Christ devait être pour nous tel qu'il a été, c'est-à-dire pontife, saint, innocent, pur, séparé des pécheurs, etc. La hauteur de sa sainteté est bien marquée par ces paroles de l'Epouse des cantiques, II, 3. « Tel qu'est un pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé entre les jeunes gens. » Le Christ seul est comparé au pommier dont le fruit est très-agréable ; les autres mortels ne sont que les arbres des forêts qui ne donnent

aucun fruit ou qui ne donnent qu'un fruit âcre dont les hommes ne veulent pas mais dont les porcs se nourrissent. Par quel moyen rachèterons-nous ce mal? Ce sera en nous greffant sur ce pommier. C'est ainsi que les arbres sauvages et stériles se changent en arbres fruitiers. Prenons à Jésus-Christ son esprit, et après avoir coupé les rameaux sauvages de nos passions, enfermons son esprit dans nos âmes; de la sorte nous participerons à ses fruits et à sa fertilité. C'est de cette manière que la charité nous unit et nous ente sur le Christ, et nous rend participants à ses fruits et à sa fécondité.

Jésus-Christ résume en lui la loi et l'Evangile, parce que c'est surtout en lui que nous reconnaissons et ce que nous devons faire et ce que nous devons espérer. La loi nous apprend ce qu'il faut faire, l'Evangile surtout ce qu'il faut espérer. Qu'est-ce qui nous aide le plus à fuir le péché (ce en quoi réside toute la loi)? N'est-ce pas de voir Jésus mourir pour expier les péchés. Et si vous avez, qui vous donnera plus que le Christ, l'espoir de la rémission? N'est-ce pas en lui que brillent au plus haut degré la bonté divine, la charité et la miséricorde? Les hérétiques de ces derniers temps, pour pécher plus librement, considèrent l'un sans l'autre, c'est-à-dire le dernier point sans le premier; ils devraient au contraire les considérer également tous les deux : le premier est de ne point pécher, le second de ne point désespérer. C'est pourquoi les hérétiques n'examinent pour ainsi dire que la moitié du Christ et non le Christ tout entier; ils font comme ceux qui, ne considérant que la miséricorde de Dieu sans sa justice, pèchent sans crainte.

Si quelqu'un prétend demeurer dans le Christ, il doit suivre la même voie qu'a suivie le Christ. Car il est le médiateur entre Dieu et les hommes, et comme il s'est offert à Dieu en sacrifice pour nous, il se donne à nous comme modèle. De sorte que son sacrifice est utile surtout à ceux qui s'efforcent d'imiter ses exemples. Car s'il est appelé médiateur entre Dieu et les hommes, c'est qu'il l'a apaisé par son sacrifice; et ainsi il oblige, par son exemple, l'homme à la vertu. Son sang opère ces deux choses. C'est ce qui fait dire à saint Augustin : « La coupe de notre salut

formée de la vertu divine et de l'infirmité humaine, renferme en elle de quoi être utile à tous; mais elle ne nous sert qu'autant que nous la buvons. » Or cette boisson se prend par la foi, par l'amour et par l'imitation.

La somme de notre bonheur est la participation à la ressemblance divine; or nous ne pouvons y parvenir qu'en contemplant Dieu en face. Si donc vous voulez devenir semblable à Dieu, ce qui consiste à le voir, travaillez, dit saint Bernard, à devenir semblable à lui en le contemplant, ce qu'il a fait lui-même pour nous; ainsi par l'imitation de son humanité sainte, vous arriverez à la ressemblance de sa divinité.

C'est pour cela que nous lisons dans le Cantique des cantiques v, 10 : « Mon bien-aimé éclate par sa blancheur et par sa rougeur; il est choisi entre mille. » D'autres versions portent : « Il réunit sous ses étendards une armée de dix mille hommes. » D'autres disent : « Il est le porte-enseigne de dix mille. » Et cependant sa blancheur indique sa pureté, sa couleur rouge, ses souffrances et son admirable patience. C'est aussi pour cela que dans Isaïe LXIII, 2, les anges demandent : « Pourquoi donc votre robe est-elle rouge? etc. » Le Christ porte l'étendard de ces vertus au milieu de dix mille, c'est-à-dire au milieu de tous les fidèles, afin que tous aient les yeux sur lui, le suivent, l'imitent. Le Père ne l'a pas établi seulement notre intercesseur, mais aussi le chef, le pasteur et le porte-enseigne du peuple chrétien. Son étendard, c'est la croix : par sa vertu et en l'imitant, les élus obtiennent le salut. Tout homme donc qui vit dans les délices, ne suit certainement pas cet étendard; mais ceux-là seuls le suivent qui ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences. C'est ce que faisait celui qui a dit, I *Cor.* IX, 27 : « Mais je traite durement mon corps, etc. » Il marchait dans les traces de son chef, comme il le dit lui-même, I *Cor.* IV, 16 : « Soyez donc mes imitateurs, je vous en conjure, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. »

Notre Seigneur Jésus, qui aurait pu sauver le monde avec seulement une goutte de son sang, a voulu supporter tant d'injures et d'opprobres, afin qu'aucun malheur ne put nous arriver qui ne trouvât en lui le soulagement et le remède. Quelqu'un

vous a-t-il donné un soufflet? Il en a reçu avant vous, non-seulement un, mais plusieurs. Avez-vous servi de jouet aux hommes? Il l'a servi avant vous. Vous a-t-on appelé fou? Il a été appelé ainsi avant vous. Votre ami vous a-t-il trahi? Il l'a été avant vous. Avez-vous été faussement accusé? Lui avant vous. Et ainsi des autres.

« N'a-t-il pas fallu que le Christ souffrît ainsi, etc. » Placez devant vos yeux toutes les catégories d'élus, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, et parmi ces derniers, les moines, les anachorètes, les vierges et les autres élus, que saint Jean, dans son Apocalypse, déclare devoir souffrir la mort, les uns par la confession de la foi, les autres par la mortification de la chair : tous ont bu à cette source, tous ont été fortifiés par cet exemple, tous ont suivi cet étendard. Le Seigneur, suspendu à la croix, réconforte tous les hommes pieux par son exemple, les aide par son assistance, les instruit par ses leçons, les fortifie par son mérite, les rachète par le prix de son sang, excite leur volonté par ce bienfait immense et par cette grande marque de sa charité.

Il nous faut vivre dans la confiance et l'espoir, car nous avons pour avocat fidèle le Christ suspendu à la croix devant la face de son Père éternel et que nous lui offrons comme un sacrifice véritable et très-agréable à ses yeux. C'est ainsi que nous lisons, *Prov.* XXV, 13 : « L'ambassadeur fidèle est à celui qui l'a envoyé, ce qu'est la fraîcheur de la neige pendant la moisson; il donne le repos à l'âme de son maître. » Et saint Jean nous console en nous donnant cette assurance, I *Joan.* II, 1 : « Je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point. Si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat envers le Père, Jésus-Christ qui est juste. » Le Christ est cet ambassadeur de qui le Prophète a dit, *Abd.* I, 1 : « Nous avons entendu la parole du Seigneur ; il a déjà envoyé son ange aux nations. »

Lorsque Dieu voulut détruire Sodome, « il se souvint d'Abraham et délivra Loth de la ruine de ces villes. » *Gen.* XIX, 29. Reconnaissez là la bonté de Dieu qui sauve ses amis par le mérite des autres. Si cette faveur a été accordée aux mérites d'Abraham,

que ne peuvent pas se promettre des mérites du Christ ceux qui l'aiment et qui croient en lui et qui se confient à sa protection et à son secours ?

Cette échelle que Jacob vit en songe désigne d'une manière admirable la vertu de notre Seigneur Jésus-Christ et son ministère. C'est lui qui est cette échelle dont un bout touche au ciel et l'autre à la terre; n'a-t-il pas réuni en lui ces deux natures qui sont si éloignées l'une de l'autre? Il est cette échelle par laquelle il est donné aux hommes attachés à la terre et à qui le paradis terrestre a été refusé, de monter au ciel; il est cette échelle par laquelle nous arrivons à la connaissance de Dieu. C'est pour cela qu'il s'appelle lui-même la voie, la porte, la lumière. Car « Dieu, qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres et leur donner la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ. » II *Cor.* IV, 6. Les degrés de cette échelle sont les divers mystères de la vie du Christ par lesquels ceux qui montent à Dieu, qui est appuyé sur cette échelle, parviennent jusqu'à lui.

Des deux boucs que le Seigneur avait prescrit de lui offrir pour le péché, *Levit.* XVI, l'un était immolé, mais l'autre était laissé en vie; le prêtre mettait les deux mains sur sa tête, et il confessait toutes les iniquités des enfants d'Israël, toutes leurs offenses et tous leurs péchés; il en chargeait avec imprécation la tête de ce bouc et il l'envoyait au désert par un homme destiné à cela. Ce bouc portait donc toutes les iniquités dans un lieu solitaire et était laissé dans le désert. Quel est l'infidèle qui ne rirait pas de ce genre d'expiation? Sous cette figure, cependant, le Seigneur a voulu cacher certainement le bienfait de notre salut et le ministère du Sauveur. Car c'est de lui qu'il a été écrit, *Isa.* LIII, 6 : « Et le Seigneur l'a chargé de l'iniquité de nous tous. » Et encore ceci, I *Petr.* II, 14 : « C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix. » La grâce de ce sacrifice fait supporter le pécheur au Dieu saint, et il dit, *Ps.* XXXIX, 17 : « Des maux sans nombre m'ont environné ; mes iniquités m'ont saisi et je n'ai pu en supporter la vue. » Ce qui veut dire : les iniquités sont si nom-

breuses que je ne puis les compter. Cet agneau si doux appelle siennes les iniquités dont il s'est chargé pour nous en laver.

Dans la loi, le Seigneur, par un privilége spécial de sa miséricorde, exigeait des sacrifices pour l'expiation des péchés. Parce que, dit saint Bonaventure, le péché mortel doit être expié par une sentence de mort, et ce juge clément a accepté la mort d'un animal pour la mort de l'homme. Que ne devons-nous pas à ce Dieu qui nous conserve, qui a daigné expier nos fautes, non par notre sang, mais par le sien, et qui s'étant fait hostie lui-même, s'est immolé à la place des autres hosties.

A la place de ces paroles que nous lisons : « Embrassez la doctrine, » la plupart, traduisant de l'hébreu, mettent : « Baisez mon fils, de peur que le Seigneur n'entre en colère, etc. » *Ps.* II. Par ces paroles, Dieu exige, sous le nom de baiser, une certaine affection pour cet amour qui nous a donné et qui nous conserve le salut. C'est là le principe et le fondement de notre salut. A ce sujet, *Joan.* XIV, 21, Jésus-Christ dit : « Celui qui m'aime sera aimé de mon père, et je l'aimerai aussi et je me découvrirai moi-même à lui. » Et plus bas, XVI, 27 : « Mon Père vous aime lui-même parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. »

La bassesse de la condition humaine augmente considérablement le bienfait de notre rédemption. C'est pour cela que le Prophète royal, dans son admiration, s'écrie : « Qu'est-ce donc que l'homme pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le visitiez? » *Ps.* VIII, 6. Ce verset a été interprété de la manière suivante avec une grande élégance : Seigneur, lorsque je considère votre incroyable magnificence, et que je rentre en moi-même pour y réfléchir attentivement que le Dieu, seigneur et créateur de toute chose, a voulu prendre la forme et la condition d'un serviteur pour nous rendre notre liberté; qu'il a revêtu notre mortalité afin de nous donner son immortalité; qu'après des travaux et des fatigues sans nombre, il a perdu la vie et a souffert la mort la plus cruelle pour nous faire jouir d'une vie éternellement heureuse; lorsque je rappelle à mon esprit ces bienfaits et que je les lui rappelle encore, l'ex-

cellence et la multitude de ces mérites me terrifient et je m'écrie : Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous occupiez de chercher, avec une bonté si grande, ce qui est nécessaire à son salut et pour que vous le lui donniez? Qu'est-ce que l'homme, dis-je, pour que vous le visitiez dans la maladie mortelle dont il est atteint, et que par vos blessures vous guérissiez les siennes?

Cette exclamation et ce désir du Prophète indique la grandeur du bienfait de la rédemption : « Qui enverra de Sion le salut d'Israël? Lorsque le Seigneur aura rappelé son peuple de la captivité, Jacob et Israël tressailleront de joie. » *Ps.* XIII, 11. C'est au même désir que se rapportent ces paroles : « Lorsque le Seigneur a fait cesser la captivité de Sion, nous nous sommes trouvés remplis de consolation. » *Ps.* CXXV, 1. Quelques-uns disent : « Nous nous sommes trouvés comme des hommes qui rêvent. » Ce qui s'explique ainsi : Nous avons été remplis d'une telle joie, que la grandeur de cette joie nous a paru un songe. Et le Prophète ajoute dans le même psaume, verset 2 : « Alors notre bouche a été remplie de cris de joie et notre langue s'est livrée à l'allégresse. »

« Votre nom est comme une huile de senteur qu'on a répandue, dit l'Epouse; c'est pourquoi les jeunes filles vous aiment. » *Cant.* I, 2. L'huile est la matière principale de tous les parfums. Par le nom et la nature de l'huile, l'Epouse fait ressortir le contraste frappant des fruits particuliers et des bienfaits de la rédemption du Christ. Car l'huile rend le visage luisant, comme dit le Psalmiste : « L'huile qui rend son visage plus luisant. » *Ps.* CIII, 8. Elle augmente les forces du corps; c'est ce que nous montrent les athlètes qui, avant de lutter, s'oignent le corps. L'huile adoucit aussi et guérit les blessures. C'est ce que nous indique le Samaritain, qui versa du vin et de l'huile dans les plaies du blessé. *Luc.* X, 34. L'Epouse compare donc à cette huile le nom de son Epoux, c'est-à-dire son Epoux lui-même; car il produit invisiblement dans l'âme des hommes pieux le même effet que l'huile produit dans le corps. Et d'abord, le souvenir d'un nom si cher et si doux rend plus luisante la face de l'âme; en second lieu, il affermit et fortifie les forces intérieures de l'âme, et les rend

capables de remplir convenablement leurs fins. Et en effet, qu'y a-t-il de plus efficace pour réparer les forces de ceux qui se trouvent las et fatigués dans la voie du Seigneur, pour leur donner le courage de courir dans le chemin de ses commandements et de faire les œuvres de Dieu, que cette huile du nom de Jésus-Christ? Enfin de quelle maladie si grave l'âme languissante peut-elle être atteinte, quelle blessure peut être assez profonde pour que cette huile répandue ne puisse guérir l'une et l'autre? Elle peut guérir ceux qui sont déjà à demi-morts et leur rendre leurs premières forces. En outre, l'huile est l'aliment de la lumière, et Jésus a porté la lumière au monde plongé dans les plus épaisses ténèbres. C'est en annonçant cette fonction du Christ que saint Jean commence son évangile : « La vie était la lumière des hommes, etc. » *Joan.* I, 19. Et le peuple qui marche dans les ténèbres a vu une grande lumière. Tous ces dons sont renfermés dans le seul bienfait de la rédemption, et nous l'avons tous reçu de la plénitude de celui qui s'est fait tout à nous. Lorsqu'elle compare le Christ à une huile, ou à un parfum, ou à un baume, non enfermé mais répandu, ce qui fait qu'il répand alors une odeur d'une grande suavité, elle veut indiquer la grande douceur, le charme et la bonté du Christ, qui pénètrent d'une manière admirable dans les âmes pieuses. La considération de ces bienfaits si grands excite pour lui des amours admirables; c'est ce qu'indique clairement l'Epouse quand elle dit : « C'est pourquoi les jeunes filles vous aiment. » Elle veut indiquer par là que ce ne sont pas seulement les âmes parfaites, mais celles aussi qui sont encore jeunes dans la vertu, qui s'enflamment d'amour pour vous quand elles méditent vos bienfaits. Il ne faut pas s'étonner d'ailleurs qu'un grand nombre de ceux qui ont été rachetés au prix d'un bienfait semblable ne vous aiment pas : les justes seuls vous aiment, non les méchants.

« Je vous ai réveillée sous le pommier; c'est là que votre mère s'est corrompue, c'est là que celle qui vous a donné la vie a perdu sa pureté. » *Cant.* VIII, 5. L'Eglise chante cela dans ses chants de joie lorsqu'elle dit : « Vous avez placé le salut du genre humain dans le bois de la croix, afin que la vie reprît naissance

d'où naissait la mort, etc. » Et parce que ce bienfait surpasse de beaucoup tous les autres, l'Epouse exige qu'on rende à Dieu les actions de grâces qui lui sont dues lorsqu'elle ajoute : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras. » *Cant.* VIII, 6. C'est-à-dire donnez tous vos soins à ce que l'image de ma passion et de ma croix soit imprimée dans votre cœur comme un sceau, non-seulement au dedans du cœur, mais aussi sur le bras, c'est-à-dire dans tout l'ensemble de la vie. C'est ainsi que le portait celui qui disait : « Je porte, imprimées sur mon corps, les marques du Seigneur Jésus. » *Galat.* VI, 17. Et encore : « J'ai été crucifié avec Jésus-Christ. » *Galat.* II, 19. Et : « J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant moi-même pour son corps qui est l'Eglise. » *Coloss.* I, 24. Il appelle souffrances du Christ les souffrances de ses membres ; c'est ce qu'a insinué Celui qui a dit à Saul qui persécutait ses membres : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » *Act.* XXII, 7. L'Epouse ajoute : « Car l'amour est violent comme la mort, et le zèle de l'amour est inflexible comme l'enfer. » *Cant.* VIII, 6. Le sens de ces paroles est celui-ci : J'exige de vous que vous m'imprimiez comme un sceau dans votre cœur et sur votre corps, parce que l'amour que vous me devez pour un bienfait aussi grand doit devenir semblable à la mort et à l'enfer ; c'est-à-dire, il doit être si grand et si ardent qu'il puisse être comparé à la mort et à l'enfer. En effet, la mort rend l'homme insensible à toutes les affections de ce monde, insensible à tout, au malheur comme au bonheur. Tel doit être notre amour pour Jésus-Christ ; il doit nous rendre morts au monde, vivants seulement pour Dieu. De plus, l'enfer est inexorable; ce qu'il a pu entraîner une fois, il ne le rend plus. Le Seigneur exige de nous, à juste titre, un zèle aussi grand pour sa gloire; et il faut que notre amour pour lui résiste aux embûches, tant du monde que de l'antique ennemi. L'Apôtre nous montre un zèle de cette nature, un amour de cette violence, lorsqu'il dit : « Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le fer?..... Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés,

ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, en Jésus-Christ notre Seigneur. » *Rom.* VIII, 35-38, 39. Toutes ces paroles expriment bien ce sentiment d'amour et d'émulation. L'Epouse l'exprime bien aussi quand elle s'écrie : « Les grandes eaux n'ont pu éteindre l'amour, et les grands fleuves n'auront pas la force de l'étouffer. » *Cant.* VIII, 7. Ceci ne s'est-il pas accompli complètement chez les martyrs? O malheureux que nous sommes! la moindre des choses nous arrache à chaque instant à cet amour, et toute la puissance de l'enfer ne devrait jamais nous en séparer!

« Il l'établit dans une terre élevée afin qu'il y mangeât les fruits de la campagne, qu'il y suçât le miel dans les trous de la pierre, etc. » *Deut.* XXXII, 13. Ce que la loi ancienne accordait aux Juifs, quant aux choses terrestres, la loi nouvelle l'accorde, selon l'esprit, aux âmes pieuses. Cette terre élevée, dit Richard, n'est-elle pas la vie spirituelle? Les fruits de la campagne ne sont-ils pas le sens et les maximes de saints Livres? Nous les mangeons, lorsque, par leur lecture ou leur méditation, nous nourrissons notre esprit et nous le récréons. Cette pierre n'est-elle pas le Christ? La méditation et la contemplation de sa vie et de sa mort ne nous font-elles pas sucer l'huile de la dilection et le miel de la divine douceur? La charité du Christ nous presse et son amour pour nous allume le nôtre pour lui.

Les Nombres nous montrent clairement comment, Pontife souverain, il s'est placé entre nous et son Père irrité, et comment il a apaisé sa colère par ses mérites; après la mort de Dathan et d'Abiron, la colère du Seigneur commençait à sévir contre le peuple et un incendie immense allait le dévorer, lorsque Aaron, ayant pris l'encensoir, éteignit le feu. Origène commente ce passage, aussi élégamment que longuement, en ces termes : Et d'abord exposons clairement cette histoire, et, lorsque nous la connaîtrons parfaitement, nous examinerons, en dernier lieu, si elle ne renferme pas un sens mystique. Représentez-vous le peuple d'Israël rangé dans le camp par ordre de tribus et de familles;

considérez la vertu du Très-Haut tombée sur ce peuple, non ça et là, mais commençant à une extrémité quelconque et s'avançant par ordre; voyez-la faire une grande extermination. Après cela, voyez le Pontife, revêtu de ses habits pontificaux, s'avancer tenant en main l'encensoir et le feu avec l'encens et se diriger vers le lieu où la mort portée par l'ange exerçait ses ravages. Contemplez le Pontife se tenant immobile et faisant, pour ainsi dire, un rempart de sa personne, séparer les vivants des morts; et la vertu propice qui était en lui faire céder celle de l'ange dévastateur, et, par là, mettre un terme à la mort et regagner la vie. Si vous avez compris l'ordre de cette histoire, et si, pour ainsi dire, vous avez pu vous mettre devant les yeux le Pontife debout entre les morts et les vivants, faites monter votre esprit au sens plus élevé que renferment ces paroles et voyez comment le vrai Pontife, Jésus-Christ, s'est revêtu de la chair, comment il a placé le feu sur l'autel, ce feu n'étant autre chose que cette âme sainte avec laquelle il est né dans la chair, et comment il a détruit celui qui avait empire sur la mort.

Les femmes dont les maris ont été tués par le fer d'un ennemi conservent généralement les habits sanglants de leur époux, les montrent à leurs enfants, devenus hommes, pour les exciter à tirer vengeance de la mort de leur père. Nous autres, mais pour une raison différente, nous offrons à Dieu le Père, le sang du Fils unique de Dieu, pour l'exciter ainsi non à la vengeance, mais au pardon des pécheurs, c'est-à-dire de ceux qui ont tué son Fils. C'est pourquoi on dit que le sang du Christ crie bien mieux que le sang d'Abel.

## XIII.

### Incarnation du Christ; sa nativité.

Il fallait que le Médiateur entre Dieu et les hommes fût en quelque chose semblable à Dieu, en quelque chose semblable à l'homme; s'il eût été en tout semblable à l'homme, il eût été trop loin de Dieu; s'il eût été en tout semblable à Dieu, il eût été trop loin de l'homme et n'aurait pu ainsi être médiateur. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. X.

L'homme ne doit plus maintenant désespérer de devenir fils de Dieu par la participation du Verbe, puisque le Fils de Dieu, par la participation de la chair, est devenu fils de l'homme. Id., *de la Grâce.*

Ouvrez maintenant les yeux, mes frères, puisque vous avez le collyre de la grâce. « Il mêle la salive avec la terre pour oindre l'aveugle-né. » *Joan.* IX. Par le péché d'Adam nous sommes aveugles de naissance et nous avons besoin du Christ pour nous éclairer. Il a mêlé sa salive avec la terre. Car « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » *Id.*, I, 14. Id., *Traité sur saint Jean,* c. XXIV.

Si le Seigneur votre Dieu vous avait dit : « Je suis la vérité et la vie, » vous qui désirez la vérité, qui aspirez à la vie, vous chercheriez certainement la voie par laquelle vous y pourriez arriver et vous vous diriez : La vérité est une grande chose, la vie aussi est une grande chose, si mon âme avait les moyens d'arriver là. Vous cherchez comment vous pourrez le faire? Ecoutez-le ; il vous dit d'abord : « Je suis la voie. » Avant de vous dire où vous devez arriver, il vous indique comment vous pourrez arriver : Je suis, dit-il, la voie. D'abord il vous dit comment vous arriverez, et ensuite où vous arriverez. Je suis la voie, je suis la vérité. Demeurant auprès de son Père, il est la vérité et la vie ; se revêtant de notre chair, il est devenu la voie. Il ne vous dit pas : Travaillez à chercher la voie par laquelle vous arriverez à la vérité et à la vie ; non, dis-je, il ne vous parle pas ainsi. Levez-vous donc, paresseux, la voie vient à vous, et elle vous a éveillé du sommeil que vous dormiez (si toutefois elle vous a éveillé) ; levez-vous et marchez. Id., *ibid.,* c. XXIV.

Ce à quoi on croit toujours n'est pas accompli trop tard, et ceux qui ont eu foi en cette promesse n'ont pas moins obtenu que ceux qui ont reçu le don. S. LÉON, pape, *Sermons.*

Dieu voyant les hommes devenus complètement charnels leur a donné, dans sa chair, tellement de douceurs, que celui qui ne l'aime pas de toute son âme a le cœur d'une dureté inexprimable. S. BERNARD, *Sermons.*

Méditez ce que Dieu s'est fait pour vous et vous reconnaîtrez la

grandeur des bienfaits dont il vous a comblé; sa bonté se montrera à vous dans son humanité. Plus il s'est fait petit par l'humilité, plus il s'est fait grand par la bonté; et plus il s'est rendu vil pour moi, plus il m'est cher. Reconnais, ô homme, que tu es terre, et ne t'enorgueillis pas; et parce que tu es uni à Dieu, ne sois pas ingrat. Id., *ibid.*, XXII.

C'est avec grande raison que le Fils de Dieu n'a pas été envoyé sur la terre aussitôt après la chute du premier homme. Car Dieu a voulu laisser le premier homme dans toute sa liberté, et avec la loi naturelle, afin qu'il apprît ainsi à connaître les forces de sa nature. Dès que ses forces eurent commencé à faiblir, il reçut la loi; la loi donnée, le mal s'aggrava, non par le vice de la loi, mais par celui de la nature; de la sorte, l'homme put connaître son infirmité, appeler le médecin et dire : « Levez-vous, Seigneur, aidez-nous. » *Ps.* XLIII, 29. Id., *Méditations.*

Lorsque vous entendez dire que Dieu est né de l'homme, qu'il a caché sa majesté sous la fragilité humaine, qu'une Vierge a enfanté, sans pour cela perdre sa virginité, que votre esprit ne se laisse pas offusquer par l'étrange grandeur de ces mystères. Ne dites pas : c'est impossible; car celui qui vous a ordonné de croire ces grandes choses est le Tout-Puissant. Il faut apporter aux œuvres divines le tribut de notre admiration; il ne faut pas refuser de les croire. Vous dites : Je crois au Tout-Puissant; mais si vous doutez de ce qu'il fait, vous accusez le Tout-Puissant de faiblesse. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 2 sur le Symbole.*

Les pleurs et les vagissements de Jésus enfant me lavent, ses larmes effacent mes péchés. O Seigneur Jésus, je dois plus aux injures que vous avez souffertes et qui m'ont racheté qu'aux œuvres que vous avez faites lorsque vous m'avez créé.

A quoi nous eût servi de naître, si cette naissance n'avait pas servi à nous faire racheter? S. AMBROISE, *sur saint Luc.*

« Un enfant nous est né et un fils nous a été donné. » *Isa.* IX, 6. Il est né pour nous, Celui qui était pour lui. Il nous a été donné venant de la divinité; il est né de la virginité. Il est né pour connaître sa fin; il nous a été donné, lui qui ne connaissait pas de commencement. Il est né, et il était plus jeune que sa mère; il

nous a été donné Celui qui n'était pas plus ancien que son père; il est né pour mourir; il nous a été donné afin que la vie vint de lui. Ainsi Celui qui était a été donné, Celui qui n'était pas est né. D'un côté il domine, de l'autre il s'humilie; il règne pour lui, il combat pour nous. Id., *sur la Nativtié du Seigneur, Homélie* 1.

Pourquoi cherchons-nous une raison à cela? pourquoi fatiguons-nous l'intelligence humaine? qui racontera sa génération? pourquoi nous étonner de la nouveauté, là où nous trouvons la majesté? Et bientôt la substance de l'œuvre a été la seule puissance du Créateur. Selon cette puissance, croyons donc que notre Seigneur, sans le secours de l'autre sexe, a créé un homme de la femme seule, puisque nous croyons qu'au commencement du monde il a formé la femme de l'homme seul. Id., *sur la Nativité du Seigneur, Hom.* 1.

### Réflexions de l'auteur.

De même que lorsqu'au printemps nouveau le soleil revient à nous tout commence à reverdir, la terre germe, les arbres se couvrent de feuilles, et la face de la terre se renouvelle et prend de nouvelles forces, de même lorsque par l'incarnation le Christ, soleil de justice, est revenu à nous, toute la face de la terre a été renouvelée d'une manière spirituelle. Alors se lèvent les chœurs des vierges, la foule des moines, l'armée des martyrs, des confesseurs, l'ordre des pontifes; en un mot, alors a été accompli ce que le Prophète avait prédit: « La terre déserte et sans chemin se réjouira, la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme le lys. Elle poussera et elle germera de toutes parts; elle sera dans une effusion de joie et de louanges..... Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, naîtra la verdure des roseaux et du jonc. » *Isa.* XXXV, 1-2, 7.

« Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et qui paraît une folie aux Gentils, mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Gentils. » I *Cor.* I, 23-24. Ces paroles démontrent clairement la sainte humanité du Christ, que figurait très-bien cette nuée qui, dans la mer Rouge, séparait les Juifs des Egyp-

tiens, brillante pour ceux-là, ténébreuse pour ceux-ci. Qui est-ce qui a été la cause et le principe de presque toutes les erreurs et les hérésies? N'est-ce pas ce mystère? De là sont sortis les ariens, les sabelliens, les ébionites et toutes les autres pestes; et cependant ce mystère est pour tous les croyants le fondement de la lumière et de la vie.

Dans le Cantique, notre Seigneur Jésus-Christ est appelé « la fleur des champs, » *Cant.* II, 1, soit parce que, sans acception de personne, il est à la disposition de tous ceux qui veulent le cueillir, ce qui n'arrive pas pour les fleurs cultivées, soit parce que, par le souffle seul de l'Esprit-Saint, sans aucune culture humaine, il a été semé et a grandi dans les entrailles très-chastes de la Vierge comme dans un champ. Isaïe nous le dépeint aussi sous la figure d'une fleur, lorsqu'il dit : « Il sortira un rejeton de la tige de Jessé : une fleur naîtra de sa racine. » *Isa.* XI. 1.

La grandeur de la loi divine et le bienfait de l'incarnation du Seigneur sont indiqués par ces paroles de Moïse : « Interrogez les siècles les plus reculés qui ont été avant vous, et d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, depuis le jour où le Seigneur créa l'homme sur la terre, s'il s'est jamais rien fait de semblable, si jamais on a ouï dire qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu qui lui parlait du milieu des flammes, comme vous l'avez entendu et vu. » *Deut.* IV, 32-33. Si ç'a été une chose grande que Dieu ait parlé, par son ange, du milieu des flammes, n'est-ce pas une chose bien plus grande d'avoir vu le Verbe de Dieu, vrai Dieu lui-même, après avoir pris la forme de l'homme, s'asseoir au milieu de ses disciples et leur enseigner la science céleste? C'est ce que l'Apôtre développe dans son épître aux Hébreux quand il dit : « Dieu ayant parlé autrefois à nos pères, en diverses occasions et en diverses manières par les prophètes, nous a parlé de nos jours par son propre Fils, » *Hebr.* I, 1-2; et plus bas : « Car si la loi, qui a seulement été annoncée par les anges, est demeurée ferme, etc. » *Hebr.* II, 2.

Si Moïse annonce comme une grande chose que le Seigneur ait délivré son peuple par la mort d'une multitude d'Egyptiens, qu'est-ce donc de nous avoir délivrés de la servitude du démon

par tant de douleurs, de tourments, et enfin par le supplice de la croix ?

Nous nous élevons trop, dit Sénèque, si nous nous croyons dignes que les corps célestes se meuvent pour nous seuls. Ils ont leurs lois auxquelles les décrets divins les font obéir. Qu'aurait dit celui qui croyait l'homme indigne que les corps célestes eussent été créés pour lui, s'il avait cru que non-seulement le soleil et les astres, mais le Créateur de toutes choses s'est revêtu de la forme d'un serviteur pour le salut du genre humain, a lavé les pieds des hommes et a voulu être crucifié entre deux larrons.

« Je vous annonce une grande joie, » *Luc.* II, 10, car en effet Dieu nous a accordé un grand bienfait. Ils ne ressentent cependant pas encore ce bienfait, ceux qui ne se sont pas encore préparés à le recevoir, et on peut dire que pour eux le Christ n'est pas encore venu, parce que sa venue ne leur a pas encore procuré le salut. Si un médecin habile arrivait dans une ville, on pourrait avec raison dire des malades qui, par inertie, refuseraient d'aller le trouver, que ce médecin n'est pas venu à eux, puisque son arrivée ne leur a été d'aucune utilité.

Le fruit de l'incarnation du Seigneur est que, par la connaissance visible que nous avons de lui, nous soyons par lui entraînés à un amour invisible. Le bonheur de cette connaissance est indiqué par ces douces paroles de la Sagesse : « Vous connaître, c'est la parfaite justice, et comprendre votre équité et votre puissance, c'est la racine de l'immortalité. » *Sag.* XV, 3. C'est pourquoi on dit que chez les Ethiopiens, qui suivent les enseignements de saint Jean, la fête principale de l'année est l'Epiphanie : c'est en ce jour que Dieu s'est plu à se faire connaître au genre humain, c'est-à-dire aux Juifs et aux Gentils, et cette connaissance a été le principe de tous les autres bienfaits.

## XIV.

### La passion du Christ.

Quoique notre Seigneur Jésus-Christ eût pu nous secourir sans mourir, il a voulu cependant sauver les hommes par sa mort ; il

ne nous eût certainement pas aimé autant et ne nous eût pas montré la force de son amour, s'il n'avait supporté pour un temps ce dont il nous délivrait à jamais. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

C'est parce que Dieu a souffert pour les hommes des traitements indignes, que l'homme doit l'honorer le plus dignement qu'il peut. Id., *Lettres.*

C'est pourquoi saint Paul ne recherchait pas la gloire du monde, et la gloire du monde ne le recherchait pas non plus; et il se glorifiait d'être mort et crucifié pour le monde, comme le monde était mort et crucifié pour lui. *Galat.* VI, 14. Id., *Morales.*

*Crux* (croix) vient de *cruciatus* (torture); et nous portons de deux manières la croix du Seigneur, l'une, lorsque nous affligeons notre chair par l'abstinence, l'autre, lorsque notre âme, émue de compassion pour le prochain, prend comme siennes ses nécessités. Id., *Homélies.*

Puisque nous crucifions la chair avec ses vices et ses concupiscences, nous devons aussi refréner notre orgueil et ne pas chercher la gloire qu'offre le monde; car celui qui macère son corps et qui aspire aux honneurs porte la croix dans sa chair; mais par la concupiscence, il vit pour le monde d'une manière bien plus regrettable. Id., *Morales.*

Considérez les blessures de Jésus-Christ suspendu à la croix, son sang et sa mort, le prix de notre rédemption, les cicatrices du ressuscité; il a la tête inclinée pour nous baiser, le cœur ouvert pour nous aimer, les bras étendus pour nous embrasser, tout le corps exposé pour nous racheter. Réfléchissez au prix que tout cela vaut; suspendez-le à la croix de votre cœur, afin qu'il soit cloué tout entier dans votre cœur, celui qui pour nous a voulu être cloué sur la croix. S. AUGUSTIN, *de la Virginité.*

Notre misère est grande, et l'homme est orgueilleux; mais la miséricorde de Dieu est encore plus grande, et il est humble. Id.

Toute créature compatit à la mort du Christ. Le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les pierres se fendent, le voile du temple se déchire, les sépulcres s'ouvrent; l'homme seul, malheureux qu'il

est, et pour qui seul le Christ souffre, n'est pas ému. S. Jérôme, *sur S. Matthieu.*

L'auteur de la piété, suspendu à la croix, fait son testament, et à chacun il lègue des œuvres de piété : aux apôtres la persécution, aux Juifs son corps, à son Père son esprit, à la Vierge comme un paranymphe, au larron le paradis, au pécheur l'enfer, aux chrétiens pénitents la croix. S. Ambroise, *Sermons.*

Mes frères, au commencement de ma conversion et pour remplacer les mérites que je savais me manquer, j'ai eu soin de recueillir un bouquet composé de toutes les douleurs et de toutes les amertumes de mon Seigneur, et je l'ai placé sur mon sein. En premier lieu, ce sont les souffrances de Jésus enfant ; ensuite les travaux qu'il a supportés dans sa prédication, les fatigues de ses pérégrinations, ses veilles dans la prière, sa tentation et son jeûne, les larmes que lui arrachait sa compassion, les embûches qui lui furent tendues dans des discours insidieux ; enfin les dangers de la part de faux frères, les injures, les crachats, les soufflets, les moqueries, les reproches, les clous et autres choses semblables. S. Bernard, *sur le Cantique.*

« J'ai soif, dit le Seigneur. » *Joan.* xix, 28. De quoi avez-vous soif, Seigneur? La soif vous fait donc plus souffrir que la croix? Vous ne vous plaignez pas de la croix, vous vous plaignez de la soif? J'ai soif. De quoi? De votre foi, de votre salut, de votre joie; les tourments de vos âmes m'occupent plus que les douleurs de mon corps. Id.

Dans la passion du Seigneur il faut surtout considérer trois choses, l'œuvre, le mode, la cause. L'œuvre se recommande par la patience, le mode par l'humilité, la cause par la charité. Id., *Sermons.*

« Voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il fait éclater sur la terre. » *Ps.* xiv, 9. Frappé de verges, couronné d'épines, percé de clous, suspendu à un gibet, abreuvé d'opprobres, il oublie cependant toutes ces douleurs et dit : « Père, pardonnez-leur. » *Luc.* xxiii, 34. Id., *Sermons.*

Y a-t-il rien de plus efficace pour guérir les plaies de la conscience, pour purger les erreurs de l'esprit, que la médi-

tation attentive des souffrances du Christ? S. BERNARD, *sur le Cantique.*

O bon Jésus, que ne vous devons-nous pas? Nous devions mourir et c'est vous qui payez notre dette; nous avons péché et vous expiez! Œuvre sans exemple, grâce que nous n'avons pas méritée, charité sans borne! Id., *Sermons.*

N'ai-je pas reçu assez de blessures pour vous? N'ai-je pas assez souffert pour votre iniquité? Pourquoi ajoutez-vous à mes afflictions une nouvelle affliction? Les blessures que me font vos péchés me sont plus douloureuses que celles dont mon corps est couvert. Id., *Sermons.*

Vois, ô homme, ce que je souffre pour toi. Est-il une douleur semblable à ma douleur? Je crie vers toi, moi qui meurs pour toi. Vois les peines dont je suis affligé; vois les clous dont je suis transpercé. Cette douleur de mon corps, quelque grande qu'elle soit, n'est rien en comparaison de la douleur qui afflige mon âme, lorsque je vois ton ingratitude si grande. Id., *Sermon sur la passion du Seigneur.*

Seigneur, je puis parcourir le ciel, la terre, la mer, le désert, et je ne vous trouve pas; je ne vous trouve que sur la croix; là vous paissez; là vous reposez sur le midi; car la croix est votre foi; elle est largeur, charité, longueur, longanimité, élévation, espérance, profondeur, crainte; celui qui vous trouve, vous trouve sur cette croix; sur cette croix l'âme est élevée au-dessus de la terre et elle cueille de doux fruits sur ce bois de la vie. Id.

Malheur à ceux qui portent la croix, non comme la portait le Sauveur, c'est-à-dire comme la sienne, mais comme la portait le Cyrénéen, c'est-à-dire comme une croix étrangère. Malheur à ceux qui chantent en s'accompagnant de la cithare, non comme ceux de l'Apocalypse, qui s'accompagnent sur leurs propres cithares, mais comme les hypocrites, qui ont des cithares qui ne leur appartiennent pas. C'est d'eux que parle le Sauveur quand il dit qu'ils mettent sur les épaules des autres des fardeaux insupportables et qu'ils ne veulent pas remuer du bout du doigt. *Matth.* XXIII, 4.

N'écoutons personne, ni la chair, ni le sang, ni l'esprit, s'ils nous persuadent de descendre de la croix; persistons à rester sur la croix; mourons sur la croix; que ce soit d'autres mains qui nous en descendent, non les nôtres ni notre légèreté. S. Bernard, *Sermons*.

L'homme imprudent porte une main coupable sur l'arbre défendu; étendons pour lui sur la croix nos mains innocentes. C'est le bois qui a mérité la peine, c'est le bois qui rachète la faute. Mais il a été trompé par la douceur trompeuse et séduisante du fruit défendu; que le fiel et le vinaigre injurieux expient la délectation de cette nourriture. Mais l'homme s'est rendu coupable, et son péché a été l'orgueil; l'orgueil qui lui a fait manquer au commandement qu'il avait reçu, l'orgueil qui lui a donné l'ambition de s'égaler à Dieu; et notre divinité s'humiliera pour l'orgueilleux, sa majesté se livrera elle-même pour le crime de la majesté. Mais il mérite la mort; il faut rendre ce qui est dû; il faut prendre la condition d'un homme mortel et il offrira la mort pour celui qui est mort; et pour que le démon ne puisse plus rien réclamer à son captif qu'il avait séduit par un arbre, il sera condamné et étendra ses mains sacrées sur l'arbre de vie; et par un double bienfait, le sang du Crucifié absoudra l'homme que nous avons créé et le crime de celui qui crucifie; notre passion condamnera celui-là, rachètera celui-ci. Eusèbe d'Emèse, *Homélie 11 sur la Pâque.*

La créature de Dieu n'a pu luire lorsque la vraie lumière s'est éteinte. (S. Denis, *de la Hiérarchie céleste*, II; dans sa Lettre septième à Polycarpe, il tire de l'éclipse qui eut lieu à la mort du Sauveur un argument pour notre foi contre Apollophane.)

### Réflexions de l'auteur.

Les enfants de Béthel se moquèrent de la calvitie d'Elisée, et deux ours qui sortirent du bois en mirent quarante-deux en pièces. IV *Reg.* II, 23-24. La puérile folie des Juifs les fit se moquer du Christ crucifié sur le Calvaire, et quarante-deux ans après sa mort, deux ours, Vespasien et Titus, sortis du bois des Gentils, déchirèrent sans pitié cette nation moqueuse.

Ces paroles de l'Epouse nous montrent quelle grande douceur découle des souffrances très-amères du Christ : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe; il demeurera au milieu de mon sein. » *Cant.* I, 12. La myrrhe en effet est très-amère, et répand en même temps une odeur très-suave. De même, la passion du Seigneur, quoique très-amère pour lui, est pour nous très-suave; elle doit donc demeurer au milieu de notre sein. C'est ce que font ceux qui, pour satisfaire leur amour et leur dévotion, se la rappellent sans cesse et la méditent toujours. C'est de là qu'on a dit : « Bois, clous d'une douceur admirable, etc. »

Quand, dans le Cantique, l'Epouse, parlant de son Epoux, dit : « Il brûle pour moi; » d'autres traduisent : « Son amour pour moi est l'étendard que je suis. » *Cant.* II, 4. Elle veut dire que la charité ineffable et suréminente de la connaissance du Christ a été cause, qu'ayant tout abandonné, l'Epouse l'a suivi, comme les généraux, lorsqu'ils lèvent leur étendard, entraînent à leur suite leurs soldats; ainsi l'Epoux ayant montré son immense amour pour son Epouse, surtout sur la croix, l'entraîne après lui. Nous sommes excités à aimer Jésus-Christ par ses autres bienfaits; le bienfait de sa mort nous entraîne seul. C'est ce qu'a dit le Sauveur lui-même : « Et pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Joan.* XII, 32. Et l'Apôtre : « L'amour de Jésus-Christ nous presse. » II *Cor.* V, 14.

Ceux qui s'appliquent à contempler pieusement et avec soin les mystères de l'humanité du Seigneur, sont nourris surabondamment par les délices de sa divinité. L'humanité du Christ est le chemin et comme l'échelle par où l'on arrive à la contemplation de la divinité. C'est lui-même qui l'a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » *Joan.* XIV, 6. C'est ce que l'Epouse des Cantiques déclare aussi : « Sa main gauche est sous ma tête et sa main droite m'enlace. » *Cant.* II, 6. La gauche, c'est l'humanité du Christ; la main droite, c'est sa divinité; celui qui repose en appuyant sa tête sur la main gauche de l'humanité (ce qui a lieu par la méditation de tous les mystères de l'humanité) sera réchauffé par la douceur de la droite de la divinité, il en sera embrasé, il sera nourri de délices célestes.

Quand nous lisons : « O ma colombe retirée dans les creux de la pierre, » ou d'après une autre version : « O ma colombe dans les enfoncements de la pierre, dans les détours de l'escalier, » *Cant.* II, 14 : nous devons comprendre qu'il s'agit de la voix de Dieu le Père qui déclare que son Epouse lui est chère par-dessus tout quand elle est occupée à la contemplation assidue des blessures de Jésus. Le Christ en effet a été figuré par l'échelle de Jacob ; par lui en effet nous montons jusqu'à son Père, puisqu'il est la voie qui nous mène à la connaissance et à l'amour de la bonté et de la charité divines. L'Epouse nous invite à cet amour, lorsqu'elle dit parlant du Christ figuré par Salomon : « Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné le jour de ses noces, le jour où son cœur a été comblé de joie. » *Cant.* III, 11. Ces noces ont été célébrées dans l'incarnation, lorsque Dieu prit la nature humaine, et aussi dans la passion, lorsque du côté du Christ mort est sortie l'Eglise. Ce jour est appelé le jour de la joie de son cœur, à cause du désir ardent de sa passion, désir qui l'emportait sur tout. C'est pour cela que saint Luc dit : « Je dois être baptisé d'un baptême, et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse. » *Luc.* XII, 50. Le désir accompli récrée l'âme. L'Epoux nous montre aussi cela lorsqu'il dit à l'Epouse : « Votre tête est comme le Carmel. » *Cant.* VII, 5. Le Christ qui est notre chef est comparé au Carmel qui est une montagne très-fertile et très-agréable et qui offre aux troupeaux un pâturage très-abondant. Y a-t-il pour l'âme un pâturage plus gras et plus abondant que la contemplation studieuse de la vie et de la doctrine de notre Sauveur ? C'est sur cette montagne très-riche et très-agréable que les brebis raisonnables paissent et grandissent, c'est-à-dire, font dans la vertu des progrès admirables. C'est sur cette montagne que la vierge sainte Cécile paissait, elle qui portait dans son cœur l'Evangile du Christ, et qui ne cessait, ni nuit ni jour, de s'entretenir, dans l'oraison, avec le Seigneur.

Jacob dit de son fils Juda : « Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang des raisins. » Juda figure le Christ, le vin, le sang du Christ, sa robe est l'Eglise. Le Christ lave l'Eglise

dans son sang dont il a été écrit : « Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » *Apoc.* I, 5.

Le serpent de Moïse qui dévora celui des devins signifie clairement que notre Seigneur Jésus-Christ ayant pris la forme du serpent, c'est-à-dire du pécheur, accusa le péché de péché et dévora et foula aux pieds tous nos crimes.

## XV.

### La résurrection de Jésus-Christ et la nôtre.

Il est quelques hommes qui, considérant que l'esprit se sépare de la chair, que la chair se change en pourriture, que la pourriture se réduit en poussière, que la poussière se mêle tellement aux éléments que les yeux ne peuvent plus l'apercevoir, il en est, dis-je, qui regardent la résurrection comme impossible ; et lorsqu'ils jettent les yeux sur des ossements arides, ils ne peuvent croire que ces ossements seront de nouveau couverts de chair et que la vie refleurira en eux. Mais s'ils n'ont pas foi à la résurrection par obéissance, par raison ils doivent l'admettre. Est-ce que, chaque jour, le monde n'imite pas, dans ses éléments, notre résurrection future? Ne voyons-nous pas, dans un court espace de temps, les arbres perdre leur feuillage et leur verdure, cesser de produire des fruits après en avoir donné en abondance? et voilà que tout-à-coup, de ce bois qui paraissait mort, et comme si une nouvelle vie lui revenait, nous voyons les feuilles sortir, les fruits grandir et l'arbre tout entier revêtu d'une splendeur renaissante. S. Grégoire, *Morales.*

Saint Grégoire commente ainsi ces paroles : « Je crois que mon rédempteur vit, etc. » *Job.* XIX, 25. Considérons la semence bien petite d'un arbre quelconque ; elle est jetée en terre et d'elle naît un arbre ; comprenons, si nous pouvons, comment dans une semence si petite a pu se cacher un arbre si grand, qui cependant, est sorti d'elle. Où, dans cette graine, est le bois? Où est l'écorce? Où la verdure des feuilles? Où l'abondance des fruits? Est-ce que dans cette graine on voyait tout cela lorsqu'elle a été jetée en terre? Quoi d'étonnant alors si une poussière assez fine pour

n'être pas aperçue par nos yeux lorsqu'elle est mêlée aux éléments, puisse se reformer en un homme par la volonté de Dieu, qui d'une graine très-petite peut faire sortir un arbre immense? S. Grégoire, *Morales*.

Voilà que, contrairement à ses lois, la vie sort aujourd'hui des enfers, et revient, malgré la mort, par des chemins où on ne pouvait plus repasser. Bien plus, la mort elle-même, captive dans son propre empire, est tout-à-coup saisie d'épouvante en y voyant un tel mort, et elle reconnaît, dans celui qu'elle croyait son débiteur, son créancier et son maître. Nous lisons, *Gen.* xxxix, que le bienheureux Joseph obtint le pouvoir sur les prisonniers enfermés dans la prison dans laquelle il avait lui-même été jeté, et par suite, il en délivra quelques-uns. Et bien, notre Joseph n'a pu être gardé dans cette prison de l'enfer en laquelle il avait été enfermé ; au contraire, par lui, les portes de la mort se sont ouvertes et ont laissé sortir un grand nombre de morts. Nous lisons que le bienheureux Elie fut enlevé au ciel avec son corps, sur un char de feu. IV *Reg.* ii, 11. Tout cela s'est accompli en notre Seigneur Jésus-Christ ; voilà que de nouveau, notre Elie monte au ciel avec son corps, porté par le char de feu de sa divinité. Nous lisons que le bienheureux Elisée, après avoir été enseveli, ressuscita un mort par le seul attouchement de son corps. IV *Reg.* xiii, 21. Voilà que de nouveau, notre Elisée donne par sa mort le salut aux morts, et que, dans son tombeau, il crée la vie. Eusèbe d'Emèse, *Homélie 7 sur la Pâque*.

Il nous montre son corps percé par les clous qui l'ont attaché à la croix, ouvert par la lance qui l'a frappé. Que veut dire cela? Il a détruit la fragilité, il a foulé aux pieds la mort ; les seuls témoignages de sa passion, témoignages que nous devons respecter, sont ses cicatrices. Il a voulu garder cela seul qui pouvait être une preuve de sa résurrection. Id., *ibid.*, 10.

Si la résurrection n'existe pas, Dieu n'existe pas ; la providence n'existe pas ; c'est le hasard qui alors dirige et gouverne tout. Ne voyons-nous pas un grand nombre de justes souffrir et supporter toutes sortes d'outrages ; les pécheurs, au contraire, et les méchants regorger de richesses et jouir de tous les plaisirs? Mais

quel est l'homme qui, doué d'un sens droit, pourra croire que les choses sont ainsi par suite d'un jugement juste, et qu'elles sont l'œuvre de la providence divine? Il y aura donc un jour une résurrection; car Dieu est juste et il récompense ceux qui se confient en lui. S. JEAN DAMASCÈNE, liv. IV.

Saint Chrysostome expliquant ce passage de saint Matthieu : « Qui nient la résurrection, etc., » *Matth.* XXII, 23, s'exprime ainsi : Dans toute chose, dans tout acte, l'espérance de l'avenir est la force d'agir. Celui qui laboure, laboure pour moissonner; celui qui combat, combat pour vaincre; et après plusieurs autres exemples : Enlevez donc, ajoute-t-il, l'espoir de la résurrection, et vous mettez un terme à la piété. S. CHRYSOSTOME.

### Réflexions de l'auteur.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » *Joan.* VI, 55. Quelle est la conséquence de ces paroles? Certainement elles veulent nous indiquer que de même que la chair de Jésus-Christ, par un prodige spécial, ne devait pas voir la corruption, mais devait être immédiatement rappelée à la vie; aussi ceux qui deviennent participants à sa chair et à son sang, par un privilége semblable, partagent cette joie à leur manière, c'est-à-dire que leurs corps ne verront pas la corruption perpétuelle, mais en seront retirés au dernier jour. Les élus obtiendront cette grâce pour un autre motif; c'est qu'ayant été le temple et la demeure de l'Esprit-Saint, cet Esprit a accordé à ses temples cet honneur de ne pas rester perpétuellement sous l'empire de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre s'écrie : « Car si l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, à cause de son esprit qui habite en vous. » *Rom.* VIII, 11. La troisième raison de la résurrection est basée sur la justice de Dieu; il est juste, en effet, que le corps des hommes pieux qui a pris part à leurs travaux, à leurs jeûnes et à leurs veilles, prenne part aussi à leur récompense et à leur consolation.

Le fondement du salut des hommes consiste dans la connais-

sance du Christ et dans la foi en lui. C'est l'Apôtre qui le dit : « Et que je connaisse Jésus-Christ, avec la vertu de sa résurrection. » *Philip.* III, 10. Or la vertu de sa résurrection se reconnaît dans la résurrection de nos âmes, comme le dit le même Apôtre : « Jésus-Christ a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. » Nous reconnaissons combien est admirable la résurrection de nos âmes par ce passage de saint Paul dans lequel il exhorte, avant tout, les Philippiens à reconnaître la grandeur de la vertu de Dieu en nous qui croyons, d'après l'opération de sa vertu, laquelle il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts. Dans ces paroles, il étend le bienfait de notre justification en ce qu'il faut une puissance égale pour sortir l'âme du péché et la porter à la vertu et pour rappeler un mort à la vie. De plus, comme ce fut par la puissance de la vertu divine seule que le corps de Jésus-Christ fut rappelé à la vie, ce fut un effet de la même puissance de nous donner une vie sur laquelle la mort n'a plus aucun droit. Or cette double grâce est accordée aux âmes pieuses par la résurrection du Christ ; et cette grâce consiste à nous avoir rappelés de la mort à la vie et de nous conserver dans cette vie.

Dans ce jour l'Eglise chante : « C'est ce jour que le Seigneur a fait ; faisons éclater nos transports et notre joie dans ce jour. » *Ps.* CXVII. Ces paroles, le peuple juif les prononça dans sa joie lorsque David fut élevé à la dignité royale. Mais ces mêmes paroles expriment la joie bien plus grande de l'Eglise à la résurrection du Christ et à son élévation sur le trône des cieux et de la terre. Jamais n'a lui un jour plus joyeux, plus beau, plus saint et plus salutaire pour le genre humain. En ce jour, la cruelle tyrannie du démon a été renversée par l'expiation du péché, la mort a été vaincue, les larmes des malheureux ont été essuyées, la justice et la vie éternelle ont été introduites dans l'univers entier.

Le patriarche Jacob a dit à son fils Juda : « En vous reposant, vous vous êtes couché comme un lion et un lionceau[1] ; qui osera

[1] Le texte porte : et une lionne.

le réveiller? » *Gen.* XLIX, 9. Ces paroles figurent notre Seigneur Jésus-Christ, qui est sorti de Juda. N'a-t-il pas dormi comme un lion, lorsque, par sa mort, il a vaincu celui qui avait l'empire de la mort? Il a brisé les portes d'airain de l'enfer et lui a enlevé ses dépouilles; là, il a enchaîné l'insatiable homicide. Il s'est couché aussi comme le lionceau dont les naturalistes disent qu'à partir du moment de sa naissance il dort trois jours et trois nuits, et qu'il est retiré de son sommeil par le rugissement bruyant et véhément de son père. Ce fait s'accorde admirablement avec le mystère de la résurrection du Sauveur.

Une figure et une preuve de la résurrection future est la verge d'Aaron, qui germe, fleurit, se couvre de fleurs et de feuilles, et porte ensuite des fruits. L'Apôtre semble avoir voulu rappeler ces quatre états quand il dit : « Le corps est semé plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible; il est semé tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux; il est semé privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur; il est semé corps animal, et il ressuscitera corps spirituel. » I *Cor.* XV, 42, 43, 44.

## XVI.

### Jésus-Christ roi et prêtre.

Combien vous nous avez aimés, ô Père bon, vous qui n'avez pas épargné votre Fils unique, mais l'avez livré pour nous aux impies. Combien vous nous avez aimés, nous pour qui Celui qui, sans s'arroger une dignité qui ne lui appartenait pas, a pu se dire égal à vous, s'est fait humble et soumis jusqu'à la mort de la croix, lui seul libre entre les morts, lui seul ayant la puissance de donner sa vie et ayant aussi le pouvoir de la reprendre; pour nous, il s'est offert à vous vainqueur et victime; pour nous, il s'est offert à vous prêtre et sacrifice : prêtre parce qu'il a été sacrifié; d'esclaves il nous a faits vos enfants. N'ai-je donc pas raison de mettre en lui ma ferme espérance et de croire que vous guérirez toutes les langueurs de mon âme par Celui qui est assis à votre droite et qui vous implore pour nous? Il me faudrait autrement désespérer. S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. X, c. XLIII.

Réflexions de l'auteur.

Jésus-Christ, prêtre et notre avocat auprès de Dieu son Père, y intercède sans cesse pour nous; il intercède en lui montrant son humanité sacrée qu'il a prise pour sa gloire et pour notre salut, et en mettant devant ses yeux les cicatrices de ses blessures. Les crimes du monde sont si grands que, si nous n'avions pas un tel avocat, peut-être, depuis longtemps, un nouveau déluge serait venu nous faire supporter la peine que méritent nos péchés. Le Père, cependant, regarde son arc qu'il a placé dans le ciel, c'est-à-dire son Fils étendu sur la croix, et ce spectacle arrête sa main prête à répandre sur la terre les eaux d'un nouveau déluge. Comme le cœur est un organe très-chaud, la nature a placé à côté de lui le poumon, comme une certaine brise dont le souffle constant le rafraîchit; mais provoqué bien davantage par nos crimes, le cœur de Celui qui a dit : « Ma fureur s'est allumée comme un feu, elle les brûlera jusqu'au fond des enfers, » *Deut.* XXXII, 22, est enflammé de colère ; il a dit encore : « Parce que vous avez allumé ma colère comme un feu qui brûlera éternellement. » *Jerem.* XVII, 4. C'est pour cela que la nature humaine avait besoin que le Christ fût un avocat, qui toujours, auprès de son Père, tempérât ce feu par la présence de son humanité sainte, comme par un souffle. L'Ecriture sainte l'appelle donc avec raison le *propitiatoire*. S'il en était autrement, les péchés de l'homme sont tels que, s'il n'intercédait pas pour nous, peut-être ce feu eût brûlé le monde dans un violent incendie.

Ce remarquable verset nous montre clairement que Jésus-Christ est roi et prêtre en même temps : « Vous êtes prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps.* CIX. Melchisédech, en effet, était roi et prêtre; ainsi notre Seigneur Jésus-Christ est roi et prêtre. La mission du prêtre est d'instruire, en premier lieu, les peuples, de la religion sainte et de la science des choses du salut ; ensuite d'expier ses péchés par les offrandes et les sacrifices, et aussi d'implorer continuellement Dieu pour le salut et la conservation des hommes. La mission du roi est de gouverner, c'est-à-dire de protéger le peuple qui s'est soumis à lui avec tous

ses biens, et de lui conserver le salut et la paix par les lois et par les armes. Ces devoirs et ces fonctions sont les devoirs et les fonctions propres du Christ; et entre tous les rois et les prêtres qui ont le mieux rempli leur mission, lui seul est celui qui l'a rempli entièrement dans tous ses points et dans toutes sesparties. Le premier, il nous a découvert les grands mystères de la sainteté; il a propagé au loin et sur toute la surface de la terre la connaissance et le culte du vrai Dieu; il a expié nos fautes par le sacrifice de son corps et par l'effusion de son sang très-pur; assis à la droite de son Père, il ne cesse pas un instant de demander pour nous la paix et le pardon ainsi que les autres biens; son esprit, plein d'amour, nous régit et nous gouverne; il enflamme notre esprit et notre âme d'un immense amour pour Dieu et pour les choses saintes. Il nous protége dans les chemins dangereux et difficiles de cette vie, contre les embûches et les attaques du démon qui nous poursuit de sa haine et nous livre une guerre continuelle. Il fortifie, il confirme les siens dans une constance telle qu'aucun malheur, aucun danger ne peut les arracher du chemin de la piété. Saint Paul, dans son épitre aux Hébreux, v, explique tout au long, et dans des termes qui expriment bien ses admirables pensées, les grands mystères renfermés dans ce verset.

(Le lecteur trouvera, au chapitre intitulé : *du Jugement dernier*, quelques passages d'Eusèbe d'Emèse qui ont trait à la résurrection des corps.)

## XVI.

### La bienheureuse vierge Marie.

L'enfantement spirituel est plus heureux que l'enfantement charnel. Marie fut donc plus heureuse en concevant le Christ par la foi qu'elle ne l'eût été en le concevant selon la chair. Sa maternité ne lui eût été d'aucune utilité si son bonheur n'avait pas été plus grand d'être mère par la foi que par la chair. Lorsque le Sauveur dit : « Bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent, » *Luc*. XI, 28, il veut faire entendre ceci : Ma Mère, que vous appelez bienheureuse, est bienheureuse surtout parce qu'elle a gardé la parole de Dieu, non parce que

c'est en elle que le Verbe a été fait chair. S. AUGUSTIN, *Traité sur la Vierge.*

Ce que la nature n'eut pas, ce que l'usage ne connut point, ce que la raison ignora, ce que l'esprit humain ne comprend pas, ce qui épouvante le ciel, étonne la terre, ce que toute créature, ce que les anges mêmes admirent, cela n'est autre chose que ce que l'ange Gabriel, messager divin, annonça à Marie. S. JÉRÔME, *sermon sur l'Assomption.*

Les autres vierges ne reçoivent la grâce que par parties; Marie, au contraire, en eut toute la plénitude, comme Jésus-Christ lui-même, quoique cependant d'une façon bien différente. En Jésus-Christ se trouva la plénitude de la grâce comme dans un homme personnellement défini; dans Marie, comme dans un temple consacré d'une manière toute spéciale; ou, pour m'exprimer autrement, la plénitude de la grâce se trouvait en Jésus-Christ comme dans une source d'où elle découle; dans Marie, comme dans un canal par lequel elle se répand. Id., *ibid.*

Sur la terre, il n'est rien de plus respectable que le sein virginal où Marie reçut le Fils de Dieu; dans le ciel, il n'est rien de plus élevé que le trône royal sur lequel le Fils de Dieu a fait asseoir Marie. Id., *ibid.*

Est-il une créature plus noble que la Mère de Dieu? En est-il une de plus splendide que celle que la splendeur choisit? En est-il une de plus chaste que celle qui conçut un corps sans le contact du corps? Et pour ne pas parler des autres vertus de la Vierge, elle était vierge, non-seulement de corps, mais aussi d'esprit, humble de cœur, réservée dans ses paroles, d'un esprit prudent; peu portée à parler, toujours prête à lire; elle mettait son espoir, non dans l'abondance des richesses, mais dans la prière des pauvres; attentive à ce qu'elle avait à faire, retenue dans ses discours, son esprit était habile à chercher Dieu et non l'homme, à ne blesser personne, à vouloir du bien à tous, à rendre honneur à ceux qui étaient au-dessus d'elle, à ne pas porter envie à ses égaux. C'est ainsi que l'Evangéliste nous la montre, ainsi que l'ange la trouva, ainsi que l'Esprit-Saint la choisit. Mais pourquoi m'attacher en particulier à chacune de ses vertus? elle fut digne

d'être choisie pour Mère du Fils de Dieu. S. AMBROISE, *des Vierges*, liv. II.

Que la vie de la Vierge soit devant nos yeux comme si elle était peinte sur une toile. En elle, comme dans un miroir, brille la beauté de la chasteté, la beauté de la vertu. Prenez modèle sur elle, qu'elle vous serve d'exemple dans votre vie; en elle vous trouverez tous les enseignements de la vertu; ils vous montreront ce qu'il faut corriger, ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut faire. Telle fut Marie, que sa vie seule peut être la règle de la vie de tous. Id., *ibid.*

Le Seigneur aima mieux que quelques personnes doutassent de sa naissance divine que de la chasteté de sa mère. Car il savait que la pudeur d'une vierge est délicate, que la réputation de chasteté se ternit aisément, et il ne pensa pas devoir édifier l'authenticité de son origine sur le déshonneur de sa Mère. C'est pourquoi, à l'égard de la sainte vierge Marie, nous conservons la croyance à sa virginité inviolable et à sa pureté sans tache. Car il faut que les saints obtiennent le témoignage de ceux qui sont en dehors de l'Eglise, et il ne conviendrait pas que des vierges qui vivraient avec une certaine mauvaise réputation, conservassent une apparence d'excuse, en pouvant croire que la Mère du Seigneur elle-même a été déshonorée. Id., *sur S. Luc,* liv. II.

Qui pourra, ô Vierge bénie, scruter la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde? Car sa longueur, jusqu'au dernier jour, vient au secours de tous ceux qui l'invoquent. Sa largeur embrasse tout l'univers, de sorte que la terre entière est remplie de votre miséricorde. Sa hauteur est telle qu'elle est arrivée jusqu'à la restauration de la cité de Dieu, et sa profondeur a obtenu la rédemption de ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. S. BERNARD, *Sermons.*

Vous enfantez sans douleur le médecin de nos douleurs; vous engendrez celui qui guérit le siècle dépravé et corrompu, sans que votre chasteté en éprouve aucune souillure. Car il ne convenait pas que Celui qui était venu pour rétablir dans son intégrité ce qui avait été profané, violât en quelque chose l'intégrité de sa Mère. EUSÈBE D'ÉMÈSE, *Homélie 1 sur la nativité du Seigneur.*

Ayant été transporté en présence de la vierge Marie, je fus entouré à l'intérieur d'une lumière divine si vive, elle rayonna si pleinement dans mon cœur, et une odeur de tous les parfums se répandit si abondante en moi, que ni mon pauvre corps, ni mon âme ne pouvaient soutenir l'immense félicité dont j'étais honoré. Je vous en prends à témoin, ô Dieu, qui étiez présent dans la sainte Vierge ; si vos divines paroles ne m'avaient dit le contraire, je l'aurais prise elle-même pour le Dieu véritable, car on ne pourrait voir une plus grande gloire due aux mérites. S. Denis.

Réflexions de l'auteur.

La femme de Thécua, pleurant son fils qu'elle feignait avoir perdu et demandant la vie de l'autre au roi David, est la figure de la bienheureuse vierge Marie. Car elle a deux fils, l'un véritable, l'autre adoptif : le Christ et l'homme pécheur. Mais le pécheur s'est levé contre le juste et l'a tué. Car nos péchés ont attaché le Seigneur Jésus à la croix. Et la pieuse mère, voyant cela, sollicite au prix du Roi du ciel la grâce de son fils homicide qui survit. Lisez le texte. II *Reg.* 14.

La dignité et la grâce de la sainte Vierge proviennent de sa dignité maternelle et de sa parenté avec le Fils de Dieu, qui est la source de la grâce, comme le dit judicieusement saint Thomas. En conséquence, de même que nous accordons la grâce et la sagesse souveraines et incommensurables à l'humanité du Christ, parce qu'elle a été très-étroitement unie au Verbe de Dieu (car cela convenait à la gloire du Verbe incarné et à la gloire de l'humanité dont il s'est revêtu), de même, parce qu'après cette humanité sacrée, il n'y a rien de plus étroitement lié au Verbe de Dieu que sa sainte Mère, nous lui accordons avec raison une très-grande grâce et une très-grande sainteté. D'où il suit que quand l'ange nous la représente comme pleine de grâce, nous devons considérer cette plénitude en tenant compte de sa dignité future. Car saint Etienne fut aussi plein de grâce, mais pour sa charge de diacre ; les apôtres, pour l'apostolat ; le Christ, pour être le chef des hommes et le sauveur du monde, et Marie, pour être la digne mère du Fils de Dieu.

## XVIII.

### Ange.

« Il a commandé à ses anges, etc..... » *Ps.* xc. O combien cette parole doit vous inspirer de respect, de dévotion et de confiance! Du respect à cause de leur présence ; de la dévotion à cause de leur bonté; de la confiance à cause de leur vigilance. Marchez donc avec précaution où sont les anges, afin qu'ils vous gardent dans toutes vos voies. » S. Bernard, *sur le psaume* Qui habitat.

Dans quelque asile que vous soyez, dans quelque lieu écarté que vous vous trouviez, montrez du respect à votre ange, et n'osez pas en sa présence ce que vous n'oseriez en la mienne. Id., *ibid.*

Si en voyageant d'une ville à une autre nous avons besoin d'un guide, à plus forte raison notre âme, en brisant les liens du corps et en se rendant à la vie future, en aura-t-elle besoin? S. Chrysostome.

Les anges, comme les meilleurs guides, peuvent nous faire avancer vers le principe de tout bien. S. Denis.

### Réflexions de l'auteur.

Le soin particulier que Dieu prend de ses élus nous est indiqué par ces paroles du Cantique, *Cant.* iii : « Le lit de Salomon est gardé par soixante braves des plus forts et des plus vaillants d'Israël. Tous sont armés de leur épée et très-habiles à la guerre. Chacun d'eux a l'épée, etc. » Il est de toute évidence que ce lit dans lequel notre Salomon repose est le cœur de tout homme pieux. Car Celui dont « les délices sont d'être avec les enfants des hommes » s'y couche voluptueusement et y repose. Quant à ces vaillants soldats, le Prophète nous indique qui ils sont quand il dit : « Le Seigneur a commandé à ses anges de vous, etc. Ils vous porteront dans leurs mains, etc. » Et il nous montre ailleurs quel est leur courage, quand il dit, *Ps.* cii : « Bénissez-en le Seigneur, vous tous qui êtes ses anges, qui êtes puissants et remplis de force, etc..... » Elisée, dans le quatrième livre des

Rois, IV *Reg.* VI, 15 et suiv., montre à son serviteur, frappé de crainte, leur vigilance et leur protection. C'est à cela que se rapporte ce que l'on dit plus loin de la même Épouse sous le nom de Sulamite, *Cant.* VII, 1 : « Que verrez-vous dans la Sulamite, sinon des chœurs dans un camp. » Que dit Isaïe, *Isa.* LXII, 6 : « J'ai établi des gardes sur vos murs, ô Jérusalem ! Ils ne se tairont jamais, ni durant le jour, ni durant la nuit. » Qui ne dormirait et ne reposerait en paix sous une garde si forte ? Heureux alors l'homme pieux qui s'appuie sur une telle protection.

La charge de notre ange protecteur et gardien, et nos devoirs envers lui sont indiqués dans l'Exode. *Exod.* XXIII, 20 et suiv. « Je vais envoyer mon ange, qu'il marche devant vous, qu'il vous garde pendant le chemin, etc. » C'est à cela que ces paroles de Judith font allusion, *Jud.* XIII, 20 : « Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, soit lorsque je suis sortie de cette ville, et tant que je suis demeurée là, ou lorsque je suis revenue ici ; et que le Seigneur n'a point permis que sa servante fut souillée. »

## XIX.

Court entretien sur la protection des anges, dans lequel cependant on montre les choses telles qu'elles sont et sans les amplifier.

Le sentiment le plus commun des théologiens est que Dieu gouverne et dirige les corps inférieurs avec ceux qui tiennent le milieu. En conséquence nous devons considérer trois parties dans l'univers, savoir : la partie supérieure, habitée par Dieu seul ; la partie inférieure, où sont les hommes, les animaux et tous les corps inférieurs ; et la partie du milieu, où se trouvent les corps célestes et les anges. Et au moyen des corps célestes le souverain Modérateur fait croître et conserve tous les corps inférieurs. C'est de là, en effet, que viennent les pluies, le beau temps, la glace, la neige, la rosée du matin, la succession des jours et des nuits, les différentes saisons qui sont arrangées pour la production des choses. Au reste, comme l'homme est doué d'un corps et d'une âme, et que les corps célestes n'ont aucune influence sur son esprit, Dieu a destiné les esprits célestes à cultiver l'âme des

hommes et à les conduire à leur fin d'un grand nombre de manières. De là ces paroles, *Ps*. CIII : « Qui rendez vos anges aussi légers que les vents, et vos ministres aussi prompts et actifs que des flammes ardentes. » Il avait cependant assez montré les trésors de sa bonté pour nous en créant pour l'usage de l'homme seul le plus bel édifice du monde, c'est-à-dire le ciel, enrichi d'un si grand nombre d'astres resplendissants ; la terre, ornée de tant d'arbres et de tant de fruits ; la mer remplie d'une multitude de poissons de différentes espèces : ce qui fait que, saisi d'admiration pour la grandeur d'un tel bienfait, David s'écrie, *Ps*. VIII : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui ? ou le fils de l'homme pour que vous le visitiez ? Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges, etc. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds ; toutes les brebis, etc. » Il n'a pas suffi, dis-je, à sa bonté, d'avoir établi pour notre usage le ciel et tout ce qu'il renferme, mais il a encore voulu établir ce qui est au-dessus du ciel, c'est-à-dire les anges eux-mêmes comme les instruments de notre salut. Et bien que parmi les anges il y en ait qui tiennent le premier rang : telles sont les hiérarchies suprêmes, c'est-à-dire les Trônes, les Chérubins, les Séraphins qui doivent toujours se tenir près de leur Créateur, tandis que ceux qui leur sont inférieurs sont destinés à des ministères ; toutefois il est certain que ceux qui sont en présence de Dieu, comme ceux qui ont des ministères, prennent soin de nous. Car, comme dit l'Apôtre, *Hebr*. I, 14 : « Ils sont tous des esprits qui tiennent lieu de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut. »

Et ce qui vous étonnera davantage, c'est que non-seulement les royaumes et les nations, mais même chaque homme en particulier, a un ange pour le garder. Car c'est dans ce sens que le Sauveur dit, *Matth*, XVIII, 10 : « Prenez bien garde de mépriser aucun de ces petits ; car je vous déclare que dans le ciel leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » Certes la dignité des âmes est grande, dit un saint, puisque chacune, à l'époque de sa naissance, a un ange envoyé pour la garder. J'ajouterai à cette pensée quelque chose qui vous

étonnera encore plus : c'est qu'il a existé des philosophes qui ont entrevu, je ne sais par quelle inspiration, quelque chose de semblable. A ce sujet, Sénèque écrit à Lucullus, SÉNÈQUE, *Epitre* 3 : « Mettez de côté, pour le moment, l'opinion de certaines personnes : Que Dieu donne à chacun de nous un maître pour nous instruire, non un maître ordinaire, mais d'un ordre inférieur, du nombre de ceux qu'Ovide appelle dieux plébéiens. Cependant je désire que, tout en mettant cette idée de côté, vous sachiez que nos ancêtres, qui ont cru cela, étaient des stoïciens. » Or ces dieux plébéiens, nous les appelons anges. C'est donc à ceux-ci que Dieu a confié le soin de veiller sur nous avec sollicitude. Et de même que Celui qui a confié aux parents le soin d'élever leurs enfants, leur a donné naturellement pour ces mêmes enfants une grande tendresse, qui même, à elle seule, fait en sorte qu'ils ne manquent de rien pour leur subsistance, de même il a donné aux anges la même charité pour les hommes. En effet ils nous aiment beaucoup, parce que le Seigneur leur fait ce commandement à tous, comme dit le Prophète, *Ps.* XC : « Il a commandé à ses anges de vous...., etc. » Car ils nous aiment comme leurs frères, comme les fils d'un même père, à l'image duquel les uns et les autres sont créés ; et il n'est dit que des anges et des hommes seuls qu'ils sont créés à l'image de Dieu ; tandis que les autres créatures sont nommées non les images de Dieu, mais ses traces. Ils nous aiment aussi comme leurs futurs concitoyens, au moyen desquels ils espèrent réparer leurs pertes. Enfin ils nous aiment parce que nous avons la même dignité qu'eux, quant à la fin. En effet quoique l'homme soit par sa nature d'une condition inférieure aux anges, cependant la fin pour laquelle il est créé le rend, pour la dignité, égal et semblable à eux, ainsi que le dit saint Thomas. Car le premier parmi les anges n'a pas été créé pour une fin plus élevée que le dernier des hommes. « L'ange et l'homme, dit saint Augustin, n'ont pas deux principes différents. Car Dieu est la vie et le bonheur de tous les deux. » Quant à la marque de cet amour, c'est qu'ils se réjouissent beaucoup de notre conversion et de notre pénitence, *Luc.* XV, 7 : « Il y aura plus de joie parmi les anges dans le ciel pour un pécheur qui se

convertit que pour..., etc. » D'où saint Bernard dit que les larmes des pénitents sont le vin des anges. Bien plus, ils rendent grâces au Père commun pour les bienfaits qui nous ont été accordés. En effet, pour le bienfait suprême de l'incarnation du Seigneur qui fut accordé non à eux mais à nous, ils chantèrent avant nous des louanges au Seigneur en disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux. » Et ensuite ils nous félicitent quand ils ajoutent : « Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » *Luc.* II, 14. Or le mot paix, en hébreu, signifie tous les biens.

Mais expliquons maintenant leurs ministères. D'abord, ils nous délivrent des embûches et des périls auxquels nous exposent nos ennemis visibles et invisibles. D'où ces paroles, *Ps.* XXXIII : « Il enverra l'ange du Seigneur autour de la demeure de ceux qui le craignent..., etc. » Ce que saint Jérôme traduit de l'hébreu de cette manière : « L'ange du Seigneur campera autour de la demeure de ceux qui le craignent, et il les délivrera. » Qu'y a-t-il donc de plus fort que cette garde? C'est pourquoi l'Eglise chante : Ne craignez rien en présence des anges. Pour vous, adorez-le et craignez-le dans votre cœur. Car son ange est avec vous. Vous en avez un exemple dans le serviteur d'Elisée dont on a parlé plus haut. Leur second ministère, qui est plus important, est de nous délivrer du péché autant qu'il est en eux. Ce que Judith confesse elle-même quand elle dit, *Jud.* XIII, 20 : « Le Dieu vivant m'est témoin que son ange m'a gardée, etc. » Et ils s'efforcent de nous délivrer par des avis secrets non-seulement des péchés, mais même de tous les obstacles qui peuvent nous porter au péché. C'est, en effet, ce que le Psalmiste dit, *Ps.* XC : « Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. » Car de même que les frères plus âgés portent leurs frères qui sont enfants dans leurs bras, ainsi les anges, que nous pouvons appeler nos frères aînés, nous portent dans leurs mains, nous, faibles hommes et leurs petits frères, afin qu'ils nous détournent de toutes les occasions de pécher. En troisième lieu, non contents de nous délivrer du mal, comme il est nécessaire que nous fassions le bien, ils cherchent continuellement à nous y pousser par leurs secrètes suggestions.

Ce qui est une merveilleuse providence de Dieu. Car comme notre antique ennemi ne cesse de nous exciter au mal, il tourne en effet autour de nous comme un lion rugissant qui cherche une proie : s'il ne se trouvait quelqu'un qui nous portât au bien, c'en serait fait de nous qui sommes comme des sauterelles, comparés à lui. Car il appartient à la divine Providence de prévoir des remèdes contre tous les maux. Mettons-en un exemple sous les yeux. Contre les serpents venimeux, qui sont très-malfaisants et très-abondants dans une île de l'Orient appelée Cœila, Dieu a fait naître un certain arbre dont l'odeur seule est un remède très-prompt contre ce fléau. Enfin, excepté la mort seule, à laquelle, comme étant la peine du péché, nous avons été condamnés, il n'y a rien sans remède, quoique bien souvent nous ignorions les remèdes qu'il faut. Car cette parole de l'Ecclésiastique n'est pas fausse, *Eccli.* XLII, 25 : « Chaque chose a son contraire : l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu. » Le quatrième ministère des anges est de secourir les hommes pieux dans la tribulation : il existe d'innombrables exemples de ce fait. Ainsi, quand Daniel a faim dans la fosse aux lions, un ange envoie Habacuc pour lui porter à manger. *Dan.* XIV, 33 et suiv. De même les trois enfants dans la fournaise furent assistés par un ange qui écarta les flammes de la fournaise et forma au milieu du feu comme un vent frais et une douce rosée. *Dan.* III, 49, 50. Ainsi, quand les apôtres sont jetés dans une prison, un ange vient l'ouvrir, et leur ordonne d'aller annoncer la parole de Dieu dans le temple. *Act.* III, 18, 19, 20. Ainsi, quand saint Paul et Silas sont battus de verges et jetés en prison, les portes en sont ouvertes, à ce que l'on croit, par le ministère d'un ange. Ainsi, un ange ordonne à saint Paul, dans son naufrage, d'être tranquille, et promet la vie sauve, à cause de lui, à tous ceux qui étaient en danger avec lui. Que dirai-je de l'ange Raphaël, *Tob.* V, qui, d'une manière admirable et vraiment étonnante, apparaissant sous une forme humaine, fut le compagnon du fils de Tobie dans un si long voyage, le délivra de la gueule d'un poisson, retira l'argent de chez Gabélus, et guérit le vieux père de Tobie de sa cécité. Le prédicateur pourra s'étendre, s'il le veut, sur ce

sujet, en rappelant ces exemples, non sans fruit ni sans agrément pour ses auditeurs. Le cinquième ministère des anges est de rendre au Père commun le dépôt qui leur a été confié, c'est-à-dire les âmes commises à leurs soins, si elles se sont endormies avec piété dans le Seigneur. C'est ainsi qu'ils portèrent Lazare le mendiant dans le sein d'Abraham. *Luc*. XVI, 22. C'est ainsi qu'ils accompagnèrent dans le ciel les âmes de beaucoup de saints en chantant même des hymnes et des cantiques. Et quand enfin il nous faudra passer de cette vie dans l'autre, et nous présenter au divin tribunal, qu'il nous sera avantageux de les avoir pour guides dans cette nouvelle route et pour défenseurs de notre cause ! « Car, dit l'Apôtre, *Hebr*. IX, 27, il est arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils sont jugés. » Alors notre sentence sera portée pour toute l'éternité. Dans ce jugement, il ne manquera rien de ce que nous voyons dans les jugements humains. Là, en effet, Dieu sera le juge, l'homme l'accusé, l'ange l'avocat de l'homme, et le démon l'accusateur. En conséquence, notre ange y produira tout ce que nous avons fait avec piété et religion ; si nous avons été humbles, patients, sobres, miséricordieux, amis de nos frères, si nous avons été obéissants, il l'alléguera pour notre défense. Au contraire, si nous avons vécu plutôt pour le monde que pour Dieu, notre accusateur ne manquera pas d'éloquence pour nous faire condamner. Car il insistera et dira : « Juste juge, cette âme m'appartient et non pas à vous, elle m'a servi, elle m'a obéi, elle a vécu, non selon votre volonté, mais selon la mienne ; elle a suivi les lois du monde, elle a cherché à me plaire et non pas à vous. Si je lui suggérais de se parjurer, de voler, de désirer la femme d'autrui, de détruire la réputation des autres, de médire, d'accabler son prochain d'injures, de se venger de ceux qui lui faisaient du tort, d'engager toute sa fortune dans les jeux de hasard, elle obéissait aussitôt à mes conseils. Pensez-vous qu'elle vous ait adoré comme son Dieu? Son Dieu, c'était l'argent, c'étaient les honneurs, c'était la volupté, c'était son ventre. Elle a aimé toutes ces choses plus que vous ; pour elles, elle vous a offensé des milliers de fois, et elle a mieux aimé être privée de vous que de ces délices. C'est pourquoi si

vous jugez l'univers avec équité, et si vous rendez à chacun selon ses œuvres, vous devez m'adjuger cette âme. » Voilà les accusations qu'il lancera, qu'il accumulera contre vous et beaucoup d'autres encore. Nous prendrons pour exemple de cela un anachorète qui était à l'agonie et auquel, comme le rapporte saint Jean Climaque, le démon rappelait ses péchés. Il disait quelquefois : « Tu mens, je n'ai jamais rien fait de semblable. » D'autres fois il disait : « C'est vrai, mais j'ai jeûné pour ce péché et j'en ai fait pénitence. » Une autre fois il répondait : « Oui, et je n'ai rien à dire, sinon que Dieu est miséricordieux. » Et il rendit l'âme avec ces paroles, sans nous laisser d'autre signe de son salut.

## XX.

### Saint.

Chaque homme devient juste par la raison, victime par le sacrifice de sa mortification, lion par la force de sa sécurité et aigle par la contemplation. S. Grégoire, *Homélie 4 sur Ezéchiel.*

Quoique nous soyons privés de l'occasion de souffrir la persécution, cependant notre paix subit son martyre; car si nous ne présentons pas le cou de notre chair au glaive, nous tuons néanmoins les désirs de notre cœur avec le glaive spirituel. Id., *ibid.*

Job est affligé d'un ulcère affreux depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, afin que son âme tout entière soit remplie de gloire après que tout son corps aura été rempli de souffrances. Id., *Morales.*, liv. III, c. III.

Il compare les justes à l'aurore, parce que par ceux-là nous connaissons Dieu que nous ne voyons pas, de même que par l'aurore nous connaissons l'arrivée du soleil. Id., *ibid.*, liv. X, c. XXI.

Aucun saint ni aucun juste n'est exempt de péché; cependant il ne cesse pas d'être juste ni saint pour cela, pourvu qu'il ait la volonté d'être saint. S. Augustin, *des Dogmes de l'Eglise.*

Il est bon de louer : la louange ne sert pas à celui qui est loué, mais à celui qui loue. Id., *sur saint Jean.*

Nous devons surtout prendre garde de célébrer les jours de fête moins par des mets abondants que par la grande joie de

notre cœur : car il est tout-à-fait absurde de vouloir honorer un martyr en nous gorgeant de mets, quand nous savons que ce saint était agréable à Dieu par ses jeûnes. S. Jérôme, *Lettres.*

Il y a trois choses que nous devons considérer attentivement dans les fêtes des saints : le secours que nous devons attendre du saint, ses exemples et notre indignité. Ses secours, parce qu'ayant été puissant sur la terre, il l'est encore plus dans le ciel devant la face de son Dieu. Si, en effet, pendant qu'il vivait ici-bas, il a eu pitié des pécheurs et s'il a prié pour eux, maintenant il connaît d'autant mieux nos misères qu'il les voit plus clairement, et il prie son Père pour nous. Car sa bienheureuse patrie n'a pas changé sa charité, mais l'a augmentée ; bien plus, elle a ému ses entrailles de miséricorde, puisqu'il se trouve près de la source des miséricordes. De plus, nous devons méditer sa vie, parce que, quand il était sur la terre, et quand il vivait avec les hommes, il ne s'est écarté ni à droite ni à gauche : mais il a suivi la voie royale, jusqu'à ce qu'il fut arrivé vers Celui qui dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Il faut aussi que nous considérions avec beaucoup de soin notre indignité ; car ce saint a été un homme semblable à nous, sujet à souffrir, formé de la même boue que nous. Pourquoi donc croirions-nous non-seulement qu'il est difficile, mais qu'il est impossible de faire les mêmes œuvres qu'il a faites et de marcher sur ses traces? S. Bernard, *Sermons.*

Lorsque les bons et les saints souffrent tant de maux ici-bas, quelqu'un pensera et dira : Il est certain que le Maître du monde ne fait pas attention à ce qui nous regarde, il néglige les choses humaines et ne prend pas soin de ce qui est sur la terre. O vous, qui que vous soyez, pourquoi faites-vous attention aux souffrances des saints et non à leurs récompenses? Voilà que par tout le monde, l'adversité a ouvert le chemin du bonheur aux saints apôtres et aux martyrs ; la perdition a combattu pour le salut, et tandis qu'elle ferme les portes de la vie, elle ouvre celles de la gloire, tandis qu'elle méprise la terre, elle prépare le ciel à ceux qui ont mis leur confiance en Dieu. La providence divine a donc proposé cela comme un exemple à la piété du genre humain.

Cela étant ainsi, c'est donc à tort que l'on regarde comme malheureux celui qui n'éprouve aucun dommage en pratiquant la vertu. EUSÈBE D'EMÈSE, *sur l'homme.*

Est-il juste d'honorer les saints et de mépriser la sainteté? Le premier degré de la piété, c'est d'aimer la sainteté et ensuite les saints, parce que ce ne sont pas les saints qui ont existé avant la sainteté, mais la sainteté qui a existé avant eux. C'est donc en vain que celui qui méprise la justice honore les justes. S. CHRYSOSTOME, *sur saint Matthieu,* c. XXIV.

Comme on demandait à Antisthène ce que c'était qu'une fête, il répondit : C'est l'occasion de faire une orgie. ANTISTHÈNE.

### Réflexions de l'auteur.

Le Seigneur dit aux amis de Job, *Job.* XLII, 8 : « Je le regarderai (*Job*) et je l'écouterai favorablement, afin que cette impudence ne vous soit point imputée. » Vous voyez donc que nous pouvons être aidés par les prières des autres et surtout par celles des saints; c'est pourquoi nous devons les invoquer et les honorer dévotement. Ainsi le Seigneur, dans l'Evangile, voyant la foi de ceux qui portaient le paralytique, lui dit, *Matth.* IX, 2 : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Sur quoi saint Ambroise s'écrie : Il est grand le Seigneur qui remet les péchés des uns par les mérites des autres; et tandis qu'il confirme les uns dans le salut, il remet les fautes des autres.

Personne n'ose toucher les poils de la barbe du roi tandis qu'ils tiennent à son menton; mais quand le barbier les a coupés, on les jette dans le fumier, et on les foule aux pieds. Ainsi pendant que les hommes sont unis au Christ par la grâce, ils sont regardés comme étant d'un grand prix et sont honorés par les anges; mais quand ils en sont séparés par le péché, les démons eux-mêmes les foulent aux pieds.

« Mon Père, mon Père, vous êtes le char d'Israël et celui qui le conduit, » IV *Reg.* XIII, 14, c'est-à-dire, comme l'explique un commentateur, par vos prières, vous êtes comme tous les chars et tous les cavaliers qui servent de défense au peuple d'Israël.

Certes, on comprend par ces paroles que ce que nous lisons dans les Proverbes est vrai, *Prov.* xi, 11 : « La ville sera élevée en gloire par la bénédiction des justes. » C'est encore à cela que se rapporte ce que nous lisons dans les Psaumes, *Ps.* cv : « C'est pourquoi il avait résolu de les perdre, si Moïse, qu'il avait élu, ne s'y fût opposé, en brisant (le veau d'or) et en se présentant devant lui. » Quelques-uns ont interprété le mot *confractione* par « contre la chute du mur d'enceinte, afin de réprimer le choc du Seigneur. » Dans ce passage, il y a une comparaison de Moïse avec les hommes courageux et enflammés de l'amour de leur patrie, qui, voyant le mur jeté à terre par les projectiles et les machines de guerre des ennemis, se placent en guise de mur à l'endroit où la brèche est le plus large, pour recevoir avec leurs corps le choc des ennemis, afin de délivrer leur patrie du danger en s'exposant eux-mêmes à un péril certain de mort. En effet, Moïse n'agit pas autrement ; car, comme le rempart des Juifs, qui consistait dans leur fidélité à la religion, avait été renversé par leur rébellion, que rien n'empêchait que Dieu ne se jetât sur des hommes privés de leur plus ferme soutien et ne les exterminât jusqu'au dernier, Moïse, enflammé du désir du salut commun, s'exposa lui-même aux traits de la justice divine et se jeta devant eux, et il ne refusa pas d'effacer l'impiété de tous par sa mort. Ainsi donc, ayant adressé ses prières avec un ardent amour pour les siens, il retint le choc de la divinité elle-même.

Ces exemples éclatants sont d'une grande force pour l'Eglise, ils nous fortifient pour le combat et ils nous enseignent à supporter patiemment l'adversité. C'est d'eux qu'il est écrit dans le Cantique des cantiques, *Cant.* iv, 4 : « Votre nom est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards : mille boucliers y sont suspendus, avec toutes sortes d'armes pour les plus vaillants guerriers. » Quels sont ces boucliers avec lesquels nous protégeons notre corps contre les ennemis, sinon les exemples des saints, qui nous fortifient dans l'adversité. Car c'est avec raison qu'il a été dit : Pesons les actions de nos devanciers, et nous ne trouverons pas lourd ce que nous supportons. Les philosophes païens n'ont presque pas d'autres hommes que So-

crate et Caton, pour les citer fréquemment comme des exemples de vertu, et il en est peu d'autres qui soient semblables à eux, tandis que chez nous on rencontre de tous côtés une multitude d'exemples de saints personnages. C'est pourquoi l'on dit avec vérité : « Mille boucliers sont suspendus, etc. »

Lorsque nous lisons, *Cant.* v, 11 : « Ses cheveux sont longs comme les jeunes rameaux des palmiers, » le mot *palmier* ne se trouve ni dans le grec, ni dans l'hébreu. Car dans le grec, il y a : « Ses cheveux sont longs et noirs comme le corbeau, » et voici le mot à mot hébreu : « Ses cheveux sont crépus et frisés, noirs comme le corbeau. » Ce que l'Epouse dit de la beauté des cheveux de l'Epoux, doit s'appliquer aux saints, qui proviennent du chef du Christ et qui sont nourris par lui ; car nous avons reçu toutes les grâces de la plénitude du Christ, qui est notre chef. Les cheveux frisés indiquent d'un côté le courage viril et de l'autre l'élévation de notre âme vers les choses célestes, deux choses qui conviennent parfaitement aux saints, dont la vie tout entière est employée à combattre la chair et à élever leur âme vers Dieu. Ce qu'elle dit des cheveux noirs paraît s'appliquer à la sainte tristesse et à l'humilité des hommes pieux. Car la tristesse règne dans le cœur du sage. Et, « bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. » Car la tristesse selon Dieu est celle qui produit la pénitence pour le salut éternel. C'est pourquoi saint Jérôme écrit à Eustochie : « Chaque jour mes larmes, chaque jour mes gémissements, etc. » C'est pourquoi aussi l'âme fidèle est comparée à la tourterelle qui gémit continuellement et qui, au lieu de chanter, pousse des gémissements.

Il est certain que Dieu ne prend pas moins de soin pour son Eglise que pour les affaires de ce monde ; il en prend même beaucoup plus. C'est pourquoi l'on doit appliquer ces paroles de la Genèse, *Gen.* I, 14 et suiv., au Christ, à la bienheureuse Vierge et aux autres saints qui éclairent le monde par leurs exemples et leur doctrine : « Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour et la nuit ; qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Dieu

fit donc deux grands luminaires : l'un plus grand pour présider au jour et l'autre moindre pour présider à la nuit. » Ces deux grands corps lumineux doivent se rapporter au Christ et à la sainte Vierge. *Gen.* I, 16 et suiv. « Il fit aussi les étoiles, et il les mit dans le firmament du ciel pour luire sur la terre et pour présider au jour et à la nuit. » En effet il est dit des saints : *Matth.* V, 16. « Ainsi, que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » L'Apôtre dit aussi des saints : *Philipp.* II, 15. « Afin que vous soyez sans tache au milieu d'une nation dépravée et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des astres dans le monde. » Et Daniel : *Dan.* XII, 3. « Ceux qui auront été instruits dans la loi de Dieu, brilleront comme les feux du firmament ; et ceux qui auront enseigné à plusieurs la voie de la justice luiront comme des étoiles dans toute l'éternité. » Quant à ce qui est dit des corps lumineux qui président les uns au jour, les autres à la nuit, cela indique sans doute qu'il y a des saints qui président à l'innocence, d'autres à la pénitence. Car David, Marie-Madeleine et ceux qui leur ressemblent président à la nuit, c'est-à-dire aux pénitents, auxquels ils donnent l'exemple de la pénitence, le suffrage de leurs prières et l'appui de l'espérance. Et les autres saints, qui se sont distingués par leur innocence, président au jour, c'est-à-dire aux amateurs de la pureté.

« Lorsque les enfants de Dieu, *Gen.* VI, 4, eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants qui furent des hommes célèbres et fameux dans le siècle. » D'après ce passage (afin de mettre de côté les différentes choses qui ont été dites de cette union), nous pouvons certainement conclure que de bonnes dispositions naturelles de corps et d'esprit, jointes à la grâce divine, ont pu produire des hommes remarquables, qui ont illustré l'Eglise, surtout par l'éclat de leur doctrine et par les monuments fameux de leur génie. Tels sont : les Augustin, les Ambroise, les Jérôme, les Basile, les Chrysostome, les Thomas d'Aquin et d'autres qui furent d'éminents docteurs de l'Eglise, qui, par la pénétration de leur génie jointe à la grâce divine, firent briller

l'Eglise du plus vif éclat, et qui, s'ils eussent été privés de l'un ou l'autre de ces auxiliaires, n'auraient pas été aussi illustres. C'est pourquoi les poètes dans leurs fictions disaient autrefois que les armes fabriquées par les soins de Minerve et de Vulcain étaient impénétrables. Par cette fable, ils faisaient entendre que la science jointe au goût et à l'ardeur pour la vertu produisaient des hommes supérieurs. Car les païens donnaient comme attributs la science à Minerve et le feu à Vulcain.

Cette promesse du Seigneur montre assez clairement que les hommes distingués par leur sainteté protégent les villes, lui qui va jusqu'à dire que, *Gen.* XIX, 23 : « S'il trouvait seulement dix justes dans Sodome, » il pardonnerait à tous les citoyens. De même lorsque Sésac, roi d'Egypte, III *Reg.* XIV, 26 et 27, « prit Jérusalem et pilla les boucliers de Salomon, » Dieu ne lui permit pas de tout dévaster, « parce qu'il fut encore trouvé du bien dans Juda : » c'est-à-dire des hommes vertueux et pratiquant la religion, à la piété desquels Dieu accorda le salut des autres citoyens ; de même que quand saint Paul se rendait par mer à Rome, Dieu accorda la vie à cause de lui à tous ceux qui naviguaient avec lui. De même aussi nous lisons dans le livre des Nombres : *Num.* XVI, 21, qu'une sédition s'étant élevée parmi le peuple, le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : « Séparez-vous du milieu de cette assemblée, afin que je les perde tout d'un coup : » comme s'il ne pouvait le faire tant que ces deux justes seraient au milieu du peuple rebelle. L'ange du Seigneur devant détruire Sodome, presse Loth de sortir promptement de cette ville, *Gen.* XIX, 22 : « Parce que, dit-il, je ne pourrai rien faire jusqu'à ce que vous soyez dans Ségor. » Voyez quel respect les anges portent aux hommes pieux, eux qui, sur le point de détruire des scélérats et des impies, n'osent rien faire, tant qu'il y a des saints parmi ceux-là.

« Les enfants d'Israël, *Exod.* XIII, 18 et 19, sortirent en armes d'Egypte, et emportèrent avec eux les os de Joseph. » Vous devez comprendre par là que ceux qui s'avancent vers l'héritage de la céleste patrie, qui leur a été promis, doivent s'armer aussitôt contre le monde qui s'oppose à leur passage, et contre les

embûches du démon. Il faut qu'ils emportent avec eux les os de Joseph, c'est-à-dire qu'ils doivent graver dans leur cœur le souvenir des saints et des exemples de leurs vertus, surtout ceux du vrai Joseph, du Christ, rédempteur du monde; il faut que leurs yeux soient fixés sans cesse sur ce Sauveur suspendu à la croix, et qu'ils accomplissent ce qu'il demande lui-même de nous quand il dit, *Cant.* VIII, 6 : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur et sur votre bras. »

La ville de Ségor ne fut pas brûlée à cause de la prière de Loth, et parce qu'il la choisit pour son refuge. « J'accorde encore cette grâce, dit l'ange, *Gen.* XIX, 21, à la prière que vous me faites. » Qui ne voit par cet exemple, combien les prières et la présence des justes sont utiles aux cités?

Origène nous fait voir en quoi consiste surtout la sainteté, en commentant ces paroles du Lévitique, *Levit.* XI, 44 : « Soyez saints parce que je suis saint, » dit le Seigneur. Recherchons avec soin, dit-il, ce que signifie le nom de saint dans les Ecritures. Nous y voyons que non-seulement les hommes sont appelés saints, mais même les premiers-nés des animaux qui sont consacrés à Dieu, ainsi que les vêtements des pontifes, les vases sacrés et tous les autres objets de même nature qui sont destinés au service du Seigneur, et qui ne peuvent être employés à d'autres usages; toutes ces choses sont appelées avec raison saintes, c'est-à-dire sanctifiées par le Seigneur et consacrées à son service. D'après ces observations et ces lois, l'homme également est appelé saint. En effet, si quelqu'un se dévoue à Dieu, s'il ne se mêle à aucune affaire du siècle, ne recherchant pas les choses qui sont sur la terre, mais celles qui sont dans le ciel, cet homme méritera d'être appelé saint. Car tant qu'il se mêle à la foule, tant qu'il est entraîné dans les flots agités de la multitude, qu'il ne s'occupe pas de Dieu seul, qu'il ne se sépare pas du vulgaire, on ne peut le nommer saint. Enfin ce mot lui-même, qui en grec se dit *agios*, signifie au-dessus de la terre. Car quiconque s'est consacré à Dieu doit être véritablement au-dessus de la terre, au-dessus du monde, et les saints peuvent dire : « Nous marchons sur la terre, mais notre conversation est dans les cieux. »

## XXI.

### Apôtre.

Samson extermina ses ennemis avec une mâchoire d'âne ; de même le Christ, prenant de sa main puissante l'ignorance des apôtres, convertit le monde. Et cette mâchoire jetée à terre fit jaillir de l'eau quelque temps après ; en effet les corps des saints dans le tombeau sont devenus célèbres par des miracles. S. Grégoire, *de la Cond. mort. des hommes,* liv. XIII, c. viii.

Le Seigneur a donné aux apôtres du pouvoir sur la nature pour la guérir, sur les démons pour les chasser, sur la mort pour la mépriser, et un pouvoir supérieur à celui des anges, afin qu'ils pussent consacrer le corps du Sauveur. Il a même donné ce pouvoir à leurs successeurs, selon cette parole de l'Apocalypse. *Apoc.* xi, 6 : « Ils ont le pouvoir de fermer le ciel et de changer les eaux en sang. » S. Augustin, *Sermon sur les apôtres.*

Nous savons que ces hommes n'ont pas vécu pour eux et ne sont pas morts pour eux, mais pour Celui qui a donné sa vie pour leur salut, ou plutôt pour nous tous à cause de lui. Leur vie, leur doctrine, leur mort même nous est utile. Les saints apôtres nous ont communiqué en même temps la distinction dans la conversation, la sagesse dans la prédication et la patience dans les souffrances; pleins de miséricorde et des mérites de leurs prières, ils ne cessent encore aujourd'hui de nous donner. S. Bernard, *Serm. sur saint Pierre et saint Paul.*

Saint Basile expliquant ces paroles de l'Evangile de saint Matthieu, *Matth.* v, 4 : « Vous êtes la lumière du monde, » dit : Quand arrive la lumière du jour, les ennuis sont allégés, les hommes sortent de leur sommeil, les oiseaux chantent et les bêtes féroces s'enfuient dans leurs tanières. De même, quand la lumière des apôtres est venue, le monde fut élevé jusqu'à la foi, il fut fécondé par les bonnes œuvres, soulagé de ses péchés, éveillé de sa torpeur, animé à la contemplation des choses célestes et arraché au pouvoir des démons. S. Basile.

De même que les pauvres, en voyant les trésors des rois, connaissent mieux leur pauvreté, de même l'âme, en se rappelant

les vertus magnifiques de nos pères, humilie davantage son esprit. S. JEAN CLIMAQUE, 15e *degré*.

O Paul, citoyen du ciel, colonne de l'Église, ange de la terre, homme céleste! Car de même que le fer jeté dans la fournaise devient tout de feu, ainsi Paul, enflammé par la charité, devint tout charité. S. CHRYSOSTOME. *Eloge de saint Paul, Homélie* 1.

### Réflexions de l'auteur.

La manière la plus fréquente et pour ainsi dire perpétuelle de Dieu dans ses actes, est de se servir des choses les plus viles et les plus faibles pour renverser ce qu'il y a de plus puissant. Ainsi Samson mit en fuite l'armée des Philistins avec une mâchoire d'âne. Ainsi Sangar tua six cents hommes avec un soc de charrue. Ainsi David renversa le géant avec une fronde et un bâton. Ainsi le Seigneur met en fuite, au moyen de valets de pied, l'armée syrienne composée des premiers dignitaires des provinces. Ainsi il détruisit les forces des Madianites au moyen de Gédéon et de ses trois cents hommes. Ainsi il battit l'armée des Assyriens au moyen de Judith. Enfin il fit la guerre à Pharaon avec des moucherons, des mouches et des grenouilles; et pour se servir des mêmes moyens, il employa des pêcheurs pour faire la conquête du monde entier et vaincre le démon, prince de ce monde. C'est ce qu'annonça le Prophète royal en disant, *Ps.* VIII, 3 : « Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, etc. » Ce qui est la même chose que s'il avait dit : Vous avez montré surtout votre force et votre puissance salutaire en ce que, au moyen de vos apôtres, hommes grossiers, ignorants et semblables à de simples enfants, vous avez fait retentir votre nom parmi toutes les nations et vous avez détruit de fond en comble la tyrannie si cruelle du démon, qui était honoré partout.

La beauté des pierres qui servirent de fondements au temple du Seigneur, montre la dignité et la gloire des apôtres. Nous lisons à ce sujet, III *Reg.* V, 17 et 18 : « Et le roi leur commanda de prendre de grandes pierres, des pierres d'un grand prix pour les fondements du temple, et de les préparer pour cet effet. Et les

maçons de Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de les tailler. » Cela s'applique à l'édification du temple spirituel, c'est-à-dire à celle de l'Eglise. Qui est-ce qui voit en effet employer des pierres taillées pour les fondations d'un édifice? Ne choisit-on pas, au contraire, pour cela, les blocs les plus informes? C'est pourquoi il est impossible que le choix de telles pierres ne renferme pas quelque chose de mystérieux.

## XXII.

### Martyr.

Comme le dit fort bien saint Cyprien, ce n'est pas le supplice qui fait le martyr, mais la cause pour laquelle il est supplicié. S. Grégoire, *Collection de ses Lettres.*

Mourir de la main d'un persécuteur, c'est le martyre de fait; mais supporter les injures et aimer celui qui nous hait, c'est le martyre dans le secret de la pensée. Id., *Homélie.*

Notre paix subit son martyre, car si nous ne présentons pas le cou de notre chair au glaive, nous tuons néanmoins les désirs de notre cœur avec le glaive spirituel. Id., *ibid.*

Il y a deux sortes de martyre : l'un qui consiste dans le supplice matériel, l'autre dans la force secrète de l'âme. Car un grand nombre de personnes qui supportent les embûches de l'ennemi, qui résistent à tous les désirs charnels, sont devenus martyrs en temps de paix, par cela seul qu'elles se sont immolées de cœur au Dieu tout-puissant. S. Isidore, *Etymol.*

La pauvreté a son martyre, et l'indigence bien supportée rend martyr, mais l'indigence à cause du Christ, et non l'indigence par nécessité. S. Chrysostome, *Serm.*

Ce n'est pas seulement l'effusion du sang qui est réputée comme martyre, mais la servitude d'une âme dévouée est aussi un martyre quotidien. S. Jérôme, *Vie de saint Paul.*

Voici le seul paiement convenable : donner du sang en retour du sang. Aussi nous qui sommes rachetés par le sang du Christ, nous mourons volontiers pour la rédemption. Id., *Lettres.*

Le martyr est plein de joie et triomphant; bien que son corps soit déchiré et que le fer fouille ses entrailles, il regarde gaie-

ment son sang sacré sortir en bouillonnant de son corps. Où donc alors est l'âme du martyr? Elle est sans doute en sûreté, elle est dans le roc, elle est dans les entrailles de Jésus. S. Bernard, *sur le Cantique des cantiques.*

Si elle habite dans le roc, qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle en prenne la dureté? Et il n'est pas étonnant non plus qu'étant sortie du corps, elle n'en ressente pas les douleurs; et ce n'est pas l'insensibilité qui produit cela, c'est l'amour. Car les sens ne sont pas perdus, mais soumis; la douleur existe, mais elle est méprisée. Id., *ibid.*

Il y a dans les souffrances quotidiennes du corps, une espèce de martyre et d'effusion de sang; il y a aussi une espèce de baptême dans la componction du cœur et dans la continuité des larmes; car il est nécessaire pour ceux qui ont le cœur faible et timide qu'ils répandent leur sang pour le Christ par un martyre plus doux, mais journalier, puisqu'ils ne peuvent le supporter d'une seule fois. De même pour le sacrement de baptême, puisqu'on ne peut l'administrer qu'une fois, il faut que ceux qui commettent souvent des fautes et en plusieurs manières, y suppléent par des ablutions de larmes plus fréquentes. Id., *Sermons.*

Autre chose est de manquer de courage pour le martyre, autre chose est que le martyre manque au courage. S. Cyprien, *Serm. sur la Cond. mort. des hommes.*

Il y a des martyrs qui se font gloire d'être enchaînés dans des prisons, d'autres se félicitent d'être battus de verges, ceux-ci présentent avec joie leur tête à couper aux païens; plusieurs courent aux bûchers dès qu'ils sont construits, et s'élancent avec une pieuse vivacité dans le feu qui fait trembler leurs bourreaux; ceux-là, condamnés à être submergés, se jettent dans les flots qui ne doivent pas les faire mourir, mais leur procurer le rafraîchissement de la béatitude éternelle; ils offrent à Dieu leur corps tout entier comme une victime et un holocauste. S. Hilaire.

Les martyrs s'avançant au milieu de leurs persécuteurs ont confessé qu'ils étaient chrétiens. O heureuses les langues qui ont prononcé ces saintes paroles! L'air, en les recevant, en est devenu sacré; les anges, en les entendant, y ont applaudi; le diable

avec tous les démons ont subi par elles une grande défaite, et enfin le Seigneur les a inscrites dans le ciel. S. BASILE. *Homélie* 40.

Autrefois on honorait les saints qui mouraient par des lamentations et des pleurs; mais maintenant nous nous réjouissons à leur mort. Car la nature des choses tristes a changé depuis le crucifiement du Seigneur; nous n'accompagnons plus de nos lamentations les funérailles des saints, mais nous nous livrons à des transports de joie autour de leurs tombeaux et pour ainsi dire à des danses sacrées. Car déjà le martyr ne fait plus attention au danger mais à la couronne qui l'attend; il n'a plus peur du supplice, mais il accorde des récompenses. Id., *sur Barlaam, martyr.*

Nos pères ont combattu contre les douleurs les plus aiguës, nous, au contraire, combattons contre les plus douces voluptés. Ils ont vaincu les tourments des flammes, triomphons des traits enflammés des vices. Car comme nous savons qu'il y a des combats sans persécuteur, Dieu peut nous donner la couronne du martyre sans répandre notre sang. En effet, si nous appelons jour de naissance ce jour où nous apparaissons à la lumière dans le péché, dans la douleur et pour la douleur, où nous entrons en ce monde avec des vagissements; n'est-il pas plus juste de célébrer comme leur jour de naissance celui où les saints sortent de cette lumière corruptible pour entrer dans cette clarté nouvelle et éclatante du siècle à venir, où les fils des hommes arrivent à être adoptés par le Père céleste, et où, sortant d'être les concitoyens des mortels, ils deviennent tout-à-coup concitoyens des anges? EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie sur la naissance de saint Genet.*

Apprenez de nous, disent les martyrs, à obtenir la foi en la cherchant, à la pratiquer en vivant, et à la conserver en mourant; apprenez à craindre plus le péché que le glaive; apprenez, pour votre vie future, à aimer mieux la justice, la foi et la crainte de Dieu que votre vie temporelle. Prenez garde de perdre, dans la sécurité de la paix, ces choses que nous avons conservées au milieu des tribulations de la guerre.

Prenez garde de perdre dans le port l'ancre de la religion que nous avons su garder au milieu de la tempête. Prenez garde de juger comme misérable une vie bonne que vous aurez vue par-

fois soumise au malheur ; prenez garde de penser qu'il faille attendre un bonheur quelconque dans cette arène du monde où nous avons été envoyés pour soutenir des combats. On peut s'y préparer le bonheur, mais l'y obtenir est chose impossible ; n'y cherchez pas ce qu'aucun saint n'y a obtenu ; n'y cherchez pas ce que Jésus-Christ n'y a pas trouvé. Si le monde possédait la paix, les martyrs n'y auraient pas la gloire du triomphe. Id., *ibid.*

## XXIII.

### L'homme.

Que l'homme ne se désespère pas à cause de la faiblesse de sa nature ; qu'il considère le sang du Fils unique de Dieu, et que, dans cette valeur infinie, il voie quelle est sa valeur propre. S. Grégoire, *Morales*, IV, xvii.

« Vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte. » *Job.* xiii, 25. L'homme est une feuille, parce qu'il est tombé de l'arbre dans le paradis terrestre, et parce qu'il est emporté par les tentations et soulevé par une foule de désirs. On lit donc : « Contre une feuille que le vent emporte ; » c'est-à-dire, pourquoi poursuivre avec tant de rigueur celui que vous savez être si faible dans la tentation. Id., *ibid.*, XI, xxiv.

Réfléchissez à ce que vous avez été avant de naître, à ce que vous êtes depuis votre naissance jusqu'à la mort, et à ce que vous serez après cette vie. De là ces paroles d'un poète : La beauté, la faveur du peuple, le feu de la jeunesse et les richesses l'ont empêché de connaître ce que c'est que l'homme. Après l'homme, ce sont les vers ; après les vers, la puanteur et un objet hideux. C'est ainsi que l'homme est changé en quelque chose qui n'a plus rien de l'homme. S. Bernard.

Hélas ! d'où vient cet orgueil de l'homme ? D'où vient cette superbe ? Lui dont de malheureux besoins et le châtiment précipitent la pénible vie ; lui dont la nécessité plus triste encore de la mort termine le châtiment ; lui à qui tout n'est qu'un moment, la vie un naufrage, le monde un exil ; lui à qui manque la vie, ou sur qui la mort est toujours suspendue comme une menace perpétuelle. Alain, *des Plaintes de la nature.*

Il y a des hommes qui changent en fraude et en perversité la raison que les dieux immortels leur ont donnée. CICÉRON, *de la Nature des dieux*, liv. III.

Réflexions de l'auteur.

L'homme est placé entre deux genres bien différents; il tient le milieu entre la brute et l'ange. La nature humaine occupe tout l'espace qui se trouve entre ces deux genres; de là cette diversité de caractères et de mœurs parmi les hommes; car il y en a qui ne diffèrent pas moins par la variété des caractères que par les formes du visage : selon qu'ils sont plus près de l'un ou de l'autre de ces deux extrêmes, ils participent à la nature de l'ange ou de la brute. Quelques-uns, par l'élévation et la finesse de leur esprit, paraissent, en quelque sorte, être plus proches de la nature de l'ange. Tels sont, pour ne parler ni de saint Thomas ni de saint Augustin, qui avoue, dans ses *Confessions*, avoir appris toutes les sciences sans le secours d'un maître, tels sont Aristote, Platon et Cicéron, ce génie incomparable, selon Pline. D'autres, au contraire, ont l'esprit tellement grossier et obtus qu'ils paraissent se rapprocher davantage de la brute, et avoir à peine, excepté la figure du corps, quelque chose de la nature raisonnable. Aussi se laissent-ils conduire non pas tant par l'esprit et la raison que par les instincts et les appétits des animaux; tels sont ceux que, d'ordinaire, nous appelons barbares. Mais cette considération, entre autres choses, a pour but principal d'avertir les hommes d'esprit et de sagesse de se laisser moins émouvoir par l'ignorance et les fautes des hommes grossiers. La nature paraît les avoir formés tels; et pour vaincre la nature il faut à chacun un secours spécial de Dieu.

L'homme a quelque chose qui lui est particulier entre les autres animaux, comme l'enseigne saint Thomas. Les autres animaux, en effet, ne se trompent jamais dans ce qui a rapport à la conservation de leur nature et ne font jamais rien contre elle. L'homme seul, tout en étant une créature raisonnable, se donne mille peines pour détruire la dignité de sa nature, que dis-je? pour agir contre sa conservation et sa vie. La cause de ce dés-

ordre, toujours d'après saint Thomas, est que les hommes, pour la plupart, suivent leurs sens et leurs passions, et non point la règle de la raison. Or ceux qui en agissent ainsi doivent plutôt être comptés parmi les animaux que parmi les hommes. En effet, si, comme nous venons de le dire, nous comptons parmi les animaux plutôt que parmi les hommes ceux qui ne brillent pas par la finesse de leur esprit (quoique cela puisse avoir lieu sans qu'il y ait faute de leur part), combien plus ne devons-nous pas compter parmi les animaux, lors même qu'ils seraient nés dans la plus illustre famille, ceux qui se laissent conduire, non par la raison, mais par leurs instincts et leurs passions, chose qui, entre parenthèse, est coupable?

Voyez sur ce sujet les chapitres intitulés : *Misères de la vie humaine; Vie et connaissance de soi-même.*

## XXIV.

### La femme.

A peine se trouve-t-il une femme, si laide ou si vieille qu'elle soit, qui ne se réjouisse et n'entende avec plaisir dire d'elle qu'elle est belle. Les louanges qu'on donne à leur beauté font plaisir aux plus chastes. S. Jérôme, *Lettres.*

« Les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile. » *Prov.* v, 3. Dans un rayon, il y a deux choses : le miel et la cire; sur le visage de la courtisane, il y a deux choses également : les attraits et la grâce, c'est-à-dire, la beauté de la figure et la douceur du langage. La cire allume le feu, le miel donne la douceur. Ainsi la beauté de la courtisane embrase la chair du feu de la passion; mais elle captive l'esprit par les douceurs d'un séduisant langage. Le miel tombe goutte à goutte; la courtisane efféminе ses paroles et les rend les plus douces possible. Mais l'amertume d'une mort éternelle accompagne cette douceur. De là découlent en dernier lieu des choses amères comme l'absinthe, aiguës comme un glaive à deux tranchants. La femme aime pour surprendre; elle trompe pour enlever; elle aime ce que vous avez

et non pas ce que vous êtes. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Lettre à un ami qui voulait se marier.*

La femme méchante ne s'adoucit jamais ; si on la traite avec dûreté, elle s'irrite; si c'est avec douceur, elle s'élève et s'enorgueillit. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Cuire du fer est plus facile que de châtier une femme. Id., *ibid.*

Que celui qui a une mauvaise femme, comprenne qu'il a reçu le châtiment de ses péchés. Id., *ibid.*

Il n'y a dans le monde aucune bête féroce qui puisse être comparée à une femme méchante. Id., *ibid.*

Il est dur d'avoir pour épouse une femme pauvre ; il est dur également d'en avoir une riche. Dans un cas, c'est le bien du mari, dans l'autre, c'est son autorité et sa liberté qui se trouvent diminués et lésés. Id., *ibid.*

L'esprit de la femme est très-ingénieux à amollir le cœur de l'homme et à le détourner de sa condition, surtout si cette femme est dissolue. PHILON.

La femme n'aime qu'elle, est jalouse d'elle, et elle met un zèle étonnant à pervertir les mœurs de l'homme. Id., *ibid.*

Quelqu'un demandait à Démocrite pourquoi, malgré sa haute taille, il avait pris une femme si petite : « Devant choisir un mal, dit-il, j'ai pris le plus petit. » DÉMOCRITE.

Quand une femme dit vous aimer et vous rechercher, craignez-la alors davantage que lorsqu'elle vous insulte. SOCRATE.

Socrate dit à des jeunes gens qui le consultaient sur la manière de contracter un mariage : De même que les poissons qui ne sont point encore dans les filets du pêcheur, désirent y entrer, et que ceux qui y sont déjà désirent en sortir ; de même, jeunes gens, faites attention à ce qu'il ne vous arrive rien de semblable. Id.

Personne n'aime plus la vengeance que la femme.

Feu, eau et femme, voilà trois maux.

La femme va hardiment à tout ce qu'elle aime ou déteste, et elle est très-habile à nuire quand elle le veut. Mais pour ne point vous retenir plus longtemps, lisez l'Auréolus de Théophraste et la

Médée de Jason, et vous verrez que peu de choses sont impossibles à la femme. Cher ami, que le Dieu tout-puissant vous fasse la grâce de ne pas être trompé par les artifices d'une femme toute-puissante. VALÉRIUS, *Lettre à Ruffin.*

Réflexions de l'auteur.

La femme est une créature malheureuse. C'est à elle en effet qu'il a été dit : « Je vous affligerai de plusieurs maux. » *Gen.* III, 16. Lia rendait grâces au Seigneur de la naissance de ses fils et leur donnait des noms qui témoignaient de la reconnaissance de son cœur; et cependant, il n'est nullement fait mention de la fille de Lia.

« Le vin et les femmes font tomber les sages. » *Eccle.* XIX, 2. Ce danger ne pouvait être mieux dépeint qu'en le comparant au vin qui aliène complètement le cœur de l'homme. L'exemple de David et de Salomon nous le démontre suffisamment.

On trouve beaucoup de choses sur la méchanceté et le caractère de la femme au chapitre vingt-cinq de l'Ecclésiastique : « La tristesse du cœur, y est-il dit, est une plaie universelle, et la malignité de la femme est une plaie consommée. Toute plaie est supportable plutôt que la plaie du cœur; toute malice l'est aussi, plutôt que la malice de la femme. » XXV, 17, 18, 19. Ce qui peut se traduire ainsi plus clairement : La plus grande plaie est la tristesse du cœur, la plus grande malice, la malice de la femme. Je consens volontiers à supporter une plaie quelconque, pourvu que ce ne soit pas celle du cœur, une malice quelconque pourvu que ce ne soit pas la malice de la femme, etc. Tout ce que je viens de dire ne regarde pas toutes les femmes, mais seulement la malice de quelques-unes d'entre elles, avec lesquelles il est non-seulement très-dangereux, mais aussi très-difficile d'habiter.

Dans un prochain chapitre, il sera parlé plus au long des deux espèces de femmes, c'est-à-dire des bonnes et des mauvaises.

## XXV.

### Misère et condition de la nature humaine après la chute.

L'homme qui aurait dû être, s'il n'eût pas péché, spirituel

même dans sa chair, devient en péchant, charnel même par son esprit. C'est pourquoi il ne s'inquiète plus que des choses corporelles. S. Grégoire, *Morales*, V, xxiv.

Notre nature soumise par châtiment à la faute qu'elle avait commise, s'est mise, par ce fait, hors de sa nature. Id., *ibid.*, VIII, xi.

« Qu'est-ce que l'homme pour être sans tache et paraître juste étant né d'une femme? » *Job.* xv, 14. Comment l'homme paraîtra-t-il juste, lui qui est né de la source de l'injustice? Id., *ibid.*, XII, xv.

C'est parce que l'arbre de la nature humaine est pourri dans sa racine qu'il ne peut vivre dans la vigueur de son âge. Id., *ibid.*, X, viii.

Saint Augustin montre par l'exemple suivant la corruption de la nature humaine.

Il y avait dans le voisinage de notre vigne un poirier chargé de poires; elles n'étaient ni belles, ni très-bonnes à manger. Cependant nous réunissant une troupe d'enfants des plus pervers, nous fîmes le complot d'aller secouer l'arbre, et d'en emporter les fruits; et nous l'exécutâmes pendant une belle nuit. Nous revînmes donc tout chargés de ces fruits; non pour nous en régaler (car à peine goûtâmes-nous à quelques-uns), mais décidés à les jeter aux pourceaux, pourvu que nous eussions accompli notre projet qui ne nous plaisait que parce qu'il était criminel. Voilà mon cœur, ô mon Dieu! voilà ce cœur que vous avez regardé avec compassion au fond de l'abîme. Qu'il vous dise maintenant, mon cœur, ce qu'il prétendait en faisant ainsi le mal sans aucun intérêt, en ne cherchant d'autre motif de sa malice que la malice même. Elle était hideuse, et je l'ai aimée; j'ai aimé à perdre mon âme; j'ai aimé ma difformité! S. Augustin, *Confessions*, liv. II, c. iv.

Qui m'a créé? N'est-ce pas mon Dieu, non-seulement un Dieu bon, mais qui est la bonté même? D'où me vient donc de vouloir ainsi le mal, de ne pas vouloir le bien, ce qui fait que je suis vraiment coupable, et justement puni? Qui a pu mettre cela en moi? Qui a planté en mon cœur une racine si amère, puisque je

suis tout entier l'ouvrage de Dieu si souverainement bon? Si le démon en est l'auteur, qui l'a fait lui-même démon? Si c'est une volonté perverse qui, d'ange de lumière qu'il était, en a fait un ange de ténèbres, comment cette volonté, qui l'a perdu, a-t-elle pu naître en lui, puisque par la bonté infinie de son créateur, rien n'avait été mis en lui qui ne fût bon? Ces pensées pesaient en quelque sorte sur mon esprit, et me replongeaient dans mes anciennes ténèbres. Id., *ibid.*, liv. VII, c. IV.

### Réflexions de l'auteur.

Le Prophète a cru que tout n'était que vanité dans l'homme, quand il a dit : « En vérité, tout homme qui vit sur la terre, n'est qu'un tissu de vanités. » *Ps.* XXXVIII. Que peut-on dire en effet de plus fort que d'appeler l'homme non-seulement une vanité, mais un tissu de vanités? Il en est de même de ce verset : « Mais les enfants des hommes sont vains. » *Ps.* LXI. Y a-t-il, je le demande, quelque chose de plus vain que celui qui, par la raison qu'il porte à son bonnet une plume d'autruche ou de tout autre oiseau, pense marcher plus légèrement encore que cette plume elle-même? qui se fait gloire auprès des autres d'une chose si vaine, et croit à cause de cela être remarqué de tout le monde?

On peut établir la grandeur de la corruption de notre nature par la comparaison suivante. Les oiseaux de proie les plus grands et les plus forts, si féroces et si sauvages qu'ils soient, dans l'espace de trente jours ou un peu plus, se familiarisent tellement avec l'homme, qu'au moindre signe de la main ou de la voix, ils accourent à lui en toute confiance du haut de l'air, ou de la cime des nues où ils volaient; et ainsi, par une habitude acquise en peu de jours, ils perdent leur férocité naturelle; mais l'homme qui a gardé la chasteté pendant trente années et plus, ressent encore fréquemment l'aiguillon de la chair, et peut à peine échapper aux désirs et aux excitations de sa nature.

La nature a été prodigieusement bouleversée par le péché. Il appartenait en effet à la raison de diriger les passions de l'âme qui, de leur nature, sont aveugles. Mais l'homme est tellement

esclave de ses passions que, très-souvent, l'office de la raison est non pas de les diriger mais de leur obéir, c'est-à-dire de chercher la voie qui lui permette de se livrer sans danger et d'une manière agréable à ses désirs et à ses passions. Cela fait que la noblesse, dégénérant de la noblesse de sa condition, prend en quelque sorte la nature de la chair. De même « que celui qui s'attache à la courtisane, ne fait plus qu'un corps avec elle, » de même la raison qui s'attache à la chair, devient en quelque sorte la chair elle-même, ou ce qui est plus grave encore, la raison devient l'esclave le plus vil de la chair, quand elle dépense toute sa force en satisfaisant les passions de la chair, elle qui, pourtant, lorsque auparavant elle s'attachait à Dieu, ne faisait qu'un esprit avec lui.

« Dieu sonde l'abîme et le cœur des hommes. » *Eccle.* XLII, 18. Ici, le cœur de l'homme signifie non pas tant les pensées de l'homme comprises de celui qui les a, que la malice du cœur humain qui est connu de Dieu seul. Il est dit ailleurs, sur le même sujet : « Qu'y a-t-il de plus corrompu que ce que pense la chair et le sang? » *Eccle.* XVII, 30. Car il connaissait ce qui était dans l'homme. Ainsi donc, ces trois choses sont comparées entre elles. Dieu, l'abîme et la malice du cœur humain occasionnée par le péché. Or cette considération doit faire naître en nous la vraie humilité du cœur, une chasteté craintive, et une garde continuelle de nous-mêmes, quand un honme pieux remarque qu'il a en lui un tel hôte.

C'est chose étonnante à dire combien grandes sont l'intelligence et l'ardeur de l'homme pour les choses humaines, et combien, au contraire, il est languissant et plein de torpeur pour celles qui sont spirituelles et divines. Pour les premières, il a des yeux de lynx et des ailes d'aigle ; mais pour les dernières, il est plus aveugle que la taupe et plus lent que la tortue ; quoique les premières soient peu importantes, et que les secondes soient de la plus grande et de la dernière importance. D'où vient donc une pareille perversité? Sans doute de la chute de la nature par le péché. Avant le péché, l'homme, destiné aux choses surnaturelles et divines, avait reçu des dons surnaturels et les moyens néces-

saires pour arriver à cette fin; mais dès qu'il fut tombé dans le péché, il fut dépouillé des dons célestes dont sa nature avait été enrichie. Une fois placé dans cet état, il n'est pas étonnant qu'il n'ait que du dégoût pour les choses spirituelles, tandis qu'au contraire, il se sente tout porté et tout disposé pour les choses naturelles. De même que l'eau, par sa nature et par sa pente, ne remonte pas, à moins d'y être forcée par l'art de l'homme, de même, comme le dit saint Thomas, l'homme laissé à lui-même, est plein d'habileté et de spontanéité pour les œuvres qui sont dans sa nature; mais il n'est qu'ineptie pour les œuvres surnaturelles, s'il ne reçoit pas un secours du dehors. Avant le péché, il habitait la région de l'amour divin; maintenant, il passe sa vie dans celle de l'amour-propre. C'est pourquoi, il s'aime pardessus tout, il se cherche dans tout, rapporte tout à lui, afin d'y trouver ses avantages. Pour éviter des désagréments, il parcourt les continents et les mers; lui qui ne craint ni le fer, ni le feu, pourvu qu'il satisfasse ses aises et ses plaisirs, peut à peine cependant jeûner un jour pour Dieu.

De même que le feu est en quelque sorte caché dans les veines du caillou et ne se manifeste au-dehors que quand le fer frappe ce caillou; de même le feu de la concupiscence est caché dans nos entrailles, et ne s'allume que quand les occasions se présentent, quand nous voyons, entendons ou touchons les choses qui allument ce feu. Je n'ajouterai pas que la malice de notre cupidité est telle que souvent elle s'embrase par sa propre force sans aucun choc extérieur. C'est à cela en effet que semble s'appliquer cette parole : « Ne vous fiez jamais à votre ennemi; car sa malice est comme la rouille qui revient toujours au cuivre; quoiqu'il s'humilie devant vous et qu'il aille tout courbé pour marquer sa soumission et son respect, soyez vigilant, et donnez-vous garde de lui. » *Eccle.* XII, 10, 11. Cette comparaison si juste nous montre la corruption de notre nature, qui est tellement blessée par le péché que lors même qu'elle ne serait pas poussée au mal par une force extérieure, elle engendrerait la rouille de ses diverses passions. C'est pour cela qu'il est dit dans la Genèse : « L'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont

portés au mal dès sa jeunesse. » VIII, 21. Nous dire qu'il ne faut jamais nous confier à notre ennemi, c'est-à-dire à notre corps, signifie que l'homme ne peut jamais dans cette vie atteindre ce degré de vertu, où il puisse n'avoir plus rien à craindre de cet ennemi. Les passions, en effet, peuvent diminuer en cette vie, mais non pas cesser tout-à-fait.

Ce qu'est l'état de la nature humaine après le péché, le Roi-Prophète nous le montre par ce seul mot, lorsqu'il nous dit : « Il se souvenait de la faiblesse de leur chair. » *Ps.* LXXII. Quoique l'homme soit composé de chair et d'esprit, toutefois l'esprit, noyé dans la chair, devient en quelque sorte chair, bien plus, esclave de la chair. En effet, le contenu prend la forme du contenant et participe à sa nature. Ainsi nous voyons le fer, jeté dans le feu, devenir en quelque sorte du feu ; et une eau odoriférante, mêlée à de la boue, perdre son odeur. Telle est la difformité et la malice du péché qui nous fait mépriser Dieu en qui « nous avons la vie, le mouvement et l'être, » pour la poussière si vile des choses terrestres. Telle est donc cette inclination de notre nature déchue pour un si grand mal que saint Augustin, séduit par l'erreur des Manichéens, se donna mille tourments en cherchant, jusqu'à l'âge de trente ans, à expliquer la cause de ce grand mal par d'étonnants et incroyables systèmes. Aucune raison ne pouvait lui persuader que ce mal si grand, c'est-à-dire l'inclination de notre nature au mal, provînt du bien suprême qui, tout-à-fait bon et souverainement bon, a fait toutes choses bonnes. Et il ajoute ensuite : « Parce que mon âme n'osait pas dire que son Dieu lui déplaisait ; elle ne voulait pas que tout ce qui lui déplaisait fût de vous. » Au livre VII, chapitre V et suivants, il parle longuement sur ce sujet, c'est-à-dire sur l'origine du mal. Or ces efforts d'un homme si savant doivent nous faire comprendre combien grande est la difformité et la malice du péché, et combien puissante est l'inclination au mal de notre nature déchue, elle que Dieu a créée cependant. Mais le démon, cet inventeur du péché, l'a corrompue ; et alors, blessée par le dard du serpent, elle s'est trouvée portée à toute espèce de crimes.

Saint Augustin (*Confessions*, liv. II) compare avec beaucoup de

justesse à un fossé fangeux la nature déchue et le cœur de l'homme, fossé d'où s'exhalent les nuages de la fangeuse concupiscence de la chair, et ces désirs irritants de l'âge qui obscurcissent et couvrent de brouillards l'esprit de l'homme.

« Pourquoi, dit le saint homme Job, m'avez-vous mis en butte à tous vos traits? » VII, 20. Certes, c'est une misérable condition que celle qui nous fait nous révolter contre le pouvoir de notre Créateur. Donnons-en des exemples. Quand le Seigneur ordonna aux enfants d'Israël de marcher en avant pour conquérir la terre des Chananéens, saisis d'une grande frayeur, ils ne voulurent point marcher en avant, et s'efforcèrent de revenir en Egypte. Mais lorsque le Seigneur, voyant leur perfidie, eût changé leur ordre de route, ils marchèrent en avant malgré le commandement de Dieu et de Moïse. Il en fut de même au temps où le Seigneur prescrivait l'observance du sabbat et de ses lois; il se trouva des gens qui lui désobéirent. Et quand il eut retiré cette observance, ils l'observèrent dès lors avec opiniâtreté.

Nous voyons quelquefois des malades à qui les boissons froides sont très-nuisibles et à qui, au contraire, la nourriture serait très-nécessaire à cause de leur grande faiblesse produite par une longue abstinence; nous les voyons, dis-je, prendre ces boissons froides avec avidité, et n'avoir que du dégoût et de l'horreur, au-delà de tout ce qu'on peut dire, pour la nourriture. Cet exemple est bien l'image de la maladie de notre nature déchue; cette maladie qui nous fait boire avec avidité les vices qui donnent la mort à notre âme, et qui ne nous inspire qu'un dégoût extrême pour les œuvres de piété et de justice qui nous procurent le salut et la vie. Voilà pourquoi le saint homme Job s'écriait : « Pourquoi m'avez-vous mis en butte à tous vos traits, et dans un état où je suis à charge à moi-même? » VII, 20. Oui, Seigneur, ce que vous voulez, je ne le veux pas, ce que vous ne voulez pas, je le veux; et ce n'est pas avec modération que je le veux, mais c'est avec une soif ardente que je le désire.

J'ai vu, près de la mer, un puits plein d'une eau douce et bonne. Un jour, contre toute prévision et contrairement au flux habituel des eaux, la mer inonda tellement la plage que le puits

fut rempli d'une eau impure. Il en advint que l'eau du puits, de douce qu'elle était, conserva longtemps la saveur salée de l'eau de mer. Cette image désigne très-bien la maladie de notre nature déchue, qui était très-pure avant sa chute et n'avait aucune âcreté. Mais, après la chute, elle perdit son ancienne douceur et sa pureté primitive, et s'imprégna de la saveur et de la nature du péché qui la corrompit.

Quand un chien enragé se jette sur quelqu'un et le mord, il lui communique sa rage; de même l'antique serpent corrompit l'homme par sa morsure et par son dard, et le rendit semblable à lui, c'est-à-dire le changea en quelque manière en serpent, et par conséquent le rendit venimeux, nuisible et trompeur. De là, dans l'homme, tant de ruses, de fourberies, de fraudes, etc. C'est pour cela que le saint homme Job s'écriait : « J'ai été le frère des dragons et le compagnon des autruches, » *Job*. XXX ; et que le Seigneur disait à Ezéchiel : « Vous habitez au milieu des scorpions. » *Ezech*. II. Ajoutons que de même que les hommes pieux en qui Dieu habite deviennent en quelque sorte des dieux; ainsi ceux en qui le démon habite deviennent semblables à lui, c'est-à-dire orgueilleux, envieux, menteurs et cruels.

Dans la crainte que les jugements du vulgaire, et les actions, les paroles et les exemples des hommes pervers ne vous troublent, contemplez l'état de la nature humaine après cette chute universelle; et vous comprendrez qu'elle a été laissée telle que serait une horloge qui aurait été arrangée sans les lois et l'ordre qui doivent la faire marcher, et qui marquerait de travers les heures du temps. Telle qu'une lyre dont les cordes retentiraient sans aucune mesure, produirait un son qui serait rien moins qu'harmonieux; tel a été l'état de la nature humaine après le péché. Pourquoi donc alors tant s'étonner des erreurs et des folies de l'homme? Pourquoi s'indigner si vivement contre ceux qui pèchent? Certes, on ne le fait pas sans orgueil. La vraie justice produit la pitié et la compassion, tandis que la fausse justice ne produit que la colère et l'indignation.

## XXVI.

### L'âme.

C'est inutilement qu'il a reçu une âme celui qui ne pense qu'au présent et ne songe pas à l'avenir; celui qui néglige la vie de son âme et lui préfère le soin de la chair. Mais il n'a pas reçu une âme inutilement celui qui, par une attention continue, met à profit pour elle tout ce que fait son corps. S. Grégoire, *Morales*, VII, xix.

Le Seigneur ordonna que le malade emportât son lit, parce que celui que le Seigneur guérit supporte les injures de la chair après s'être auparavant reposé dans ses délices. Id., *ibid.*, XXIII, xxiii.

Comment pourrons-nous comprendre l'excellence de la nature des esprits bienheureux, nous à qui celle de notre âme est en quelque sorte incompréhensible? Quelle est donc cette âme qui donne la vie à notre corps, et qui ne peut pas, ainsi qu'elle le voudrait, s'entretenir toujours dans de saintes pensées? Quelle est donc cette âme qui, si forte et si faible, si grande et si petite tout ensemble, découvre les secrets de Dieu, contemple les choses du ciel et acquiert, par son industrie et par son travail, la connaissance d'une infinité d'arts si commodes à la société des hommes? Quelle est donc enfin cette âme qui, remplie de tant de science et de lumières, ignore cependant comment elle a été créée? Quoiqu'il n'y ait en effet rien de plus douteux que ce que la plupart des philosophes ont dit de son origine, toutefois nous reconnaissons qu'elle est un pur esprit qui a reçu l'être de la toute-puissance du Créateur de toutes choses; une intelligence immortelle qui anime et fait mouvoir un corps mortel et qui, néanmoins, est sujette au changement, exposée à perdre la mémoire des choses et à se laisser souvent troubler par la crainte et emporter à la joie. Merveille étonnante! chose digne de l'admiration de tous! Dieu, le créateur de toutes choses, est un être incompréhensible, et son nom est ineffable. Nous lisons de lui des choses élevées et admirables qui ne laissent aucun doute dans nos esprits; nous en parlons et nous les écrivons. Mais, pour ce

qui concerne les anges et nos âmes, nous ne pourrons jamais trouver de preuves évidentes de tout ce que nous venons de dire. S. AUGUSTIN, *Méditations*, c. XXVII.

L'âme est une substance créée, invisible, incorporelle, immortelle, faite à l'image et à la ressemblance de Dieu son créateur. Id., *Livre de la définition de l'âme*.

O âme parée de l'image de Dieu, ornée de sa ressemblance, fiancée par la foi, dotée par l'Esprit-Saint, rachetée par le sang du Fils de Dieu, comptée parmi les anges, capable de bonheur, douée de raison, qu'y a-t-il de commun entre la chair et toi? Et as-tu pu trouver un fumier plus vil qu'elle? S. BERNARD, *Méditations*.

Un âne tombe à terre, mais il trouve quelqu'un pour le relever; une âme tombe aussi, mais elle ne trouve personne pour lui tendre la main. Id., *ibid*.

L'âme en tant qu'elle vivifie le corps, est âme; en tant qu'elle veut, elle est esprit; en tant qu'elle a de la science, elle est intelligence; en tant qu'elle se rappelle, elle est mémoire; en tant qu'elle juge bien, elle est raison; en tant qu'elle respire, elle est un souffle; en tant qu'elle sent quelque chose, elle est sens. S. ISIDORE, *Livre des étymologies*.

Dieu a établi la dualité dans notre nature. Il nous a donné deux yeux, deux oreilles, deux mains, deux pieds; et si quelqu'une des deux parties vient à être blessée, nous obéissons à nos besoins par le moyen de l'autre. Mais il ne nous a donné qu'une âme; et si nous venons à la perdre, que nous restera-t-il pendant cette vie? S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie 19 au peuple d'Antioche*.

Il est beaucoup plus nécessaire de guérir l'âme que le corps. Il vaut mieux mourir que de mal vivre. EPICTÈTE.

Quand tous les gens de bien travaillent surtout pour la postérité, c'est qu'il est probable qu'il y a quelque chose dont ils doivent avoir le sentiment après leur mort. CICÉRON, *Tusculanes*, liv. I.

Les gens de bien ne feraient pas tant d'efforts pour perpétuer leur mémoire dans la postérité, s'ils ne voyaient dans leur esprit

que la postérité peut un jour leur appartenir. N'aurait-il pas été beaucoup mieux pour eux de couler des jours tranquilles et exempts de tout travail et de toute contention d'esprit? Mais j'ignore comment l'âme en s'élevant elle-même aperçoit toujours ainsi la postérité, comme si elle ne devait vivre que lorsqu'elle aurait quitté cette vie. Id., *de la Vieillesse.*

On lit dans Xénophon que le grand Cyrus, en mourant, dit ces paroles : « Ne craignez pas, mes chers enfants, qu'en vous quittant je n'existe plus ailleurs. Car, pendant que j'étais près de vous, vous ne pouviez voir mon âme ; et néanmoins, vous reconnaissiez à mes actions qu'elle existait dans mon corps. Soyez donc assurés qu'elle existe encore, lors même que vous ne la reverrez plus. » Id., *ibid.*

L'âme humaine, cette portion de l'intelligence divine, ne peut être comparée à aucune autre chose, si ce n'est à Dieu, si toutefois on peut parler de la sorte. L'âme, lorsqu'elle a été bien cultivée et qu'on a eu un tel soin de sa force morale qu'elle ne peut plus être aveuglée par l'erreur, devient une intelligence parfaite, c'est-à-dire, la raison absolue, ce qui est la même chose que la vertu. Id., *Tusculanes,* liv. V.

### Réflexions de l'auteur.

De même que l'appétit naturel de la matière à prendre une autre forme que celle qu'elle a, prouve la corruption de toutes les choses matérielles, de même, par opposition, le désir naturel de l'éternité, qui se trouve dans notre âme, doit prouver son immortalité. Autrement, notre nature aurait été créée dans de mauvaises conditions, si elle nous eût imposé le désir naturel d'une chose impossible ; puisque c'est entièrement en vain que nous l'aurions désirée.

De même que dans les noix, les amandes et les châtaignes, ce qui importe est le noyau (les écorces n'étant que comme le fourreau, et le réceptacle de ces fruits), de même l'âme de l'homme est comme le noyau, et son corps comme l'écorce et le réceptacle, ou comme le dit saint Pierre, « la tente, » bien que cette partie de l'homme soit cependant la partie la plus vile. Cette comparai-

son nous montre combien ils renversent l'ordre des choses ceux qui ne prennent soin que du corps, comme s'il était le noyau, et mettent toute leur sollicitude à le bien soigner.

L'homme fait preuve d'une bien grande perversité, quand, de cette intelligence si élevée qui lui avait été donnée pour commander à la chair, il fait au contraire une esclave de cette chair elle-même, et cela toutes les fois qu'il dépense ses forces à amasser des richesses et à courir après les plaisirs pour servir sa chair. Samson, fait prisonnier par les Philistins, nous en fournit une image. Avant sa captivité, il terrassa souvent ses ennemis; mais dès qu'il fut leur prisonnier, ils le condamnèrent à tourner la meule d'un moulin et à servir ses vainqueurs, à la manière des plus viles bêtes de somme. C'est ainsi que souffre notre âme, quand, s'éloignant de la justice, elle tombe dans le péché.

Vous qui, négligeant le soin de votre âme mettez tous vos soins et vos pensées dans l'entretien, la nourriture et le bien-être de votre corps, apprenez que vous négligez la chose la plus précieuse pour ne soigner que la plus vile. La supériorité de l'âme sur le corps peut s'établir par cette seule raison, c'est que tout ce que le corps humain a de beauté et de dignité lui vient entièrement de l'âme. La différence entre l'homme et les autres choses corporelles composées de matière et de forme, consiste en ce que ces dernières reçoivent l'être non pas de la forme seule, mais de la matière et de la forme tout à la fois. L'âme raisonnable, au contraire, a l'être par elle-même; et cet être qu'elle possède, elle le communique au corps et avec lui tous les biens qui en découlent. Ce que le corps possède quand il est séparé de l'âme, la mort nous le montre assez. Qu'y a-t-il en effet de plus horrible que le corps d'un homme mort depuis quatre jours? de plus infect à sentir? de plus hideux à voir? de plus pestilentiel pour la santé? La puanteur de ce corps corrompu infecte tellement l'air que quelquefois elle donne la mort. Tel est donc l'état du corps sans l'âme; et cependant c'est lui à qui la terre et la mer ne suffisent pas pour ses plaisirs.

« Le corps qui se corrompt, appesantit l'âme. » *Sap.* IX, 15. La cause en est que notre âme dans ce monde est semblable au

pèlerin qui parcourt des contrées étrangères. Une patrie spirituelle convient bien mieux en effet à une créature spirituelle. Mais la chair demeure en ce monde comme sur son sol natal, sa patrie, et son lieu naturel. C'est de là qu'elle reçoit de nombreux secours, comme toutes les autres choses qui se trouvent dans leur lieu naturel. Bien plus, les objets de la chair sont présents en ce lieu aux sens eux-mêmes qu'ils entraînent et attirent puissamment, tandis que les objets spirituels de l'âme, c'est-à-dire les biens célestes, sont placés loin d'elle et lui sont en quelque sorte cachés. Cela fait que l'homme a besoin d'un don et d'un secours particulier de Dieu pour cesser d'être charnel, puisqu'il est ainsi environné de toutes parts par la chair.

Il y a, dans notre âme, quelque chose de sublime et de divin, quoiqu'elle ne soit point une parcelle de Dieu, comme quelques hérétiques l'ont prétendu. Les paroles que Dieu prononça, lors de la création des animaux, le démontrent : « Que les eaux, dit le Seigneur, produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre. » *Gen.* I, 20. L'âme des poissons et des oiseaux a donc été formée de la même matière que celle dont a été formé leur corps. Mais l'âme raisonnable a une autre origine : « Dieu forma le corps de l'homme du limon de la terre et il répandit sur son visage un souffle de vie. » *Gen.* II, 7. C'est ainsi que l'âme, créée par un souffle de Dieu, porte en elle quelque chose de divin. Et c'est pour cela que les philosophes, d'après la partie supérieure de notre âme, appelèrent Dieu un esprit dépourvu de corps ; ils ne trouvèrent en effet sur la terre rien de plus digne de Dieu et qui lui fût plus semblable.

## XXVII.

### Volonté.

Tout homme est rendu malheureux non pas seulement par sa mauvaise volonté, mais bien plus encore par le pouvoir qu'il a de satisfaire les désirs d'une mauvaise volonté. S. Augustin, *de la Trinité*, liv. III.

Que personne ne cherche la cause efficiente d'une mauvaise

volonté. Elle ne produit pas, mais elle détruit; ce n'est pas une production, mais une destruction. Id., *Cité de Dieu,* liv. XII.

C'est par suite de la justice de Dieu que tantôt vous vous portez bien et que tantôt vous êtes malade. Si quand vous vous portez bien, vous trouvez que la volonté de Dieu est douce, et si, au contraire, vous la trouvez rigoureuse quand vous êtes malade, vous n'avez pas un cœur droit. Pourquoi cela? Parce que vous ne voulez pas conformer votre volonté à celle de Dieu, mais plier celle de Dieu à la vôtre. La volonté de Dieu est droite, mais la vôtre est déréglée. En conformant votre volonté à Dieu, et en ne pliant pas la sienne à la vôtre, vous aurez alors un cœur droit. Id., *Commentaires sur le psaume* XXXV.

Il n'y a rien de si facile à la bonne volonté que d'obéir à elle-même, et cela suffit à Dieu. Id., *ibid.*

Cessez d'avoir une volonté propre, et l'enfer ne sera point pour vous. Sur qui, en effet, le feu de l'enfer exercera-t-il ses fureurs, si ce n'est sur la volonté propre? Car la volonté propre combat Dieu et s'élève contre lui. C'est elle qui dépouille le paradis, qui enrichit l'enfer, qui annule le prix du sang du Christ, et soumet le monde à l'empire du démon. S. Bernard, *Sermon* 3 *sur la résurrection du Seigneur.*

C'est un grand mal d'avoir une volonté propre; elle fait que nos bonnes actions perdent tout leur mérite. Une volonté propre est celle qui n'est pas commune à Dieu et à l'homme, mais qui est à nous seulement : quand nous avons ainsi une volonté propre, nous agissons non pas en l'honneur de Dieu, ni pour l'utilité de nos frères, mais pour satisfaire les mouvements de notre esprit. Elle a pour adversaire la charité, qui est Dieu. Or la volonté propre s'attaque avec fureur au Dieu de majesté. Que les esclaves de la volonté propre écoutent et tremblent; car, en premier lieu, elle se soustrait et se dérobe à la domination de celui qui avait droit à son obéissance comme étant son auteur, puisqu'elle a été créée par lui. Mais se contentera-t-elle de cette injure? non : elle y ajoute encore; et, pour ainsi dire, elle enlève à Dieu tout ce qui lui revient et l'en dépouille. Id., *ibid.*

Je dis avec confiance que l'univers tout entier ne pourrait

suffire à celui qui a une volonté propre. Plaise à Dieu qu'elle se contentât des choses de ce monde, et qu'elle ne tournât point (chose horrible à dire) sa fureur contre son Créateur! Elle voudrait, en effet, ou que Dieu ne pût pas venger ses péchés, ou qu'il ne le voulût pas, ou qu'il les ignorât. Elle veut donc que Dieu n'existe pas, puisque, autant que cela est en elle, elle le veut ou impuissant, ou injuste, ou ignorant. Elle est, sans aucun doute, cruelle et tout-à-fait exécrable la malice qui désire que la puissance, la justice et la sagesse de Dieu périssent. Qui veut que Dieu soit injuste, veut que Dieu ne soit plus Dieu; et celui qui désire que Dieu ne soit plus, ne tue-t-il pas Dieu autant que cela est en lui? Id., *ibid.*

### Réflexions de l'auteur.

De même que dans le monde céleste il y a deux mouvements, l'un particulier à chaque corps et qui est très-lent, et un autre commun à tous et qui est très-rapide; de même, dans l'homme, il y a deux appétits, l'un qui est particulier à l'homme, c'est-à-dire qui lui convient en tant qu'il est homme, et qui est l'appétit rationnel; et un autre qui lui est commun avec les animaux, et qui est appelé l'appétit sensitif. Le premier se fait peu sentir; c'est celui qui nous porte aux choses spirituelles. Le dernier, au contraire, est très-violent; c'est celui qui nous pousse aux choses charnelles et aux biens terrestres. Cela nous fait voir combien notre nature corrompue est portée plus violemment au mal qu'au bien, aux choses visibles qu'aux invisibles, et combien il nous faut de soins et de travail pour que nous puissions réprimer par le frein de la raison cette force si grande de nos passions. Il faut, en effet, une grande force et une grande habileté au cavalier qui veut monter un cheval rebelle et indompté, qui supporte les rênes avec impatience, et fait tous ses efforts pour se débarrasser de son cavalier.

Saint Dosithée nous fait connaître avec quel soin les saints s'armaient contre les désirs de leur volonté propre. Lui-même s'était soumis en toutes choses à la volonté de son maître. Lorsqu'il commença à tomber malade, à perdre ses forces et à cra-

cher le sang, car il mourut de consomption, il apprit que des œufs mollets faisaient grand bien à ceux qui crachaient ainsi le sang. Le bienheureux alla trouver son maître, et lui dit : « Mon père, je voudrais une chose qui, à ce que l'on m'a dit, doit me soulager beaucoup ; mais je ne voudrais pas que vous me l'accordiez, parce que le désir que j'en ai eu me tourmente beaucoup. — Je ferai ce que vous me dites, lui répliqua son maître. Mais que voulez-vous ? — J'ai appris de quelques personnes, dit Dosithée, que des œufs mollets pouvaient faire beaucoup de bien à ceux qui crachent le sang. Mais, au nom de Dieu, je vous en supplie, puisque vous ne m'avez pas prévenu dans mon désir, ne veuillez pas me l'accorder maintenant à cause de ce désir de mon esprit. »

## XXVIII.

### Mouvements ou passions de l'âme.

L'âme troublée n'est pas assez maîtresse d'elle-même pour considérer ce à quoi elle peut à peine faire attention quand elle est tranquille. On ne voit point, en effet, le soleil dans les nuages, ni une image dans une eau agitée. S. Grégoire, *Morales*, V, xxxiii.

Souvent nous regardons comme une nécessité ce que le plaisir nous a fait désirer. Id., *ibid.*, IX, li.

Le soleil est souvent obscurci par les nuages, et la raison par les passions. Plutarque.

Tout homme modéré et constant jouit d'un esprit tranquille et est en paix avec lui-même. Celui qui ne se consume pas de chagrin, qui ne se laisse pas abattre par la crainte, qui ne brûle pas d'un désir trop vif pour ce qu'il attend, qui ne nage pas dans une joie vaine et futile, celui-là est un sage. Cicéron, *Tusculanes*, liv. IV.

## AU LECTEUR.

Ce qui nous fait voir combien est nécessaire la connaissance des mouvements et des passions de notre âme, c'est que la plus grande partie des vertus morales s'est trouvée constituée pour les calmer, les modérer et les ramener à un juste milieu. C'est pour

cela que saint Thomas a composé un long traité sur les mouvements et les passions de notre âme.

Ajoutez à cela qu'une connaissance complète de ces mouvements et de ces passions nous conduit à la connaissance de nous-mêmes; connaissance que les anciens philosophes regardaient autrefois comme le point culminant de toute vraie sagesse. Que le pieux lecteur ne soit donc pas mécontent si, en traitant ce sujet, nous sommes un peu plus long que nous ne l'aurions voulu. Par le moyen de cette science il pourra jugèr et discerner avec prudence quelle est non-seulement sa nature propre, mais aussi quelle est celle d'un grand nombre de peuples et de nations, ainsi que leurs mœurs et leur genre de vie. Et, chose plus grande encore, ceux qui sont violemment exposés à ces mouvements comprendront ainsi quel grand danger court leur salut et quels vices ils vont contracter s'ils ne s'examinent pas soigneusement. Tous ces avantages, nous pourrons donc les retirer de la connaissance de cette philosophie.

Il faut nous en tenir sur ce sujet à l'avis des Péripatéticiens qui soutenaient contre les Stoïciens que ces passions ne nous avaient pas été données en vain par la nature. Elles sont, en effet, comme des aiguillons et des stimulants qui excitent à l'action notre nature parfois languissante. La colère nous porte à prendre la défense de la justice. La compassion et la pitié nous font secourir les pauvres et les malheureux. Le sentiment de l'honneur nous fait affronter des dangers pour la patrie et enflamme notre courage. Comme l'honneur est attaché à un seul acte de vertu, cet attrait de l'honneur excite les hommes qui en sont épris à l'amour de la vertu. Pour le même motif, le respect et la crainte de la honte nous détournent des vices qui engendrent le déshonneur et l'ignominie. Mais les hommes abusent d'ordinaire de ces passions comme des autres bienfaits de la nature, quand, après avoir endormi et mis de côté leur raison, ils s'en servent non comme de stimulants pour la vertu, mais comme de maîtres et de conseillers pour le vice. Il y a toutefois une grande différence entre toutes ces passions. Quelques-unes sont fortes et généreuses; telles sont celles d'un grand

nombre de rois et de princes. Ainsi, si un homme veut user sagement de ces passions, il se sentira en lui de grands stimulants pour accomplir le bien. Cela fait que si quelqu'un s'enflamme d'un désir ardent pour les beaux-arts et s'adonne à leur étude, il y fera sans aucun doute de grands progrès, à moins pourtant que la nature ne s'y refuse. Le contraire aurait lieu s'il se laissait aller aux vices et aux passions. La force de ces mouvements ou passions, semblable à un sol très-fertile, est également puissante pour le bien ou pour le mal, soit qu'elle produise des épines ou des moissons. Il y a encore d'autres passions violentes; mais celles-là sont viles et abjectes; ce sont celles des hommes grossiers et barbares, et parfois même des femmes. Car la femme est un être très-porté à ce genre de passions, et c'est pour cela que l'on a dit d'elle : « Ou la femme aime ou elle haît; il n'y a pas de milieu pour elle. »

Mais puisqu'un grand nombre d'hommes et même de peuples et de nations sont en proie à ces mouvements passionnés et violents, il sera sans doute utile, 1° d'en expliquer la cause pour ceux surtout qui contractent des vices, faute de s'examiner sérieusement. Que l'on considère ceux qui en sont affectés, et l'on verra qu'ils n'ont plus leur raison aussi forte, ni leur libre arbitre aussi grand. Car il est certain que les passions violentes aveuglent la raison et diminuent le libre arbitre. Comme un poids placé dans le bassin d'une balance la fait incliner du côté où l'on a placé le poids; de même elles font incliner vers elles le libre arbitre, bien que cependant elles ne le détruisent pas complètement. On ne juge pas non plus des choses selon leur nature, mais selon les désirs des passions; et l'on est trompé comme ceux qui regardent à travers un verre rouge ou bleu. On juge les choses telles qu'elles apparaissent et non telles qu'elles sont. C'est ainsi qu'un esprit irrité juge sa colère très-juste, quoiqu'elle soit entachée de la plus grande injustice. C'est ainsi que l'avare estime l'argent non pour son utilité, mais selon sa cupidité, et place en lui le plus grand des biens. C'est ainsi que l'ambitieux, etc., etc.

Il faut aussi que ces hommes s'aiment trop eux-mêmes. Les grandes branches d'un arbre ne peuvent venir en effet que d'une

racine grande et profonde. Ainsi donc toutes les passions venant de l'amour de soi-même, comme de leur source (car c'est de cet amour que viennent la haine, la colère, l'ennui, la crainte, la joie, la tristesse et autres passions semblables), il s'ensuit 2° que si les passions sont violentes, c'est que l'amour de soi-même, qui produit de telles passions, est aussi des plus violents. Or cet amour est appelé *philautie* par les Grecs qui le donnent pour cause de toute espèce de mal ; c'est celui que l'Apôtre dit devoir surtout dominer à la fin des siècles, dans ces paroles à Timothée : « Dans les derniers temps il viendra des temps dangereux. Car il y aura des hommes pleins d'amour pour eux-mêmes, etc., » II *Tim.* III, 1, 2. 3° Il s'ensuit que les mêmes hommes poursuivent avec acharnement les honneurs, les richesses, les plaisirs, tout ce qui regarde en un mot l'avantage du corps ; car toutes ces choses sont comme les ramifications et les objets de cet amour désordonné. Quiconque s'aime trop soi-même, c'est-à-dire aime sa chair et sa vie, aime beaucoup trop aussi les biens de la chair et de cette vie, tels que sont les honneurs, les richesses et les délices ; d'où il suit que l'on a des stimulants énergiques pour pousser à l'orgueil, à l'avarice et à la volupté. 4° Il suit que de tels hommes peuvent plus difficilement acquérir les vertus qui existent dans la médiocrité et qui interviennent dans l'action de dompter et de modérer les passions. Car de même qu'un cavalier a plus de mal à soumettre un cheval de nature plus sauvage et plus impatiente du frein ; de même la raison modère les passions avec d'autant plus de difficulté qu'elles sont plus violentes et plus effrénées ; les passions médiocres et modérées sont en effet facilement ramenées à un juste milieu et facilement soumises au joug de la raison. 5° Il suit en outre que chez de tels hommes les haines sont surtout de longue durée, car la haine venant de l'amour, si cet amour, comme nous l'avons dit, est violent, nécessairement la haine qui en résulte sera violente aussi ; surtout si la haine vient de ce que l'on nous soustrait ce que nous aimons ardemment ; si nous aimons beaucoup trop, une haine implacable s'élèvera alors en nous contre ceux qui nous auront fait cette injure. 6° De tels hommes sont de plus très-ardents,

et, pour ainsi dire, très-volontaires dans les objets de leurs désirs, car les passions violentes entraînent violemment après elles la volonté; l'homme peut très-difficilement être arraché de ce à quoi il tient jusque dans la moelle des os et à quoi il est attaché par un goût de sa volonté plus prononcé que s'il ne le désirait qu'avec modération. 7° Il arrive aussi de là que de tels hommes sont plus difficiles à l'obéissance; les supérieurs ont beaucoup de mal à les conduire, puisque, pour obéir, il faut embrasser la volonté d'autrui et répudier la sienne propre qui obéit d'autant plus difficilement à un commandement étranger qu'elle est plus dans son droit. 8° Il suit encore que de tels hommes sont ce que les Grecs appellent *euphantasiotati*, c'est-à-dire des hommes qui saisissent et tiennent au delà de ce qu'on peut dire, qui s'attachent d'une manière immuable aux choses qu'ils ont fortement conçues dans leur esprit. Car l'appétit sensitif, qui est le siége des passions et la force de l'imagination, se correspondent, de même que la volonté et l'intelligence; l'un commande à l'autre et le dirige en aveugle. D'où il arrive que s'il y a dans l'appétit sensitif quelque violente passion, conséquemment la connaissance que l'imaginatiou en a et qui lui correspond, doit subsister avec la même intensité. Car on sait que les causes sont pour elles-mêmes des causes qui dans leurs résultats influent mutuellement l'une sur l'autre. C'est ainsi que nous voyons la colère excitée par le souvenir des injures, tandis que la colère elle-même aiguise et fait durer ce même souvenir. 9° Il suit aussi de là que de tels hommes entreprennent souvent des choses au-dessus de leurs forces; car par la raison que leurs passions sont grandes et qu'ils y obéissent presque toujours, il se fait que ces hommes, à moins qu'il ne s'y trouve l'inspiration divine, entreprennent fréquemment des choses au-dessus de leurs forces. A leur encontre va très-bien ce que le roi Agésilas dit à son fils qui avait attaqué l'ennemi trop vivement pour son âge : « Enfant, ajoutez à vos forces du corps, ou enlevez à celles de votre courage. » Car les fruits d'une pareille audace sont de se jeter souvent soi-même dans de grandes difficultés et dans des embarras dont on ne peut plus se retirer dans la suite; ou bien on n'obtient pas le résultat

qu'on avait attendu avec tant de peine, ou bien, succombant au milieu de la route, et brisé par la grandeur de l'œuvre, on laisse le tout inachevé. 10° Il suit encore de là que les mêmes hommes, trop légers et trop inconstants dans certaines choses, sont trop opiniâtres dans certaines autres : opiniâtres, quand ils se saisissent violemment de quelque chose, comme nous l'avons expliqué plus haut ; inconstants, parce que dans une aveugle passion et sans consulter la raison, ils se portent sans réflexion à de certaines choses ; or, dès que la passion les a quittés, ou seulement s'est calmée, ils abandonnent avec facilité ce qu'ils avaient commencé à la légère, mus qu'ils étaient par la seule passion. 11° De la même source découle aussi ceci, qu'ils se laissent fortement troubler par la bonne ou la mauvaise fortune. Les passions violentes, en effet, ont également du pouvoir des deux côtés ; voilà pourquoi la prospérité enfle et enorgueillit beaucoup trop ces hommes, tandis qu'au contraire l'infortune les attriste au point qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Tous ceux donc qui ont reçu de la nature de grandes et vives passions doivent redouter ces inconvénients dont nous avons signalé le nombre et la variété.

Au reste, puisque nous avons découvert la plaie, il est juste que nous apportions aussi les remèdes. Le premier est que chacun comprenne qu'il est gravement malade par suite de ces maladies de l'âme ; qu'en aucune manière, il ne se fie, dans le choix à faire des choses et dans le jugement à en porter, aux mouvements de son âme, tant que ceux-ci ne se seront pas calmés et apaisés, et tant qu'il n'y aura pas là un jugement mûr pour prononcer. Qu'ainsi, celui qui est violemment irrité, ne décide rien dans le moment de l'effervescence de sa colère, parce qu'alors la colère pousse à la cruauté au lieu de pousser à la justice, et qu'elle fait grand tapage d'une offense qui n'est souvent que très-légère. De même en effet que ceux qui se servent de lunettes qui rendent les objets plus grands, corrigent dans leur esprit l'erreur des sens ; de même ceux qui ont des passions violentes, ne doivent pas, selon leur caprice, porter de jugements sur les choses, dans la crainte de se tromper. Qu'on ne mesure donc pas une injustice d'après son indignation, une injure d'après

son ressentiment, un danger d'après sa crainte, la beauté d'une chose d'après sa propre admiration. Car de même que ceux qui ont la fièvre tiennent d'ordinaire pour suspecte la soif qui les tourmente, parce qu'ils sentent bien que cette soif vient plutôt de la maladie que d'un vrai besoin; de même ceux qui ont la fièvre des passions doivent tenir pour suspect tout ce qu'elles leur suggèrent.

L'autre remède est que de tels hommes, autant que possible, s'étudient constamment à se fuir eux-mêmes, c'est-à-dire, à fuir leurs tendances et leurs habitudes. Or il n'y a pas de moyen plus commode de se fuir que de puiser l'esprit de Dieu dans la contemplation des choses divines et le goût de la prière, de sorte que notre nature étant remplie par la grâce et formée par elle, elle se trouve, pour ainsi dire, placée en-dehors d'elle. C'est pourquoi, si vous voulez vous fuir, passez en Dieu : car jamais vous ne vous fuirez mieux qu'en vous réfugiant tout entier en lui. Une terre froide et desséchée est par sa nature impropre à faire germer les graines qu'on lui confie; mais arrosez-là, l'eau qu'on y verse la rend féconde : elle emprunte ainsi ailleurs ce qu'elle n'a point en elle-même. De la même manière que l'homme s'applique à réformer par la grâce notre nature dépravée par la tache du péché originel. C'est ce que font surtout, outre beaucoup d'autres choses, les exercices spirituels.

Ceci établi, il faut que l'homme se croie appelé à ce glorieux combat, savoir, de faire continuellement la guerre à ses passions et à ses désirs; qu'il sache qu'être vaincu par eux est une des plus grandes hontes, mais que les vaincre est au contraire une bien grande gloire, puisqu'il a été écrit : « L'homme patient vaut mieux que le courageux; et celui qui est maître de son esprit, vaut mieux que celui qui force les villes. » *Prov.* XVI, 32. Pour y aider davantage, qu'on imite cet exemple de Socrate qui, souvent, quoiqu'ayant faim et soif, s'abstenait de boire et de manger, pour parvenir, comme par ces petits essais, à une parfaite abnégation et à la victoire sur lui-même. Celui-là, en effet, s'abstient plus facilement des choses illicites qui, de temps en temps, se prive même de ce qui lui est permis. La grande difficulté de cette œuvre ne peut et ne doit être vaincue que par une

grande application et un travail assidu. Aux grands travaux sont réservées de très-grandes récompenses dans le ciel.

Le comble de la prudence d'un pilote est, dans une tempête, de tenir le gouvernail de manière à ce que le vaisseau ne cède pas aux flots. Car contre lui combattent les eaux de la mer auxquelles le pilote doit résister par sa prudence. Or ce que sont les flots sur la mer, les passions violentes le sont dans notre âme, surtout lorsqu'elles sont vivement excitées par quelque offense extérieure, quelque malheur ou quelque tentation, toutes choses qui sont comme des vents pour les mettre en courroux ; aussi s'efforcent-elles de renverser la nacelle de notre âme. Celui qui alors dirige le gouvernail de la prudence et de la raison de manière à conserver intacte contre le choc de ces eaux la poupe de son âme, celui-là mérite à juste titre le nom d'excellent et de prudent pilote. Du reste, quand la chose en est venue au point que le navire n'obéit plus à la barre, tout espoir de salut est perdu. Or dans cet état sont ceux qui, méprisant la conduite et les ordres de la raison, se sont laissés diriger, que dis-je, renverser par leurs passions : et tels sont la plupart des hommes.

C'est incroyable quelle force a toute passion violente pour détruire le jugement de la raison. De même, en effet, qu'un nuage épais obscurcit quelquefois l'éclat du soleil à midi, au point qu'on n'en voit plus même de trace, de même toute passion violente et déréglée couvre la lumière de la raison de ténèbres si épaisses qu'elle en laisse à peine quelque vestige dans l'homme. C'est du reste ce que Salomon nous fait assez clairement comprendre, quand il dit : « Le vin et les femmes font tomber les sages mêmes. » *Eccle.* xix, 2. Or par le mot de femme il a voulu dire tout désir violent et insensé, et il l'a assimilé au vin ; parce que ces désirs étouffent l'intelligence du sage même, l'enivrent, et le privent presque de tout le jugement de la raison. Ce n'est pas tout ; une passion violente rend encore beaucoup plus faible, comme nous l'avons dit plus haut, le libre arbitre déjà si faible par lui-même ; et plus cette passion est vive et puissante, plus le choix du libre arbitre est faible et débile. La violence de la passion excitée l'entraîne là où elle descend elle-même. Et comme toute la dignité de

l'homme se trouve dans la raison seule et dans le libre arbitre, (car tout le reste nous est commun avec les bêtes), si ces deux choses qui font la dignité de l'homme restent suspendues et empêchées dans leur action, que reste-t-il sinon que l'homme est alors égal aux animaux? On voit donc quel mal font les mouvements déréglés de l'âme quand ils viennent à s'échauffer trop vivement, puisqu'ils abaissent et pour ainsi dire corrompent la plus noble des créatures, au point de la rendre semblable aux bêtes? C'est pourquoi je vous avertis, mes frères, et vous supplie même, de mettre un frein à vos désirs, de vous appliquer, avec un soin attentif et vigilant à réprimer l'intempérance de vos passions, et de ne pas les laisser aller au-delà de ce qu'exigent les bornes de l'honnêteté et du devoir. Ne désirez rien, si bon que ce soit, d'une manière immodérée; ne vous attachez point avec un amour sans bornes, à vos enfants, à vos épouses, à vos parents, aux honneurs, aux richesses, je dirai plus, à vous-mêmes. Car il faut fuir tout excès et tout ce qui enivre le cœur de l'homme, et le fait tomber de son élévation et de sa dignité. En vous disant cela, je ne vous conseille pas, comme les Stoïciens, de n'éprouver en rien les affections et les passions humaines, comme si vous étiez de marbre; mais je vous invite à réprimer avec le plus grand soin les excès dans toutes les passions, et à vous appliquer à conserver une mesure en toutes choses : c'est en quoi consiste toute la vertu et toute la dignité. Enfin, je vous avertis de ce que dit l'Apôtre : « Voici donc ce que j'ai à dire, mes frères; le temps est court : ainsi, que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, etc. » I *Cor.* VII, 29. C'est comme s'il disait : Il n'y a qu'un seul bien qui soit immuable; tous les autres sont changeants, caducs, d'un seul instant et fragiles; aussi est-ce en celui-là seul que nous devons nous reposer et mettre toute notre espérance et notre amour. Quant aux autres, ils ne valent pas la peine que l'homme fasse effort pour eux et veuille s'y reposer; car semblables à des roseaux, non-seulement ils trompent ceux qui s'appuient sur eux, mais souvent même ils les blessent, et brisent la main de ceux qui s'y appuient.

Quand le froid, la chaleur et les autres humeurs dont se composent nos corps ont la température et la mesure que le Créateur leur a prescrites, la santé du corps est alors dans toute sa vigueur, et avec elle, nous sommes tout ardeur; mais si nous ne sommes pas dans les bornes de cette mesure, si, par exemple, la chaleur ou le froid ont plus d'intensité qu'il ne faut, alors nous sommes malades et nous n'avons sans cesse qu'une mauvaise santé : de même pour l'âme. Elle se trouve dans la paix la plus parfaite et le repos le plus grand, quand nos passions gardent la mesure que la loi divine et la raison leur ont prescrites, tandis qu'au contraire tout n'y est que maladie et souffrances, quand, une fois cette mesure dépassée, ces passions se laissent aller où les emportent la violence et la fureur. Car alors notre homme intérieur n'est pas moins secoué et tourmenté que quand l'homme extérieur l'est par la malignité des humeurs. Quand les grands fleuves coulent entre leurs rives, loin de nuire, il servent même beaucoup aux intérêts de la vie humaine : mais dès que par le débordement de leurs eaux, ils sont sortis hors de leur lit, ils ravagent les campagnes, détruisent les moissons et le fruit des fatigues des bœufs. Ainsi donc, quand nos passions se tiennent dans les limites de la raison, comme un fleuve entre les rives de son lit, elles servent, nous l'avons dit au commencement, à beaucoup de choses; mais si elles dépassent ces limites que lui ont données les lois de la raison, elles n'apportent dans la vie humaine que fléaux et ravages affreux, en brisant dans leur violence et leur fureur toutes les ressources et tous les moyens de la vie de l'homme.

## XXIX.

### Jeunesse et vieillesse.

David, âgé de soixante-dix ans, ne pouvait plus se réchauffer par suite du froid de la vieillesse. Laissant donc Bersabé, Abigaïl et ses autres épouses et concubines, on lui chercha une jeune fille nommée Abisag, de Sunam, qui dormant sur son sein le réchauffait. Quelle est donc, dit saint Jérôme, cette Sunamite épouse et vierge si brûlante qu'elle réchauffait un vieillard de-

venu froid, et si sainte qu'elle n'excitait pas au plaisir un homme qui y était tout brûlant? Presque toutes les forces du corps se changent dans les vieillards; et la sagesse seule croissant, tout le reste décroît : les jeûnes, les veilles, le travail des mains, et, pour abréger, tout ce qui se fait par le corps, une fois celui-ci brisé, deviennent moindres. La vieillesse de ceux qui ont passé leur jeunesse dans des arts honnêtes, devient, par suite de l'âge, plus instruite, et de ses anciennes études elle recueille les fruits les plus doux. Mais quoi? ne trouve-t-on pas des jeunes gens qui soient sages? Je réponds. La jeunesse, il est vrai, soutient beaucoup de luttes corporelles, et au milieu des incitations des vices et des aiguillons de la chair, comme une flamme étouffée sous du bois vert, elle ne peut développer tout son éclat : mais que la sagesse se trouve surtout dans les vieillards, c'est ce que je prouve par les exemples de certains poètes qui, tout proches de la mort, ont chanté je ne sais quel chant de cygne, plus suave qu'à l'ordinaire. Thémistocle, se voyant mourir, après avoir achevé sa cent septième année, dit, à ce que l'on rapporte, qu'il regrettait de sortir de la vie, alors qu'il avait commencé à être sage. S. Jérôme, *Lettre à Népotien*.

Devenez vieillard à bonne heure, si vous voulez l'être longtemps.

D'après Solon, la vieillesse était le port des maux, parce que tous accouraient à elle. Solon.

Ceux qui ont consumé beaucoup d'années dans la vie du corps sans aucune vertu et sans honneur, peuvent être appelés des enfants d'un long temps, ceux qui ne se sont instruits dans aucun art étant indignes du nom de vieillards. Philon.

Ceux qui ont échappé à des maîtres furieux, s'en réjouissent : de même doivent se réjouir les vieillards qui, par suite du bienfait de l'âge, ne sont plus tourmentés par la passion. Plutarque.

Malheureuse est la vieillesse qui ne se défend que par la prière. Les cheveux blancs et les rides ne peuvent pas donner tout-à-coup l'autorité; mais des années passées dans la vertu, voilà ce qui donne à l'autorité ses derniers fruits. Cicéron.

S'il faut diminuer les travaux du corps pour les vieillards,

il faut, semble-t-il, leur augmenter ceux de l'esprit. Id., *des Devoirs*, I.

### Réflexions de l'auteur.

« Ce qui rend la vieillesse vénérable, n'est pas la longueur de la vie, ni le nombre des années ; mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse. » *Sap.* IV, 8 et 9. Le Seigneur dit aussi à Moïse de choisir pour prêtres ceux que lui-même sait être des sages anciens : car il savait qu'un enfant de cent ans est un être maudit.

« Il y a trois sortes de personnes que mon âme hait, et dont la vie m'est insupportable : un pauvre superbe, un riche menteur, et un vieillard fou et insensé. Comment trouverez-vous dans votre vieillesse ce que vous n'aurez point amassé dans votre jeunesse? Qu'il est beau à la vieillesse de bien juger, et aux vieillards d'avoir de la lumière et du conseil! Que la sagesse sied bien aux personnes avancées en âge, et une conduite éclairée à ceux qui sont élevés en gloire! L'expérience consommée est la couronne des vieillards, et la crainte de Dieu est leur gloire. » *Eccle.* XXV, 3-9.

## XXX.

### Le chrétien.

Si vous étiez véritablement chrétien, vous craindriez plus le jugement de Dieu que celui des hommes. S. GRÉGOIRE.

Celui-là ne sert pas Jésus-Christ, mais se moque de lui qui se dit son serviteur, quand d'un autre côté il se cache de le servir. S. AUGUSTIN, *de la Vie chrétienne*.

Ne nous flattons pas de ce que l'on nous nomme chrétiens ; mais croyons que nous devons être jugés, à cause de cela même, s'il arrive que c'est en vain que nous revendiquons un nom étranger. Id., *ibid.*

Celui-là est vraiment chrétien qui fait miséricorde à tous, qui ne s'émeut d'aucune injure, qui sent les douleurs des autres comme les siennes propres; dont tous les pauvres connaissent la table ; qui consent à rester ignoré aux hommes pour être glo-

rifié devant Dieu et devant ses anges : qui méprise les choses terrestres pour pouvoir posséder les célestes : qui ne souffre pas que le pauvre soit opprimé en sa présence; qui soulage les malheureux; qui est prêt à pleurer en voyant les pleurs d'autrui. C'est ce que faisait saint Paul, quand il disait : « Qui est faible, sans que je m'affaiblisse avec lui? » II *Cor.* XI, 29. Id.

Qui hésite à croire qu'entre trois pécheurs, que dis-je? entre trois impies, un païen, un hérétique et un homme d'église, celui-là mérite des châtiments beaucoup plus grands qui a été revêtu d'une plus haute dignité? S. Jérôme, *sur Ezéchiel.*

Rien de plus heureux que le chrétien à qui est promis le royaume des cieux; rien qui supporte plus d'épreuves, étant sans cesse en péril de sa vie; rien de plus fort, puisqu'il triomphe du démon; rien de plus faible, puisqu'il se laisse vaincre par la chair. Il y a beaucoup d'exemples de ces deux conditions du chrétien. Le larron est sauvé sur la croix, et Judas est déchu de sa dignité d'apôtre. Qui fut plus sage que Salomon? Cependant, il s'est laissé corrompre par les femmes. Le sel est bon, et on ne fait aucun sacrifice sans en répandre sur la victime; mais s'il vient à s'affadir, on le jette dehors. Id., *Lettre au moine Rusticus.*

Pour nous, frères bien-aimés, nous sommes philosophes non en paroles, mais en actions; ce n'est pas la sagesse que nous portons sur nos vêtements, mais la vérité; chez nous, il y a bien plus connaissance intime des vertus que vaine montre, et si nous ne disons pas de grandes choses, nous faisons de grandes actions. S. Cyprien.

Chez les riches, les serviteurs et les intendants à qui sont confiés de grands mobiliers ou de vastes celliers, ne peuvent être appelés fidèles s'ils perdent ou détruisent les choses qu'on leur a confiées; de même en est-il pour les mauvais chrétiens qui perdent les choses qu'on leur a données et confiées. Or quelles sont ces choses? Quelles sont-elles? sinon celles par lesquelles nous croyons, par lesquelles nous sommes chrétiens : savoir la Loi, puis les Prophètes, puis l'Evangile, les Epîtres des apôtres, et enfin le don de la régénération nouvelle, ainsi que les autres sacrements. Salvien, *contre les païens.*

Celui qui se dit demeurer en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché : ce que ne font certainement pas non-seulement ceux qui sont à la recherche des plaisirs et des pompes du monde, mais même ceux qui abandonnent le droit d'aimer ces amours du siècle. Car ceux-mêmes qui paraissent renoncer aux richesses, n'y renoncent pas de manière à paraître y renoncer tout-à-fait ; et ceux qui pensent porter leur croix, la portent de manière à retirer plus d'honneur de la croix que de peines de leur martyre. Id., *ibid.*

Bien que nous ayons la plus sainte des lois, si cependant nous faisons ce que font les barbares, nous sommes alors pires que les barbares. Car si la loi est bonne, ce n'est pas de notre fait, mais bien un don de Jésus-Christ : c'est pourquoi, en ceci, la loi de Jésus-Christ ne nous sert de rien ; bien plus, elle nous accuse même, parce que placés sous la loi, nous faisons toutes choses contre la loi. Id., *ibid.*

Saint Cyprien fut consulté pour savoir s'il devait, parmi les chrétiens, tolérer la présence d'un histrion ; voici ce qu'il répondit : Je ne pense pas qu'il convienne à la majesté divine et à la discipline de l'Evangile que la pudeur et l'honneur de l'Eglise soient souillés d'une peste si honteuse et si infâme. Que si cet homme est dans une telle pauvreté et pénurie, on pourra l'aider dans ses besoins et le ranger parmi ceux que soutiennent les aumônes de l'Eglise, si toutefois il se contente des dépenses que fait l'Eglise, dépenses petites, il est vrai, mais pures et salutaires. Que si votre Eglise ne suffit pas à donner des aliments à ceux qui en ont besoin, il pourra alors avoir recours à nous, et là recevoir ce qui lui sera nécessaire pour sa nourriture et son vêtement. S. Cyprien, *Lettres.*

Il n'y a qu'une seule chose que le chrétien regarde comme un mal et qu'il craigne, c'est d'offenser le Maître du ciel. S. Jean Chrysostome.

Un fidèle doit être reconnu non-seulement à la participation des mystères, mais encore au changement de sa vie. Un fidèle doit être le sel et la lumière du monde. Mais si vous ne brillez pas même pour vous, si vous ne faites pas disparaître votre puan-

teur et votre pourriture, à quelles marques pourrai-je vous reconnaître comme fidèle? Est-ce parce que vous êtes entré dans les eaux de la fontaine sacrée? Mais cela même qui vous avait été conféré pour votre gloire est devenu pour vous la cause d'un plus grand châtiment. Car la grandeur de l'honneur commence, pour ceux qui n'y vivent pas conformément, à devenir un monceau de châtiments. Il convient donc qu'un fidèle brille et resplendisse non-seulement de ce que lui-même a reçu de Dieu, mais encore de ce qu'il lui a offert, et que partout il soit reconnu à sa démarche, à son aspect, à ses vêtements, à sa voix. Mais maintenant, de quelque côté que je veuille vous reconnaître, je ne trouve en vous que contradictions et différences. Si je veux vous connaître par le lieu où vous êtes, je vous trouve sur la place publique, vous livrant tout le jour aux choses les plus vaines. Si je cherche à vous reconnaître au vêtement, je vois qu'en cela vous ne différez point d'un bouffon. Si je considère vos compagnons, vos paroles, votre table, la matière à accusation n'en devient que plus grande. A quels signes, répondez-moi, pourrai-je donc reconnaître que vous êtes un fidèle, puisque tous ceux que nous avons indiqués font porter de vous un autre jugement? Puis-je dire si vous êtes un fidèle? Impossible même à moi de connaître manifestement si vraiment vous êtes un homme. Car parfois vous bondissez d'orgueil comme un taureau; parfois dans les festins vous imitez la voracité des ours, et vous vous appliquez à vous engraisser comme un mulet; vous rivalisez de ressentiment avec le chameau et de rapine avec le loup; vous vous mettez en fureur comme le serpent, et vous frappez avec la cruauté du scorpion; vous usez de ruses et d'embûches comme la couleuvre, et vous vous armez de venin comme la vipère; comme le démon lui-même, vous entreprenez de cruelles guerres contre vos frères. Or comment puis-je vous compter au nombre des hommes, ne trouvant en vous aucun signe de la nature humaine? O chose douloureuse et lamentable! Je voulais trouver la différence entre un fidèle et un catéchumène, et je crains de ne pouvoir même en trouver entre un homme et un animal. Comment, en effet, dois-je vous appeler? bête féroce?

mais les bêtes féroces n'ont qu'un seul de ces vices; et vous, en les réunissant tous à la fois en vous-même, vous surpassez de beaucoup la nature irraisonnable et insensée des animaux. Vous appellerai-je plutôt un démon? mais le démon ne désire point l'argent et n'est point soumis à la tyrannie de la gourmandise. Un plus grand nombre de vices que dans les bêtes et les démons se trouvant donc en vous, dites-moi, je vous prie, comment je pourrai vous appeler un homme? Si je ne puis vous donner le nom d'homme, comment vous donner alors celui de chrétien et de fidèle? Mais ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que nous ne comprenons ni cette difformité ni cette laideur repoussante de notre âme. Chez un barbier et devant un miroir, nous mettons tous nos soins à bien considérer et arranger nos cheveux; nous demandons à l'artiste lui-même si quelque part sa main trop pressée n'a pas fait quelque combinaison sans goût et sans art, s'il les a bien disposés sur le front, et autres choses du même genre; et quand il s'agit de notre âme qui, non-seulement est difforme, mais encore ressemble à une bête féroce et est devenue comme cette Scylla et cette Chimère dont parle la fable, nous ne nous en inquiétons pas, nous ne le voyons pas. Et cependant, nous avons un miroir spirituel pour notre âme; ce sont les exemples et la vie des saints. Qu'aucun de vous ne demeure plus longtemps sous cette figure de bête sauvage. Car si l'esclave ne peut entrer dans la maison du père de famille, comment, lorsque vous serez devenu un animal féroce, pourrez-vous même entrer dans le vestibule[1]? S. Jean Chrysostome, *Homélie 4 sur saint Matthieu.*

Réflexions de l'auteur.

« Que le peuple sorte et amasse de la manne ce qui lui suffira pour chaque jour seulement, afin que j'éprouve s'il marche ou

[1] Ce passage de saint Jean Chrysostome, cité en latin par L. de Grenade, est loin de reproduire le texte grec du saint docteur; nous disons plus : les traductions latines qu'on trouve dans l'édition Gaume sont plus complètes et plus fidèles. Peut-être L. de Grenade n'a-t-il voulu que donner une analyse. Toutefois, il paraît avoir suivi l'interprétation d'Anianus. Comme toujours, nous nous en sommes tenu au texte de notre auteur.

non dans ma loi. » *Exod.* XVI, 4. Or comment, dans l'action de ramasser la manne, le Seigneur pouvait-il éprouver la foi et la piété de son peuple? Sans doute parce qu'il avait promis de leur donner tous les jours la même nourriture. Il devait suffire qu'ils laissassent l'abondance du mets céleste qu'ils avaient devant les yeux et que, confiants dans l'oracle du ciel, ils ne voulussent que ramasser ce qui était nécessaire pour la journée. Cependant ils ne le firent pas, et, oubliant les promesses de Dieu, ils ramassaient des provisions pour le jour suivant. D'où il est évident que pour les chrétiens il faut principalement dépendre de la providence de Dieu et non de la prudence humaine, et s'appuyer davantage sur la foi et l'obéissance que sur la sagesse de la terre.

Que les chrétiens qui vivent mal doivent recevoir un châtiment plus rigoureux que les infidèles, précisément à cause de l'abus des grâces; c'est ce que l'on peut conclure tant des autres passages de l'Ecriture sainte que surtout des villes où Jésus avait opéré beaucoup de miracles et qui cependant n'avaient pas fait pénitence. Voilà pourquoi il dit : « Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! Car si les miracles qui ont été faits chez vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le cilice et la cendre. Mais aussi, je vous dis qu'au jour du jugement il y aura moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous. » *Matth.* XI, 21-22. Vous voyez donc dans quel péril se trouvent les fidèles qui vivent mal.

## XXXI.

### Triple état des chrétiens.

Il y a trois espèces de convertis : ceux qui commencent, ceux qui continuent et ceux qui sont arrivés à la perfection. Or, dans le commencement, il y a agréments et douceur; au milieu, se trouvent les combats des tentations; à la fin, vient la perfection, l'achèvement de la beauté toute victorieuse. C'est donc d'abord la douceur qui les accueille pour les consoler; puis l'amertume pour les éprouver; et enfin la suavité et l'élévation pour les affermir. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. XXIV.

Ovide a dit : « Je ne sais par quels charmes le sol de la patrie attire tous les hommes et ne permet pas que jamais on l'oublie. » C'est un grand principe de vertu que l'âme exercée apprenne peu à peu à d'abord échanger les choses visibles et passagères, pour pouvoir ensuite les abandonner entièrement. Elle est encore languissante celle pour qui la patrie est douce ; elle est déjà forte celle pour qui tout pays est une patrie ; mais celle-là est parfaite pour qui le monde n'est qu'un exil. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalia*, liv. III, c. II.

Dans les commencements du renoncement, ce n'est pas sans travail, sans violence et sans amertume que nous pratiquons les vertus. Quand nous avons commencé à faire quelques progrès, c'est sans tristesse, ou du moins avec très-peu de tristesse que nous nous voyons inquiétés et exercés dans leur pratique ; mais quand nos sens mortels ont été absorbés et vaincus par notre ardeur, désormais c'est avec une joie entière, avec zèle et avec le feu de la charité divine que nous avançons dans leur perfection. S. JEAN CLIMAQUE.

Tous ceux qui ont étudié savent ce qu'il en est des ignorants, des demi-savants et des maîtres. Appliquons-nous de toute notre âme, et prenons garde que, demeurant par hasard trop longtemps à apprendre, on ne nous trouve encore aux éléments de ceux qui commencent. C'est une excessive confusion de voir des vieillards partir pour l'école.

Rien de meilleur et de plus salutaire pour tous que cet alphabet, savoir : l'obéissance, le jeûne, le cilice, la cendre, les larmes, la confession, le silence, l'humilité, les veilles, la force d'âme, le froid, la fatigue, le chagrin, le mépris, la contrition, l'oubli d'une injure, la fraternité, la douceur, la foi simple et sans aucune curiosité, le retranchement des soucis du siècle, une haine pleine d'amour pour les parents, la répudiation de toute affection charnelle, la simplicité jointe à l'innocence, le mépris de soi-même.

Pour ceux qui avancent, leur but et leur règle de conduite sont : l'absence de vaine gloire et de ressentiment, la facilité d'espérer une condition meilleure, le repos, la discrétion, un jugement fixe et une mémoire solide, la miséricorde, l'hospitalité,

la sage correction, l'oraison libre de tout trouble intérieur, la répudiation de l'avarice.

Quant à ces esprits et à ces corps qui, avec religion et piété, sont morts à la chair, voici leur but, leur règle de conduite et leur loi : un cœur au-dessus de tous les moyens employés pour s'en rendre maître, une charité consommée et parfaite, une source d'humilité, l'exil de l'esprit, la demeure en Jésus-Christ, un trésor inviolable de lumière et d'oraison, l'abondance de l'illustration divine, le désir de la mort, la haine de la vie, la fuite du corps; intercesseur du monde faisant violence à Dieu, compagnon des anges dans son service, abîme de science, maison des mystères, gardien des secrets divins, sauveur des hommes, dieu des démons, maître des vices, dominateur du corps, représentant de la nature, étranger aux péchés, demeure de la tranquillité bienheureuse, et imitateur du Seigneur avec l'aide et le secours du Seigneur. S. JEAN CLIMAQUE, 26e *degré*.

Chez ceux qui commencent, les chutes viennent d'ordinaire et surtout des délices du siècle; dans ceux qui sont déjà quelque peu avancés, elles proviennent de l'orgueil de l'âme. Mais dans ceux qui sont plus près de la perfection, ce ne sont que la condamnation et le mépris orgueilleux du prochain qui les produisent. Id., 15e *degré*.

### Réflexions de l'auteur.

Ce triple état des justes est désigné par ces paroles de l'Epouse : « Venez, mon bien-aimé, sortons dans la campagne; voyons si la vigne a fleuri, si les fleurs produisent des fruits, si les grenades sont en fleur; c'est là que je vous offrirai mes mamelles. » *Cantique des cantiques*, VII, 11, 12. Par les fleurs qui ne donnent pas encore le fruit, mais bien l'espérance du fruit, nous entendons l'état de ceux qui se repentent et qui commencent; car ceux qui ont commencé à pleurer leurs péchés donnent l'espoir que dans la suite ils vivront dans le bien. Par les fruits, nous comprenons la vertu déjà formée et mûre; ce qui convient parfaitement à ceux qui avancent et font des progrès. Dans la couleur rouge de

la grenade, nous voyons on ne peut mieux la vive ardeur de la charité, la soif du martyre et la vertu de patience, toutes choses qui sont exprimées par la couleur de sang. Or cette vertu est la vertu propre aux parfaits, selon cette parole de saint Jacques : « La patience produit une œuvre parfaite. » I, 4. Et celle-ci des Proverbes : « La science d'un homme se connaît par sa patience. » XIX, 11. Quand une âme fidèle est parvenue à cet état si heureux soit de la charité parfaite, soit de la patience, alors arrive spirituellement dans l'âme ce que nous disions plus haut : « C'est là que je vous offrirai mes mamelles. » D'autres ont traduit : « Mes amours. » D'autres : « C'est là que je répandrai tout mon amour en vous. » C'est-à-dire, si vous, ô mon bien-aimé, vous remplissez mon désir, je vous montrerai tous les signes que je pourrai de mon amour ; je m'offrirai alors tout entière à vos amoureux embrassements. « Mes lèvres feront retentir leur joie au milieu des hymnes que je chanterai à votre louange, et mon âme, que vous avez délivrée, tressaillera d'allégresse. Ma langue, enfin, sera appliquée tout le jour à annoncer votre justice et votre gloire. » *Ps.* LXX. Partout on y voit exprimée l'expression de l'immense gratitude du Prophète pour les bienfaits qu'il a reçus de Dieu.

La verge d'Aaron, d'après Origène, paraît désigner les quatre progrès dans la vertu. D'abord, en effet, le bois aride germe ; puis il produit des feuilles, des fleurs et enfin des fruits. Or germer, c'est revenir de la mort à la vie par le moyen de la pénitence ; pousser des feuilles, c'est parer l'homme des cérémonies saintes et des actes des vertus morales ; fleurir, c'est brûler des saints désirs de l'homme intérieur, et répandre la douce odeur des œuvres de miséricorde et de bonté. Ceux qui, par ces degrés des vertus, sont parvenus au faîte, produisent des fruits salutaires, en s'occupant non pas seulement de leur salut, mais aussi de celui des autres. Saint Jean paraît avoir fait allusion à ces quatre degrés des vertus dans son épître canonique, quand il dit qu'il écrit pour les enfants, les adolescents, les jeunes gens et les vieillards. *Joan.* II.

## XXXII.

### Etat de ceux qui commencent.

Pharaon ayant laissé aller le peuple d'Israël, le Seigneur ne le conduisit pas par le chemin du pays philistin, qui était tout proche, pensant bien que les Hébreux auraient du regret en voyant des guerres s'élever contre eux et retourneraient en Egypte. Au sortir de l'Egypte, ils sont donc soustraits à la guerre qui pouvait leur arriver bientôt. A ceux qui quittent le siècle, il est montré tout d'abord une certaine tranquillité, dans la crainte que, troublés et épouvantés dans l'âge tendre et le commencement de leur conversion, ils ne reviennent à ce à quoi ils ont échappé. Ils n'éprouvent donc tout d'abord que douceur : ils sont nourris dans le repos d'une tranquille paix. Quand une fois ils ont connu cette douceur, alors ils soutiennent le combat des tentations avec d'autant plus de patience, qu'ils ont plus profondément connu en Dieu l'objet de leur amour. S. Grégoire, *Morales,* liv. XXIV.

La douceur d'abord pour consoler les nouveaux convertis, puis l'amertume pour les éprouver, et ensuite l'élévation pour les affermir. De même le Seigneur a encouragé son peuple en Egypte, l'a éprouvé dans le désert, et enfin l'a affermi dans la Terre de promission. Id., *ibid.,* liv. XXIV, c. XIII.

Il en est qui, dans la douceur du commencement, voient l'élévation de la perfection : aussi, quand arrive la tentation, se croient-ils abandonnés de Dieu. Id., *ibid.*

De celui qui commence, on exige une rigide censure sur lui-même et une stricte sévérité : à celui qui dirige ou qui conseille, il appartient d'avoir une charité de père ou de frère et une douce piété. Si l'une de ces deux choses manque, le commençant s'ennuie et se relâche, et alors je n'espère pas pour lui la persévérance ; ou bien il va trop en avant, et alors je crains sa chute et sa ruine. S. Bernard, *de l'Amour de Dieu.*

Qu'un homme séparé de tout, novice prudent, commençant sage, puisse longtemps demeurer dans sa cellule et persévérer dans son ordre, est chose impossible. Id., *ibid.*

Il faut apprendre au novice à regarder son corps comme un malade qu'on lui a confié, à qui, malgré ses volontés, il faut refuser les choses inutiles et donner ce qui lui est bon, malgré ses refus. Il faut lui apprendre à user de son corps, non pas comme étant à lui, mais comme étant à Celui « par qui nous avons été rachetés un grand prix, afin de le glorifier dans notre propre corps. » I *Cor.* VI, 20. Id., *ibid.*

Je me trompe (et je dis cela pour notre consolation), si les âmes des religieux novices et des hommes convertis ne se sont pas envolées des mains du démon vers les joies du ciel, elles sont aussi libres que si elles avaient été délivrées de la prison de notre mortalité.

### Réflexions de l'auteur.

De même, dit-on, que l'âme d'un enfant nouveau-né est une pure puissance qui a cependant pour enseignement tout ce qu'elle voit et entend chez les autres, de même le novice qui entre dans un monastère est comme dans une pure puissance pour tout ce que donne la vie monastique ; d'où il suit qu'il a aussi pour enseignement tout ce qu'il voit dans les mœurs des religieux, car il le reçoit comme une loi. Aussi doit-on veiller avec soin à ce que non-seulement il entende des paroles, mais encore qu'il voie toujours des exemples de vertu et d'honneur. Autrement, si les exemples manquent, il jugera que l'on doit parler d'une manière et vivre d'une autre, à moins que par malheur les paroles ne s'accordent avec les exemples.

Le corps d'un animal commence à se former par le cœur, parce que c'est cet organe qui donne la vie aux autres membres. Les semences de toutes les plantes jettent aussi tout d'abord des racines en terre, parce que c'est par elles que les tiges sont nourries. La vie spirituelle doit de même commencer par le cœur, c'est-à-dire par des exercices intérieurs, savoir, l'oraison, la méditation et le goût de la dévotion : afin que de cette source il découle comme une sève spirituelle qui produira la pratique extérieure des vertus. La dévotion, en effet, rend l'âme ardente et prompte pour toute espèce de bien ; et comme un parfum pré-

cieux, elle chasse ou diminue les odeurs infectes des mauvais désirs qui s'exhalent de notre cœur.

## XXXIII.

### Etat de ceux qui avancent dans la vertu.

Que celui qui avance mesure ses forces avec précaution, afin que plus il deviendra grand, plus il voie sans cesse ce qu'il a été : qu'il ne s'attribue pas à lui-même ce que la grâce a fait en lui. S. Grégoire, *Morales,* liv. XXVIII, c. x.

N'allez pas, dit le Seigneur, vous élever contre moi à cause de mes dons, afin que je ne détruise pas en vous ce que j'y ai établi; vous-mêmes ne cessez pas de considérer ce que j'y ai trouvé. Id., *ibid.*

Nous pouvons très-bien demeurer ce que nous sommes, si nous ne négligeons pas de réfléchir à ce que nous avons été. Voilà pourquoi aussi Dieu, voyant que notre faiblesse s'augmente des remèdes de salut qu'il nous donne, impose une mesure à nos progrès, afin que notre âme, en ne pouvant posséder ce qu'elle désire, comprenne qu'elle ne tient pas d'elle-même ce qu'elle possède, et que, par le moyen de ce qui lui manque à bon droit, elle puisse conserver les biens qu'elle possède. Id., *ibid.* Voyez, du reste, tout le passage.

Souvent on perd ce qu'on pouvait avoir quand on se hâte de saisir ce à quoi on ne peut atteindre. Id., *ibid.,* c. xi.

Ayez toujours du déplaisir de ce que vous êtes, si vous voulez parvenir à ce que vous n'êtes pas encore. Car vous restez là où vous vous êtes complu; et si vous dites : cela suffit, vous êtes perdu. S. Augustin.

Celui qui n'avance pas ne sent pas les tourments de l'âme dans l'Eglise; car il pense que c'est la paix. Mais qu'il commence à avancer, et alors il verra dans quelle angoisse il se trouve, « parce que quand l'herbe fut grande et eut produit son fruit, alors l'ivraie parut aussi. » *Matth.* xiii, 26. S. Augustin, *sur le psaume* xxix.

Je ne veux pas tout d'un coup arriver au sommet, mais bien

avancer peu à peu. Autant l'impudence du pécheur déplaît à Dieu, autant lui plaît la honte et la confusion de celui qui se repent. Vous l'apaisez plus vite, si vous conservez votre mesure et si vous ne cherchez pas plus haut que vous. S. BERNARD, *sur le Cantique des cantiques*.

Il est certain que celui qui ne veut pas être meilleur n'est pas bon du tout; et dès là que vous commencez à ne pas vouloir devenir meilleur, vous cessez dès lors aussi d'être bon. Id., *Lettres*.

Dans les bonnes choses, il n'y a de grand que ce qui est près du très-bon. CICÉRON, *de l'Orateur*.

Il n'y a rien dans la nature de toutes choses, qui se répande tout entier, et qui tout à la fois s'échappe en un instant : c'est ainsi que la nature elle-même a préparé par des commencements presque insensibles tout ce qui arrive, tout ce qui se passe si vivement. Id., *ibid*.

Réflexions de l'auteur.

Que désire-t-il, celui qui, dans le sacrifice d'actions de grâces dont parle le Lévitique au chapitre VII, veut que les chairs de la victime immolée soient mangées le même jour, de manière à ce qu'il n'en soit rien laissé pour le lendemain? C'est sans doute une admirable précaution en même temps qu'une défense. Mais qu'est-ce que cela signifie? sinon que par cette loi nous sommes avertis qu'il ne faut, dans les devoirs de la piété, rien remettre au lendemain, rien laisser pour un autre jour, mais bien sur-le-champ rendre à Dieu nos vœux et nos devoirs.

Trois vertus principales sont surtout utiles pour ceux qui veulent faire des progrès dans la piété; la prudence, la diligence et l'humilité. La prudence dicte ce qu'il faut faire; la diligence le fait faire avec courage (et voilà pourquoi elle est tant de fois recommandée dans les Proverbes de Salomon); l'humilité qui, ne se fiant ni à la prudence ni à la diligence, et soumettant l'homme à Dieu, mérite le secours et l'aide de la grâce. Sans ces vertus, il n'y a pour personne l'espoir de pouvoir avancer dans la vie spirituelle.

De toutes les créatures, il n'en est aucune qui retire de plus grands accroissements que l'homme, du travail, de la fatigue, de l'industrie et de la durée du temps. Ainsi c'est à peine si les pierres précieuses et les perles en prennent quelqu'un. Le soleil, la lune, tous les astres et les cieux eux-mêmes ont actuellement la même perfection et la même splendeur que celles qu'ils ont reçues au commencement de leur existence. Quant aux anges, dès le moment où ils furent créés, ils furent ornés à la fois de la sagesse et de toutes les vertus; et ce n'est pas peu à peu, comme nous, et par accroissement qu'ils acquirent ces biens. L'homme, au contraire, avance tellement peu à peu et par intervalles de temps, que, tout d'abord, il vit de la vie de la plante, puis de la vie de la bête ; en troisième lieu, pendant qu'il est enfant, d'une vie moitié animale, moitié raisonnable ; enfin de la vie de l'homme, jusqu'à ce qu'en dernier lieu, s'il a quitté ce monde avec la vie de la grâce, il vive de la vie de l'ange. Aussi peut-il avoir, parmi les créatures, le plus haut rang, comme le plus infime. La bienheureuse Vierge est supérieure en gloire à tous les anges. C'est pourquoi, pendant que nous en avons le temps, pendant que le moyen nous est donné de mériter et d'avancer, nous ne devons en aucune manière laisser échapper l'occasion de faire des progrès dans la vie spirituelle; « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude de Jésus-Christ. » *Ephes.* IV, 13. C'est à cet avancement spirituel que le céleste Epoux appelle l'âme, quand il lui dit dans le Cantique des cantiques : « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, etc. » *Cant.* II, 13. Et non content de l'avoir avertie une fois, il lui réitère encore quelques moments après les mêmes paroles : « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée. »

« Le roi, dit l'Epouse, m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin. » *Cant.* II, 4. Or, dans l'Ecriture sainte, le vin est pris pour l'amour qui enivre et pour la joie spirituelle qui accompagne cet amour. Au reste, quand nous en voyons parmi les justes qui, bien qu'ils soient loin de toute faute grave, ne sont pas encore enivrés de cette douceur et de cet amour céleste ; que dis-je? qui ont à peine encore goûté combien le Seigneur est

doux, il nous est facile de conclure qu'il y a deux sortes de justes; les uns qui ont été introduits dans le cellier où le roi met son vin, et qui, éclairés par Dieu, ont goûté son bien, c'est-à-dire sa parole et la puissance du siècle à venir; les autres qui se trouvent encore dehors et qui n'ont été admis ni à boire ni à goûter ce vin, mais seulement à en respirer le parfum qui s'échappe au travers des portes. Ces derniers languissent presque sans énergie dans le service de Dieu et ne mettent pas la main fortement à l'ouvrage, mais comme rampants à terre, ils ne s'élèvent que très-peu au-dessus de la nature et de la conduite ordinaire de la vie. Quant à ceux qui déjà ont été introduits dans les celliers de l'amour et de la douceur divine, il est étonnant quelle ferveur ils mettent dans le service de Dieu, avec quelle ardeur ils courent dans la voie de ses commandements, quelles rudes et courageuses choses ils entreprennent; combien, poussés par une force surnaturelle, ils s'élèvent au-dessus de la nature; avec quelle violence ils combattent contre leur propre volonté et les autres désirs et passions de l'âme; combien ils sont sévères à eux-mêmes et bons envers les autres; combien, enfin, par suite de la charité qui brûle en eux, ils sont doux, généreux et miséricordieux. C'est donc la charité, ainsi que la douceur et la suavité spirituelle, sœurs de la charité, qui opèrent toutes ces merveilles; aussi l'Epouse dit-elle: « Entraînez-moi après vous; que je coure à l'odeur de vos parfums. » *Cant.* I, 3. Or par ce mot de *courir*, on entend la ferveur et l'ardeur de l'esprit.

Telle est donc la première halte de ceux qui font des progrès dans la vie spirituelle. Mais nous pouvons très-bien établir une comparaison en considérant une meute de chasseurs. Tant qu'ils n'ont pas senti le gibier, ils errent lentement, çà et là, de côté et d'autre. Mais dès qu'ils flairent sa trace, ce n'est plus avec lenteur, mais avec une vitesse des plus grandes que tous ensemble ils s'engagent dans la piste. On peut donc établir la même différence entre ceux qui déjà ont été introduits dans le cellier où le roi met son vin, et ceux qui n'y ont pas encore été admis. Mais parce qu'il y a une certaine fausse douceur que l'on trouve quelquefois et qui est produite par le démon, il y a deux autres signes

beaucoup plus certains de notre avancement, savoir : l'abnégation de nous-mêmes et un amour ardent de la croix et des peines; deux choses que le divin Maître a comprises dans ces paroles : « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » *Luc.* IX, 23. Comme, en effet, la nature répugne on ne peut plus à ces deux conseils, parce qu'elle est ennemie de la peine et amie de sa propre volonté, tout homme qui les suit se trouve par là même placé en quelque façon au-dessus de la nature, ce qui n'arrive que par un secours tout particulier et surnaturel de Dieu. Celui donc qui désire faire l'examen des progrès qu'il a faits doit considérer attentivement s'il a les trois signes que nous venons d'indiquer.

Mais que surtout il appartienne aux justes d'avancer tous les jours dans les voies de Dieu et de devenir de jour en jour meilleurs, c'est ce qu'indique cette demande du Cantique des cantiques : « Quelle est celle-ci qui monte comme l'aurore, lorsqu'elle se lève. » VI, 9. La lumière de l'aurore s'augmente en effet peu à peu : et c'est en vérité ce qu'avec le plus grand soin doivent faire les justes, en joignant tous les jours l'application à l'application, le travail au travail, afin de croître ainsi sans cesse en Jésus-Christ. De même que des enfants à la mamelle parviennent peu à peu, en se nourrissant continuellement de lait, à leur complet développement; de même ceux qui, tous les jours, se nourrissent de l'aliment spirituel de la dévotion, croissent et prennent de plus en plus des forces dans la vertu. De là ce verset des Proverbes : « Le sentier des justes est comme une lumière brillante, qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait de l'éternité. » *Prov.* IV, 18. C'est ainsi que saint Paul, oubliant ce qui était en arrière, visait sans cesse à aller plus haut.

Jacob vit des anges qui montaient et descendaient une échelle. *Gen.* XXVIII. Or, dit saint Bernard, a-t-il vu qui que ce soit de ces anges assis ou debout immobiles? Non, certes; parce que nous n'avons pas ici de cité permanente, et que, ne possédant pas encore la cité future, nous sommes à sa recherche. Il faut donc ou monter ou descendre; si l'on veut rester sans avancer, nécessairement alors on tombe.

## XXXIV.

### Etat de ceux qui sont parfaits.

Une grande perfection est de connaître son imperfection. S. GRÉGOIRE, *Morales*.

Plus on est parfait, plus on sent bien les imperfections des autres. Id., *ibid*.

Celui-là est parfait qui souffre l'imperfection d'autrui. Car celui qui ne la peut supporter abandonne son prochain, et a dans lui-même la preuve qu'il n'est pas encore parfait. Id., *ibid*.

Ceux-là sont vraiment bons qui peuvent demeurer bons même au milieu des méchants. Id., *ibid*.

Autant qu'il me le semble, on a fait beaucoup de progrès dans cette justice qui est susceptible d'être perfectionnée, quand on reconnaît, en y avançant, combien on est encore loin de sa perfection. S. AUGUSTIN, *de l'Esprit*, etc.

Aucun saint, aucun juste n'est sans péché : toutefois, il ne cesse pas pour cela d'être juste ou saint, quand de cœur il tient à la sainteté et à la justice. Id., *des Dogmes de l'Eglise*.

Le zèle pour avancer et des efforts continuels pour arriver à la perfection sont réputés perfection. Que si s'appliquer à être plus parfait dénote l'imperfection, ne pas vouloir avancer c'est tomber. S. BERNARD, *Lettres*.

On n'est pas parfait quand on ne désire pas de l'être davantage, et l'on se montre d'autant plus parfait qu'on tend à une plus grande perfection. Id., *ibid*.

C'est obtenir un bon rang que de bien servir Dieu, un meilleur peut-être que de bien s'occuper de lui ; mais le meilleur de tous, sans aucun doute, c'est d'être parfait dans les deux cas. Id., *Sermons*.

Une conscience est tranquille quand elle est douce pour tous et n'est pénible pour aucun, quand elle se sert d'un ami pour lui être agréable, d'un ennemi pour s'exercer à la patience, de tous pour être bienveillant envers ceux à qui on peut faire du bien; elle est tranquille encore celle à qui Dieu n'impute pas ses fautes,

parce qu'elle n'en a pas faites, ni celles d'autrui, parce qu'elle ne les a pas approuvées. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *de l'Ame,* liv. II.

Une bonne conscience est une marque de piété, un temple de Salomon, un champ de bénédiction, un jardin de délices, un refuge et un asile d'or, la joie des anges, une arche d'alliance, un trésor de roi, le palais de Dieu, la demeure du Saint-Esprit, un livre scellé et fermé qui ne doit être ouvert qu'au jour du jugement. Id., *ibid.*

Nous en voyons ici-bas quelques-uns qui, déjà heureux par le commerce et la familiarité qu'ils ont avec Dieu, s'éloignent bien loin de toute affection aux choses matérielles, et qui, vivant comme des anges au milieu des hommes, jouissent dès cette vie des prémices de la vie future. S. DENIS, *Lettre* 9.

Tout ce qui est beau est rare ; et rien n'est plus difficile que de trouver quelque chose qui soit parfait dans toutes ses parties. CICÉRON, *Dialogue sur l'amitié.*

Dans tout art, dans tout travail et dans toute science, quels qu'ils soient, ce qu'il y a de meilleur est ce qu'il y a de plus rare. Id., *ibid.*

Ce qui est beau est en même temps difficile à atteindre. Id., *Tusculanes,* III.

C'est la nature elle-même qui a mis des difficultés aux plus grandes choses. Id., *des Devoirs,* I.

### Réflexions de l'auteur.

Des cheveux blancs accusent la vieillesse d'un homme ; la prudence et la patience qui l'accompagnent indiquent l'âge avancé et la maturité d'une vertu virile et parfaite. La faiblesse et l'ignorance appartiennent en effet aux enfants, tandis que la force et la prudence sont aux hommes faits. Donc, tant qu'un homme n'est ni prudent, ni patient, il est toujours un enfant dans la vertu.

Le comble de la perfection dans une créature raisonnable est d'être unie à son principe et de lui être assimilée, autant que cela lui est permis. Plus en effet elle lui sera semblable, plus elle

sera parfaite. Il avait acquis cette ressemblance, celui qui disait : « Soyez mes imitateurs, comme moi-même, je le suis de Jésus-Christ. » I *Cor.* IV, 16. Voilà pourquoi il dit encore : « Je vis; ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. » *Galat.* II, 20. D'où il suit que si l'on considérait la vie et les mœurs de saint Paul, on y reconnaîtrait plutôt Jésus-Christ que Paul lui-même. Saint Paul étant en effet presque mort, Jésus-Christ vivait en lui, et agissait en lui. C'est ce qui arrive quand l'esprit de Jésus-Christ pénètre tellement dans les forces de l'âme, qu'elle réfléchit plutôt la pureté du Christ que sa propre nature. Nous voyons manifestement la même chose dans les sirops; quand le sucre y a été mêlé, et qu'ils ont été cuits au feu, ils donnent bien plus la saveur du sucre que la leur propre. Quiconque en effet aspire à ce degré de ressemblance avec Dieu, doit nécessairement avoir toutes les forces de son âme, et principalement son intelligence et sa volonté (facultés qui nous font surtout atteindre à Dieu) toujours élevées et ouvertes autant que possible vers lui; afin qu'ainsi elle soit éclairée et traversée par les rayons de la splendeur divine, et s'il est permis de parler de la sorte, déifiée en une certaine façon; puis en accomplissant ce que dit le même apôtre : « Pour nous, sans avoir de voile, contemplant la gloire du Seigneur, » c'est-à-dire recevant dans notre âme, comme dans un miroir brillant la lumière de la charité divine, « nous sommes transformés en la même image. » II *Cor.* III, 18. Par suite de ce don, l'extérieur même de l'homme, son visage, sa parole et son maintien semblent respirer quelque chose de divin, de sorte que celui en qui se trouvent ces dispositions montre plus la grâce que la nature, plus l'esprit que la chair. On y voit enfin ce que dit saint Jean : « Ceux-là n'ont tiré leur naissance ni du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté humaine, mais de Dieu. » *Joan.* I, 13. Ce qui veut dire qu'ils reproduisent les mœurs et la pureté, non des hommes, mais de Dieu, dont ils sont devenus les enfants.

Il est même très-difficile de trouver aujourd'hui dans les bons les trois obligations des vertus, savoir : l'espérance vive dans les périls, la patience dans les injustices, et l'abnégation de sa

propre volonté. Aussi doit-on croire sans aucun doute que ce sont là les trois plus grands signes de la perfection.

Bien que quelques-uns se livrent aux affaires et aux intérêts de cette vie, toutefois, avant tout, ils ont soin d'aimer Dieu et de ne plaire qu'à lui seul, en rapportant toutes choses à sa gloire et à son service. Aussi peuvent-ils dire à juste titre avec David : « En tête du livre, il a été écrit de moi que je ferai votre volonté; c'est ce que j'ai voulu, ô mon Dieu, et votre loi a toujours été au fond de mon cœur. » *Ps.* XXXIX. Car ce soin de garder la loi de Dieu, est au milieu, c'est-à-dire à la place la plus élevée de mon cœur. Quant au reste, ce n'est pas au milieu, mais pour ainsi dire dans les angles et les côtés de mon cœur qu'il se trouve placé. Il en est d'autres qui, s'avançant plus avant, ne se contentent pas seulement de donner à ce soin la première place dans leur cœur, mais qui veulent de plus qu'aucun autre soin, aucune autre affaire n'y domine aussi; ils ne s'occupent uniquement que de cette chose que le Seigneur a appelée la seule nécessaire. Les uns offrent donc au Seigneur un sacrifice, et les autres un holocauste parfait. C'est la vie de ces derniers qu'exprime ce marchand de l'Evangile qui, ayant trouvé une perle précieuse, vend tout ce qu'il a et l'achète. *Matth.* XIII. Mais pour comprendre ceci plus pleinement, il faut savoir que dans les sacrifices de la loi, quelques-uns étaient appelés holocaustes, et d'autres hosties ou victimes pacifiques. Les holocaustes étaient entièrement brûlés sur l'autel; dans les hosties pacifiques, on ne brûlait que la graisse et les entrailles, et le reste était à l'usage des prêtres ou des sacrificateurs. Or, par ces deux espèces de sacrifices, se trouvent désignés deux genres de vie, celui des parfaits, et celui des imparfaits. Les parfaits sont ceux qui se sont offerts entièrement à Dieu; les imparfaits, au contraire, sont ceux dont les chairs n'ont pas encore été brûlées et consumées par le feu spirituel, et qui n'offrent à Dieu, que du reste ils aiment par dessus tout, que la graisse et les entrailles, c'est-à-dire l'amour intime et les entrailles de leur charité.

Voici comme on offrait un holocauste : « Ils ôteront, dit le Seigneur, la peau de la victime, et en couperont les membres

par morceaux ; ils mettront le feu sur l'autel, après y avoir auparavant préparé le bois, et avoir arrangé dessus les membres qui auront été coupés, savoir la tête et tout ce qui tient au foie ; les intestins et les pieds, qui auront été auparavant lavés dans l'eau. » *Levit.* I, 6, 7, 8, 9. Peut-on croire que tout cela soit sans mystère ? Exposons donc en peu de mots ce que le Seigneur a voulu nous montrer par là. Et d'abord, la peau est ôtée à la victime, quand ceux qui entreprennent de mener une vie parfaite, dépouillent le vieil homme avec tous ses actes pour revêtir le nouveau qui a été créé selon Dieu ; la peau est ôtée aussi quand, après avoir répudié toutes les pompes du siècle, l'homme dépouillé de tout suit son Sauveur pareillement dépouillé. Le feu est mis sur notre autel, si tout d'abord nous y avons nous-mêmes préparé le bois. Ce feu, c'est la charité qui nous est donnée par l'Esprit-Saint. Si donc il a ramassé le bois, lui-même y mettra son feu. Le bois sont les saintes pensées, qui reçoivent et entretiennent la chaleur de l'esprit divin, selon ce mot du Prophète : « Tandis que je méditais ces choses, un feu s'y est embrasé. » *Ps.* XXXVIII. Les membres sont nos actions que nous devons arranger et régler. Car il y a dans les actions un certain ordre qui fait préférer aux inférieures celles qui sont supérieures et plus nobles, et déployer plus de soins là où il y a plus d'utilité. Or, parmi ces membres, il faut surtout arranger la tête de la victime, c'est-à-dire l'intention qui, dans toute action, doit tenir le premier rang. Qu'elle soit donc, selon le commandement du Seigneur, simple et pure, dans la crainte que si elle était impure, tout le corps de notre action ne devînt ténébreux. La graisse qui tient au foie, sont nos affections intérieures que le feu divin doit enflammer. Quant aux intestins, ce sont les forces intérieures de notre âme, dans lesquelles, quand nous nous livrons à des choses inutiles, ou même nuisibles, nous portons des ordures, comme les intestins portent celles du ventre ; voilà pourquoi est-il ordonné de les laver. Les pieds sont les désirs de l'âme ; attachés à la terre, ils ont besoin d'être lavés et essuyés, selon cette parole du Seigneur : « Celui qui sort du bain, a besoin seulement qu'on lui lave les pieds. » *Joan.* XIII, 10. Car les

hommes parfaits doivent avoir soin de ne rien désirer de charnel et de terrestre, pour pouvoir être offerts à Dieu en holocauste parfait. Tout homme donc qui accomplira parfaitement toutes ces prescriptions, s'offrira lui-même comme un sacrifice de suave odeur à Dieu, à qui est agréable non pas la fumée des victimes immolées, mais bien le parfum des vertus.

Le propre d'une femme chaste et sainte est de se livrer tout entière au service et aux volontés de son mari, de lui demander tout ce dont elle a besoin, et d'attendre tout de lui avec confiance. Or telles doivent être les deux qualités d'une âme qui s'est consacrée pour être la légitime épouse de Jésus-Christ; elle doit devenir le véritable holocauste de Dieu, et se consacrer elle-même à lui comme un Nazaréen selon l'esprit.

## XXXV.

### Moine.

Il vaut mieux rejeter du troupeau du Seigneur une brebis malade, que perdre par la maladie d'une seule celles qui sont saines. S. Grégoire.

Comme souvent on s'inquiète de la vie du prochain, nous faisons nos efforts pour changer de lieu et nous retirer dans le secret d'une vie plus cachée, ignorant ainsi que si l'esprit d'une telle vie nous manque, ce n'est pas le lieu qui nous portera secours. Ce Loth, en effet, dont nous parlons, vécut en saint dans Sodome, et pécha sur la montagne. Que les lieux ne changent point l'esprit, c'est ce que nous montre l'exemple de notre premier père dont la chute arriva dans le paradis terrestre. Mais tout ce que nous disons de la terre n'est rien encore; car si le lieu pouvait sauver, Satan ne serait certainement pas tombé du ciel. S. Grégoire, *Homélie 9 sur Ezéchiel.*

Bien souvent, quand un navire a été amarré sans précaution, les flots, au fort de la tempête, peuvent même l'arracher au rivage le plus à l'abri. Je me suis trouvé tout-à-coup, sous prétexte d'ordre dans l'Eglise, lancé dans la mer des affaires du siècle, et la paix du monastère que j'avais gardée avec ardeur

quand je la possédais, j'ai connu, en la perdant, avec quelle rigueur on devait la garder. S. Grégoire, *Préface des Morales.*

Depuis que j'ai commencé à servir Dieu, j'ai connu difficilement des hommes plus saints que ceux qui, au monastère, ont avancé dans la perfection; de même je n'en ai pas connu de plus mauvais que ceux qui y sont tombés. S. Augustin, *Lettres.*

Quand quelqu'un n'accomplit pas un vœu qu'il a fait, non d'après un ordre, mais seulement d'après un conseil, la violation de ce vœu en est d'autant plus inique. Id., *Livre sur les veuves.*

Un moine a pour office non d'instruire, mais de gémir; il pleure sur lui ou sur le monde, et toujours dans la crainte, il doit attendre la venue de son Seigneur. Connaissant sa faiblesse et le vase fragile qu'il porte, il craint de faire un faux pas, de peur de se heurter, de tomber et de se briser. Voilà pourquoi il évite tout particulièrement la vue des femmes jeunes; et il se châtie si bien lui-même qu'il redoute même ce qui ne présente aucun danger. S. Jérôme, *Lettres.*

Un moine qui soupire après Jésus-Christ, ne fait attention à rien autre chose; mais sa cellule lui est un paradis, il y cueille les fruits des Ecritures, use de leurs délices, et jouit de leurs embrassements. Id., *ibid.*

La pâleur, l'humilité et la maigreur, voilà l'honneur du moine. *Vies des Pères.*

La première vertu du moine est de mépriser les jugements des hommes et de se souvenir toujours de ces paroles de l'Apôtre : « Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ. » *Galat.* I, 10. Id., *Lettre à Pagmachius.*

Un parfait serviteur de Jésus-Christ n'a rien en dehors de Jésus-Christ; ou bien, s'il a quelque chose en dehors de lui, il n'est pas parfait, selon cette parole du Seigneur : « Personne ne peut servir deux maîtres. » *Luc.* XVI, 13. Voudrait-on faire mentir notre Seigneur, en servant Dieu et l'argent? Id., *Lettre à Héliodore.*

Il y en a qui sont plus riches étant moines que quand ils étaient dans le siècle, qui possèdent sous la loi de Jésus-Christ pauvre, des biens qu'ils ne pouvaient avoir sous celle du démon

riche et trompeur, de sorte que l'Église gémit de voir riches ceux qu'auparavant le monde avait tenus comme pauvres. Eh quoi? né dans une humble cabane, dans une chaumière de paysan, moi qui à peine pouvais rassasier mon ventre affamé de millet et de pain grossier, j'aurais maintenant du dégoût pour la fleur de farine et le miel; je connaîtrais les espèces et les noms des poissons, et à leur saveur, je saurais distinguer le pays d'où viennent les oiseaux?

Saint Jérôme dit ensuite que, de son temps, les prêtres seuls et les moines étaient, par les lois des princes, exclus du droit d'héritage. Je ne me plains pas de la loi, dit-il, mais pourquoi avons-nous mérité qu'on la portât? Le remède est bon; mais quelle était ma blessure, pour avoir besoin de ce remède? S. Jérôme. *Lettre à Népotien.*

Il y en a parmi les moines qui, les épaules levées en l'air et les yeux fixés à terre, profèrent, en les pesant, des paroles emphatiques. Si vous leur donniez un héraut, on croirait vraiment voir s'avancer toute une préfecture. Il en est d'autres qui par suite de l'humidité de leurs cellules, de leurs jeûnes immodérés, de l'ennui de la solitude et de lectures trop assidues, tandis que nuit et jour leurs oreilles retentissent des réflexions qu'ils se font à eux-mêmes, tournent à l'humeur noire et ont plus besoin des remèdes d'Hippocrate que de nos conseils. D'autres ne peuvent se passer des arts et des négoces qu'ils exerçaient autrefois; et tout en changeant le nom de vendeurs, ils exercent les mêmes commerces, cherchant ainsi à acquérir non la nourriture et le vêtement, selon le précepte de l'Apôtre, mais des profits plus grands que ceux faits par les gens du monde. Id., *au moine Rusticus.*

Saint Jérôme loue la vierge Démétriade d'avoir vendu, pour nourrir des monastères pauvres, des biens considérables que lui avait laissés un de ses parents. Et il reprend ici la conduite d'un père qui ne donna qu'une faible partie de son patrimoine pour unir deux de ses filles à Jésus-Christ, quand, d'un autre côté, il partagea libéralement sa maison et la plus grande partie de ses richesses à celles qu'il avait résolu d'unir à des époux terrestres. Id., *Lettre à Démétriade.*

Le démon craint peu ceux qui jeûnent, veillent et sont chastes; parce que, tant des premiers que des derniers, il en a entraîné beaucoup dans ses filets; mais ceux qui vivent dans l'union et la concorde dans la maison du Seigneur, qui sont unis à Dieu et entre eux par le lien de la charité, ceux-là ne causent au démon que douleur, crainte et ennui. S. Bernard, *Sermons*.

Il y a certains moines tièdes et des hommes de religion dont l'obéissance est sans dévouement, les paroles sans réflexion, la prière sans intention du cœur, et la lecture sans édification et profit. Id., *ibid*.

C'est un sujet de grande et de très-grande confusion que de voir les gens du monde désirer ce qui peut leur nuire, avec plus d'ardeur que nous, nous ne désirons ce qui nous est utile; de les voir courir plus vite à la mort que nous ne courons à la vie. Id., *ibid*.

Voici ce que dit saint Bernard sur ces paroles du prophète Osée : « Des étrangers ont dévoré toute sa force, et il ne l'a point senti, » VII, 9. En ne considérant que son extérieur, un mauvais religieux, croit que tout est sauvé pour lui, et il ne sent pas le ver caché qui lui ronge tout l'intérieur. La tonsure lui reste, il a le même vêtement, il observe la règle des jeûnes, il chante l'office aux heures fixées, mais son cœur est loin de moi, dit le Seigneur. Id., *ibid*.

Voilà que maintenant parmi les moines, l'économie est regardée comme de l'avarice, la sobriété comme de l'austérité, et le silence comme de la tristesse. Tout au contraire, le relâchement y est appelé de la sage discrétion, la prodigalité de la libéralité, le bavardage de l'affabilité, le rire immodéré de la gaîté, la mollesse des vêtements et le luxe des chevaux, de la dignité, la parure superflue des lits, de la propreté. S. Bernard, *Apologie*.

Tous, depuis que nous sommes moines, nous avons l'estomac faible, et nous ne négligeons pas le conseil si nécessaire de l'Apôtre au sujet de l'usage du vin; mais je ne sais pourquoi on ne fait pas attention au mot *modico* (d'un peu de vin) qu'il a mis auparavant. Id., *ibid*.

On recherche pour ses vêtements non ce qu'il y a de plus utile, mais ce que l'on trouve de plus fin; non ce qui garantit du froid, mais ce qui flatte l'orgueil; non ce que l'on peut se procurer de plus simple selon la règle, mais ce que l'on pourra montrer de plus beau et même de plus vain. Hélas! malheureux moine que je suis, pourquoi vivre encore? Mon âme s'ennuie de vivre en voyant que notre saint ordre en est arrivé là. Id., *ibid.*

C'est de la même pièce de drap que le moine et le soldat se font une cucule et une chlamyde. Id., *ibid.*

Rien de plus honteux qu'un moine courant par les villes et les châteaux, si ce n'est quand il y est forcé par la charité qui « couvre la multitude des péchés. » Id., *Sermons.*

Courez aux villes de refuge où vous pourrez faire pénitence du passé, obtenir des grâces pour le présent, et attendre heureusement la gloire future. Que le souvenir de vos péchés ne vous retarde pas; car là où ils ont abondé, là aussi la grâce a coutume de surabonder; que l'austérité de la pénitence ne vous effraie pas non plus; car les souffrances de cette vie ne sont pas en proportion avec les fautes passées qui vous sont pardonnées, avec les consolations présentes qui vous sont envoyées, avec la gloire future qui vous est promise. Id., *ibid.*

C'est à peine si jamais un moine qui meurt descend en enfer en quittant sa cellule; car il n'y a presque jamais que celui qui est prédestiné au ciel qui y reste fidèlement jusqu'à la mort. Id., *Lettres.*

Croyez-en mon expérience; plus cette voie vous paraît, en entrant, étroite et pénible, plus on la trouve, en avançant, large et agréable. Id., *ibid.*

C'est la vie qui donne le mérite, et non pas le lieu qui rend heureux. Id., *ibid.*

C'est une maison fortunée et une société toujours heureuse que celles où Marthe se plaint de Marie; car il serait tout-à-fait honteux que ce fût Marie qui portât envie à Marthe. Id., *ibid.*

Il est beaucoup plus facile de trouver des gens du monde se convertissant au bien, qu'un seul religieux passant du bien à un bien plus grand. Chose très-rare sur la terre qu'un moine qui

monte tant soit peu au-dessus du degré qu'il a une fois atteint en religion! Id., *ibid.*

Le travail, la retraite et la pauvreté volontaire, voilà les marques distinctives des moines, voilà ce qui, d'ordinaire, ennoblit la vie monastique. Mais nos yeux voient tout ce qui est élevé au-dessus de nous ; nos pieds parcourent toutes les places publiques ; on entend nos langues dans toutes les assemblées, et nos mains dissipent entièrement nos patrimoines. Id., *ibid.*

Les légumes, dit-on, sont venteux ; le fromage charge l'estomac ; le lait est nuisible à la tête ; l'eau ne vaut rien pour la poitrine ; les choux entretiennent la mélancolie ; les poireaux allument la colère ; les poissons d'étang ou de marais ne conviennent nullement à ma complexion. Qu'est-ce cela? Est-ce qu'on pourrait à peine trouver dans toutes les rivières, dans tous les champs, les jardins et les celliers de quoi vous faire manger? Je vous en prie, pensez que vous êtes un moine et non pas un médecin, que vous avez à juger non pas de votre complexion, mais de votre profession. Respectez, je vous en supplie, votre repos ; respectez la conscience, je ne dis pas la vôtre, mais celle de celui qui, assis et mangeant près de vous, murmure de vos singularités et se scandalise de vos sottes idées. Id , *Sermon* 30 *sur le Cantique des cantiques.*

J'en vois, et ce n'est pas sans douleur qu'on le doit voir, qui, après être entrés dans la milice du Christ, s'embarrassent de nouveau dans les affaires du monde et se replongent dans les désirs de la terre ; ils élèvent des murs avec de grands soins et négligent leurs mœurs ; sous le prétexte d'utilité commune, ils vendent leurs paroles aux riches et leurs salutations aux dames ; mais aussi, à l'encontre des ordres de leur Dieu, ils convoitent le bien d'autrui et réclament le leur avec procès. Aussi ne se sont-ils pas crucifiés au monde et n'ont-ils pas crucifié le monde à eux-mêmes, de sorte que ceux qui auparavant étaient à peine connus dans leur village ou leur petite ville, parcourent maintenant les provinces, fréquentent les cours, et recherchent la connaissance des rois et la familiarité des princes. Id., *Sermon sur ce texte :* Missus est.

C'est une dureté de reprendre les actions de ceux dont on refuse de porter les fardeaux, et une témérité à une femme qui file dans sa maison de gourmander son époux qui revient du combat. Je le dis en vérité : si celui qui est du cloître surprend celui qui se trouve dans le monde à se conduire quelquefois avec trop peu de discrétion et de réflexion, par exemple, dans ses discours, dans sa nourriture, dans son rire, dans sa colère ou dans ses appréciations, qu'il ne se presse pas trop de le juger, mais se souvienne de ce qui est écrit : « Un homme qui vous fait du mal vaut mieux qu'une femme qui vous fait du bien. » *Eccli.* XLII, 14. Vous, en effet, qui veillez à vous garder vous-même, vous faites très-bien; mais celui qui en aide un grand nombre fait encore mieux et avec plus de courage. Que s'il ne peut remplir son devoir sans quelque anomalie dans sa vie et dans sa manière d'être, souvenez-vous que « la charité couvre la multitude des péchés. » C'est là, d'après le même saint Bernard, dans son douzième sermon sur le Cantique des cantiques, le sommet de la perfection de la vie monastique, de la religion et de la vertu.

Vous qui êtes dans un monastère, vivez dans le bien, dans l'ordre, dans le bon accord et l'humilité; dans l'ordre pour vous, dans le bon accord pour votre prochain et dans l'humilité pour Dieu. Id., *Sermons*.

Le paradis du cloître, où ne souffle que le doux vent du midi, fleurit comme d'autant de fleurs qu'il abonde de vertus. Pendant qu'en effet le démon parcourt de tous côtés les lieux où se tiennent les frères, la dévotion doit le faire fuir de l'oratoire, la lecture du réfectoire, une pauvre couche du dortoir et la patience de la salle du chapitre. Id., *Lettres*.

Vous ne voulez pas vous contenter de la vie commune; vous n'avez pas assez du jeûne de règle, des veilles solennelles, de la discipline qui vous est imposée, de la mesure que l'on vous donne dans les vêtements ou la nourriture, et vous préférez ce qui est particulier à ce qui est commun. Mais enfin, vous qui nous avez une fois confié le soin de vos personnes, que voulez-vous donc encore introduire parmi vous? Car cette volonté propre qui est la vôtre et avec laquelle (vos consciences en sont témoins) vous avez

tant de fois offensé Dieu, voilà que de nouveau vous la prenez pour maîtresse au lieu de la mienne. La mienne vous apprend à ne pas ménager la nature, à ne pas se complaire dans la raison; la vôtre, au contraire, vous enseigne à ne pas vous conformer aux avis et aux exemples de vos supérieurs, à ne pas nous obéir. Ignorez-vous « que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice? » I *Reg*. XV, 22. N'avez-vous pas lu dans votre règle que tout ce qui se fait sans la volonté ou le consentement de votre père spirituel, vous sera imputé à vaine gloire et non à récompense? Id., *Sermon 29 sur le Cantique des cantiques.*

Quiconque résiste à tout ce qui est de la religion, quiconque le combat, s'efforce, comme les Egyptiens, de tuer les enfants des Hébreux; que dis-je? il persécute avec Hérode le Sauveur à sa naissance. Id., *Sermons.*

On ne reprend pas le mal qu'on ne voit pas. Or, dès qu'on ne craint plus quelqu'un pour vous reprendre, le tentateur s'approche en toute sûreté et on fait le mal avec plus de liberté. Si, dans un couvent, vous faites quelques bonnes actions, personne ne vous en empêche; mais si vous voulez faire le mal, cela est prohibé. Si donc vous êtes du nombre des vierges folles, c'est le monastère qui vous est nécessaire; si vous êtes du nombre des sages, c'est vous-même qui lui êtes nécessaire.

Il y a dans un monastère douze abus qui perdent entièrement l'esprit religieux : un supérieur négligent et un sujet qui n'obéit pas; un jeune homme oisif et un vieillard opiniâtre; un moine de cour, un religieux avocat; un vêtement précieux, une nourriture recherchée; des cris dans le cloître, des dissensions au chapitre, de la faiblesse au chœur et des manques de respect au pied des autels. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *de la Clôture de l'âme*, liv. II.

La conscience y est dissimulée, la manière de vivre tiède, la pensée toute animale, la confession mensongère, la componction de peu de durée et rare, l'obéissance sans dévouement, la prière sans intention, la lecture sans édification et profit, les discours sans réflexion, Id., *ibid.*, liv. I.

Les moines se construisent des cloîtres pour pouvoir y retenir l'homme extérieur; mais puissent-ils en construire aussi où l'on

puisse aussi tenir dans l'ordre l'homme intérieur! Id., *ibid.*, liv. II.

Je suis de corps au chœur, mais d'esprit à quelque affaire; tantôt je demeure dedans, tantôt je vais dehors; je chante une chose et je pense à une autre; je répète les paroles de la psalmodie et je ne fais pas attention à son sens. L'esprit errant, la posture lâche et négligée, le regard hébêté et allant de côté et d'autre, je parcours et j'inspecte tout ce qui se fait. Ayant l'extérieur d'un moine, sans en avoir l'esprit, je crois que pour moi tout consiste dans une grande tonsure et dans une ample cuculle. Id., *ibid.*

Si vous voulez être un moine de cour, vous louez ce que vous ne devez pas louer; vous défendez ce qu'il n'est pas bon de défendre; vous faites ce qui n'est pas permis; vous dites ce qui ne convient pas. Id., *des Abus.*

Si vous êtes un moine, que faites-vous dans la foule? Si vous aimez le silence, pourquoi ce plaisir à écouter assidûment ceux qui déclament? Sans cesse vous devez songer aux jeûnes et aux larmes, et vous cherchez la philosophie. La simplicité du moine, voilà sa philosophie. Mais, dites-vous, je veux enseigner les autres. Votre affaire n'est pas d'enseigner, mais de pleurer. Si toutefois vous désirez enseigner, écoutez ce que vous avez à faire. L'humilité de votre maintien, la simplicité de votre visage, l'innocence de votre vie et la sainteté de votre conduite, voilà ce qui doit enseigner les hommes. Id., *ibid.*

« Mettez, Seigneur, dit le Psalmiste, une garde à ma bouche, et à mes lèvres une porte qui les ferme exactement. » *Ps.* CXL. Il dit une porte, et non pas un mur. Car si l'on y mettait un mur, toute liberté de parler serait, ce me semble, refusée. Mais on y met une porte, parce qu'elle se ferme et s'ouvre en temps et lieu. Il y a le temps et le lieu de se taire et de parler. On ouvre donc la porte aux heures fixées, c'est-à-dire, au cloître pour la lecture, au chapitre pour la coulpe, à l'église pour la prière. De même on ferme la porte, au cloître pour la conversation, au chapitre pour la dispute, à l'église pour les chants vains et frivoles. Id., *ibid.*, liv. XII.

L'humilité est la plus grande vertu du moine, comme l'orgueil est son plus grand vice. S. ISIDORE, *du Souverain Bien.*

Qu'on ne se croie vraiment moine que quand, malgré les plus grands actes de vertus, on se jugera le plus petit de tous.

Un véritable religieux doit négliger son repos, fuir les voluptés, rechercher le travail, souffrir le mépris, redouter les honneurs; il doit de plus être pauvre en argent, riche dans sa conscience, humble vis-à-vis de ses mérites, et hautain à l'égard des vices. EUSÈBE D'EMÈSE, *Sermons.*

A quoi nous sert la retraite du monastère quand, avec son pouvoir tyrannique, le mal règne en nous, quand la colère se déchaîne, quand l'œil de l'homme, plus que celui de Dieu, nous inspire de la crainte, quand nous, ces solitaires dignes de louanges qui nous croyons en dehors du monde, nous tenons le monde enfermé en nous par le moyen des passions et des vices? A quoi nous sert-il de n'occuper que de corps un lieu de paix et de repos quand l'inquiétude est dans nos cœurs? A quoi, dis-je, nous sert-il que le silence soit dans notre demeure, quand chez ceux qui l'habitent se font entendre le tumulte des vices et la lutte des passions? Que la tranquillité soit dans notre extérieur, quand la tempête règne au dedans de nous? Id., *Homélie 4 aux moines.*

C'est bien gratuitement que nous nous flattons des croix et des afflictions du corps, si, pendant que notre homme extérieur est éprouvé par les saintes fatigues de la religion, l'homme intérieur n'est pas guéri de ses passions. C'est absolument comme si l'on faisait une statue qui serait d'or à l'extérieur et de boue au dedans; ou bien comme une maison qui paraîtrait magnifiquement construite et décorée des plus belles peintures au dehors, et qui au dedans serait remplie de scorpions et de serpents. A quoi vous sert-il d'affliger votre corps, si votre cœur n'en retire aucun profit? Jeûner, veiller et ne pas corriger ses mœurs, c'est comme si on sarclait, on cultivait en dehors ou autour de la vigne, pendant qu'on laisserait la vigne elle-même déserte et inculte au point de ne plus produire que des ronces et des épines. Id., *ibid.*

Notre croyance est qu'il nous suffit d'avoir changé notre caractère porté à la plaisanterie et notre maintien; d'avoir vécu quelque

temps dans le monastère; et nous mettons toutes nos espérances dans le nombre des années. Id., *Homélie* 5.

Voyez votre vocation, mes très-chers frères; venir au désert est le comble de la perfection, tandis que de ne pas vivre au désert dans la perfection est le comble de la damnation. Et bientôt, quoique la tranquillité soit dans notre extérieur, la tempête règne au dedans de nous. D'ordinaire, nous comptons nos années et le temps que nous vivons. Alors, qui que vous soyez, ne vous laissez pas tromper par ce nombre de jours que vous avez passés ici après avoir, de corps, abandonné le monde. Croyez bien que le seul jour où vous ayez vécu est celui où vous avez renoncé à vos propres volontés, résisté à de mauvais désirs, celui que vous avez passé sans transgresser la règle en aucun point. Croyez bien que vous avez vécu le jour qui a eu, pour s'éclairer, le flambeau de la pureté et de la sainte méditation, celui qu'une conduite pleine de ténèbres n'a pas changé en nuit. En un mot, adaptez à votre vie celui dont l'emploi a fait du bien à votre âme. Id., *Homélie* 9.

Un moine doit se surveiller lui-même de tous côtés et tenir, pour se sauver, l'œil de son âme fixe et immobile, comme s'il marchait sans cesse au milieu d'embûches. S. ATHANASE.

Certains martyrs, après avoir combattu nombre de fois ou même un moment, ont acquis la perfection; mais la vie du moine, combattant chaque jour par le moyen de Jésus-Christ, est un martyre, c'est-à-dire qu'elle rend témoignage à Jésus-Christ, non pas contre le sang et la chair et comme en bataille rangée, mais contre les pouvoirs et les puissances; contre les maîtres du monde, guides de ténèbres; et contre les ruses de l'esprit. Luttant jusqu'au dernier soupir, elle combat, et c'est revêtue d'une armure divine qu'elle obtient la couronne du triomphe. Id.

Les délices d'un moine sont la continence et l'action; son repos et sa gloire sont de n'être connus de personne. S. GRÉGOIRE DE NYSSE.

Vous voyez ces hommes, sans biens et sans maisons, décharnés, maigres et pâles, et pour cette raison s'approchant même de Dieu sans s'être lavé les pieds; ils couchent à terre; peut-être au-

dessous de tous, ils s'élèvent au-dessus du commun et sont, au milieu des hommes, au-dessus de la condition humaine; quoique enchaînés, ils sont libres; quoique captifs, ils ne sont pas retenus; le monde n'a rien d'eux, et ils ont tout au-dessus du monde; ils ont deux vies, dont l'une est méprisée et l'autre ambitionnée; par la mortification, ils sont immortels; par leur séparation, ils sont unis et attachés à Dieu. Ce sont des sources de lumière, des feux qui rayonnent de tous côtés; leur psalmodie, leurs veilles nocturnes, les voyages de leurs âmes vers Dieu sont vraiment angéliques; à eux enfin d'expier, à eux de se purifier sans cesse.

La piété ne consiste pas dans les petites choses, ni la philosophie dans l'abattement du visage; mais bien dans la fermeté de l'âme, dans la pureté des pensées et dans un penchant véritable vers ce qui est honnête et bon.

Un moine est une règle et un état angélique consommés dans un corps fait de matière et de boue. Un moine est un homme qui, l'œil de l'esprit fixé vers Dieu seul, le prie sans cesse, en tout temps, en tout lieu, en toute chose. Un moine est une violence continuelle faite à la nature, une garde vigilante et infatigable des sens. Un moine est un corps rendu chaste, une bouche purifiée, un esprit sans cesse éclairé par la lumière divine. Un moine est une âme dans la douleur et l'affliction qui, pendant la veille ou pendant le sommeil, s'éprouve constamment par le souvenir perpétuel de la mort. S. Jean Climaque, 1er *degré.*

Nous tous qui vivons dans des ordres religieux, s'il est vrai que nous devons combattre contre tous les vices, nous devons le faire surtout et à chaque heure contre les deux suivants, la gourmandise et la colère. Car ces deux vices, par leur nature, débordent facilement dans la foule des religieux. Id., *ibid.*

Les anges, il est vrai, sont la lumière des moines; mais celle de tous les hommes est une règle monastique. Appliquez-vous donc de tout votre pouvoir à devenir pour tous un modèle accompli, et à n'offenser qui que ce soit. Id., 26e *degré.*

De deux exemples pris parmi ceux qui d'ordinaire nettoient des objets terrestres et vils, nous pouvons très-bien tirer les deux expiations de ceux qui n'ont de goût que pour les choses

supérieures. Ainsi, c'est à bon droit que nous appelons un monastère selon Dieu un atelier de foulons, puisque c'est là qu'on lave et qu'on extirpe les ordures, la saleté et l'opprobre de l'âme. La retraite est aussi un atelier de teinturier pour ceux qui ont au monastère, et à force d'exercices, abjuré l'intempérance, le ressentiment des injures et la colère, et qui ont passé de là au repos qu'on goûte dans la solitude et le silence. Id., 26e *degré, de la Discrétion.*

N'imposez à aucun le joug du célibat ; car c'est une chose périlleuse et difficile à garder, quand elle arrive par nécessité. S. Ignace.

Permettez aux jeunes gens de se marier, avant qu'ils ne s'engagent dans des amours de courtisanes.

Si quelqu'un venait à parler d'une manière barbare, tout en se donnant comme grammairien, ou chantait d'une façon absurde tout en voulant passer pour musicien, il n'en serait que plus ridicule à cause des fautes qu'il ferait en cela même dont il professe la science ; de même un philosophe qui commet des fautes dans la conduite de sa vie est d'autant plus ridicule qu'il fait une chute dans le devoir dont il veut être le maître, et qu'il se trompe dans la vie, tout en professant l'art de la vie. Cicéron, *Tusculanes,* II, iv.

### Réflexions de l'auteur.

La vie monastique est un paradis pour les bons, un tourment pour les méchants. La cause en est en ce que tout s'efforce avec le plus grand soin de se conserver dans son état, et recherche avidement tout ce qui est nécessaire pour arriver à ce but. C'est pour cela que les hommes spirituels s'appliquent à conserver soigneusement ce qui appartient à la vie régulière, parce que c'est par là qu'ils se maintiennent surtout dans la vie de l'esprit, qui est celle qu'ils désirent le plus ; aussi les observances de la vie régulière ne sont-elles pas pour eux une charge, mais un plaisir. Les hommes charnels, au contraire, mettant tous leurs soins à se maintenir dans la vie de la chair, ne désirent que les œuvres charnelles qui y contribuent, et n'ont que du dégoût pour les œuvres spirituelles qui y sont opposées. Et voilà pour-

quoi la vie monastique leur est un tourment, au lieu d'être, comme pour les hommes spirituels, un paradis de délices.

« Celui qui est enrôlé au service de Dieu ne s'embarrasse point dans les affaires du siècle. » II *Tim.* II, 4. On n'emploie pas à d'autres usages les vases qui ont été consacrés au ministère des autels. Les moines étant donc voués, comme des vases sacrés, aux choses de Dieu, il ne convient pas plus pour eux de s'occuper d'affaires du siècle, qu'il ne convient d'employer des vases sacrés à des usages profanes.

Dans l'holocauste du Seigneur qui se composait d'animaux, on ne pouvait offrir qu'une victime mâle : dans le sacrifice des pacifiques, un mâle et une femelle pouvaient être offerts. Que signifie cette différence? Quel sens religieux y a-t-il là dedans? L'holocauste représente les hommes parfaits qui, ne se réservant rien pour eux, se sont offerts eux et tous leurs biens au Seigneur. Le sacrifice pacifique, au contraire, désigne les imparfaits qui n'offrent à Dieu que la graisse seule, c'est-à-dire les entrailles de l'amour, et se réservent le reste. Pour l'holocauste, on ne choisit qu'une victime mâle, c'est-à-dire une âme forte et virile : pour l'autre sacrifice, même celui des imparfaits, on en admet deux, mâle et femelle, parce que les faibles et ceux qui sont sans forces peuvent l'offrir au Seigneur.

Que personne n'ait donc trop de confiance dans les avantages du lieu et la sublimité de son état. Un saint état ne rend pas en effet un homme saint, mais l'oblige cependant à la sainteté. Loth, qui était juste dans la ville de Sodome, a péché sur la montagne. On dit que le démon dort à l'ombre et dans le creux d'un roseau. Le roseau, brillant au dehors, il est vrai, est vide à l'intérieur, et par là même est sonore. Or, que veut-on désigner sous cette figure, sinon les mauvais clercs et les mauvais moines? En effet, à l'extérieur, ils brillent par un maintien et une apparence de religieux ; ils se font entendre et retentissent au dehors par le chant et le fréquent emploi des louanges divines ; mais au dedans, ils sont vides de charité et de véritable piété.

## XXXVI.

### Renoncement.

Si, dans ce monde, vous ne vous attachez à aucune possession, on peut dire que même en possédant, vous abandonnez tout. S. Grégoire, *Homélies.*

Celui qui connaît parfaitement, autant que c'est possible, la douceur de la vie céleste, abandonne bien volontiers tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Id., *ibid.*

Vous abandonnez bien des choses si vous renoncez à vos désirs. Notre intérieur, quoique petit, suffit au Seigneur : c'est notre cœur et non pas nos biens qu'il apprécie ; et ce n'est pas ce que l'on dépense de ceux-ci en sacrifice qu'il considère, mais bien l'affection avec laquelle on l'a offert. Id., *ibid.*

Abandonner ses biens n'est pas ce qu'il y a de pénible pour l'homme, mais c'est de s'abandonner soi-même. Id., *ibid.*

Nous pouvons tout abandonner, même en gardant tout. Voyez au livre VII des *Morales* de saint Grégoire, les chapitres XVII et XVIII, où ce saint traite longuement de l'amour de nos proches.

Il y a plus d'utilité à garder avec humilité les biens de la terre qu'à les abandonner avec orgueil. S. Augustin.

Les apôtres n'ont rien abandonné en fait de richesses; mais en fait de volonté, ils ont abandonné le monde entier. Id.

On doit aimer son père ; mais on doit lui préférer son Créateur. Id., *Sermons.*

Quand bien même, les cheveux épars et les vêtements en désordre, votre mère vous montrerait le sein qui vous a nourri ; quand votre père se coucherait sur le seuil de la porte ; marchez sur votre père et accourez les yeux secs sous l'étendard de la croix. La cruauté en cette circonstance devient une vertu. Il viendra ensuite, il viendra le jour où vous rentrerez en vainqueur dans votre patrie. S. Jérome, *Lettre à Héliodore.*

C'est tout donner à Dieu que de s'offrir soi-même. Id., *ibid.*

Que celui qui veut être parfait fuie, comme des chaînes de voluptés, la foule, les charges, les réceptions et les festins. Id., *ibid.*

Plût au ciel que ce soit la volonté et non la nécessité qui nous fasse renoncer au ciel. Id., *ibid.*

Nous nous passons plus facilement d'or et de pierres précieuses que de prétentions orgueilleuses. En effet, tout en méprisant les richesses, bien souvent nous sommes encore plus remplis d'orgueil, et nous offrons notre pauvreté à la vénération et à la faveur populaire. Il est plus important de faire abnégation de sa volonté que de sa parure. S. Jérôme, *Lettre* 120.

Un disciple qui voulait retourner chez lui pour distribuer ses biens aux siens, en est empêché par la voix du maître. La sépulture n'est pas donnée à son père; et c'est de la piété que d'en manquer quelquefois par égard pour le Seigneur. Id., *Lettre à Marcellus.*

« Réglez en moi mon amour. » *Cant.* II, 4. L'ordre véritable est, après Dieu, d'aimer son père et ses amis. Si cependant la nécessité se présente de ne pouvoir observer les deux prescriptions, alors la haine pour les siens, est de la piété envers Dieu. Id., *à Paula.*

Voulez-vous en peu de mots, vous qui lisez cette vie, connaître les vertus de Paula? Elle a laissé tous les siens pauvres, plus pauvre encore elle-même. Elle a changé en frères et en sœurs tous ses esclaves; et sa fille Eustochie, accablée de dettes immenses, a été laissée par elle riche seulement de foi et de grâce. Id., *Eloge funèbre de Paula.*

Elle n'a pu longtemps supporter cet extérieur de magnificence que sa condition et les coutumes de Rome lui faisaient une loi de ne point quitter, tant qu'elle vivrait dans le monde. Seule et sans suite, elle brûlait d'aller au désert habité par les Antoine et les Paul. Enfin, quand l'hiver fut passé, et la mer ouverte, elle descendit au port, suivie de son frère, de ses parents, et, ce qui est plus beau encore, de ses enfants, qui tous désiraient vaincre par leur amour la résolution de leur douce mère. Déjà les voiles s'enflent, et sous l'effort des rameurs, le navire quitte le rivage. Le jeune Roxotius, à genoux, tend ses mains suppliantes; Rufina la conjurait par ses larmes silencieuses d'attendre au moins jusqu'à l'époque de son prochain mariage. Et cependant Paula

levait vers le ciel ses yeux secs, et triomphait de son amour pour ses enfants par son amour pour Dieu. Elle se refusait au titre de mère, pour ne plus montrer que celui de servante du Seigneur. Toutefois ses entrailles étaient déchirées; et comme si elle avait été arrachée dans ses membres, elle luttait avec la douleur, plus admirable que tous en cela, puisqu'elle cherchait à vaincre un grand amour. Au pouvoir des ennemis et au milieu des dures nécessités de l'esclavage, rien de plus cruel que de voir les parents séparés de leurs enfants. Eh bien! contre les lois de la nature, sa foi pleine souffrait cette douleur, que dis-je? son âme la désirait avec joie. Pendant ce temps, le vaisseau gagnait la pleine mer; et tandis que tous les passagers tournaient, en s'éloignant, leurs regards vers le rivage, Paula tenait les siens détournés pour ne pas voir ceux qu'elle ne pouvait voir sans douleur. Id., *ibid.*

Si vous voulez être parfait, abandonnez le monde; méprisez vos anciennes parures, et pour échapper à cette égyptienne qui est la maîtresse du siècle, laissez votre manteau. Elie, montant au ciel, ne peut y aller avec son manteau, et laisse dans le monde les vêtements du monde[1]. Vous méprisez l'or, dites-vous? mais beaucoup de philosophes l'ont fait aussi, et l'un d'eux jeta dans la mer le prix de bien des possessions, en disant : « Allez au fond des flots, objets de mes désirs criminels; je vous submerge, pour ne pas être submergé par vous. » Id., *Lettre à Julien.*

Sur ce texte : « Honorez votre père et votre mère, » le même saint Jérôme dit ceci : Si la chair vous sépare de votre père, connaissez l'union de la chair autant de temps qu'il connaîtra son créateur. S. Jérôme.

L'ennemi tient l'épée suspendue pour me tuer, et je penserais aux larmes d'une mère! Id., *Lettre à Héliodore.*

Funeste abus! La maison est en flammes, le feu pousse par derrière, et à celui qui fuit on empêche de sortir, à celui qui s'évade on conseille de retourner; et cela vient de ceux qui se

[1] Au lieu de *in mundo mundi vestimenta reliquit,* quelques éditions portent : *mundo immunda vestimenta reliquit.*

trouvent placés au milieu même de l'embrasement. Oui, par suite de la démence la plus obstinée, de la démence la plus insensée et de l'obstination la plus folle, on refuse de fuir le danger! Oh! douleur! si vous méprisez la mort pour vous, ou si vous désirez encore la mienne. S. BERNARD, *Lettres.*

L'Eglise ordonne, pour que le roi conçoive de l'amour pour sa beauté, d'oublier son peuple et la demeure de son père. *Ps.* XLIV. On chercha l'enfant Jésus parmi ses parents et ceux de sa connaissance, et on ne l'y trouva pas. Fuyez, vous aussi, vos frères, si vous voulez trouver votre salut. Fuyez, dis-je, du milieu de Babylone, fuyez à la vue du glaive de l'aquilon. Id., *Lettres.*

Père cruel! mère inhumaine! parents barbares et impies! que dis-je? parents, meurtriers plutôt! leur douleur est un gage de salut, leur consolation est la mort de leur fils; et ils aiment mieux que je périsse avec eux que de me voir régner au ciel sans eux. Id., *ibid.*

« C'est une vérité certaine et digne de toute déférence » que si c'est un acte impie de mépriser sa mère, c'est au contraire un acte de haute piété de la mépriser à cause de Jésus-Christ. Car celui qui a dit : « Honorez votre père et votre mère, » a dit aussi : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. » *Matth.* x, 37. Id., *ibid.*

Combien à qui la sagesse du monde tend des piéges! Dans combien elle éteint ce commencement de l'esprit que le Seigneur avait voulu y voir brûler si vivement! N'allez pas, disent ces faux sages, agir à la légère. Réfléchissez longtemps, examinez avec soin; c'est une grande œuvre que celle que vous vous proposez de faire, et il y faut beaucoup de réflexions. Essayez ce que vous pouvez, consultez vos amis, pour ne pas avoir à vous repentir après l'avoir faite. L'ange du grand conseil vous appelle; qu'est-il besoin d'attendre des conseils étrangers? Qui est en effet plus fidèle, ou plus sage que lui? Conduisez-moi, Seigneur, et je serai bien conduit; soyez le plus fort, et affermissez-vous. Id., *ibid.*

Si vous êtes sage, si vous avez véritablement la lumière de vos yeux pour vous éclairer, cessez de poursuivre ce dont l'ac-

quisition est un malheur. Heureux qui ne court point après les biens dont la possession est une charge, l'amour une souillure, et la perte un tourment. Id., *ibid.*

Nous vous avons suivi; mais parce que vous êtes parti avec ardeur pour courir comme un géant dans la carrière, chargés comme nous le sommes, nous n'avons pu suivre votre course; toutefois, ce n'est pas une chose inutile d'avoir tout abandonné pour celui qui est au-dessus de tout; d'avoir, pour tout dire, abandonné ses biens, mais encore et surtout ses passions. Id., *ibid.*

La concupiscence du monde est encore plus nuisible que ses biens, et c'est là le principal motif pour fuir les richesses; car à grand'peine, pour ne pas dire jamais, on ne peut les posséder sans les aimer. Le cœur humain en effet s'attache facilement à ce qu'il accumule. Id., *ibid.*

« Mon fils, ils n'ont point de vin. » « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » *Joan.* II, 3. Pourquoi Jésus-Christ répond-il de la sorte? Sans doute à cause de nous, afin que le souci des parents selon la chair ne tourmente plus ceux qui se sont convertis à Dieu, et que ces nécessités du monde n'empêchent pas l'épreuve spirituelle. Car tant que nous sommes du monde, il est certain que nous sommes les débiteurs de nos parents; mais quand une fois nous nous sommes abandonnés nous-mêmes, nous sommes beaucoup plus libres de sollicitudes vis-à-vis d'eux. Id., *Sermon 28 sur le Cantique.*

La pauvreté ne sert de rien à celui en qui réside la cupidité. *Vies des Pères.*

Vous le savez, on ne défend pas les devoirs de l'amour et de la charité, mais on prohibe les affections de la chair; car on donne charnellement à ses proches ce que l'on consacre en bon chrétien à des étrangers. S. ISIDORE, *du Souverain Bien.*

Si quelqu'un renonce à tout ce qu'il possède, et ne renonce pas à ses volontés, il n'est pas disciple de Jésus-Christ; car celui qui renonce à ses biens, fait abnégation de choses qui lui appartiennent, tandis que celui qui renonce à ses volontés, fait abnégation de lui-même. Id., *ibid.*

Ce n'est pas assez d'avoir éloigné de nous les biens quels qu'ils soient, si les désirs restent eux-mêmes en nous. Il arrive de là que quelquefois nous sommes émus au sujet des plus petites choses, et que par convoitise pour des choses de rien, nous concevons les intentions les plus viles. Aussi, comme notre ennemi se réjouit au milieu de tout cela, quand il nous voit mépriser les plus grandes choses au point de nous laisser vaincre sans combat dans les petites. Voilà pourquoi il ne sert de rien de renoncer aux choses du dehors si l'on n'arrache jusque dans leurs racines celles qui se sont attachées aux entrailles de notre âme. L'Apôtre n'a pas dit : L'or et l'argent sont la source de tous les maux; mais c'est bien plutôt le désir des richesses; et non-seulement les riches, mais encore ceux qui veulent devenir riches, tombent dans le piége et la tentation. Saint Paul attaque donc aussi bien la volonté de posséder que la possession elle-même. Et voilà pourquoi il ne sert de rien à l'homme d'abandonner ce qui est en dehors de lui, s'il conserve en lui ses vices. Ainsi, comme je l'ai dit, mes frères, nous sommes ici, et nous n'y sommes pas tout entiers. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 5 aux moines.*

« Si quelqu'un, dit l'Apôtre, veut être sage parmi vous, qu'il devienne insensé, afin d'être sage. » I *Cor.* III, 18. Qu'est-ce que devenir insensé pour être sage? Un homme ne semble-t-il pas jusqu'à un certain point insensé, quand, par amour pour son salut et par crainte des jugements de Dieu, il fuit les divers plaisirs de cette vie qu'il avait coutume de rechercher? quand il méprise ce qu'il avait coutume d'amasser? que dis-je? quand, à la façon d'un semeur, il le disperse et le sème dans le sein des pauvres? L'abondance lui déplaît, la pauvreté est son aliment, le jeûne est sa joie; il s'humilie dans son cœur, il se transforme dans ses mœurs et habitudes; il laisse là ce qu'il tenait par possession, il cherche par la pensée ce qu'il ne voit pas, et, élevant son esprit vers le ciel, il hait ce qu'il aime, et s'étudie à vouloir ce qu'il ne voulait pas. Son cœur, en effet, est entraîné par la science et par les promesses véritables et fidèles des saints dont on a dit qu'ils étaient des séducteurs et des gens pleins de vérité. Pourquoi séducteurs? Parce qu'ils enseignent à l'homme à mé-

priser ce qu'il a et à espérer ce qu'il n'a pas; à passer, en se détournant et sans y faire attention, devant ce qui se trouve exposé à ses yeux, et à désirer, à rechercher avidement ce qui est loin de lui. Id., *Homélie pour le jour de la Pentecôte.*

Ovide l'a dit : « Je ne sais par quels charmes le sol de la patrie attire tous les hommes et ne permet pas que jamais on l'oublie. » C'est un grand principe de vertu que l'âme exercée apprenne peu à peu à échanger d'abord les choses visibles et passagères pour pouvoir ensuite les abandonner entièrement. Elle est encore languissante celle pour qui la patrie est douce ; elle est déjà forte celle pour qui tout est patrie; mais celle-là est parfaite pour qui le monde n'est qu'un exil. HUGUES DE SAINT-VICTOR.

J'ai honte de le dire : nous en voyons qui ont pratiqué le renoncement de manière à ne paraître avoir rien changé de leurs vices et de leurs habitudes intérieures que le genre de vie et le maintien qu'ils avaient dans le siècle. A ceux-là certainement, il ne servira de rien d'avoir méprisé les plus grandes richesses et les plus grands biens, puisqu'ils ont transporté sur des choses petites et de très-mince importance les affections qu'ils avaient tout d'abord pour ce qu'ils ont méprisé. Et en effet, le vice de la cupidité et de l'avarice dont ils ne peuvent plus faire preuve sur des matières précieuses, ils le gardent vis-à-vis d'objets vulgaires, et ils montrent par là qu'ils ont non pas renoncé à leur ancienne passion mais qu'ils n'ont fait que la changer. C'est ainsi qu'ils ont un souci excessif de leur petite natte, de leur corbeille, de leur *codex* et autres choses semblables qui sont des plus vulgaires; ils y tiennent avec la même passion qu'ils tenaient auparavant à leurs biens, et défendent aux autres de se servir de ce qui, en définitive, doit être commun à tous les frères. Id.

Quelle différence y a-t-il entre faire preuve de cupidité vis-à-vis de richesses considérables et somptueuses ou en montrer pour les choses les plus vulgaires, sinon que l'on doit juger plus répréhensible celui qui s'attache à de petites choses après en avoir méprisé de grandes? Aussi, ce renoncement ne rend-il pas le cœur parfait, puisque tout en n'ayant que le bien d'un pauvre, on a les désirs d'un riche. Id.

On n'entre avec la couronne dans le royaume du ciel qu'après avoir fait les trois renoncements suivants : premièrement, renoncement à toutes choses, aux hommes et à la famille ; secondement, renoncement à sa propre volonté ; troisièmement, renoncement à la vaine gloire, lequel, d'ordinaire, suit de près l'obéissance. Id.

Le voyage que vous avez à faire est une séparation complète de toutes choses faite de façon que jamais votre pensée ne sera éloignée de Dieu.

Celui-là est un étranger, un exilé, qui, dans la connaissance de lui-même, habite avec lui-même, comme si, parlant une langue, il se trouvait au milieu d'hommes qui en parleraient une à lui inconnue.

Il est impossible de lever l'un des yeux vers le ciel et de tenir en même temps l'autre fixé sur la terre ; de même il est impossible de ne pas courir de dangers dans son âme quand, de corps et de pensée, on ne s'est pas rendu étranger à tous, et à ses parents et à ceux du dehors.

Je vous le demande, moine, pourquoi chercher un père ? pourquoi chercher une mère ? Votre mère est chrétienne ou elle ne l'est pas ; elle est sainte ou elle est pécheresse. Si elle est sainte, elle se réjouit de vous voir servir le Seigneur ; si elle est pécheresse, laissez-la ; car elle est morte. S. Jean Crysostome, *de la Componction.*

Celui qui possède Jésus, possède un père et une mère, des enfants et toute une famille. Pourquoi chercher les morts ? Suivez celui qui vit, et « laissez les morts ensevelir leurs morts. » *Matth.* VIII, 22. Id., *ibid.*

Il est difficile qu'un arbre, planté le long de la route, garde ses fruits jusqu'à leur maturité ; de même il est difficile qu'un homme de foi, vivant près de ce monde, garde dans ses actions sa justice sans tache jusqu'à la fin. Retirez-vous du chemin, et plantez-vous dans un lieu retiré, afin que le monde n'ait rien de commun avec vous, ni vous avec le monde. Id., *sur saint Matthieu.*

Réflexions de l'auteur.

Un homme sur le point de commencer une lutte donne tous ses soins à ce qu'en lui il n'y ait rien qui puisse donner prise à son adversaire; et voilà pourquoi, autrefois, les athlètes luttaient nus et le corps frotté d'huile; de même celui qui s'est enrôlé dans la milice du Christ doit prendre garde à ce qu'en lui il n'y ait rien qui puisse prêter occasion au démon de le tenter. Si, en effet, l'amour de ses proches, des honneurs ou de toute autre chose le retient encore, le tentateur en profite pour lui dresser bien des piéges et lui fournir matière à bien des soucis et des peines. Que tous ceux qui renoncent au monde prennent donc garde de lui laisser quoi que ce soit en cela. Voilà pourquoi il a été dit : « Ecoutez, ma fille, et voyez ; oubliez votre peuple et la maison de votre père. » *Ps.* XLIV. Le Seigneur avertit par là l'âme fidèle que si elle veut monter par l'amour à son divin Epoux, il lui faut reporter sur lui tout son amour et oublier tout ce qui faisait auparavant l'objet de ses affections.

C'est au renoncement que se rapportent ces paroles du Prophète : « Je suis étranger sur la terre; ne me cachez pas vos commandements. » *Ps.* CXVIII. C'est-à-dire, mon âme ne s'est pas laissée prendre à ce qui est terrestre et périssable; mais, comme un voyageur, je passe dans cette vie en me hâtant avec toute l'ardeur de mes désirs d'aller aux régions du ciel. C'est pourquoi, Seigneur, ne me cachez pas les secrets de vos commandements, dont la connaissance et l'observation font arriver au bonheur de la céleste vie.

« Sortez de votre pays ; éloignez-vous de votre parenté et de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai. » *Gen.* XII, 1. Eh quoi ! le saint patriarche ne pouvait-il servir Dieu dans son pays? Il le pouvait sans doute; mais pas aussi bien. Si, en effet, les connaissances, les parents, les amis ne mettaient pas à la vertu et à la piété mille obstacles dans lesquels nous embarrassent encore les soucis et les affaires, jamais Dieu n'aurait commandé au père des croyants et à celui qui était l'exemple de l'obéissance et de toutes les vertus de sortir de son

pays et de s'éloigner de sa maison et de sa parenté. De là ces milliers d'anachorètes dont la plus grande partie, abandonnant le sol natal, ont voulu choisir des lieux convenables pour l'étude.

Il est plus facile de vaincre une fois que de vaincre toujours; de même, il est plus facile de renoncer une fois aux richesses que de s'en servir toujours avec modération. De même, il est plus facile de garder le célibat que d'user sans cesse du mariage avec la plus grande chasteté. C'est ce que confirment ces paroles de saint Augustin sur le bien du mariage : « Il en est beaucoup qui supportent plus facilement l'abstention du mariage que la modération dans son usage. » Et plus bas : « Il m'est plus facile de ne pas contracter les unions qu'a contractées Abraham, que de les contracter comme il les a contractées. » On peut conclure de là que ceux qui vivent dans le monde sont dans un bien plus grand péril que ceux qui vivent dans un monastère. Aussi, est-ce à ce titre que le goût de la prière et les autres armes spirituelles leur sont nécessaires, non pas parce qu'ils sont un état plus parfait, mais parce qu'ils se trouvent dans un plus grand danger.

J'admire cette comparaison que fait notre Seigneur où, après avoir dit que des dépenses sont nécessaires pour la construction d'une tour, il ajoute aussitôt : « De même celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Quel rapport peut-il y avoir entre l'argent et le renoncement à cet argent et à toutes choses, puisque l'un est contraire à l'autre? La ressemblance consiste en ceci que celui qui veut bâtir une tour prépare tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de son œuvre, c'est-à-dire les pierres, le bois, la chaux, et cherche des maçons et autres ouvriers. C'est l'argent seul qui donne tout cela. Or ce qu'est l'argent dans la construction des bâtiments, la renonciation à toutes choses l'est dans l'acquisition des vertus et la perfection de la vie évangélique; le Sauveur lui-même l'atteste. Pourquoi? Parce que tout homme qui a renoncé à toutes les choses de la terre, aux soucis et aux occupations qu'elles donnent et à leur amour, est libre et tout-à-fait dispos pour les exercices spirituels et l'étude des choses divines; rien en lui ou en dehors de lui pour lui apporter des empêchements ou des retards, une fois

la route commencée. Ajoutez à cela que pour celui qui a ainsi renoncé à tout, il est nécessaire de passer sa vie dans la plus grande pénurie des choses même nécessaires, et de ne satisfaire à aucune des mollesses du corps; il lui faut, au contraire, être tous les jours accablé de continuelles fatigues. Car le travail et la mortification du corps sont les compagnons de ce renoncement. Donc ceux qui en sont venus à ce point de renoncer de leur propre mouvement à toutes choses, ont nécessairement aussi embrassé une vie pauvre et laborieuse, car l'un ne peut aller sans l'autre; et ceux-là ont des avances suffisantes pour pouvoir construire l'édifice de leur vie évangélique et de toutes les vertus. Maintenant il n'y a aucune peine, aucun travail dans cette acquisition des vertus, puisque le travail ici est lui-même aimé. Or dans cette affaire, l'argent, c'est cet amour du travail. C'est par ce travail qu'on acquiert les vertus d'abstinence, d'obéissance, d'humilité, de patience et de charité, le goût de l'oraison, en un mot toutes les autres vertus. Sans ce travail, point de vertu; avec l'amour de ce travail, aucune peine, aucun ennui dans l'acquisition des vertus. Ce travail, de même que le renoncement, est, nous l'avons déjà dit, l'argent dont on se sert, l'argent avec lequel on obtient tout ce qui est nécessaire à la construction de l'édifice.

## XXXVII.

### Le prédicateur.

« J'ai été plus intelligent que les vieillards, » *Ps.* CXVIII, parce que, dit saint Grégoire sur ces paroles du psaume, David en s'étudiant à accomplir ce qu'il avait appris, a reçu le don de comprendre ce qu'il enseignait. *Morales*, liv. XI, c. X.

« Ils altèrent la parole de Dieu, » II *Cor.* II, parce que ce ne sont pas des enfants qu'ils veulent engendrer à Dieu, mais le plaisir de leur orgueil qu'ils veulent rassasier. *Ibid.*, liv. XVI, c. XVIII.

Celui-là est beaucoup plus aimé de Dieu qui en entraîne le plus grand nombre à l'aimer. *Ibid.*

Le Rédempteur des hommes faisait des miracles pendant le

jour, et passait la nuit à prier, pour enseigner par là aux parfaits prédicateurs à ne pas abandonner entièrement la vie active par amour de la contemplation, et en même temps à ne pas mépriser tout-à-fait les joies de la contemplation pour un trop grand amour de la vie active. Qu'ils puisent donc dans le repos et la contemplation ce qu'ils répandront sur les fidèles dans l'activité et par la parole. *Ibid.*

Il y en a qui approfondissent avec soin et intelligence les préceptes de spiritualité; mais ce que leur intelligence pénètre, leur vie n'en fait aucun cas; ils enseignent en un instant ce que la méditation et non l'accomplissement leur a appris; et ce que leur parole annonce, leurs mœurs le combattent. S. GRÉGOIRE, *le Pastoral.*

Qu'ils considèrent de quelle faute ils sont coupables ceux qui, enlevant aux chrétiens pécheurs la parole de la prédication, cachent ainsi aux âmes qui meurent dans le péché les remèdes de la vie. Id., *ibid.*

Il est plus sûr d'entendre la vérité que de la prêcher; parce que quand on l'entend, on garde l'humilité du cœur, tandis que quand on la prêche c'est rare s'il ne se glisse pas tant soit peu d'orgueil qui souille quelque peu les pieds de l'affection ou de l'intention. Id., *sur Ezéchiel.*

Un homme qui enseigne doit considérer ce qu'il dit, à qui il le dit, quand il le dit, et comment il le dit; si l'une de ces choses vient à manquer, sa parole ne sera pas convenable. Id., *ibid.*

Quand on prêche aux pécheurs, on doit pondérer sa prédication de telle sorte que, sans faire tomber dans le découragement, on excite en eux la crainte, et que sans exciter trop d'espoir, on les maintienne avec cette crainte. Id., *Morales.*

Il est plus important de réparer avec l'aliment de la parole les forces de l'âme qui doit vivre éternellement, que de rassasier avec le pain de la terre un corps de chair qui doit bientôt mourir. Id., *Homélies.*

Que notre langue soit un baume pour les bons et un dard pour les méchants; qu'elle rabatte les orgueilleux, adoucisse ceux qui sont en colère, aiguillonne les paresseux, enflamme

ceux qui sont tièdes, persuade ceux qui reculent, flatte ceux qui sont intraitables, console ceux qui sont désespérés; afin que nous, qui sommes dits docteurs, nous montrions à ceux qui marchent le chemin du salut. Id., *sur les Rois*.

Si nous apprécions les biens invisibles, il est certain que c'est un bien plus grand miracle de convertir les pécheurs par la parole de la prédication et la consolation de la prière, que de ressusciter un mort. Id., *Dialogues*.

Selon saint Paul, dans l'arche du tabernacle se trouvaient, avec les tables de la loi, la verge d'Aaron et la manne; parce que la science de l'Ecriture sainte, dans le cœur d'un saint docteur, est aussi bien une verge de difficultés et d'embarras qu'une manne de douceur. Id., *Pastoral*.

Les saints apprennent par l'amour ce qu'ils disent par la parole. Id., *sur Ezéchiel*.

Quelquefois même les saints se réjouissent de leur bon renom; c'est quand ils pensent que ceux qui en entendent parler en profiteront pour devenir meilleurs. Id., *Morales*.

Si l'on mérite une grande récompense pour avoir arraché à la mort un corps qui va mourir, quel mérite n'y a-t-il pas à délivrer de la mort une âme qui doit vivre sans fin dans la céleste patrie? Id., *Homélies*.

Un parfait prédicateur n'est pas celui qui, par amour pour la contemplation, néglige l'action, ou qui, à cause de son assiduité dans l'action, met de côté la contemplation. Id., *sur Ezéchiel*.

Il y en a qui, riches des dons de Dieu, ne brûlent que du désir de la contemplation, et qui, pour cela, refusent d'être utile au prochain en lui annonçant la parole sainte, aiment la solitude et le repos, recherchent la retraite et le silence. Or s'ils sont jugés là-dessus avec rigueur, ils seront sans aucun doute responsables d'autant d'âmes qu'ils auraient pû en convertir s'ils s'étaient produits en public. Id., *Lettres*.

Les saints prédicateurs fuient les honneurs, de peur d'orgueil, et désirent cependant être honorés pour qu'on les imite. Id., *Morales*.

Saint Grégoire explique ainsi ces paroles de Job : « Si j'ai

mangé les fruits de la terre sans donner d'argent pour les payer. » *Job*. XXXI, 39. Manger les fruits de la terre sans donner d'argent pour les payer, c'est recevoir des honoraires de l'Eglise, et en même temps ne point donner à cette même Eglise le fruit de sa prédication. Que disons-nous à cela, nous, pasteurs, qui, devançant l'arrivée d'un juge sévère, prenons, il est vrai, la charge de l'annoncer aux peuples, mais qui demeurons muets tout en mangeant le pain de l'Eglise. Id., *Morales*.

Si l'Esprit-Saint ne se trouve dans le cœur de l'auditeur, la parole de celui qui enseigne est inutile. Qu'on n'attribue donc pas à l'enseignement d'un homme ce que son enseignement nous fait comprendre ; car, à moins de la présence intérieure de l'Esprit qui enseigne, c'est en vain que travaille extérieurement la langue du docteur. Id., *Homélie* 30 *sur l'Evangile*.

Comme l'a enseigné bien avant nous saint Grégoire de Nazianze, de vénérable mémoire, une seule et même exhortation ne convient pas à tout le monde, la différence des caractères faisant qu'elle ne s'y applique pas. Souvent, en effet, ce qui est utile à l'un est nuisible à l'autre ; il y a des plantes qui nourrissent tels animaux, et qui en tuent d'autres ; siffler légèrement apaise les chevaux, excite ceux qui sont défiants, donne des forces à un autre ; l'aliment qui fortifie la vie des hommes faits, peut tuer celle des enfants. Les sermons des prédicateurs doivent donc être faits en vue de la qualité des auditeurs, de manière à ce qu'ils conviennent à chacun, sans cependant pour cela s'écarter du but qu'ils doivent avoir d'édifier tout le monde en général. Id., *Pastoral*.

Quand le remords d'un crime tourmente la conscience, la langue se trouve liée par la crainte de la confusion. Id., *ibid*.

Jamais on ne doit prêcher, tant que l'âge vous rend faible, parce que l'enseignement de la doctrine ne vaut bien que dans l'âge de la force. Notre Rédempteur, tout en étant le créateur du ciel et le docteur des anges, n'a pas voulu sur la terre enseigner les hommes avant l'âge de trente ans, pour inculquer à ceux qui se pressent trop une salutaire crainte. Et bien qu'il ne pût lui-même faillir, il n'a toutefois prêché la grâce de la vie par-

faite que quand il eût atteint l'âge parfait. Id., *Homélie* 2 *sur Ezéchiel.*

On doit, dans la répartition de la prédication, tenir compte des lieux, des temps et de l'étendue des lieux. Si la prédication ne se fait que rarement, elle ne suffit pas; si elle est continuelle, elle perd son prix. Id., *Homélies.*

Celui dont on méprise la vie court le risque de voir mépriser sa prédication. Id., *ibid.*

Voici ce que saint Grégoire dit de lui-même : J'ai pris pour moi, dit-il, le rôle de la pierre à aiguiser. Elle donne le fil à la lame, sans pouvoir couper elle-même. Peintre difforme, j'ai fait le portrait d'un bel homme; et moi qui suis encore ballotté dans les flots des fautes, je conduis les autres au rivage de la perfection. Id., *le Pastoral,* vers la fin.

Il n'y a pour le Tout-Puissant aucun sacrifice qui vaille celui du zèle des âmes. Id., *Homélie* 22 *sur Ezéchiel.*

Après avoir prêché, le Sauveur lava les pieds à ses apôtres, pour montrer par là d'une manière évidente que souvent, même dans les bonnes œuvres, on amasse la poussière du péché, et que les pieds de ceux qui ont parlé sont souillés de ce qui a purifié les cœurs de ceux qui écoutent. Souvent, en effet, quelques prédicateurs, tout en faisant leurs exhortations, s'enorgueillissent au dedans d'eux-mêmes, parce que c'est par eux que découle dans les cœurs la grâce de la prédication [1]. Id., *Morales,* liv. I, c. xxv.

Des paroles qui sortent d'un cœur froid ne peuvent allumer le désir du ciel dans ceux qui les écoutent. Comment, en effet, une chose qui ne brûle point par elle-même peut-elle en allumer une autre. Id., *ibid.,* I, xxix.

Quand la personne déplaît, ce qu'elle peut dire de bien ne plaît pas non plus. Id., *ibid.,* IX, i.

« Les animaux sont pleins d'yeux par devant et par derrière, » *Apoc.* iv, 6, parce que ceux qui se tiennent en présence de Dieu doivent tout voir. Voilà pourquoi aussi « la gloire de l'Epouse

[1] Nous avons ici traduit la pensée entière de saint Grégoire, au lieu du texte tronqué de Louis de Grenade.

lui vient du dedans, mais au milieu des franges d'or, » *Ps.* XLIV ; elle est belle au-dedans pour elle-même, et au-dehors pour les autres; elle s'élève elle-même, et elle enseigne les autres. Id., *ibid.*, XIX, X.

Sur ce verset de Job : « Mes paroles tombaient sur eux comme les gouttes de la rosée » XXIX, 22, saint Grégoire dit ceci : Un prédicateur doit observer de ne pas prêcher plus que ses auditeurs ne peuvent en saisir, dans la crainte qu'en annonçant à de faibles intelligences des choses sublimes qui ne peuvent leur servir, il ne prenne davantage le soin de se montrer que d'être utile à ses auditeurs. Id., *ibid.*, XX, C. I.

Une femme qui, éveillée, nourrissait son enfant, le perdit pendant son sommeil; c'est ainsi qu'un prédicateur qui vit mal, élève par son enseignement et tue par ses mœurs. Id., *ibid.*, XXI, IX.

Notre Seigneur ne répondit point aux questions curieuses d'Hérode, pour nous apprendre que toutes les fois que les auditeurs ne veulent pas corriger leurs défauts mais louer les nôtres, nous ne devons point parler, dans la crainte que la faute qui n'appartenait qu'à eux ne soit aussi la nôtre. Id., *ibid.*, XXII, XXVI.

Un bon pasteur qui cherche la gloire de Dieu et non la sienne propre, voudrait que tous fissent ce qu'il fait. Aussi Moïse disait-il : « Plût à Dieu que tout le monde prophétisât. » *Num.* XI, 29. Id., *ibid.*, XXII, XXIV.

Un bon prédicateur s'observe dans tout ce qu'il dit, pour ne pas concevoir d'orgueil de ce qu'il enseigne bien, pour que sa vie ne soit pas en désaccord avec ses paroles, et pour attribuer au mérite des auditeurs le don de comprendre ce qu'il leur annonce. Id., *ibid.*, XXIII, IV.

C'est par nécessité qu'un saint accepte le ministère de la parole ; mais c'est par suite du plus grand des désirs qu'il recherche le repos du silence. Id., *ibid.*

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Enseignez avec autorité, » saint Grégoire fait cette réflexion : Enseigner avec autorité, c'est faire d'abord ce que l'on dit. Toute confiance dans l'enseignement est

en effet enlevée, quand la conscience est là pour arrêter la langue. Id., *ibid.*, XXIII, XIII.

C'est de cette manière que le même saint explique ce verset de saint Matthieu, VII, 29 : « Car il les enseignait comme un homme ayant autorité. »

Quand les saints sentent que leurs auditeurs profitent, ils n'en mettent que plus d'ardeur, de zèle et de force dans leur prédication. Id., *ibid.*, XXVII, XXV.

Pour une âme qui aime son Epoux avec passion, il n'y a d'ordinaire qu'une seule chose qui puisse la consoler de cet exil de la vie présente [1] : c'est si, par cela même qu'elle est retardée dans le bonheur de le voir, d'autres âmes profitent de sa parole et brûlent des feux de l'amour pour son divin Epoux. Elle est dans l'affliction de se voir retardée ; tout ce qu'elle voit est triste pour elle, parce qu'elle ne voit pas encore celui qu'elle brûle de voir. Mais, je l'ai dit, ce n'est pas une petite consolation, si, quand une âme fervente est retardée dans son bonheur, un grand nombre d'autres sont réunies par elle pour voir plus tard avec elle celui qu'elle désirait voir plus tôt sans elles. Voilà pourquoi l'Epouse dit, dans le Cantique des cantiques : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits ; car je languis d'amour. » II, 5. Quelles sont ces fleurs, sinon les âmes qui ont déjà commencé le bien et qui exhalent le parfum des désirs du ciel ? Quels sont ces fruits, sinon les âmes déjà fort avancées dans le bien et qui sont arrivées aux fruits de l'œuvre bonne par excellence ? Celle donc qui languit d'amour demande à ce qu'on la soutienne avec des fleurs et qu'on la fortifie avec des fruits ; parce que s'il ne lui est pas encore permis de voir celui qu'elle désire, c'est pour elle une grande consolation que la joie du progrès des autres. Considérons donc quelle avait été l'âme de saint Paul qui disait : « Car Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. J'ai, d'une autre part, un ardent désir de me voir dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur. » I *Philipp.* XXI, 23. Mais voici de

[1] *De mora vitæ præsentis*, au lieu de *de amore vitæ.*

quel amour languit celui qui désire de se voir dégagé des liens du corps. « De l'autre côté, dit-il, il est plus avantageux pour vous que je demeure encore en cette vie. » *Ibid.* XXIV. Et il dit aux disciples qui avancent dans la perfection : « Quelle est, en effet, notre espérance, notre joie et notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus-Christ, pour le jour de son avènement? I *Thess.* II, 29; S. GRÉGOIRE. *Homélie* 15 *sur Ezéchiel.*

Ecoutez-vous vous-même, docteur sévère et barbare; que me fait une langue d'or, si votre cœur est de fer? S. AUGUSTIN, *Lettres.*

Le salut de notre religion qui, seule, promet véritablement le salut, n'a jamais manqué à celui qui en fut digne; et celui à qui il a manqué ne le mérita pas, car depuis le commencement de la création des hommes jusqu'à la fin il a été prêché à certains pour leur récompense, à d'autres pour leur jugement. Id.

Je n'hésiterais pas à émettre comme mien un avis où j'aimerais plutôt à être considéré par les bons que je ne craindrais d'être attaqué par les méchants; car c'est avec joie que la beauté et la modestie de la charité prennent l'œil de la colombe, tandis que la dent du chien est évitée par la prudence de l'humilité, ou émoussée par la fermeté de la vérité.

Il faut se garder avec beaucoup de soin, en enseignant, du défaut de l'orgueil; ce qui n'arrive pas en apprenant. Id., *Lettres.*

Telle est la loi de la divine Providence; personne n'est aidé par ceux qui sont au-dessus de lui dans la connaissance de la grâce de Dieu, sans y avoir aidé par ses purs sentiments ceux qui sont au-dessous de lui. Id., *de la Véritable Religion.*

Tant qu'une chose qui ne fait pas faute, bien qu'on la donne, est possédée sans être donnée, on ne la possède pas de la manière dont on doit la posséder. Id., *de la Doctrine chrétienne.*

La doctrine qu'on reçoit par la bouche d'hommes mauvais, est une vigne dans une haie, un jardin dans des épines; lisez avec précaution, de peur de vous blesser la main en cherchant le fruit et d'imiter celui qui fait le mal en écoutant dire le bien. Id., *sur saint Jean.*

Un prédicateur doit travailler à se faire entendre avec intelligence, avec plaisir, avec obéissance, et croire qu'il le peut bien plus par l'onction et la piété de ses prières que par ses talents d'orateur ; que priant pour lui et pour ceux à qui il doit parler, il soit intercesseur avant d'être maître; et que, quand l'heure approche où il doit faire entendre sa parole, il élève vers Dieu son âme altérée de soif, pour dire ce qu'il a pensé, répandre sur le peuple ce qu'il a conçu [1]. Id., *de la Doctrine chrétienne,* liv. IX.

Que vos œuvres ne soient point en contradiction avec vos paroles, de peur que quand vous parlerez dans l'Eglise, on ne puisse se demander à soi-même pourquoi vous ne mettez pas vos conseils en pratique. Celui qui prêche le jeûne, l'estomac bien garni, est un maître sensuel. On peut fulminer contre l'avarice et être soi-même un voleur. Que la bouche, l'esprit et les mains d'un ministre de Jésus-Christ soient toujours en harmonie entre eux. S. Jérome, *Lettre à Népotien.*

Lorsque vous enseignerez dans l'Eglise, que vos paroles, loin d'exciter les acclamations de l'assemblée, lui arrachent des gémissements. Les larmes de vos auditeurs seront vos plus belles louanges. Le discours d'un prêtre doit être nourri des maximes de l'Ecriture. S'exprimer facilement et séduire un vulgaire ignorant par le torrent de sa parole, est le partage des gens superficiels. Rien n'est plus aisé que de surprendre, par une facilité de langage, un peuple grossier et ignorant qui vous admire d'autant plus que vos paroles sont moins à la portée de son intelligence. Cicéron, dont le plus bel éloge a été celui-ci ; sans Démosthène il eût été le premier orateur, et sans lui Démosthène eût été le seul orateur; Cicéron, dis-je, dans son discours pour Q. Gallius, rapporte qu'il y eut un poète très-ignorant, aux comédies duquel le peuple applaudissait toutefois avec frénésie. Il n'y avait rien d'étonnant à cela; il lui suffisait d'avoir au théâtre beaucoup de condisciples qui, comme lui, n'avaient point étudié les lettres. Id., *ibid.*

[1] Il y a dans cet alinéa de saint Augustin un jeu de mots impossible à rendre en français, et une pensée latine que notre langue est forcée d'adoucir.

Mes paroles n'attaquent personne en particulier ; il ne s'agit ici que des vices en général. Celui qui voudrait s'en fâcher contre moi, avouerait par là même qu'il s'agit ici de lui. Id., *ibid.*

Mes paroles pourront affermir ses pas ; au bruit des applaudissements, les coursiers se précipitent avec plus d'ardeur ; les acclamations redoublent le courage des athlètes. Les soldats, prêts à combattre le fer à la main, s'enflamment aux paroles de leur général. Ainsi donc, dans cette œuvre, c'est nous qui arroserons et ce sera Dieu qui fera croître. Id., *Lettre à Démétriade.*

Si vous me demandez dans votre âme pourquoi je ne suis pas moi-même tel que je désire que vous deveniez, je vous dirai pour toute réponse : ces conseils ne sont pas de moi, ce sont les paroles du Sauveur ; je ne vous enseigne pas ce que je pratique moi-même, mais ce que doit souhaiter celui qui veut devenir un serviteur de Jésus-Christ. L'athlète est plus fort que celui qui l'excite au combat, et le plus faible ne laisse pas de donner des avis à l'autre. Id., *Lettre à Julianus.*

Celui-là est un véritable prédicateur qui excite les larmes et non pas le rire : qui reprend les pécheurs et ne dit pas que personne soit heureux, que personne ait le bonheur. Telle est la réflexion de saint Jérôme sur ce texte d'Isaïe : « Mon peuple, ceux qui vous disent bienheureux, vous séduisent. » *Isa.* III, 12.

C'est être efféminé que d'indiquer du haut des murailles à celui qui combat les coups qu'il doit porter, et d'accuser de débauche, quand on est soi-même tout imprégné de parfums, un soldat tout couvert de sang. Id., *ibid.*

La lessive qui coule à travers la cendre humide, lave, tout en étant sale elle-même ; il en est de même d'un bon enseignement passant par la bouche d'un maître corrompu. Id., *Lettres.*

Ne nuire à personne, vouloir être utile à tous, est le propre du prêtre ; mais pouvoir le faire appartient à Dieu seul. S. AMBROISE.

Dans un prêtre, rien qui fasse courir plus de dangers auprès de Dieu, qui excite plus de honte auprès des hommes que de ne pas annoncer avec une sainte liberté ce qu'il sent et ce qu'il croit. Id.

« Le pauvre et le créancier se sont rencontrés ; et le Seigneur est celui qui éclaire l'un et l'autre. » *Prov.* XIX, 13. Le pauvre est l'humble auditeur ; le créancier est le prédicateur ; tous deux se rencontrent, quand ils se rassemblent uniquement en vue d'un but pieux. Le Seigneur est celui qui les éclaire tous deux, parce que l'un ne peut prêcher et l'autre écouter, sans une grâce de Dieu. Voilà pourquoi le Seigneur dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Glose sur le chapitre* XXIX *des Proverbes.*

Aujourd'hui nous avons beaucoup de *canaux* dans l'Eglise, mais très-peu de *bassins*. Ceux en effet par qui coulent les sources célestes ont un tel amour qu'ils veulent répandre avant d'avoir reçu, parler avant d'entendre ; toujours prêts à enseigner ce qu'ils n'ont pas appris, ceux qui ne savent se gouverner eux-mêmes, brûlent de commander aux autres. S. BERNARD, *sur le Cantique.*

De combien de choses il faut d'abord nous remplir, pour oser ensuite verser et répandre de notre abondance ! Si l'on n'a rien, on ne peut rien donner. Il faut d'abord la componction, ensuite la dévotion ; puis les fatigues de la pénitence, le travail de la piété, le goût de la prière, le repos de la contemplation, et enfin la plénitude de l'amour. Id., *ibid.*

Ne donner que de la lumière, est utile ; ne produire que de la chaleur, est peu de chose ; la perfection consiste dans les deux choses. Id., *Sermons.*

Saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, a connu les secrets célestes ; de sorte que, lui, futur docteur de l'Eglise, il apprit parmi les anges ce qu'il devait annoncer parmi les hommes. S. MAXIME, *Sermon sur saint Pierre et saint Paul.*

Si l'aliment solide appartient aux parfaits, quelle perfection n'est-ce pas que d'en nourrir les autres. S. DENIS.

On doit blâmer grandement celui qui, d'un côté, composant ses discours, néglige d'un autre ses actions et sa vie. S. CHRYSOSTOME, *de la Componction.*

S'ils vivent bien, ce sont eux qui y gagnent ; s'ils enseignent bien, c'est vous. Prenez donc ce qui vous appartient, et ne dis-

putez pas ce qui est aux autres. Souvent un bon enseignement peut venir d'un homme mauvais, de même qu'une terre sans valeur produit un or précieux. Or méprise-t-on cet or précieux à cause de la terre sans valeur qui le renferme? Donc, de même qu'on recueille l'or, en laissant la terre de côté; de même, prenez la doctrine, et laissez les mœurs de celui qui l'enseigne. S. JEAN CHRYSOSTOME, *sur ces paroles de saint Matthieu :* « Tout ce qu'ils vous diront, faites-le. »

On ne recueille jamais si bien les fruits de son esprit, de sa vertu et de sa supériorité en toutes choses, que quand on les consacre au service de son prochain. CICÉRON, *de l'Amitié.*

### Réflexions de l'auteur.

C'est au cœur que la nature a donné la plus grande chaleur, parce que c'est de lui, comme d'une source, que la chaleur se répand dans tous les membres. Tel doit être un évêque; tel doit être un prédicateur. Tous deux sont comme le cœur dans le corps spirituel de l'Eglise; ils doivent, de l'immense ardeur de leur charité, enflammer d'amour pour leur créateur les cœurs glacés des hommes qui sont comme les membres de ce corps. De là cette parole de saint Bonaventure : « Croyez-moi, enseigner les autres est la nourriture des parfaits. » Elisée dit à Giezi : « Ceignez-vous les reins. » IV *Reg.* IX, 1. Qu'est-ce que cela? si ce n'est se ceindre pour le travail, et écarter tout ce qui pourrait empêcher de se hâter afin de partir le plus promptement possible. Cette parole s'applique aux prédicateurs qui ont l'ordre de mettre de côté tous les obstacles qui pourraient les retarder ou les empêcher dans leur fonction : car sa grandeur exige cette promptitude extraordinaire et ce soin tout particulier.

Chez la veuve qui offrit deux oboles, le Sauveur fit attention non pas à ce qu'elle donnait, mais à ce qu'elle se laissait. De même un prédicateur, pour ne pas avoir à répondre d'une âme, doit faire attention non pas à ceux qui demeurent dans le péché, mais à ceux qui par ses soins s'en relèvent. Car il a beaucoup fait, si même il n'a gagné qu'une seule âme à Jésus-Christ.

Des biens cachés dans une bouche fermée sont comme des mets délicats renfermés dans un tombeau. Le texte suivant dit la même chose : « Si la sagesse demeure cachée, et que le trésor ne soit pas visible, quel fruit tirera-t-on de l'un et de l'autre? » *Eccle.* xx, 32.

Si maintenant nous citons cette autre sentence du Sage : « Celui qui donne abondamment, sera engraissé lui-même ; et celui qui enivre, sera lui-même enivré, » *Prov.* xi, 25, ce sera à bon droit que le véritable prédicateur pourra dire à Dieu : « Je n'ai point caché votre miséricorde et votre vérité à la multitude du peuple. Vous donc, Seigneur, n'éloignez pas de moi les effets de votre bonté ; votre miséricorde et votre bonté m'ont toujours soutenu. » *Ps.* xxxix.

Ceux qui, en lisant les saintes Ecritures y puisent non pas ce qui leur est utile à eux et à la guérison de leurs plaies, mais bien ce qu'ils doivent enseigner aux autres, me paraissent à moi semblables à des bêtes de somme qui portent en ville les denrées nécessaires aux habitants sans toucher eux-mêmes à rien de ce qu'elles portent. Ce sont ceux-là dont Job dit « qu'ils ont soif, après avoir foulé le vin dans les pressoirs. » *Job.* xxiv, 11. C'est contre eux que l'Apôtre, écrivant aux Romains, dit ces paroles : « Vous qui portez le nom de Juifs, qui vous reposez sur la loi, qui vous glorifiez en Dieu, etc. » *Rom.* ii, 17-24. Saint Grégoire, au commencement de son Pastoral, s'élève aussi contre ceux qui enseigent ce qu'ils ont appris par la réflexion et non par les œuvres. Ces prédicateurs portent, pour ainsi dire, un message à un nouvel Urie : il renferme leur perte et leur mort.

C'est aux prédicateurs de l'Evangile qu'il faut appliquer ces paroles du Cantique des cantiques : « Vos dents sont comme des troupeaux de brebis tondues qui sont montées du lavoir, et qui portent toutes un double fruit, sans qu'il y en ait de stériles parmi elles. » iv, 2. L'office des dents est de mordre (ce que font les chiens employés à garder les troupeaux) et de mâcher la nourriture, comme font les nourrices pour leurs enfants et comme nous le faisons nous-mêmes quand nous transmettons dans nos membres les aliments que nos dents ont mâchés. Or ces

dents sont dites semblables à des troupeaux de brebis tondues et nouvellement montées du lavoir, pour que vous y voyiez d'un côté le mépris de toutes choses, et de l'autre la pureté et la candeur de vie des prédicateurs. Toutes portent un double fruit, parce que leur unique étude est de cultiver en même temps leur vie et la doctrine, selon ces paroles de saint Paul : « Veillez sur vous-même et sur l'instruction des autres. » I *Tim.* IV, 16. Ceux qui sont ainsi, ne peuvent en aucune manière être stériles, parce que la parole de Dieu dans leur bouche ne revient jamais vide. Il suit évidemment de ce passage qu'on ne doit point se fâcher si, de temps en temps, des prédicateurs reprennent les impies avec sévérité; puisque l'office des dents n'est pas seulement de mâcher, mais encore de mordre. De là ces paroles de l'Apôtre : « Reprenez, suppliez, menacez. » II *Tim.* IV, 2. Et ces autres où il s'agit des Crétois : « Reprenez-les avec force. » *Tit.* I, 13.

L'Epouse du Cantique des cantiques montre bien quelle doit être la vie des docteurs et des évêques, quand décrivant, membre par membre, l'admirable beauté de son Epoux, elle dit : « Ses yeux sont comme les colombes qu'on voit auprès des ruisseaux, qui sont lavées dans du lait, et qui se tiennent sur le bord des plus grands courants d'eaux. » V, 12. Que de choses sont marquées dans ce peu de paroles! Car par les yeux, on entend les docteurs et les évêques de l'Eglise, comme du reste l'indique lui-même le mot évêque, qui signifie inspecteur, surveillant. Mais ces hommes, bien que montrant sous le nom d'yeux la connaissance et l'intelligence qu'ils ont des choses, doivent cependant imiter la simplicité des colombes : « ils doivent être prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » *Matth.* X, 16. Ils sont de plus assimilés à des colombes qui sont lavées dans du lait. Le nom de colombe suffisait pour désigner la pureté du cœur; l'Epouse ajoute toutefois qu'elles sont lavées, et chose plus étonnante encore, lavées non dans de l'eau, mais dans du lait, pour nous faire entendre par là une pureté sans égale et tout-à-fait particulière. De même en effet que le soleil qui donne sa lumière aux autres astres est le plus lumineux de tous; de même celui qui est destiné à évangéliser les autres,

doit, pour rendre les autres purs, être lui-même de la plus grande pureté. Il est encore dit de ces colombes qu'elles sont auprès des ruisseaux, et se tiennent sur le bord des plus grands courants d'eaux; or par là, on entend le fleuve des saintes Ecritures près duquel les docteurs et les évêques doivent sans cesse se tenir, méditant jour et nuit la loi du Seigneur pour y puiser abondamment ce qu'ils donneront avec autant d'abondance aux peuples, « tirant de leur trésor ce qu'il y a de nouveau et de vieux. » *Matth.* XIII, 52. En nommant ensemble les ruisseaux et les fleuves, deux choses bien différentes, ce semble. entre elles, l'Epouse insinue par là que les évêques et les docteurs se doivent aux sages et aux ignorants; ils tirent des ruisseaux pour les ignorants et les simples, et des fleuves ce qu'ils doivent donner à ceux qui sont plus avancés en sagesse et en perfection. Saint Paul qui était comme le premier de cet ordre de docteurs et d'évêques, donne le lait à ceux qui sont encore petits en Jésus-Christ, « et prêche la sagesse aux parfaits. » I *Cor.* II, 6.

Que l'office de la prédication exercée avec une intention pure et pour la gloire de Dieu lui soit une œuvre très-agréable, c'est ce que disent formellement ces paroles du prophète : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent les vrais biens! » *Isa.* LII, 7. Paroles semblables à ces autres du Cantique : « Que vos pas sont beaux dans cette chaussure, ô fille du prince! » VII, 1. Or l'Apôtre dit que cette chaussure est la préparation qu'il faut pour annoncer avec pureté l'Evangile de la paix. *Ephes.* VI, 15.

Ceux qui travaillent au salut des autres, ne doivent pas travailler avec moins de soin au leur propre, et accomplir ce précepte de l'Ecclésiastique : « Assistez votre prochain selon le pouvoir que vous en aurez; mais prenez garde de ne pas tomber vous-même. » XXIX, 27. Un grand nombre, en effet, en mettant tous leurs soins à procurer le salut aux autres, négligent le leur. C'est donc avec raison que le saint patriarche Jacob, après avoir longtemps fait paître les troupeaux de son beau-père, lui dit qu'il devait aussi songer à lui-même. « Vous savez comment je vous ai

servi. Il est donc juste que je songe aussi maintenant à établir ma maison. » *Gen.* xxx, 29, 30.

Les animaux qui ruminent et dont le sabot est partagé, sont purs; ceux au contraire qui ruminent et dont le sabot n'est pas partagé, comme le chameau, sont impurs. Ruminer ou méditer, et avoir le sabot partagé, désigne la différence des bons et des méchants. Tous ceux donc qui ont les deux prérogatives, sont purs; ceux au contraire qui n'ont que l'une des deux, sont impurs. D'où il suit que nous regardons comme impurs ceux qui, s'appliquant à l'étude des saintes Ecritures et maniant la parole divine, n'ont cependant que de mauvaises mœurs.

Que tous les flatteurs et surtout ceux qui flattent les puissants et mettent partout sous les coudes des oreillers et des coussins, écoutent ces paroles de Balaam qui les condamnent : « Quand Balac me donnerait plein sa maison d'or et d'argent, je ne pourrais dire autre chose que ce que le Seigneur m'a commandé de dire. » *Num.* xxii, xxiv, 13.

Toutefois, on peut de temps en temps admettre des prédicateurs mercenaires, à défaut de bons. Lia ne pouvant plus enfanter donna à son mari sa servante Zelpha, pour avoir au moins des enfants d'elle. C'est ainsi que l'Eglise, quand elle ne peut enfanter de fils par le moyen de véritables prédicateurs, s'efforce d'en avoir par le moyen de mercenaires. C'est ce qu'a voulu dire l'Apôtre dans ces paroles : « Que ce soit par occasion ou par un vrai zèle que Jésus-Christ soit annoncé, je m'en réjouis et m'en réjouirai toujours. » *Philipp.* i, 18.

Achitophel ayant mis ordre aux affaires de sa maison, termina sa vie en se pendant, II *Reg.* xvii, 23, pourvoyant ainsi au salut des autres et se négligeant lui-même. Or c'est ce que semblent faire aussi ceux qui par leurs conseils et leur enseignement salutaires aident au salut des autres et mettent le leur en danger en vivant mal eux-mêmes.

Naas, roi des Ammonites, traita de la manière la plus honteuse les envoyés de David, en leur faisant raser la moitié de la barbe et couper la moitié de leurs habits depuis les pieds jusqu'au haut des cuisses. II *Reg.* x, 4. Or c'est ce que le démon fait d'une ma-

nière spirituelle dans l'Eglise quand il fait tous ses efforts pour rendre infâmes par leurs mœurs des ministres de la parole divine se faisant du reste remarquer par leur science et leur éloquence; de telle sorte qu'on peut dire d'eux à bon droit : « Les Scribes et les Pharisiens se sont assis sur la chaire de Moïse; observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas comme eux. » *Matth.* XXIII, 2. S'il ne leur a fait raser que la moitié de la barbe et non la barbe tout entière, ce n'a été dans sa pensée qu'une plus grande ignominie. Car comme le dit Juvénal : « Tout vice de l'âme porte en lui une flétrissure d'autant plus visible, que celui qui commet une faute est regardé comme plus grand. » Or la barbe désignait ici la dignité de la charge; sa privation partielle ne fut donc qu'une honte plus grande et plus visible. Il suit de là que ceux qui ressemblent à ces envoyés de David, nuisent plus par l'exemple qu'ils donnent que par le péché où ils se trouvent.

Le roi Amasias, vainqueur des Iduméens, adora leurs dieux qu'il avait vaincus et dont il avait triomphé. II *Paralip.* XXV, 14. C'est ce que semblent faire ces prédicateurs qui montrent dans leur conduite les vices qu'ils attaquent en public dans leurs paroles.

Origène, au commencement de sa dixième homélie sur la Genèse, reprend ceux qui écoutent avec négligence la parole de Dieu. Il ajoute ensuite : Je vous parais peut-être trop sévère; mais je ne puis enduire de mortier un mur qui s'écroule. Car je crains ce qui a été écrit : « Mon peuple, ceux qui vous disent bienheureux vous séduisent, et ils rompent le chemin par où vous devez marcher. » *Isa.* III, 12. Veillez donc, mes frères; car « étroit est le chemin qui conduit à la vie. » *Matth.* VII, 13. L'Apôtre ordonne de prier sans cesse. Comment accomplissez-vous toujours ce que vous omettez sans cesse? Mais le Seigneur dit aussi à ses disciples : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. » *Marc.* XIV, 38. Si ceux qui veillent, prient et sont toujours attachés à la parole de Dieu n'ont pu cependant échapper à la tentation, que font ceux qui ne viennent à l'Eglise qu'aux jours solennels? Que font ceux qui, au lieu de

penser à Dieu, ne font attention qu'aux plaisirs et aux vanités? « Si le juste à peine se sauvera, où est-ce que l'impie et le pécheur paraîtront? » I *Petr.* IV, 18.

Ce qu'un futur ministre de la parole de Dieu doit savoir et se procurer d'abord pour lui-même et ensuite pour les autres, c'est ce qu'Origène nous montre très-bien quand il dit que le Sage appelle la sagesse quelquefois son épouse et quelquefois sa sœur. Le Sage dit en effet quelque part : « Je l'ai aimée, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse. » *Sap.* VIII, 2. Et ailleurs il dit : « Dites à la sagesse : vous êtes ma sœur. » *Prov.* VII, 4. Comment les noms de sœur et d'épouse peuvent-ils s'appliquer à la même sagesse, puisque la religion chrétienne ne peut admettre ces paroles du poète : « Sœur et épouse de Jupiter? » Sans doute, parce qu'au commencement nous ne devons nous réserver la sagesse que comme une épouse dont nous ne pouvons rien donner; tandis que quand nous y aurons fait des progrès, alors il nous sera permis de la communiquer aux autres comme une sœur.

Un ministre fidèle de la parole de Dieu se devant aux sages et aux ignorants, aux parfaits et aux imparfaits, ne doit pas cesser d'enseigner la perfection par la raison que lui-même n'est pas parfait. Voilà pourquoi Origène, expliquant dans ses homélies sur la Genèse ces paroles du Sauveur : « Celui qui ne renoncera pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple, » *Luc.* XIV, 33, s'exprime ainsi : C'est en frémissant que je le dis; car je suis, oui, je suis mon premier accusateur, et c'est ma condamnation que je prononce. Jésus-Christ renie comme son disciple celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède. Et que faisons-nous? Comment lisons-nous ces paroles ou les expliquons-nous aux peuples, nous qui non-seulement ne renonçons pas à ce que nous avons, mais qui voulons même acquérir ce que nous n'avons jamais eu? Parce que notre conscience nous fait des reproches, pouvons-nous effacer ce qui a été écrit? Non, je ne veux pas me rendre coupable d'un double crime, et j'avoue tout cela ouvertement devant le peuple qui m'entend. Je confesse que ces paroles sont écrites, quand bien même je sais que je ne les accomplis pas.

Les lèvres d'Isaïe sont purifiées par un feu céleste, quand Dieu

l'envoie annoncer sa parole ; c'est pour nous faire comprendre combien grandes doivent être la pureté et l'innocence des prédicateurs. Qui, en effet, peut être purifié par quelqu'un qui est impur? Mais pourquoi purifier les lèvres plutôt que les autres membres du corps, puisque tous, prêtant des armes à l'iniquité, sont souillés par le péché? Pour deux raisons : d'abord parce que la bouche, surtout celle du prédicateur, doit être pure ; elle a été consacrée pour annoncer la parole de Dieu, comme aussi ont été consacrées les mains du prêtre, qui doivent toucher le corps du Seigneur. Ensuite, parce que la purification de la langue désigne celle de tous les vices. Saint Jacques n'a-t-il pas, en effet, appelé la langue « un assemblage de toute sorte d'iniquités. » *Jacob*. III, 6.

## XXXVIII.

### L'auditeur de la parole divine.

Il est plus sûr d'entendre la vérité que de la prêcher, parce que quand on l'entend, on garde l'humilité du cœur, tandis que quand on la prêche c'est rarement s'il ne se glisse pas tant soit peu d'orgueil qui souille quelque peu les pieds de l'affection ou de l'intention. S. GRÉGOIRE, *sur Ezéchiel*.

L'oreille ne peut reconnaître les aliments, ni la bouche les paroles; de même un homme insensé ne comprend rien aux maximes de la sagesse. Id.

Quand de bons auditeurs ont faim de la parole divine, de plus grands dons d'intelligence sont alors accordés aux prédicateurs pour reconforter l'âme de ceux qui les écoutent. Souvent, en effet, à cause de l'auditeur, Dieu donne la parole au prédicateur; mais quelquefois aussi, à cause de la faute de l'auditeur, la parole du prédicateur se trouve retirée. Id., *Pastoral*.

Si le Saint-Esprit ne remplit le cœur des auditeurs, c'est en vain que la voix des prédicateurs résonne aux oreilles de leurs corps. Ils peuvent bien, en effet, exprimer à l'extérieur la parole du Maître, mais l'imprimer intérieurement leur est impossible. Id., *Morales*.

C'est en vain qu'un homme est remué à l'extérieur, si son

cœur n'est pas au dedans rempli de la grâce. Car toute bouche est muette, si celui qui lance les paroles que l'on entend n'en fait pas pénétrer les cris intérieurement dans le cœur [1]. Id., *ibid.*, liv. XI, c. v.

J'étais comme étourdi par le bruit de cette chaîne de mort que je traînais, juste châtiment de l'orgueil de mon âme; et je m'éloignais de vous, et vous me laissiez. Je me précipitais en aveugle, je débordais, je me répandais, je bouillonnais dans d'impudiques ardeurs, et vous gardiez le silence, ô vous en qui j'ai si tard cherché ma joie! S. Augustin, *Confessions*, liv. II, c. ii.

Quand je regarde ceux qui aiment ce monde, je ne sais quand il peut y avoir pour la guérison de leurs âmes une prédication opportune. Lorsque, en effet, ils sont dans la prospérité, ils repoussent dans leur orgueil les avertissements salutaires qu'on leur donne, et les regardent comme des chansons de bonne femme; au contraire, lorsqu'ils sont dans l'adversité, ils font plus d'efforts pour échapper au malheur qui les accable alors, que pour saisir ce qui pourrait les guérir. Id., *Lettres*.

L'âme qui ne se nourrit pas assidûment de la parole de Dieu est comme le corps qui ne prend de nourriture qu'après plusieurs jours. Id., *ibid.*

« Que tout homme, dit saint Jacques, soit toujours prêt à écouter. » i, 19. L'Apôtre a vu que c'était en écoutant qu'on conservait plus facilement l'humilité difficile à garder en enseignant. Car il est nécessaire que celui qui enseigne ait un rang plus élevé, où il est difficile de ne pas voir s'y glisser l'orgueil. Id., *ibid.*

La parole de Dieu est comparée à l'eau, parce qu'elle vivifie et féconde; au lait, parce qu'elle donne de l'accroissement; au vin,

[1] Voici le texte de saint Grégoire : « Plerumque fit ut, cum audientis cor exigentibus culpis omnipotentis Dei gratia non repletur, incassum exterius a prædicatore moneatur, quia mutum est omne os quod loquitur, si ille interius in corde non clamet, qui aspirat verba quæ audiuntur. » On le voit, les différences sont grandes, et c'est ainsi que L. de Grenade cite souvent. Quant aux indications, nous croyons devoir repéter que nous suivons celles qu'il a données, les éditions nouvelles des saints Pères, et en particulier l'édition Migne, reproduisant les anciennes.

parce qu'elle réjouit; au miel, parce qu'elle purifie et conserve. S. DENIS, *de la Hiérarchie céleste, Lettres,* 9.

Prenons la doctrine, et non les mœurs; ce ne sont pas les herbes qui sont nécessaires aux abeilles, mais les fleurs; de même, recueillez les fleurs de la doctrine, et laissez de côté la conduite de la vie. S. JEAN CHRYSOSTOME, *sur ce texte de saint Matthieu :* « Faites tout ce qu'ils vous diront. »

On ne lit les ordonnances du roi dans le sénat que quand tout le monde y prête la plus grande attention et se tient en silence. Que dire donc des ordonnances du roi des cieux, des écrits divins, surtout lorsqu'ils nous parlent d'une terre éloignée, d'une région reculée qui est celle, non pas des Indes ou des antipodes, mais celle des cieux? Id., *ibid.*

Le célèbre poète Antimachus lisait un jour à des auditeurs qu'il avait convoqués un de ses ouvrages; tous l'ayant quitté au milieu de sa lecture, excepté Platon, il dit : « Je n'en continuerai pas moins de lire; car Platon est pour moi tout le monde. » CICÉRON, *des Orateurs célèbres.*

Cet exemple peut faire comprendre à un pieux prédicateur qu'il doit se contenter d'un seul auditeur, dès là que celui-ci est capable de le comprendre.

### Réflexions de l'auteur.

L'utilité et la nécessité de la parole de Dieu est si grande, que jamais l'Eglise ne sévit contre les impies au point de leur ôter la faculté de l'entendre, quand même ils seraient excommuniés, schismatiques, interdits et privés de tous les biens de l'Eglise.

Pourquoi donc, vous, pères, ravir à vos filles un bien aussi salutaire et aussi nécessaire?

D'après Aristote, il y a des sciences dignes d'éloges et d'autres qui font honneur. Les premières sont recherchées pour un motif en dehors d'elles; les secondes pour elles-mêmes; car le but des unes est non pas la connaissance, mais l'actions, et celui des autres est non pas l'action, mais la connaissance. Voilà pourquoi il a compté l'éthique non pas parmi les sciences qui font honneur, mais parmi celles qui sont dignes d'éloges; parce que

l'on apprend l'éthique non pas pour sa connaissance, mais par zèle pour la vertu et non pour l'exercer. S'il en est ainsi, c'est donc en vain entendre la parole de Dieu, que de négliger de pratiquer ce qu'on entend, puisque le but de la prédication est l'action et non pas la simple connaissance.

« Neuf choses se présentent à mon esprit qui me paraissent heureuses ; » *Eccli.* xxv, 9, et parmi elles se trouve principalement recommandée celle-ci : « Heureux celui qui parle de la justice à une oreille qui l'écoute. » xxv, 12. Ceci est en effet compté à juste titre au nombre des grands dons de Dieu, vu surtout qu'il y en a beaucoup aujourd'hui pour qui la parole du Seigneur s'est changée en une poésie harmonieuse que l'on chante avec douceur et suavité ; aussi, ne font-ils pas attention à la force des maximes, mais seulement à la douceur et à l'harmonie des paroles. Voilà pourquoi nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Le cœur de l'insensé est comme un vase rompu ; il ne peut rien retenir de la sagesse. » xxi, 17. Comme la poussière sort du crible qu'on secoue, de même il y a de la scorie dans sa pensée. Un crible en effet retient la paille et laisse échapper le blé.

Salomon recommande la force de la parole divine, quand il dit : « Les paroles des sages sont comme des aiguillons et comme des clous enfoncés profondément, le pasteur unique nous les ayant donnés par le conseil des maîtres. » *Eccli.* xxii, 11. Qu'est-ce donc que le cœur qui, tant de fois stimulé par ces aiguillons, ne sent rien ; et combien est profond son engourdissement !

L'Ecclésiastique montre en ces termes combien il est difficile de ramener les insensés de l'iniquité au devoir : « Celui qui instruit l'imprudent est comme un homme qui veut rejoindre les pièces d'un pot cassé. L'homme qui parle à celui qui ne l'écoute point, est comme celui qui réveille un homme d'un profond sommeil. Celui qui parle de la sagesse à un insensé entretient un homme qui s'endort, et à la fin du discours, il lui dira : « Qui est celui-ci ? » *Eccli.* xxii, 7, 8, 9. C'est-à-dire qu'à la manière de ceux qui n'ont rien compris, il demande ce que c'est. Enfin, à cause de cette stupidité, le Sage ajoute : « Pleurez sur un mort, parce qu'il a perdu la lumière ; pleurez aussi sur un in-

sensé, parce qu'il a perdu le sens. » xxii, 10. Mais combien est-il plus malheureux de perdre le sens que de perdre la vie. Aussi le Sage ajoute-t-il encore : « On pleure un mort pendant sept jours; mais l'insensé et le méchant doivent être pleurés toute leur vie. » *Ibid.*, 13.

Dans quel danger se trouvent ceux qui ne tirent aucun profit des instructions qu'ils reçoivent tous les jours, cela paraît manifestement par cette seule raison que l'habitude journalière de les entendre émouse l'âme, pour ainsi dire; d'où il arrive que si dans la suite on expose devant ces habitués de grandes et affreuses vérités, leur esprit ne s'en trouve point frappé. De même en effet qu'une main délicate qui s'habitue à manier longtemps le hoyau, finit par s'endurcir au point de ne presque plus sentir le maniement de l'instrument; de même aussi celui qui, sans aucune affection ou profit s'est habitué à entendre longtemps et beaucoup la parole de Dieu, n'éprouve plus rien, quoi que ce soit que vous lui disiez dans la suite.

Voyez les petits des moineaux perchés au sommet des tours dans lesquelles on sonne les cloches; aussitôt que le son de celles-ci se fait entendre, ils s'envolent épouvantés. Les vieux moineaux, au contraire, qui, depuis longtemps habitués à ce son, ont éprouvé qu'il n'y avait là aucun danger pour eux, ne s'en épouvantent nullement et restent à leur place. Il en est de même de ceux qui, depuis longtemps, se sont habitués à écouter avec négligence le retentissement de la voix de l'Evangile; accoutumés, comme de vieux moineaux, à ces sons, ils n'en sont plus aucunement émus. Aussi arrive-t-il que cette détestable habitude leur ferme l'entrée du salut éternel. Le principal remède à nos maux se trouvant en effet dans le ministère de la parole divine, quel remède pourrez-vous employer pour celui qui s'est déjà mis en état de ne pouvoir plus tirer aucun profit du premier? Vous voyez donc combien de maux naissent de ce seul mal!

Loth, avertissant ses gendres du danger qui les menaçait, ne reçoit que des moqueries; car il leur parut vouloir plaisanter. Cependant ceux qui méprisèrent son conseil, périrent dans les

flammes qui consumèrent Sodome. C'est de la même manière que l'on méprise les prédicateurs qui annoncent aux méchants les supplices de la vie future; et cependant, dans la suite, ils seront punis de leur mépris, et se repentiront, mais trop tard, d'avoir négligé le salutaire conseil qu'on leur avait donné.

Avec quel respect il faut écouter la parole de Dieu, c'est ce qu'Origène, dans ses homélies sur l'Exode, développe en ces termes : Prenez garde, mes frères, que mes paroles ne se répandent inutilement et ne soient perdues. Je veux vous en faire souvenir par des exemples pris dans vos cérémonies religieuses. Vous qui avez coutume d'assister aux divins mystères, vous savez comment vous recevez le corps du Seigneur; vous le gardez avec toutes les précautions et le respect possibles, pour qu'il n'en tombe aucune parcelle, si petite qu'elle soit, pour que rien de ce don consacré ne soit perdu : et vous vous regardez, et cela à bon droit, comme coupables, s'il en tombe quelque chose par suite de votre négligence. Or si vous usez, et à juste titre, de tant de précautions pour conserver le corps du Seigneur, comment pouvez-vous penser qu'il soit moins coupable de négliger la parole de Dieu?

Qu'est-ce donc que cette manne qui, ramassée et conservée contrairement aux ordres du Seigneur en dehors de ce qu'il fallait pour le sabbat, se corrompait et se trouvait remplie de vers? Sans aucun doute, elle était la figure expressive de la parole de Dieu, qui est l'aliment des âmes, qui renferme toutes les saveurs et se fait toute à tous. Ceux donc qui recherchent cette nourriture spirituelle pour réparer les forces de leur âme, la trouvent saine et salutaire; ceux au contraire qui la recherchent, non pour réparer leurs forces, mais pour la conserver dans leur mémoire afin de pouvoir ensuite la revendre et s'en servir pour les autres et non pour eux-mêmes, ceux-là l'exposent à se corrompre et à se mettre aux vers; car ils font de la nourriture de l'esprit un objet de gain ou de vaine ostentation.

Les femmes, dit-on, offrirent pour la construction du tabernacle leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets. En effet, ce n'est pas assez d'avoir des oreilles promptes à écouter la parole de

Dieu, il faut aussi y avoir la main, c'est-à-dire joindre l'action. Ce ne sont pas ceux qui écoutent la parole qui sont justes auprès du Seigneur, mais bien ceux qui la mettent en pratique. Il y eût d'autres femmes cependant qui offrirent leurs pendants d'oreilles non pour le tabernacle, mais pour la fonte du veau d'or. Celles-là sont celles qui ferment leurs oreilles à Dieu, et les ouvrent au monde; qui ne donnent pas même une obole à la demande de Jésus-Christ, et prodiguent leurs richesses à la vanité et aux plaisirs du monde.

Voici où en est arrivé, ce semble, la prédication. De même que la plupart contemplent maintenant la table où le Seigueur a institué son sacrement, avec des sentiments de curiosité plutôt que de dévotion; de même en est-il beaucoup qui, dans les instructions saintes instituées pour l'édification des auditeurs, ne font attention qu'à l'éloquence et à l'art avec lesquelles elles sont faites, et laissent de côté ce qui concerne la piété. Or dans ce défaut tombent bien plus les demi-savants qui se croient savoir quelque chose, que ceux qui sont simples et illettrés. Cependant si ces demi-savants étaient sages et pensaient bien, ils devraient comprendre qu'il est de la dernière absurdité d'écouter, comme des déclamations publiques, des instructions où il s'agit de la grande affaire de notre salut.

C'est vraiment chose étonnante, comment des hommes pervers et obstinés dans le mal, assistant à des saintes instructions, entendent sans entendre et voient sans voir; ils semblent en effet n'écouter que comme si on leur disait des nouvelles d'un pays éloigné auquel ils ne prendraient aucun intérêt. Aussi, peut-on leur appliquer à juste titre ces paroles du livre de Job : « La perdition et la mort ont dit : nous avons entendu parler d'elle (de la sagesse). » XXVIII, 22.

Celui qui veut longtemps conserver du feu chez lui, a soin de l'entretenir avec du gros bois et non avec de la paille et autres choses semblables. De même celui qui désire retenir continuellement en son âme l'ardeur de la charité, ne doit pas cesser d'y mettre tous les jours le bois de la dévote méditation. Car cette chaleur qu'excitent en nous les instructions n'est d'ordinaire que

momentanée et pour un temps, si l'on n'y ajoute autre chose; il faut donc l'alimenter avec de pieuses pensées.

## XXXIX.

### Le clerc. Le prêtre.

A quoi comparerai-je les mauvais prêtres, sinon à l'eau du baptême qui, lavant les péchés de ceux qui se font baptiser, envoie ceux-ci au royaume des cieux, et descend elle-même dans les égouts. S. GRÉGOIRE, *Homélie* 27.

« L'iniquité est sortie par les vieillards que vous aviez choisis pour juges, ô Seigneur, et qui semblaient conduire votre peuple. » *Dan.* XIII, 5. On ne peut plus dire : tel peuple, tel prêtre; car le peuple n'est pas comme le prêtre. Hélas! hélas! Seigneur mon Dieu! ceux-là mêmes qui paraissent tenir le premier rang dans votre Eglise et y gouverner les fidèles, sont les premiers à vous persécuter! Id., *Sermons.*

Que celui qui, après avoir reçu les saints ordres, tombe dans le péché de la chair, soit privé de ses ordres au point de ne plus approcher du ministère des autels. Id., *Collection de ses Lettres.*

On ne devrait requérir pour intercéder que celui qui serait propre à apaiser; car, quand quelqu'un qui déplaît est envoyé en intercesseur, l'âme de la personne irritée n'en est que plus excitée à se porter aux dernières extrémités. Id., *Pastoral.*

Nul ne doit s'approcher des autels que celui dont la chasteté aura été à l'épreuve avant de recevoir ce ministère. Id., *Collection de ses Lettres.*

Personne n'est plus nuisible dans l'Eglise que celui qui, avec une mauvaise conduite, conserve un renom de sainteté ou un ordre saint. Aucun n'ose en effet le reprendre quand il s'écarte du devoir; et la faute finit par devenir un exemple entraînant, quand, par respect pour ses ordres, on honore celui qui la commet. Id., *Pastoral.*

« L'ouvrier est digne de son salaire. » *Matth.* X, 10. Réfléchissez, mes frères, combien on mérite d'être blâmé, quand, sans avoir travaillé, on reçoit la récompense du travail; considérez

quel crime c'est de recevoir le prix des pécheurs et de ne rien dire, dans ses prédications, contre leurs péchés. Id., *Homélie sur ces paroles :* L'ouvrier est digne de sa récompense.

Purifiés par la main des prêtres, les élus entrent dans la céleste patrie : et les prêtres de Jésus-Christ, par suite de leur vie désordonnée, s'en vont tout droit aux supplices de l'enfer. Id., *Homélie* 27.

Si nous possédons en notre propre nom de quoi nous suffire, rappelons-nous que ces biens ne sont pas à nous, mais aux pauvres dont, pour ainsi dire, nous sommes les gérants d'affaires ; ne nous en attribuons donc pas la propriété par une usurpation qui serait digne de blâme. S. Augustin, *Lettres.*

Ce serait chose déplorable si nous poussions les moines à un aussi funeste orgueil, et si nous jugions les clercs dignes d'un tel affront, au point de dire qu'un mauvais moine est un bon clerc, quand quelquefois c'est à peine si un bon moine peut faire un bon clerc. Id., *Lettre à Aurèle.*

Considérez ce que c'est que d'être à la tête d'un peuple saint, et combien il est grand d'avoir à s'occuper des sacrements divins. Ceux qui vivent de l'autel doivent plaire à l'autel ; et la pureté que les sacrements renferment en eux doit se trouver amplement dans ceux qui les administrent et qui nous montrent par leur moyen les obligations que nous impose notre dépendance vis-à-vis de Dieu. Id.

Il convient que les clercs à qui nul parent ou allié ne porte secours, vivent des deniers de l'Eglise. Quant à ceux que les biens et les richesses de leurs parents peuvent faire vivre, ils commettent un sacrilége s'ils prennent ce qui appartient aux pauvres. S. Jérôme, *Lettres.*

C'est convertir la maison de Dieu en une caverne de voleurs que de chercher à tirer des gains de la religion ; et le culte de celui qui agit ainsi n'est pas tant un culte rendu à Dieu, qu'une occasion de commerce. Id., *sur saint Matthieu.*

Grande est la dignité du prêtre, mais grande aussi est sa chute, s'il vient à pécher. Réjouissons-nous d'y monter ; mais craignons de tomber. Il n'y a pas autant de joie à se tenir au niveau de

cette hauteur, qu'il y a de douleur à tomber du haut de ce faîte. Car nous ne rendrons pas seulement compte de nos crimes, mais encore de tous les dons dont nous abusons et du salut de ceux dont nous ne nous sommes pas mis en peine. Id., *sur Ezéchiel.*

Quiconque, dans l'ancienne loi, n'obéissait pas aux prêtres, était lapidé en dehors du camp par le peuple, ou bien, baissant la tête sous le glaive, il expiait de son sang le mépris qu'il avait affiché. Actuellement, celui qui n'obéit pas est tué du glaive spirituel; ou bien, chassé de l'Eglise, il est déchiré et mis en pièces par la bouche en fureur des démons. Id., *Lettre à Héliodore.*

Que votre haleine ne sente jamais le vin, afin qu'on ne vous dise pas ce mot du philosophe : Ceci n'est pas donner un baiser, mais donner du vin à boire. L'ancienne loi dit : « Que ceux qui servent à l'autel, ne boivent ni vin, ni bière ; » sous cette dénomination, l'hébreu comprend toute boisson qui peut troubler la raison ; et il y en a de multipliées et de variées. Id., *Lettre à Népotien.*

Votre devoir est de visiter les malades, de connaître la demeure des femmes vertueuses, de voir leurs enfants, et de garder avec fidélité les secrets que vous auront confiés les grands personnages. Qu'une famille ne connaisse jamais par vous ce qui se passe dans une autre. Qu'on nous voie plutôt consoler les gens quand ils sont dans l'affliction que nous asseoir à leur table quand ils sont dans la prospérité. Un ecclésiastique qui accepte avec trop de facilité les invitations, attire sur lui la déconsidération. Ne demandez jamais, et mettez beaucoup de réserve à accepter ce que l'on vous offre. Je ne sais en effet comment cela se fait ; mais toujours est-il que vous gagnez en considération dans l'esprit de celui de qui vous avez refusé un présent, tandis qu'il a moins d'estime pour vous quand vous avez accepté ce qu'il vous a offert. Que celui qui doit enseigner la continence ne se mêle pas de faire des mariages. Que les prêtres surtout, à qui est recommandé l'abandon des richesses, ne se chargent point de l'administration des maisons et des campagnes des autres. C'est un crime de voler son ami ; c'est un sacrilége d'enlever à l'Eglise ce qui lui appartient. Id., *ibid.*

Quand vous aurez atteint l'âge voulu, et que le clergé[1] ou le peuple de la ville vous appellera au cléricat, remplissez les devoirs d'un clerc, et fréquentez les plus vertueux; car dans toutes les conditions, dans tous les rangs, le méchant est mêlé avec le bon. Id., *Lettre au moine Rusticus.*

Tout ce que l'on dit contre les moines, rejaillit sur les clercs qui sont les pères des moines. Le dommage du troupeau fait la honte du pasteur. Id., *Lettre à Furia.*

Par suite de la multitude déréglée et indisciplinée des prêtres, l'adorable sacrement de notre divin Rédempteur est aujourd'hui livré au mépris. Ceux, en effet, qui devaient être les vicaires des apôtres et les fils de saint Pierre, sont devenus les alliés de Judas et les précurseurs de l'antéchrist. S. Ambroise, *Sermons.*

Le prêtre de Dieu, qui s'attache à l'Evangile et qui observe les commandements de Jésus-Christ, peut être mis à mort, mais non être vaincu. Nous en avons un exemple dans Zacharie, grand-prêtre du Seigneur, qui, n'ayant pu être effrayé des menaces et de la lapidation, fut massacré dans le temple, pendant qu'il criait et répétait ces mots : « Vous avez abandonné les voies du Seigneur; le Seigneur, à son tour, vous abandonnera. » S. Cyprien, *Lettre* 3.

Quels sont ceux qui doivent servir à l'autel et célébrer les sacrifices divins, et quels ils doivent être, c'est ce que le Seigneur nous montre par ces paroles de Moïse : « Que les prêtres qui approchent du Seigneur Dieu soient sanctifiés, dans la crainte que par hasard le Seigneur ne les abandonne. » *Exod.* XIX, 22. Et ailleurs : « Quand ils s'approcheront pour servir à l'autel, qu'ils n'apportent point de crimes avec eux, de peur qu'ils ne meurent. » *Exod.* XXVIII, 43. Id., *Lettre* 4.

« Qu'aucun de ceux qui combattent pour Dieu ne s'embarrasse dans les affaires du siècle. » II *Tim.* II, 4. Dans l'ancienne loi, les lévites ne tiraient point au sort avec les onze autres tribus, et ne s'occupaient point de labourer la terre, afin que ceux qui vaquaient aux ministères divins n'en fussent en rien détournés et

[1] Les éditions de saint Jérôme portent au contraire *populus* au lieu de *clerus.*

ne fussent pas forcés de penser aux choses du siècle et de s'en occuper. Nos prédécesseurs, prêtant une diligente attention à ce fait, ont établi qu'aucun frère, à sa mort, ne nommerait un clerc à la tutelle ou au soin de ses biens; et dans le cas où l'un d'eux le ferait, nulle offrande ne serait faite pour lui, et le sacrifice de la messe ne serait point célébré pour le repos de son âme. Car, à l'autel de Dieu, ne mérite pas d'être nommé dans les prières des prêtres celui qui a voulu détourner de l'autel les autres prêtres et lévites. Id., *Lettre* 9. Le même saint condamne ensuite un certain Victor, prêtre, qui, en mourant, avait institué un autre prêtre comme son exécuteur testamentaire.

Pour l'ordination des clercs, nous avons coutume, frères bien-aimés, de vous consulter tout d'abord, et d'examiner dans un commun conseil les mœurs et le mérite de chacun d'eux. Mais on ne doit pas attendre le suffrage des hommes, quand le témoignage divin se trouve en avant. Aurélius, notre frère, jeune homme illustre, approuvé par le Seigneur, comme l'ayant déjà confessé deux fois, et étant sorti deux fois glorieux du combat, méritait les plus hauts degrés d'une telle ordination; on devait le juger non sur ses années, mais sur ses mérites. Toutefois, il nous a plu, en attendant, de le faire commencer par l'office de lecteur; au reste, rien ne paraît plus convenir à la voix qui a confessé Jésus-Christ, que de faire entendre les paroles des mystères divins, et de venir au pupitre après avoir été au chevalet. Sachez donc, frères bien-aimés, que mes collègues et moi nous avons ordonné cet Aurélius. Et parce que la joie se hâte toujours, et que l'allégresse ne peut subir de retards, c'est aujourd'hui qu'il inaugure son lectorat. Appliquez-vous donc souvent à la prière; et de vos supplications aidez les nôtres, pour que le Seigneur nous donne en lui un clerc intègre et un martyr lecteur en même temps que clerc. Mon désir est que vous vous portiez toujours bien en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus. Id., *Lettres*.

Cette lettre de saint Cyprien nous fait connaître avec quel respect pour l'âge et les interstices on initiait les clercs aux saints ordres.

La fornication règne de plusieurs manières dans un grand nombre; servant avec un cœur et un corps impurs l'auteur de la pureté, ils ne craignent pas de se tenir devant « l'ange de Dieu qui les coupe par le milieu du corps et les fait mourir. » *Dan.* XIII, 59. Ils osent toucher aux chairs sacrées de l'agneau sans tache et teindre dans le sang du Sauveur leurs mains criminelles dont ils ont, peu d'instants auparavant, ô douleur, touché des courtisanes. Et c'est ainsi qu'ils vont à l'autel, qu'ils fréquentent les églises, qu'ils chantent les psaumes, quand des louanges de cette sorte sont des louanges dignes d'exécration et que leurs prières se tournent pour eux en péchés. S. BERNARD.

Malheur! trois fois malheur! nous voyons l'abomination dans la maison de Dieu. Quoi? les ministres du culte devenus des idolâtres. Je ments si l'avarice n'est pas servir les idoles; je ments si leur ventre n'est pas pour quelques-uns devenu leur Dieu. Car il est prouvé qu'on se donne pour Dieu ce que l'on aime, ce que l'on honore de préférence au reste. Id.

Ne pas donner aux pauvres ce qui appartient aux pauvres, c'est un crime égal au sacrilége. Les richesses des églises sont certainement le patrimoine des pauvres; et tout ce que les ministres et les dispensateurs de ces biens prélèvent, au delà de ce qui est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, leur est enlevé contrairement à la loi de Dieu et par un sacrilége.

Tout ce que vous retenez de l'autel, en dehors de ce qu'il faut strictement pour la nourriture et le vêtement, ne vous appartient pas : c'est un vol; c'est un sacrilége. Id., *Lettres.*

On vous accorde, si vous faites votre devoir, de vivre de l'autel, mais non pas d'en vivre luxueusement et avec orgueil, au point de vous acheter avec ses biens des freins d'or, des selles peintes, des éperons dorés et des fourrures variées et précieuses. Id., *ibid.*

Une triple corde, difficile à rompre, entraîne l'homme malheureux à sa perte : c'est d'entrer dans le ministère d'une manière honteuse, de le remplir d'une façon indigne, et d'abuser de ses relations temporelles. Id., *ibid.*

Vous avez consacré votre bouche à annoncer l'Evangile; il ne vous est donc plus permis de l'ouvrir à des bagatelles : s'habi-

tuer à dire des frivolités, est un sacrilége. « Les lèvres du prêtre, dit le Prophète, gardent la science; et de sa bouche on demande la loi, et non pas des frivolités ou des fables. » *Malach.* II, 7. Id., *de la Considération.*

Comme toutes les conditions des hommes ont d'un côté quelque chose de pénible et de l'autre quelque chose d'agréable, les clercs, par un artifice tout-à-fait nouveau, ont choisi en cela tout ce qu'il y a d'agréable dans chacune des conditions et rejeté tout ce qu'il y a de pénible. Aux soldats ils ont pris le faste de l'orgueil, la foule des serviteurs, les colliers des chevaux et les magnifiques ornements; aux femmes, les fourrures qui tombent du cou, le fard, le vin, la mollesse, les bains et la vanité; aux paysans, les fruits des champs et les greniers pleins. Mais ils se gardent bien du poids de la cuirasse militaire; ils sont loin de la retenue des femmes. C'est par le travail que tous les paysans et les laboureurs obtiennent de quoi vivre; eux, au contraire, abondent en délices de toute sorte, et cependant, quand arrive le temps des moissons et des récoltes, leurs greniers sont pleins de froment; ils boivent le vin le plus pur, ils s'engraissent, deviennent gros et gras, prennent de l'ampleur. Or quand les hommes commenceront à ressusciter, chacun dans sa condition, avec qui ressusciteront ces clercs? S'ils veulent se tourner du côté des soldats, ceux-ci les anéantiront... Tous ainsi les repousseront de leurs limites; et ne se trouvant ainsi dans aucune catégorie, où pensez-vous qu'ils seront placés? Il leur restera donc de choisir le lieu « où tout est sans ordre et où habite une éternelle horreur. » *Job.* X, 22. Il leur restera que n'ayant pas voulu s'assujettir aux peines de l'homme, ils seront assujettis aux peines des démons. Id., *sur ce texte du psaume* LXXII : « Ils ne participent point aux travaux des hommes. »

Voici une prophétie dont le temps de l'accomplissement est maintenant arrivé : « Voici que dans la paix, m'est arrivée l'amertume la plus amère de toutes. » *Isa.* XXXVII, 17. Elle a d'abord été amère par la mort des martyrs; plus amère ensuite par les attaques des hérétiques; mais la plus amère de toutes est maintenant dans les mœurs de ceux qui font partie de la famille. Id.,

*Sermon* 23 *sur le Cantique des cantiques,* où ce sujet est exposé plus au long.

D'où pensez-vous que viennent avec tant d'abondance pour les clercs cette affluence de biens, cet éclat des vêtements, ce luxe des tables, cet amas de vases d'or et d'argent, sinon des biens de l'Eglise? Il arrive de là quelle est pauvre et indigente, qu'on la laisse nue, misérable, inculte, sans soin. Voilà pourquoi, aujourd'hui, on n'orne point l'Eglise, mais on la dépouille ; on ne la garde pas, mais on la perd ; on ne la défend pas, mais on la trahit ; on ne la bâtit pas, mais on la prostitue; on ne paît pas le troupeau, mais on l'égorge et on le dévore. Et c'est d'eux que le Seigneur a dit : « Ils dévorent mon peuple comme on dévore le pain. » *Ps.* XIII. Id., *Sermon* 78.

S'il s'élevait un hérétique manifeste, on le jetterait dehors et il se dessécherait ; s'il venait un ennemi acharné vous attaquer, peut-être vous cacheriez-vous de lui. Mais maintenant, qui chassera le clerc ; de qui se cachera-t-il? tous sont ses amis, et tous sont ses ennemis ; tous sont ses familiers, et tous lui sont contraires ; tous sont de sa maison, et aucun ne veut la paix ; tous sont ses proches, et tous demandent ce qui lui appartient. Id., *Sermon* 31.

Si c'est à juste titre que le sage nous avertit que la sagesse s'acquiert dans le repos, il faut surtout se garder de l'oisiveté dans le repos : voilà pourquoi il faut fuir l'oisiveté, mère des frivolités et marâtre des vertus. Ce qui, dans la bouche des séculiers, n'est que frivolités ou bagatelles, devient des blasphèmes dans celle des prêtres. Toutefois s'il en est qui se rencontrent parfois, on doit les supporter, mais ne jamais les rapporter. Id., *Livre de la Considération*, liv. II.

Qu'ils craignent, les clercs ; qu'ils craignent, les ministres de l'Eglise qui, sur la terre des saints qu'ils possèdent, commettent de telles iniquités ! Nullement satisfaits du salaire qui doit leur suffire, ils retiennent pour eux, d'une manière impie et sacrilége, le superflu avec lequel ils devraient soutenir ceux qui sont dans le besoin ; et ils ne craignent pas d'employer, à l'usage de leur orgueil et de leur luxure, la nourriture des pauvres. Doublement

coupables, puisqu'ils prennent le bien d'autrui et abusent de ce qui est sacré pour satisfaire leurs vanités et leurs turpitudes. Id., *Sermon 44 sur le Cantique.*

Hélas! hélas! Seigneur mon Dieu! car ceux-là sont les premiers à vous persécuter qui, ce semble, tiennent le plus haut rang dans l'Eglise. Ils se sont emparés de la citadelle de Simon, ils ont pris les munitions, et ensuite, librement et comme investis du pouvoir, ils ont livré aux flammes la cité tout entière. Id., *Lettres.*

« Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. » *Matth.* VI, 2. Quand le peuple fait bien, chacun est récompensé selon son mérite; mais le prêtre est récompensé pour les mérites de tous. Pour les siens, il aura une couronne d'or; et pour avoir conquis les autres à Dieu, il aura l'auréole des saints. S. BERNARD.

Il vaut mieux, à cause des bons, protéger même les méchants, que de mépriser les bons à cause des méchants. A cause donc des bons prêtres, honorez même ceux qui sont mauvais, de peur qu'à cause des mauvais vous ne finissiez par mépriser les bons. Il vaut mieux, en effet, rendre d'injustes honneurs à ceux qui sont mauvais, que d'en refuser de justes à ceux qui sont bons. Id., *Homélie 25 sur saint Matthieu.*

Tout ce qu'il y a de terrible dans les saintes Ecritures perd de son prix à force de s'en servir. C'est pourquoi un ecclésiastique qui médite toujours sur l'Ecriture, en observera entièrement les préceptes et sera parfait; ou bien s'il se met une fois à la mépriser, il n'y trouvera plus de quoi exciter ses craintes. Id., *ibid.*

Des laïques qui commettent des fautes se corrigent facilement; mais quand une fois des ecclésiastiques se sont laissés aller, ils deviennent incorrigibles. S. JEAN CHRYSOSTOME, *sur saint Matthieu.*

### Réflexions de l'auteur.

Admirable dignité des prêtres à qui a été accordé le pouvoir de remettre les péchés! de telle sorte qu'à bon droit on peut s'étonner et dire : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? » *Luc.* V, 21. Grande est la puissance qui a dit : « Que la lumière

soit, et la lumière fut. » *Gen.* I, 3. Eh bien! la même, en son genre, a été donnée aux prêtres, quand ils remettent les péchés. Grande est la puissance du Saint-Esprit, à qui on attribue la sanctification des âmes; eh bien! la même, en son genre, est accordée aux prêtres qui confèrent aux pénitents la grâce et la véritable sainteté. Voilà pourquoi saint François, dans sa règle, dit qu'il professe le plus grand respect pour les prêtres, parce qu'ils nous comblent d'honneurs et de bienfaits inestimables, en nous donnant le vrai corps du Fils de Dieu. Il est évident par là combien manquent à leur devoir ces prêtres qui ne donnent qu'à regret la sainte Eucharistie aux fidèles, et qui refusent de les enrichir d'un aussi grand trésor. Simon le Magicien offrait beaucoup d'argent aux apôtres pour obtenir d'eux le pouvoir de donner le Saint-Esprit; pourquoi vous, alors, refusez-vous de donner une puissance que vous avez reçue gratuitement?

Puisque Dieu est le principe et la fin des choses, « que c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, » nous devrions nous souvenir de lui autant de fois que nous respirons. Mais parce que la nature de l'homme est sujette à une foule de besoins, et que les hommes eux-mêmes, embarrassés dans une multitude de soins et de soucis, ne peuvent le faire commodément, ils en ont choisi quelques-uns qu'ils ont séparés des autres et destinés à remplir ce devoir; et ils les nourrissent aux frais publics, pour qu'en leur propre nom et au nom du peuple, ils prient continuellement le Maître et le Dieu de tous, se chargent de l'apaiser et de chanter ses louanges. Telle est la charge et tel est le devoir de ces hommes. Il y en a en effet qui ont été consacrés à Dieu pour remplir sans interruption l'office de la prière. C'est ce que témoignait cette plaque d'or du grand-prêtre, sur laquelle on lisait : « La sainteté est au Seigneur, » *Exod.* XXVIII, c'est-à-dire, homme sanctifié et consacré à Dieu, de telle sorte qu'il ne convenait pas qu'il s'occupât d'autres choses que des choses divines.

La piété et le respect avec lesquels nous devons vénérer les prêtres nous sont montrés dans ces paroles de l'Ecclésiastique : « Craignez le Seigneur de toute votre âme, et ayez de la vénéra-

tion pour ses prêtres : Aimez de toutes vos forces Celui qui vous a créé, et n'abandonnez point ses ministres. » vii, 31, 32. Comme on le voit, le Sage a uni d'une manière admirable le culte de Dieu et celui de ses prêtres, pour que l'on comprenne qu'il faut joindre ensemble ces deux choses, de telle sorte que le respect que l'on a pour les prêtres, comme étant quelque chose de divin, soit en quelque façon le même que celui qu'on a pour Dieu. Aussi lisons-nous qu'on avait tant de vénération pour les prêtres, en Egypte, qu'à une époque où une famine désolait toute la terre, on leur donnait gratuitement, des greniers publics, le blé dont ils avaient besoin. Si donc on rendait tant d'honneurs à des prêtres d'idoles et d'animaux, quels honneurs ne convient-il pas de rendre aux prêtres du tout-puissant et vrai Dieu?

Les prêtres et les moines, qui tous s'alimentent des biens et des sueurs des autres, doivent se souvenir qu'à eux principalement s'applique ce verset du Psaume : « Et il leur donna le pays des nations, et il les fit entrer en possession des travaux de ces peuples, afin qu'ils gardassent ses ordonnances pleines de justice, et qu'ils s'appliquassent à la recherche de sa loi. » *Ps.* civ. Ils seraient donc, s'ils manquaient à leur devoir, coupables à un double point de vue : d'abord, en ce qu'ils violeraient la loi de Dieu, ensuite en ce que, mangeant gratuitement leur pain, ils voudraient se repaître du sang d'autrui.

Le respect avec lequel nous devons nous approcher du sacrement de l'Eucharistie, nous est montré par le Seigneur lui-même au chapitre dix-neuvième de l'Exode. Sur le point de donner sa loi au peuple, sur le mont Sinaï, il dit : « Que les prêtres et le peuple ne passent pas les limites qu'on leur a marquées, et qu'ils ne montent pas vers le Seigneur, de peur qu'il ne les frappe de mort. » *Exod.* xix, 21, 22. Ailleurs, le Seigneur dit à Moïse : « Montez vers le Seigneur, vous et Aaron, Nadab et Abiu (savoir les fils d'Aaron), et les soixante-dix anciens d'Israël, et vous adorerez de loin. Ensuite Moïse seul montera où est le Seigneur. » *Exod.* xxiv, 1, 2. Nous voyons par là avec quel respect les laïques et les prêtres doivent s'approcher de la sainte Eucharistie.

La vertu de chasteté regarde surtout les prêtres qui, comme les anges, servent de ministres au Seigneur. Le Seigneur le montre quand, entre autres ornements des vêtements des prêtres, il parle des caleçons (*feminalia*) en ces termes : « Vous leur ferez aussi des caleçons de lin pour couvrir ce qui n'est pas honnête dans le corps, depuis les reins jusqu'au bas des cuisses. Et Aaron et ses enfants s'en serviront lorsqu'ils entreront dans le tabernacle du témoignage. » *Exod.* XXVIII, 42, 43. Pourquoi, en effet, a-t-il fallu que Dieu portât la loi de ce vêtement, si ce n'est pour nous montrer par là que la vertu de pureté était surtout requise dans les prêtres? Et puis, quand il ordonne à ceux qui doivent entrer dans le tabernacle de se laver tout d'abord les mains et les pieds, qu'a-t-il voulu nous enseigner, sinon ce que l'Apôtre nous enseigne aussi, quand il dit : « Que l'homme s'éprouve lui-même. » I *Cor.* XI, 28 « Que les prêtres, dit ailleurs le Seigneur, qui s'approchent de Dieu se sanctifient, de peur qu'il ne les frappe de mort. » *Exod.* XIX, 22.

Les prêtres de Dieu doivent se tenir éloignés de toutes les affections désordonnées; c'est ce que montre ce précepte du Seigneur à Aaron et à ses fils Ithamar et Eléazar, au sujet de la mort de Nadab et d'Abiu : « Prenez garde de ne pas découvrir votre tête et de ne pas déchirer vos vêtements, de peur que vous ne mouriez, et que la colère du Seigneur ne s'élève contre tout le peuple. Que vos frères et toute la maison d'Israël pleurent l'embrasement qui est venu du Seigneur, mais pour vous, ne sortez point hors des portes du tabernacle, autrement vous péririez, parce que l'huile de l'onction sainte a été répandue sur vous. » *Levit.* X, 6, 7. O combien grandes sont la dignité et la pureté des prêtres!

Quelle doit être la pureté des prêtres, combien leurs affections doivent être calmes et tempérées, et combien, en un mot, ils doivent différer du reste de la foule; le Seigneur nous l'enseigne au long dans ces paroles : « Que le prêtre, à la mort de ses citoyens, ne fasse rien qui le rende impur, à moins que ce ne soit ceux qui lui sont unis plus étroitement par le sang et qui sont ses plus proches parents, c'est-à-dire son père, sa mère, etc. Les

prêtres ne raseront point leurs têtes ni leurs barbes; ils ne feront point d'incisions dans leurs corps. Ils se conserveront sains pour leur Dieu, et ils ne souilleront point son nom; car ils présentent les oblations qui se brûlent en l'honneur du Seigneur, et ils offrent les pains de leur Dieu; c'est pourquoi ils seront saints. » *Levit.* xxi, 1 à 7. Tels doivent être ceux qui offrent à Dieu le pain des anges. « Le pontife, c'est-à-dire celui qui est le grand-prêtre parmi ses frères, sur la tête duquel l'huile d'onction a été répandue, dont les mains ont été consacrées pour faire les fonctions du sacerdoce, et qui est revêtu des vêtements saints, ne se découvrira point la tête, ne déchirera point ses vêtements, et n'ira jamais à aucun mort, quel qu'il puisse être. Il ne fera rien qui puisse le rendre impur, même à la mort de son père ou de sa mère. Il ne sortira point non plus des lieux saints, pour ne pas violer le sanctuaire du Seigneur, parce que l'huile de l'onction sainte de son Dieu a été répandue sur lui : Je suis le Seigneur. » *Levit.* xxi, 10 à 14. Si le Seigneur dit ici : « Il ne se découvrira point la tête, il ne déchirera point ses vêtements, » c'est qu'autrefois c'étaient les signes d'une affection qui débordait et d'une raison qui n'avait plus de bornes. Or, rien de cela ne convient à la gravité du prêtre; la raison doit, chez lui, dominer et commander. Quant aux sentiments, ils doivent, comme des esclaves bien appris et réglés, obéir à son empire. Et si, dans des malheurs de cette sorte, ils peuvent être excités et frappés, jamais il ne leur est permis d'être les maîtres et de dominer.

Si le Seigneur a tracé d'une manière symbolique dans le devoir des lévites de l'ancienne loi le devoir des clercs et des prêtres de la nouvelle, en disant : « Les lévites dresseront leurs tentes autour du tabernacle, de peur que l'indignation du Seigneur ne tombe sur la multitude des enfants d'Israël; et ils veilleront pour la garde du tabernacle du témoignage. » *Num.* i, 53, nous entendons aussi par là que le devoir des ecclésiastiques est de vaquer sans cesse aux choses de Dieu, et d'aller, par leurs prières, au-devant de la colère de Dieu. Toutefois cet office regarde surtout les prêtres dont le Seigneur lui-même atteste que les prières ne seront point sans fruit, quand il dit :

« Ils invoqueront mon nom sur les fils d'Israël, et je les exaucerai. »

La loi défendait au grand-prêtre d'épouser une femme déshonorée. Une courtisane est la femme qui appartient à tout le monde; et voilà pourquoi elle désigne la vie vulgaire et commune de tout le monde. Or, il est défendu au prêtre de vivre de cette vie; car il doit aussi bien être séparé du reste de la foule par sa manière de vivre particulière que par ses fonctions, dans la crainte qu'on ne puisse lui faire ce reproche : tel peuple, tel prêtre.

Le Seigneur dit à Aaron : « Vous ne boirez point, vous et vos enfants, de vin ni rien de ce qui peut enivrer, quand vous entrerez dans le tabernable du témoignage. » *Levit.* x, 9. Ce précepte fut donné après la mort de Nadab et d'Abiu, pour faire connaître à tous que leur ivrognerie était la cause de leur faute et de leur mort. Car ayant eu l'audace de souiller l'autel d'un feu étranger, ils furent consumés dans le feu même de cet autel; de sorte que ceux qui d'une prière avaient fait un péché, trouvèrent leur châtiment dans le sacrifice même qu'ils offraient. C'est l'ivrognerie qui leur avait fait commettre cette faute; car l'odeur du vin avait mis en fuite le parfum de l'encens, et l'ivresse du feu avait attisé la flamme de l'autel; et parce que, troublés et égarés par le vin, ils avaient porté un feu étranger, bientôt ils furent rapportés dévorés par le feu divin. Dans un homme, l'ivrognerie est un crime; dans un prêtre, c'est un sacrilége. PIERRE DE RAVENNE.

Qui voudrait croire que tous ces ornements que le Seigneur a prescrits avec tant de soin pour les vêtements du grand-prêtre aient été imaginés pour satisfaire seulement la curiosité et le plaisir des yeux, et non pas pour signifier de grands mystères; surtout quand ces lames d'or qui devaient être placées sur le front du grand-prêtre, et ce rational sur sa poitrine renferment si manifestement un sens mystique? Ainsi donc, par cette variété et ce grand nombre de vêtements qui concouraient à l'ornement du corps, que peut-on vouloir dire, sinon les vertus sublimes dont la vie d'un prêtre doit être ornée? En effet, le

grand amant des âmes qui, de tant de manières, a orné le corps du grand-prêtre, exigera de lui une âme ornée de bien plus de vertus encore; et c'est cette beauté dont les ornements du grand-prêtre étaient la figure.

Il faut de plus observer que ce sont non-seulement les vêtements extérieurs, mais encore les intérieurs qui sont désignés, afin sans doute que les prêtres ne soient pas du nombre de ceux dont le Seigneur dit : « Vous êtes de ceux qui passez pour saints devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs. » *Luc.* XVI, 15. Au reste, avant que le grand-prêtre revêtît ses habits, il lui était ordonné de se purifier avec de l'eau. Voilà pourquoi Moïse, comme on le voit au Lévitique, VIII, ne revêt ses prêtres qu'après les avoir purifiés. Vous ne pourrez en effet, dit Origène, vous revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ, sans vous être d'abord lavé, selon ce précepte : « Lavez-vous et purifiez-vous. » *Isa.* I, 16. Que si vous ne pouvez vous laver, priez le Seigneur, et dites : « Lavez-moi davantage de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché. » *Ps.* L. Car personne ne peut élever l'édifice des vertus sans avoir d'abord jeté les fondements de la pureté.

Au chapitre sixième du Lévitique, le Seigneur ordonne que la victime offerte pour le péché soit mangée par les prêtres seuls, et cela dans le lieu saint. Voici le texte : « Voici la loi de l'hostie offerte pour le péché; elle sera immolée devant le Seigneur au lieu où est offert l'holocauste. C'est une chose très-sainte. Le prêtre qui l'offre la mangera dans le lieu saint, dans le parvis du tabernacle. » Et plus bas : « Tout mâle de la race sacerdotale mangera de la chair de cette hostie, parce qu'elle est très-sainte. » *Levit.* VI, 25, 26-29. Or nous pourrons trouver la signification de ceci dans ce que nous lisons être arrivé après la mort de Nadab et d'Abiu. Le texte porte : « Cependant Moïse cherchant le bouc qui avait été offert pour le péché du peuple, trouva qu'il avait été brûlé; et entrant en colère contre Eléazar et Ithamar, enfants d'Aaron, qui étaient restés, il leur dit; pourquoi n'avez-vous pas mangé dans le lieu saint l'hostie qui s'offre pour le péché du peuple, dont la chair est très-sainte, et qui vous a été donnée, afin que vous portiez l'iniquité du peuple, et que vous priiez pour lui

devant le Seigneur. » *Levit.* x, 16, 17. Paroles d'où nous pouvons conclure que si les prêtres seuls et leurs enfants mâles, et non pas les filles, devaient manger de cette hostie et en manger dans le lieu saint, c'était pour montrer qu'aux prêtres seuls appartient le soin d'expier les péchés d'autrui ; et que si eux seuls aussi devaient manger de cette hostie, c'était pour montrer qu'à celui à qui incombait la charge devait aussi revenir le fruit de la charge. Si maintenant l'hostie est mangée dans le lieu saint, c'est afin que la table des prêtres, qui tout entière est garnie du prix des péchés, soit, non pas joyeuse et agréable, mais empreinte de tristesse et remplie de sainteté.

Le Seigneur nous montre au livre des Nombres, quel châtiment méritent ceux qui par de mauvais artifices s'arrogent les fonctions du sacerdoce. On y voit en effet, qu'après la mort de Dathan et d'Abiron qui avaient osé offrir de l'encens au Seigneur, Dieu ordonna de réduire en lames les encensoirs dont ils s'étaient servis et de les attacher à l'autel, « pour servir à l'avenir d'avertissement aux enfants d'Israël, afin que nul étranger ni aucun qui ne soit pas de la race d'Aaron, n'entreprît de s'approcher du Seigneur pour lui offrir des parfums. » xvi, 39, 40. Et ceci, dit Origène, *Homélie 9 sur les Nombres*, fut donné pour servir d'exemple à ceux qui viendraient dans la suite, afin que personne, à moins d'être appelé de Dieu, ne voulût par orgueil s'emparer d'un office de prêtre ou d'évêque, mais le cédât au contraire, non pas à celui que l'ambition et la faveur y auront poussé, mais à celui que ses mérites reconnus et la volonté divine auront choisi. Voilà pourquoi les lames faites avec ces encensoirs sont attachées à l'autel; c'est afin que ceux qui s'en approchent indignement aient constamment sous les yeux l'exemple en même temps que le châtiment de leur crime. Car c'est ainsi que font d'ordinaire les magistrats et les gouverneurs des villes ; pour réprimer les violences des autres, il font suspendre à des lieux élevés les membres coupés des malfaiteurs qu'ils ont condamnés à mort.

## XL.

### Evêque. Supérieur.

Nous devons tenir à la discipline parmi les fidèles qui nous sont soumis, comme un bon père y tient parmi ses enfants; et bien qu'il les frappe de verges pour les fautes qu'ils commettent, toutefois il cherche à avoir pour héritiers ceux-là même à qui il inflige des punitions. S. Grégoire, *Collection de ses Lettres.*

Les mérites de ceux qui gouvernent et de ceux qui sont gouvernés sont tellement liés entre eux, que souvent c'est par suite des fautes de ceux qui sont à la tête que la vie de ceux qui sont sujets devient plus mauvaise, et que souvent aussi c'est par suite des fautes des ouailles que la vie des pasteurs laisse à désirer. Id., *ibid.*

Les actions du prélat doivent autant surpasser les actions du peuple que la vie du pasteur est ordinairement différente de celle du troupeau. Car il faut qu'il s'applique avec soin à mesurer quelles sont les justes bornes qu'il ne doit pas dépasser; et c'est d'après l'appréciation qu'il fera que son peuple pourra être appelé du nom de troupeau. S. Grégoire, *Pastoral.*

On est forcé de supporter le poids d'autant d'hommes que l'on en a à commander en ce monde. Id., *Morales.*

Souvent, pendant qu'extérieurement tous les honneurs sont accordés à ceux qui sont haut placés, l'âme de ceux-ci se trouve plongée dans les abîmes les plus bas, parce qu'elle est accablée de soucis qui la déchirent. Id., *Collection de ses Lettres.*

Dès là qu'un homme ignore avec quel discernement il doit disposer de ce qu'on lui donne, il ne doit se montrer ni hardi pour chercher à obtenir un rang supérieur, ni rebelle pour le refuser quand on le lui offre. Id., *ibid.*

Quelqu'un, éminent en vertus, ne monte sur le trône qu'après y avoir été forcé; un autre qui n'en a point, y monte sans qu'on l'y ait forcé. Id., *Pastoral.*

Puisque la nécessité du sujet le demande, il nous faut bien examiner de quelle manière on parvient au faîte du commandement; si on y parvient selon les règles, de quelle manière on y

vit; si on y vit bien, de quelle manière on enseigne; si on y enseigne bien, quelle attention on met à reconnaître tous les jours sa faiblesse; de peur qu'un bas sentiment de soi-même n'en fasse fuir l'accès, ou que le chemin que l'on suit n'empêche l'action d'y parvenir, ou que l'enseignement ne soit pas en rapport avec la vie, ou enfin que la présomption n'élève trop aux nues l'enseignement que l'on donne. Id., *ibid.*

Une bonne méthode à suivre est de ne pas oser commander quand on n'a pas appris à obéir, et de ne pas imposer à des inférieurs l'obéissance qu'on n'a pas su rendre à des supérieurs. Id., *Dialogues.*

Cette solitude où se trouvent les supérieurs est utile; c'est pour eux une précaution louable, car la raison y fait tout, et la colère ne peut rien s'y arroger. Id., *Collection de ses Lettres.*

On ne doit croire que tard aux plus grands crimes, quand on en entend parler; mais aussi, on doit les punir le plus tôt possible, une fois qu'ils sont reconnus pour avoir été vraiment commis. Id., *Morales.*

Il faut mêler la douceur à la sévérité, et faire de l'une et de l'autre un certain milieu, de manière que trop de sévérité n'aigrisse pas ceux qui nous sont soumis, et que trop de bonté ne les fasse pas se relâcher du devoir. C'est ce que signifie très-bien l'arche du tabernacle où, avec les tables de la loi, se trouvaient en même temps la verge d'Aaron et la manne; car la science de la sainte Ecriture se trouvant dans le cœur d'un bon pasteur, il y faut aussi la verge de la discrétion et la manne de la douceur. De là ces paroles de David : « Votre verge et votre bâton ont été pour moi l'objet d'une grande consolation. » *Ps.* XXII. Car c'est la verge qui nous frappe et le bâton qui nous soutient. Qu'il y ait donc en nous la discrétion de la verge qui frappe et la consolation du bâton qui soutient. Id., *ibid.*, liv. III.

Moïse aima tant ceux à qui il commandait qu'il ne s'épargnait pas pour eux; et cependant il poursuivit tellement les coupables qu'il aimait, que même quand Dieu les épargnait, il les accablait du poids de ses châtiments. D'un côté, maître courageux, de l'autre médiateur admirable, il servait par ses prières la cause

du peuple auprès de Dieu, et par le glaive la cause de Dieu auprès du peuple. Id., *ibid.*,

La plus grande habileté dans l'art de vivre consiste à occuper le faîte des honneurs et à réprimer son orgueil; à être puissant, et à ne pas savoir qu'on l'est.

Il était beau de rechercher l'épiscopat alors qu'il était certain que par lui on arrivait au martyre. Id., *Pastoral.*

S'il faut approcher des saints autels celui qui s'y refuse après y avoir été invité, ou qui s'enfuit après avoir été demandé, de même faut-il en repousser sans hésitation celui qui les ambitionne ou qui s'y présente avec importunité. Id., *Collection de ses Lettres.*

L'art des arts, la science des sciences, est, à mon avis, de gouverner l'homme qui, de tous les êtres animés, est le plus varié dans ses mœurs et le plus différent dans ses volontés. Id., *Morales.*

Il faut que nous supportions les faiblesses de ceux que nous voulons entraîner à des courageuses actions; car celui-là seul relève quelqu'un de terre, qui par compassion consent à se baisser pour lui. Or quand nous compatissons à la faiblesse d'autrui, la nôtre s'en trouve raffermie [1]. Id., *ibid.*, VII, vii.

Un mercenaire sue à travailler pour les autres, mais aussi il se prépare un gain qui lui appartiendra. Il en est de même de nous; par là même que nous faisons tout simplement les affaires des autres, nous arrivons à nous les rendre propres. Id., *ibid.*, VIII, vi.

Les mauvais supérieurs ont le commandement pour se procurer des plaisirs, et non pas pour travailler et avoir de la peine. Id., *ibid.*, XI, x.

Job a dit : « Si parfois je riais avec eux, ils ne pouvaient pas le croire. » *Job.* xxix, 24. Il voulait montrer par là qu'un supérieur, même quand il rit avec ses inférieurs, doit être craint, tandis qu'on doit l'aimer même quand il est irrité contre eux. Il ne faut pas qu'une trop grande bienveillance le fasse mépriser, ni qu'une trop grande sévérité le rende odieux. Id., *ibid.*, XX, ii.

[1] Quia nec jacentem erigit nisi qui status sui rectitudinem per compassionem flectit, au lieu de : non enim jacentem erigit, nisi qui rigorem deflectit per compassionem.

« Quoique siégeant comme un roi, cependant j'étais le consolateur des affligés. » *Job.* XXIX, 25. Il doit y avoir, dit là-dessus saint Grégoire, chez les bons supérieurs et l'autorité pour commander et la bonté pour consoler. Il leur faut en même temps une compassion qui console avec justice, et une sévérité qui se plie avec affection. Car la sévérité et la compassion n'ont aucune force, si l'une va sans l'autre. Nous en avons une preuve évidente dans ce Samaritain qui mêla l'huile avec le vin; dans Moïse qui dit au Seigneur : « Ou bien effacez-moi de votre livre que vous avez écrit, » *Exod.* XXXII, 32, et qui ensuite ordonna de faire mourir les coupables. Id., *ibid.*, liv. X, c. VI, où ce point se trouve développé très au long.

Les supérieurs qui sont saints font preuve au dehors d'une supériorité d'autant plus vraie, qu'au dedans d'eux-mêmes, ils rendent à Dieu une plus humble obéissance; et voilà pourquoi ils supportent d'autant plus les fautes de leurs inférieurs qu'ils peuvent plus en tirer châtiment. Ils réprimandent par affection ceux qu'ils supportent par douceur. Id., *ibid.*, liv. XX, c. XXIX.

Les lévites deviennent les gardiens des vases sacrés à cinquante ans, parce qu'on ne doit entreprendre la tâche du soin des âmes que quand l'orage des passions et des vices s'est apaisé. Id., *ibid.*, liv. XXIII, c. XII.

Que celui qui a un mauvais supérieur ne l'accuse pas, parce que s'il est soumis à un méchant pasteur, c'est qu'il l'a mérité. Id., *ibid.*, liv. XXV, c. XX.

Gardez-vous d'imiter un mauvais supérieur, parce que vous lui portez respect; ou de lui refuser votre respect, parce que vous dédaignez de l'imiter. Pensez aux enfants de Noé qui couvrirent la nudité de leur père en se détournant le visage. Id., *ibid.*, liv. XXV, c. XXII.

Il faut veiller avec soin et habileté à ce que, tout en voulant garder trop immodérément la vertu d'humilité, on ne donne trop de relâche aux droits de l'autorité. Conservons donc en nous ce que nous pensons de nous, et au dehors ce que nous avons reçu pour l'utilité des autres. Id., *ibid.*, liv. XXVI, c. II.

Nous avons deux dignités : l'une par laquelle nous sommes

chrétiens, et l'autre par laquelle nous sommes supérieurs. La dignité de chrétien est pour nous; celle de supérieur ne l'est pas. Que nous soyons chrétiens, c'est pour notre avantage; que nous soyons supérieurs, c'est pour celui des autres. S. Augustin.

Quiconque vit mal en présence de ceux à la tête desquels il se trouve, les tue tous, autant qu'il est en lui. Id., *Lettres.*

Il n'y a rien dans cette vie et surtout à cette époque, de plus difficile, de plus pénible et de plus dangereux que la charge d'évêque ou de prêtre ; mais aussi auprès de Dieu il n'y a rien de plus beau, si l'on y combat comme l'a commandé notre chef. Id., *Sermons.*

Nos princes, tout en accusant et en blâmant publiquement les pauvres qui commettent quelques fautes, ne font pas un signe de tête aux riches qui en commettent de bien plus grandes. Dans leurs palais se trouvent les vols faits aux pauvres; ils amassent pour eux les richesses de l'Eglise; ils abusent des biens donnés pour soutenir et nourrir les pauvres; ils les réservent pour eux ou les distribuent à leurs parents; en un mot, il se font des richesses pour eux ou pour les leurs avec la misère et l'indigence des autres. S. Jérome, *Commentaires sur Isaïe.*

Voici les paroles du même docteur sur ce texte de saint Paul : « Si quelqu'un désire l'épiscopat, il désire une bonne chose. » I *Tim.* iii. Il désire une bonne chose, c'est-à-dire non pas la dignité, mais le travail; non pas les délices, mais la peine; il désire non pas de s'élever au faîte des honneurs, mais de s'abaisser par l'humilité, de manière à devenir l'esclave et le serviteur des hommes pour Jésus-Christ; de s'approcher de la chassieuse Lia en laissant de côté la belle Rachel; de descendre avec Moïse du haut de la montagne dans la plaine, c'est-à-dire du repos de la contemplation aux fatigues de la vie active. Id., *ibid.*

Ce n'est pas chose facile de se tenir debout à la place de Paul et d'occuper le rang de Pierre. Sur le point de construire une tour, supputez d'abord les frais qu'occasionnera l'ouvrage. Id., *Lettre à Héliodore.*

Aimez et révérez votre évêque. Si je suis votre père, dit-il, où est votre amour? Si je suis votre seigneur, où est votre crainte? Je dis ceci afin que les évêques honorent les clercs comme clercs,

et qu'à leur tour ceux-ci leur rendent les honneurs qui sont dus à des évêques. On connaît ce mot de l'orateur Domitius : Pourquoi, dit-il, vous traiterai-je en prince, puisque vous refusez de me traiter en sénateur. Aussi l'apôtre saint Pierre disait-il : « Nourrissez le troupeau du Seigneur qui vous est confié, pourvoyant à ses besoins, non pas par force, mais spontanément, selon Dieu, etc. » I *Petr.* v, 2. Id., *Lettre à Népotien.*

Comment pouvez-vous estimer comme supérieur à vous en prudence celui que vous voyez inférieur à vous par ses mœurs? Mais celui à qui je veux me confier doit être au-dessus de moi. S. Ambroise, *Traité des Devoirs.*

La gloire et la sagesse d'un pasteur ne pourront être égalées à quoi que ce soit. Si vous les comparez à l'éclat d'un roi et au diadème d'un prince, votre comparaison sera bien plus en dessous de la réalité que si vous mettiez en parallèle l'or et le plomb. Ne voyez-vous pas, en effet, les rois et les princes se mettre aux genoux des prêtres, et, leur baisant la main, se croire fortifiés et raffermis par leurs prières? Id., *Livre du Pasteur.*

Vous ne serez ni précipité dans votre jugement, ni ardent dans le châtiment ; vous ne serez ni trop doux pour corriger, ni trop dur pour pardonner, ni trop faible pour attendre ; point de superflu dans votre nourriture, de recherche dans vos vêtements, de précipitation pour promettre ; soyez prompt à rendre, ne donnez pas avec prodigalité, et cependant ne soyez pas dur à la desserre. S. Bernard, *Lettres.*

Si la rareté fait le prix des choses, il n'y a rien dans l'Eglise de Dieu de plus précieux et de plus à désirer qu'un bon et utile pasteur ; car *c'est un oiseau rare.* Ne pas avoir de sentiments d'orgueil quand on est placé au faîte, mais sympathiser avec les humbles et les petits, rien n'est plus cher à Dieu, rien n'est plus rare chez les hommes. Id.

Qu'un supérieur ne m'interdise rien de ce que j'ai promis, et n'en exige pas plus de moi que je n'en ai promis. Qu'il n'augmente pas l'étendue de mes vœux sans ma volonté, et qu'il ne la diminue pas non plus sans une nécessité véritable. Id., *des Préceptes et des Dispenses.*

Autant de fois qu'un supérieur, en faveur d'un des plus petits serviteurs de Jésus-Christ, suspend une étude spirituelle, autant de fois il donne spirituellement sa vie pour lui. Id., *Sermons.*

C'est une chose monstrueuse qu'un rang élevé et un cœur vil et bas; qu'une très-haute position et une inertie à peu près complète; que d'occuper la première place et de mener la dernière des vies; que d'avoir une langue qui parle beaucoup et une main qui ne fait rien; que de dire beaucoup de paroles et de ne produire aucun fruit; que d'avoir une physionomie très-grave et de faire des actions légères; que d'avoir une grande autorité d'un côté, et de l'autre une fermeté incertaine et irrésolue. Id., *de la Considération.*

Aujourd'hui on n'orne point l'Eglise, mais on la dépouille; on ne la garde pas, mais on la perd; on ne la défend pas, mais on la trahit; on ne la bâtit pas, mais on la prostitue; on ne paît pas le troupeau, mais on l'égorge et on le dévore. Et c'est des supérieurs que le Seigneur a dit : « Ils dévorent mon peuple comme on dévore le pain. » *Ps.* XIII. Id., *sur le Cantique des cantiques.*

Qui trouverez-vous, parmi les supérieurs, qui ne veille plus à vider les bourses de ses inférieurs qu'à déraciner leurs vices? Où est celui qui, par ses prières, fléchit la colère de Dieu? Qui annonce l'année où le Seigneur se laisse plus facilement apaiser? Nous ne parlons que de choses légères, sans songer qu'un sévère jugement attend les choses plus importantes que nous devrions faire. Id., *ibid.*

A l'exemple de l'Apôtre, vous honorerez votre ministère en toutes choses; votre ministère, disons-nous, et non pas votre pouvoir. C'est donc lui qu'il vous faudra honorer, et non pas vous-mêmes : car celui qui cherche ce qui ne lui appartient pas, désire qu'on l'honore lui-même et non pas qu'on honore son ministère. Or vous l'honorerez non pas par le faste des habits, le faste des chevaux, la grandeur de vos demeures, mais par des mœurs honorables, par le goût pour les choses spirituelles, en un mot, par de bonnes œuvres. Id., *Lettres.*

Plût au ciel qu'on trouvât les prélats aussi vigilants dans les

soins à donner à leurs inférieurs, qu'ils sont empressés à courir à leur siége de préséance! Id., *sur le Cantique des cantiques.*

O perversité! ô illusion des enfants d'Adam, qui, lorsque c'est chose si difficile de monter, et chose si facile de descendre, montent avec tant de légèreté, et descendent avec encore plus de difficulté! Toujours prêts à monter aux honneurs, aux hautes places de la hiérarchie ecclésiastique, honneurs et places redoutables aux épaules même des anges. Id., *Sermons.*

Quand vous en trouverez des vôtres qui sont tristes, faibles, pusillanimes ou qui murmurent, sachez que vous êtes leur père et supérieur. Consolez-les, exhortez-les, faites leur des reproches : Vous faites alors votre devoir, vous portez votre charge; et en la portant, vous les soulagez; et en les soulageant, vous la portez. Mais si l'un d'eux est fort et sage au point de vous prêter plutôt secours que d'en recevoir de vous, sachez alors reconnaître que vous êtes son frère et non pas son père, son ami et non pas son supérieur. Id., *Lettres.*

Chose étonnante! des évêques ont sous la main assez d'hommes à qui confier les âmes; et ils n'en trouvent pas à qui confier leurs richesses. Vraiment, ce sont de bons juges! Ils prennent un grand soin de ce qui n'a point d'importance; et quand il s'agit des plus grands intérêts, ils n'en prennent point ou n'en prennent que très-peu. Pour me faire comprendre plus clairement encore, nous supportons plus patiemment une perte pour Jésus-Christ qu'une perte pour nous. Id., *de la Considération.*

Tous les jours, on a, avec les serviteurs, des discussions sur le prix des aliments et le nombre des pains; et très-rarement on s'entretient avec les prêtres des péchés et des besoins des peuples. Une ânesse tombe, et il n'y a personne qui ne la relève; une âme périt, et aucun n'en tient compte. Ce n'est pas étonnant, puisque nous ne savons pas toujours ce qui nous manque. Id., *ibid.*

Ce n'est pas sans dessein que Jésus a dit tant de fois à Pierre, en lui confiant ses brebis : « Pierre, m'aimez-vous? » Pour moi, en vérité, je pense qu'il y a là toute une prévoyance. C'est comme si Jésus lui avait dit : A moins que votre conscience ne vous

donne le témoignage que vous m'aimez, et que vous m'aimez parfaitement, c'est-à-dire plus que ce qui vous appartient, plus que les vôtres, plus que tout (pour expliquer ainsi le nombre de mes trois demandes) ; à moins de cela, jamais ne vous chargez de ce soin, et ne vous mettez à la tête de mes brebis pour lesquelles j'ai répandu mon sang, Id., *sur le Cantique des cantiques.*

Chose impossible à dire sans qu'on n'en gémisse et qu'on n'en pleure ! Les opprobres de Jésus-Christ, les crachats qu'il a reçus, sa flagellation, ses clous, sa lance, sa croix et sa mort, ils fondent tout cela dans la fournaise de l'avarice, ils le prodiguent pour obtenir des gains honteux, et se hâtent d'enfermer dans leurs bourses le prix du monde ; ne différant de Judas Iscariote, qu'en ce que ce dernier n'évalua tout son bénéfice qu'à trente deniers, tandis que ceux-ci, pour satisfaire leur plus grande voracité pour le gain, exigent des sommes immenses. Id., *ibid.*

Votre force est dans l'assurance d'une conscience loyale, et votre gloire dans l'éclat d'une bonne renommée. Id., *ibid.*

Sachez que vous n'aurez rendu vaine en personne la sainteté de cette sorte de trinité, si vous nourrissez par la parole, si vous nourrissez par l'exemple, si vous nourrissez par le suffrage de vos prières. Telles sont les trois choses qui demeurent, la parole, l'exemple et la prière ; mais la plus grande de toutes est la prière. Id., *Lettres.*

Des écoliers, des enfants et des jeunes gens sont, à cause de la parenté, promus à des dignités ecclésiastiques, et de la férule, ils passent à la charge de commander à tout un ordre de prêtres. En attendant, ils sont plus contents d'avoir échappé à la férule que d'avoir ainsi obtenu le pouvoir. Id., *ibid.*

Apprenez que vous devez être, non pas les maîtres, mais les mères de vos sujets ; attachez-vous donc à vous faire plus aimer que craindre ; et si parfois la sévérité est nécessaire, qu'elle soit celle d'un père et non pas celle d'un tyran. Montrez-vous mère dans vos soins et père dans vos châtiments. Suspendez les coups, présentez votre sein ; qu'il se gonfle de lait et ne s'enfle pas d'orgueil et de colère. Id., *sur le Cantique des cantiques.*

Malheur à vous si vous commandez et si vous n'êtes pas utile ;

mais encore plus malheur si, par crainte de commander, vous refusez d'être utile. Id., *Apologie*.

Développant, dans l'exposition de la règle de saint Benoît (IIIe partie, c. VII) ce texte des Proverbes : « Le ciel dans sa hauteur, la terre dans sa profondeur et le cœur des rois sont impénétrables[1], » XXV, 3, saint Bernard dit : La négligence des prélats a amené un si grand désordre et une si grande confusion que chez eux « la terre est en haut et le ciel est en bas. » Leurs pieds sont sur la tête, et leurs visages sont en arrière. Leur intérieur s'est répandu au-dehors ; Dieu y est foulé aux pieds, et la terre y est déifiée ; le démon y est reçu avec honneur, et Dieu y est rejeté avec mépris. « La terre est en haut et le ciel est en bas, » là où on préfère les choses de la terre aux choses du ciel. Les pieds sont sur la tête, là où on méprise les hommes spirituels, et où on tient en honneur ceux qui, savants dans les choses de la terre, sont utiles dans l'administration des biens temporels. La face est en arrière, quand dans les actions qui paraissent bonnes, on fait plutôt attention aux avantages terrestres qu'à la récompense éternelle. L'intérieur s'est répandu au dehors, quand on néglige les biens intérieurs pour n'aimer que les extérieurs. Dieu est foulé aux pieds et la terre est déifiée, là où manque la charité et où règne la cupidité. Le démon est reçu avec honneur et Dieu est rejeté avec mépris, là où les spoliateurs et les usuriers sont reçus avec honneur et soignés à grands frais, tandis que les bons qui sont pauvres, ou bien éprouvent des refus, ou ne reçoivent que des soins insuffisants. Id., *ibid*.

Qu'un abbé soit prudent et circonspect même dans ses ordres ; qu'il mette du discernement et de la modération dans les œuvres qu'il prescrit, et ait toujours devant les yeux la discrétion du saint patriarche Jacob qui disait : « Si je lasse mes troupeaux en les faisant marcher trop vite, tous mourront en un même jour. » *Gen*. XXXIII, 13. (Règle de saint Benoît.)

Bien souvent on voit le caractère de certains hommes changer

[1] Ou bien, pour suivre la pensée du commentaire : Le ciel est en haut, et la terre est en bas.

par suite des honneurs; et ceux que l'on avait eus auparavant liés à soi par les liens de l'affection, dédaignent de passer pour vos amis, une fois qu'ils sont arrivés au faîte des honneurs. S. Isidore de Séville, *du Souverain Bien.*

La dignité de prêtre est autant supérieure à celle de roi, qu'il y a d'espace entre l'esprit et la chair. S. Pierre Chrysologue.

S'il arrive qu'un homme, par affection ou pour toute autre cause, soit, malgré son indignité, élevé par un autre à la dignité d'évêque, cet autre rendra compte de tout ce qui sera fait par celui qu'il aura élevé. Id.

On tombe d'autant plus facilement dans l'orgueil que l'on est parti de plus bas pour s'élever aux dignités. Id.

Les arbres des forêts se sont choisi pour roi, non pas l'olivier, ni le figuier, ni la vigne, mais le buisson; et voilà qu'une flamme est sortie du buisson, et a dévoré les cèdres du Liban. Comparaison que le même saint Pierre Chrysologue emploie, dans une de ses lettres, contre ceux qui se choisissent un chef indigne de l'être et par qui, dans la suite, ils se trouvent anéantis.

Ce que sont les rameaux au tronc, les membres à la tête, les rayons au soleil, et les petits ruisseaux à la source, de même doivent être à l'éminence du siége apostolique toutes les églises que la religion chrétienne a fondées partout sur la terre. Id.

Celui qui depuis longtemps s'était conduit en pontife quand il était abbé, se montra dans la suite abbé quand il fut pontife. (Eusèbe d'Emèse parle ici du bienheureux Maxime.) Il ne connut pas le repos, s'abstint des plaisirs, rechercha le travail, souffrit le mépris, et fut insensible aux honneurs. Pauvre en richesses, riche en mérites, humble devant la vertu, fier devant le vice, il fut comblé des dons de Dieu. Il perfectionna en lui chacune des qualités qu'il avait reçues, comme si elle eût été seule; et peu de gens en ont eu en particulier, comme ce saint les eut toutes en général. Toujours dans l'exercice de ses fonctions, toujours rempli de sentiments de componction et d'humilité, il était toujours occupé et toujours attentif. *Homélie sur le bienheureux évêque Maxime.*

Souvent, chez ceux qui sont indignes des hautes places, l'or-

gueil et l'arrogance croissent avec le pouvoir qu'ils reçoivent. CASSIODORE, *Lettres*.

Il y en a qui savent, peuvent et veulent commander; d'autres qui le savent et qui le peuvent, mais ne le veulent pas; d'autres qui ne le savent ni le peuvent, mais qui le veulent. Savoir, pouvoir, et ne pas vouloir, c'est de l'humilité ou de la paresse. Ne pas savoir, ne pas pouvoir et le vouloir, c'est de l'ambition ou de la folie. Ne savoir, ni pouvoir, ni vouloir, c'est de la discrétion et de la prudence. Id., *ibid*.

Celui à qui a été confié le soin de dispenser la parole divine, et qui, malgré une vie sainte, rougit ou craint de reprendre ceux qui vivent dans le mal, périt avec tous ceux qui périront par suite de son silence. Or que lui servira de ne pas être châtié pour son péché, s'il doit l'être pour les péchés des autres? S. PROSPER.

Qu'ils apprennent, s'ils le veulent, d'Abimélech et de Gédéon que ce sont les actions et non pas les paroles qui excitent les inférieurs à vous imiter. Car Gédéon faisait et portait lui-même le bois, et disait à ses soldats : « Comme vous m'avez vu faire, faites-en de même aussi. » *Jud.* VII, 17. Id.

C'est chose absurde à celui qui ambitionne les honneurs, de fuir les travaux d'où naissent les honneurs. EVAGRIUS.

Si vous n'aimez que les disciples qui sont bons et vertueux, on ne vous doit aucune reconnaissance. Ce sont plutôt les disciples rebelles que vous devez traiter avec douceur, afin qu'ils s'instruisent. Le même remède ne peut pas en effet guérir toute espèce de blessures; apaisez donc les irritations avec des paroles de persuasion et de douceur. S. IGNACE.

Voulez-vous paraître saint? Soyez sévère en ce qui concerne votre vie, et bon en ce qui touche celle des autres. Qu'on vous entende commander peu de choses et qu'on vous voie en faire beaucoup. S. JEAN CHRYSOSTOME, *sur saint Matthieu*.

Le saint roi David en agissait dans le pouvoir comme s'il eût été soumis à tous, et il était sur le trône comme un prisonnier dans les fers. Il était vêtu de pourpre comme d'un cilice, couvert de cendre et le cœur contrit. La cour d'un roi était pour lui

comme la plus vaste solitude du désert. Id., *de la Componction du cœur*.

Quand vous voyez un arbre qui se flétrit et dont les feuilles jaunissent, vous comprenez qu'il a quelque vice dans la racine; de même quand vous voyez un peuple sans discipline, vous reconnaissez, sans en douter, que les prêtres qui le gouvernent sont corrompus. Id., *Traité du Symbole*.

C'est une chose ridicule, que dis-je? pleine de dangers, qu'un espion aveugle, un docteur ignorant, un coureur boiteux, un prélat négligent, un héraut muet.

Celui qui ne travaille pas à devenir cher aux soldats, ne sait pas les animer. La bonté d'un général, dans une armée, est une foudre de plus contre les ennemis. On ne dit jamais que Jules-César ait donné l'ordre d'aller là; c'était toujours : venez ici. Car une fatigue à laquelle le général participe devient moins pénible aux yeux des soldats. CICÉRON, *Tusculanes*.

### Réflexions de l'auteur.

Que la sagesse soit surtout nécessaire pour gouverner, c'est ce que prouve l'exemple de Salomon. Car, près de monter sur le trône d'Israël, il demanda de préférence cette vertu au Seigneur; et dans ses Proverbes, il nous montre que c'est elle qui a le plus de force pour gouverner, quand il nous dit : « Le sage qui écoutera ces proverbes, en deviendra plus sage; et celui qui les comprendra acquerra l'art de gouverner. » *Prov.* I, 5. La Sagesse témoigne aussi la même chose d'elle-même dans ces paroles : « C'est par moi que règnent les rois, et c'est par moi que les législateurs ordonnent ce qui est juste; c'est par moi que les princes commandent, et c'est par moi que les puissants rendent la justice. » *Prov.* VIII, 15, 16. Et dans le livre de la Sagesse : « L'homme sage parle de la sagesse; c'est par elle que je gouvernerai les peuples, et les nations me seront soumises. » *Sap.* VIII, 14. Enfin Cicéron, dans son premier livre de l'Invention, nous dit longuement que ce sont les hommes les plus sages et les plus éloquents qui ont établi les lois et les cités.

Tous les prélats sont invités à exercer avec le plus grand soin et la plus grande sollicitude la charge pastorale qui leur est confiée, par ces paroles de Salomon : « Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, et que vous ayez engagé pour lui votre main à l'étranger, vous vous êtes mis dans le filet par votre propre bouche, et vous vous trouverez pris par vos propres paroles, etc. » *Prov.* VI, 1, 2. Quant à la grandeur du danger qu'il y a à ce qu'un homme s'engage de lui-même à une pareille charge, on peut facilement le comprendre par le trentième chapitre de Jérémie, chapitre qu'il est nécessaire de lire et de noter avec soin.

« Ôtez le vêtement à celui qui a répondu pour un inconnu, et emportez des gages de chez lui, car il s'est obligé pour des étrangers, » *Prov.* XX, 16; paroles qui conviennent parfaitement à ceux qui sont à la tête de l'Eglise, en sont les pasteurs, et à qui a été confiée la garde du troupeau du Seigneur. Si, en effet, ils sont surpris à être négligents dans leurs devoirs, ils mourront dans leur iniquité, et le Seigneur, comme il le dit chez le prophète Ezéchiel, leur redemandera le sang de ceux qui leur avaient été soumis.

L'Ecclésiastique nous recommande en ces termes la réserve et l'humilité qui doivent être dans ceux qui nous gouvernent : « Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? ne vous en enorgueillissez point; soyez parmi eux comme l'un d'entre eux. » XXXII, 1. De là ces autres paroles : « Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu » et devant les hommes. *Ibid.* III, 20.

La prudence dans un prélat doit s'unir avec la simplicité; c'est ce qu'indiquent ces paroles du psaume LXXVII : « Il les a nourris avec un cœur plein d'innocence, et il les a conduits avec intelligence dans toutes ses actions. » Saint Jérôme traduit : « Il les a nourris avec un cœur plein de simplicité, et il les a conduits avec prudence dans toutes ses actions [1]. » Or unir ensemble ces deux vertus est un don tout particulier de Dieu.

[1] Et pavit eos in simplicitate cordis sui, et in prudentia manuum suarum dux eorum fuit. C'est le sens de l'hébreu.

Que signifie cette parole de l'Epouse, quand elle cherche son Epoux avec tant de soin : « Les sentinelles qui font la ronde dans la ville, m'ont rencontrée, ils m'ont frappée, etc. » *Cant.* III, 3. L'Epouse exagère dans ces paroles la grandeur de son malheur; car après avoir dit : « Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé ; je l'ai appelé, et il ne m'a pas répondu ; » elle ajoute une autre cause de sa douleur, savoir que ceux qui devaient l'aider dans cette recherche ne lui ont pas prêté secours, dans le but de la tourmenter de différentes manières. C'est ce qui arrive très-souvent dans les temps calamiteux de l'Eglise, où ses prélats et les gardiens de ses murailles, sont si éloignés de remplir leur charge et de faire leur devoir, qu'ils scandalisent, par la dépravation de leur vie, par leur luxe, leur orgueil et leur avarice, les âmes qu'ils devraient eux-mêmes gagner à Jésus-Christ, par une vie sainte et des soins vigilants. C'est ce dont se plaint longuement le Seigneur, quand, au chapitre trente-quatrième d'Ezéchiel, il parle des pasteurs de l'Eglise. Mais aussi, que peut-il arriver de plus malheureux à un peuple, quand il en est venu à ce point de désolation, que les chiens qui devaient le garder sont désormais comme des loups à son égard.

Bien que ce fut la femme qui, la première, eût désobéi à l'ordre de Dieu, toutefois c'est l'homme que le Seigneur interrogea tout d'abord, parce qu'il était comme la tête de la femme : que les prélats comprennent par là que ce sont eux qui, avant leurs inférieurs, doivent être interrogés sur les crimes que ces derniers ont commis. Aussi, bien que les autres apôtres fussent aussi plongés dans le sommeil, c'est Pierre qui, le premier, est repris en ces termes : « Simon, vous dormez? » mais c'est vous qui auriez dû exciter les autres à veiller. Voilà pourquoi encore, quand le peuple d'Israël tomba dans la fornication avec les filles de Moab et de Madian, *Num.* XXV, 1, les princes du peuple, qui auraient dû empêcher ce crime, furent, par l'ordre du Seigneur, pendus à des potences. *Ibid.* 4.

Le Seigneur ordonna que les noms des douze fils d'Israël, gravés sur deux pierres d'onyx, fussent placés sur l'éphod qui couvrait les épaules du grand-prêtre, *Exod.* XXVIII, 9, 12 ; et il voulut

de plus que celui-ci portât sur le rational ou le pectoral (car c'est ce que signifie le mot hébreu *hosen)* les mêmes noms gravés sur douze pierres différentes. C'était pour nous faire comprendre que les pasteurs doivent porter les âmes qui leur sont confiées sur la poitrine par un ardent amour, et sur les épaules par un travail continuel. L'un en effet procède de l'autre. Saint Grégoire dit ces paroles : « Autant vous aimez votre prochain, autant le portez-vous ; si vous cessez de l'aimer, vous cessez dès lors de le porter. » C'est donc la charité qui donne ce don à tous les autres encore ; de sorte que c'est à bon droit que Jésus-Christ, voulant donner saint Pierre comme pasteur à son Eglise, ne lui fit que cette seule demande : « Pierre, m'aimez-vous? » Que ne fait pas en effet l'amour? Que n'obtient-il pas de ceux qu'il aime ardemment? C'est surtout par l'amour que saint Ambroise attira Augustin et le rappela peu à peu de ses erreurs. Aussi, le même Augustin dit-il au livre V de ses *Confessions*, qu'aussitôt arrivé près d'Ambroise, il fut reçu par lui avec toutes les marques de la charité : « Et, dit-il, je commençai à l'aimer, non pas tout d'abord, il est vrai, comme un homme qui enseignait la vérité (car je désespérais de la trouver dans votre Eglise), mais comme un homme qui était bon pour moi. » Il raconte ensuite comment, en entendant ses homélies au peuple, il commença peu à peu à saisir et à puiser la vérité.

Le grand-prêtre portait ces deux mots gravés sur son rational : *urin* et *rhomin*, c'est-à-dire, « *doctrine* et *vérité*, deux choses qui seront sur la poitrine d'Aaron. » *Exod.* XXVIII, 30. D'autres traduisent : *lumière* et *perfection*, c'est-à-dire la lumière de la doctrine et la perfection de la vie, afin de pouvoir en même temps agir et enseigner. Telles sont en effet les deux véritables fonctions et les deux ornements des prêtres. C'est aussi dans le même but qu'au bas de la robe d'Aaron se trouvaient, d'après l'ordre du Seigneur, des grenades faites d'hyacinthe et des sonnettes d'un or très-pur. *Exod.* XXXIX, 22, 23. Les sonnettes désignent la prédication ; et les grenades, dont on fait souvent mention dans le Cantique des cantiques, indiquent, par leur couleur rouge, l'ardeur de la charité, et par l'ordre admirable dans lequel se trouvent leurs pépins, l'ordre et la règle qui doivent présider à la

vie : deux choses qui doivent briller dans la vie des prêtres, et surtout dans celles des évêques.

Quels doivent être la vigilance et le travail des bons pasteurs ; à combien de contrariétés et de déboires ils sont exposés, et comment aucun d'eux ne peut satisfaire entièrement aux devoirs de sa charge sans avoir reçu l'esprit de Dieu ; c'est ce que nous montre au long le livre des Nombres, quand Moïse, las des plaintes de son peuple, dit au Seigneur : « Pourquoi avez-vous affligé votre serviteur ? Pourquoi ne trouvé-je point grâce devant vous ? et pourquoi m'avez-vous chargé du poids de tout ce peuple ? » *Num.* XI, 11. Voyez du reste tout le chapitre. Et c'est là où le Seigneur lui ordonne de choisir les vieillards « qu'il saura être les plus expérimentés et les plus propres à gouverner le peuple, » *Ibid.* 16 ; vieillards que Dieu remplit de son esprit, afin qu'ils puissent s'acquitter avec justice de toutes leurs fonctions.

C'est en vain que travaille le prélat qui, remplissant dignement sa charge, espère être agréable à tous et pouvoir être approuvé de tout le monde. Qui, d'entre les rois, fut plus saint, ou plus juste, ou plus généreux, ou plus prudent que David ? Cependant Israël tout entier suivait avec amour Absalon conjuré contre son père. II *Reg.* XVI. Qui pourrait, pour cette vertu de la prudence, être comparé à Moïse, Moïse que le Seigneur a désigné comme le plus fidèle parmi tout son peuple, Moïse qui, entre autres vertus, brilla tellement par sa douceur (vertu qui surtout fait aimer un homme), qu'il surpassait par là tous ceux qui demeuraient sur la terre ? Cependant le peuple rebelle se révoltait tous les jours contre lui, au point qu'il aurait été autant de fois lapidé, s'il n'avait cherché son salut dans la fuite, et si le secours de Dieu ne l'avait protégé contre la fureur de ce peuple. Et ce ne fut pas seulement la plèbe du peuple qui se souleva ainsi contre lui ; mais dans la sédition qu'excita Coré, deux cent cinquante princes de la synagogue, qui, par leurs noms, étaient appelés au conseil, conjurèrent avec lui contre Moïse. Pourquoi rappeler ici le souvenir de notre Sauveur ? N'a-t-il pas ainsi averti ses disciples ? « Souvenez-vous de la parole que je vous dis : le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni l'esclave au-dessus de son maître. »

*Matth.* x, 24. « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont observé mes paroles (c'est-à-dire s'ils y ont fait attention pour me dresser des piéges), ils observeront les vôtres aussi. » *Joan.* xv, 20.

Moïse, traitant avec le Seigneur, nous montre en ces termes de quel amour un prélat doit aimer ceux qui ont été confiés à ses soins et à sa protection : « Est-ce moi qui ai conçu toute cette grande multitude, ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Portez-les dans votre sein, comme une nourrice a coutume de porter son petit enfant? » *Num.* xi, 12. D'où peut venir cette loi de l'amour d'un père, sinon de cette source si féconde d'amour, qui est Dieu? Ce que le Seigneur demande des supérieurs, lui-même l'a fait surabondamment; Moïse nous le témoigne quand il dit : « Le Seigneur votre Dieu vous a porté dans tout le chemin par où vous avez passé, comme un homme a coutume de porter son petit enfant entre ses bras, jusqu'à ce que vous soyez arrivés en ce lieu. » *Deut.* i, 31. La même chose est attestée dans le prophète Osée, quand il dit : « Je m'étais rendu comme le père nourricier d'Ephraïm; je les portais entre mes bras, et ils n'ont point compris que c'était moi qui avais soin d'eux. » *Ose.* xi, 3. Isaïe promet aussi la même chose en ces termes : « Il mènera son troupeau dans les pâturages, comme un pasteur; il rassemblera les petits agneaux dans ses bras, et il les prendra sur son sein; il portera lui-même les brebis qui seront pleines. » *Isa.* xl, 11.

Les paroles suivantes montrent dans quelles espèces de personnes le démon se choisit principalement un domicile : « Il dort sous l'ombre, dans le secret des roseaux et dans des lieux humides. » *Job.* xl, 16. L'ombre est obscure, froide et vaine; elle représente l'image d'une réalité. Or cela désigne très-bien les prélats qui abandonnent leurs devoirs : ils sont obscurs par suite de leur ignorance, froids par suite de leur dépravation, vides par la légèreté de leur esprit, bien que cependant, à l'extérieur, ils s'avancent sous de fausses apparences et comme masqués, et qu'avec un cœur léger, ils affectent la gravité et la modestie sur leur visage. C'est sous une pareille ombre que le démon dort

profondément; car il ne lui faut pas beaucoup de peine pour entraîner aux choses défendues ceux que la vigilance et le soin du pasteur a abandonnés.

L'Apôtre recommande la sollicitude aux évêques, quand il dit : « Que celui qui commande soit rempli de sollicitude. » *Rom*. XII, 8. Il montre celle dont il était animé, dans ces paroles : « Outre ces maux extérieurs, il y a le soin que j'ai des églises, les occupations de chaque jour qu'elles m'attirent. Qui est faible, sans que je m'affaiblisse avec lui? » II *Cor*. XI, 28, 29. C'est avec une admirable véhémence dans les paroles que Salomon inculque aussi aux supérieurs la même sollicitude : « Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, et que vous ayez engagé votre main à un étranger, vous vous êtes mis dans le filet par votre propre bouche, et vous vous trouverez pris par vos propres paroles. » *Prov*. VI, 1, 2.

Saint Bernard décrit en ces termes les dangers de cette sollicitude du pasteur. Un grand lien retient étroitement ceux qui doivent rendre compte pour une foule d'âmes. Eh quoi ! infortuné que je suis! où me tourner s'il m'arrive de garder avec trop de négligence un trésor si grand, ce dépôt précieux que Jésus-Christ nous a rendu plus précieux encore en donnant pour lui son propre sang? Si j'avais recueilli le sang du Sauveur découlant de la croix, et s'il avait été déposé chez moi dans un vase de verre, qu'il m'aurait fallu porter çà et là fréquemment, quelle attention, quelle précaution j'aurais déployée dans une chose si importante? Eh bien, j'ai reçu pour la garder une âme pour laquelle un sage marchand, que dis-je? la sagesse même du Père a donné ce sang. J'entends, en effet, l'apôtre saint Paul qui me dit : « Faites attention sur vous-mêmes et sur le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis évêques. » *Act*. XX, 28. Mais je possède ce trésor dans des vases de terre menacés, ce semble, d'un plus grand nombre de dangers que les vases de verre. Puis, au poids de la sollicitude, s'ajoute encore ceci, qu'il me faut conserver ma conscience et celle du prochain; or ni l'une ni l'autre ne m'est suffisamment connue.

« Ils m'ont mise dans les vignes pour les garder, et je n'ai pas

gardé ma vigne. » *Cant.* I, 5. Ce texte peut se rapporter aux mauvais pasteurs et aux prédicateurs qui enseignent les autres et qui ne s'enseignent pas eux-mêmes.

Ceux-là surtout paraissent propres à gouverner les autres qui évitent et cherchent le plus à fuir cette charge. Tel fut Moïse qui, par une foule de raisons, s'efforçait de refuser le commandement dont Dieu voulait l'investir. *Exod.* III.

Aux autres lévites, on distribua des chars pour y porter le mobilier du tabernacle ; mais on n'en donna pas à la famille des Caathites à qui avait été confié le soin de porter l'autel d'or et le sanctuaire, *Num.* X, parce qu'ils portaient ce précieux fardeau sur leurs épaules ; d'où il paraît que l'action de porter la partie la plus précieuse du tabernacle ne devait pas être confiée à des porteurs ou à des épaules étrangères, mais bien aux propres épaules des Caathites. Par conséquent, comme dans l'Eglise il n'y a rien de plus précieux que les âmes raisonnables rachetées par le sang de Jésus-Christ, il en résulte clairement que le soin de ces âmes ne doit pas être confié à des vicaires, mais doit être pris par ceux-là même à qui ce soin importe. C'est ce que fait le souverain pasteur, duquel il est écrit : « Comme un pasteur, il mènera ses troupeaux dans les pâturages ; il rassemblera les petits agneaux dans ses bras et les prendra sur son sein ; il portera lui-même les brebis qui sont pleines. *Isa.* XL, 11.

## XLI.

### Roi.

« Si le cœur du roi est dans la main du Seigneur, » *Prov.* XXI, 1, ce n'est pas la force des armes qui le maintient, mais l'aide et le bras de Dieu. Or n'est pas dans la main de Dieu tout roi quelconque, mais celui qui est digne de ce titre de roi. S. Augustin.

Beaucoup de rois ayant en leur pouvoir, une fois arrivés au trône, ceux qui auparavant s'étaient montrés leurs adversaires, ont souvent cru qu'il était indigne de la majesté de leur puissance de châtier les crimes que ces adversaires avaient commis contre eux. S. Jean Chrysostome.

Commander et régner est un art, et non pas seulement une dignité; c'est, de plus, l'art le plus nécessaire et le plus beau de tous. Id.

Une fois que ceux surtout qui sortent d'une basse condition sont parvenus à des dignités, ils donnent libre carrière à leur arrogance et à leur orgueil; car, évidemment, ils sont inhabiles à ces honneurs qui leur arrivent tout-à-coup. Id.

« Otez l'impiété de devant le roi, et son trône s'affermira par la justice. » *Prov.* xxv, 5. Ceux qui sont à la tête des peuples veulent-ils que leur trône soit affermi? qu'ils montrent toujours un visage où se peignent la joie et la bienveillance, de peur que, par leur arrogance et leur sévérité, ils ne s'attirent la haine du peuple. RABAN-MAUR, *Glossaire*.

Le devoir d'un bon prince est de se montrer juge sévère dans ses propres fautes et de ne point s'épargner; il doit, au contraire, être bon pour les fautes de ses sujets et facile pour les pardonner. S. JEAN DAMASCÈNE.

Dieu n'a besoin de personne; un roi n'a besoin que de Dieu seul. Imitez donc celui qui n'a besoin de personne, et faites largement miséricorde à ceux qui la demandent; conduisez-vous avec les suppliants en toute justice et sans restriction, et donnez à tous ceux qui le demandent ce qu'il leur faut pour la vie. PHILON.

Un tyran est le prince de la guerre; un roi est le chef de la paix. Id.

Puisque, ô roi, la nature, avec justice, vous a envoyé pour occuper la plus haute place de la poupe du vaisseau, et puisque vous tenez le gouvernail, dirigez heureusement et pour le salut de tous le commun vaisseau des hommes; et ne vous réjouissez de rien davantage que de votre bonté vis-à-vis de vos sujets. Car, pour les peuples, que peut-il y avoir de plus désirable et de meilleur que la bonté de leur roi? Id.

A mon avis, c'est pour moi une grande faute qu'un prince qui s'irrite contre tous ceux à qui il commande. Devenant en effet la terreur du grand nombre, il faut alors qu'il se fasse beaucoup d'ennemis. XÉNOPHON.

Demandez à être plutôt aimé que craint dans cette vie; car celui que tout le monde craint, à son tour craint tout le monde. Démocrite.

Prié de dire quel était le meilleur roi, Alexandre répondit : « C'est celui qui retient ses amis par des présents, et qui de ses ennemis se fait des amis par ses bienfaits.

Selon Isocrate, le plus mauvais général était celui qui ne savait pas se commander à lui-même.

Croyez que la garde la plus sûre pour votre personne est la vertu de vos amis, la bienveillance des autres Etats et votre propre prudence; c'est par là que les trônes peuvent le plus s'acquérir et se conserver. Isocrate.

Un roi qui remplit bien ses devoirs doit être juste, magnanime, vrai, libéral dans ses largesses et supérieur à toute espèce de passions. Il convient aussi qu'il n'inflige soit à ses sujets, soit à ses amis, que des peines plus légères pour une faute et qu'il ait à leur égard une plus grande reconnaissance pour un service rendu. Diodore.

Le roi Eumène avait coutume de dire souvent à ses frères : « Si vous usez de moi comme roi, je vous servirai comme des frères; si, au contraire, vous usez de moi comme frère, je serai pour vous un roi. Eumène.

Cotys, roi des Thraces, dit aux Thébains qui se glorifiaient de commander aux Lacédémoniens : « J'ai vu des torrents qui devenaient plus grands que des fleuves coulant toujours ; mais c'était pour peu de temps. Cotys.

Dès que la récompense suit le mal, il n'est pas facile de trouver pour rien quelqu'un de bon. Salluste.

Plus on a de puissance, plus on doit s'en servir avec modération. Tite-Live.

C'est aux siens qu'on obéit le plus paisiblement. Quinte-Curce.
Les rois ont des oreilles aux pieds. L. Florus.

Il est d'un roi de mal écouter quand vous aurez fait quelque bien. Id.

Un roi doit se conduire à l'égard de ses sujets comme un pasteur à l'égard de ses brebis. Aristote.

Un prince doit être lent à punir et prompt à récompenser, et pour lui ce doit être une douleur toutes les fois qu'il est forcé d'être sévère. Ovide.

Rien de plus difficile à supporter qu'un gouvernement heureux. Cicéron.

Il est grand de protéger dans un état la personne du prince qui non-seulement doit être l'esclave des cœurs, mais encore celui des yeux de ses sujets. Id.

Non-seulement les princes conçoivent eux-mêmes le vice, mais ils le répandent encore dans l'État; non-seulement ils sont eux-mêmes corrompus, mais encore ils corrompent et nuisent plus par leur exemple que par leurs fautes. Id., *des Lois*, liv. III.

Telles sont les vertus d'un général : le soin dans les affaires, la force d'âme dans les dangers, l'activité dans l'action, la promptitude dans l'achèvement et la prudence dans les mesures à prendre. Id., *pour la loi Manilia*.

Qu'un prince réfrène d'abord ses passions, dompte sa colère, méprise les voluptés, réprime l'avarice et repousse tout ce qui pourrait souiller l'âme; qu'il ne commence à commander aux autres que quand il aura cessé d'obéir au vice et à l'infamie. Id., *Paradoxes*, V.

Un général qui ne se réprime pas lui-même pourra-t-il réprimer son armée? Etre appelé un homme honnête n'est pas une grande louange pour un roi. Force, justice, sévérité, gravité, grandeur d'âme, générosité, bonté, libéralité et douceur, voilà ce qui doit faire l'éloge d'un roi. Id., *pour la loi Manilia*.

Rien ne peut concilier plus facilement la bienveillance de la multitude à ceux qui sont à la tête de l'Etat que leur modération et leur retenue. Id., *des Devoirs*, II.

Que ceux qui sont à la tête de l'Etat soient semblables aux lois qui ne sont poussées à punir que par justice et non par colère. Id., *des Devoirs*, I.

Un homme de bien n'a pas moins de souci de savoir ce que sera l'Etat après sa mort, que ce qu'il est aujourd'hui. Id., *Dialogue de l'amitié*.

Il vaut mieux mourir cent fois que de ne pouvoir vivre dans

ses Etats sans avoir la protection des armes : c'est l'amour et la bienveillance des sujets qui doivent être la protection d'un roi et non pas les armes. Id., *Philippique* II.

Rien de si honteux que d'apporter de la dureté de caractère dans l'exercice du souverain pouvoir. Id., *Lettres à son frère Quintus.*

Ils ont, ce me semble, raison, ceux qui donnent le conseil de se conduire d'autant plus modestement qu'on est plus grand en puissance. Id., *des Devoirs,* I.

Ceux qui, à cause de leur vertu et de leur noblesse, jouissent de plus de pouvoir, doivent d'autant moins montrer combien grand est ce pouvoir. Id., *Pour Quintius.*

C'est une grande gloire, quand on possède les biens de la fortune, de ne pas s'enorgueillir dans le pouvoir, de ne pas être arrogant dans la richesse, de ne pas se préférer aux autres à cause de nos grandes possessions, en un mot, d'agir de manière que les biens et la fortune, loin de paraître donner licence et matière à l'orgueil et à la passion, soient au contraire un motif pour user de bonté et de modération. Id., *de l'Orateur,* II.

Rien n'est plus louable, rien n'est plus digne d'un homme grand et illustre que la clémence et la facilité à se laisser fléchir; il faut toutefois, dans l'intérêt de l'Etat, y mêler la sévérité sans laquelle on ne peut gouverner un Etat. Id., *des Devoirs,* I.

Rien n'est plus propre à protéger et à conserver le pouvoir que d'être aimé, comme aussi rien n'y est plus funeste que d'être redouté. Id., *ibid.,* II.

Jamais puissance n'a été assez grande, et jamais elle ne pourra l'être assez pour pouvoir se maintenir sans les bons offices d'un grand nombre d'amis. Id., *pour Plantius.*

La force d'aucun pouvoir n'est assez grande pour pouvoir durer longtemps sous la pression de la crainte. Id., *des Devoirs,* II.

Aucune puissance ne peut résister à la haine du grand nombre. Id., *ibid.*

On hait celui que l'on craint; et l'on désire la perte de celui qu'on hait.

On doit mépriser celui qui, dans une navigation, préfère son

salut à celui du navire; de même, on doit blâmer celui qui, dans un danger de l'État, veille plus à sa propre conservation qu'à celle de tous. Id., *Lettre 4 à Hérennius.*

Les lois mettent le salut de tous avant celui de chacun en particulier; de même un homme de bien, sage, obéissant aux lois, et connaissant ses devoirs de citoyen, consulte plus le salut de tous que celui de tel ou tel en particulier. Id., *des Fins,* III.

Les maximes suivantes ont été tirées d'auteurs incertains.

Les rois, pour la plupart du temps, sont crédules.

Dans un roi, on doit plus applaudir à sa prudence qu'à sa force.

La nature n'a pas donné aux femmes le pouvoir de commander.

Rien de plus difficile que de bien commander.

Rien de plus pénible que de commander à des méchants.

Le bon accord du peuple est la gloire du prince qui le gouverne.

Qui ne sait dissimuler, ne sait régner.

### Réflexions de l'auteur.

On ne peut qu'admirer le respect de l'empereur Constantin le Grand pour le concile et les évêques de l'Eglise. C'est ainsi qu'en parle Théodoret, dans son *Histoire ecclésiastique,* liv. I, c. VII. Constantin, suivi d'un très-petit nombre de personnes, entra le dernier de tous, et s'assit sur un petit siége, après s'être tout d'abord excusé et en avoir demandé la permission aux évêques. L'historien ajoute ensuite que des siéges et des trônes avaient été préparés avec la plus grande magnificence pour chacun d'eux. C'est ainsi que le pieux empereur vénérant la dignité des prêtres de Jésus-Christ, et voyant en eux la majesté de Dieu, accomplissait ce que nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Craignez le Seigneur de toute votre âme, et ayez de la vénération pour ses prêtres. » VII, 31. « Le roi qui est assis sur son trône pour rendre la justice, dissipe tout mal par son seul regard. » *Prov.* XX, 8. « Le roi sage dissipe les méchants, et il les fait passer sous l'arc de son triomphe. » *Ibid.*, 26. « Lorsqu'un roi

juge les pauvres dans la vérité, son trône s'affermira pour jamais. » *Ibid.*, XXIX, 14. Le Sage a réuni la miséricorde et la justice dans ces paroles : « La miséricorde et la vérité conservent le roi, et la clémence affermit son trône. » XX, 28. Vertus qui, toutes deux, sont vraiment royales ; puisque ce sont celles qui, dans les saintes Ecritures, sont attribuées le plus fréquemment à Dieu. Or ce qui est surtout divin est encore plus vraiment royal, puisque les rois tiennent sur la terre la place de Dieu.

Tel qu'est le juge du peuple, tels aussi sont ses ministres; et tel qu'est le gouverneur d'une cité, tels aussi sont ceux qui l'habitent. « Le roi peu sensé perdra son peuple; et les villes se peupleront par le bon sens de ceux qui les gouvernent. » *Eccli.* X, 3. Cet autre texte de l'Ecclésiastique montre quels sont les dangers et les occasions de ruine des rois : « Hors David, Ezéchias et Josias, tous les rois ont péché ; car les rois de Juda ont abandonné la loi du Très-Haut, et ont méprisé la crainte de Dieu. » XLIX, 5, 6. Et que dire des rois d'Israël? Le seul David excepté, tous entrèrent dans la même route d'iniquité. Quel est donc celui des princes de la terre qui, réfléchissant là-dessus, et se voyant naviguer sur la même mer, ne craindrait pas les mêmes dangers?

Que le principal devoir d'un bon roi soit de protéger et de défendre les pauvres, c'est ce que montre on ne peut mieux le psaume LXXI qui insiste surtout sur ce point. Aussi dit-il : « Et tous les rois de la terre l'adoreront; toutes les nations lui seront assujetties. » Pourquoi? « Parce qu'il a délivré le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait personne qui l'assistât, etc. » Au lieu de ces paroles que nous lisons : « Et leur nom sera en honneur devant lui, » saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Et leur sang sera précieux devant lui. » C'est-à-dire, il estimera leur vie d'un grand prix, et il ne supportera pas impunément que qui que ce soit se souille de leur sang. De là, ces paroles de Salomon : « Lorsqu'un roi juge les pauvres dans la vérité, son trône s'affermira pour jamais. » *Prov.* XXIX, 14. C'est aussi pour cette raison que le vin est interdit aux rois, dans la crainte qu'ils n'oublient leurs jugements et ne changent la cause des enfants des pauvres. Quelques-uns cependant sont si étran-

gers à cette sollicitude qu'ils ne s'appliquent nullement à savoir ce que les pauvres et les malheureux peuvent souffrir de leur négligence. C'est d'eux qu'il a été écrit : « Ils ne font point justice au pupille, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux. » *Isa.* I, 23. D'autres tirent le sang et les biens des pauvres. Le Seigneur en parle, quand il dit : « Pourquoi foulez-vous mon peuple aux pieds? et pourquoi meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres? » *Isa.* III, 15. Et ailleurs : « Malheur à ceux qui établissent des lois d'iniquité, et qui font des ordonnances injustes. » *Isa.* X, 1.

Les bons rois sont créés par le Seigneur à cause des mérites du peuple. C'est ce que montrent ces paroles de la reine de Saba à Salomon : « C'est le Seigneur qui vous a fait asseoir sur le trône d'Israël; et parce que le Seigneur a aimé Israël, il vous a établi roi, pour régner avec équité, et pour rendre la justice. » III *Reg.* X, 9. Mais à un peuple méchant et rebelle, le Seigneur dit : « Je vous donnerai un roi dans ma fureur, et je vous l'ôterai dans ma fureur. » *Ose.* XIII, 11.

Dans quel danger se trouve le salut des rois, on peut le conclure de ce qu'étant tenus de surpasser les autres hommes par la sainteté de leur vie, ils ont pour cela de bien plus grands empêchements. Ces obstacles ou empêchements sont la troupe des adulateurs, la multitude des affaires, l'affluence des délices, la souveraine puissance qui leur permet de faire tout ce qui leur plaît. C'est marcher, pour ainsi dire, dans un chemin glissant et rempli de glaces. De là cette parole : « Bienheureux celui qui n'a pas couru après l'or et qui n'a point mis son espérance dans l'argent ni dans les trésors; qui a pu violer le commandement de Dieu, et qui ne l'a point violé; faire le mal, et ne l'a point fait. » *Eccli.* XXXI, 8-10. David ne l'a pas même obtenu. Il faut donc aussi redouter cette autre parole : « On a plus de compassion pour les petits; mais les puissants seront puissamment tourmentés. » *Sap.* VI, 7. Et cette autre : « Les plus grands sont menacés des plus grands supplices. » *Ibid.*, 9.

Que la clémence et la douceur affermissent le trône d'un roi, comme le dit Salomon, c'est ce que montre manifestement la

témérité de son fils qui, pour avoir exaspéré la colère du peuple par sa conduite dure et hautaine, se perdit et perdit en même temps la religion et le trône.

Quel déluge de maux retombe de la dépravation d'un mauvais roi sur le peuple qui lui est soumis! nous ne le lisons pas tant dans l'histoire que nous l'éprouvons dans les malheurs de cette époque. Toutefois, l'histoire est ici remplie d'exemples où nous voyons le peuple imitant la religion ou l'irréligion des rois. Citons surtout celui du roi Jéroboam duquel nous lisons tant de fois dans les saintes Ecritures qu'il pécha et fit pécher Israël. Aussi, entre autres choses, lui fut-il dit par le Prophète : « Je ferai tomber toute sorte de maux sur la maison de Jéroboam, et je ferai mourir dans la maison de Jéroboam jusqu'aux animaux, jusqu'à celui que l'on conservait précieusement, et jusqu'au dernier de sa famille qui se trouvera dans Israël. » III. *Reg*. XIV, 10. Et plus loin : « Et le Seigneur frappera Israël et l'arrachera de cette terre si excellente qu'il a donnée à leurs pères, et il les dispersera au-delà du fleuve » à cause des péchés de Jéroboam qui a péché et qui a fait pécher Israël. *Ibid*., 15.

## XLII.

### Juge.

Si nous nous abstenons du blâme et des reproches, parce que nous craignons d'exciter contre nous les ressentiments d'un railleur, ce n'est plus le profit de Dieu que nous cherchons, mais le nôtre. S. GRÉGOIRE, *Morales*.

En en reprenant un, on en corrige plusieurs; et il vaut mieux qu'un seul soit condamné pour le salut de tous, que d'en voir un grand nombre en danger par la licence que prend un seul. Id., *Collection de Lettres*.

C'est le devoir d'un honnête homme, non-seulement de ne faire de mal à personne, mais même d'empêcher ou de punir le mal, afin que celui-là même qui est châtié se corrige par sa propre expérience, ou que les autres soient effrayés par son exemple. S. AUGUSTIN, *de la Cité de Dieu*.

On doit plus récompenser le bien que punir le mal. Id., *ibid.*

Condamner un innocent est pire que de relâcher un coupable. Id., *ibid.*

L'ignorance du juge est pour la plupart du temps le malheur de l'innocent. Id., *ibid.*, liv. XIX.

Il faut mettre des bornes à la sévérité, pour n'en pas venir à des résultats plus fâcheux.

Celui devant qui toute vérité est présente sait combien je compatirais, et avec quel plaisir je le ferais, si je pouvais vous être de quelque consolation. Mais si je voulais vous donner quelque soulagement et diminuer vos peines, je serais un homme cruel et sans pitié. Car autant j'ôterai de votre peine, autant je vous déroberai de votre couronne; et je vous priverai d'autant de fruits, que j'enlèverai de semences à celui qui sème en vous. Détourner un peu de semence, c'est, voûs le savez, causer une grande perte à la moisson. S. Bernard, *sur le psaume* : Qui habitat.

Si, de temps en temps, la sévérité est nécessaire, qu'elle soit celle d'un père et non pas celle d'un tyran; montrez-vous mères dans vos soins et pères dans vos reproches. Id., *sur le Cantique des cantiques.*

La modération impose des bornes à la justice pour qu'elle soit véritablement justice. « Ne soyez pas trop juste, » dit l'Ecclésiaste, VII, 17, montrant par là qu'on ne doit nullement louer et approuver cette justice que ne contient pas le frein de la modération. Id., *de la Considération.*

Soyez sévère quand on discute les droits de la justice, mais clément quand il s'agit de rédiger la sentence. S. Isidore.

Quiconque juge bien tient une balance à la main et porte dans les deux plateaux la justice et la miséricorde; mais par la justice, il prononce une sentence pour l'expiation de la faute, et, par la miséricorde, il en modère le châtiment. Id., *du Souverain Bien.*

Rien de plus beau et de plus glorieux pour un juge que d'aimer et de rendre la justice sans aucune acception de personnes. On disait proverbialement, au rapport de Cicéron : « Quiconque revêt l'habit du juge se dépouille de celui de l'ami. » L'équité à

laquelle un juge doit obéir, ne connaît ni la main gauche de la haine ni la droite de l'affection. PIERRE DE RAVENNE, *Lettres*.

Il faut à celui qui gouverne, par rapport à ses sujets, l'affection d'une mère et la sévérité d'un père; mais au milieu de tout cela, il doit viser à avoir la sagesse qui fait que la sévérité n'est pas trop dure et l'affection trop vive. BÈDE, *Homélies*.

Ce n'est pas seulement en payant l'argent, mais encore en rendant la justice qu'on peut tenir une balance trompeuse. Car celui qui entend d'une manière différente la cause du pauvre et celle du riche, la cause de l'ami et celle d'un inconnu, se sert d'une balance injuste. Quant à celui qui juge ses bonnes actions meilleures que celles de son prochain et ses fautes plus légères que celles des autres, il tient une balance trompeuse, aussi bien que celui qui impose sur les épaules d'autrui de lourds fardeaux qu'il ne veut pas même toucher du bout du doigt, aussi bien enfin que celui qui fait le bien en public et le mal en secret. Les Proverbes le disent : « La balance trompeuse est en abomination devant le Seigneur. » *Prov.* XI, 1.

La justice sans la miséricorde n'est pas de la justice, mais de la cruauté; comme aussi la miséricorde sans la justice n'est pas de la miséricorde, mais de la sottise. S. JEAN CHRYSOSTOME, *sur saint Matthieu*.

Un loup ayant vu des bergers manger une brebis dans une cabane, s'approcha et dit : Quel bruit on ferait, si j'en faisais autant! DIOGÈNE.

De même que pour la piqûre de l'aspic il n'y a point d'autre remède que de couper les parties attaquées, de même certains vices ne peuvent se guérir que par la mort. ARISTOTE.

Les paroles touchent, selon que l'on a été auparavant formé à croire ou à ne pas croire.

Etre craint du grand nombre, est souvent plus sûr que d'en être aimé.

L'oreille, pour l'homme, est moins fidèle que l'œil.

On l'emporte plus de fois par la justice que par la dureté.

Je ne puis taire ici un admirable exemple de sévérité dans la justice. Un homme avait, dans une ville dont il était gouver-

neur, porté cette loi que l'on arracherait les yeux à quiconque commettrait un adultère, et cela sans aucune pitié. Son fils, encore jeune, ayant été surpris dans ce crime, le père ordonna qu'on lui arrachât les yeux. Et comme le peuple, à cause de la beauté du jeune homme, demandait instamment qu'on lui pardonnât sa faute, le juge, impitoyable dans sa justice, s'arrêtant un moment pour délibérer, s'arracha un œil à lui-même et en arracha un autre à son fils. Il voulait montrer par là qu'il était bon père et juge sévère. Cet admirable jugement fit donc que d'un côté l'usage de la vue lui resta ainsi qu'à son fils et que, d'un autre, en punition du crime, deux yeux furent aveuglés, selon l'ordre qu'il avait donné. C'est ainsi qu'il satisfit la loi en infligeant le supplice qu'elle exigeait et que, par un moyen terme digne d'admiration, il fut en même temps père clément et législateur inflexible. VALÈRE-MAXIME, liv. VIII.

S'il y a en nous quelque chose qui nuise au reste du corps, nous souffrons qu'on le brûle et qu'on le coupe, aimant mieux qu'il n'y ait qu'un membre qui périsse, que le corps tout entier. Il en est de même dans le corps de l'Etat; pour conserver le tout, il faut couper tout ce qui est atteint de la maladie. CICÉRON.

Un homme de bien n'agira jamais, en faveur d'un ami, ni contre l'Etat, ni contre un serment, ni contre la bonne foi; il ne le fera même pas si, comme juge, il a à prononcer sur un ami; car en revêtant le rôle de juge, il dépose celui d'ami. S'il fallait, en effet, faire tout ce que veulent des amis, il faudrait regarder cela non plus comme des amitiés, mais comme des conspirations. Id., *des Devoirs*, III.

Il n'y a point de vice plus honteux que l'avarice, surtout chez les princes et ceux qui gouvernent un Etat. En effet, faire argent de l'Etat, est chose non-seulement honteuse, mais encore criminelle et impie. Id., *ibid.*, II.

De même que si l'on donnait une épée à un petit enfant, à un faible vieillard ou à un homme tout-à-fait sans force, les coups qu'ils en porteraient ne nuiraient à personne, tandis qu'au contraire cette épée approchée du corps nu d'un homme même très-fort pourrait le blesser de sa pointe et par la force même du fer ;

de même, quand l'épée du consulat, pour ainsi dire, a été donnée à des hommes énervés et sans vigueur, ceux qui, par eux-mêmes, n'auraient jamais pu percer personne, une fois armés du titre de maîtres souverains, ont percé de coups l'Etat et l'ont mis à mort. Id., *Discours pour Sextius.*

Que ceux qui sont à la tête de l'Etat, observent ces deux préceptes de Platon. D'abord, qu'ils fassent leur propre cause de la cause des citoyens, jusqu'à s'oublier eux-mêmes, et rapportent à cet objet toutes leurs démarches; ensuite, qu'ils embrassent le soin de tout l'Etat et ne s'attachent point, par préférence, à quelques parties, aux dépens de ce qu'ils doivent à toutes les autres. Les charges sont une espèce de tutelle, et c'est relativement à l'intérêt du pupille, et non pas conformément aux inclinations particulières du tuteur, que les affaires doivent être administrées. Id., *des Devoirs,* liv. I, c. xxv.

Ceux qui sont au pouvoir ont bien des sueurs à essuyer, bien des inimitiés à encourir pour le bien de tous, bien des tempêtes à affronter pour l'Etat, bien des luttes à soutenir avec une foule de méchants audacieux et quelquefois même puissants. Id., *Discours pour Sextius.*

Le devoir des magistrats doit être de résister et à la légèreté de la multitude et à l'audace des méchants. Id., *Discours pour Milon.*

Le point capital dans toute gestion d'affaires ou de fonctions publiques est d'éloigner le plus petit soupçon d'avarice. Id., *des Devoirs*, liv. II.

Qu'il est misérable l'état de ces cités et de ces provinces à administrer, où l'on ne trouve qu'empressement dans les rivalités et négligence dans la répression; où la sévérité est pleine de périls et la libéralité mal récompensée; où les discours sont remplis de piéges et les flatteries pernicieuses; où le visage de tous paraît ami, tandis que l'esprit du grand nombre est irrité; où il y a des haines secrètes et des flatteries ouvertes. Et tout cela attend les préteurs qui arrivent, se fait leur esclave quand ils exercent le pouvoir, et les dénonce quand ils se retirent. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

Quand des juges ont, pour la justice, engagé la lutte contre des puissants, ils doivent raffermir leur âme au moyen de cette promesse divine : « Ne soyez point saisi d'une frayeur soudaine, et ne craignez point que la puissance des impies vienne vous accabler ; car le Seigneur sera à votre côté, et il gardera vos pieds afin que vous ne soyez point pris. » *Prov.* III, 25. Et ailleurs : « Prenez la défense de la justice pour sauver votre âme, combattez jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu combattra pour vous et renversera vos ennemis. » *Eccle.* IV, 33. Quel crime horrible c'est de juger injustement, surtout dans la cause des pauvres; nous le voyons dans les paroles suivantes de Salomon : « J'ai porté mon esprit ailleurs ; j'ai vu les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes des innocents, sans qu'il y ait personne pour les consoler, et l'impuissance où ils se trouvent de résister à la violence, abandonnés qu'ils sont du secours de tout le monde. Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants, et j'ai estimé plus heureux que les uns et les autres celui qui n'est pas encore né et qui n'a point vu les maux qui se font sous le soleil. » *Eccle.* IV, 1, 2, 3.

« Ne cherchez point à devenir juge, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité, de peur que vous ne soyez intimidé par la considération des hommes puissants, et que vous ne mettiez votre intégrité au hasard de se corrompre. » *Eccle.* VII, 6. D'où, à la place de ces mots que nous lisons : « Le tribunal de l'injustice peut-il avoir quelque union avec vous, qui nous faites des commandements si pénibles, » *Ps.* XCIII, d'autres ont traduit : « Y aurait-il quelque liaison entre vous et un tribunal où domine l'injustice, qui, au lieu d'une loi équitable, ne prononce rien que d'affligeant? » Or ces paroles conviennent à ceux contre qui Dieu profère cette menace : « Malheur à ceux qui établissent des lois d'iniquité, et qui font des ordonnances injustes pour opprimer les pauvres dans le jugement, pour accabler l'innocence des plus faibles de mon peuple par la violence, pour dévorer la veuve comme leur proie, et pour mettre au pillage le

bien des pupilles. » *Isa.* x, 1, 2. Le Prophète veut dire par là que ceux dont le devoir était de faire des lois pour bien administrer l'Etat, s'en sont tellement écartés qu'ils ont sans cesse l'esprit appliqué à trouver des raisons et des moyens pour opprimer et accabler les pauvres ; et ainsi, au lieu de lois et de jugements justes, ceux-ci n'ont à attendre, pour la ruine de l'Etat, que des injustices et de la violence.

Le Roi-Prophète montre en ces termes le soin et l'application avec lesquels les juges doivent punir les méchants : « Je mettais à mort, dès le matin, tous les pécheurs des terres soumises à mes lois, » *Ps.* c, c'est-à-dire, avec le plus grand soin, la plus grande diligence, et sans aucun retard. L'Ecriture sainte, en effet, se sert souvent de cette expression, *dès le matin*, pour signifier que les choses qui se présentent tout d'abord à nous, aussitôt notre réveil, sont celles qui nous tiennent le plus à cœur, et auxquelles nous donnons de préférence tous nos soins.

Jéthro, quoique païen, nous décrit ainsi très-bien les conditions et qualités d'un juge incorruptible : « Choisissez d'entre tout le peuple des hommes fermes et courageux qui craignent Dieu, qui aiment la vérité, et qui soient ennemis de l'avarice, et donnez la conduite aux uns de mille hommes, aux autres de cent, aux autres de cinquante, et aux autres de dix. » *Exod.* xviii, 21. On exige donc d'abord la sagesse, ensuite la crainte du Seigneur ; puis la vérité, c'est-à-dire la bonne foi et la constance dans les paroles ; enfin la haine de l'avarice, tant en effet l'avarice est nuisible à l'intégrité des juges ! De telle sorte que non content d'avoir exclu des juges le désir immodéré de l'argent, Jéthro a encore prescrit la haine de l'avarice, comme étant une chose des plus honteuses et des plus coupables.

Cette autre parole du Seigneur regarde aussi l'équité des jugements : « Vous ne vous laisserez point emporter à la multitude pour faire le mal, et, dans un jugement, vous ne vous rendrez point à l'avis du plus grand nombre, pour vous détourner de la vérité. Vous n'aurez point aussi de compassion du pauvre dans vos jugements. » *Exod.* xxiii, 2, 3. C'est aux juges que le Seigneur dit encore : « N'ayez point d'égard à la personne du pauvre, et

ne respectez point la personne de l'homme puissant. Jugez votre prochain selon la justice. » *Levit.* XIX, 15. Le même précepte est aussi donné aux chapitres I et XVI du Deutéronome. O si les juges avaient sans cesse devant les yeux cette loi divine, on ne trouverait pas dans leurs mains une grande et une petite mesure : une qu'ils emploient pour les riches, et l'autre pour les pauvres.

Les juges doivent sans cesse avoir devant les yeux cette parole du saint homme Job : « Je m'instruisais avec un soin extrême des affaires que je ne savais pas. » *Job.* XXIX, 16. Car on dit que la précipitation est la marâtre de la prudence et de la vérité; et, comme s'exprime un autre, celui qui juge vite va vite au repentir. On doit aussi se souvenir de ce mot d'Aristote que « souvent il arrive que certaines choses fausses paraissent plus probables que certaines autres qui sont vraies. » On peut facilement le prouver par l'exemple d'Alypius qui, arrêté comme voleur, sur de très-forts indices, était déjà traîné en justice pour y être condamné quoique innocent, si par suite d'un incident étonnant, son innocence n'eût été reconnue. Saint Augustin raconte ce fait tout au long dans ses *Confessions*, liv. VI, c. IX, et le rapportant enfin à la direction de la providence divine, il dit : « De cette façon, le futur dispensateur de votre parole, et l'examinateur d'une foule de causes dans votre Eglise, se retira avec encore plus d'expérience et d'instruction. »

Les enfants d'Israël s'étant consacrés au culte de Belphégor, le Seigneur dit à Moïse : « Prenez tous les princes du peuple, et pendez-les à des potences en plein jour afin que ma fureur ne tombe point sur Israël. » *Num.* XXV, 4. Vous voyez en cela que le crime du peuple est plus imputé à ceux qui ne l'ont pas empêché qu'à ceux qui l'ont commis; puisque ce sont les premiers qui, d'après l'ordre de Dieu, ont dû être les premiers punis.

Moïse dit aux juges du peuple : « Ecoutez ceux qui viendront à vous, citoyens ou étrangers, et jugez-les selon la justice; vous ne mettrez aucune différence entre les personnes; vous écouterez le petit comme le grand, et vous n'aurez aucun égard à la condition de qui que ce soit, parce que c'est le jugement de Dieu. » *Deut.* I, 16, 17. C'est-à-dire, parce que vous tenez la place de

Dieu et remplissez son office; et voilà pourquoi vous devez imiter sa justice dans les jugements.

De ce que la précipitation est la marâtre de la justice, il vous faut examiner avec soin toutes les causes, et ne rien statuer contre une des parties sans l'avoir entendue. Nous en verrons un assez grand exemple dans cette sentence précipitée de David qui, ayant ajouté trop légèrement foi au faux témoignage du délateur Siba, condamna, sans l'entendre, Miphiboseth innocent. Il fit aussi une faute en ce qu'il défendit avec opiniâtreté ce qu'il avait cru avec tant de légèreté; car il dit à Miphiboseth : « C'est assez; n'en dites pas davantage. Ce que j'ai ordonné, subsistera. » II *Reg.* XIX, 29. Cet exemple nous montre clairement quelle force de persuasion ont les premières délations et accusations.

Le Seigneur montre sa colère et sa haine pour le péché par les différents genres de châtiments qu'il inflige. Le plus grand de tous est celui où il se sert du péché pour punir le péché. Le Prophète nous l'indique, quand il dit : « Faites qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité, et qu'ils n'entrent point dans les voies de votre justice. » *Ps.* LXVIII. Souvent aussi Dieu permet que les rois commettent des fautes à cause des péchés du peuple. Nous lisons à ce sujet au deuxième livre des Rois : « Et la colère du Seigneur s'alluma encore contre les enfants d'Israël; et il excita contre eux David en le portant à dire à Joab : « Va et fais le dénombrement du peuple, afin que je sache combien il y a d'hommes. » XXIV, 1, 2. On peut aussi voir en cet endroit qu'il y a un genre de châtiment dont il punit le peuple pécheur; c'est lorsqu'il permet les crimes des rois, fait régner un hypocrite à cause des péchés du peuple, et lui donne des enfants pour ses princes. Au contraire, c'est un bienfait de sa bonté et de sa grâce quand il donne ce qu'il a promis par le prophète : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de la doctrine et de la science du salut. » *Jerem.* III, 15. Et ailleurs : « Je rétablirai vos juges comme ils ont été d'abord, et vos conseillers comme ils étaient autrefois; et après cela, vous serez appelée la cité du juste, la ville fidèle. » *Isa.* I, 26.

Combien c'est une bonne œuvre de châtier les impies, on le

voit clairement dans les dernières paroles de David à son fils Salomon quand il lui ordonna de punir Joab et Séméi. Car il voulut terminer sa vie par un acte de justice, et recommander ainsi son âme à Dieu. Salomon dit donc à Banaias : « Allez, et tuez Joab... et vous empêcherez que ni moi ni la maison de mon père, ne soyons chargés du sang innocent répandu par Joab. Et le Seigneur fera retomber son sang sur la tête, etc. » III *Reg.* II, 29, 31, 32. Nous devons conclure de ces paroles que le juge qui ne tire aucun châtiment de celui qui a répandu le sang, en est aussi responsable que celui qui l'a répandu. Sont en effet égaux dans le crime non-seulement les coupables, mais aussi ceux qui consentent au crime, ou qui en laissent commettre un grand nombre. Or contre les juges négligents à punir les criminels doit être retournée cette terrible sentence que le Seigneur a prononcée contre l'indiscrète compassion du roi Achab : « Parce que vous avez laissé échapper de vos mains un homme digne de mort, votre vie répondra pour la sienne, et votre peuple pour son peuple. » III *Reg.* XX, 42.

Quant à la puissance des présents pour corrompre les juges, Cassiodore la montre ainsi en peu de mots dans une de ses lettres : « L'offrande d'un présent, dit-il, est la vermine d'une administration. » Et Ovide : « Les présents, croyez-moi, apaisent les hommes et les dieux. » De là ces paroles d'un sage : « Une fois que l'or parle, dit-il, tout autre discours ne peut rien. » Les paroles suivantes de Salomon disent la même chose : « Celui qui fait des présents remportera la victoire et l'honneur; mais il ravit les âmes de ceux qui les reçoivent[1]. » *Prov.* XXII, 9. Comment pourra-t-il rendre un jugement celui qui s'est laissé corrompre par des présents? Voilà pourquoi le Seigneur, par la bouche de son Prophète, reproche comme un grand crime aux princes de son peuple, d'avoir rendu des jugements après avoir reçu des présents. De là ces paroles : « Les présents et les dons aveuglent les yeux des juges, et ils sont dans leur bouche, comme un mors qui les rend muets, et qui les empêche de châ-

[1] Ce texte n'est point dans l'hébreu, ni même dans quelques éditions latines.

tier. » *Eccli.* xx, 31. Vous trouverez la même maxime dans l'Exode, xxiii, et dans le Deutéronome, xvi. Les enfants de Samuel corrompirent les jugements qu'ils rendirent en acceptant des présents. Aussi le plus grand éloge d'un juge incorruptible est de n'avoir rien reçu de personne et de n'avoir jamais sévi à tort contre qui que ce soit. C'est par là surtout que Salomon montra son innocence; c'est par là aussi que Moïse défend sa cause contre les calomnies de Coré, de Dathan et d'Abiron, quand, parlant au Seigneur, il lui dit : « Ne regardez point leurs sacrifices; car vous savez que je n'ai jamais rien reçu d'eux, pas même un ânon, et que je n'ai jamais fait tort à aucun d'eux. » *Num.* xvi, 15.

## XLIII.

### L'Etat.

Quand je remarque un homme de bien, soit dans une famille, soit dans une cité, je dis que cette famille, ou cette cité est heureuse, et je crois qu'elle jouit en toute assurance des biens présents, et qu'elle n'attendra pas en vain l'abondance des biens qui lui manquent encore; car Dieu a coutume, à cause de ceux qui en sont dignes, de donner même à ceux qui ne le méritent pas, l'abondance riche et infinie de ses biens. Philon.

On doit estimer heureuses la ville, la contrée ou la famille qui ont dans leur sein un homme vertueux : mais malheureuses sont celles qui manquent d'un tel homme.

Les hommes de bien, pour parler en langage figuré, sont des colonnes qui soutiennent tout le peuple, comme les grandes maisons, les villes et les Etats.

Deux choses maintiennent un Etat : les peines et les récompenses. Solon.

La multitude sert avec la plus grande soumission ou commande avec le plus grand despotisme. Tite-Live.

Nous devons oublier tout soin de notre propre vie, pour laisser à nos descendants un nom que les services rendus à la patrie aient fait grand. Cicéron, *sur les Augures*.

O bienheureuse est la mort qui est surtout donnée pour la

patrie, quoique ce soit un tribut payé à la nature. Id., *Philippiques,* XIV.

Il est certainement dans le ciel un lieu spécialement réservé à ceux qui ont aidé à la conservation de la patrie, qui l'ont soutenue, qui l'ont agrandie, un lieu où ils jouiront d'une jeunesse perpétuelle. Id., *Songe de Scipion.*

L'homme de bien prend autant de souci de savoir ce que sera l'Etat après sa mort que de savoir ce qu'il est aujourd'hui. Id., *Lélius.*

Un Etat, pas plus qu'une maison, ne peut exister si les bons n'y sont pas récompensés et les méchants punis. Id., *de la Nature des dieux,* III.

Une Lacédémonienne qui avait envoyé son fils à la guerre, dit en apprenant sa mort : « Je l'avais mis au monde pour qu'il n'hésitât pas un seul instant à donner sa vie pour la patrie. » Id., *Tusculanes,* I.

### Réflexions de l'auteur.

« Vous serez pour moi un royaume sacerdotal, » dit le Seigneur. *Exod.* XIX, 6. Qu'est ce genre de royaume? Vous serez un royaume qui ne se soutiendra pas par les armes, mais par le secours des prières et des vertus. Ici, il faut remarquer la différence qui existe entre un royaume de païens et un royaume de chrétiens. Les premiers qui vivent sans Dieu, mettent tout leur espoir dans la prudence et dans les forces humaines et non en Dieu. Les seconds, au contraire, placent toute leur confiance en Dieu. C'est ce qui se remarque en David, en Ezéchias et en Josaphat. C'est pour cela que Jacob mourant dit à Joseph : « Je vous donne, de plus qu'à vos frères, cette part de mon bien que j'ai gagnée sur les Amorrhéens avec mon épée et mon arc; » d'autres ont traduit : « Avec mon épée et ma prière. » *Gen.* XLVIII, 22. C'est pour cela aussi que le roi dit à Elisée : « Mon père, mon père, vous le char d'Israël et celui qui le conduit. » IV *Reg.* XIII, 14. C'est-à-dire par vos prières vous défendez mieux le royaume d'Israël que tous les chars et tous les cavaliers. C'est ce que nous montre aussi la prise de Jéricho qui eut lieu au son des trom-

pettes des prêtres, c'est-à-dire qui fut prise et renversée plus par les prières que par les armes. La victoire contre Amalech nous démontre aussi cela; elle était attachée à la seule prière de Moïse et non aux armes des six cents combattants. *Exod.* XVII.

Pendant l'hiver, la chaleur naturelle se concentre toute à l'intérieur, et les extrémités se refroidissent; ainsi, les hommes qui s'aiment trop eux-mêmes et qui cherchent avec trop de soin leur bien-être, sont très-négligents à s'occuper du bien de l'Etat; car, comme dit un philosophe : Celui qui aime vraiment, ne peut aimer qu'une chose. Par conséquent celui qui prend de lui un soin très-grand et très-assidu, néglige les affaires publiques. Pendant l'été la chaleur fuyant l'intérieur du corps, se transporte à l'extérieur. De la même manière, ceux qui prennent grand soin des affaires de l'Etat, négligent généralement leurs propres affaires; jamais la charité et la cupidité n'habitent ensemble; ce qui veut dire que personne ne s'occupe avec une égale attention de ses affaires et de celles des autres.

Le principal fondement d'un Etat est la piété et la justice, l'injustice est la cause de sa ruine. C'est ainsi que nous lisons : « La justice élève les nations, et le péché rend les peuples misérables. » *Prov.* XIV, 34. C'est ce que nous apprend bien clairement Achior dans le livre de Judith lorsqu'il dit que si les Juifs pratiquaient la foi et la justice, ils seraient invincibles, mais qu'ils seraient soumis s'ils s'étaient laissés aller à l'impiété. *Jud.* XV. Le prophète Balaam le comprit ainsi lorsqu'il dit au roi de Moab : « Néanmoins, en m'en retournant en mon pays, je vous donnerai un conseil afin que vous sachiez ce que votre peuple pourra faire enfin contre celui-ci. » *Num.* XXIV, 14. Ce conseil fut de pousser le peuple dans le péché, dans l'impiété et la perfidie par les séductions des femmes de Madian; afin qu'abandonné de Dieu pour ses crimes, il pût devenir la proie de ses ennemis. De ces paroles, il ressort clairement que la chute d'un royaume est la punition de son impiété et de son injustice. Dieu lui-même attaque alors ses places fortes. En considération des mérites de dix justes, Dieu accordait le pardon à cinq villes, s'il avait pu les trouver chez elles. *Gen.* XVIII. A ce sujet Salomon dit que la justice est comme

le rempart des villes dans lesquelles leur salut est enfermé. L'Ecclésiastique s'étend sur ce sujet dans son chapitre x : « C'est pour cela, dit-il, que le Seigneur a couvert d'opprobre les assemblées des méchants et qu'il les a détruites pour jamais. *Eccli.* x, 16.

Le Seigneur, dans le Lévitique, recommande d'une manière très-formelle aux Juifs de ne pas vivre comme les Egyptiens et les Chananéens : « Vous ne vous souillerez point, dit-il, par toutes ces infamies dont se sont souillés tous les peuples que je chasserai devant vous, et qui ont déshonoré ce pays-là ; et je punirai moi-même les crimes détestables de cette terre ; en sorte qu'elle rejettera avec horreur ses habitants de son sein. Gardez mes lois et mes ordonnances, et que ni les Israélites ni les étrangers qui sont venus demeurer chez vous ne commettent aucune de toutes ces abominations. Car ceux qui ont habité cette terre avant vous ont commis toutes ces infamies exécrables et l'ont tout-à-fait souillée. Prenez donc garde que, commettant les mêmes crimes qu'ils ont commis, cette terre ne vous rejette avec horreur de son sein, comme elle en a rejeté tous ces peuples qui l'ont habitée avant vous. » *Levit.* XVIII, 24, 25, 26, 27, 28. La vérité de ce que nous lisons dans l'Ecclésiastique, vérité prouvée par l'attestation de tous les siècles, ressort clairement de ces paroles : « Un royaume est transféré d'un peuple à un autre à cause des injustices, des violences, des outrages et des différentes tromperies. » *Eccli.* x, 8. D'où nous devons conclure que le principal soin d'un Etat bien ordonné doit être de pratiquer la religion et la justice, qui le conserveront toujours et le préserveront de tout mal. L'expérience nous apprend la vérité des menaces que le Seigneur a faites à ceux qui l'abandonnent ; car pour cette raison périrent les dix tribus d'Israël.

Le zèle du salut public procure chez tous les peuples une grande gloire à ceux qui en sont animés. L'Egyptien Hermès se recommande par son amour pour la vertu et pour le bien public. Aussi les Egyptiens le créèrent-ils grand pontife, ensuite roi, enfin ils en firent un Dieu, ils l'appelèrent trois fois grand, lui élevèrent un temple après sa mort, et, ce qu'il y a de plus admi-

rable, ils s'inclinaient lorsqu'ils entendaient prononcer son nom. Ceci nous prouve combien la vertu et le zèle pour le bien public sont en grande estime, même chez les nations barbares.

## XLIV.

### Les puissants.

#### Réflexions de l'auteur.

Un frein d'or, dit Sénèque, ne rend pas un cheval meilleur ; le luxe et la richesse ne rendent pas un homme plus recommandable. Celui qui veut acheter un cheval lui enlève ses colliers et ses autres ornements, et l'examine après l'avoir dépouillé de tout; celui qui veut juger de la noblesse d'un homme doit agir de même ; il ne faut pas l'estimer d'après ses richesses, mais d'après son cœur et ses vertus, les seuls vrais biens qui soient propres à l'homme. Pourquoi un homme riche et puissant vous paraît-il grand? N'est-ce pas, dit très-bien le même auteur, que vous le mesurez avec le piédestal sur lequel il repose?

« Malheur à toi, terre, dont le roi est un enfant et dont les princes mangent dès le matin. » *Eccle.* x, 16. Ce qui veut dire, dont le premier souci est de servir leur ventre. « Heureuse est la terre dont le roi est d'une famille illustre et dont les princes ne mangent qu'au temps destiné pour se nourrir et non pour satisfaire leur sensualité. » *Eccle.* x, 17. Il est vraiment grand d'être sobre dans le pouvoir et de ne pas abuser de la puissance au profit des passions. L'Ecclésiastique donne de grandes louanges et élève bien haut celui qui agit ainsi : « Bienheureux, dit-il, le riche qui n'a point couru après l'or et n'a point mis son espérance dans l'argent ni les trésors. Qui est celui-là? et nous le louerons; il a fait des choses merveilleuses pendant sa vie ; il a pu violer le commandement de Dieu, et il ne l'a point violé, etc. » *Eccli.* xxxi, 8, 9, 10. Ce n'est pas sans raison qu'on recommande à ceux qui peuvent tout de se retenir et de prendre de grandes précautions, comme s'ils se trouvaient sur un terrain glissant où rien n'arrête celui qui se laisse aller. Si David eût été un homme privé, et qu'il n'eût pas eu tout à sa disposition, peut-être n'eût-il

pas désiré la femme d'un autre, ou certainement il n'eût pas facilement pu la faire conduire dans sa maison par son seul commandement; il n'eût pas ensuite ordonné le meurtre du mari de cette femme. Mais, ô Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles! Dans le même temps qu'Urie, Héthéen n'osait pas s'approcher de sa femme, David, qui était d'une grande sainteté et rempli de l'Esprit-Saint, avait commerce avec la femme d'un autre. Cet exemple nous fait connaître les périls que courent ceux qui ont en main la puissance, qui peuvent faire tout ce qui leur plaît.

## XLV.

### Nobles; noblesse.

Chez quelques-uns, la noblesse de la race semble donner naissance à la bassesse du caractère, et cela a lieu pour que celui qui est ou a été au-dessus des autres s'enorgueillisse moins. S. GRÉGOIRE, *Dialogues*.

Notre religion ne fait aucun cas des personnes ni de la condition des hommes, elle regarde seulement les âmes. S. JÉRÔME, *Lettres*.

Pourquoi s'enorgueillirait-il celui qui descend d'une race illustre, s'il est esclave dans la meilleure portion de lui-même. Id., *ibid*.

Ce qu'il y a de plus désirable dans la noblesse, est, à mon avis, que les nobles sont arrêtés par une certaine obligation de ne pas dégénérer de la probité de leurs aïeux. Car la palme n'est pas donnée à une noble naissance, mais à une vie passée noblement. Id., *ibid*.

« Nous avons pour père Abraham. » *Matth*. III, 9. A quoi sert une noble naissance à celui que souillent ses mauvaises mœurs? En quoi une naissance obscure peut nuire à celui qu'ornent ses vertus? Celui qui se glorifie de ses ancêtres se déclare vide de tout mérite. A quoi a servi à Cham d'être fils de Noé? N'a-t-il pas été séparé des enfants de Noé, lui qui, selon la chair, était leur frère? Selon l'esprit, n'a-t-il pas été fait leur esclave? La famille sainte à laquelle il appartenait a-t-elle pu le défendre de l'envahissement de l'impiété et des mauvaises mœurs?

Quelqu'un croira-t-il que Timothée ait perdu quelque chose à

avoir un père païen, ou pensera-t-on qu'Abraham a eu à souffrir de ce que son père Tharé adorait des dieux de boue? N'a-t-il pas été séparé de sa race pour être le chef d'une génération de croyants, de sorte qu'on ne peut pas l'appeler le fils du péché, mais, au contraire, le père des saints? Les erreurs paternelles ont-elles pu souiller sa gloire? Id., *ibid.*

L'étain vient de l'argent, mais n'est pas de l'argent. C'est pourquoi on conserve l'argent purifié, mais on jette l'étain. Il vaut mieux sortir d'une race obscure et devenir illustre, que de naître d'une race illustre et devenir méprisable. Car celui qui naît illustre d'une race illustre, la gloire que lui donne cette illustration ne lui appartient pas à lui seul, mais elle lui est commune avec tous ses aïeux. Il vaut bien mieux que les parents aient à se glorifier de vous que vous de vos parents. Id., *ibid.*

Quelqu'un cherchait par toute sorte de moyens à faire un crime à Démocrite de sa basse naissance : « Mes parents, dit ce philosophe, me font honte, mais vous, vous faites honte à vos parents. » DÉMOCRITE.

Les vautours ne tuent eux-mêmes aucun animal, mais ils se jettent sur les corps que les autres ont tués; de même, il en est qui s'approprient les travaux des autres, et se vantent d'une noblesse qu'ils n'ont rien fait pour acquérir. THÉOPHRASTE.

La nature a donné aux taureaux de combattre contre les lions avec la plus grande force et la plus grande vigueur pour la défense de leurs petits; ainsi la nature fait une loi à ceux qui ont pour eux la force, de protéger, s'ils le peuvent, la race humaine. CICÉRON, *des Fins*, III.

### Réflexions de l'auteur.

Ces paroles du poète nous montrent combien il faut faire peu de cas de cette noblesse : « Je considère à peine comme nous appartenant, la race, nos aïeux et tout ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes. » Le Seigneur répondit aux Juifs qui se vantaient d'être de la race d'Abraham : « Vous êtes les enfants du diable. » *Joan.* VIII, 44. Il leur a dit aussi par le Prophète : « Votre race et

votre origine vient de la terre de Chanaan; votre père était Amorrhéen, et votre mère Céthéenne. » *Ezech*. XVI, 4.

Le nombre presque innombrable d'hommes qui ont dégénéré de la vertu de leurs pères nous fait voir combien il est vain de se glorifier de sa noblesse et de la splendeur de sa race. Esaü descendait d'une race illustre, *Gen.* XXI, ainsi que les onze patriarches qui se souillèrent d'un forfait exécrable à l'égard de leur frère innocent, et qui furent accusés par lui auprès de leur père d'un crime abominable. *Gen.* XXXVII. Absalon, fils de David, était d'une noble race, ainsi que Roboam, Salomon, Manassès et Ezéchias. Il était noble celui dont l'Ecriture rappelle non seulement les mœurs, mais encore la race : « Abigaïl, dit l'Ecriture, était très-prudente et fort belle, mais son mari était un homme dur, brutal et très-méchant; il était de la race de Caleb, » I *Reg.* XXV, 3, qui fut très-agréable à Dieu. Rappellerai-je Joathan, fils, et Jersam, fils de Moïse, *Jud.* XVIII, 30, qui, ainsi que nous le lisons dans le livre des Juges, fut prêtre des idoles? Qu'ils se glorifient donc des images de leurs ancêtres ceux qui ont mis au monde des monstres pareils.

## XLVI.

### Avocats.

Je m'étonne comment vos oreilles religieuses peuvent supporter des disputes de la nature de celles que soutiennent les avocats, disputes qui sont plus propres à détruire la vérité qu'à la faire trouver. Car rien ne rend la vérité plus manifeste sans travail, qu'un exposé des faits pur et simple. Mettez un frein aux langues menteuses et fermez les lèvres trompeuses. Ceux qui se servent de leur éloquence contre la justice et de leur science pour soutenir ce qui est faux, ont appris à leur langue à mentir; ils sont savants pour faire le mal, éloquents pour attaquer la vérité. S. BERNARD, *au pape Eugène*, liv. I, c. IX.

« Jusqu'à quand cet adversaire irritera-t-il votre nom? » *Ps.* LXXIII, 12. Cassiodore, commentant ce texte, dit : Ces paroles s'appliquent à ces gens qui, si une bourse qu'ils envient leur est

présentée, vous font voir sur-le-champ les yeux d'Argus, les mains de Briarée, les griffes du sphynx, les parjures de Laomédon, les ruses d'Ulysse et les tromperies de Simon. CASSIODORE.

Si vous faites entendre aux oreilles du juge ou de l'avocat le murmure de l'argent, cette voix de l'argent étouffera la lyre d'Orphée, les accords d'Amphion, la muse de Virgile. Que dirai-je de plus? Où parle l'argent, la voix éloquente de Cicéron devient enrouée; où l'argent combat, les foudres et la valeur d'Hector s'éteignent; où l'argent se bat, le courage d'Hercule est fortement attaqué; l'argent remporte la victoire, l'argent règne, l'argent commande à tout. ALAIN, *Plaintes de la nature.*

Origène explique ainsi ce passage de l'Exode : « Je frapperai toutes vos terres de grenouilles. » *Exod.* VIII, 2. Les grenouilles, dit-il, signifient les cris avec lesquels les avocats soutiennent leurs allégations, cris dont la modulation vaine et creuse, comme les cris et les chants des grenouilles, servent de manteau aux fictions et aux tromperies. Ils ne sont utiles à rien autre qu'à parler sur un ton criard, grossier et importun. ORIGÈNE.

Souvent les causes sont tellement retardées, que les frais dépouillent les plaideurs de leurs biens et vont souvent au-delà, parce que le montant des déboursés est plus grand que le gain que rapporte la sentence; les affaires des pauvres ne se terminent pas que leur bourse ne soit complètement mise à vide, quoiqu'il soit écrit : « Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. » *Matth.* X, 8. Mais eux ne rendent pas service gratuitement et ne rendent pas non plus la justice justement. Leur coffre se remplit, mais leur conscience se perd. Et que sert de gagner le monde entier, si on perd son âme. INNOCENT, *de la Bassesse de la condition humaine.*

### Réflexions de l'auteur.

Aux avocats qui se font les défenseurs de causes honteuses, on peut à juste titre appliquer ces paroles de Salomon : « Celui qui amasse des trésors avec une langue de mensonge, est un homme vain et sans jugement; et il s'engagera dans les filets de la mort. » *Prov.* XXI, 6. La seule différence qui existe entre les avo-

cats de cette nature et les courtisanes, c'est que celles-ci prostituent leurs corps pour de l'argent et eux leur langue.

## XLVII.

### Marchands.

Que le vrai pénitent laisse sa position, ou au moins qu'il abandonne celles qui ne peuvent être exercées sans qu'il s'y mêle du mal; telles sont le négoce, la milice et autres professions qui sont nuisibles à ceux qui les pratiquent, comme le service des puissances de ce siècle, à moins qu'on n'y soit attaché par obéissance. S. Augustin, *de la Pénitence.*

On regarde comme une profession très-basse celle qui consiste à acheter à un marchand pour revendre sur-le-champ ce qu'on vient d'acheter; car ceux qui exercent cette profession ne peuvent rien gagner s'ils ne mentent fortement. Cicéron, *des Devoirs*, I.

### Réflexions de l'auteur.

« Celui qui trafique, dit le Sage, évitera difficilement les fautes, et celui qui vend du vin ne s'exemptera pas des péchés de la langue. » *Eccli.* xxvi. 28. Quelques-uns ont ainsi reproduit ce passage : « Le marchand évitera avec peine la fraude, et celui qui vend du vin ne s'exemptera pas de péché. » Le Sage ajoute, xxvii, 1, 2 : « La pauvreté en a fait tomber plusieurs dans le péché, et celui qui cherche à s'enrichir détourne sa vue de la loi de Dieu. Comme un morceau de bois demeure enfoncé entre deux pierres, ainsi le péché sera comme resserré entre le vendeur et l'acheteur. »

## XLVIII.

### Le peuple.

### Réflexions de l'auteur

La constance de Caleb et de Josué fut grande, lorsque, voyant six cent mille hommes être d'un avis opposé au leur et déjà se soulever, ils n'en persistèrent pas moins dans leur manière de

voir, s'opposèrent à ce torrent, et leur promirent en ces termes une victoire si facile : « Nous pourrons les dévorer comme du pain. » *Num.* XIII, XIV. Ils nous ont donné un grand exemple et nous ont appris à conserver la confiance dans les périls au milieu desquels on se trouve, et à mépriser les vains jugements du peuple ainsi que ses opinions. Car l'autorité qui s'appuie sur la multitude seule est bien faible ; et dans les choses humaines, rien d'assez heureux n'a été fait pour plaire à tout le monde.

Les paroles suivantes des Nombres nous montrent que les mœurs du peuple sont viles, et qu'il ne sert que son ventre et ses appétits grossiers : « Une troupe de petit peuple qui était venu avec eux désira avec une grande ardeur ; et s'étant assis en pleurant, ils attirèrent à eux les enfants d'Israël qui commencèrent à dire : Qui nous donnera de la chair à manger? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Egypte pour rien ; les concombres, les melons, les ognons et l'ail nous reviennent à l'esprit. » *Num.* XI, 4, 5. On peut voir aussi par là combien est nuisible la société des hommes vils et méchants ; car ce petit peuple, qui alluma d'abord cette flamme, la communiqua aussi aux enfants d'Israël.

Dans les saintes Ecritures, *commun* et *immonde* sont synonymes. Pourquoi cela? La raison en est que la vraie vertu ne se trouve là même que dans un petit nombre d'hommes ; les vices, au contraire, sont communs ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ce qui est immonde soit appelé commun. Si donc vous voulez être pur, fuyez l'ignoble vulgaire, fuyez les mœurs et les opinions communes des hommes ; imitez la vertu du petit nombre ; que tout ce qui est commun à un grand nombre vous soit suspect ; défiez-vous de tout ce que la foule approuve. C'est avec raison que Cicéron dit : L'opinion de dix hommes de bien est infiniment plus sérieuse et plus grave que celle de toute la foule ignorante. CICÉRON, *pour Plautius.*

---

# SECONDE CLASSE.

## DES VERTUS ET DES VICES QUI LEUR SONT OPPOSÉS.

---

### I.

#### Vertu.

Ce n'est que sous l'effort d'un frein puissant que l'âme se relève; laissée à elle-même elle reste à terre; c'est sans aucune peine qu'elle reste dans l'ignorance; pour s'instruire, elle doit travailler; à peine s'est-elle relevée qu'elle retombe de nouveau. S. Grégoire, *Morales*, liv. IV, c. iv.

Dans toutes nos actions, dans toutes nos pensées, dans toutes nos passions, nous ne désirons rien de mauvais; nous ne désirons pas une terre mauvaise, ni une moisson mauvaise; mais nous voulons un bon arbre, un bon cheval, un bon serviteur, un bon ami, un bon fils, une bonne épouse : mais pourquoi parler de ces grandes choses? Car nous ne voulons même pas un habit mauvais, nous le voulons bon; nous ne voulons pas une mau vaise chaussure, nous la voulons bonne; en un mot, il est impossible de citer quelque chose de mauvais que nous désirions; je me trompe, c'est notre âme que nous voulons mauvaise : pourquoi nous faisons-nous tort à nous-mêmes? Pourquoi tenons-nous vis-à-vis de nous une telle conduite? Nous ne voulons rien de mauvais que nous-mêmes. S. Augustin, *Sermons*.

Oh! combien il m'a été doux de m'abstenir des douceurs des plaisirs frivoles; cette douceur, je l'ai goûtée subitement; ma joie était alors de rejeter ces plaisirs que j'avais craint de perdre. C'était vous, ô mon Dieu, c'était votre suavité souveraine qui chassait tout cela loin de moi; vous entriez dans mon cœur à la place de ces plaisirs, plus doux que tout plaisir, mais non selon la chair et le sang, plus brillant que toute lumière, plus secret que tout secret. S. Augustin, *Confessions*, liv. XI.

Veillez, ô âme chrétienne, et s'il se trouve en vous un peu de cette vertu de charité qui soutient tout, suivez les traces de votre maître. Considérez combien de milliers de martyrs vous ont rendu ce chemin facile; les vierges y ont passé; les martyrs y ont passé; des enfants et des jeunes filles y ont passé et vous craignez encore? Celui qui est la voie, la vérité et la vie, vous enseigne. Il est la voie qui n'erre pas, la vérité qui ne trompe pas, la vie qui ne manque pas; voie dans l'exemple, vérité dans la promesse, vie dans la récompense. S. Augustin, *de la Doctrine chrétienne.*

Le sage ne peut jamais être seul, car il a toujours avec lui ceux qui sont et ceux qui ont été bons; son âme est toujours libre; il la porte en avant, de côté, partout où il veut; et ce qu'il ne peut saisir par le corps, il l'embrasse par la pensée; si les hommes lui manquent, il s'entretient avec Dieu; le bon ne sera jamais seul. S. Jérôme, *contre Jovinus.*

Que toute votre science, que toute votre étude soit de distinguer les vices d'avec les vertus; car, quoiqu'ils soient toujours contraires les uns aux autres, cependant quelques-uns ont entre eux une telle ressemblance, qu'il en est peu qui puissent les distinguer entièrement. Quelques-uns appellent l'orgueil une sage liberté, donnent à l'adulation le nom d'humilité, prennent la malice pour de la prudence et croient que la folie est de la simplicité; trompés par cette ressemblance trompeuse et très-dangereuse, ils se glorifient de leurs vices comme de vertus. Id., *à Démétriade.*

C'est en vain que maintenant Jésus-Christ nous crie que son fardeau est léger; c'est sans raison qu'il nous annonce que son joug est suave; puisque même ceux qui se donnent le nom de chrétiens trouvent plus délectables le fardeau du diable et le joug de la chair de ce siècle. S. Bernard, *Sermons.*

La vertu s'acquiert dans la paix, elle s'éprouve dans la tribulation, elle se montre dans la victoire. Id., *Lettres.*

Celui qui passe subitement de l'ombre au soleil, du repos au travail, trouve difficile tout ce qu'il entreprend; mais quand il commence à perdre l'habitude de cette ombre et de ce repos, et à prendre l'habitude de la lumière et du travail, cette habitude en-

lève la difficulté et il trouve facile ce qu'auparavant il regardait comme impossible. Id., *ibid.*

L'âme sainte est le ciel; son soleil est son intelligence, sa lune est sa foi, ses étoiles sont ses vertus. Id., *ibid.*

Oh! qu'elle est sûre cette vie qui fait qu'on attend la mort sans crainte, que dis-je, qui la fait désirer avec douceur et accepter avec amour. Id., *aux soldats du Temple.*

Craignez Dieu et observez ses commandements; c'est là tout l'homme. Donc si cela est tout l'homme, hors de là l'homme n'est rien. Id., *Sermon 20 sur le Cantique.*

Fuyez, dit-il, du milieu de Babylone, sauvez vos âmes et volez aux villes de refuge, où vous puissiez faire pénitence du passé, obtenir le pardon dans le présent, et attendre avec confiance la gloire future. Que la conscience ne vous retarde pas, parce que là où le péché a abondé la grâce surabonde presque toujours; que l'austérité de la pénitence ne vous détourne pas, car les souffrances du temps présent n'égalent ni la faute passée dont le pardon est accordé, ni la grâce de la consolation actuelle qui est répandue dans l'âme, ni la gloire future qui vous est promise. Si vous ne croyez pas mes paroles, croyez les œuvres, soumettez-vous aux exemples d'un si grand nombre. De toutes parts courent à la pénitence des pécheurs que la nature et l'habitude ont rendus délicats; rien n'est impossible à ceux qui croient; rien n'est difficile à ceux qui aiment; rien n'est dur à ceux qui sont doux; rien n'est trop élevé pour les humbles; la grâce leur vient en aide et la dévotion adoucit leur commandement pour celui qui obéit. Id., *Sermons.*

Voulez-vous ne jamais être triste, vivez bien; une bonne vie a toujours la joie avec elle. Hugues, *de l'Ame*, liv. III.

La rigueur élève la vertu, la mollesse la détruit. Tertullien.

Il est impossible d'atteindre à la vertu d'un seul coup : comment donc pourrez-vous parvenir à ces choses si grandes si vous ne faites que des efforts si petits? S. Cyrille.

Réjouissez-vous lorsque vous vous livrez à la vertu; mais ne vous énorgueillissez pas; vous pourriez faire naufrage au port. S. Nil.

De même que la malice tourmente généralement ceux qui s'y abandonnent ici-bas, avant même que l'enfer la leur fasse expier, de même la vertu prépare des plaisirs à ceux qui la cultivent sur cette terre, avant même qu'ils en soient récompensés dans le ciel ; elle fait vivre dans une très-douce espérance et dans une délectation perpétuelle. S. Chrysostome, *sur saint Jean.*

Réjouis-toi, innocence, et sois dans l'allégresse ; réjouis-toi, dis-je, parce que partout tu es invulnérable, partout tu es en sûreté ; si tu es tentée, tu profites ; si tu es humiliée, tu t'élèves ; si tu combats, tu es victorieuse ; si tu es massacrée, tu es couronnée. Id., *Sermons.*

Nous apprenons dans les saintes Ecritures que la vertu peut à peine s'acquérir par des sueurs et des fatigues infinies ; que même avec beaucoup de soins et de sollicitude, elle peut à peine être dirigée convenablement. Id.

Si quelqu'un a de l'estime pour une vie laborieuse, il fait le procès à son indolence. Si les flots menaçants de la mer paraissent légers aux matelots, les tempêtes et les hivers aux cultivateurs, les blessures et les plaies aux soldats, les coups et les souffrances les plus terribles aux athlètes ; si, dis-je, tout cela leur paraît léger et supportable à cause de l'espoir des biens temporels et périssables, à plus forte raison ne devons-nous pas ressentir les duretés et les rigueurs de cette terre, lorsque le ciel nous est préparé pour récompense. La promesse de ce qui nous attend mitige nos peines et les rend enfin douces. Ne regardez pas si la route est difficile, mais plutôt où elle mène ; ne regardez pas l'autre route plus large, mais voyez où elle finit. Id., *sur saint Matthieu.*

Si vous faites avec peine quelque chose de bien, la peine disparaît, le bien reste ; si vous faites avec plaisir quelque chose de honteux, la honte reste, le plaisir disparaît. Aulu-Gelle.

La vie selon la nature est plus facile que la vie contre la nature. Quintilien.

Un esprit égal est le meilleur assaisonnement de la fortune. Plaute.

Un bon esprit dans une chose mauvaise est la moitié du mal. Id.

De quels soucis, de quelles angoisses les fous ne sont-ils pas assiégés? Les plaisirs des sages sont immenses. Cicéron, *des Fins*, liv. I.

La vertu est louable par elle-même, et sans elle rien ne peut être loué. Id., *de l'Orateur*, liv. II.

La vertu n'est autre chose que la nature parfaite en soi et poussée dans ses dernières limites. Id., *ibid.*, liv. I.

Rien n'est plus aimable que la vertu; rien qui attire davantage l'amour des hommes : c'est pourquoi nous aimons d'une certaine manière, même ceux que nous n'avons jamais vu, à cause de leur vertu et de leur probité. La force de la vertu est telle que nous l'aimons, ce qui est plus fort, chez nos ennemis mêmes. Id., *Lélius*.

Lorsque nous lisons ou que nous entendons raconter un acte de clémence, de douceur, de justice, de droiture, de modération, de sagesse, nous sommes enflammés d'amour, non-seulement pour les faits réellement arrivés, mais même pour les fictions. Id., *pour Marcellus*.

La vertu des grands hommes est celle qui est utile aux autres, bien que pénible, périlleuse, ou toujours au moins sans profit pour celui qui l'exerce. Id., *de l'Orateur*, II.

Il ne faut pas écouter ceux qui veulent que la vertu soit dure et comme de fer. Id., *Dialogue sur l'amitié*.

La puissance de la vertu est telle qu'il n'est pas possible que l'homme de bien ne soit pas heureux. Id.

Si nous avouons qu'une certaine force se trouve dans les vices pour rendre la vie malheureuse, nous devons avouer que cette même force se trouve dans la vertu pour rendre la vie heureuse; car les contraires sont la conséquence des contraires. Id., *Tusculanes*, V.

### Réflexions de l'auteur.

L'argument suivant va prouver que le chemin de la vertu est plus agréable que celui des vices. Dites-moi, si de deux hommes, travaillés de la même maladie, l'un observait avec soin les ordonnances d'un illustre médecin, tandis que l'autre ne pouvant

supporter la diète, les précautions, la médecine, serait porté par une passion effrénée, à prendre des choses défendues et nuisibles; lequel des deux, dites-moi, aurait le plus de souci, je ne dis pas de sa santé, dont il n'est pas question maintenant, mais des plaisirs et de la douceur de la vie? Vous ne pourrez pas faire autrement d'affirmer que c'est le premier de ces deux malades; puisque par une fatigue de quelques jours, qui chasserait rapidement la maladie, il se délivre de fatigues plus grandes et plus longues; tandis que le second, pour un plaisir bien court et bien léger, se prépare, en faisant durer la maladie, des tourments plus grands et plus longs. Les hommes de bien, donc, qui en tout se laissent guider par la raison et par la prudence, s'évitent, par un travail léger, des travaux pénibles et nombreux; au contraire, les méchants qui se laissent entraîner aux choses défendues témérairement et sans obéir au frein de la raison, se jettent chaque jour dans les difficultés et les malheurs les plus grands.

Ceux qui ne connaissent pas les causes des mystères et de la venue du Christ ignorent combien son joug est suave; une de ces causes a été de nous rendre facile et plénière la voie qui mène à Dieu. « Les chemins tortus seront redressés, dit à ce sujet Isaïe; ceux qui étaient raboteux seront aplanis; toutes les vallées seront comblées; toutes les montagnes et les collines seront abaissées. » *Isa.* XL, 4. Le Seigneur le déclare ouvertement lorsqu'il dit par la bouche d'Ezéchiel : « J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit au milieu de vous; je ferai que vous marcherez dans mes préceptes, que vous garderez mes ordonnances et que vous les pratiquerez. » *Ezech.* XXXVI, 26, 27. C'est cette grâce et cet esprit qui nous sont envoyés du ciel qui font suave le joug du Christ et léger son fardeau. Léger, dis-je, parce que lui-même envoie cet esprit aux impies et enlève ce fardeau de la loi que nos pères ne purent autrefois porter et que nous-mêmes ne pourrions porter aujourd'hui. En diminuant le fardeau de la loi, en augmentant la faveur de sa grâce, il a rendu son fardeau léger et son joug suave. De même que la découverte de la charrue a rendu la culture des champs plus facile, de même, par la grâce qui est répan-

due en nous en considération des mérites du Christ, le fardeau de la loi devient plus facile. Si les Gentils ont élevé des autels à ceux qui ont découvert l'art de cultiver, de fumer ou de labourer les terres, que ne devons-nous pas au Christ, auteur de notre salut, qui nous a aplani et rendu facile le chemin du bonheur éternel, qui auparavant était obstrué.

Le juste fait tout avec poids et mesure ; le méchant, au contraire, semblable aux animaux, se laisse entraîner en aveugle par ses passions. De même que les bâtiments qui sont faits d'après les règles de l'art et dans des proportions convenables résistent à toutes les tempêtes, ceux qui, au contraire, sont bâtis dans des conditions différentes, tombent facilement sous le moindre effort des vents et de la pluie ; ainsi les justes, dans quelque variation de fortune qu'ils se trouvent, sont stables et inébranlables ; les méchants, au contraire, sont ballottés au souffle de la tempête. On peut donc, avec raison, comparer les justes à ces bois unis et carrés dont Noé se servit pour construire l'arche. Ce qui est carré, ne vaccille d'aucun côté ; mais dans quelque position qu'il soit jeté, il reste fixe et solide. La vie des justes est tranquille et sûre ; celle des impies, au contraire, est inquiète et sujette à mille soins, à mille douleurs, à mille accidents.

La vertu est louée et elle grelotte. Les hommes, en général, louent la vertu et l'élèvent jusqu'aux astres. Mais faut-il les inviter à remplir les devoirs particuliers des vertus, c'est-à-dire leur faire faire des œuvres d'humilité, de patience, d'obéissance et autres actes, en leur représentant la dignité de la vertu, ils se récrient, ils décrient cette vertu qu'ils venaient de louer et s'en éloignent à force de rames et de voiles. Au contraire, les hommes méprisent le vice en général ; mais ils se livrent en détail à la luxure, à l'orgueil et à d'autres actes vicieux, comme si ces actes n'étaient pas tels qu'ils les ont définis peu auparavant ; comme si les parties que renferme un genre perdaient la nature de ce genre et tout rapport avec lui : ce qui ne peut être en aucune façon.

« Dès lors je marchais dans un chemin spacieux, parce que j'ai recherché vos commandements. » *Ps.* CXVIII. Celui qui cherche

les commandements de Dieu de toute la puissance de son âme est content de Dieu seul, qu'il ne peut perdre que par sa volonté, et il a du dégoût pour tout le reste. C'est pourquoi celui qui possède Dieu ne désire plus rien sans mesure, ne souhaite rien, ne craint rien, et ainsi il marche dans une grande paix de cœur et dans un chemin spacieux, comme s'il avait placé toutes ses richesses dans un lieu sûr et inattaquable.

Les bons ne manqueront jamais des choses nécessaires à la vie; ils ont cette promesse formelle de Dieu : « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus. » *Matth.* VI, 33. Et encore celle-ci : « J'ai été jeune et j'ai vieilli, et je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa postérité mendiant son pain. » *Ps.* XXXVI. On lit aussi dans les Proverbes : « Le Seigneur frappera d'indigence la maison de l'impie; mais il bénira les maisons des justes. » *Prov.* III, 33. C'est par là que le Prophète nous exhorte à la piété et à la vertu : « Craignez le Seigneur, dit-il, ô vous tous qui êtes ses saints; car il ne manquera rien à ceux qui le craignent. » *Ps.* XXXIII. Les amis de Job parlent fort au long à ce sujet; Eliphas surtout lui dit méchamment : « Il vous sauvera de la mort pendant la famine et de l'épée pendant la guerre. Il vous mettra à couvert des traits de la langue perçante, et si l'affliction survient, vous ne l'appréhenderez pas. Vous rirez au milieu de la désolation et de la famine, et vous ne craindrez point les bêtes de la terre. » *Job.* V, 20, 21, 22. Ces choses nécessaires à la vie ne manquent jamais aux bons dans des proportions suffisantes pour les conduire à la vie éternelle. « Peu, avec la crainte de Dieu, vaut mieux que de grands trésors qui ne rassasient jamais. » *Prov.* XV, 16. « Il est plus avantageux au juste de posséder peu que d'être comblé de richesses comme les impies. » *Ps.* XXXVI. « C'est pourquoi j'ai choisi d'être des derniers dans la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs, » *Ps.* LXXXIII, 12, quoiqu'ils soient très-opulents. « Car le juste, dit Salomon, mange et remplit son âme; mais le ventre des méchants est insatiable. » *Prov.* XIII, 25.

« La crainte du Seigneur prolonge les jours, et les années des

méchants seront abrégées. » *Prov.* x, 27. Il ressort clairement de là que les bons et les méchants ne sont pas absolument sujets aux causes secondaires, desquelles dépend le salut et la vie du corps ; mais qu'au contraire, les uns et les autres reçoivent le bien ou le mal suivant qu'ils l'ont mérité. Le Prophète-Roi s'écrie à ce sujet : « Ces hommes sanguinaires et pleins de tromperie ne rempliront pas la moitié de leur carrière. » *Ps.* LIV. « Le Seigneur fit mourir avant l'heure Onam, fils de Juda, parce qu'il faisait une chose détestable. » *Gen.* XXXVIII, 10. « Une longue vie est promise à Salomon, s'il persiste à remplir ses devoirs. » III *Reg.* III, 14.

Les paroles suivantes de Salomon contiennent une recommandation spéciale de pratiquer la vertu; après une longue discussion, il se recueille et résume ainsi la question : « Ecoutons tous ensemble la fin de tout ce discours : Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme, et Dieu fera rendre compte en son jugement de toutes les fautes et de tout le bien et le mal qu'on aura fait. » *Eccli.* XII, 13, 14. Par ces paroles, il a déclaré que tout le bonheur de l'homme, toute sa richesse, son salut, en un mot tous ses biens consistent dans la crainte de Dieu et dans l'obéissance à ses préceptes.

Quoique de sa nature la vertu soit aimable même pour les méchants, elle fait cependant toujours l'objet de leur envie lorsqu'elle leur reproche leur conduite, soit par ses exemples, soit par ses paroles. Le fils de Denys le Tyran nous en fournit un exemple; car quoiqu'il eût surpassé, par son immense luxure, les crimes de son père, il n'en rendit pas moins des honneurs divins à Platon à cause de sa vertu, et plus tard il le fit éloigner de Syracuse pour que sa présence ne le fît pas paraître plus vil qu'il ne le paraissait déjà. Il ne faut donc pas s'étonner si le Sage met ces paroles dans la bouche des méchants : « Dressons des piéges au juste parce qu'il nous est inutile, qu'il est contraire à notre manière de vie. » *Sap.* II, 12.

L'Ecclésiastique contient un grand nombre de lois sur l'amour et la recherche de la vertu, entre autres celle-ci : « Mon fils, dès votre premier âge, aimez à être instruit, et vous acquerrez une sagesse qui vous durera jusqu'à la vieillesse. Approchez-vous de

la sagesse comme celui qui laboure et qui sème, et attendez en paix ses excellents fruits. Vous travaillerez un peu à la cultiver, et vous mangerez bientôt de ses fruits. Que la sagesse est amère aux personnes indociles! l'insensé ne demeurera point avec elle; elle sera, à son égard, comme ces pierres pesantes qui éprouvent la force des hommes, et il cherchera bientôt à s'en décharger.» *Eccli.* VI, 18, 19, 20, 21, 22. De même que la pierre de touche fait distinguer l'or vrai de l'or faux, ainsi les bons s'attachent à la vertu; les méchants, au contraire, dès qu'ils l'atteignent, s'en éloignent sur-le-champ. De ces paroles, reconnaissez combien la vertu est facile ou difficile à pratiquer suivant les aptitudes diverses des hommes et suivant leur travail. De ceux qui la recherchent, il est dit : que ce travail coûte peu d'efforts; des autres, qu'elle est très-difficile et très-onéreuse. Nous nous servons de cela pour exhorter à la vertu.

## II.

### Vices qui ont l'apparence de la vertu.

De même que beaucoup se retiennent par crainte et croient se taire par humilité, de même il en est beaucoup qui se laissent emporter par leur orgueil, et qui se figurent parler avec liberté et dans une juste mesure. S. Grégoire, *Morales.*

Quelques-uns, pour jouir de Dieu, usent du siècle comme d'une chose qui ne leur appartient pas; d'autres, pour jouir du siècle, usent de Dieu en passant. Id., *ibid.*, liv. II, c. IX.

On s'abuse grandement sur les choses; l'économie est traitée d'avarice, la sobriété d'austérité ; le silence passe pour de la tristesse. Au contraire, le silence timide est pris pour la discrétion, la tristesse pour le silence ; on appellera affabilité la loquacité; un rire fou, joyeuseté; la mollesse dans les vêtements et le luxe de chevaux prendront le nom de manière honnête de vivre; la richesse exagérée des lits sera prise pour la propreté. S. Bernard.

L'orgueilleux veut se faire passer pour constant; le prodigue, pour libéral; l'avare, pour économe; le téméraire, pour coura-

geux ; l'inhumain, pour indulgent ; le paresseux, pour tranquille ; Prosper, *de la Vie contemplative*, liv. IV.

De même que quelquefois en puisant de l'eau à une fontaine, nous pouvons prendre avec l'eau une grenouille ; de même il peut se faire que, dans la pratique des vertus, nous nous laissions aller à quelques vices qui s'attachent à elles en cachette et qui leur sont unis ; par exemple : la gourmandise s'attache à l'hospitalité ; la fornication, à l'amour ; l'astuce, à la discrétion ; la malice, à la prudence ; la simulation, la lenteur, l'indolence, à la douceur ; l'orgueil, à la joie ; la paresse, à l'espérance ; l'abattement et la torpeur, au repos de la solitude ; à la chasteté, l'aigreur ; à l'humilité, une trop grande assurance ; à toutes, la gloire s'attache aussi, comme un collyre qui leur est commun, ou plutôt comme un poison. S. Jean Climaque.

Nous devons surtout prendre garde d'être trompés par une foule de vices qui prennent la forme de vertus. Car la malice imite la prudence ; la rudesse, dans le mépris des plaisirs, imite la tempérance ; l'orgueil, qui enfle l'esprit, ressemble à la grandeur d'âme, ainsi que le dégoût qui fait mépriser les honneurs ; la prodigalité peut être prise pour la libéralité ; l'audace, pour le courage ; la superstition, pour la piété ; en un mot tout ce qui, dans ce genre, est exagéré, paraît ressembler aux bonnes qualités. Cicéron, *des Partitions oratoires*.

Il n'est pas de vice, si dangereux qu'il soit, qui n'imite quelque vertu. Quintilien.

### Réflexions de l'auteur.

Souvent un disque d'étain brille assez pour imiter le brillant de l'argent ; mais le feu nous montre sa valeur ; car l'étain se liquéfie par l'action du feu ; l'argent, au contraire, conserve sa dureté. C'est de la même façon que la fausse justice ressemble à la justice véritable ; le feu de la tribulation les distingue l'un de l'autre.

Certes la piété est belle ; les Juifs, pour célébrer avec plus de piété le sabbat de la semaine de Pâque, demandèrent à Pilate de faire rompre les jambes aux crucifiés ; ce genre de tourment

était très-dur. C'est là une hypocrite piété. Ils n'entrèrent pas dans le prétoire pour ne pas se souiller, et en même temps, ils faisaient couler sur leurs têtes le sang de l'Agneau très-innocent. Beaucoup de chrétiens sont ainsi ; ils violent des préceptes importants et s'attachent à de petites pratiques.

Les idolâtres donnaient à des images de bois ou de pierre les noms de Jupiter, de Mars ou de Mercure, et dès qu'il leur avaient donné ces noms il les adoraient comme des divinités réelles. De la même manière, certains hommes d'une dépravation inouïe donnent aux vertus des noms ignominieux, aux vices des noms honorables ; d'où il suit que nos affections, sans se préoccuper de la nature des choses, mais ne faisant attention qu'aux noms, haïssent les vertus, s'attachent aux vices. C'est là un artifice de Satan.

## III.

### La vertu se tient dans un juste milieu.

#### Réflexions de l'auteur.

La vertu est difficile surtout en ce qu'elle consiste dans un juste milieu ; de quelque côté que vous vous incliniez, vous déviez du chemin de la vérité. C'est pourquoi nous devons suivre le chemin de la vertu avec le même soin que met le saltimbanque à marcher en public sur une corde tendue dans les airs ; s'il s'écarte légèrement du milieu, il se précipite et tombe sur la terre. De même tombe et perd la vertu celui qui quitte ce juste milieu.

La vertu, de même que la vérité, se trouve placée au milieu ; et, de chaque côté, se trouvent deux vices placés comme en embuscade, qui trompent fréquemment en prenant l'apparence de la vertu ; il faut donc avoir le plus grand soin de regarder en tout le juste milieu et de fuir tous les extrêmes. C'est par ce moyen que nous pourrons nous sauver des erreurs de notre malheureuse époque. Ne nous attachons donc pas tellement à l'espérance, que nous oubliions la crainte du Seigneur et que nous tombions dans le vice de la présomption ; d'un autre côté, ne vous laissez pas aller à une si grande crainte que vous soyez absorbé par elle

et que vous perdiez l'ancre de l'espérance. De même ne vous appliquez pas aux cérémonies extérieures jusqu'à oublier la pureté et la piété intérieure, ce qui est pharisaïque; mais ne vous adonnez pas non plus uniquement aux exercices spirituels, pour mépriser les œuvres extérieures et rejeter les cérémonies sacrées, comme le font les luthériens. Ne vous adonnez pas tellement à la vie contemplative que vous oubliiez complètement ce que vous devez au prochain, surtout si vous manquez d'actions méritoires; mais ne vous livrez pas à elles jusqu'à abandonner entièrement l'oraison. N'attribuez pas, avec les luthériens, une telle puissance à la grâce que vous arriviez à nier le libre arbitre; mais ne tombez pas dans l'erreur des Pélagiens qui n'admettent que le libre arbitre sans le secours de la grâce. Ne vous défiez pas de vos forces, jusqu'à vous laisser briser par le désespoir, vous laisser endormir dans un lâche repos, et n'oser tenter aucun effort; mais ne soyez pas tellement audacieux que vous ne comptiez que sur vous même et sans être, pour ainsi dire, tout entier suspendu au secours d'en haut. Lorsque vous méditez la passion de notre Seigneur, ne contemplez pas seulement sa miséricorde, sa bonté et sa charité (vertus qui y brillent surtout), pour nourrir votre espérance et votre amour; mais représentez-vous aussi ses autres vertus, afin de voir par son exemple la vie que vous devez mener. Les luthériens, ne contemplant que la bonté de Dieu, veulent qu'on l'aime uniquement sans le craindre; les catholiques doivent regarder en lui ce qui peut les enraciner dans l'amour et en même temps dans la crainte du Seigneur. Le livre d'Ezéchiel est rempli de lamentations, de chants de joie et de malédictions; c'est pour nous indiquer que nous ne devons pas seulement considérer en Jésus-Christ les actions qui méritent des louanges ou des actions de grâces, mais encore celles qui peuvent nous exciter à la douleur de nos fautes passées et nous préserver du péché dans l'avenir. « Avez-vous trouvé du miel? Mangez-en ce qui vous suffit, de peur qu'en ayant pris avec excès, vous ne le rejetiez. » *Prov.* XXV, 16. La grâce, la miséricorde et l'amour du Sauveur sont un miel très-suave; nous devons les considérer ainsi; ce n'est pas de

notre devoir de les oublier en quelque manière que ce soit. Ils sont comme celui dont parle la Sagesse, ceux qui, ne considérant que la miséricorde de Dieu, restent tranquilles dans leur péché et dorment sur leur deux oreilles. D'autres au contraire craignent tellement la justice divine, qu'ils sont assaillis et accablés par d'innombrables scrupules de conscience, par une crainte et un manque de confiance immodérés; il faut considérer sa justice en même temps que sa miséricorde. « Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande; il aura pitié de la multitude de mes péchés, car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et sa colère regarde les pécheurs. » *Eccli.* v, 6, 7. Dans tout, il faut tenir un juste milieu et éviter les extrêmes. C'est ainsi que nous assaisonnons nos aliments avec un peu de sel, non avec une grande quantité; nous tempérons le vin par l'eau; tout ce qui est de trop ou de trop peu est en dehors de la mesure; le seul amour pour Dieu ne doit pas avoir de borne, parce que, dit saint Bernard, la cause qui nous fait aimer Dieu, est Dieu; la mesure est de l'aimer sans mesure. Les Proverbes nous indiquent cela : « Celui qui presse fort la mamelle, pour en tirer le lait, en fait sortir un suc épaissi; celui qui se mouche trop fort, tire le sang. » *Prov.* xxx, 33. Ces paroles nous enseignent ce qui est surtout utile dans la vie. Le comique dit : Rien de trop, mais tout médiocrement.

## IV.

### Vertu; sa facilité, ses difficultés.

#### Réflexions de l'auteur.

Notre chair habite sa patrie, mais notre âme, dont l'origine est céleste, est étrangère et voyageuse. Les racines du mal, c'est-à-dire nos passions, sont au-dedans de nous, et naissent avec nous; mais les racines du bien, qui sont un présent de Dieu, sont au dehors de nous, c'est-à-dire nous sont apportées d'une autre patrie. Nous pouvons faire le mal par nous-mêmes; le bien, qui plaît à Dieu, nous ne pouvons le faire sans son secours.

Pour être bon, il est nécessaire que vous ayez toutes les vertus; pour être mauvais, il suffit que vous soyez possédé par un seul vice; pour se sentir porté vers Dieu par un sentiment pieux et tendre, il faut de longs et constants efforts, et il faut tout tenter; mais pour être enflammé par la colère, par la haine, ou par quelque passion licencieuse, une pensée fréquente, qui même ne ferait que traverser l'esprit, suffit pour cela. Il ressort clairement de là que la vertu est difficile, que le chemin du salut est escarpé, et que pour l'atteindre, nous devons nous appuyer sur un secours puissant et sur une grande vigilance. Je ne prétends cependant pas que les secours divins qui nous font surmonter de telles difficultés ne soient pas promptement accordés à ceux qui le veulent.

Le chemin du salut est rude et difficile; celui des vices est facile; l'argument suivant va nous le prouver. La vertu se trouve dans un juste milieu; le vice, au contraire, est loin de ce juste milieu; or le milieu dans lequel se trouve la vertu est très-simple : le pécheur s'éloigne de ce milieu d'une multitude innombrable de manières; il est donc facile de pécher, et difficile de suivre la vertu. En outre, de même que la terre porte sans culture des épines et des ronces et qu'elle ne produit des fruits qu'à la suite du travail, d'où il a été dit : « Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, » *Gen.* III, 19, de même les vices naissent d'eux-mêmes dans l'homme; les vertus au contraire n'y croissent qu'avec beaucoup de peine et de travail. C'est pourquoi il a été dit que la vertu n'aime pas les lâches; et encore, qu'elle hait les âmes molles; et encore, « celui qui dort toujours n'aura que des haillons pour se couvrir, » *Prov.* XXIII, 21; et ailleurs : Là où ne règne que le plaisir, il n'y a point de place pour la vertu.

« Ce livre qu'il faut dévorer, *Apoc.* X, qui est doux à la bouche et amer dans le ventre, » ce livre, dis-je, signifie que la possession de la sagesse divine et de la vertu est très-douce, et que cependant, il s'y joint une certaine amertume; car celui qui acquiert la science, apprend la douleur. C'est pourquoi l'Ecclésiastique nous dit : « La Sagesse inspire la vie à ses enfants. » IV, 12. Et

plus bas : « Elle le conduit dans la crainte, dans la frayeur, et dans les épreuves; et elle l'exercera par les peines dont ses instructions sont accompagnées, jusqu'à ce qu'elle l'ait sondé dans ses pensées, et qu'elle se soit assurée du fond de son âme. » IV, 19.

A la fin de la course on trouve le repos; mais dans les chemins qui nous mènent au but, se trouve le travail; vous aimez le salut, vous désirez la paix obtenue, la victoire et la science acquise; mais les routes qui mènent à tout cela, sont pleines de fatigues. On ne trouve que cela dans l'acquisition de la sagesse. L'amour de Dieu est quelque chose d'éminemment doux, mais le chemin pour arriver à cet amour est difficile, puisque pour y atteindre, il faut retrancher tous les plaisirs et tous les amours charnels. La joie dans l'Esprit-Saint est quelque chose d'éminemment doux; mais celui qui veut jouir de cette joie doit dire avec le Prophète : « Mon âme a refusé toute autre consolation; je me suis souvenu de Dieu et j'ai été comblé de joie. » *Ps.* LXXVI. Enfin ne faire qu'un avec Dieu, c'est-à-dire ne vouloir que ce qu'il veut et ne pas vouloir ce qu'il ne veut pas est quelque chose d'éminemment doux; mais pour y arriver, il faut faire le sacrifice complet de notre volonté. Pendant le chemin le travail, au but le repos et la joie.

Ces paroles de l'Ecclésiastique nous montrent combien il est difficile d'acquérir la vertu et la sagesse : « Lorsque j'étais encore jeune, avant de m'écarter bien loin, j'ai recherché la sagesse dans ma prière avec grande instance; je l'ai demandée à Dieu dans le temple, et je la rechercherai jusqu'à la fin de ma vie. Aussi, elle a fleuri en moi comme un raisin mûr avant le temps. » *Eccli.* LI, 18, 19. Il compare la Sagesse à un raisin mûr avant le temps, parce qu'il l'a acquise encore jeune. C'est ce qu'il explique bientôt en ces termes : « J'ai prêté humblement l'oreille et la sagesse m'a été donné. » *Eccli.* LI, 21. Et peu après parlant de la même sagesse, il dit : « Elle est proche et il est aisé de la trouver; voyez de vos yeux qu'avec un peu de travail, je me suis acquis un grand repos. » *Eccli.* LI, 34, 35.

Si la loi divine est dure et amère pour les affections mauvaises et corrompues; au contraire, pour les âmes purifiées, elle est très-

douce et très-légère. C'est pourquoi le Prophète parle ainsi des préceptes divins : « Ils sont plus à désirer que l'or et que toutes les pierres précieuses; ils sont plus doux que le miel le plus agréable. » *Ps.* XVIII, 11. Il dit également : « Je me suis réjoui dans la voie de vos commandements comme si j'avais possédé toutes les richesses. » *Ps.* CXVIII. Et de même : « Comment ai-je aimé votre loi, Seigneur! tout le jour elle est l'objet de mes méditations. » *Ps.* CXVIII. L'amour de la chose aimée donne naissance à une méditation assidue de cette chose aimée, et cette méditation assidue est l'indice d'un amour ardent. Car, là où se trouve le trésor de l'amour, là se trouve la pensée du cœur. C'est pourquoi le bienheureux Fulgence dit : On pense toujours à ce qu'on aime, et de cette pensée continuelle s'augmente encore l'amour.

La vertu au commencement est difficile, mais elle devient douce quand on y progresse. A ce sujet l'Apôtre dit : « Or, tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse et non de joie; mais ensuite, il fait recueillir, dans une profonde paix, le fruit de la justice à ceux qui auront été ainsi exercés. » *Hebr.* XII, 11. L'Epouse dit aussi : « Les mandragores ont répandu leur odeur à nos portes [1]. » *Cant.* VII, 13. Or, les mandragores, comme dit saint Augustin dans son Traité contre Faustus, liv. XXII, c. LXXXVI, sont des fruits très-beaux et très-odoriférants, mais acerbes et insipides. Ces mots désignent admirablement les actions vertueuses, ainsi que les paroles et les actes de notre divin Sauveur, qui ont donné, par la prédication de l'Evangile, leur odeur aux portes, c'est-à-dire dans le monde entier. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Nous sommes devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ. » II *Cor.* II, 15. Et ailleurs : « Il répand par nous en tous lieux, l'odeur de la connaissance de son nom. » II *Cor.* II, 14. Et quoique ces actions soient odori-

[1] Le texte de la Vulgate porte : « Mandragoræ dederunt odorem; in portis nostris omnia poma. Les mandragores ont répandu leur odeur; nous avons à nos portes toutes sortes de fruits. » Et non, comme l'indique l'auteur : « Mandragoræ in portis nostris dederunt odorem suum. Les mandragores ont donné leur odeur à nos portes. »

férantes et belles, elles sont cependant amères, surtout à ceux qui n'y sont pas accoutumés et qui ne la pratiquent pas.

Peut-être, pieux lecteurs, penserez-vous que nous disons dans ce chapitre ainsi que dans ceux qui le précèdent et le suivent, des choses qui se combattent, lorsque nous avançons tantôt que la vertu est facile, tantôt qu'elle est difficile. Pour ne pas tromper par une fausse apparence des choses, il faut nous rappeler cet axiome si connu : « Autre temps, autre mœurs. » Il est constant que la vertu rentre dans la catégorie des choses difficiles ; dans le principe, elle est très-difficile à suivre pour ceux qui n'y sont pas accoutumés et qui n'en ont pas la pratique. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse et non de joie. » *Hebr.* XII, 11. Mais à ceux qui, par une longue pratique, ont acquis l'habitude de la vertu, elle est facile et douce, surtout lorsque nous sommes remplis de la joie spirituelle, que nous sommes transportés par un sentiment de dévotion. Alors, nous nous écrions avec le Prophète : « Je me suis réjoui dans la voie de vos commandements, comme si j'avais possédé toutes les richesses. » *Ps.* CXVIII. Car si nous comparons le chemin de la vertu avec celui du vice, il est hors de doute que nous trouverons dans chacun d'eux des peines comme aussi des plaisirs, quoique bien différents les uns des autres ; d'un côté nous aurons des plaisirs spirituels, de l'autre des plaisirs charnels. Mais dans l'ensemble, si nous poussons la comparaison de ces deux chemins dans tous leurs détails, nous reconnaîtrons certainement que la route de la vertu est plus agréable que celle du vice. Les impies l'avouent eux-mêmes, lorsqu'ils se plaignent de marcher dans des voies difficiles. « Il n'y a que désolation et perversité dans leurs voies, » *Ps.* XIII, dit le Psalmiste en parlant des impies. Dans notre second sermon pour la fête du bienheureux apôtre saint Mathias, nous avons prouvé cette proposition dans la comparaison que nous avons faite de sept vices avec autant de vertus ; nous avons montré combien il y a dans ces sept vices, de fiel, d'absinthe et d'amertume, combien les sept vertus renferment de douceur et de joie.

## V.

### Mode de la vertu.

L'holocauste que les larmes de la prière n'arrosent pas est aride; au contraire, l'holocauste est fécond, lorsque cette action, bonne en elle-même, est encore arrosée par les larmes que verse un cœur humble. S. Grégoire, *sur ce texte :* Que votre holocauste lui soit agréable. *Ps.* xix, 4, *Homélie* 7.

Sur ces paroles d'Isaïe : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles. » *Isa.* xl, 31. Saint Grégoire dit : Nous trouverons des forces nouvelles lorsque nous fuirons le siècle présent avec la vigueur que nous mettions à le chercher.

Il vaut mieux ne faire qu'une chose d'une manière remarquable qu'un grand nombre médiocrement.

### Réflexions de l'auteur.

Ce n'est pas de faire qu'il importe surtout, mais de faire avec un bon esprit; car souvent la manière dont une chose est faite est plus agréable à Dieu que la chose elle-même, quoique de sa nature elle soit très-belle et très-bonne. Ainsi un mets, quelque grossier qu'il soit, est plus agréable quelquefois, s'il est bien assaisonné, qu'un mets bien plus délicat, s'il est mal assaisonné. Quoi de plus bas que la danse de David devant l'arche ? Et cependant elle fut très-agréable à Dieu, à cause du sentiment qui animait ce saint roi.

Il en est quelques-uns qui sont allumés pour le bien public d'un amour tellement indiscret qu'ils ne craignent pas, pour arriver à ce bien, d'user de moyens illicites : il est cependant écrit: « Vous vous attacherez à ce qui est juste dans la vue de la justice. » *Deut.* xvi, 20; et ailleurs : « Car je suis le Seigneur qui aime la justice et qui hais les holocaustes qui viennent de rapines et de violences. » *Isa.* lxi, 8. Ceux qui agissent ainsi me paraissent ressembler à une femme qui, pour soulager la misère de son mari, irait se prostituer.

Salomon nous indique dans ses Proverbes avec quel soin et quelle ardeur nous devons nous appliquer à la vertu : Observez mes commandements, et vous vivrez ; gardez mes lois comme la prunelle de votre œil ; tenez-la liée à vos doigts et écrivez-la sur les tables de votre cœur ; dites à la sagesse : vous êtes ma sœur, et appelez la prudence votre amie. » *Prov.* VII, 2, 3, 4. Vous trouverez pareille recommandation et peut-être encore plus pressante dans le Deutéronome, VI et XXVIII.

L'homme parfait ne doit pas seulement garder la loi de Dieu, mais encore il doit l'aimer d'un ardent amour et trouver ses délices à l'observer. C'est pourquoi Judith nous est proposée pour exemple, non-seulement pour avoir gardé la chasteté, mais aussi pour l'avoir aimée. Michée aussi nous recommande de n'être pas seulement miséricordieux mais d'aimer aussi la miséricorde. Pour la même raison nous devons former notre âme de telle sorte qu'elle ne fuie pas seulement le vice, mais encore qu'elle le déteste : c'est pourquoi le Psalmiste s'écrie : « J'ai haï l'iniquité et je l'ai eue en abomination. » *Ps.* CXVIII. Jethro, beau-père de Moïse, lui chercha des juges qui fussent non-seulement inaccessibles à la corruption par l'argent, mais encore qui eussent en abomination l'avarice et qui la détestassent comme un monstre horrible.

Il était autrefois une coutume dans l'Eglise grecque qui consistait en ceci : lorsque le pain à consacrer était offert en présence du peuple, le ministre de l'autel montait en chaire et adressait cet avertissement aux assistants : Il faut faire saintement les choses saintes. Ce qui voulait dire que les saints mystères doivent être célébrés par les hommes avec dévotion et sainteté. La même chose doit être observée dans les œuvres de piété, c'est-à-dire que nous devons chercher avec justice ce qui est juste, et qu'il faut faire le bien d'une manière bonne. Le Prophète royal nous indique que rien n'égale cette conduite, lorsqu'il dit : « Je vous offrirai en holocauste des victimes grasses. » *Ps.* LXV. C'est-à-dire des œuvres de piété accompagnées d'un amour profond et assaisonnées avec la graisse de la dévotion. Car cette graisse ne se trouve pas tant dans la nature de l'œuvre que dans la volonté et la dévotion de celui qui opère.

Ce qui doit principalement accompagner toute action de vertu est la promptitude de volonté et la pureté d'intention. Le Prophète ne sépare pas ces deux conditions lorsqu'il s'écrie : « Je vous offrirai volontairement un sacrifice, et je louerai votre nom, Seigneur, parce qu'il est rempli de bonté. » *Ps.* LIII. Nous offrons à Dieu un culte pur lorsque, sans qu'aucune nécessité nous y oblige, nous le servons à cause de sa seule bonté à laquelle nous voulons nous attacher.

Ces paroles nous montrent que nous ne devons pas servir Dieu avec négligence et tiédeur mais avec la plus grande ferveur : « Vous avez ordonné que vos commandements soient gardés très-exactement. » *Ps.* CXIII. La sentence du comique « Rien de trop, » vraie dans tous les autres cas, ne peut avoir son application dans le cas qui nous occupe. La première louange donnée au juste est « qu'il a une volonté ardente d'accomplir les commandements de Dieu. » *Ps.* CXI. C'est-à-dire qu'il trouve un grand bonheur dans la méditation des préceptes divins et ne met rien au-dessus de la vénération qu'il a pour eux. « Je vous ai cherché de toute la puissance de mon cœur, » dit à ce sujet le Prophète. *Ps.* CXVIII. Et encore : « Votre loi est au fond de mon cœur. » *Ps.* XXXIX. Et aussi : « J'ai caché vos paroles au fond de mon cœur. » *Ps.* CXVIII. Par ces paroles, le Psalmiste veut nous montrer son amour pour les commandements de Dieu qu'il conserve dans le plus intime de son âme comme un trésor d'un prix inestimable. C'est pourquoi il s'écrie : « Mon âme a gardé les témoignages de votre loi et les a aimés très-ardemment. » Et : « Je me rejouirai dans vos ordonnances, comme celui qui a trouvé de grandes dépouilles. » *Ps.* CXVIII. Cette joie, le même prophète la demande au Seigneur dans ce passage : « Recevez favorablement votre serviteur. » D'autre traduisent : « Réjouissez dans le bien votre serviteur. » *Ps.* CXVIII. Ce qui veut dire : enflammez mon âme de l'amour de la piété et de la vertu, de telle sorte que je mette en elles tous mes délices.

Ces autres paroles de David nous montrent avec quel ardeur nous devons nous attacher à observer la loi divine : « J'ai acquis les témoignages de votre loi pour être éternellement mon héri-

tage, parce qu'ils sont toute la joie de mon cœur. » *Ps.* CXVIII. Ainsi qu'un homme qui, retirant de son champ tout ce qui est nécessaire à ses besoins et à ceux de sa famille, met tout son soin à cultiver ce champ, ainsi le juste porte toute l'attention de son esprit à obéir aux commandements divins; car ces commandements lui promettent tous les biens, tant dans cette vie que pour la vie future. Il sait qu'il est écrit : « L'homme de bon sens croit à la loi de Dieu et la loi lui est fidèle. » *Eccli.* XXXIII, 3. Car elle tient fidèlement et abondamment les promesses qu'elle fait à ceux qui l'observent. Ces paroles expriment la même idée : « Vous êtes, Seigneur, mon partage; j'ai résolu de garder votre loi. » *Ps.* CXVIII. « J'ai acquis les témoignages de votre loi pour être éternellement mon héritage. » *Ps.* CXI. Il veut dire que cette loi est son héritage, la part qui lui revient, son patrimoine, il veut y obéir toujours; il attend d'elle tout son secours, et en dehors d'elle rien ne lui est rien.

D'après Aristote, on ne peut pas dire que celui qui agit d'après la vertu a atteint la vertu, mais c'est celui qui trouve ses délices à la pratiquer; pour cela, une certaine habitude est nécessaire, et surtout l'habitude d'une vertu consommée; c'est pourquoi Salomon dit : « La joie du juste est de faire la justice. » *Prov.* XXI.

Dans les hosties pacifiques, le Seigneur voulait qu'on lui offrît la graisse qui couvrait les parties vitales, ainsi que celle qui se trouvait au-dedans. Car la graisse est au Seigneur par un droit qui a toujours existé; et il était défendu de manger cette graisse ainsi que le sang. C'est de cette graisse que parle le Prophète, quand il dit : « Que mon âme soit remplie et comme rassasiée et engraissée. » *Ps.* LXII. Par cette graisse qui rassasie, il désigne la suavité de l'amour profond et de la dévotion, amour et dévotion que le Seigneur exige surtout de nous dans tous les sacrifices et toutes les bonnes œuvres; car ainsi notre holocauste devient fécond.

Les lois communes à tous les sacrifices étaient d'abord que les animaux devaient être sans tache, ensuite qu'ils devaient être brûlés. Ces deux conditions signifient que tous les sacrifices et toutes les bonnes œuvres doivent être brûlés au feu de la cha-

rité et offerts par l'amour; ensuite qu'aucun vice ne doit se trouver en eux, mais que nous devons chercher avec justice ce qui est juste. La prohibition d'offrir aucune victime sur une pâte fermentée a la même signification. Le levain désigne d'habitude le péché et la malice. Pourquoi était-il ordonné que dans tout sacrifice le sel devait figurer? Parce que dans toute œuvre de vertu il faut, d'une part, de la discrétion, de l'autre, une certaine âpreté et amertume. Car toute œuvre accomplie avec piété et avec labeur est deux fois agréable à Dieu. Le labeur est l'assaisonnement le plus agréable de toute bonne œuvre. C'est ce que nous démontre l'exemple de Tobie. On rapporte de lui, en première ligne, qu'ayant appris qu'un des enfants d'Israël, assassiné, avait été abandonné sur la voie publique, il laissa son repas pour aller ensevelir ce mort. Il ne mit pas de retard, il ne différa pas longtemps, il n'attendit pas la fin du repas, mais il quitta tout pour aller accomplir son œuvre de piété. C'est pourquoi l'ange lui fait, en ces termes, l'éloge de cette action : « Lorsque vous priiez Dieu avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela votre dîner......, j'ai présenté vos prières au Seigneur. » *Tob*. XII, 12.

## VI.

### Intention droite dans la vertu.

Celui qui, en pratiquant la vertu, recherche les louanges des hommes, veut vendre à vil prix une chose d'une grande valeur. S. GRÉGOIRE, *Morales,* liv. VIII.

De même qu'un édifice repose sur des colonnes, et les colonnes sur leur base, ainsi notre vie repose sur les vertus, les vertus sur l'intention. Id., *ibid.*

Souvent la louange que les hommes accordent à une bonne action, change l'intention de celui qui la fait ; et quoique cette louange ne soit pas recherchée, elle est toujours agréable lorsqu'elle s'offre d'elle-même. Id., *ibid.*

« Malheur au pécheur qui marche sur la terre par deux voies. » *Eccli*. II, 14. Saint Grégoire explique ainsi ce texte : L'homme marche sur la terre par deux voies, il marche dans la voie de

Dieu par ses actions; dans la voie du monde par ce qu'il cherche. Id., *ibid.*, liv. I, c. XXVII.

Notre ennemi attaque nos bonnes actions de trois manières : quelquefois il corrompt l'intention; d'autres fois il mêle le mal à cette action en nous faisant trouver du plaisir dans la gloire qui s'offre d'elle-même, sans que nous la cherchions; quelquefois enfin, il nous séduit à la fin de l'action, et cela avec d'autant plus de force, que l'on se croyait plus sûr. Id., *ibid.*, liv. I, c. III.

Lorsque le juste fait une bonne action, il ne recherche pas la gloire dans son cœur, la louange par la langue, dans sa main la récompense. Id., *ibid.*, liv. XII, c. XV.

Dieu pèse les paroles d'après le cœur; c'est pourquoi il rejette le Pharisien qui raconte ses œuvres, et écoute Ezéchias rappelant les siennes. Id., *ibid.*, liv. XII, c. XV.

Le bien que tout le monde connaît peut à grand'peine être sans danger. Id., *ibid.*

Seigneur, celui qui, avec vous, aime quelque chose qu'il n'aime pas à cause de vous, ne vous aime pas comme il le devrait. S. AUGUSTIN, *Confessions,* liv. X.

Seigneur, tout mon désir est devant vos yeux, ma pensée toute entière est devant vous, Vous jugez l'intérieur de tous les hommes, vous jugez et vous scrutez le fond du cœur, et vous connaissez si la racine cachée qui produit au dehors de belles feuilles est douce ou amère.

Si une chose n'est pas aimée pour elle-même, elle n'est pas aimée; si Dieu vous a donné la grâce, aimez-le, parce qu'il vous l'a donnée gratuitement; n'aimez pas Dieu pour la récompense que vous en retirez; qu'il soit lui seul votre récompense. S. AUGUSTIN, *sur saint Jean.*

Tout ce qui se fait avec une bonne intention n'est pas toujours bon. Id., *ibid.*

Là où n'existe pas la connaissance de la chair, n'existe qu'une seule cause de piété. S. JÉROME.

« Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés. » *Matth.* VI, 1. Saint Pierre de Ravenne dit au sujet de ce texte : Dieu blâme celui qui fait l'aumône pour

en retirer de la gloire, non pour apaiser la faim du pauvre; il ne juge pas quand vous faites quelque chose d'après le lieu où vous l'avez faite, mais comment vous l'avez faite, car Dieu mesure la valeur de l'action à l'intention, non à la manière dont elle est faite, et il en détermine le mérite d'après le cœur, non d'après le lieu. Il veut que la charité soit faite devant lui seul, qui est le témoin et le seul rémunérateur de la charité. « Lorsque, dit-il, vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre droite. » Pensez combien plus il tient à ce qu'un autre ignore ce que vous faites, puisqu'il veut qu'une partie de vous-même l'ignore. PIERRE DE RAVENNE, *Sermon sur l'aumône.*

On peut appeler honnête ce qui, en dehors de toute utilité, sans qu'on en puisse espérer aucune récompense ou retirer aucun fruit, peut être loué à juste titre pour soi-même. CICÉRON, *des Fins,* II.

Pour être homme de bien, il faut être sensible à l'honnêteté seule : mais si nous sommes mus par l'espoir de quelque bien ou de quelque utilité, nous sommes habiles, mais non hommes de bien. Car que fera dans les ténèbres celui qui ne craint que le juge ou des témoins? Que fera-t-il s'il se trouve dans un lieu désert, seul avec quelqu'un de faible, qu'il pourra dépouiller de son or? Id., *des Lois,* I.

La vertu ne peut exister si elle n'est gratuite. Car cette vertu, qui nous fait remplir nos devoirs parce que nous y trouvons un certain attrait, qu'on peut considérer comme une récompense, n'est pas une vertu, mais une fallacieuse imitation et un faux dehors de vertu. Id., *Tusculanes,* V.

Il est difficile de persuader aux hommes qu'il faut s'attacher à l'honnête pour lui-même.

Les hommes dont le caractère est grand ne s'attachent pas tant au fruit que leur rapportent leurs belles actions qu'à ces belles actions elles-mêmes. Id., *pour Milon.*

Réflexions de l'auteur.

La charité n'est pas une mercenaire, et cependant elle ne reste pas sans salaire. On aime d'autant plus Dieu qu'on l'aime surtout sans songer à la récompense, quoique le désir de cette récompense soit déjà louable. Vous avez un exemple de ceci dans la mère de Moïse, qui nourrit son fils et accepta le salaire que lui proposa la fille de Pharaon, quoiqu'elle nourrit son fils plus par amour maternel que pour obtenir le salaire promis, puisqu'elle devait le nourrir sans salaire. C'est dans le même esprit que les hommes parfaits servent Dieu. La charité parfaite n'est donc pas mercenaire; et cependant elle reçoit une récompense d'autant plus grande qu'elle la cherche moins.

« Leurs faces, dit Ezéchiel en parlant des quatre animaux, et leurs ailes s'étendaient en haut. » *Ezech.* I, 11. De ces paroles nous devons conclure ceci, que le chrétien doit toujours diriger sa pensée et son intention vers les choses élevées. Par la face est figurée l'intention, par les ailes le vol de la contemplation. Par cette figure, nous sommes avertis d'élever notre intention et notre pensée au-dessus des soucis de la terre et de les porter sur les choses célestes.

Si vous présentiez à un homme, fut-il altéré de soif, un vase de lait plein de mouches, le dégoût que lui causeraient ces mouches l'empêcherait certainement de boire : il en est de même pour nos œuvres; elles sont la nourriture et le breuvage de Dieu; elles ne peuvent lui être agréables si nous les souillons par l'avarice ou par un désir violent de gloire terrestre. « Les mouches qui meurent dans le parfum en gâtent la bonne odeur. » *Eccle.* X, 1. C'est ce qui arrive lorsque nous gâtons l'odeur délicieuse des œuvres de vertu par notre amour pour les choses terrestres.

Dans tout péché se trouvent deux actes : le premier consiste à se tourner vers le mal; le second, à se détourner de Dieu; or ce dernier, parce qu'il regarde Dieu, est beaucoup plus grave que l'autre; dans toute bonne action aussi, par exemple dans l'aumône, se trouvent aussi deux actes : le premier est le soulagement du malheur d'autrui; le second, l'obéissance au précepte

ou au conseil divin. Ce dernier acte, parce qu'il a Dieu pour but, est de beaucoup préférable au premier. Nous devons donc chercher avec le plus grand soin à faire pour Dieu tout ce que nous faisons. Car la charité est la vie, la forme, l'ornement de toutes les vertus. Ce qu'il y a de beau dans le jeûne est de jeûner pour Dieu. Ce qui fait la gloire de la miséricorde, c'est d'être pratiquée pour Dieu.

L'œuvre la plus agréable à Dieu est celle qui a du mérite seulement à ses yeux; celle qui ne procure à celui qui la fait rien de terrestre, c'est-à-dire aucune utilité, aucun plaisir, aucun honneur. C'est cette œuvre à laquelle on peut pleinement et à juste titre donner le nom d'holocauste, puisqu'il est offert tout entier à la louange de Dieu, alors que dans les autres sacrifices une certaine part revient à celui qui l'offre. C'est pour cela que le Sauveur nous avertit de ne pas inviter à notre table ceux qui peuvent nous rendre l'invitation, mais nous recommande d'y appeler les pauvres. » *Luc.* XIV, 12, 13. Comme les mathématiciens qui, s'occupant de la quantité en faisant abstraction de la matière sensible, traitent par nombres et figures sans aucune préoccupation de la matière; ainsi les hommes parfaits, dans leurs bonnes actions, ne doivent considérer que la volonté de Dieu sans s'occuper de ce qui adviendra de leur acte. Ceux qui agissent dans cet esprit vivent dans une grande paix, même quand leurs bonnes œuvres sont empêchées soit par la fraude, par l'envie des autres, ou de quelque autre manière que ce soit; car dans leurs actes ils ne considèrent pas tant le fruit de l'acte que le bon plaisir de Dieu.

Ces paroles de l'Ecclésiastique nous montrent combien la duplicité est odieuse à Dieu : « Le cœur qui marche par deux voies ne réussira point, et l'âme corrompue y trouvera un sujet de chute. » *Eccli.* III, 28. Et celles-ci : « Ne soyez point rebelles aux impressions de la crainte de Dieu, et ne vous approchez point de lui avec un cœur double. » *Eccli.* I, 36. David, au contraire, dit des cœurs simples : « Je sais, mon Dieu, que c'est vous qui sondez les cœurs et que vous aimez la simplicité. C'est pourquoi je vous ai offert toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur. » I *Paralip.* XXIX, 17. Il recommande par ces paroles la pureté et la

simplicité d'intention, et il condamne ceux qui ne cherchent pas Dieu avec un cœur pur, mais sans sincérité, c'est-à-dire qui veulent servir Dieu sans rien abandonner de ce qui leur peut être utile.

C'est ce que nous remarquons dans les prières des saints qui demandent le secours de Dieu pour le troupeau qui leur est confié, de sorte qu'ils paraissent le faire non pas tant pour leurs intérêts que pour la gloire de celui qu'ils prient. « Que ceux-là ne soient pas confondus à mon sujet qui vous cherchent, ô Dieu d'Israël, » s'écrie dans cette pensée le Psalmiste. *Ps.* LXVIII. Ces autres paroles sont inspirées par la même idée : « Ne nous en donnez point, Seigneur, ne nous en donnez point la gloire ; donnez-la à votre nom. » *Ps.* CXIII. Nous ne vous demandons pas la victoire pour notre gloire, mais pour que votre nom très-saint ne soit pas un objet de risée pour les nations. C'est pourquoi le Prophète-Roi dit plus bas : « Le ciel le plus élevé est pour le Seigneur, mais il a donné la terre aux enfants des hommes. » Ce passage a été interprété ainsi : Le Seigneur s'est réservé le ciel pour lui, mais il a donné les terres pour habitation aux hommes qui le servent sans relâche, qui l'honorent et qui chantent sa gloire dans des hymnes sans fin. Seigneur, si vous permettez que la nation que vous vous êtes choisie soit détruite par la puissance des impies, qui publiera vos louanges, qui vous vénérera avec amour et sainteté? Seront-ce vos ennemis, qui blasphèment et maudissent votre nom très-saint? Les morts ne peuvent pas célébrer votre gloire sur la terre ; conservez-nous donc, Seigneur, sans aucun mal, nous et nos enfants, non pour nous, mais à cause de votre nom, afin qu'il y ait toujours sur la terre un peuple qui adresse des prières à votre puissance sainte et divine, et qui vous rende le culte et les honneurs qui vous sont dus. C'est la pensée qu'avait celui qui a dit : « Ne fermez pas la bouche de ceux qui vous louent. » *Esth.* XIII, 17. Lorsque Moïse veut apaiser le Seigneur irrité contre son peuple, il lui expose surtout cette raison : « Afin que les Egyptiens ne puissent dire : Il ne pouvait faire entrer ce peuple dans la terre qu'il leur avait promise avec serment. » *Num.* XIV, 16. Tous ces exemples nous

avertissent que dans tout ce que nous faisons ou que nous voulons obtenir de Dieu, nous devons rapporter toute notre intention à sa gloire.

Ce qui nous prouve que la simplicité de l'âme et la pureté d'intention sont surtout agréables à Dieu, c'est que l'Epoux fait principalement dans son Epouse l'éloge de ces qualités, lorsqu'il dit qu'elle a des yeux de colombe; la colombe, en effet, est un animal très-simple. Les paroles suivantes du Cantique le déclarent également : « Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon Epouse, vous avez blessé mon cœur par l'un de vos yeux. » *Cant.* IV, 9. Cette parole « vous avez blessé » deux fois répétée, indique la force d'un amour violent. En effet, rien n'est plus agréable à Dieu, rien ne lui est plus doux, que lorsque dans toutes nos actions nous dirigeons vers lui seul cet œil de l'intention ; nous tendons vers lui seul ; nous lui voulons uniquement plaire, et pour faire le bien, nous ne sommes poussés par aucun respect humain, par aucune considération terrestre, par aucune nécessité, par aucune crainte des hommes, en un mot, par aucun motif de cette nature ; mais nous ne sommes dirigés que par l'amour que nous lui portons. L'Epouse nous indique combien cette conduite est excellente, lorsqu'elle dit : « Nous avons toute sorte de fruits à nos portes. Je vous ai gardé, mon bien aimé, les nouveaux et les anciens. » *Cant.* VII, 13. C'est comme si elle disait : Je ne regarde que vous, je ne veux plaire qu'à vous, et tout ce qui est en moi ou en dehors de moi je vous l'offre, et les yeux de mon esprit que je tiens fermés pour les choses de la terre, je les dirige et les fixe toujours sur vous. Combien ce soin, combien cette pensée est différente de la préoccupation de ceux qui ne font leurs actions que pour être vus des hommes. C'est bien avec raison que le Seigneur aurait pu leur adresser ce reproche prophétique : « Lorsque vous avez jeûné, est-ce pour moi que vous avez jeûné? et lorsque vous avez mangé et que vous avez bu, n'est-ce pas pour vous-mêmes que vous avez mangé et que vous avez bu? » *Zach.* VII, 5, 6. C'est à juste titre qu'on peut dire d'eux : « Celui qui a amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé, » *Agg.* I, 6, puisqu'ils ne thésaurisent pas pour le ciel, mais pour la terre, où

ils ont déjà reçu leur récompense. C'est dans le même sens que l'Epoux assimile la taille de son Epouse au palmier : « Votre taille, dit-il, est semblable à un palmier. » *Cant.* VII, 7. Par cette comparaison, il désigne très-clairement la rectitude d'intention, qui tend directement au ciel, parce que le propre des palmiers est qu'entre tous les arbres il se fait remarquer par son port droit et élevé.

Dieu voulut que son autel fût construit en pierres brutes et non taillées : « Car il sera souillé si vous y employez le ciseau, » *Exod.* XX, 25, dit le Seigneur. Que signifie cette défense? Beaucoup, si nous considérons le sens caché que renferme cette loi. Les pierres taillées le sont pour être vues; celles mises dans l'intérieur du mur n'ont pas besoin de cet apprêt. L'âme du juste étant un autel mystique du Seigneur, formé non d'assises de pierres, mais de vertus, le Seigneur approuve les vertus qui s'accomplissent simplement et avec une intention pure. Celles qui s'accomplissent pour être vues des hommes sont rejetées de cette construction.

« Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, dit Salomon, parce qu'il est la source de la vie. » *Prov.* IV, 23. La pureté d'intention naît en effet de la pureté du cœur, et cette pureté d'intention est la vie des bonnes œuvres; car, comme dit Richard, toute œuvre sans une intention droite est un corps sans âme. De quoi sert-il donc d'enfanter des bonnes œuvres, si on les détruit aussitôt après leur naissance, par la dépravation de l'intention. Et que sera-ce donc, je vous prie, si notre propre conscience nous convainc que nous sommes parmi les admirateurs de nos œuvres? Que feront ceux qui agissent ainsi sinon un avortement? Leurs bonnes œuvres périssent parce que leur intention n'est pas pure.

La manne que d'après l'ordre du Seigneur on ramassait pour le jour du sabbat ne se corrompait pas ; celle au contraire qu'on voulait conserver contre son commandement se remplissait de vers. Pourquoi cela? le voici : Les œuvres pies que nous faisons pour obéir à la loi à cause de Dieu se conservent pures et sans tache dans le sabbat de l'autre vie, c'est-à-dire que nous en joui-

rons dans l'éternel repos; celles qu'on fait en opposition aux ordres de Dieu pour la gloire du monde ou pour en retirer du profit, sont corrompues par les vers d'une intention mauvaise, et ne servent de rien pour la vie future.

## VII.

### La vertu volontaire.

Personne ne fait bien malgré lui, quand même ce qu'il fait est bien. S. Augustin, *Confessions*, liv. I.

Vous pouvez perdre par un accident et contre votre gré votre or, vos maisons, vos honneurs, votre santé; mais le bien qui est vraiment bien, vous ne le recevez pas malgré vous, vous ne le perdez pas malgré vous. Id., *de la Parole du Seigneur*.

### Réflexions de l'auteur.

La principale différence qui existe entre les Juifs et les chrétiens est que les premiers sont retenus par la crainte des peines, les seconds par l'amour filial. Saint Augustin définit ainsi la différence qui existe entre les deux peuples. La différence, dit-il, sera bientôt expliquée; c'est celle qui existe entre la crainte et l'amour. C'est à cause de cet amour que le Prophète a dit : « Je vous offrirai volontairement un sacrifice. » *Ps.* LIII. Il semble avoir voulu exprimer l'excellence du peuple chrétien par les paroles suivantes que quelques traducteurs mettent à la place de celles-ci : Vous posséderez l'empire au jour de votre puissance. « Votre peuple vous suivra volontairement au jour de votre puissance. » *Ps.* CIX. Ce qui veut dire qu'il ne se soumettra pas à votre empire par la force et la violence, mais par sa propre volonté d'homme; de sorte que s'il faut souffrir pour votre gloire tous les tourments et rechercher mille morts, ils considèrent cette obligation comme un présent d'un prix inestimable. Qu'ils prennent garde à cela ceux qui s'approchent annuellement des sacrements, plus par force et dans la crainte des censures de l'Eglise, que de leur propre mouvement. Qu'ils prennent garde à cela,

ces moines qui supportent les règles et les travaux quotidiens de la vie monastique non pas tant de plein gré que par crainte de l'ignominie ou des châtiments.

On peut conclure des paroles suivantes de saint Augustin combien la bonne volonté dans toute action vertueuse est féconde. De même que le mérite de la patience est égal dans saint Pierre qui a souffert le martyre et saint Jean qui ne l'a pas souffert, de même le mérite de la continence est égal dans saint Jean qui ne connut pas le mariage et dans Abraham, qui engendra plusieurs enfants. Id.

## VIII.

### Conscience.

Vous qui cherchez le véritable repos promis aux chrétiens après cette vie, vous le trouverez, et vous le trouverez suave au milieu des amères traverses de cette vie, si vous aimez les commandements de celui qui vous l'a promis. Car vous sentirez bientôt que les fruits de la justice sont plus doux que ceux de l'iniquité, et au milieu des traverses de la vie vous goûterez, de votre bonne conscience, une joie plus vraie et plus pure que d'une mauvaise au milieu des délices. Id.

Vous avez ordonné, Seigneur, et cela est vraiment ainsi, que tout esprit désordonné fut son propre supplice. Id. *Confessions*, liv. II.

Quel tourment plus affreux, que la blessure de notre conscience?

Ne devons-nous pas fuir cela plus que la mort, que la ruine, que l'exil, que l'infirmité, que la douleur? S. Ambroise, *des Devoirs*.

La beauté de la vertu est si grande que la tranquillité de la conscience et la sécurité de l'innocence rendent la vie heureuse. Id., *ibid.*, II.

Qui est plus mort que celui qui porte le feu de ses passions dans son sein, le péché dans sa conscience, sans le sentir, sans le secouer, sans s'en épouvanter? S. Bernard, *sur la Considération*.

L'estime des hommes de bien et le témoignage de la conscience suffisent contre la bouche qui dit des paroles injustes. Id., *sur le Cantique*.

L'homme peut tout fuir hormis son cœur; personne ne peut se séparer de lui-même; partout où il ira, le reproche de sa conscience le poursuivra. S. ISIDORE.

On demandait à Bias ce qui n'avait rien à craindre : La bonne conscience, répondit-il.

Quels sont ceux qui vivent sans trouble, demandait-on à Socrate : Ceux, dit-il, qui n'ont rien de mal à se reprocher.

Les parents nous ont confiés, lorsque nous étions enfants, à un maître qui devait porter son attention à ce que rien ne nous blessât. Maintenant que nous sommes hommes, Dieu nous a confiés à la conscience qui est innée en nous; nous ne devons donc pas mépriser cette conscience ni notre conservation, puisque cela déplairait à Dieu et que nous serions les ennemis de notre propre conscience.

La vertu n'a pas de théâtre plus grand que la conscience. CICÉRON, *Tusculanes,* liv. II.

La conscience d'avoir eu de bonnes intentions est une très-grande consolation dans le malheur. Id., *à Torq., son escl.*, liv. VI.

La conscience d'une vie bien remplie ainsi que le souvenir d'un grand nombre de bienfaits est une chose très-agréable. Id., *Caton l'Ancien.*

La force de la conscience est grande de part et d'autre; de sorte que ceux qui n'ont rien fait ne craignent rien, tandis que les coupables croient toujours voir le châtiment devant leurs yeux. Id., *pour Milon.*

Une vie honnête et pure nous donne une si grande consolation, que ceux qui ont vécu de la sorte n'ont aucun chagrin ou n'en éprouvent que légèrement les atteintes. Id., *Tusculanes,* III.

Il est très-bon de soulager sa conscience quand on a commis une action coupable. Id., *ibid.*, IV.

Réflexions de l'auteur.

« Car nous avons cette gloire, II *Cor.* I, 12, et notre conscience nous rend ce témoignage, que nous nous sommes conduits dans ce monde et surtout à votre égard, dans la simplicité de cœur et dans la sincérité de Dieu, non avec la sagesse de la chair, mais dans la grâce de Dieu. » Mais, ajoute-t-il, « personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » Et cela avec raison : car on ne peut le savoir d'une manière évidente, mais cependant il peut y avoir une grande probabilité. Quel est le père qui sait d'une manière évidente que son fils est bien le sien? Et cependant tout en n'en ayant que des probabilités, il l'aime d'un amour extraordinaire. Ajoutez à cela ce passage des Proverbes, *Prov.* XXI, 15 : « La joie du juste est de faire la justice ; et c'est ce que craignent ceux qui commettent l'iniquité. » Et celui-ci, *Prov.* XIV, 30 : « La santé du cœur est la vie de la chair ; mais l'envie est la pourriture des os. » Et enfin, *Prov.* XV, 15 : « Tous les jours du pauvre sont mauvais ; mais il a l'âme tranquille, et malgré sa pauvreté, si sa conscience ne lui reproche rien, il est comme dans un festin continuel. » Voyez par là combien une bonne conscience est chose agréable. C'est pourquoi nous lisons dans l'Ecclésiastique, *Eccli.* XIV, 1 et 2 : « Heureux l'homme qui n'est point tombé par les paroles de sa bouche, et qui n'est point piqué par les remords inséparables du péché. Heureux celui dont l'âme n'est point abattue de tristesse, et qui, par son infidélité, n'est point déçu de son espérance. »

Ces paroles du livre de la Sagesse, nous montrent quels tourments une mauvaise conscience inflige aux hommes, surtout quand ils sont sur le point de mourir, *Sap.* IV, 20 : « Ils paraîtront pleins d'effroi au souvenir de leurs offenses; et leurs iniquités se soulèveront contre eux pour les accuser. » De même que l'innocence engendre la confiance, de même la malice engendre la crainte. Car une mauvaise conscience est toujours craintive. CICÉRON.

Vous trouverez beaucoup de choses sur ce sujet dans le chapitre suivant.

## IX.

### Péché. Pécheurs.

Que nous représentent les poireaux et les oignons (qui la plupart du temps nous font verser des larmes lorsque nous en mangeons), sinon les difficultés de la vie présente? En effet les cœurs pervers méprisent le don agréable du repos que nous donne la grâce, et recherchent les voluptés charnelles à travers les chemins douloureux de ce monde, chemins qui sont même semés de larmes. S. Grégoire, *Morales.*

L'âme humaine a ceci de particulier; à mesure qu'elle commet des fautes, elle perd la faculté de se connaître. Id., *ibid.*, xv.

Les plaisirs des méchants sont mêlés de tribulations, et ils sont punis par les choses mêmes dont ils s'enorgueillissent. Car dans les choses temporelles on ne peut rechercher que ce que l'on n'a pas, ou ce que l'on a déjà eu. Ces malheureux sont donc tourmentés, mais l'amour de cette vie temporelle les empêche de sentir leurs souffrances. Ils comptent donc qu'il y a des délices cachées sous les épines, et entraînés par le plaisir que leur procurent leurs péchés, ils ne s'aperçoivent pas des peines cruelles qu'ils endurent. De là cette parole de Jérémie, *Lament.* III, 15 : « Il m'a enivré d'absinthe. » En effet celui qui est ivre ne sent pas ce qu'il souffre. Id., *ibid.*, xv.

Saint Grégoire commentant ces paroles d'Osée, *Ose.* x, 11 : « Ephraïm est semblable à une génisse qui s'est accoutumée et qui se plaît à fouler et à manger le grain » dit : De même que cette génisse travaille sans s'en apercevoir, et que même elle revient souvent au travail de son propre mouvement, ainsi les méchants ne peuvent s'empêcher de souffrir, quand même cela leur serait permis. Id., *ibid.*, xvi.

La vie présente ne s'écoule pas sans douleur pour ceux qui l'aiment; ils l'aiment cependant, même avec ses larmes. Ils méprisent donc ce qui pourrait leur donner des joies spirituelles, et ils désirent les choses charnelles qui les font gémir; ils préfèrent le trouble à la tranquillité, la pesanteur à la légèreté, l'âpreté à la douceur, l'inquiétude à la sécurité. Id., *ibid.*

La présence de votre âme fait vivre votre corps; et tant que votre âme est présente dans votre corps, il est nécessaire qu'il vive; mais pensez-vous qu'il n'y ait pas une vie dont vit votre âme? De même que votre corps a une vie qui est votre âme, de même votre âme a une vie qui lui est propre. Et de même que quand votre corps meurt, il rend son âme qui est sa vie, de même quand votre âme meurt, elle rend aussi sa vie : La vie du corps c'est l'âme, la vie de l'âme c'est Dieu. S. Augustin, *Sermon* 18.

Le Verbe de Dieu dit : Je suis la voie, la vérité et la vie; donc se séparer du Verbe c'est être sans voie, sans vérité, sans vie. Id., *Méditations*.

Le péché n'est un mal qu'autant qu'il est volontaire; de telle sorte qu'il n'y a jamais péché s'il n'y a volonté. Id.

C'est un grand malheur pour l'homme d'être sans celui sans lequel il ne peut exister. Id., *de la Trinité*.

Si les hommes ont mal vécu ici-bas, l'abîme appelle l'abîme; parce qu'ils passent d'un châtiment à un autre, des ténèbres aux ténèbres, d'un gouffre à un autre, d'un supplice à un autre supplice, de l'ardeur du désir aux flammes de l'enfer. Id.

Saint Jérôme commentant ces paroles, *Ps.* LXXX, 9 : « Vous n'aurez point parmi vous un dieu nouveau, » s'exprime ainsi : Celui qui se fait un dieu de son ventre, se crée un dieu nouveau. Tous nos vices, toutes nos habitudes de péché sont pour nous autant de dieux nouveaux. Je me mets en colère, la colère est mon dieu. J'ai vu une femme et je l'ai désirée; elle est mon dieu. Car ce que chacun désire, ce qu'il vénère, c'est son dieu. S. Jérôme.

Que peut-on voir de plus orgueilleux et de plus ingrat que de vivre contrairement à la volonté de celui de qui nous tenons la vie elle-même, que de mépriser les préceptes de celui qui ne commande que pour avoir des motifs pour récompenser! Id., *Lettres*.

Quel plaisir, je vous prie, l'envie rapporte-t-elle à l'envieux? Quelle récompense un autre reçoit-il de sa haine? Que procure la colère à l'homme irascible? Parcourez ainsi tous les vices et vous trouverez autant de tourments pour l'âme que de vices, et l'on

peut d'autant plus facilement les vaincre qu'ils ne nous attirent par aucune volupté. Id., *à Démétriade.*

Si d'un côté je voyais la honte du péché et de l'autre les horreurs de la géhenne, et que je dusse nécessairement tomber dans l'une ou dans l'autre, je préférerais me plonger dans l'enfer que de commettre le péché. J'aimerais mieux en effet entrer dans la géhenne pur de tout péché et innocent, que de posséder le royaume du ciel étant souillé d'infamie. S. Anselme.

Le démon pécha par orgueil n'ayant pas encore vu le châtiment du péché, et moi, sans être retenu par ce châtiment, je me suis précipité dans le péché. Lui avait été créé dans l'innocence, moi j'y avais été rétabli; lui s'est endurci contre celui qui le châtie, moi, contre celui qui me flatte; nous nous sommes tous deux révoltés contre Dieu, mais lui contre Dieu qui ne le recherchait pas, moi contre Dieu qui est mort pour moi. J'avais horreur de lui, et je m'aperçois qu'en beaucoup de points je suis encore plus abominable que lui. Id., *Livre sur la chute du diable.*

L'enfant prodigue ayant fui l'affection de son père, ayant trahi son amour, est envoyé près des pourceaux, il est condamné à vivre avec eux, à les servir, il marche dans leurs pâturages immondes, il est meurtri et souillé par les bonds de ces animaux pétulants, afin qu'il sente combien il est malheureux d'avoir perdu l'heureux repos dont il jouissait chez son père. « Et il désirait se rassasier des restes que mangeaient les pourceaux, et personne ne lui en donnait. » Quel cruel ministère! Celui qui vit avec les pourceaux, ne pas pouvoir manger avec eux! Malheureux qui est dans l'indigence et qui a faim dans l'endroit où l'on engraisse les pourceaux! malheureux qui désire une nourriture grossière et qui ne l'obtient pas. Pierre de Ravenne, *Sermon 1 sur l'Enfant prodigue.*

Il revint en lui-même, il revint en lui-même avant de revenir à son père qui s'était séparé de lui avant qu'il se séparât de son père. Il se quitte, et d'homme qu'il était, il se change tout entier en bête, il ne se souvient plus de la piété paternelle, il oublie la grâce de son père. Id., *ibid., Sermon* 2.

De même que celui qui s'unit à Dieu fait un même esprit avec

lui, de même celui qui s'unit au démon, devient un démon. Id., *ibid., Sermon* 5.

Quand le serpent a retiré sa dent, le venin reste néanmoins dans la plaie; ainsi quand quelqu'un a commis un péché pour en retirer quelque plaisir corporel, ce qui damne reste, mais ce qui fait plaisir s'en va; l'iniquité consommée demeure, le plaisir fugitif passe. Id.

Nous n'apprenons rien plus facilement et nous n'oublions rien plus difficilement que ce qui est honteux. PLINE.

Personne n'est méchant sans être insensé. QUINTILIEN.

La perversité des mœurs rend toute fortune désagréable.

Nous devons avoir pour principe, quand même nous pourrions échapper à la vue de Dieu et à celle des hommes, de ne jamais nous montrer ni avares, ni injustes, ni licencieux, ni voluptueux: car les bons recherchent l'honnêteté et non l'obscurité. CICÉRON, *des Devoirs*, III.

Si tous les maux étaient réunis en un même lieu, on ne pourrait encore les comparer au mal du déshonneur. Id., *Tusculanes*, II.

Ayons les sentiments que la vérité et la raison nous prescrivent, et pensons que dans la vie nous ne devons prendre garde qu'aux fautes; et quand nous en serons exempts nous supporterons toutes les choses humaines avec calme et modération. Id., *à son escl. Torq.*, 6.

Excepté les fautes et les crimes, il ne peut rien arriver à l'homme qu'il doive craindre ou redouter. Id., *ibid.*, 5.

De même qu'une ville ne peut être heureuse pendant une sédition, de même qu'une maison ne peut être heureuse quand ses chefs sont en discorde, de même aussi quand l'âme s'affaisse et qu'elle n'est plus d'accord avec elle-même, elle ne peut prendre aucune part à un plaisir pur et exempt de passions. Id., *des Fins*.

### Réflexions de l'auteur.

De même qu'une chute de haut brise tellement les membres que même après la guérison, ils restent encore faibles et débiles;

ainsi les chutes dans le péché mortel laissent souvent l'âme faible même après le remède de la pénitence. C'est pourquoi quand le péché est effacé, il en reste encore quelque chose qui inquiète l'âme. Si donc l'espérance du pardon vous porte au péché, craignez-en du moins les suites.

Tout pécheur est un voleur et un brigand, et le péché lui-même est un vol, autrement nous ne dirions pas : « Remettez-nous nos dettes, » si les péchés n'étaient pas des vols. En effet si quelqu'un prenait des ouvriers à gage pour cultiver sa vigne, qu'il leur fournit abondamment de la nourriture et de l'argent, et que ceux-ci, laissant là l'ouvrage, passaient leur temps à s'amuser et à jouer, ne seraient-ils pas des détenteurs du bien d'autrui ? Or le Maître de ce monde nous a créés, nous a procurés ce festin magnifique du monde ainsi que tous ses biens pour que nous nous consacrions tout entiers à son service ; donc lorsque nous abusons de ses dons et de ses bienfaits, lorsque nous négligeons le travail pour lequel nous avons été loués, ne sommes-nous pas des voleurs?

Le péché est un si grand mal, qu'il n'a pu être expié dignement que par le sang du Fils de Dieu. Car le Seigneur lui-même a dit : « Ceci est mon sang, le sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour vous pour la rémission de vos péchés. » Les oracles des faux dieux annoncèrent que la ruine de Troie était une affaire si importante qu'elle ne pouvait être accomplie sans l'effusion du sang humain. C'est pourquoi la fille d'Agamemnon fut mise à mort. Par cette fable les poètes ont voulu montrer l'importance de cette expédition. Quel est donc alors ce mal qui n'a pu être expié que par le sang du Fils de Dieu lui-même.

D'où vient donc, je vous le demande, cette si grande facilité parmi les chrétiens de commettre le péché? lorsque notre croyance déteste tellement le péché qu'elle le regarde comme le plus grand des maux. Quelle peut donc être la cause d'un si grand mal, sinon le plus grand des maux ; mais si le péché est le plus grand des maux, ce sera donc le péché qui sera la principale cause du péché. En effet le péché mortel prive l'âme de la lumière de la

grâce, et la laisse aveugle au milieu des ténèbres. Donc de même que celui qui est privé de la vue, ne voit pas même les montagnes ni les objets les plus volumineux, et que celui qui a une bonne vue voit distinctement aux rayons du soleil les atômes eux-mêmes et les objets les plus petits; de même aussi celui qui par le péché a perdu les yeux de l'âme ne craint plus et ne voit plus les péchés les plus considérables et même les plus graves; c'est pourquoi il s'y jette tête baissée pour le motif le plus futile; mais celui qui a les yeux de l'âme ouverts par la lumière de la grâce, aperçoit les péchés même les plus légers, et les évite autant qu'il lui est permis. Nous pouvons aussi établir une analogie semblable entre un corps vivant et un corps mort. En effet un corps mort ne sent rien quand on le perce de coups, mais quand il est vivant il ne peut pas même supporter la piqûre d'une épingle. Il est évident par là qu'il n'y a rien d'étonnant si les méchants commettent des péchés innombrables sans en ressentir aucune douleur, puisque nous savons qu'ils sont privés de la vie et du sentiment spirituel. Voyez, je vous prie, combien David est demeuré différent de lui-même après avoir commis un adultère, car lui qui s'était donné pour ainsi dire tout entier à Dieu, commande aussitôt par ses lettres un cruel homicide. Et le roi Saül? Il n'eut pas plus tôt dégénéré de son ancienne vertu en commettant le crime de désobéissance, que, transporté de fureur et sans aucun motif, il fit tuer en sa présence soixante-dix prêtres du Seigneur revêtus de l'éphod, et il ruina si bien Nobé la ville des prêtres, qu'il n'épargna pas même les brebis et les autres troupeaux. Qu'y a-t-il de plus horrible?

L'image de l'âme qui vit dans le péché nous est représentée par la ceinture que Jérémie cacha par l'ordre de Dieu sur le bord de l'Euphrate, *Jerem.* XIII, 1 et suiv., laquelle en ayant été retirée quelques jours après « n'était plus propre à aucun usage, etc... » Racontez tout ce récit. Telle est l'image de l'âme qui vit dans le péché; elle qui autrefois unie à la nature divine en était la compagne, est devenue par le péché méconnaissable et inutile à tout.

Nous voyons quel désastre et quels ravages sont produits dans l'âme par le péché mortel: d'abord par l'exemple de Samson qui,

ayant été pris par les Philistins et ayant eu les yeux crevés, devint le jouet de ses ennemis; il fut condamné à tourner la meule dans un moulin : telle est aussi l'image du pécheur. Ensuite par l'exemple du roi Sédéchias, qui, après avoir vu ses Etats dévastés, ses enfants tués ainsi que les premiers de son royaume, après avoir eu les yeux crevés, les pieds et les mains chargés de chaînes, fut jeté dans un noir cachot. Puis par celui de Job qui, après avoir perdu tous ses biens, fut couvert d'ulcères, et obligé de s'asseoir sur un fumier et d'ôter avec un morceau de pot cassé la pourriture qui sortait de ses ulcères. Puis par la parabole de l'homme qui tomba au milieu des voleurs, qui fut dépouillé par eux de tous ses biens, et laissé demi-mort et percé de coups; vivant pour le monde mais mort pour Dieu, vivant pour faire le mal mais mort pour accomplir le bien. Tous ces personnages sont aussi la figure de la nature humaine déchue par le péché originel. Il n'est pas difficile de montrer par ces exemples la malice du péché.

Il y a quatre choses qui jettent les hommes pieux dans un grand étonnement : la première, c'est que les hommes n'aiment pas Dieu, lui qui est la bonté, la douceur et la beauté infinie, et qui par conséquent devrait être aimé d'un amour infini. La seconde, c'est qu'ils soient ingrats envers celui qui leur a accordé des bienfaits innombrables et ne cesse de leur en accorder de nouveaux. La troisième, c'est qu'ils offensent si facilement une si grande majesté par toutes sortes de crimes. La quatrième c'est que les hommes mènent une telle vie en professant notre foi, ce qui est une monstruosité. Il faut qu'il y ait des causes nombreuses et très-graves d'une chose si indigne. Car il paraît impossible, dit Cicéron, *de la Nature des dieux,* liv. I, d'affirmer qu'il y a une providence divine et de ne pas trembler jour et nuit devant sa puissance. La première cause d'un aveuglement si étonnant est l'ardeur violente de nos passions. Nous voyons en effet ceux qui sont dans la chaleur de la fièvre boire de l'eau froide contre l'ordonnance des médecins, quoiqu'ils sachent certainement combien cela leur sera nuisible. Saint Ambroise dans son Hexaméron, cite un exemple mémorable de cette ardeur des

passions. Les médecins, dit-il, avaient menacé un homme de la perte de la vue, s'il continuait à cohabiter avec sa femme; celui-ci cependant vaincu par la force de la passion, et préférant la volupté à la conservation de ses yeux s'écria : Adieu, chère lumière. Vous voyez par là quelle est la violence des passions. La seconde cause est la tyrannie des mauvaises habitudes, qui entraîne l'âme avec une force incroyable à ses péchés d'habitude. De là cette parole de Jérémie, *Jerem.* XIII, 23 : « Si un Ethiopien peut changer sa peau, ou un léopard la variété de ses couleurs, vous pourrez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal. » Une autre cause et la principale, qui est la suite des mauvaises habitudes, c'est l'éloignement de Dieu et des choses divines, sans le secours desquelles la nature corrompue abandonnée à elle-même, se précipite dans toute espèce de péchés. La quatrième cause est la puissance très-grande du démon, qui, comme un fort armé, jouit en paix de sa proie, ou plutôt qui la tient enchaînée par les liens très-forts des passions et de ses piéges. La cinquième cause est celle que le prophète Jérémie semble avoir désignée en disant, *Jerem.* XII, 11 : « Toute la terre est dans une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui ait le cœur attentif à Dieu. » Car la force de la méditation éveille la foi qui est comme assoupie, lui fait chasser par sa lumière les ténèbres du péché et contient l'homme dans le devoir. Mais ils ne s'en servent pas, ceux qui habitent pour ainsi dire une terre d'oubli et qui paraissent, comme nous le voyons dans la Mythologie, avoir bu de l'eau du Léthé, eux qui ne se souviennent nullement ni de Dieu, ni d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leur condition mortelle, ni de leur profession de chrétien, ni de leur baptême, ni de leur foi, ni du jugement dernier, ni du paradis, ni de l'enfer, ni de leurs péchés, ni des bienfaits de Dieu. Et si ces pensées leur viennent quelquefois à l'esprit, ils passent dessus rapidement, tandis qu'ils devraient les méditer longtemps, souvent, et sous toutes leurs faces. Car quand on a mis de l'onguent sur une plaie, il faut qu'il y reste pour procurer la guérison; mais s'il ne fait qu'y passer il ne sert presque à rien.

La cause du péché en augmente la gravité, quand par exemple

les hommes ne craignent pas de perdre la grâce de Dieu pour des riens. Mais tout ce que la cupidité humaine ambitionne n'est rien. « Car, dit le Sage, III, 11, l'espérance des impies est vaine, leurs travaux sont sans fruit, et leurs œuvres sont inutiles. » Isaïe parle d'eux dans les mêmes termes, *Isa.* LIX, 5 et 6 : « Ils ont formé des toiles d'araignée. Leurs toiles ne serviront point à se couvrir, et ils ne se revêtiront point des fruits de leur travail. » Si c'est une chose déplorable, ce dont le Prophète se plaint quand il dit, *Ps.* XLIII, 13 : « Vous avez vendu votre peuple sans en recevoir de prix, » que sera-ce, je vous le demande, d'avoir vendu le Maître du monde lui-même pour des choses sans valeur? C'est ce que font les pécheurs. La dignité des âmes que les impies regardent comme vénales, augmente aussi la gravité du péché. Car si ce que l'on achète avec de l'or vaut de l'or, ce qui a été acheté avec le sang de Jésus-Christ vaut le sang de Jésus-Christ. Le Seigneur s'en plaint lui-même, quand il dit, *Ps.* LXI, 5 : « Ils ont entrepris de me déprécier. » Car le prix de nos âmes est le sang du Christ, et ils le déprécient, ceux qui échangent leurs âmes contre des choses viles, et aussi ceux qui portent les autres à commettre le péché.

Dieu est à l'âme ce que l'âme est au corps. De là ces paroles de saint Augustin : Vous n'avez pas des entrailles de pitié, si vous pleurez un corps dont l'âme s'est retirée, et si vous ne pleurez pas une âme que Dieu a abandonnée. Et pour que vous jugiez des choses invisibles par les choses visibles, voyez à quoi ressemble un corps dont l'âme s'est retirée, et par là vous pourrez vous faire un idée de ce qu'est une âme que Dieu a abandonnée. On peut juger par cet argument de la laideur du péché, et du malheur de la nature humaine après le péché. Car l'âme est semblable à un corps dont l'âme s'est retirée. On voit aussi par là que les péchés des hommes demandent plutôt de la commisération que de la colère. En effet qui ne pleurerait en voyant la laideur et l'odeur infecte de cette âme qui est morte et abandonnée de Dieu.

« Fuyez le péché comme un serpent, *Eccli.* XXI, 2 et seq., car si vous en approchez il s'emparera de vous. » Ce qu'un autre traduit ainsi : « Si vous en approchez il vous mordra. » En effet

ses dents sont des dents de lion, qui tuent les âmes des hommes. Tout péché est comme une épée à deux tranchants, et la plaie qu'il fait est souvent incurable. » On dit que c'est une épée à deux tranchants, parce que souvent il blesse non-seulement l'âme mais même le corps. Ce que nous traduisons par, *Ps.* IV, 5 : « Mettez-vous en colère contre votre aveuglement et cessez de pécher, » d'autres le rendent ainsi de l'hébreu : « Tremblez et cessez de pécher. » Par ces paroles, le Prophète veut nous faire voir que non-seulement nous devons fuir le péché, mais que nous devons ajouter à la fuite la crainte et l'horreur ; de sorte qu'il ne faut pas fuir le péché lentement et avec mollesse, mais comme si c'était un serpent.

Le propre du péché est d'abattre et d'affaiblir la vertu et la force de l'âme. Aussi, au lieu du texte de la Vulgate, *Ps.* XXX, 11 : « Toute ma force s'est affaiblie par la pauvreté, » saint Jérôme traduit ainsi de l'hébreu : « Toute ma force s'est affaiblie par le péché, et mes os se sont desséchés. » C'est pourquoi le Seigneur, par la bouche d'Isaïe, fait cette menace aux pécheurs, *Isa.* I, 31 : « Et votre force sera comme l'étoupe sèche. » Car de même que Samson, après avoir eu les cheveux coupés, est devenu aussi faible que les autres hommes, de même le pécheur, après avoir perdu la grâce par le péché, est facilement vaincu par les ennemis de son salut, et tombe dans toutes sortes de crimes.

Ces paroles du Prophète nous indiquent les quatre sortes de maux qui arrivent aux pécheurs, *Ps.* XXXIV, 5 et 6 : « Qu'ils deviennent comme la poussière emportée par le vent ; et que l'ange du Seigneur les pousse en les serrant de fort près. Que leur chemin soit obscur et glissant, et que l'ange du Seigneur soit attaché à les poursuivre. » Car notre chair est glissante, quand elle est portée aux plaisirs et qu'elle s'y laisse aller facilement. Les ténèbres désignent l'aveuglement des esprits pervers, ténèbres qui leur cachent les dangers et les précipices ; et le démon les pousse quand ils marchent dans les ténèbres et dans un chemin glissant. C'était assez pour leur perte qu'ils marchassent dans un chemin glissant. Que sera-ce donc quand ils seront poussés par un ennemi très-fort en marchant dans un chemin

glissant et au milieu des ténèbres? Qui donc pourra espérer de s'arrêter dans ce chemin glissant, dans cette nuit obscure et poussé par un tel ennemi, à moins que par des prières assidues, il ne s'applique à obtenir le secours de Dieu. Mais le Seigneur fait entendre la même chose et plus brièvement quand il dit : « Qu'ils deviennent comme la poussière emportée par le vent. » Qu'y a-t-il de plus mobile que la poussière qui est dispersée çà et là par le vent le plus léger? Mais tel est le cœur des méchants; il est entraîné dans tous les crimes par le plus léger souffle des passions. C'est par la même raison que dans le psaume premier le méchant est comparé à la poussière « que le vent disperse de dessus la face de la terre. » Cette comparaison ne se rapporte pas seulement à l'instabilité de la fortune des méchants, mais aussi à la propension et à la facilité qu'ils ont de commettre le péché. Car une fois qu'ils ont perdu la grâce par le péché, ils tombent dans un autre crime quelconque pour le plus petit motif. De là ces paroles, *Eccli.* III, 29 : « Le pécheur ajoutera péchés sur péchés. » Qui donc ne redouterait de passer sa vie dans un état si dangereux? La pensée que nous commettons le mal en présence de Dieu qui voit tout, doit surtout nous éloigner du péché. Car nous lisons, *Ps.* LXXXIX, 8 : « Vous avez mis nos iniquités en votre présence; et vous avez exposé toutes les œuvres de ténèbres que nous avons faites durant le cours de notre vie à la lumière de votre visage; » c'est-à-dire : Vous avez toujours devant les yeux et à la portée de votre vue l'immense série de nos fautes et la longue chaîne de tous nos vices. Le Seigneur augmente la gravité de nos péchés en y ajoutant cette circonstance, *Isa.* LXV, 12 : « Et vous avez fait le mal devant mes yeux. » Et encore, *Jerem.* XXIX, 23 : « C'est moi-même qui suis le juge et le témoin, dit le Seigneur. »

La principale laideur du péché consiste en ce que nous méprisons les lois de Dieu. C'est ce que nous indiquent ces paroles de David, *Ps.* L, 6 : « J'ai péché contre vous seul; » comme si ce n'était rien d'avoir commis des violences contre les hommes par les crimes d'homicide et d'adultère, il ne se plaint et ne se lamente que d'avoir péché contre Dieu qui défend de telles choses. Car toute autre laideur, quand même elle aurait pour objet la

destruction du genre humain tout entier, est très-faible et pour ainsi dire nulle en comparaison de celle-ci.

Celui qui ne profite pas du châtiment infligé aux autres pour leurs crimes, pèche plus grièvement et doit être puni en conséquence. De là ces paroles de Lamech, *Gen.* IV, 23 et 24 : « Parce que j'ai tué un homme qui m'a blessé et un jeune homme qui m'a fait des meurtrissures, vous n'avez pas lieu de craindre, car si la mort de Caïn sera vengée sept fois, celle de Lamech le sera septante fois sept fois. » Car comme Lamech avait inventé le premier les armes de fer, ses femmes craignaient qu'il en fût puni par la vengeance divine ; c'est pourquoi, fort de son innocence, il se défend en disant : « Parce que j'ai tué un homme, etc. A la place de : *Quoniam occidi virum*, etc., il y en a qui lisent : *Si occidi virum*, etc., et ce mot *si*, chez les Hébreux, a la force d'une négation, comme dans ce passage : *Si introibunt in requiem meam. Ps.* XCIV, 11. « Qu'ils n'entreraient pas dans le lieu de mon repos. » Il veut donc dire : Je n'ai pas comme Caïn porté des mains homicides sur quelqu'un ; si je l'avais fait, connaissant son crime, je mériterais d'être puni plus sévèrement et plus rigoureusement.

Les filles de Loth enivrèrent leur père avant de le faire tomber dans ce détestable inceste auquel cet homme juste n'aurait jamais succombé de sang froid. Le démon, par la même astuce, s'efforce d'enivrer les hommes par l'amour du monde, et de les aveugler de toutes façons avant de les précipiter dans le péché mortel. Autrement aucun homme, qui aurait les yeux ouverts pour voir la laideur horrible et détestable du péché, n'y tomberait facilement. Car on peut dire avec vérité du péché : « Quiconque te verra, s'éloignera de toi. »

Les méchants connaîtront l'amour de Dieu comme punition de leurs crimes. Il est dit que le Seigneur voulant détruire le monde par le déluge à cause de ses péchés, fut touché de douleur au fond de son cœur. Or la douleur naît de l'amour ; en effet il n'aurait pas ressenti de douleur s'il ne nous avait pas aimés ; cependant l'Ecriture dans ce passage parle de Dieu comme s'il s'agissait d'un homme, car il faut comprendre la douleur de Dieu

autrement que la nôtre. Ce qu'il ajoute nous montre quel était cet amour et cette haine : « En prévision de l'avenir, » dit-il. Car c'était un avertissement suffisant pour détester le péché, d'avoir détruit le monde entier par les eaux du déluge à cause du péché. Et cependant les hommes sont frappés d'un tel aveuglement qu'ils ne sont pas détournés du péché par cet exemple.

Les travaux et les peines nombreuses qui arrivèrent aux enfants d'Israël sous le roi Pharaon qui n'avait pas connu Joseph, nous montrent quelle est la misérable condition de ceux qui persévèrent longtemps dans le péché. Mais quand l'esprit qui reconnaît le vrai Joseph, c'est-à-dire le Christ, a établi son règne dans notre âme, nous ne sommes affligés d'aucune peine; au contraire si, comme le dit Origène, Pharaon, c'est-à-dire le prince de ce monde règne en nous, alors nous sommes affligés, nous sommes forcés d'être les esclaves des œuvres terrestres, alors nos enfants mâles sont tués et nos filles sont conservées, nous sommes obligés de bâtir les villes de Pharaon, et l'on nous donne des maîtres pour nous diriger dans cet ouvrage. Si donc vous vous attachez aux œuvres du siècle, si vous faites des œuvres terrestres, si vous vous plongez dans la fange, comprenez et sachez qu'un nouveau roi s'est élevé en vous, un roi qui ne connaît pas Joseph, qui vous force à travailler pour lui, qui vous fait parcourir les terres et les mers, et troubler les éléments par votre cupidité; c'est ce roi d'Egypte qui vous pousse à faire retentir le forum de vos querelles, à ennuyer vos voisins par des procès pour une petite motte de terre, à tendre pour ainsi des embûches à la chasteté, à tromper l'innocence, à commettre des crimes honteux dans votre maison, des cruautés au dehors, et des choses infâmes au dedans de votre conscience. Voilà ce que dit Origène.

Notre vie spirituelle ne repose pas moins sur le secours surnaturel de Dieu, que ce monde inférieur et matériel ne repose sur les astres et les mouvements du ciel. Nous voyons que nos corps sont incommodés et reçoivent différentes impressions désagréables lorsque le soleil se cache même pour fort peu de temps; que faut-il donc penser d'une âme qui est restée dans les

ténèbres pendant plusieurs années, loin du Christ, le soleil de justice, âme qui a souffert d'une éclipse non d'une heure mais de plusieurs années. Si, lorsque le Seigneur s'est retiré à peu près pendant une heure, le Prophète royal s'écrie, *Ps.* XXIX, 8 : « Vous avez détourné votre visage de moi, et j'ai été tout rempli de trouble ; » que faut-il penser de ce que doivent souffrir ceux à qui le Seigneur a retiré les rayons de sa lumière pendant beaucoup d'années.

Ces paroles du Prophète nous indiquent combien la vie des méchants est difficile et pleine d'ennuis, *Ps.* XIII, 3 : « Toutes leurs voies sont pleines d'oppression et d'affliction, et ils n'ont point connu la voie de la paix. » Et celles-ci, *Eccli.* XXI, 11 : « Le chemin des pécheurs est uni et pavé de pierres ; mais il conduit à l'enfer, aux ténèbres et aux supplices éternels. » De là ces paroles de Jérémie, *Jerem.* XVI, 13 : « Je vous chasserai de ce pays, je vous transporterai dans une terre qui vous est inconnue, comme elle l'a été à vos pères ; et vous servirez là jour et nuit des dieux étrangers » (c'est-à-dire l'avarice, la luxure, l'ambition, etc.), « qui ne vous donneront aucun repos. » Car ce que chacun honore au-dessus de tout, c'est son Dieu. C'est aussi à cela que se rapporte ce passage du Deutéronome, *Deut.* XXVIII, 47 et 48 : « Parce que vous n'aurez point servi le Seigneur votre Dieu, avec la reconnaissance et la joie du cœur que demandait cette abondance de toutes choses qu'il vous avait donnée, vous deviendrez l'esclave d'un ennemi que le Seigneur vous enverra ; vous le servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité et dans le besoin de toutes choses ; et il vous fera porter un joug de fer. » Tous ceux qui se sont éloignés de Dieu pour se livrer au service du démon, souffrent tout cela spirituellement. C'est encore à cela que se rapportent ces paroles de l'Ecclésiaste, *Eccle.* II, 26 : « Dieu a donné à l'homme qui lui est agréable, la sagesse, la science, la joie : et il a donné au pécheur l'affliction et les soins inutiles en le livrant à son avarice, afin qu'il amasse sans cesse, qu'il ajoute bien sur bien, et qu'il le laisse ensuite à un homme qui sera agréable à Dieu. » On voit clairement par là que la vie des hommes pieux est beaucoup plus heureuse que celle des

impies. On peut aussi tirer la même conclusion, de la différence que Salomon établit entre les bons et les méchants, *Eccle.* II, 14 : « Les yeux du sage, » dit-il, « sont à sa tête, mais l'insensé marche dans les ténèbres. » En effet l'homme pieux et sage fait tous ses efforts et met tous ses soins pour ne pas obéir au mouvement impétueux et aveugle des passions, mais pour se diriger selon l'esprit et la raison ; tandis que les impies font le contraire, ils se laissent conduire par les passions à la manière des bêtes. Dans le premier cas on marche à la lumière, dans le second on marche dans les ténèbres, ou du moins en aveugle. Puisqu'il en est ainsi, que pourrions-nous espérer d'un homme qui marcherait dans les ténèbres les plus épaisses, sans guide, à travers des lieux glissants, rudes et escarpés ? Qu'il tomberait à chaque pas, qu'il se blesserait, qu'il roulerait dans les précipices. Mais qu'est-ce que cette vie, sinon un chemin très-escarpé, plein de creux et de précipices, dans lequel il est dit que toute créature est placée comme un filet et comme un piége pour les pieds des insensés ? Dans combien de maux ne tombera-t-il donc pas nécessairement, celui qui marche dans ce chemin en fermant les yeux de sa raison et de son jugement ? D'autant plus que nos passions recherchent toujours non ce qui est permis, non ce qui leur est nécessaire, mais ce qui leur plaît ? D'où naissent donc, je vous le demande, les homicides, les chaînes, les prisons, les maladies innombrables et incurables, les taches des familles, leur deshonneur, d'où naissent enfin tant de guerres, tant de massacres d'hommes, si ce n'est des passions humaines ? Qui doute qu'ils ne soient exempts de tous ces maux, ceux qui, après avoir réprimé leurs passions, se dirigent par la raison et le jugement seuls ? De là on peut conclure facilement que la vie des méchants, bien qu'agréable en apparence, est plus dure et plus pénible en beaucoup de cas que celle des hommes pieux.

Ces paroles de l'Ecclésiastique nous indiquent que tout se tourne en mal pour les méchants, *Eccli.* XLI, 11 et 12 : « Malheur à vous, hommes impies, qui avez abandonné la loi du Seigneur, qui est le Très-Haut. Quand vous êtes nés, vous êtes nés dans la malédiction ; et quand vous mourrez, vous aurez la malédiction

pour votre partage. » C'est pourquoi tout conspirera pour leur mal, tandis que pour les hommes pieux tout conspirera pour leur bien. C'est encore à cela que se rapporte ce passage du même auteur sacré, *Eccli.* XXVII, 11 : « Le lion est toujours au guet pour surprendre sa proie : ainsi le démon, qui est le prince du péché, à ceux qui commettent l'iniquité, » sous-entendez, tend des piéges pour les tromper et pour les précipiter encore plus avant dans le mal. De là ces paroles, *Gen.* IV, 7 : « Si vous faites bien, vous en serez récompensé, et si vous faites mal, le péché sera aussitôt à votre porte. » Mais le péché appelle le châtiment du péché, et il n'est presque jamais en retard.

Origène nous a fait voir que le péché est un mal plus grand que tout autre par l'exemple de Jacob qui ne voulut pas accorder son fils Benjamin à Ruben qui le lui demandait, en disant : Tuez mes deux enfants si je ne vous le ramène pas vivant. Mais Jacob l'accorda aussitôt à Juda qui le lui demanda, en disant : Je consens que vous ne me pardonniez jamais cette faute, si je ne vous le ramène pas. C'est sans doute parce que le père pensait que le mal que Judas attirait sur lui était plus grand que celui de Ruben.

« J'ai exposé, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, XII, 7, mon âme qui m'était chère entre les mains de ses ennemis. » D'autres traduisent ainsi le même passage : « J'ai exposé l'amour de mon âme entre les mains de ses ennemis. » C'est ainsi que le Seigneur appelle son peuple, et qu'il montre la force de son amour pour lui. Cependant la malice du péché est telle qu'il livre cette âme si chère entre les mains des Chaldéens pour la piller, pour la tourmenter et pour la détruire complètement ; qu'il la livre enfin aux démons pour être torturée éternellement dans l'enfer.

Le grand fleuve Hypanis, dont parle Virgile dans ses Géorgiques, roule des eaux très-douces ; cependant toute son eau est viciée et rendue amère par un petit ruisseau amer qui s'y jette. Qu'y a-t-il de plus semblable au péché originel, par lequel la masse tout entière du genre humain a été infectée ?

## X.

### Occasions du péché.

De même que les gens parfaits ne doivent pas fuir leurs voisins qui sont pervertis, parce qu'ils peuvent les ramener dans le droit chemin, tandis qu'eux-mêmes ne peuvent jamais être entraînés à la perversité ; de même tous ceux qui se sentent faibles doivent éviter la société des méchants, de peur qu'ils ne trouvent du plaisir à imiter le mal qu'ils voient souvent et qu'ils ne sont pas capables de corriger.

Il n'est pas très-louable d'être bon avec les bons ; mais ce qui l'est, c'est d'être bon avec les méchants. Car de même que c'est une faute grave de n'être pas bon au milieu des bons, de même on mérite de grands éloges quand on reste bon au milieu des méchants. S. Grégoire, *de la Condition mortelle des hommes ; sur ce passage* : « Il y avait un homme juste dans le pays de Hus, etc. »

La victoire est incertaine quand on combat au milieu des armes ennemies, et il est impossible de ne pas brûler quand on est entouré de flammes. S. Augustin, *du Célibat des clercs.*

Celui qui ne se trouve pas au milieu des voluptés est moins aiguillonné par la volupté. Celui qui ne voit pas de richesses est moins tourmenté par l'avarice. Id., *ibid.*

Si vous vous placez près d'un serpent, vous ne serez pas longtemps sans être blessé ; si vous vous tenez devant le feu, quand même vous seriez de fer, vous finirez par fondre ; celui qui s'expose au danger, ne sera pas longtemps en sûreté. Par la fréquentation habituelle, l'homme pèche bientôt. Souvent la familiarité a lié d'affection et a fourni l'occasion de pécher ; souvent ce que la volonté n'a pu obtenir, l'assiduité l'a gagné. S. Isidore, *Soliloques.*

Vous ne serez jamais en sûreté si vous enfermez un voleur avec votre trésor ; de même l'agneau ne sera pas sans danger s'il habite la même caverne que le loup. Celui qui a introduit l'ennemi dans ses propriétés a voulu être attaqué, et celui qui a ouvert son habitation pour y faire entrer son adversaire a approché

l'épée de sa poitrine. S. Jérome, *de la Résidence des clercs avec les femmes.* Et contre ceux qui recherchent les liaisons suspectes, le même saint Jérôme cite ce passage des Proverbes de Salomon, *Prov.* VI, 27 : « Un homme peut-il cacher le feu dans son sein sans que ses vêtements en soient consumés, ou peut-il marcher sur les charbons sans se brûler la plante des pieds? » Id., *à Eustoch.*

Le même Père écrit à Eustochie : Je vous supplie devant Dieu et devant Jésus-Christ de ne pas porter en public les vases du temple du Seigneur qu'il a été permis de voir aux prêtres seuls, de peur que quelque profane n'aperçoive les trésors du temple de Dieu. Oza ayant porté la main sur l'arche qu'il ne lui était pas permis de toucher, fut jeté à terre, frappé de mort subite. L'ombre nous a précédé; maintenant nous avons la vérité : l'Epouse du Christ est l'arche du nouveau Testament garnie d'or non seulement au dedans, mais au dehors, et gardienne de la loi du Seigneur. De même que dans l'arche de l'ancien Testament il n'y avait que les tables de la loi, de même aussi qu'il n'y ait en vous que la pensée de la loi de Dieu. Car le Seigneur veut se reposer et s'asseoir sur ce propitiatoire comme sur un chérubin. Id., *ibid.*

### Réflexions de l'auteur.

Salomon nous ordonne d'éviter avec le plus grand soin non-seulement le péché mais même les occasions du péché quand il dit, *Prov.* IV, 14, 15 : « Ne regardez point avec plaisir les sentiers des impies, et que la voie des méchants ne vous agrée point. Fuyez-la, n'y passez point; détournez-vous en, et ne vous y arrêtez point. » Voyez comme il insiste, comme il nous presse pour nous détourner de toute occasion dangereuse. Un peu plus loin, parlant des femmes de mauvaise vie, il dit, *Prov.* V, 8 : « Eloignez d'elles votre voie, et n'approchez point de la porte de leur maison. » Il a voulu par ces paroles éloigner toutes les occasions de pécher. Au reste l'Ecclésiastique s'exprime ainsi sur la société des femmes, *Eccli.* XLII, 12-15 : « Ne demeurez point au milieu des femmes. Car, comme le ver s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité de l'homme vient de la femme. De sorte qu'un homme qui vous fait du mal vaut mieux qu'une femme qui vous

fait du bien et qui devient pour vous un sujet de confusion et de honte. » Cela paraît devoir se rapporter à l'intimité et à l'habitation avec les femmes dont il était question.

Vous trouverez beaucoup de choses sur ce sujet au chapitre IX de l'Ecclésiastique.

L'Ecclésiaste montre par une comparaison très-juste quel est le danger de ceux qui vivent parmi les occasions de péché, *Eccle.* X, 8, 9 : « Celui, dit-il, qui a creusé le fossé y tombera, et celui qui détruit la haie sera mordu du serpent ; celui qui transporte les pierres en sera meurtri, et celui qui fend le bois en sera blessé. » Par ces paroles, Salomon nous avertit d'éviter les différentes occasions de péché. Les serpents ont coutume de se cacher dans les ronces et les épines des haies et de mordre ceux qui renversent ces haies. La même chose arrive spirituellement à celui qui vit au milieu des occasions du péché.

Parmi les trois ennemis de l'âme on compte le monde, c'est-à-dire la société des hommes mauvais ; or le Prophète montre combien cette société est puissante pour nous corrompre quand il dit, *Ps.* XI, 2, 3 : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre, car les vérités ont été altérées par les enfants des hommes ; » ou bien, comme d'autres le traduisent de l'hébreu : « Il n'y a plus de fidèles parmi les fils des hommes. Chacun ne dit que des choses vaines à son prochain ; leurs lèvres sont pleines de tromperies ; et ils parlent avec un cœur double. » Il y a une glose qui explique ainsi ce passage : Comme la droiture de ceux avec qui nous vivons a une très-grande force pour nous porter à la piété et à la vertu ; si nous passons notre existence avec les hommes impurs et pervers, il peut se faire que nous soyons bientôt entraînés à suivre leurs mœurs et leurs habitudes. C'est pourquoi, Seigneur, je vous prie avec non moins d'instance de préserver ma vie des embûches des ennemis que de conserver mon âme pure des vices et de la corruption de ce siècle ; que les mœurs et les exemples pervers des autres ne me corrompent point, et qu'à leur exemple, je ne tombe pas dans quelque faute honteuse.

Saint Augustin nous fait voir le danger des mauvaises occa-

sions quand, dans ses *Confessions*, il nous parle d'Alype, son ami particulier, qui avait horreur d'assister aux jeux du cirque, et qui, y ayant été entraîné par les pressantes sollicitations de ses amis, leur dit qu'il y assisterait seulement de corps, mais que son esprit en serait très-éloigné. Il y demeura donc les yeux fermés ; mais les ayant ouverts en entendant les applaudissements extraordinaires du peuple, il fut tellement épris de la vue de ces jeux, qu'il sortit de ce lieu tout autre qu'il n'y était entré. Tant le sens de la vue nuit quelquefois à l'âme.

Le Seigneur nous avertit d'éviter absolument toute occasion de péché, en parlant ainsi aux enfants d'Israël, *Num*. XXXIII, 51, 52, 53, 55, 56 : « Quand vous aurez passé le Jourdain, et que vous serez entrés dans le pays de Chanaan, exterminez tous les habitants de ce pays-là ; brisez les pierres érigées en l'honneur des faux dieux, rompez leurs statues, et renversez tous leurs hauts lieux, pour purifier ainsi la terre, afin que vous y habitiez; car je vous l'ai donnée, afin que vous la possédiez. Que si vous ne voulez pas tuer tous les habitants du pays, ceux qui en seront restés vous deviendront comme des clous dans les yeux, et comme des lances aux côtés, et ils vous combattront dans le pays que vous devez habiter ; et je vous ferai à vous-mêmes tout le mal que j'avais résolu de leur faire. » On peut tirer la même conclusion de l'exemple de Dina, qui, ayant quitté la retraite tutélaire de la maison paternelle et désirant voir les filles d'un pays étranger, fut violée par le fils du prince de ce pays, et fut cause ensuite d'une grande dévastation et d'un grand massacre. Ne vous fiez jamais sur la sécurité de votre conscience, car quoiqu'il n'y ait aucun péril qui vienne de votre part, vous pouvez en rencontrer de la part des autres. S'il vous semble que vous soyez sans danger, il n'en est pas de même pour les autres.

Le Seigneur a coutume de défendre dans sa loi non-seulement les péchés, mais tout ce qui approche du péché, quand même la chose, par sa nature, ne serait pas un péché. Ainsi aux Nazaréens, auxquels le vin était interdit, il défendit tout ce qui approchait du vin, depuis le raisin sec jusqu'à un pépin. En quoi cet exemple peut-il nous être utile, pour la religion, si ce n'est à nous pré-

munir contre le danger? Pour la même raison, quand il défendit l'idolâtrie, il défendit aussi de toucher l'or dont les idoles sont faites. Et comme quelques Juifs qui, sous la conduite de Judas Machabée étaient allés combattre contre Gorgias, n'avaient pas voulu observer ce précepte, on rapporte qu'ils tombèrent morts au premier choc. Car tandis qu'on cherchait les corps de ceux qui avaient été tués au combat, on découvrit qu'ils avaient pris des choses consacrées aux idoles, ce qui avait été la cause de leur mort. Voyez II *Mach.* XII.

De même que le feu est caché dans les veines de la pierre et qu'en frappant celle-ci avec du fer on en fait sortir des étincelles, de même les germes des péchés et le feu des passions sont cachés dans nos membres; et l'on voit paraître ces péchés quand il se présente des occasions. C'est pourquoi nous devons avoir grand soin d'éviter toutes les occasions du péché, de peur que, avec les occasions, nous ne fassions sortir le feu des passions qui est caché dans nos membres.

## XI.

### Société des bons et des méchants.

De même que le mauvais air respiré continuellement infecte le corps, de même de mauvais discours tenus assidûment infectent les âmes faibles; de sorte qu'elles se corrompent par la délectation des mauvaises actions et par la curiosité d'entendre sans cesse de mauvais discours. S. Grégoire, *sur Ezéchiel.*

Il est salutaire d'être bon parmi les bons, mais il est louable d'être bon parmi les méchants : car dans le premier cas, il y a autant de bonheur que de sécurité, et dans le second, il y a autant de vertu que de dificulté. C'est comme si l'on touchait de la poix sans en être souillé, comme si l'on marchait dans le feu sans en être atteint. S. Bernard, *Lettres.*

En toutes choses, prenez conseil, non de tout le monde, ni du premier venu, mais des gens de bien. Qu'ils soient vos conseillers, obéissez-leur, et recherchez leur société; qu'ils soient les témoins et les gardiens de votre vie et de votre vertu. Id., *ibid.*

Nous devons nous féliciter de ce que les méchants sont retran-

chés de l'Eglise, de peur que les colombes, les brebis du Christ ne soient envahies par leur contagion cruelle et empoisonnée. On ne peut allier ni joindre ensemble l'obscurité et la lumière, la pluie et le beau temps, la guerre et la paix, la stérilité et la fécondité, la sécheresse et les sources d'eau, la tempête et la tranquillité. S. CYPRIEN, *de la Simplicité des prélats.*

Quand les bons fréquentent les méchants, ils contractent beaucoup plus facilement leurs vices qu'ils ne leur communiquent leurs vertus. S. NIL.

Sur ce verset des Psaumes : « Retirez-vous de moi, méchants, » Cassien fait cette réflexion : Quand vous voyez que quelqu'un ne veut pas se convertir, le seul remède c'est de l'éviter si vous pouvez. CASSIEN.

De même que les chevaux qui courent ensemble cherchent mutuellement à se surpasser de vitesse, de même dans la société des gens de bien, on s'excite mutuellement à la vertu. S. JEAN CLIMAQUE.

« Ma mère et mes frères sont ceux qui font la volonté de mon père qui est dans les cieux. » Qu'il soit votre père, celui qui peut et qui veut vous aider à déposer le fardeau de vos péchés ; que votre mère soit la sainte componction qui lave vos souillures ; que votre frère soit celui qui travaille et qui combat avec vous pour parcourir la route du ciel ; cherchez une compagne et une épouse qui ne se sépare jamais de vous, le souvenir de la mort. Que vos fils soient les gémissements amers du cœur ; que votre esclave soit votre corps. Faites vos amis des vertus angéliques, qui pourront vous être utiles au moment de votre départ de cette vie, si vous les avez mises dans votre intimité. Telle est la genèse de ceux qui cherchent Dieu. Tels sont donc les parents que vous devez adopter à la place de ceux que vous laissez. Id.

### Réflexions de l'auteur.

De même que dans un concert très-agréable d'un grand nombre de voix, il suffit d'une seule voix fausse pour détruire toute l'harmonie, de même il suffit d'un seul méchant dans une assemblée et dans une société de gens de bien qui ont

les mêmes goûts et les mêmes habitudes, pour détruire entièrement la concorde qui existe dans cette société. C'est pourquoi Salomon dit, *Prov.* XXII, 10 : « Chassez le railleur, et les disputes s'en iront avec lui : alors les plaintes et les outrages cesseront. » L'Apôtre dit de même, I *Cor.* V, 6 : « Un peu de levain aigrit toute la pâte. » En effet la nature du mal est très-puissante. Car comme nous sommes tous portés au mal à cause de la maladie du péché originel, nous tombons facilement dans le péché quand nous recevons quelque légère impulsion. Enfin une petite quantité de vinaigre est plus puissante pour corrompre un tonneau d'excellent vin, que ce tonneau tout entier pour changer en vin cette petite quantité de vinaigre : tant il est vrai que la force de destruction a plus de pouvoir que celle de régénération.

L'Ecclésiastique nous engage par ces paroles à rechercher la société des hommes pieux, *Eccli.* VI, 36 : « Si vous voyez un homme sensé, allez le trouver dès le point du jour ; et que votre pied presse souvent le seuil de sa porte. » Au contraire, il parle ainsi de la société des méchants, *Eccli.* XIII, 1 : « Celui qui touche la poix en sera gâté ; et celui qui se joint au superbe deviendra superbe. » Et encore, *Prov.* XIII, 20 : « Celui qui marche avec les sages deviendra sage ; l'ami des insensés leur ressemblera. » C'est aussi à cela que se rapporte ce passage de l'Ecclésiastique, XII, 13 : « Qui aura pitié de l'enchanteur, lorsqu'il sera piqué par le serpent, et de tous ceux qui s'approchent des bêtes, lorsqu'ils en seront mordus ? Ainsi l'on n'aura pas compassion de celui qui s'unit avec le méchant, et qui se trouve enveloppé dans la punition de ses péchés. » Il nous montre par ces paroles qu'il y a autant de danger à demeurer avec des méchants qu'avec des serpents et des bêtes féroces. C'est pourquoi il ajoute un peu plus loin, *Eccli.* XIII, 21 et 22 : « Comme le loup n'a point de commerce avec l'agneau, ainsi le pécheur n'en a point avec le juste. Quel rapport a un homme saint avec un chien ? Il dit un peu plus haut de la société des bons, XIII, 2 : « Celui qui se lie à un plus vertueux que lui prend l'engagement de devenir bon. »

Le Prophète nous montre par ces paroles avec quel soin nous

devons éviter de demeurer avec les méchants, *Ps.* c, 5 et 7 : « Je ne mangeais point avec ceux dont l'œil est superbe et le cœur insatiable. Celui qui agit avec orgueil ne demeurera point dans ma maison ; comme celui qui profère des paroles injustes n'a pu se rendre agréable à mes yeux. » Car il en connaissait le danger, et il le décrit ainsi, *Ps.* cv, 35 et 36 : « Ils se mêlèrent parmi les nations. Ils apprirent à les imiter dans leurs œuvres et ils adoraient leurs idoles sculptées : ce qui fut pour eux une occasion de scandale. » C'est pour cela que le Seigneur dans sa loi défendit avec tant de sévérité à son peuple de se marier avec les femmes du pays de Chanaan. « Car, » dit-il, III *Reg.* xi, 2, « elles vous pervertiront le cœur très-certainement, pour vous faire adorer leurs dieux. » C'est parce que Salomon négligea cette précaution qu'il tomba misérablement. C'est pour cela que le Seigneur, par la bouche de son prophète, dit à Josaphat qui s'était lié d'amité avec le perfide Achab, II *Paralip.* xix, 2 et 3 : « Vous donnez du secours à un impie, et vous faites alliance avec ceux qui haïssent le Seigneur, vous vous étiez rendu digne pour ce sujet de la colère de Dieu. Mais il s'est trouvé des bonnes œuvres en vous, etc... » Le Prophète se souvenant de ce précepte, dit, *Ps.* c, 6 : « Mes yeux ne regardaient sur la terre que ceux qui étaient vraiment fidèles, afin de les faire asseoir près de moi ; et je n'avais pour ministre que celui qui marchait dans une voie innocente. »

L'Epouse des Cantiques déclare combien est nuisible pour l'Eglise la société des méchants, quand elle dit, *Cant.* i, 5 : « Ne vous étonnez pas que je sois brune, car c'est le soleil qui m'a ôté ma première couleur, lorsque les enfants de ma mère se sont élevés contre moi. » Elle assigne deux causes à sa laideur, l'une qui vient de l'ardeur de la concupiscence charnelle, et qui est indiquée par le soleil, l'autre, de la société des méchants qui s'élèvent contre les bons et les portent au mal par leurs mauvais exemples, par leurs conseils, par leurs railleries, par leurs flatteries et par différentes provocations. De là cette parole : « L'homme est pour l'homme un démon. » De là celle-ci : « L'homme est pour l'homme un dieu. » De là encore ce passage, *Matth.* xxiv, 12 :

« Parce que l'iniquité des hommes sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira. »

Le Seigneur nous déclare figurativement par ces paroles avec quel soin nous devons éviter la compagnie des méchants de peur qu'ils ne communiquent aux autres leur contagion, *Num.* v, 2 et 3 : « Ordonnez aux enfants d'Israël de chasser du camp les lépreux, ceux qui sont incommodés de la gonorrhée et ceux qui sont devenus impurs, pour avoir touché un mort, ou pour avoir assisté à ses funérailles. Chassez-les du camp, que ce soit un homme ou une femme, de peur qu'ils ne souillent le lieu dans lequel je demeure au milieu de vous. » Si nous devons prendre de telles précautions pour conserver la santé du corps, que devrons-nous faire pour la santé de notre âme, qui se souille si facilement au contact des méchants? Car les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, et le langage des hommes pervers est comme une gangrène qui répand insensiblement sa corruption. Le Seigneur nous montre encore la même chose dans le chapitre XI du Lévitique, sous la figure des animaux purs et impurs. Origène explique ce passage, comme il le fait des autres, avec beaucoup d'art; je citerai ici quelques-unes de ses paroles, afin que les orateurs apprennent par là la manière de traiter les allégories et le sens mystique des Ecritures ainsi que la forme qu'il faut donner à ces compositions. Origène dit donc dans sa septième homélie sur le Lévitique. Examinons maintenant ce que nous venons de lire sur les animaux purs et impurs. Mais dans cet examen, nous avons besoin du témoignage des saintes Ecritures, de peur que quelqu'un ne s'imagine que je veuille faire violence au sens des mots pour appliquer aux hommes ce qui a été dit dans la loi, des animaux. Afin donc que personne ne croie que je corromps les Ecritures à l'aide du langage humain, je vais invoquer ici l'autorité de l'Apôtre qui dit que tout a été annoncé aux Juifs par figures. Je prendrai pour exemple cette nappe carrée en forme de vase qui fut montrée à saint Pierre. Car il monta sur le haut de la maison pour prier, c'est-à-dire, qu'étant déjà mort avec le Christ, il recherchait les choses d'en haut. Il fut donc ravi en extase et vit une grande nappe liée par

les quatre coins qui descendait du ciel en terre, où il y avait de toutes sortes d'animaux à quatre pieds, des bêtes sauvages, des reptiles de la terre, et des oiseaux du ciel. Et Origène montre aussitôt d'après ce passage ce que l'on doit entendre par les animaux purs et impurs, les hommes souillés de péché et ceux qui ne le sont pas. Donc par l'aigle, l'épervier et les autres oiseaux semblables, qui vivent de rapines et qui convoitent ardemment la chair des animaux morts, nous devons entendre les voleurs et les hommes emportés, qui cherchent à surprendre le patrimoine des autres. Par le hibou, la chauve-souris et par tous les oiseaux qui aiment les ténèbres et détestent la lumière, nous devons entendre ceux qui commettent de mauvaises actions. En conséquence, chaque homme par ses paroles et par ses exemples, présente à son prochain des mets purs ou impurs. Si, d'après cette interprétation, nous disons que le Dieu tout-puissant a donné des lois aux hommes, je pense que cette législation paraîtra digne de la majesté de Dieu. Mais, si nous nous attachons à la lettre, et si nous voyons le sens que les Juifs ou le vulgaire prennent dans la loi, je rougis de dire et d'avouer que Dieu ait porté de telles lois. Car les lois des hommes, par exemple celles des Romains, des Athéniens et des Lacédémoniens, sont plus convenables et plus raisonnables. Mais si nous interprétons cette loi selon le sens que nous enseigne l'Eglise de Dieu, alors cette loi s'élève au-dessus de toutes les lois humaines, et nous fait croire qu'elle est vraiment la loi de Dieu. Voilà ce que dit Origène. Ces lois nous montrent donc symboliquement que nous ne devons pas ressembler à ceux qui sont représentés par de tels animaux, que nous devons nous abstenir de les fréquenter et de vivre avec eux, de peur que nos âmes ne soient souillées par leurs mœurs corrompues.

Le même Origène nous prouve abondamment et élégamment, en commentant ces paroles du livre de Job : « Il y avait dans le pays de Hus un homme appelé Job, » qu'il y a un grand danger, mais aussi une grande gloire pour un homme vertueux d'habiter parmi les méchants.

Ces méchants étaient de la race d'Esaü, ce qui fait qu'on les appela Ausitides. Et qu'étaient ces Ausitides? Des hommes impies,

infidèles, impurs, insatiables comme leur père Esaü, dont il a été dit : Que personne ne soit impur et insatiable comme Esaü. Mais quelqu'un dira peut-être : Si tels furent Esaü et ses descendants, comment donc se fait-il que Job, l'un d'eux et qui demeurait parmi eux, fut un homme pieux? Comment il s'est fait au commencement qu'Abel fut innocent et Caïn injuste, que Noé fut juste parmi ces géants criminels, que Melchisédech, prêtre du Dieu très-haut, le fut au milieu des Chananéens maudits, qu'Abraham conserva sa foi au milieu des Chaldéens qui adoraient des idoles. « Cet homme habitait donc le pays de Hus. » Il était, dis-je, comme une rose parmi les épines, comme un lis parmi les ronces, blanc et rouge. Blanc par sa foi et par sa sainteté, rouge comme une belle rose, parce qu'il a souffert des douleurs et des persécutions. Il y avait un homme dans le pays de Hus; il était comme une colombe parmi des aigles ravisseurs, comme un agneau au milieu des loups dévorants, comme une étoile au milieu des plus sombres nuages. Cet homme était juste parmi les injustes, saint parmi les profanes, pur parmi les impudiques, pieux parmi les impies, bon parmi les méchants; il était comme une émeraude dans la boue, comme une perle dans le sable; tel était cet homme illustre dans la terre de Hus. Et tout en étant au milieu de tels hommes, il ne se montra pas semblable à eux; bien qu'il fût au milieu des impies, il ne se laissa pas aller à l'impiété; bien qu'il fût parmi des hommes injustes, il ne se mêla pas à leurs injustices, mais il demeura au milieu des impies comme un diamant impénétrable, comme une lumière qu'on ne peut éteindre, comme une étoile inaltérable, comme un rayon qui brille toujours. C'est ainsi qu'il faut que nous soyons, mes amis, afin que nous brillions comme les astres du ciel sur le monde, portant en nous la parole de vie, pour être un sujet de gloire au jour de l'avènement de Jésus-Christ. Telles sont les paroles d'Origène.

Ce chapitre a beaucoup de rapport avec le précédent; car l'un et l'autre nous exhortent à éviter les occasions de péché.

## XII.

### Péché véniel.

Quelquefois on pèche plus en faisant de petites fautes qu'en en faisant de plus grandes. Car comme on reconnaît plus facilement les grandes fautes, on s'en corrige plus promptement; mais comme les petites nous paraissent presque nulles, on en conserve l'habitude avec plus de sécurité. S. Grégoire, *Pastoral.*

Lorsque nous tombons dans des fautes légères, l'habitude nous rend moins scrupuleux, et ensuite nous ne craignons pas de tomber dans des fautes plus graves. Id., *Morales,* liv. X, c. xiv.

De même qu'il y a certaines choses qui sont détruites tout-à-coup, comme une montagne qui s'affaisse, ou un rocher qui s'écroule, qu'il y en a d'autres qui le sont peu à peu comme des pierres qui sont creusées par des gouttes d'eau, ou la terre qui est rongée par des alluvions; de même dans l'ordre moral, il y a des hommes qui tombent tout-à-coup, et d'autres qui sont entraînés par le temps. C'est pourquoi Job conclut, *Job.* xiv, 19 : « Ainsi vous perdrez l'homme insensiblement. » David tomba tout-à-coup ; Salomon fut entraîné peu à peu. Id., *ibid.*, liv. XII, c. xiii.

Il n'y a aucun péché si petit qui ne vienne à s'accroître quand on le néglige; car on ne doit pas considérer la faute en elle-même, mais celui qu'elle offense, combien il est bon, combien il est pieux, combien il est miséricordieux. S. Augustin, *de la Pénitence.*

Ne méprisez pas les péchés véniels parce qu'ils sont petits, mais craignez-les, parce qu'ils sont nombreux. Car la plupart du temps ce sont les petites bêtes qui donnent la mort. Les grains de sable ne sont-ils pas très-petits? Cependant si vous en mettez beaucoup dans un vaisseau, vous le coulerez à fond. Les gouttes de pluie sont bien petites, cependant ne remplissent-elles pas les fleuves et ne renversent-elles pas les maisons? Il faut donc craindre d'être ruiné par la multitude, sinon par la grandeur. Idem.

De temps en temps nous prenons l'habitude de commettre des péchés légers et peu importants; cependant comme il est certain que nos mérites s'augmentent par les moindres bonnes actions, de même nous devons nous repentir des plus petites négligences. Car il n'est pas de peu d'importance dans la vie d'un homme de négliger les petites choses. Je ne sais sur quelles fautes ils doivent se rassurer, ceux qui seront jugés sur les péchés d'ignorance, sur les paroles inutiles et même sur des pensées. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie* 5 *aux Moines*.

De même que ceux qui tendent à la plus haute vertu, ne commencent pas par les grandes choses mais par les petites, afin de monter peu à peu aux degrés les plus élevés; ainsi ceux qui se laissent aller aux vices, ne commencent pas par les grands crimes, mais ils s'habituent aux plus petits, et se précipitent ainsi dans les plus grands. S. ISIDORE, *du Souverain Bien*.

### Réflexions de l'auteur.

L'âme qui vit en état de grâce est toute resplendissante comme le cristal, et lorsqu'elle est exposée aux rayons du soleil elle brille d'une manière admirable; mais si la boue la salit, elle perd tout son éclat; si la poussière se répand sur elle, elle ne s'obscurcit pas tout-à-fait mais elle brillera moins. Or la boue, c'est le péché mortel qui flétrit toute sa splendeur; quant à la poussière, c'est le péché véniel qui obscurcit un peu l'éclat de l'âme; car les péchés véniels n'enlèvent pas la charité mais seulement la ferveur de la charité.

Le feu qui doit consumer le bois ne détruit pas tout de suite la forme du bois pour lui faire prendre la sienne, mais il altère peu à peu ses accidents, et ceux-ci étant altérés, la forme du bois est détruite et il en revêt une autre. Ainsi le démon nous porte d'abord à de légères fautes, qui sont comme les accidents de la vie spirituelle, ensuite il nous entraîne à de plus grands péchés. C'est pour cela qu'il est écrit, *Eccli.* VII, 19 : « Celui qui craint Dieu ne néglige rien. »

Un clou est enfoncé profondément dans un mur, mais si on frappe à coups redoublés de côté et d'autre, on finira par l'arra-

cher. De même si l'on renouvelle maintes fois les péchés véniels, il arrivera souvent qu'ils renverseront la constance de l'âme et la ferme résolution de ne pas pécher mortellement. C'est pourquoi quiconque désire être exempt de péché mortel, doit veiller avec soin et avec exactitude à éviter les péchés véniels.

Bien que les hommes pieux tombent de temps en temps dans le péché véniel, ils ne cessent pas pour cela d'être saints, si d'ailleurs ils tendent de tout leur cœur à mener une vie pure, et s'ils ont l'amour et le désir de la sainteté. Car notre Seigneur Jésus-Christ a enseigné aux apôtres eux-mêmes à prier Dieu chaque jour de cette manière : Remettez-nous nos offenses. C'est aussi ce que l'Epouse des Cantiques nous fait entendre quand elle dit, *Cant.* I, 4 : « Je suis noire, mais cependant je suis belle, ô filles de Jérusalem. » Donc la couleur brune ou noire que donnent à l'âme les péchés véniels, n'empêchent pas qu'elle soit belle.

## XIII.

### Péché invétéré ou habitude du péché.

Le péché d'habitude empêche l'âme de se relever ; en effet elle est entraînée et elle tombe, et où elle est restée longtemps de son plein gré, elle est forcée d'y retomber quand même elle ne le voudrait plus. S. GRÉGOIRE, *Homélies.*

La force robuste de l'habitude qui presse l'âme est comme une pierre énorme placée sur un sépulcre ; elle ne lui permet ni de ressusciter ni de respirer. Il a été dit de Lazare : Il est mort depuis quatre jours. L'âme parvient réellement à l'habitude dont je parle par une certaine progression. Le premier jour, c'est quand elle éprouve dans son cœur le chatouillement de la délectation ; le second, c'est quand elle consent ; le troisième, c'est quand elle commet la mauvaise action ; le quatrième, c'est quand elle en a pris l'habitude. Id., *Homélie 45 sur l'évang. de saint Matthieu.*

Prenez garde, mes frères, de mépriser les péchés dont vous avez peut-être déjà pris l'habitude ; car on méprise tout péché que l'on commet habituellement, on le regarde comme s'il n'était

rien, on s'endurcit, on perd la douleur, on est corrompu, on ne sent plus rien. Ce qui est insensible ne doit pas être regardé comme sain, mais comme mort. Quand quelque chose vous cause une vive impression, quand cela vous fait mal, ou bien la partie est saine, ou bien l'on a l'espoir de la guérir. Mais quand on la touche, qu'on la pique, qu'on la presse et qu'elle ne fait pas mal, il faut la regarder comme morte et la retrancher du corps. Id., *Sermon sur l'Avent.*

Voyons d'abord ce que signifient ces mots : Le pécheur ajoutera péché sur péché. Si par exemple le désir de commettre un péché quelconque, ou celui de la jalousie vient à me tourmenter : si je ne déteste pas ce péché aussitôt ; demain j'accueillerai cette tentation avec plus de facilité, j'y éprouverai même pour ainsi dire du plaisir, et je ne pourrai plus m'en détourner ni y résister. Car il arrive que celui qui, d'abord, n'a pas voulu se corriger, ne le veut plus ni ne le peut plus dans la suite. Par exemple, j'ai commencé à consentir à une tentation d'orgueil, j'ai violé la règle, j'ai offensé un vieillard, j'ai fait commettre un péché à un jeune homme; si je ne me repens pas aussitôt de m'être laissé entraîner à une faute si grave, l'habitude exercera une telle violence sur moi, que je ne m'apercevrai plus que je fais une faute, que je ne verrai plus que je commets un péché. Car le poids de la faute ainsi que l'habitude du péché obscurcissent et bouchent l'intelligence. EUSÈBE D'ÉMÈSE, *Homélie* 3 *aux moines.*

Cette malheureuse habitude de pécher a ceci de particulier que plus on pèche moins on s'aperçoit du péché et plus on y trouve de plaisir; de sorte qu'il arrive ce que le Prophète prédit au pécheur, *Ps.* IX, 26 : « Il n'a point la crainte de Dieu devant les yeux, c'est pourquoi, Seigneur, vos jugements sont ôtés de devant sa vue. » Car aussitôt qu'il a été charmé par le péché, il perd le souvenir du jugement dernier. Id., *Homélie* 5.

Tant que la blessure est récente et qu'elle saigne encore, il est facile de la guérir, mais celle qui est ancienne, négligée et fermée à la surface à cause de son ancienneté, ne se guérit que très-difficilement, et pour y arriver il faut beaucoup de travail, il faut employer le fer, les cautérisations et le feu. La plupart avec le

temps deviennent incurables; cependant tout est possible à Dieu. S. JEAN CLIMAQUE, *de la Pénitence, 5e degré.*

De même que le fer accourt vers l'aimant, même malgré lui, attiré par une force secrète de la nature, de même ceux qui sont habitués à suivre les premiers mouvements de leurs passions et ont pris l'habitude de leur obéir, sont tyrannisés violemment par elles. Id.

Il n'y a rien de plus tenace dans les choses humaines que la tyrannie d'une ancienne habitude. S. CHRYSOLOGUE.

Celui qui ne s'est pas habitué à la vertu durant sa jeunesse, ne sait pas abandonner le vice quand il est vieux. S. MAXIMIN, *Sermon sur saint Jean-Baptiste.*

Tout péché se développe comme par degrés avec les aliments suivants : la mauvaise pensée engendre la délectation; la délectation, le consentement; le consentement, l'action; l'action, l'habitude; l'habitude, la nécessité; la nécessité, la mort. Et l'homme embarrassé dans ces liens, se trouve garotté comme par une chaine de vices. S. ISIDORE, *du Souverain Bien*, c. XX.

Donner des remèdes à un mort et faire des remontrances à un vieillard, c'est la même chose. DIOGÈNE.

Nous ne devons pas accuser la nature, puisque c'est l'habitude qui rend toute notre vie agréable ou désagréable. PHILON.

L'habitude au commencement est peu exigeante, mais si on la laisse grandir elle acquiert une très-grande force. POLYENUS.

De même qu'il n'y a aucun remède à la piqûre de l'aspic, à moins de couper la partie blessée, de même il y a quelques vices qui ne peuvent se guérir que par la mort. ARISTOTE.

Un vieux chien ne peut s'accoutumer à la chaîne.

L'habitude est plus puissante que n'importe quel tyran.

Avec des coups répétés on renverse un chêne.

Ceux qui ont souffert souvent et beaucoup, supportent plus facilement tout ce qui leur arrive, car ils voient qu'ils se sont endurcis contre les coups du sort.

Si c'était le premier jour de tristesse qui se fût levé sur moi, et que je n'eusse pas navigué sur une mer si orageuse, j'aurais lieu d'être affligé, comme le jeune poulain à qui l'on jette le mors et

qui regimbe sous ce nouvel aiguillon; mais l'habitude du malheur m'y a rendu insensible. CICÉRON, *Tusculanes*, III.

Par la corruption qu'engendre une mauvaise habitude, les remords que la nature a mis en nous s'éteignent, et l'on voit s'élever et grandir des vices contraires à nos vertus primitives. Id., *des Lois*.

Ce sont moins les parents et la naissance qui forment les mœurs des hommes, que les exemples qu'ils tirent du milieu où ils vivent et des habitudes qui y règnent. Id., *sur la Loi agraire*.

### Réflexions de l'auteur.

Cette incrépation de Salomon nous explique la force d'une mauvaise habitude, *Pro.* VI, 9, 10 et 11 : « Jusqu'à quand, » dit-il, « dormirez-vous ? Paresseux, quand vous reveillerez-vous de votre sommeil ? Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous mettrez un peu les mains l'une dans l'autre pour vous reposer : et pendant ce temps l'indigence viendra vous surprendre, comme un homme qui marche à grands pas; et la pauvreté se saisira de vous, comme ferait un homme armé. » Le voyageur qui marche peu à peu, parvient enfin à sa destination, de même celui qui ajoute péché sur péché, approche du comble du mal. Mais l'homme armé est difficile à vaincre; telle est une mauvaise habitude : on la dompte difficilement. De là ces paroles de Jérémie, XIII, 23 : « Si un Ethiopien peut changer sa peau, ou un léopard la variété de ses couleurs, vous pourrez aussi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal. »

L'habitude du péché diminue, ou elle enlève complètement le sentiment du péché. Ainsi quand celui qui n'est plus habitué à piocher, commence à manier la houe, il se blesse et se fait mal; mais lorsqu'à la longue il en a pris l'habitude, ses mains se sont endurcies et il ne sent presque plus rien. Ainsi plus le pécheur s'est habitué au péché, moins il sent les blessures du péché mortel.

## XIV.

### Obstination dans le péché ou aveuglement de l'esprit.

Lorsque nous sommes abandonnés par notre Créateur nous ne sentons pas même le tort que nous cause cet abandon, et nous avons d'autant plus de sécurité que nous sommes plus mauvais. S. Grégoire, *Morales*, liv. IX, c. xlii.

Sur ces paroles de Job, x, 16 : « Lorsque vous revenez à moi, vous me tourmentez d'une manière terrible, » saint Grégoire dit : Quand vous m'abandonnez, vous ne me faites rien sentir parce que vous me rendez insensible ; mais quand vous revenez à moi vous me tourmentez, parce que, en entrant dans mon âme, vous me faites voir combien mon sort est déplorable. Id., *ibid.*

Le même saint Grégoire sur ces autres paroles, *Job.* xxiv, 13 : « Ils ont été rebelles à la lumière, » s'exprime ainsi : Parce que les orgueilleux ne veulent pas faire ce qu'ils connaissent, leur punition consiste à ne pas connaître le mal qu'ils font. Car ils sont d'abord rebelles sciemment, puis ils sont aveuglés et ne savent plus rien. Id., *ibid.*, liv. XVI, c. xxvi.

Sur cet autre passage, *Job.* xxiv, 17 : « Ils marchent dans les ténèbres, comme si c'était la lumière, » il dit : Ils sont aussi heureux dans leur aveuglement que s'ils jouissaient de la lumière de l'éternelle patrie. Ou bien ils se réjouissent autant dans la nuit du péché, que si la lumière de justice les environnait. Id., *ibid.*, c. xxix.

Ce que le Seigneur doit faire visiblement au jour du jugement, c'est-à-dire abandonner les uns et recevoir les autres pour l'éternité, il le fait chaque jour d'une manière invisible en attirant à lui le cœur des uns et en endurcissant celui des autres. Id., *ibid.*, liv. XXV, c. ix.

C'est un châtiment très-juste du péché que chacun perde ce dont il n'a pas voulu bien user, ce qu'il aurait pu faire sans difficulté, s'il l'eût voulu ; c'est-à-dire que celui qui connaissant ce qui est bien, ne l'a pas fait, perde la connaissance du bien, et que celui qui ayant pu faire le bien, n'a pas voulu le faire, perde la

puissance de le faire, quand même il le voudrait. S. AUGUSTIN, *du Libre Arbitre*, liv. III.

Les yeux qui sont accoutumés aux ténèbres ne peuvent fixer les rayons de la souveraine vérité, et ceux qui habitent les ténèbres ne peuvent rien comprendre à la lumière. Ils voient les ténèbres, ils aiment les ténèbres, ils approuvent les ténèbres, et, marchant de ténèbres en ténèbres, ils ne savent où ils se précipitent. Malheureux ! qui ne savent ce qu'ils perdent, qui tombent les yeux ouverts, et qui descendent tout vivants dans l'enfer. O lumière bienheureuse, vous ne pouvez être vue que par des yeux tout purifiés ! Id., *Méditations*.

Qu'est-ce qu'un cœur endurci? C'est celui qui n'est pas brisé par la componction, qui n'est pas amolli par la piété, qui n'est pas ému par les prières, qui ne cède pas aux menaces, qui s'endurcit aux châtiments, qui est ingrat pour les bienfaits, qui n'est pas fidèle aux bons conseils, qui est cruel dans ses jugements, qui ne rougit pas des choses honteuses, qui ne craint pas les dangers, qui est inhumain envers l'humanité, qui est téméraire envers les choses divines, qui oublie le passé, qui néglige le présent, qui ne prévoit pas l'avenir ; c'est celui qui passe sur tout, excepté sur les injures, et qui ne regarde l'avenir que pour sa vengeance. S. BERNARD, *Livre de la Considération*, I.

Le membre insensible est le plus éloigné de sa guérison, et le malade qui ne sent pas son mal est le plus en danger. Id., *ibid.*

Qui est plus près de mourir que celui qui porte du feu dans son sein, ou que celui qui porte le péché dans sa conscience, qui ne le sent pas, qui ne le fait pas tomber en le secouant, qui ne tremble pas à sa vue? Id., *ibid.*

Ne pas connaître ses fautes, de peur que la pénitence ne s'en suive, manifeste la colère de Dieu. Comme il a été écrit, Dieu leur a donné un esprit insensible au repentir, de peur qu'ils ne reviennent à lui et qu'ils se convertissent. S. CYPRIEN, *Lettre* 3.

Ils virent la figure d'Etienne semblable à celle d'un ange, bien que cela ne leur fût pas accordé comme une grâce qu'ils méritaient, mais comme un châtiment de leur crime. Car tandis que la gloire du martyr apparaît, l'envie tourmente ses persécuteurs.

Remarquez combien l'iniquité une fois conçue captive les sens; ils aperçoivent leur impiété à la lueur de sa gloire, et cependant dans leur fureur ils ne cessent d'achever son triomphe. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie sur saint Etienne.*

Tous les démons s'efforcent d'abord d'obscurcir notre intelligence, et ensuite ils nous suggèrent ce qui leur plaît; car si les yeux de notre esprit n'étaient pas fermés, ils ne pourraient nous dérober notre trésor; mais de tous ces tyrans, l'esprit de fornication est celui qui nous harcèle le plus. S. JEAN CLIMAQUE, 15e *dégré.*

Dans saint Jean Climaque, l'insensibilité explique ainsi les maux qu'elle produit : Ceux qui se sont attachés à moi par alliance rient quand ils voient des morts; quand ils sont en oraison, ils sont durs comme le rocher et pleins de ténèbres; et quand ils s'approchent de la sainte table, ils éprouvent les mêmes sentiments que s'ils allaient manger du pain ordinaire. Je suis la mère des ris, la nourrice du sommeil, l'amie de la satiété; je ne me repens pas quand on me reprend; je suis parente de la fausse religion. La satiété me fortifie, le temps m'augmente, les plus mauvaises habitudes me consolident; l'âme captive dans mes lacs ne s'en délivrera jamais. Id., 17e *degré.*

Il y a des hommes tellement pervers, qu'ils se nourrissent de glands, quand ils ont trouvé des fruits meilleurs. CICÉRON, *Discours à Brut.*

Ceux qui ont un esprit malveillant deviennent pires quand on les prie. Id., *à Curion, son esclave,* II.

### Réflexions de l'auteur.

On dit que l'Egypte fut couverte d'affreuses ténèbres; tel est l'aveuglement de ceux que Dieu, par un juste jugement, a permis qu'ils fussent privés de la lumière. Il est dit d'eux, *Prov.* XVIII, 3 : « Lorsque le méchant est venu au plus profond abîme des péchés, il méprise tout; » c'est-à-dire qu'aucun châtiment, quelque grand qu'il soit, ne le ramène à la pénitence. On peut le prouver par beaucoup d'exemples. D'abord par celui de Pharaon poursuivant les enfants d'Israël dans le lit de la mer; que pouvait-il y avoir de plus insensé! Malheureux! comment osez-

vous poursuivre ceux à qui Dieu, par un prodige étonnant et inouï, a ouvert un chemin dans la mer? Ensuite par l'exemple de ceux qui virent ressusciter Lazare et qui cependant persistèrent dans leur perfidie. Puis par l'exemple de ceux qui tombèrent à la renverse lorsqu'ils vinrent pour prendre Jésus. Nous voyons la même chose dans l'exemple de Jéhu, roi d'Israël, qui, après avoir vu la maison d'Achab détruite entièrement pour crime d'idolâtrie, et ordonné lui-même de tuer tous les adorateurs de Baal, servit cependant lui-même les idoles. Et dans celui des Juifs qui, ayant vu Jérusalem dévastée par les Chaldéens, allèrent en Egypte pour adorer les idoles, déclarant que tant qu'ils avaient sacrifié à ces faux dieux tout leur avait réussi, et qu'il ne leur était arrivé aucun malheur; cependant c'était à cause de ce crime que leur pays avait été dévasté. Et que dire de ces mêmes Juifs qui, après avoir vu le Seigneur opérer tant de miracles, demeurèrent néanmoins dans leur incrédulité?

Lorsque Moïse vit les péchés de son peuple, il brisa les tables de la loi, le jugeant indigne de la lumière qui lui venait par la loi. Car le premier châtiment du péché c'est l'aveuglement de l'esprit. De là ces paroles du prophète, *Mich.* III, 6 : « C'est pourquoi vous n'aurez pour vision qu'une nuit sombre, et pour révélation que des ténèbres; le soleil sera sans lumière à l'égard de ces faux prophètes, et le jour deviendra pour eux une profonde obscurité. » Et encore, II *Thess.* II, 10: « C'est pourquoi Dieu leur enverra des illusions si efficaces qu'ils croiront au mensonge. » Et encore, *Apoc.* II, 5 : « Si vous ne faites pénitence, je viendrai bientôt vers vous et j'ôterai votre chandelier de sa place. » Ce sont tout autant de menaces d'enlever la lumière divine à cause des péchés commis. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que tous ceux qui sont restés longtemps dans le péché se montrent si insensibles et si aveugles à la voix des prédicateurs de l'Eglise.

*Prov.* XXIV, 19, 20 : « N'ayez point d'émulation pour les hommes corrompus, et ne portez point envie aux méchants; car les méchants n'ont point d'espérance pour l'avenir, et la lampe des impies s'éteindra avec leur vie. » Cela se rapporte aux esprits endurcis. Car quoiqu'ils aient la vraie foi et la connaissance des

choses futures, ils vivent cependant, ils se conduisent comme s'ils croyaient qu'il n'y a ni mort, ni jugement, ni rien autre chose après la mort. Ce qui fait qu'un grand nombre d'entre eux passent leur vie entière dans le crime, sans que le ver de leur conscience, ou l'espérance ou la crainte des choses futures ne puisse les tirer de leur sommeil. Mais ces paroles de Salomon nous indiquent ce châtiment de l'aveuglement et de l'endurcissement, *Eccle.* VII, 14 : « Considérez les œuvres de Dieu, et remarquez que nul ne peut redresser ni corriger celui que le Seigneur méprise. » Au reste que ceux qui sont arrivés au point de commettre le péché sans en ressentir de douleur, bien plus, qui le commettent avec joie, craignent ces paroles de l'Ecclésiastique, XI, 16 : « Ceux qui se glorifient dans le péché qu'ils font, vieillissent dans le péché. »

Nous devons toujours craindre d'aller si loin dans notre entêtement et notre obstination que nous soyons enfin abandonnés de Dieu et livrés à notre sens réprouvé. C'est en effet le grand danger dont le Prophète demandait d'être délivré quand il disait, *Ps.* LXVIII, 16 : « Que la tempête qui s'est élevée contre moi ne me submerge point; que je ne sois point enseveli dans cet abîme de maux où je me vois; et que l'ouverture du puits où je suis tombé ne se ferme point sur moi. » Car quand l'ouverture du puits est fermée, quel espoir y a-t-il d'en sortir? Or il était arrivé à cet état, celui qui disait, *Lament.* III, 53 : « Mon âme est tombée dans la fosse, et ils ont mis sur moi une pierre pour m'empêcher de sortir. » Mais personne ne peut ôter cette pierre excepté celui-là seul qui, étant sur le point de ressusciter Lazare, dit auparavant : « Enlevez la pierre. »

Comme il y a beaucoup de différence entre la loi ancienne et la loi nouvelle, il faut surtout remarquer cela avec beaucoup de soin et beaucoup de crainte, que comme les préceptes de la loi ancienne s'appliquaient surtout à la chair, c'est-à-dire selon l'expression de l'Apôtre, à la justification de la chair; elle proposait aussi souvent aux hommes des récompenses et des supplices charnels. Au contraire, comme la nouvelle loi est surtout spirituelle, elle a aussi établi pour les hommes des récompenses et des sup-

plices en général spirituels, tels que les hérésies, le mépris de Dieu, etc... Et parmi les supplices de ce genre, le plus grand est l'aveuglement du cœur, duquel le Prophète dit, *Ps.* LXVIII, 24: «Que leurs yeux soient tellement obscurcis qu'ils ne voient point.» Et Isaïe, VI, 10 : « Aveuglez le cœur de ce peuple, bouchez ses oreilles et fermez ses yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne et qu'il ne se convertisse à moi, et que je ne le guérisse. » Et ce qu'il avait promis auparavant s'accomplit, *Isa.* VI, 9 : « Vous écouterez et vous ne comprendrez pas, vous verrez et vous ne discernerez point. » Nous lisons dans le Deutéronome sur ce même supplice, XXVIII, 28 et 29 : « Le Seigneur vous frappera de frénésie, d'aveuglement et de fureur; en sorte que vous marcherez à tâtons en plein midi, comme l'aveugle a coutume de faire, étant tout enseveli dans les ténèbres, et que vous ne réussirez point en ce que vous aurez entrepris. » Ils étaient punis du même supplice, ceux qui disent dans Isaïe, LIX, 10 : « Nous allons comme des aveugles le long des murailles; nous marchons à tâtons, comme si nous n'avions point d'yeux ; nous nous heurtons en plein midi, comme si nous étions dans les ténèbres; nous nous trouvons dans l'obscurité comme les morts. » Mais je soupçonne beaucoup qu'il y a aujourd'hui un grand nombre de chrétiens qui sont affligés de ce supplice ; ce sont ceux que nous voyons ne se corriger ni par les exhortations ni par les châtiments et qui ne pensent pas à leur salut; car il n'y en a aucun de ceux-là, comme le dit Jérémie, VIII, 6, « qui fasse pénitence de son péché en disant : Malheur à moi ! qu'ai-je fait? »

De même que parmi toutes les vertus qui ornent l'âme, celle qui tient le premier rang est la foi qui éclaire l'intelligence d'où viennent toutes nos actions, de même l'aveuglement de l'esprit est le commencement de tous les vices qui souillent l'âme. En effet l'intelligence, qui est le guide de la volonté humaine, venant à s'aveugler, que pourra-t-on faire et exécuter de bien? En effet si un aveugle prend pour guide un autre aveugle, ne tomberont-ils pas tous les deux dans la fosse? De là est venue cette sentence bien connue des philosophes : Tout homme qui

commet une faute est ignorant, car la volonté ne peut errer à moins que l'intelligence ne soit elle-même dans l'erreur, celle-ci étant comme l'œil et le guide de l'autre. D'où l'on peut conclure facilement que l'aveuglement de l'esprit est l'origine de tous les maux. Le Seigneur nous indique clairement cela dans Ezéchiel, xxxiv, 12, quand il promet « de délivrer enfin ses brebis de tous les lieux où elles avaient été dispersées dans les jours de nuage et d'obscurité. » Par ces paroles, il a voulu nous indiquer que de même qu'un brouillard noir et épais, qui empêche de voir, est cause que les brebis se séparent les unes des autres, se dispersent à travers les bois et les précipices, et sont ainsi livrées à la poursuite des bêtes féroces ; de même, l'obscurité et l'aveuglement de l'esprit, que les nuages de nos passions répandent sur notre raison, sont cause que les brebis douées de raison, c'est-à-dire les hommes, s'éloignant du chemin de la vertu et de la vraie félicité, sont précipitées dans différentes erreurs. Le Seigneur déplore ces erreurs par la bouche de Jérémie quand il dit, l, 6 : « Mon peuple est devenu comme un troupeau de brebis égarées, parce que leurs pasteurs les ont séduites ; ils les ont fait errer par les montagnes ; elles ont passé des montagnes sur les collines et elles ont oublié le lieu de leur repos. » C'est-à-dire que, ne connaissant pas la source de la vraie félicité, elles ont erré dans les marais vastes et fangeux des voluptés pour y étancher leur soif.

Ces paroles du Seigneur nous montrent que l'aveuglement du cœur est un mal incurable, *Exod.* xi, 9 : « Pharaon ne vous écoutera point ; je le permettrai ainsi afin qu'il se fasse un grand nombre de prodiges dans l'Egypte. » Les Egyptiens le montrèrent bien, puisque, ayant laissé sortir le peuple juif de leur territoire après avoir éprouvé des châtiments si nombreux et si terribles, ils furent touchés de repentir et s'accusèrent pour ainsi dire de témérité en disant, *Exod.* xiv, 5, 6, 8 : « A quoi avons-nous pensé, de laisser aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis ? Pharaon fit donc préparer son chariot de guerre, et prit avec lui tout son peuple. Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon et il se mit à poursuivre les enfants d'Israël. »

Dans cet aveuglement et dans cette folie, que pouvait-on résoudre de plus insensé? C'est cependant à ce point d'aveuglement et de démence qu'arrivent ceux qui sont abandonnés de Dieu.

Lorsque l'âme est endurcie et aveuglée dans le crime, elle n'est nullement touchée même à la vue des miracles. Le roi Jéroboam va nous en fournir un exemple, lui qui ne fut pas détourné de son sacrilége dessein, ni par sa main desséchée, ni par sa miraculeuse guérison, ni par la rupture de l'autel. L'Ecriture nous l'indique quand elle dit, III *Reg.* XIII, 33 : « Après cela Jéroboam ne revint point du déréglement de sa vie toute corrompue; mais il prit au contraire des derniers du peuple pour en faire des prêtres des hauts lieux. » Nous voyons aussi la même chose dans ce capitaine de cinquante hommes qui fut envoyé par le roi Ochosias pour prendre Elie, et qui, ayant vu déjà un capitaine et ses soldats dévorés par le feu du ciel, pensait pouvoir prendre celui qui avait le pouvoir de faire descendre à sa parole le feu du ciel. Quoi de plus insensé?

## XV.

### Nombre infini de pécheurs, ou corruption des mœurs.

Il y a douze abus dans le monde, savoir : un sage sans bonnes œuvres, un vieillard sans religion, un jeune homme sans obéissance, un riche sans pitié, une femme sans pudeur, un maître sans vertu, un chrétien qui aime les procès, un pauvre orgueilleux, un roi injuste, un évêque négligent, une multitude sans discipline, un peuple sans lois. S. AUGUSTIN, *des Douze Abus.*

On ne craint plus de commettre un péché, dès qu'on espère pouvoir en obtenir le pardon; on regarde déjà comme un crime d'être innocent parmi les justes, et quiconque n'imite pas les méchants, déplaît. La justice a fait un pacte avec le péché, et ce qui est public commence à être licite. S. CYPRIEN, *Lettre* 2.

Ceux qui voulaient abolir la Providence faisaient ce raisonnement que, puisque les chrétiens étaient plus saints que tous les Gentils, ils devraient être aussi plus heureux que tous les autres. Salvien prouve au contraire que nous sommes en quelque sorte

plus mauvais que les Gentils, d'un côté parce que nous commettons quelquefois des péchés plus graves qu'eux, et de l'autre parce que, quand même nous commettrions les mêmes fautes, nous sommes plus coupables envers Dieu, eu égard à notre foi et à notre profession de chrétiens. Car ce ne sont pas seulement les habitants des campagnes qui pèchent, mais bien aussi les habitants des villes. En effet, en quoi consiste la vie des commerçants, si ce n'est dans la fraude et le parjure? En quoi consiste celle des courtisans, si ce n'est dans le luxe et dans le faste? En quoi consiste celle des officiers de la justice, si ce n'est dans la calomnie? En quoi consiste celle des soldats, si ce n'est dans la rapine. Enfin le monde entier est regardé comme étant au pouvoir du malin. C'est donc avec raison que tout est entre les mains des méchants, où les bons ne peuvent avoir de place. En effet, dès que quelqu'un essaie de devenir meilleur, il est aussitôt écrasé par le mépris des impies, et par là tous se font regarder comme méchants de peur d'être méprisés. Quel honneur, je vous le demande, reçoit le Christ parmi le peuple chrétien, là où la religion rend méprisable! SALVIEN, *contre les Gentils.*

Réflexions de l'auteur.

Sur la corruption des mœurs et de toute la vie, vous trouverez beaucoup de choses dans le chapitre XLIX d'Isaïe, dans le chapitre XXII d'Ezéchiel et dans le chapitre VII de Michée.

## XVI.

### Châtiment ou punition infligée aux péchés.

### AU LECTEUR.

Comme nous sommes tourmentés continuellement par différentes calamités (car souvent la famine, la peste et plusieurs autres maladies, les guerres exercent parmi nous leurs ravages), un pieux prédicateur désireux d'opérer le salut de l'humanité, doit profiter de l'occasion des temps mauvais pour engager les hommes à faire pénitence de leur vie passée, et pour leur inspirer la haine du vice; d'autant plus qu'on peut facilement

prouver que tous ces maux sont envoyés par Dieu, le juste juge, à cause de nos péchés. C'est pourquoi nous nous sommes un peu plus étendu sur ce sujet, rassemblant différents textes de l'Ecriture et principalement des prophètes, afin que le prédicateur ait de quoi traiter plus facilement ce genre de sermons.

Le péché qui résulte de l'infraction d'un précepte n'est plus seulement un péché, mais il entraîne avec lui le châtiment du péché; car le Dieu tout-puissant, par un juste jugement, aveugle le cœur du pécheur, afin que, en raison du péché qu'il a commis précédemment, il tombe encore dans d'autres; de sorte que celui qui commet une faute sciemment, tombe ensuite avec justice et malgré lui dans d'autres fautes. S. Grégoire, *Morales,* liv. XXIV, c. XII.

Celui que les péchés présents ne corrigent pas, est conduit par eux à d'autres. Id., *ibid.*

La justice exige que nous supportions malgré nous les conséquences de ce que nous avons fait volontairement. Id., *ibid.*, liv. IV.

Saint Grégoire expliquant ce texte de Job : « Ce n'est point de la terre que naissent les maux. » s'exprime ainsi : La peine ne vient pas de la créature qui frappe, mais de celle qui, en péchant, a nécessité le châtiment. Id., *ibid.,* liv. VI, c. IV.

L'esprit du pécheur s'obscurcit d'autant plus qu'il se rend moins compte du dommage que lui cause son aveuglement. C'est pourquoi le Seigneur nous accorde une grande grâce lorsque, par le moyen des afflictions, il ouvre nos yeux que la sécurité aveuglait au milieu de nos vices. Id., *ibid.,* c. XVII.

Le châtiment qui frappe une âme dans la torpeur, pour l'arracher à la gravité de cette torpeur, est l'origine de la lumière; la force de la douleur est le signe du salut. Id., *ibid.*

Les tourments que Dieu inflige à quelques hommes dans la vie présente, sont le commencement de ceux qu'il leur fera subir dans la vie future : car la peine délivre du supplice ceux-là seuls qu'elle change. Id., *ibid.,* liv. IX, c. XXXIII.

« Vous écrivez contre moi des arrêts très-sévères. » *Job.* XIII, 26. Ce que nous écrivons reste; on dit donc que Dieu écrit contre

nous des arrêts très-sévères lorsque pendant un temps considérable sa main reste sur nous.

Plus la vie du méchant est exempte de malheurs, moins elle peut lui être utile. Id., *ibid.*, liv. XII, c. xv.

« Qui tombe et dont les yeux s'ouvrent en tombant. » *Num.* xxiv, 4. Les méchants ouvrent les yeux après leur ruine, parce que, dans l'affliction, ils voient leur faute; les justes, au contraire, ont les yeux ouverts avant la faute, parce qu'ils voient qu'ils ne doivent pas pécher. Id., *ibid.*, liv. XV, c. xxiv.

Souvent le méchant éprouve, dès cette vie, la colère de son Créateur qu'il aura aussi à supporter pendant toute l'éternité. Comme le gravier, les méchants vont toujours au fond et agréablement pour eux. Id., *ibid.*, c. xxviii, xxxii.

Les afflictions que supportent les justes expient leurs fautes passées, ou leur évitent celles qu'ils pourraient commettre à l'avenir. Id., *ibid.*, liv. XVI, c. xix.

Toute peine expie la faute lorsqu'elle fait changer de vie; car tout châtiment de Dieu est ou l'expiation de la vie présente, ou le commencement de la peine qui doit venir. Id., *ibid.*, XVIII, c. xi.

Le juste est châtié pour être corrigé, parce que son Père lui réserve la gloire; le méchant est abandonné au milieu de ses plaisirs, car les biens éternels lui seront refusés dans la même mesure que les biens temporels lui sont accordés. On engraisse les veaux qu'on doit tuer, on conserve sous le joug ceux qui doivent travailler. Id., *ibid.*, liv. XXII.

Celui qui est frappé pour sa faute, à moins que par ses murmures il ne résiste à la punition, commence à devenir juste par cela même qu'il n'accuse pas la justice de celui qui le frappe. Id., *ibid.*, liv. XIII, c. xviii.

Celui qui, par un effet de sa bonté, a créé l'homme qui n'était pas, ne frappe que justement l'homme qui est déjà. Id., *ibid.*

Le juste est éprouvé pour qu'il ne s'enorgueillisse pas de ses œuvres; le méchant n'éprouve aucun malheur, pour qu'au moins il ait cela de bon. Id., *ibid.*, liv. XXIV, c. ix.

Le péché est la cause de la peine qui lui est postérieure; cette

peine est le châtiment du péché qui lui est antérieur. Id., *ibid.*, liv. XXV, c. XII.

Les justes regardent comme un bonheur la colère que le Seigneur exerce contre eux dans le temps, parce qu'elle les préserve de la colère éternelle. Id., *ibid.*, liv. XXVI, c. I.

Personne ne vous perd que celui qui vous quitte. Et celui qui vous quitte, où va-t-il? Où fuit-il, sinon de votre amour à votre colère? Car où, dans son châtiment, ne rencontrera-t-il pas votre loi? S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. IV, c. IX.

Rien n'est plus malheureux que le bonheur des pécheurs. Il se nourrit d'une impunité qui elle-même est une peine et qui fortifie la mauvaise volonté, cet ennemi intérieur de nous-mêmes. Id., *Lettres*.

« Ne différez point de vous convertir au Seigneur et ne remettez point de jour en jour, car la colère éclatera tout d'un coup. » *Eccli.* v, 8, 9. Cette parole s'est accomplie pour un grand nombre sur qui, à cause de leur trop nombreux péchés, la colère de Dieu s'est appesantie dans le temps présent pour se maintenir pendant l'éternité. Mais personne ne comprend cela, personne ne le connaît, et aucun de ceux sur qui le malheur est tombé ne peut s'imaginer que ce soit pour la punition du mal qu'il a fait; et ce qu'il souffre, il estime que c'est plutôt l'effet du hasard que la punition de ses fautes. C'est pourquoi, dans le temps, Dieu semble ne pas punir les pécheurs parce que sa vengeance, lorsqu'elle éclate, n'est pas connue. Id., *de la Vie chrétienne*.

Saint Chrysostome, dans son sermon sur Elie, parlant de la stérilité de trois années qui eut lieu sous ce prophète, s'indigne fortement contre ceux qui, frappés en même temps qu'avertis par les diverses plaies que Dieu leur envoie, persistent néanmoins dans leur vie criminelle. C'est pourquoi il dit : O chose étonnante! le châtiment ne corrige pas, et on dirait que le malheur provoque la malice des hommes. Elle croît ainsi chaque jour, parce qu'elle est punie; ils aiment le châtiment, ils chérissent le supplice; ils ne veulent pas se souvenir, afin de vivre; ils ne veulent pas se corriger pour échapper à leurs maux. Et peu après, il ajoute : La malice des peuples augmente, et la disette

augmente aussi; l'impiété est générale, la cruelle famine aussi est générale; ils manquent tous de ce qui est nécessaire à la vie, et cependant ils n'abandonnent pas le culte des idoles. S. CHRYSOSTOME, *Sermons*, I.

Ce sont nos péchés qui rendent les barbares puissants; c'est à cause de nos vices que les armées romaines sont défaites. Combien nous sommes malheureux, nous qui avons tant déplu à Dieu, que la rage des barbares contre nous n'est que l'instrument de sa fureur. Ezéchias fait pénitence, et dans une seule nuit, l'ange extermine cent quatre-vingt-cinq mille de ses ennemis. Josaphat chantait les louanges du Seigneur, et le Seigneur remportait la victoire pour celui qui le chantait. Moïse combattit contre Amalech, non avec le glaive, mais avec la prière. Nous ne comprenons pas les paroles des prophètes, « un seul en fera fuir mille, » et nous ne savons pas faire disparaître les causes du mal, pour faire cesser le mal lui-même. Id.

Vous exigez que votre serviteur vous serve, et homme, vous forcez un homme à servir; et quoique tout vous soit commun, dans la naissance comme dans la mort, quoique la matière qui forme le corps soit la même, les facultés de l'âme semblables, quoique le droit de venir dans ce monde et de le quitter soit le même et qu'une loi commune dirige ces événements, cependant, s'il ne vous sert pas à votre gré, s'il n'obéit pas au moindre signe de celui qui commande, comme vous tenez impérieusement à ce que l'on vous obéisse, vous faites frapper cet esclave de verges, vous le tourmentez, vous lui faites souffrir la faim, la soif, la nudité, fréquemment les fers et la prison; et lorsque vous exercez ainsi votre domination, vous ne voulez pas reconnaître celle de Dieu? Comment donc devra nous traiter notre Seigneur, nous qui l'offensons chaque jour? S. CYPRIEN, *contre Démétrianus.*

Vous vous plaignez que votre ennemi se soulève, comme si l'ennemi manquant, la paix pouvait se trouver dans votre intérieur? Vous vous plaignez que votre ennemi se soulève, comme si les armes extérieures manquant, vous ne trouviez pas les traits et les luttes intestines des citoyens puissants qui s'attaquent plus violemment par les calomnies et les injures. Vous vous plaignez

de la stérilité et de la famine, comme si la rapacité ne causait pas une famine plus grande que la sécheresse, comme si les accaparements, l'augmentation des prix, n'amenaient pas une misère plus grande? Vous vous plaignez que le ciel soit fermé pour la pluie, alors que vous fermez les greniers sur la terre? Vous vous plaignez qu'il n'ait pas de grains, comme si vous donniez aux pauvres ceux qui sont nés? Vous incriminez la peste et les maladies, lorsque cette peste et ces maladies sont causées ou augmentées par les crimes de chacun, puisque les maladies n'inspirent aucune pitié, et que l'avarice et la rapine aspirent après les morts? On fuit pour ne pas donner la sépulture aux mourants, on court après les dépouilles des morts? Celui qui a gagné l'affection du mourant, désire certaine la mort du malade; et au milieu de ce peuple qui périt en masse, personne ne pense qu'il est mortel. Id., *ibid.*

Comme nous ne faisons rien sans la permission de Dieu, pourquoi nous plaignons-nous de lui, lorsqu'il a bien plus à se plaindre de nous? Pourquoi nous attristons-nous de ce que Dieu ne nous écoute pas, lorsque nous-mêmes nous n'écoutons pas Dieu? Nous soupirons, parce que Dieu ne regarde pas la terre, lorsque nous-mêmes nous ne regardons pas le ciel. Il nous est dur que Dieu méprise nos prières; pourquoi donc méprisons-nous ses commandements? SALVIEN, *contre les Nations.*

Nous ne pouvons supporter les châtiments que Dieu nous inflige, parce que nous les considérons seulement sans en examiner les causes. Et si nous les examinons quelquefois, nous atténuons les causes autant que nous le pouvons, nous exagérons les châtiments autant que nous le voulons. Id., *ibid.*

Pourquoi nous étonner que Dieu nous frappe lorsque nous péchons, puisque nous-mêmes nous châtions nos serviteurs lorsqu'ils font mal. Nous sommes des juges injustes : faibles mortels, nous ne voulons pas que Dieu nous punisse, et nous châtions très-souvent nos serviteurs, qui cependant sont de la même condition que nous et éprouveront le même sort. Id., *ibid.*

Le mal engendre la bile : la moutarde détruit la bile et les humeurs. C'est pourquoi Jésus-Christ est comparé à un grain de moutarde.

« Priez le Seigneur pour moi, » dit Pharaon. *Gen.* x. Origène explique ainsi ce texte : Que personne ne pense que les châtiments de Dieu lui soient nuisibles. Considérez Pharaon dont le cœur était très-endurci, il profite cependant des calamités qui le frappent. Avant le châtiment il ne connaît pas Dieu ; après avoir été frappé, il demande qu'on prie Dieu pour lui. Le profit qui se trouve dans la peine, c'est de reconnaître qu'on l'a méritée.

On peut rappeler à ceux qui murmurent contre la divine Providence la plaie qui frappa les enfants d'Israël après leur péché, et dont l'Apôtre parle en ces termes : « Ne murmurez point comme murmurèrent quelques-uns d'eux, qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur. » I *Cor.* x, 10. Observons, dit à ce sujet Origène, de ne pas offrir nous-mêmes un exemple semblable de châtiment, puisque nous aussi nous murmurons et nous nous plaignons fréquemment contre Dieu. Ainsi lorsque nous nous plaignons de l'intempérie de l'air, de la stérilité des récoltes, de la sécheresse, de la prospérité d'autrui, nous murmurons contre Dieu.

Sur ce texte : « Dieu punit l'iniquité des pères sur les enfants, » *Deut.* v, 9, Origène s'exprime ainsi : Je préfère que pendant que je suis dans cette vie, Dieu visite mes péchés, afin que dans l'autre je n'aie pas à entendre : « Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie. » *Luc.* xvi, 15. C'est pourquoi, lorsque Dieu nous reprend, nous ne devons pas être ingrats ; nous sommes repris pour ne pas être condamnés avec ce monde.

La colère divine ne s'avance que lentement pour prendre sa vengeance, et la grandeur du supplice compense sa lenteur. Valère Maxime, *Paroles mémorables,* liv. I.

### Réflexions de l'auteur.

Que la famine soit envoyée par Dieu à cause de nos fautes, nous en avons un témoignage dans cette famine, qui, au temps de David, affligea Israël, en punition de la cruauté de Saül et du carnage qu'il fit des Gabaonites comme par jalousie pour les enfants d'Israël. Si donc, pour le crime d'un seul, le peuple fut

accablé de tant de châtiments, qu'y a-t-il d'étonnant aujourd'hui où le mal règne généralement parmi les hommes, que nous soyons écrasés sous le poids de tant de malheurs. C'est pour la même raison, c'est-à-dire à cause des péchés des hommes, que le Seigneur envoya la stérilité et la famine, ainsi que le montre ce remarquable passage de Jérémie qui commence ainsi : « Paroles du Seigneur à Jérémie, touchant la sécheresse. » *Jerem.* XIV, 1. Osée, énumérant les péchés du peuple, le menace de la stérilité. *Ose.* IX. Amos, IV, parle de la même manière, lorsque le Seigneur rappelle cette plaie et autres semblables dont il a frappé son peuple qui, malgré ses avertissements, n'a pas cessé ses désordres accoutumés.

Le discours d'Achior à Holopherne, *Judith.* V, indique manifestement que les guerres et les dévastations des villes sont la conséquence des péchés des hommes. Informez-vous, dit-il, si ce peuple a commis quelque offense contre son Dieu; car s'il en est autrement, nous serons l'opprobre des autres nations. C'est pourquoi, les rois de Judée, lorsqu'ils voulaient relever le royaume perdu par leurs prédécesseurs, commençaient par rebâtir le temple et par rétablir la religion; ils avaient compris que si la religion était sauve, l'Etat le serait aussi.

« Voilà que vous êtes guéri; ne péchez plus à l'avenir. » *Joan.* V, 14. Nous devons conclure de ces paroles que cette longue maladie lui avait été envoyée à cause de ses péchés. C'est pourquoi le Psalmiste s'écrie : « Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité. » *Ps.* XXXVIII; et le prophète : « Vous nous avez brisés sous le poids de notre iniquité. » *Isa.* LXIV, 7. « C'est à cause de vos péchés que vous avez été vendus. » *Isa.* IV, 1. Et après avoir énuméré quelques-uns des maux de cette vie, le Prophète ajoute : « C'est par un effet de votre colère que nous nous voyons réduits à cet état de défaillance, et par un effet de votre fureur que nous sommes remplis de trouble. » *Ps.* LXXXIX. C'est surtout lorsque à cause de nos péchés, le Seigneur nous accable du poids de malheurs divers. L'Apôtre dit à ce sujet : « Mais lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » I *Cor.* XI, 32. Ces pa-

roles doivent nous montrer que nous sommes dans un grand danger, lorsque, pendant que nous vivons mal, tout nous seconde et nous sourit. Car, comme Dieu ne laisse rien passer sans en tirer vengeance, si nous ne sommes pas châtiés en cette vie, nous sommes réservés pour les maux à venir, puisque les jugements de Dieu doivent être exercés ou en cette vie ou en l'autre, et puisqu'une parole oiseuse ne doit même pas rester sans punition. « Lorsque les pécheurs se seront produits au dehors comme l'herbe..... ils périront dans tous les siècles. » *Ps.* XCI. Ils fleuriront dans ce siècle comme l'herbe; ils se flétriront dans l'éternité.

La mystérieuse vision qu'eut Zacharie de cette femme, dont le nom était impiété et qui était assise sur un vase, nous indique que les diverses calamités affligent la terre à cause des péchés de ses habitants. « Je vis ensuite que l'on portait une masse de plomb, » *Zach.* V, 7, et avec cette masse de plomb l'ange ferma la bouche du vase. Cette figure nous indique que les plaies et les châtiments divins sont la conséquence de l'impiété des hommes.

« Le Très-Haut est lent à punir les crimes. » *Eccli.* V, 4. Car Dieu attend les pécheurs, et il s'efforce, par sa bonté, de les amener à faire pénitence ; il les excite de temps en temps par des peines légères, et s'ils ne se repentent pas, il leur administre des remèdes plus violents; enfin s'ils résistent et persistent dans le mal, il les punit des derniers supplices. C'est ainsi qu'il a agi pour Pharaon; d'abord il le fait avertir, ensuite il lui envoie des moucherons, puis des mouches, en troisième lieu des grenouilles, en quatrième des sauterelles qui dévoraient tout, en cinquième lieu, une grêle qui détruisit tout; ensuite, sévissant avec plus de violence, il fit mourir tous les premiers-nés; enfin, il les submergea sous les eaux et les précipita dans l'éternel supplice. C'est pourquoi le Prophète s'écrie : « Dieu est un juge juste, fort et patient : se met-il en colère tous les jours? Si vous ne vous convertissez, il fera briller son épée. » *Ps.* VII.

La peine la plus grave que Dieu puisse nous infliger est de punir le péché par le péché ou par l'aveuglement de l'esprit. C'est de cette sorte de peine qu'il est écrit : « Car je vous ai frappée en ennemi; je vous ai châtiée cruellement. » *Jerem.* XXX, 14. Ce

châtiment n'est pas celui d'un père, c'est celui d'un ennemi, et il ne l'applique qu'aux réprouvés, et encore : « Un vent brûlant souffle dans les routes du désert de la fille de mon peuple, non pour vanner et pour purger le blé. » *Jerem.* IV, 11. Le châtiment le plus sévère qu'on puisse infliger est celui qui ne purifie pas l'esprit et ne le rend pas meilleur. C'est bien autrement que David a été frappé ; lui-même l'atteste quand il dit : « Il m'a été bon que vous m'ayez humilié. » *Ps.* CXVIII. Et : « Avant que j'eusse été humilié, j'ai péché. » *Ps.* CXVIII. Le prophète demandait que le Seigneur le châtiât de cette sorte : « Châtiez-moi, Seigneur, mais que ce soit dans votre justice, et non pas dans votre fureur, de peur que vous ne me réduisiez au néant. *Jerem.* X, 24.

Ce passage des lamentations peut être invoqué contre ceux qui ne veulent pas admettre que les malheurs dont Dieu accable les hommes sont la punition de leurs péchés : « Qui est celui qui a dit qu'une chose se fît sans que le Seigneur l'ait commandée? Est-ce que les maux et les biens ne sortent pas de la bouche du Très-Haut? Pourquoi l'homme murmure-t-il pendant sa vie, l'homme pour ses péchés? » *Lament.* III, 37, 38, 39. Que doit donc faire l'homme lorsque le Seigneur le frappe? Ecoutez le même prophète : « Examinons avec soin nos voies, cherchons et retournons au Seigneur; élevons au ciel nos cœurs avec nos mains vers le Seigneur. » *Lament.* III, 40, 41. Si nous ne faisons pas ainsi, le Seigneur pourra se plaindre de nouveau et nous dire par son prophète : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti : vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment. » *Jerem.* V, 3. Le prophète Amos, après avoir rappelé un grand nombre de plaies qui ont frappé le peuple en vain, s'écrie : « Vous avez été comme un tison que l'on tire à peine d'un embrasement, et vous n'êtes point revenus à moi. » *Amos.* IV, 11. « Ils ont été divisés et n'ont point été touchés de componction, » *Ps.* XXXIV, dit aussi le Psalmiste. Et Jérémie s'écrie : « Je vous ai établi sur ce peuple pour le mettre à la dernière épreuve, pour sonder leurs voies et leurs désirs et pour les connaître. Les princes mêmes d'entre eux se sont détournés du che-

min; leurs démarches sont pleines de déguisement, ce n'est que de l'airain et du fer, et ils se sont tous corrompus; il a été inutile de souffler le creuset; le plomb s'est consumé dans le feu; en vain le fondeur les a mis dans le fourneau; leurs malices n'ont point été consumées. Appelez-les un faux argent parce que le Seigneur les a rejetés. » *Jerem.* VI, 27, 28, 29, 30. Quand il dit qu'il a été inutile de souffler le creuset, il veut montrer que le plomb qu'on faisait fondre a été consumé, et qu'un si grand travail n'a été utile à rien. Quand il veut qu'on les appelle un faux argent, parce que le Seigneur les a rejetés, il indique un signe certain de réprobation et d'abandon. Les médecins abandonnent le malade que leurs remèdes ne peuvent soulager. C'est pourquoi le même prophète dit : « Nous avons traité Babylone et elle n'a point été guérie; abandonnons-la; que chacun retourne à son pays, parce que la condamnation qu'elle mérite est montée jusqu'au ciel. » *Jerem.* LI, 9. Ce sont là les voix des anges qui quittaient Babylone persévérant dans le mal avec une obstination invincible.

A cause de la faute du seul Achaz, les troupes d'Israël, auxquelles Dieu avait promis la terre des Chananéens, furent mises en fuite. Par cet exemple, nous pouvons juger de combien de châtiments est digne le peuple chrétien, chez lequel on trouve tant et de si énormes crimes.

Les paroles suivantes des prophètes nous montrent que les châtiments de Dieu sont les châtiments d'un père qui nous aime : « Couvrez leur visage de confusion, et ils chercheront votre nom, Seigneur. » *Ps.* LXXXII. Le passage suivant de saint Luc le prouve aussi : « Forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse. » *Luc.* XIV, 23. Les tribulations amènent souvent ce résultat. Ce passage remarquable des Machabées n'exprime-t-il pas la même chose ? « Car c'est la marque d'une grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs, de ne les laisser pas longtemps vivre selon leurs désirs, mais de les châtier promptement, car le Seigneur n'agit pas à notre égard comme à l'égard des autres nations, qu'il souffre avec patience, se réservant de les punir dans la plénitude de leurs péchés, lorsque le jour du jugement sera

arrivé; et il n'attend pas de même pour nous punir, que nos péchés soient montés à leur comble. Ainsi il ne retire jamais sa miséricorde de dessus nous, et au milieu des maux dont il afflige son peuple pour le châtier, il ne l'abandonne point. » II *Mach.* vi, 13, 14, 15, 16.

Dieu s'efforce de nous attirer à lui, non-seulement par les châtiments et les malheurs, mais aussi par des bienfaits extérieurs. C'est ainsi que dans l'ancien Testament il cherchait à attirer son peuple à la piété ; car presque tout ce qu'il lui promet, tout ce dont il le menace sont des biens ou des maux terrestres. Non que ce soit là ce qu'il y a de meilleur, mais parce que des hommes terrestres et charnels mettaient cela au-dessus de tout.

La bonté et la providence divines se font surtout remarquer en ce qu'elles s'accommodent avec bienveillance aux mœurs et à la faiblesse humaines. Comme une mère prudente qui, voulant laver ou peigner son enfant, se sert pour l'attirer, s'il refuse de venir, d'une friandise ou de quelque jouet; de même cette divine sagesse qui, pour nous, a plus que des entrailles maternelles, tant qu'elle nous voit dans l'enfance et inhabiles, nous invite par ce qui peut le plus séduire notre enfance; c'est pourquoi elle nous frappe dans notre corps et nous promet les biens terrestres, parce que c'est principalement ainsi que notre apathie se réveille.

« Que voyez-vous, Jérémie? Je lui répondis : Je vois une verge qui veille. » *Jerem.* i, 11. La verge représente la sévérité du châtiment; la veille indique la conduite de Dieu qui voit tous nos péchés et qui s'en venge. Nous devons comprendre que la perte et la ruine des méchants ne sont pas oubliées, mais qu'elles menacent à chaque instant ceux qui font le mal. De là naissent les diverses calamités qui affligent chaque jour le monde, les séditions, les guerres, la famine, la peste et les autres maux. Cependant les hommes charnels attribuent tous ces malheurs à des causes ordinaires, et non à la divine Providence; il est cependant écrit : « Rien ne se fait dans le monde sans sujet, et ce n'est point de la terre que naissent les maux. » *Job.* v, 6. Et aussi : « Arrivera-t-il quelque mal dans la ville qui ne vienne pas du Seigneur ? »

*Amos.* III, 6. Ainsi Josèphe attribua la ruine de Jérusalem à ceux qui renversèrent la constitution de l'État pour y substituer un nouvel ordre de choses ; et cependant c'était la peine du crime le plus grand qui eût été commis, de la mort de Jésus-Christ. C'est cette cause que lui assigne le Sauveur quand il dit : « Car il viendra un temps malheureux pour toi où tes ennemis t'environneront de tranchées..... parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. » *Luc.* XIX, 43, 44. C'est ainsi qu'il permit la violation du serment que le roi Sédéchias avait prêté aux Chaldéens, afin, dans cette occasion, de briser les Juifs à cause de leur idolâtrie. Ainsi il permit les mensonges des faux prophètes, afin que, trompé par eux, Achaz, roi d'Israël, se levât contre Ramoth de Galaad et y reçût les peines dues à sa perfidie. C'est pourquoi lorsque Dieu décrète quelque chose selon les lois de sa justice et de sa sagesse, il prend les moyens, pour ainsi dire, nécessaires pour l'exécution de ses décrets, soit en agissant lui-même, soit en laissant les autres agir. Ainsi, lorsqu'il veut détruire Jérusalem pour la punir des crimes de ses habitants, il lui enlève tous les secours, tous les moyens de salut ; « tous les gens de cœur et tous les hommes de guerre..... et les capitaines de cinquante hommes. » *Isa.* III, 2, 3. Lorsqu'il veut faire ressortir la gloire de son nom par les supplices des Egyptiens, on dit qu'il a changé leur cœur, qu'il leur a fait haïr son peuple et fait du tort à ses serviteurs. Ce qui veut dire qu'il a permis ces maux, pour faire éclater, par la punition des perfides, la grandeur de sa puissance et de sa justice. Tous les théologiens sont d'accord sur ce point, que tous les événements, les plus importants comme les plus insignifiants, en dehors du péché, ont leur cause dans ce seul Dieu, dont ils nous enseignent que même un passereau ne tombe pas dans le filet sans sa permission. Du reste, tous les malheurs sont attribués par les philosophes aux causes naturelles, par les historiens à des causes morales, par les mathématiciens à l'influence des astres. Il est cependant certain que la première cause de ces événements est Celui qui les dirige par sa volonté, et par la vertu duquel toutes les causes secondaires sont mises en mouvement.

La principale cause de nos maux paraît être celle que Salomon indique en ces termes : « Parce que la sentence ne se prononce pas sitôt contre les méchants, les enfants des hommes commettent le crime sans aucune crainte. » *Eccle.* VIII, 11. Et il confirme plus loin cette sentence par ces paroles : « Car tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole des victimes et à celui qui méprise les sacrifices..... C'est là le plus grand mal de tout ce qui se passe sous le soleil, de ce que tout arrive de même à tous. De là vient que les cœurs des enfants des hommes sont remplis de malice et de mépris pendant leur vie, et après cela ils seront mis entre les morts. » *Eccle.* IX, 2, 3. D'où il résulte, que Dieu nous traite avec miséricorde, quand il nous accable de malheurs et nous instruit par ses châtiments. L'Ecclésiastique, par l'exemple d'Israël, nous montre que ceux qui, châtiés et frappés, ne se repentent pas, sont abandonnés de Dieu : « Mais, dit-il, dans toutes ces merveilles, le peuple n'a point fait pénitence, et il ne se sont point retirés de leurs péchés, jusqu'à ce qu'ils ont été chassés de leurs terres et dispersés dans tous les pays du monde. » *Eccli.* XLVIII, 16. Le prophète confesse cela dans sa prière au Seigneur : « Car nous sommes au contraire réduits à un plus petit nombre que toutes les autres nations, et nous sommes aujourd'hui humiliés dans toute la terre à cause de nos péchés. » *Dan.* III, 37. Moïse l'avait prédit bien longtemps avant : « Et vous demeurerez un très-petit nombre d'hommes, vous qui vous étiez multipliés auparavant comme les étoiles du ciel, parce que vous n'avez point écouté la voix du Seigneur votre Dieu. » *Deut.* XXVIII, 62. L'Ecclésiastique déclare formellement que la chute des peuples n'est pas seulement la punition des péchés des hommes, mais que tous les malheurs et toutes les calamités sont le châtiment des crimes de la terre. « La mort, le sang, les querelles, l'épée, les oppressions, la famine, les ruines des pays et les autres fléaux ont tous été créés pour accabler les méchants, et le déluge est arrivé à cause d'eux. » *Eccli.* XL, 9, 10.

Souvent le Prophète royal et les autres prophètes enflammés de zèle pour la gloire de Dieu, lui demandent de tirer vengeance

des pécheurs, afin que les supplices infligés soient l'expiation de leurs ruines. De là cette prière : « Si vous tuez, ô Dieu, les pécheurs. » *Ps.* CXXXVIII. Cette expression, *si*, indique un grand désir. Et celle-ci : « Jusques à quand, Seigneur, les pécheurs, jusques à quand les pécheurs se glorifieront-ils. » *Ps.* XCIII. « Levez-vous, Seigneur, que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance; que les nations soient jugées devant vous. » *Ps.* IX. « Levez-vous, Seigneur mon Dieu, suivant le précepte que vous avez établi, et l'assemblée des peuples vous environnera. » *Ps.* VII. Ce qui peut s'interpréter ainsi : Seigneur, vous avez ordonné aux princes et aux puissants des villes de défendre les faibles de l'oppression et de ne permettre que personne fût opprimé injustement; maintenant, Seigneur, faites vous-même ce que vous avez ordonné et vengez-moi des violences et des injures de mes ennemis.

Souvent le Seigneur guérit les maladies de l'âme par les châtiments et les infirmités corporelles. C'est pourquoi il a été écrit : « Couvrez leur visage d'ignominie et ils chercheront votre nom. » *Ps.* LXXXII. Et encore : « Resserrez avec le mors et le frein la bouche de ceux qui ne veulent point s'approcher de vous. » *Ps.* XXXI. Et : « Le pécheur sera exposé à un grand nombre de peines. » *Ps.* XXXI. C'est pourquoi, si les châtiments nous sont envoyés à cause de nos péchés, il s'ensuit que, nos péchés une fois expiés par la pénitence, le châtiment cesse. La pénitence des Ninivites, celle de David, le prouvent. Le Prophète ayant vu un ange s'avancer vers Jérusalem, une épée nue à la main, fut saisi de frayeur, et se prosternant à terre : « C'est moi, dit-il, c'est moi qui ai péché. » II *Reg.* XXIV, 17. Le Seigneur dit à ce sujet : « Quand j'aurai prononcé l'arrêt contre un peuple ou contre un royaume pour le perdre et pour le détruire jusqu'à la racine, si cette nation fait pénitence des maux pour lesquels je l'avais menacée, je me repentirai aussi moi-même du mal que j'avais résolu de lui faire, et aussitôt je me déclarerai en faveur de cette nation ou de ce royaume pour l'établir et pour l'affermir. » *Jerem.* XVIII, 7, 8, 9. C'est pour cela aussi que nous lisons : « C'est pour cette raison que tout saint vous priera dans le temps qui est favorable

et quand les grandes eaux inonderont dans un déluge, elles ne s'approcheront pas de lui. » Saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Et quand les grandes eaux inonderont, elles n'arriveront pas jusqu'à lui. » *Ps.* XXXI. Car tout homme saint fait tous ses efforts pour obtenir le pardon de ses péchés dans le temps qui est favorable, afin que lorsque les flots du malheur inonderont la terre, il reste sain et sauf. En effet, le malheur commun n'atteint pas les hommes pieux. Nous le voyons par Noé qui, seul juste au milieu de tant de méchants, est arraché à la ruine qui s'abattit sur le monde entier, et par Loth qui est sauvé de l'incendie général de Sodome.

Que Dieu envoie les maux sur la terre à cause de nos péchés, les paroles suivantes nous le montrent : « Je suis tombé en défaillance sous la force de votre main, lorsque vous m'avez repris. Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité, et vous avez fait dessécher son âme comme l'araignée. » *Ps.* XXXVIII. Celles-ci peuvent aussi recevoir la même explication : « Il a changé les fleuves en un désert, et les pays arrosés d'eau en un lieu sec ; il a rendu la terre qui portait beaucoup de fruits aussi stérile que celle qui est semée de sel, à cause de la malice de ses habitants. » *Ps.* CVI. Ces châtiments que nous inflige le Seigneur nous dévoilent sa providence, et poussent les hommes à l'adorer et à lui rendre le culte qui lui est dû. C'est pourquoi il a été dit : « Le juste se réjouira en voyant la vengeance ; et il lavera ses mains dans le sang du pécheur, et les hommes diront alors : Puisque le juste retire du fruit, il y a sans doute un Dieu qui juge les hommes sur la terre. » *Ps.* LVII. Et ceci : « Lorsque vous aurez exercé vos jugements sur la terre, les habitants du monde apprendront à être justes. » *Isa.* XXVI, 9.

Parmi les serviteurs du père de famille, il en est quelques-uns que le sentiment de la vertu ou de l'honneur ne peuvent empêcher de se livrer au mal ; il en est d'autres, au contraire, doués d'un meilleur naturel, que la vertu et l'amour de Dieu retiennent dans le devoir. Lorsque ceux-ci commettent une faute, il suffit d'un simple avertissement pour les faire revenir, tandis que les premiers ne peuvent être ramenés que par les châtiments cor-

porels. Ainsi nous lisons : « L'esclave ne peut être corrigé par des paroles, parce qu'il entend bien ce que vous lui dites et qu'il néglige d'y répondre. » *Prov.* XXIX, 19. Dieu se conduit ainsi envers les hommes lorsqu'il leur envoie des châtiments et des malheurs. Ceux qu'il ne peut amender par ses paroles et ses bienfaits, il les traite comme des esclaves rebelles, et il se sert des maux et des châtiments corporels pour les ramener. Il ne frappe pas pour blesser, mais pour guérir. C'est pourquoi il est écrit « Le sceptre de votre règne sera un sceptre de rectitude et d'équité. » *Ps.* XLIV. Le sceptre du Christ ne brise pas, mais il conduit dans la voie qui nous mène au salut, ce qu'il voulut signifier quand il ordonna de faire entrer de force dans la salle du festin ceux qui refusaient de s'asseoir à sa table. C'est d'eux qu'il a été dit : « L'affliction seule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit. » *Isa.* XXVIII, 19.

Celui qui, par la considération des supplices infligés aux méchants, devient plus prudent, et qui, instruit par le malheur d'autrui, cherche à se corriger de ses fautes, celui-là lave ses mains dans le sang du pécheur. C'est ce que font généralement les justes et ce que ne fait pas Juda, la sœur prévaricatrice d'Israël ; le supplice de sa sœur, la vengeance divine n'a pas pu l'instruire et lui montrer la voie du salut. C'est pourquoi elle a subi le même supplice que sa sœur. (Voir à ce sujet le chapitre XXIII d'Ezéchiel qui est vraiment remarquable.)

La peine qui suit le péché et la vengeance que Dieu en tire nous montrent quelle est la gravité et la malice du péché, et quelle haine Dieu a pour lui. Quoi de plus terrible que de voir détruits son temple et son autel, les seuls dans toute la terre, cette arche sacrée, ces tables écrites de son propre doigt, le propitiatoire sur lequel il donnait ses oracles, et les autres vases sacrés, tous fabriqués d'après ses ordres et ses conseils? C'est ainsi que nous lisons : « Le Seigneur a rejeté son autel, il a donné malédiction à son sanctuaire. » *Lament.* II, 7. La ruine du temple est annoncée par Ezéchiel en ces termes : « Je vais profaner mon sanctuaire dont vous faites l'ornement superbe de votre empire, qui est ce que vos yeux aiment le plus et l'objet

des craintes de votre âme. » *Ezech.* XXIV, 21. Pour désigner cette calamité, il voulut que la femme d'Ezéchiel mourût et qu'elle fût ensevelie sans pleurs et sans gémissements. Car ces hommes grossiers, malgré leur impiété, se croyaient en sûreté par la protection du temple et du sanctuaire. C'est pourquoi il leur ôte leur confiance par ces paroles : « Ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : Ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur, ce temple est au Seigneur. » *Jerem.* VII, 4. Car Dieu n'a pas choisi la nation à cause du lieu, mais le lieu à cause de la nation. Et c'est pour cela que le peuple venant à dégénérer, le temple a participé à ses malheurs. II *Mach.* VI.

« Dieu sera reconnu en exerçant ses jugements, *Ps.* IX, puisque les méchants ne veulent pas le reconnaître lorsqu'il exerce sa miséricorde. Car ceux qui n'ont pas voulu reconnaître un Père très-clément qui provoque l'amour par ses bienfaits, méritent bien d'être instruits par les châtiments et de le reconnaître à ses coups. C'est pourquoi il a été dit : « Couvrez leur visage de confusion et ils chercheront votre nom, Seigneur. *Ps.* LXXXII. Et ailleurs : « Faisons grâce à l'impie, il n'apprendra point à être juste. » *Isa.* XXVI, 10. Cependant le monde est endurci et aveuglé à ce point que, quoique brisé par les châtiments, il ne reconnaît pas la fureur de Dieu indigné contre lui, ni sa propre méchanceté.

La crainte et la douleur qui naissent de l'appréhension de la vengeance de Dieu prête à fondre sur nos têtes, si elle est jointe à la pénitence, est salutaire ; telles furent la crainte et la douleur des Ninivites, qui tremblèrent devant le Seigneur et sortirent de la voie mauvaise dans laquelle ils marchaient. Mais celle qui part de l'amour de soi-même seul et n'amène aucun changement dans la vie ne donne pas le salut. Nous lisons à ce sujet dans les Psaumes : « Lorsqu'il les faisait mourir, ils le recherchaient et ils retournaient à lui. » *Ps.* LXXVII. Par ces paroles, le Prophète nous montre la pénitence hypocrite des méchants, qui quelquefois paraissent se repentir et être très-affligés de ce qu'ils ont abandonné Dieu et qu'ils ont violé ses lois. Ceux-là n'éprouvent

aucune douleur de l'injure qu'ils ont faite à Dieu, mais du châtiment qu'ils craignent ou qu'ils subissent déjà. C'est pourquoi, s'ils sont affligés, c'est à cause d'eux-mêmes, non à cause de Dieu; et dès que le châtiment est passé, ils retombent dans leurs anciennes fautes et dans leurs péchés; car cet amour qui porte les méchants à se repentir, les porte bien plus facilement au péché. Cette pénitence est feinte; les paroles suivantes le déclarent : « Mais ils l'aimaient seulement de bouche, et ils lui mentaient en le louant de la langue. *Ps.* LXXVII. Saint Jérôme a traduit ainsi ce passage : « Ils le flattaient seulement de bouche, et ils lui mentaient en le louant de la langue. » C'est d'eux aussi que le Seigneur a dit : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux. » *Matth.* VII, 21. Et Isaïe : « Ce peuple s'approche de moi de bouche et me glorifie des lèvres, mais que son cœur est loin de moi. » *Isa.* XXIX, 13.

Le Prophète-Roi nous montre la sévérité de la vengeance divine à cause des péchés commis, dans le psaume qui commence ainsi : « O Dieu, les nations sont entrées dans votre héritage; elles ont souillé votre saint temple; » *Ps.* LXXVIII, et la suite dans laquelle il décrit la chute horrible et misérable de la cité sainte. Ce malheur arriva, soit sous Nabuchodonosor, soit sous Antiochus; car Dieu est Dieu partout, c'est-à-dire il est vraiment grand, soit qu'il récompense les mérites ou qu'il punisse les fautes, soit qu'il console ou qu'il menace. C'est pourquoi « il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr.* X, 31. C'est dans le même sens qu'il a été écrit : « Sion se labourera comme un champ; Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres, et cette montagne où est la maison du Seigneur deviendra une haute forêt. » *Jerem.* XXVI, 18. Quel horrible châtiment! Une semblable désolation est décrite dans les Machabées : « Ils virent les lieux saints tout déserts, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux, comme on en voit dans un bois et sur les montagnes. » I *Mach.* IV, 38. A cause des péchés du peuple, le Seigneur n'avait pas même épargné son sanctuaire.

Que le plus grand de tous les supplices que puissent supporter

les méchants est de n'en supporter aucun, le Prophète le déclare en ces termes : « Mais mon peuple n'a point écouté ma voix... C'est pourquoi je les ai abandonnés aux désirs de leur cœur... » *Ps.* LXXX. Saint Jérôme a traduit ainsi : Je les ai abandonnés à la dépravation de leur cœur. Voici un passage semblable : « Je ne punirai point vos filles de leur prostitution, ni vos femmes de leurs adultères. » *Ose.* IV, 14.

Quelquefois Dieu punit en ami l'homme qui pèche, quelquefois en ennemi, c'est-à-dire quelquefois en bon père, quelquefois comme un juge sévère. Le Prophète parle ainsi de cette manière de punir : « Je vous ai frappée en ennemi, je vous ai châtiée cruellement. » *Jerem.* XXX, 14. Du reste, l'Ecriture est pleine de passages semblables : « Je reprends, dit le Seigneur, et je châtie ceux que j'aime. » *Apoc.* III, 19. « Mon fils, ne rejetez pas la correction du Seigneur, et ne vous abattez point lorsqu'il vous châtie, car le Seigneur châtie celui qu'il aime. » *Prov.* III, 11, 12. « Dieu vous traite en cela comme ses enfants; car qui est l'enfant qui ne soit point châtié par son père? » *Hebr.* XII, 7. Et ce qui suit est écrit dans le même sens. Ecoutons ce passage remarquable d'Isaïe : « En ce temps-là, la vigne qui porte le vin pur chantera les louanges de Dieu. Je suis le Seigneur qui la conserve; je l'arroserai à tout moment (à savoir du calice de son indignation), de peur qu'elle ne soit gâtée (c'est-à-dire, afin qu'elle ne subisse pas une condamnation trop sévère) ; je la garde nuit et jour; je ne me porte point à la colère. » *Isa.* XXVII, 2, 3, 4.

L'Apôtre exprime la même opinion en peu de mots, quoique d'une manière bien claire, lorsqu'il dit : « Mais lorsque nous sommes jugés de la sorte, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » I *Cor.* XI, 32. Amos dit également : « Je n'ai connu que vous de toutes les nations de la terre; c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. » *Amos.* III, 2. La sainte femme Judith rend un témoignage semblable : « Mais considérons que ces supplices mêmes sont encore beaucoup moindres que nos péchés; croyons que ces fléaux dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre. » *Jud.* VIII,

27. C'est pourquoi il tempère la colère de la tribulation, il nous donne une boisson mêlée avec nos larmes dans une juste mesure, et nous accorde des forces capables de supporter le poids de la tribulation, ainsi que le constatent ces mots : « Le Seigneur m'a châtié pour me corriger, mais il ne m'a point livré à la mort. » *Ps.* CXVII. Le Prophète-Roi veut dire que Dieu l'a châtié, non en ennemi, mais en bon père. Le passage suivant nous fait connaître qu'il nous donne les forces nécessaires : « J'ai été poussé et renversé, et le Seigneur m'a soutenu. » *Ps.* CXVII. David témoigne qu'il a été puni ainsi par le Seigneur, quand il dit : « Votre discipline m'a corrigé et instruit jusqu'à la fin, et cette même discipline m'instruira. » *Ps.* XVII. Et Jérémie, faisant parler le peuple que Dieu frappait, s'écrie : « Vous m'avez châtié et j'ai été instruit par mes maux comme un jeune taureau qui est indompté. » *Jerem.* XXXI, 18. Et ailleurs : « J'exterminerai tous les peuples parmi lesquels je vous ai dispersés ; pour vous, je ne vous perdrai pas entièrement, mais je vous châtierai selon ma justice. » *Jerem.* XXX, 11. C'est pour la même raison que l'Apôtre livre un homme impur à Satan pour mortifier sa chair, afin que son âme soit sauvée au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. » I *Cor.* V, 5. C'est pour cette raison qu'Elie, par ses prières, ferma le ciel pendant trois ans et six mois, afin que le peuple, accablé par la grandeur de ce fléau, fît pénitence et fût poussé à la crainte du Seigneur qui le frappait. III *Reg.* XVII. C'est pour cela aussi que les saints demandent au Seigneur cette verge paternelle et salutaire, afin de sauver leur âme par la mortification du corps, et d'éviter la peine éternelle par la peine temporelle. Au reste, ceux que le Seigneur frappe en ennemi, il les punit de diverses manières et souvent. Souvent dans cette vie, il ne leur inflige aucun châtiment, mais il permet qu'ils soient le jouet de leurs propres passions et de la fortune. Aussi a-t-il été écrit : « Le pécheur a irrité le Seigneur, et à cause de sa colère, il ne se mettra plus en peine de le chercher. » *Ps.* IX. Ce qui veut dire qu'il ne le punit pas dans le temps, pour mieux le châtier dans l'éternité. Quelquefois il éteint le flambeau de la foi lorsqu'il permet que les méchants tombent dans l'erreur, comme

il en fait la menace dans l'Apocalypse. Quelquefois il retire à l'homme son secours qui l'aurait amené à la conversion, et alors on dit que l'homme s'endurcit, qu'il devient aveugle; ce genre de châtiment est grandement à craindre. Car dans ce temps, ô homme, ni les avertissements, ni les châtiments, ni les miracles ne te sont d'aucune utilité. Ce fut un grand miracle quand Elie, par la puissance de sa prière, arrêta la pluie pendant trois ans, et cependant le roi Achab n'en fut pas touché, puisqu'il adjura les nations et les royaumes de rechercher et de mettre à mort l'homme qu'il savait commander au ciel et aux astres; mais quelquefois, et c'est là le supplice le plus grave, il punit le péché par ce genre de peine que désigne le Prophète dans l'imprécation ou la prédiction suivante : « Faites qu'ils ajoutent iniquité sur iniquité et qu'ils n'entrent point dans votre justice. » *Ps.* LXVIII. Un autre genre de châtiment n'est pas moins terrible; c'est lorsque le pécheur ne reconnaît pas Dieu à la punition qu'il lui inflige, quoiqu'il soit écrit : « Le Seigneur sera reconnu en exerçant ses châtiments. » *Ps.* IX. On trouve dans les Ecritures beaucoup de témoignages de cet aveuglement et de cet endurcissement. Le prophète s'en plaint, quand il dit : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti, » *Jerem.* V, 3, et également : « Et le peuple n'a pas voulu revenir à celui qui le punit. » *Isa.* IX, 13. Le Seigneur se plaint aussi de cela : « C'est en vain, dit-il, que j'ai frappé vos enfants, ils n'ont point reçu le châtiment. » *Jerem.* II, 20. Et « où pourrai-je vous frapper de nouveau, vous qui ajoutez sans cesse à vos prévarications? « *Isa.* I, 5. Il est un passage remarquable d'Amos, IV, dans lequel ce prophète énumère les divers châtiments que Dieu inflige; et les hommes brisés et presque détruits par eux, restent dans l'endurcissement et dans leurs crimes, de sorte qu'on peut dire d'eux avec raison : « Ils ont été divisés, mais non touchés de componction. » *Ps.* XXXIV. Ils paraissent semblables à ceux dont Moïse dit : « Vous avez vu tout ce que le Seigneur a fait devant vous dans l'Egypte, de quelle manière il a traité Pharaon. tous ses serviteurs et tout son royaume. Vous avez vu ces grandes marques devant vos yeux, ces signes et ces prodiges épouvantables, et le Seigneur ne vous

a point donné jusqu'aujourd'hui un cœur qui eut de l'intelligence, des yeux qui puissent voir, des oreilles qui puissent entendre. » *Deut.* XXIV, 2, 3, 4. Après avoir été témoins de tant de miracles, ils se fabriquèrent un veau d'or et dirent : « Voici vos dieux, ô Israël, qui vous ont tiré de l'Egypte. » *Exod.* XXXII, 4. Peut-on s'imaginer quelque chose de plus horrible que cet aveuglement. Ils leur ressemblent ces hommes, qui voyant le Dieu qui les a créés et rachetés par le glaive, punir par la peste ou la famine, montrer la grandeur de sa fureur dans les diverses calamités qu'il envoie, n'ont ni yeux, ni intelligence, pour reconnaître la colère du Seigneur qui se manifeste par un jugement si éclatant, et pour voir leurs crimes. Il est vrai qu'il a été dit des Juifs : « Lorsqu'il les faisait mourir, ils le recherchaient, et ils recouraient à lui, et ils se hâtaient de venir le trouver. » *Ps.* LXXVII. Ceux que la grandeur des miracles ne réveillait pas, se trouvaient réprimés par la sévérité du châtiment ; mais ceux-ci, quoique accablés par les plaies sans nombre que sa fureur divine leur envoie, ne reconnaissent pas la grandeur de leur dépravation.

Lorsque le juge suprême punit, il ne veut pas seulement que la sévérité de la peine corresponde à la grandeur du péché, suivant ce qui est écrit : « Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion de ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil et de ce qu'elle s'est plongée dans les délices. » *Apoc.* XVIII, 7 : mais il veut encore que la nature du supplice soit en rapport avec l'outrage que lui a fait le crime. C'est pour cela que le Seigneur a voulu que la mort par l'eau fût le châtiment du crime de Pharaon qui faisait mourir dans les eaux les enfants des Hébreux. A ce sujet, nous lisons dans la Sagesse : « Ils étaient conduits à cette fin par une nécessité dont ils étaient dignes, et ils perdaient le souvenir de ce qui venait de leur arriver, afin que la mesure de leur punition fût remplie par ce qui manquait encore à leur supplice. » *Sap.* XIX, 4. Ce qui signifie qu'après les premières plaies, ils eurent à supporter ce dernier supplice de périr sous les eaux, eux qui faisaient périr dans les eaux d'innocents enfants.

La gloire de Dieu est intéressée à infliger aux impies le supplice qu'ils méritent. C'est ce qu'affirme le Prophète, en ces

termes : « La majesté du Roi suprême éclate dans son amour pour la justice. » *Ps.* XCVIII. Le Seigneur a dit aussi : « Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent. » *Levit.* x, 3. Ce qui veut dire : Quand on verra la punition que je leur ai infligée, on reconnaîtra qu'ils m'avaient offensé, et ainsi ma sainteté sera manifestée à tous les hommes. Les paroles suivantes expriment la même chose : « Je serai glorifié dans Pharaon et dans toute son armée. » *Exod.* XIV, 17. Par le supplice que Dieu leur infligea, il fit éclater la grandeur de sa gloire, en montrant sa puissance et en tirant un châtiment de la tyrannie et de l'orgueil des impies, comme Jethro, beau-père de Moïse, en rendit témoignage.

Vous trouverez un grand nombre de textes qui prouvent que les diverses et nombreuses calamités qui affligent les hommes sont la conséquence de leurs péchés. *Levit.* XXVI. Le Seigneur dans le même chapitre; indique en ces termes comme on peut mettre fin à ces malheurs : « Alors ils prieront pour leurs impiétés et je me ressouviendrai de mon alliance que j'ai faite avec Jacob, Isaac et Abraham. » *Levit.* XXVI, 41, 42. Car le dessein du juste juge n'est pas de rendre l'homme malheureux, mais de le guérir de ses maux.

## XVII.

### Tentation, chemin qui mène au péché.

« La chaleur se répand sur la terre. » *Job.* XXXVIII, 24. Saint Grégoire explique ainsi ce texte : Ce que notre ennemi examine d'abord est la complexion de chacun; et alors il tend devant ses pas le filet de la tentation. L'un est d'un caractère gai, l'autre triste; celui-ci est timide; celui-là est fier. Notre adversaire caché pour nous prendre plus facilement, cherche à nous tromper par ce qui se rapproche le plus de notre caractère. La volupté étant très-près de la joie, il met la luxure devant les yeux de ceux qui ont un caractère gai. La tristesse se transforme facilement en colère; il présente à ceux qui sont tristes, le péché de discorde. Les timides craignent les supplices, il remplit d'effroi

les peureux. Il voit que les louanges inspirent de l'orgueil aux caractères fiers, il les entraîne par des faveurs et des caresses à satisfaire tous leurs désirs. Il se sert donc pour tenter les hommes. des vices qui se rapprochent le plus du tempérament particulier à chacun. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. XXIX.

Personne ne connaît ses forces dans la paix.

La tentation est la vie de l'homme sur la terre ; car l'âme vide de vertus ne peut s'élever jusqu'au ciel, ou quelquefois elle tombe très-bas lorsqu'elle perd ses vertus. Id., *ibid.*, liv. VIII, c. V.

L'adversité est pour le juste une source de bonheur, et après avoir accompli des actes de vertu, il désire être tenté, pour ne pas tomber par suite d'une trop grande confiance dans ses vertus. Id., *ibid.*, c. X.

Dieu permet que les saints soient tentés, afin que, quand leur âme tremble sous les secousses qu'elle reçoit, leur pied rendu plus robuste par l'espérance, se fixe dans le seul secours de Dieu. Id., *ibid.*, liv. IX, c. XXXVI.

« Il m'a environné des pointes de ses lames. » *Job.* XVI, 14. Ce qui veut dire que la tentation nous environne de toutes parts. Lorsque nous foulons aux pieds un vice, un autre se lève à la place du premier ; de la continence, par exemple, la vaine gloire peut naître ; de la libéralité, l'avarice ; car nous cherchons à recueillir de nouveau par ce que nous donnons. Id., *ibid.*, liv. XIII, c. IX.

Si on ne résiste pas sur-le-champ à la tentation qui nuit, elle prend des forces en raison directe du retard qu'on met à la repousser. Id., *ibid.*. liv. XXI, c. VIII.

Le démon, usant du pouvoir qu'il avait reçu sur Job, lui fait perdre tous ses biens ; mais il découvre en lui un bien qui jusque là était demeuré caché, la patience : et chaque blessure qu'il lui porta fut une couronne qu'il lui donna. Id., *ibid.*, liv. XXIII, c. I.

C'est pour notre avancement que nous sommes tentés, afin que dans cet avancement nous reconnaissions ce que vaut le secours divin, et dans la tentation nous sentions ce que sont nos propres forces. La tentation agite donc, mais ne renverse pas ; elle secoue, mais elle ne rompt pas. Id., *ibid.*, c. XXIV.

Les vices qui nous tentent humilient les vertus qui progressent en nous; mais les châtiments qui nous affligent déracinent les voluptés qui se lèvent dans le cœur. Id., *ibid.*, c. XXVII.

Si la lutte manque, nous ne pouvons pas donner des preuves de nos vertus. C'est d'un soldat imprudent de se vanter d'être prudent dans la paix. Id., *ibid.*

Le diable nous attaque avec d'autant plus de force qu'il voit que nous lui résistons avec plus de vigueur; il néglige de poursuivre ceux qu'il possède sans lutte. Id., *ibid.*, liv. XIV, c. XII.

Souvent l'âme qui a vaincu des ennemis nombreux et terribles, en conserve dans son intérieur un, peut-être très-faible, qu'elle ne combat pas, quoiqu'elle veille avec une grande attention. Dieu le permet, de peur que cette âme, resplendissante de toutes les vertus, ne se laisse aller à l'orgueil; car tant qu'elle se voit répréhensible en une petite chose, qu'elle ne peut cependant pas dompter, elle attribue la victoire qu'elle remporte courageusement sur des ennemis plus vaillants, non à elle, mais à son véritable auteur. C'est ce qui fait que l'âme qui avance dans la vertu, est fortifiée bien mieux dans la justice par son infirmité, et voit bien plus véritablement clair dans le bien, parce que ses imperfections obscurcissent légèrement sa vue malgré elle. C'est pourquoi lorsque Dieu fit au peuple hébreu le partage de la portion de la terre promise dont ils s'étaient emparés, la nation des Chananéens incirconcis fut donnée à la tribu d'Ephraïm, non pour qu'elle l'exterminât, mais comme tributaire. Et c'est avec raison qu'elle dit qu'elle fut faite tributaire; parce que ce vice que nous ne pouvons pas détruire complètement, nous devons en toute humilité le faire tourner à notre avantage; afin que notre âme, quelque élevée qu'elle soit, ait d'elle-même de bas sentiments, ne pouvant pas triompher d'un faible ennemi qu'elle voudrait soumettre. C'est donc encore avec raison qu'il a été écrit : « Voici les peuples que le Seigneur laissa pour servir d'exercice et d'instruction aux Israélites. » *Jud.* III, 1. Car certains vices très-légers nous sont laissés pour que notre attention soit toujours éveillée et qu'elle soit toujours prête à la lutte; pour que nous ne nous enorgueillissions pas de notre victoire

puisque nous voyons vivre en nous des ennemis par lesquels nous craignons encore d'être vaincus. Id., *ibid.*, liv. IV.

Saint Augustin s'exprime ainsi sur ce passage de saint Paul : « Car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair. » *Galat.* v, 17. Saints qui combattez, écoutez-moi ; je parle pour ceux qui luttent ; ceux-là me comprennent ; celui qui ne lutte pas ne me comprend pas. Si nous étions arrivés à ce point qu'aucun désir mauvais ne s'élevât plus en nous, nous n'aurions plus aucun ennemi à combattre, nous n'aurions plus aucune victoire à attendre ; car on triomphe de l'ennemi vaincu. Nous voulons ne plus ressentir les désirs mauvais, mais nous ne le pouvons pas. Que nous le voulions, que nous ne le voulions pas, nous les portons en nous ; que nous le voulions, que nous ne le voulions pas, ils nous chatouillent, ils nous caressent, ils nous stimulent, ils nous harcèlent, ils veulent se lever ; mais s'ils sont comprimés, ils ne sont pas encore éteints tant que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit et que l'esprit en a de contraires à ceux de la chair. Nous qui servons dans cette milice, si nous avons des ennemis plus faibles, nous en avons néanmoins. Nos ennemis peuvent être déjà fatigués par l'âge, mais quoique fatigués, ils ne cessent cependant pas de harceler le repos de la vieillesse de différentes manières ; pendant la jeunesse, le combat est plus rude ; nous l'avons connu, nous l'avons soutenu. S. Augustin, *Sermon* 43 *sur les paroles du Seigneur.*

« Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, seront persécutés. » II *Tim.* iii, 12. Parce que le démon ne sévit plus contre les chrétiens par l'intermédiaire des puissants de la terre, il ne s'ensuit pas que les chrétiens ne souffrent pas persécution. Si le diable est mort, les persécutions sont mortes aussi : mais si notre ennemi vit, peut-on dire qu'il ne nous suscite pas de tentations, qu'il ne sévisse pas contre nous, ne nous fasse pas de menaces et ne nous procure pas des scandales ? Ah ! si vous commenciez à vivre avec piété, vous verriez que tout homme qui veut vivre avec piété en Jésus-Christ sera persécuté. Les combats ne manquent certes pas : nous combattons contre nos propres désirs ; nous combattons au dehors avec les infidèles et les hommes

qui n'obéissent pas; nous combattons au dedans, contre les suggestions et les mouvements tumultueux de la chair; nous combattons encore de tous côtés. Id., *sur le psaume* CXXVII.

Elles vivent encore dans ma mémoire les images de mes désordres passés; j'en ai déjà beaucoup parlé; la longue habitude les y a gravées; elles viennent m'assaillir pendant mes veilles, dénuées il est vrai de leur force première; mais dans le sommeil, le rêve ne va pas seulement jusqu'à faire naître des sensations voluptueuses, il semble encore qu'il dérobe jusqu'à mon consentement, qu'il arrive à quelque chose qui ressemble à l'action elle-même. Et telle est la puissance de ces illusions sur mon corps et sur mon âme que lorsque je dors elle opère sur moi ce que des objets réels ne sauraient faire pendant la veille..... Dieu tout-puissant, votre main n'est-elle pas puissante? Ne peut-elle pas guérir toutes les langueurs de mon âme, et par une grâce plus abondante, éteindre ces mouvements lascifs des heures de mon repos? Répandez, Seigneur, de plus en plus sur moi vos bienfaits, afin que mon âme, dégagée des liens de la concupiscence, s'élance vers vous. Id., *Confessions*, liv. X, c. XXX.

Dans notre exil, notre vie ne peut être sans péché, sans tentation; car nos tentations servent à notre avancement; personne ne peut connaître ses forces, s'il n'est tenté; personne ne peut être couronné, s'il n'a vaincu; personne ne peut vaincre s'il n'a combattu; personne ne peut combattre s'il n'a un ennemi, s'il n'a des tentations. Id., *sur le psaume* LX.

Le diable ne peut vous tenter qu'autant que cela peut vous être utile, afin que vous soyez stimulé, que vous soyez éprouvé, et afin que vous, qui vous ignoriez, vous vous retrouviez par vous-même. Id., *ibid.* LXI.

Le monde oppose aux soldats du Christ un double front de bataille; car il flatte pour tromper; il épouvante pour vaincre. Que notre propre plaisir ne nous tente pas; que la crédulité étrangère ne nous épouvante pas, et le monde est vaincu. Id., *Sermon sur saint Vincent*.

C'est lorsque nous ne nous croyons pas attaqués que nous le sommes le plus violemment. De là vient que la luxure me pour-

suit, que l'avarice cherche à s'emparer de moi, que le ventre veut être mon Dieu; cet ennemi, dis-je, me poursuit, qui a mille noms, mille ruses pour nous nuire. S. Jérôme, *Lettre à Héliodore.*

Les poisons ne se donnent que mêlés de miel; le vice ne nous trompe qu'en prenant l'apparence et l'ombre de la vertu. Id., *Epître à Lect.*

Ne laissez pas les pensées honteuses prendre de la consistance : tuez votre ennemi tant qu'il est faible; que ce qui est mauvais soit étouffé en germe, pour que l'ivraie ne pousse pas. Ecoutez le Prophète-Roi : « Malheur à toi, fille de Babylone..... Heureux celui qui prendra tes petits enfants et qui les brisera contre la pierre. » *Ps.* cxxxvi. En effet, il est impossible qu'une ardeur brûlante innée dans l'homme ne fasse pas invasion dans son âme; mais on loue, on déclare heureux celui qui tue ses pensées mauvaises dès qu'elles paraissent, et les brise contre la pierre. Cette pierre est le Christ. Id., *Lettre à Eustochie.*

« Les rochers servent de retraite aux hérissons, » *Ps.* ciii; et ils sont pour eux une véritable retraite. Où donc les malades trouveront-ils plus sûrement un repos stable que dans les blessures du Christ? Ce repos sera d'autant plus sûr que le Christ est plus puissant pour les sauver; le monde gronde, le corps presse, le démon tend ses piéges : je ne tombe pas, je suis appuyé sur la pierre. S. Bernard, *sur le Cantique.*

Tant que nous vivons dans la région de l'ombre de la mort, dans l'infirmité du corps, dans le lieu de la tentation, si nous réfléchissons bien, nous reconnaîtrons que nous sommes misérablement travaillés par une triple incommodité; car nous sommes faciles à séduire, faibles dans l'exécution, fragiles dans la résistance. C'est pourquoi, si nous voulons distinguer le bien du mal, nous nous trompons; si nous essayons de faire le bien, nous n'en avons pas la force; si nous nous efforçons de résister au mal, nous sommes renversés et vaincus. Et rien ne doit nous étonner en cela; car, comme dit Job : « Il n'y a point de puissance sur la terre qui puisse lui être comparée. » *Job.* xli, 24. Cette puissance est celle de notre ennemi. Id., *de la Considération.*

Le démon examine les habitudes de tous les hommes, appro-

fondit ce qui fait notre souci, scrute nos affections, et cherche des moyens de nuire dans ce qui fait notre principale préoccupation. Id., *Sermons*.

La chasteté court des dangers au milieu des délices, l'humilité dans les richesses, la piété au milieu des affaires, la vérité au milieu des bavardages, la charité dans le monde. Id., *ibid.*

Mes frères, si nous voyions Adam devant nos yeux le cœur assailli de pensées diverses, tiré par les prières de sa femme, retenu par le précepte de son Créateur, si, dis-je, nous le voyions dans cette position, ne lui crierions-nous pas : Prenez garde à vous, malheureux! voyez ce que vous allez faire; la femme a été séduite, ne vous laissez pas gagner par elle. Pourquoi donc, lorsqu'une tentation semblable nous saisit, ne nous tenons-nous pas ce même raisonnement? Id., *Sermon pour la Toussaint.*

Le démon est l'auteur du mal, l'origine de l'injustice, l'ennemi du bien, toujours l'adversaire de l'homme heureux; il tend des piéges, prépare les chutes, creuse des fosses, apprête les ruines, aiguillonne les corps, tourmente les âmes, suggère les pensées, allume les colères, inspire de la haine pour les vertus, de l'amour pour les vices, engendre les erreurs, nourrit les discordes, trouble la paix, détruit les affections, renverse l'union, viole les lois divines, attaque les lois humaines. Pierre de Ravenne, *sur le jeûne et les tentations de Jésus-Christ.*

Le tentateur, toujours veillant, tend des embûches plus graves à ceux qu'il voit ne pas commettre le péché. Car qui ne cherchera-t-il pas à tromper, lorqu'il a osé tenter par la ruse et le mensonge la majesté du Seigneur lui-même? Il avait vu son orgueil foulé aux pieds par l'humilité du Seigneur Jésus baptisé par saint Jean; il avait compris que par ce jeûne de quarante jours toutes les passions de la chair étaient vaincues, et cependant la perversité de cet ange déchu ne désespéra pas des artifices de sa malice, et il se promit tant de la mutabilité de notre nature qu'il présuma pouvoir faire pécher celui qu'il connaissait pour un vrai homme. S. Léon, pape, *Sermons*.

« Car notre âme est humiliée jusqu'à la poussière. » *Ps.* xliii. Les armes les plus terribles que nous ayons contre le démon sont

de ne pas avoir confiance en nos propres forces, mais de prier Dieu qui peut terrasser notre ennemi. CASSIODORE.

Le démon exerce contre les hommes des persécutions d'autant plus grandes qu'il voit la fin du monde plus proche; car, comme il se sait damné à jamais, il veut multiplier les compagnons qui doivent avec lui brûler dans le feu de la géhenne. S. ISIDORE, *du Souverain Bien.*

Le démon nous flatte au dehors, nous tend des piéges au dedans en allumant nos désirs pour les choses de la chair et pour les voluptés coupables; il tue l'esprit en flattant nos passions, et comme dit le Prophète, dans le temps il séduit notre palais; mais au dernier jour, on le trouve plus amer que le fiel. Il est agréable d'abord de pécher, mais il ne le sera point ensuite de brûler. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 3 sur l'Epiphanie.*

Le démon a appris qu'il a perdu toute la puissance qu'il avait de nuire, parce qu'il a laissé dans le corps sacré du Christ les morsures empoisonnées de ses dents venimeuses; aujourd'hui donc, les malheureux qu'il prévoit devoir consentir facilement à ses séductions, il cherche à les entraîner dans les gouffres qu'il habite par la seule sollicitation de ses chants; désarmé, il attend une proie volontaire; jeté à terre par le Seigneur, il n'attaque plus en guerrier le genre humain; mais, semblable à un homme sans force, il siffle à ses oreilles de perfides conseils. Id., *Homélie 3 sur la Pâque.*

Nous qui, abrités derrière des remparts, pouvons à peine résister, que ferions-nous si nous étions dans le siècle? Comment, au milieu des flots et des efforts de la tempête et des vents luttant entre eux, pourraient se défendre ceux qui chancellent dans le port? Id., *Homélie 5 aux moines.*

De même que la viande se corrompt si elle n'est pas salée, de même l'âme, si elle n'est pas salée par des tentations continuelles, se relâche bientôt et s'amollit. ORIGÈNE, *Homélies sur les Nombres.*

Le renard feint de dormir pour mieux tromper; le démon simule la pureté du corps pour perdre l'âme. N'ayez pas confiance, en cette vie, à cette chair de boue, et ne vous fiez pas à vous-même

jusqu'à ce que vous alliez au devant de notre Seigneur Jésus-Christ. S. JEAN CLIMAQUE, 15[e] *degré*.

Si nous observons avec soin les tromperies des démons, nous verrons qu'après une action mauvaise ils accusent le juste juge d'être dur et sans pitié. Car avant de nous pousser au péché, ils nous montraient sa clémence; après le péché, ils nous montrent sa justice inflexible et nous jettent dans le désespoir. Id., *ibid.*

Lorsque malgré le pouvoir de notre esprit et la vertu secrète de la prière, nous n'avons pas encore la force de nous soulever contre nos ennemis, nous leur cédons peut-être. Montrez-vous rapidement, si c'est possible, cachez-vous un peu et secrètement; élevez toute la vigueur de votre âme, si vous le pouvez, sinon levez au ciel les yeux de votre corps; étendez en forme de croix vos mains immobiles, afin que par ce signe et cette posture de prière vous confondiez Amalech et le mettiez en fuite; criez vers celui qui peut vous sauver et dites-lui toujours : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible. » *Ps.* VI. Vous ressentirez alors la vertu du Très-Haut, quoique invisible, et, aidé d'un secours invisible, vous mettrez en fuite des ennemis invincibles. Si vous êtes accoutumé à combattre ainsi, bientôt et par la seule volonté de votre âme, vous vaincrez et mettrez en fuite vos ennemis. Id., *ibid.*

Dans tout ce que nous faisons selon l'esprit de Dieu, les démons nous tendent trois piéges : d'abord ils font tous leurs efforts pour nous empêcher de faire le bien ; en second lieu, s'ils ont été vaincus d'abord, ils font en sorte que ce bien ne soit pas fait selon Dieu; que si ces larrons ont été frustrés dans leur espoir, ils se tiennent en silence près de notre âme, et lorsque nous avons vécu en tout selon le cœur de Dieu, ils cherchent à nous enorgueillir par leurs louanges, et nous proclament bienheureux. Id., *ibid.*

Les démons attaquent les mondains par les choses extérieures; mais les moines, ils les tentent presque uniquement par les discussions des raisons; car les moines, par la solitude qu'ils ont embrassée, sont déliés du soin des affaires et des choses extérieures. Mais comme il est plus facile de pécher en pensée qu'en action, la guerre de l'esprit est plus difficile que la guerre contre

les choses extérieures. Car l'esprit est ainsi fait que ce qu'il y a de plus facile l'ébranle et qu'il embrasse sans frein tous les fantômes opposés à la loi. EVAGRIUS.

Commencez à résister à vos désirs, et vous comprendrez alors combien est terrible le souffle des mauvais désirs qui vous poursuivent. C'est là un combat dangereux ; c'est là une victoire glorieuse, de haïr ce qu'on aime, d'aimer ce qu'on hait. S. CHRYSOSTOME, *sur saint Matthieu*.

Une petite étincelle méprisée allume un vaste incendie. ADILON.

Il n'est rien qui soit aussi nuisible qu'un ennemi intime. BOÈCE, *de la Consolation*, III.

Celui qui est intègre, parce qu'il se trouve dans un milieu où personne ne peut ou ne cherche à le corrompre, ne mérite aucune louange. CICÉRON, *Verrine*, II.

Réflexions de l'auteur.

« Aussi de peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'orgueil, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange de Satan, pour me donner des soufflets. » II *Cor.* XII, 7. Qu'y avait-il de plus propre à donner de soi une grande connaissance que la révélation des secrets divins et d'avoir été enlevé au ciel? Considérez donc avec soin quelle est l'utilité de la tentation, plus puissante que la révélation pour abaisser l'orgueil de l'homme, puisque l'Apôtre attribue à la tentation ce qu'il n'accorde pas à la révélation. C'est pourquoi il a été dit : « Que sait celui qui n'a point été tenté? » *Eccli.* XXXIV, 9.

Les démons, semblables aux pirates qui attaquent plutôt les navires chargés d'or et de marchandises précieuses que ceux qui sont vides, poursuivent avec une grande vigueur ceux qui sont riches de dons spirituels.

Que l'homme sache avec quel soin et quelle sollicitude il doit veiller sur lui, car chacun porte en soi une Eve trompeuse, c'est-à-dire la chair amie de l'esprit, et par cela même notre plus cruelle ennemie. Elle nous tend des piéges d'autant plus périlleux, que ces piéges sont non des blessures, mais des caresses qu'elle nous

fait, comme une autre épouse de Samson, cet ennemi domestique et d'autant plus à craindre qu'il est plus intérieur et plus près de nous. Car si l'homme constitué en grâce et placé dans le paradis fut trompé par Eve, que ne doit pas craindre l'homme chassé du paradis et dépouillé de sa justice originelle? Qui ne gardera avec soin son âme contre cette Eve qui dort dans son sein? Que si vous dites que l'esprit et la chair sont frère et sœur, je vous l'accorde; ils sont frère et sœur, mais comme Jacob et Esaü étaient frères et frères jumeaux, et cependant l'un cherchait à supplanter l'autre. Ils sont, il est vrai, frère et sœur, mais bien différents l'un de l'autre. L'un doit toujours se défier de l'autre, c'est-à-dire que l'esprit doit craindre la chair, et, avec Jacob il doit toujours dire : « Délivrez-moi de la main de mon frère Esaü, parce que je le crains extrêmement. » *Gen.* XXXII, 11. Et : « Levez-vous, Seigneur, que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance. » *Ps.* IX. Ce qui veut dire : la chair contre l'esprit, la nature tombée contre la grâce, le péché contre le remède du péché, Adam contre Jésus-Christ. Les paroles suivantes de l'Apôtre nous prémunissent contre le même danger : « Dégageons-nous de tout ce qui nous appesantit et des liens du péché qui nous serrent si étroitement. » *Hebr.* XII, 1. Par ce mot « qui nous serrent » il veut dire que nous sommes assaillis de toutes parts par le péché. Car toute créature de Dieu est devenue un lacet et un « filet où les pieds des insensés ont été pris. » *Sap.* XIV, 11. Mais ce que dit ailleurs l'Apôtre est beaucoup plus grave : « Et ainsi ce n'est plus moi qui fais ce mal; mais c'est le péché qui habite en moi. » *Rom.* VII, 17. En effet, l'ennemi qui occupe la place est plus à craindre que celui qui l'assiége. L'un se rapporte donc aux piéges du monde qui sont au dehors de nous, l'autre au foyer du péché qui vit au dedans, qui nous sollicite fortement au péché, à ce point d'être appelé même le péché.

« Que sait celui qui n'a point été tenté? » *Eccli.* XXXIV, 9. « J'ai bien vu des choses allant en divers lieux, et j'ai remarqué bien des coutumes différentes. » *Eccli.* XXXIV, 12. D'autres traduisent ainsi : « Je comprends plus de choses que je n'en dis. » « Je m'y suis vu quelquefois en danger de perdre la vie, mais Dieu m'en a

délivré par sa grâce. » *Eccli.* XXXIV, 13. A cela se rapporte aussi le passage suivant : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'épreuve de l'affliction les hommes justes. » *Eccli.* XXVII, 6. Et il ajoute bientôt après : « L'homme saint demeure toujours dans la sagesse comme le soleil dans sa lumière ; mais l'insensé est changeant comme la lune. » *Eccli.* XXVII, 12.

Il en est qui, partout mais surtout dans la prière, sont troublés par des pensées diverses et bizarres. Cette affliction, s'ils ne consentent pas au péché, ne doit pas les inquiéter. Ce sont des pensées que notre imagination nous représente, comme le fait un miroir qui réfléchit tout ce qu'on place devant lui ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les hommes même pieux soient inquiétés par certaines images.

Dès que les Philistins eurent appris, par la voie de la renommée, que David avait été sacré roi, ils rassemblèrent leurs troupes et, d'un commun accord, se levèrent pour l'attaquer ; mais David muni du secours de Dieu les vainquit et les mit en fuite à Baal Pharasim. Les Philistins ayant de nouveau rassemblé des troupes et s'étant avancés contre David, le Seigneur l'avertit de ne point les attaquer en face, mais de tourner derrière leur camp ; c'est ce qu'il fit, et de cette sorte il les battit. II *Reg.* V. Les démons agissent de la même manière ; lorsqu'ils voient un homme du monde soutenu par Dieu, ils se réunissent en troupe pour l'attaquer. Mais pourquoi faut-il quelquefois lutter avec eux corps à corps, d'autrefois les combattre par la ruse et l'artifice. Quelle nécessité y avait-il à ce que le Dieu tout-puissant ordonnât à David de combattre ses ennemis par la ruse et l'artifice? Comme s'il ne pouvait vaincre que par la ruse, lui qui règle tout par sa volonté? Il le voulut, pour nous apprendre que quelquefois nous devons lutter par la force, quelquefois par la ruse, puisque notre adversaire nous attaque de ces différentes manières ; c'est pourquoi, dans les saintes Ecritures, il est appelé, tantôt lion, tantôt dragon, tantôt serpent rusé. Et saint Bernard dit qu'il faut plus craindre son astuce que sa force et sa puissance. C'est pourquoi il faut scruter et examiner ce qu'il nous suggère avec un grand soin et regarder plus la queue de ce

scorpion (c'est-à-dire, son but et son intention) que sa tête. Il ne faut donc pas s'étonner si le Seigneur dit à David : « N'allez point contre eux; mais tournez derrière leur camp. » II *Reg*. v, 23. Par là, le Sage nous apprend qu'il ne faut pas tant regarder les plaisirs présents, mais ceux qui s'en vont, c'est-à-dire qu'il faut les regarder non pas devant et en face, mais par derrière. Leur face nous trompe en nous flattant, leur revers dégoûte l'âme en montrant les remords que laissent le crime et sa laideur.

De même que Noé plaça au fond de l'arche les animaux sans raison, et dans le haut, qui finissait en coude, les animaux raisonnables, c'est-à-dire les hommes; ainsi le juste doit régler sa vie de telle sorte que les mouvements du corps qui sont sans raison soient abaissés au rôle de serviteurs, et que les mouvements de l'âme qui sont dirigés par la raison soient placés en haut pour gouverner et diriger; de sorte que dans tout ce qu'il fait, il soit mené non par l'impulsion de la passion, mais par la raison et la réflexion. Si le déluge de la chair l'inonde, alors il entre dans l'arche de l'esprit; et quoique les torrents de la colère l'entourent, ainsi que les flots de la luxure et les gouffres de la gourmandise, quoique bouillonnent les sources du plaisir, les abîmes des passions, les mers du trouble, il n'en entre pas moins dans l'arche où il se trouve en sûreté, et on ferme la porte sur lui; ce qui veut dire qu'il se recueille en lui-même et ne prête aucune attention à ce que la chair lui demande, à ce que le monde murmure, à ce que le démon lui suggère; et la porte étant fermée, il prie son père dans le secret, *Matth*. vi, 6, et il combat Amalech, c'est-à-dire le prince de ce monde, plus par la prière que par les armes qui sont ses propres forces.

Si la tentation n'était pas quelquefois nécessaire aux hommes pieux, le Prophète n'aurait pas adressé au Seigneur cette prière : « Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur. » *Ps*. xxv. Ou, comme a traduit saint Jérôme : « Faites fondre mes reins et mon cœur. » Le Psalmiste montre assez par là que la tentation n'éprouve pas seulement la fermeté et la constance de l'âme, mais qu'elle la purge aussi de ses souillures. C'est ce qui arrive au métal lorsqu'on le fait fondre dans la four-

naise; là il reprend sa pureté en se séparant des matières qui lui sont étrangères.

## XVIII.

### Foi.

Les élus brûlent du désir de voir face à face celui que la foi leur a fait connaître; car la certitude même de la foi leur fait goûter la suavité de sa douceur. S. Grégoire, *Morales*, liv. XIX, c. xv.

Pierre renia de bouche celui qu'il possédait par le cœur; c'est pourquoi, en l'arrosant de ses larmes, il vivifia cette racine qui était morte et comme brûlée par la soif. Id., *ibid.*, liv. XXV, c. xvi.

Si la raison pouvait comprendre les œuvres de Dieu, ces œuvres ne seraient pas admirables, et la foi n'aurait aucun mérite si la raison humaine lui fournissait des preuves. S. Augustin, *sur l'Evangile, Homélie* 26.

Il n'est pas de richesses, pas de trésors, pas d'honneurs, pas de biens terrestres qui soient préférables à la foi catholique; car elle sauve les pécheurs, elle éclaire les aveugles, elle guérit les malades, elle baptise les catéchumènes, elle justifie les fidèles, elle remet les pénitents en grâce, elle élève les justes, elle couronne les martyrs, elle conserve dans une chaste pudeur les vierges, les veuves, les personnes mariées, elle ordonne les clercs, elle consacre les prêtres, et elle nous place dans notre héritage éternel avec les anges saints. Id., *sur la parole du Seigneur*.

De même que dans la racine d'un arbre on ne peut distinguer aucune apparence de beauté et que cependant tout ce qu'il y a de beau ou de gracieux dans l'arbre procède de la racine; de même dans l'humilité de la foi; tout ce que l'âme peut acquérir de mérite et de bonheur, procède du fondement de la foi. Id., *sur saint Jean*.

Il faut couper les chairs corrompues, il faut chasser de la bergerie la brebis galeuse, de peur que toute la maison ne se corrompe, ne se putréfie, ne périsse. Arius, dans Alexandrie, ne fut qu'une étincelle; on ne l'éteignit pas sur-le-champ, et la flamme qu'elle alluma ravagea la terre entière. S. Jérôme.

La foi qui n'est pas exercée languit et celle qui n'agit point

est assaillie par une foule d'incommodités. L'ennemi rusé qui nous tend sans cesse des piéges se jette sur les gardes indolents; mais celui qui est accoutumé à la lutte est instruit par la ruse d'hier et reçoit d'elle la palme d'une glorieuse victoire. S. Ambroise, *sur le psaume* cxviii : Beati immaculati.

Plût au ciel que les Juifs et les païens examinassent avec quelle sécurité de conscience nous pourrions nous remettre au jugement de Dieu en ce qui concerne ce point. Ne pourrions-nous pas lui dire : Seigneur, s'il y a erreur, c'est vous qui nous avez trompés. Car ces vérités ont été confirmées par des miracles et des prodiges sans nombre, et tels que vous seul pouviez les opérer; elles nous ont été transmises par des hommes d'une grande sainteté qu'on ne peut révoquer en doute ; elles ont pour preuve l'attestation la plus haute et la plus authentique ; car vous y avez coopéré et avez confirmé les instructions par les miracles. Richard, *de la Trinité,* liv. I.

Que ne découvre pas la foi? elle atteint ce qui est inaccessible, elle saisit l'inconnu, elle comprend des choses étonnantes ; elle conçoit les choses les plus admirables ; en un mot, elle enferme en quelque sorte dans son vaste sein, l'éternité elle-même. S. Bernard, *sur le Cantique.*

Que pensez-vous que soit cet homme qui reconnaît Jésus-Christ pour le Fils de Dieu, et qui n'est pas effrayé par ses menaces, attiré par ses promesses, qui n'obéit pas à ses préceptes, qui ne reconnaît pas ses conseils ? S'il confesse qu'il connaît Dieu, ses actions ne sont-elles pas en contradiction avec sa croyance? Car la foi sans les œuvres est une foi morte. Id., *Sermons.*

Croyez à celui qui ne peut pas tromper; croyez à celui qui a prédit tous ces événements futurs ; croyez à celui qui donnera en récompense aux croyants la vie éternelle ; croyez à celui qui punira les incrédules des supplices éternels et des ardeurs de la géhenne. Quelle ne sera pas la gloire de la foi ; quelle ne sera pas la peine de la perfidie, quand viendra le jour du jugement. S. Cyprien.

Le croyant aura pour récompense ce qu'il croit et ce qu'il cherche. Id.

Si nous ne pouvons nier que nous avons reçu ce que nous attendions depuis longtemps, il est nécessaire que nous croyions avec confiance à ce que nous devons attendre; si la foi qui a précédé les faits accomplis a dû être forte, celle qui suit ces faits évidents doit l'être davantage. Id., *Homélie* 10 *sur la Pâque*.

La vertu de foi est en sûreté au milieu des dangers; elle chancelle dans la sécurité. S. Chrysostome, *sur saint Matthieu*.

#### Réflexions de l'auteur.

De même que par la continuité du péché, les qualités de la nature et le libre arbitre se débilitent chaque jour et diminuent, quoiqu'ils ne s'éteignent pas complètement, de même la foi, par la répétition du péché s'obscurcit de jour en jour davantage, quoiqu'elle ne s'éteigne pas complètement. Telle est la foi de ceux qui, persistant dans le péché mortel, se confessent chaque année et ne craignent pas de s'approcher de la sainte Table.

Un philosophe, discutant sur l'immortalité de l'âme, soutient que ceux qui font l'âme immortelle ne croient pas ce qu'ils avancent. S'ils le croient, dit-il, pourquoi craignent-ils de mourir eux qui affirment que la meilleure portion d'eux-mêmes est immortelle? Que dirait-il de la foi des chrétiens qui vivent en païens, s'il entendait leur profession de foi et connaissait leurs mœurs? Il n'est donc pas inutile de rechercher pourquoi ceux qui croient vivent d'une manière si opposée à leurs croyances. On peut attribuer à ceci la même cause qu'à ce qui arrive souvent dans les conseils, où nous voyons le plus grand nombre l'emporter sur le plus petit qui soutient le meilleur avis. Car souvent l'opinion d'un grand nombre d'insensés l'emporte sur la décision pleine de sagesse d'un seul. Or la foi nous conseille très-sagement et elle nous appelle aux choses célestes et spirituelles; mais elle nous appelle, non en forçant la volonté, mais en nous montrant seulement les vrais biens. Et contre cette voix, se soulèvent toutes les puissances de la chair qui nous courbe vers les choses corporelles et terrestres au moyen des passions et des sens. Les yeux recherchent la beauté, l'odorat les parfums, le goût les choses suaves, le tact les choses moelleuses. Que dirai-je

des appétits sensuels? que dirai-je des passions? que dirai-je de l'amour-propre? n'aspirent-ils pas tous après les choses terrestres et les voluptés? C'est pourquoi le plus grand nombre l'emporte sur le plus petit qui soutient le meilleur avis. C'est pourquoi le Prophète s'écrie : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce que l'homme m'a foulé aux pieds, » *Ps.* LV, c'est-à-dire l'homme extérieur; et ensuite celui qu'il a dit être seul, il en parle comme de plusieurs : « Car il y en a beaucoup qui me font la guerre. » *Ps.* LV. En effet cet homme extérieur a un grand nombre de satellites qui, se réunissant en troupe, attaquent l'esprit; et puissants par leur nombre, non par la raison, ils éloignent l'esprit du bien.

« Conservant la foi et la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé ont fait naufrage en la foi. » I *Tim.* I, 19. Aussi, la bonne conscience est-elle la gardienne de la foi; la mauvaise au contraire lui cause du dommage. C'est à cause de cela que le démon nous pousse toujours au péché, afin de renverser enfin notre foi, s'il le peut. C'est lui qui parle ainsi : « Exterminez et abattez jusqu'à ses fondements. » *Ps.* CXXXVI. La foi est le fondement de toute vie chrétienne. Le plus grand malheur qui puisse lui arriver est celui qui est décrit par Isaïe en ces termes : « Et se brise comme un vase de terre qu'on casse avec effort, en mille morceaux, sans qu'il en reste seulement un têt pour y mettre un charbon pris d'un feu ou pour puiser un peu d'eau dans une fosse. » *Isa.* XXX, 14.

La foi ne peut être corrompue directement que par une hérésie ou une infidélité qui lui est contraire. Elle peut être corrompue par les autres vices, mais dispositivement et indirectement, comme on dit; car tous les vices coopèrent à sa corruption. En effet, la foi attaque d'une certaine manière tous les vices, puisqu'elle représente au pécheur le supplice et la justice de Dieu, et elle excite le ver de la conscience afin qu'il combatte, qu'il crie, qu'il murmure contre ceux qui pèchent. C'est pour cela que les voluptueux, les avares et ceux qui sont adonnés aux autres péchés, supportent avec peine cet aiguillon de la conscience. Lorsqu'il fut arrivé à ce misérable état, Luther prêcha que la foi seule

suffisait pour le salut, et il soulagea d'une manière étonnante ceux qui déjà paraissaient pécher sans aucune crainte de Dieu et qui croyaient pouvoir lâcher le frein à toutes leurs passions. C'est pour cela aussi que beaucoup nièrent la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme, afin de pouvoir, sans aucun sentiment de douleur, se livrer à tous les genres de voluptés et de crimes.

Si vous laissez longtemps un cheval dans l'écurie, il perdra l'habitude de marcher et de courir, ce pourquoi il a été créé, et il deviendra presque toujours inutile et sans force. Il en est de même de la foi; elle nous a été donnée pour produire des œuvres; si elle reste longtemps sans agir, elle finira presque infailliblement par périr; aussi l'on voit l'homme de mauvaises mœurs tomber dans l'hérésie qui fait perdre la foi. Le Seigneur a dit à ce sujet : « Car quiconque a, on lui donnera et il sera dans l'abondance; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a. » *Matth.* XXII, 12. C'est ce qui arrive lorsque, par un juste jugement de Dieu, l'homme dont la foi n'agit pas, tombe dans l'hérésie.

Chez quelques chrétiens, la foi est tellement cachée et comme oubliée, que dépouillée de sa brillante splendeur, on dirait avec raison qu'elle est informe. On peut la comparer à certains tableaux couverts d'une telle couche de fumée et tellement abîmés par la vieillesse, qu'il est impossible de savoir quelles sont les images de saints qu'ils représentent. Ceux qui ont cette foi, croient de telle façon qu'ils paraissent plutôt rêver que croire, quoique ce qu'ils croient soit la vérité. On peut avec raison leur appliquer ce qui est écrit dans Job : « La perdition et la mort ont dit : Nous avons ouï parler d'elle. » *Job.* XXVIII, 22. Ceux qui pensent que les choses de la foi ne sont pas utiles pour leur salut, les entendent comme des nouvelles d'une terre éloignée.

De même que le voleur voudrait qu'il n'existât ni juges, ni bourreaux, ni échafauds, ni prisons, ainsi l'homme chargé de crimes et le voluptueux qui ne veut pas s'abstenir du péché voudraient qu'il n'y eût ni un Dieu, ni un jugement dernier, ni une âme immortelle, ni aucun supplice, ni aucune providence (si toutefois cela pouvait être), afin de pouvoir plus librement se

vautrer dans la fange de toutes les voluptés de la chair, sans avoir à craindre la colère divine. Ce qui fait que tout individu qui se trouve dans cette disposition d'esprit n'a pas besoin de grands efforts pour arriver à se faire une croyance qui lui convienne : c'est ce que l'Apôtre certifie en ces termes : « Car il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine ; au contraire, ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs. » II *Tim.* IV, 3. Et c'est pour cela que les hommes pervers tombent facilement dans les erreurs qui les mènent dans la voie de l'avarice et des passions, et leur permettent de pécher à leur aise. Si, comme dit Cicéron, cette lumière que la nature a placée dans l'esprit de l'homme pour lui faire distinguer le bien du mal, est tellement obscurcie par la dépravation de la vie, que dans quelques-uns même elle est éteinte, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la lumière de la foi qui vient d'une autre source et d'une source surnaturelle, s'obscurcisse par une habitude prolongée du péché, au point de pouvoir être corrompue par la plus légère tentative des hérétiques.

L'Apôtre déclare qu'une vie déréglée est la source de toutes les erreurs, lorsqu'il écrit à Timothée : « Conservez la foi et la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé ont fait naufrage en la foi. » I *Tim.* I, 19. Le Prophète-Roi a voulu dire la même chose dans ces paroles : « L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu. » *Ps.* XIII. Et il donne les causes de cette détestable opinion, lorsqu'il ajoute : « Ils se sont corrompus et sont devenus abominables dans toutes leurs affections et leurs désirs. » *Ps.* XIII. Il veut dire par là que la corruption de la vie et les mœurs perdues des impies sont la cause de cette erreur exécrable. Aussi un interprète explique ainsi ce passage : Une vie corrompue est la source et l'origine de cette opinion très-funeste qui renverse les fondements de toute la vie. Car ceux qui sont embrasés des feux des passions, qui se nourrissent de rapines et de fraudes, et qui commettent les autres crimes et abominations de cette nature, s'efforcent d'arracher de leur esprit

tout souvenir et toute notion de Dieu, afin de n'être pas sans cesse effrayés par la crainte des vengeances divines et de n'être pas arrêtés malgré eux dans l'accomplissement de leurs crimes.

Le serviteur d'Abraham attacha des pendants d'oreilles pour orner le visage de Rébecca, l'épouse de son maître, et lui mit des bracelets dans les mains. *Gen.* XXIV. Les pendants d'oreilles se rapportent à la foi qui écoute avec soumission ; les bracelets qui ornent les mains se rapportent aux œuvres. C'est pour nous faire comprendre que la beauté et l'ornement de l'âme ne résulte pas seulement de la foi, mais de la foi avec les œuvres, et pour condamner surtout ceux qui se vantent de leur foi sans y joindre les œuvres.

Pour que nous puissions faire notre salut, il faut joindre l'obéissance à la foi. Pharaon, en voyant le peuple affamé et se plaignant à Joseph qu'il avait mis à la tête des provisions de blé et appelé le sauveur du monde, est la figure de ceci : « Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira, » *Gen.* XLI, 55, leur disait Pharaon. Ce n'est donc pas assez d'aller par la foi à Jésus-Christ qui est le vrai Joseph, si on ne fait pas ce qu'il commande. Car il a été fait la cause du salut éternel, non pour ceux qui croient seulement en lui, mais pour ceux qui lui obéissent aussi.

Puisqu'il y a deux sortes de foi, la foi vive et la foi morte, on les distingue l'une de l'autre par le mouvement et l'énergie de l'action. Tout ce qui vit a du mouvement; ce qui est mort en manque. C'est pourquoi on appelle eaux vives celles qui se meuvent et sont mises en mouvement, et mortes celles qui sont immobiles, telles que celles des marais et des fossés. C'est de la même manière que la foi morte gît sans mouvement, et que la foi vive est excitée à agir par sa vivacité propre; c'est celle que l'Apôtre appelle « la foi qui est animée de la charité. » *Galat.* V, 6. Vous pouvez facilement à cette marque reconnaître la nature de la foi que vous avez. Comme la vie animale, la vie de la foi se reconnaît au mouvement et par les œuvres.

La beauté et comme l'harmonie de la vie chrétienne consistent en ce que les mœurs et la vie soient d'accord avec la foi. Quand il n'en est pas ainsi, il en résulte une grande difformité, c'est-à-dire

quand c'est la voix de Jacob avec les mains d'Esaü. Les envoyés de David, que le roi des Ammonites renvoya ignominieusement après les avoir outragés, en leur faisant raser la moitié de la barbe et déchirer leurs vêtements jusqu'au haut des cuisses, sont l'image de cette difformité. II *Reg.* x. Car la robe nuptiale qui est l'ornement des hommes pieux est faite de foi et d'œuvres; mais lorsque la foi existe et que les œuvres manquent, notre âme est pour ainsi dire couverte à moitié, tandis que l'autre moitié reste nue.

Le Psalmiste nous montre les maux qui suivent la perte de la foi en la divinité et en la providence, lorsque parlant de l'impie, il dit : « Dieu n'est point devant les yeux (ou comme d'autres traduisent : Dieu n'est dans aucune de leurs pensées); ses voies sont souillées en tout temps. » *Ps.* x, selon les Hébreux, ou ix. Enlevez la crainte de Dieu, que de maux ne s'ensuivront pas? Une glose dit à ce sujet : De même que les chevaux pleins de fougue sont retenus par la dureté du frein, de même les désirs indomptés de l'âme et les passions effrénées sont apaisées dans le sein de la raison et de la modestie par la crainte de la justice divine. Si les hommes n'ont pas cette crainte, ils se précipiteront dans tous les crimes.

Le psaume xxiii, dans lequel David demande au Seigneur : « Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui est-ce qui s'arrêtera dans son lieu saint? » attaque surtout ceux qui se promettent le salut par la seule foi morte, sans se soucier des vertus. A cette demande, David répond : « Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur, » etc. Parmi ces conditions on trouve : « Qui n'a pas reçu son âme en vain; » or les méchants ont reçu leur âme en vain, puisqu'ils ne l'emploient pas à ce pourquoi elle leur a été donnée et a été créée. Leur âme ne leur sert que comme le sel sert aux animaux morts qu'il préserve de la corruption; ou plutôt comme l'âme de la brute sert à la brute, à qui elle donne seulement la vie.

Pourquoi le Seigneur a-t-il dit : « Il retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi. » *Joan.* xv, 2. Parce qu'il en est qui demeurent dans le Christ par la vraie foi, qui

découle du Christ en eux ; mais parce que cette foi est stérile et morte et ne porte aucun fruit, ceux qui ont cette foi, sont coupés et sont jetés au feu pour y être brûlés.

## XIX.

### Blasphème.

Jésus-Christ a été flagellé par les fouets des Juifs, mais il n'est pas moins flagellé par les blasphèmes des mauvais chrétiens. S. Augustin, *sur saint Jean.*

Ceux qui blasphèment Jésus-Christ régnant dans les cieux ne pèchent pas moins que ceux qui le crucifièrent lors de son passage sur la terre. Id., *sur saint Matthieu.*

Si nous devons supporter avec patience les injures qui nous sont adressées, nous ne devons pas garder cette patience si nous voyons quelqu'un blasphémer Dieu d'une bouche sacrilége : nous devons résister au sacrilége, et fermer cette bouche blasphématrice en lui opposant les oracles de la vérité. S. Jérôme.

Lorsque les Juifs entendaient un blasphème, ils déchiraient leurs habits; ainsi saint Paul et saint Barnabé déchirèrent leurs vêtements, lorsqu'on voulut leur rendre les honneurs divins. Raban-Maur, *sur saint Matthieu.*

Si quelqu'un sent son esprit troublé par le blasphème, et s'il veut s'en délivrer, qu'il ne pense pas que son âme seule soit la cause de cette pensée mauvaise, mais qu'il songe que c'est cet esprit impur qui osa dire au Seigneur : « Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez. » *Matth.* IV, 9. C'est pourquoi, nous aussi, le méprisant, et ne prêtant aucune attention à ce qu'il nous suggère, tranquilles et intrépides, disons-lui : « Retire-toi, Satan, j'adorerai le Seigneur mon Dieu et je ne servirai que lui seul. » Celui qui veut purifier d'une autre manière son esprit du blasphème, est semblable à celui qui voudrait retenir un éclair dans ses mains. Car comment pourrait-il saisir le blasphème, lui résister et lutter contre lui, puisqu'il traverse rapidement le cœur, comme le vent, et a une parole plus rapide que le moment présent et s'évanouit sur-le-champ. Les autres

ennemis insistent, persistent, soutiennent un instant la lutte, et donnent du temps à leurs adversaires; mais celui-ci ne s'est pas plus tôt montré qu'il a déjà disparu, et dès qu'il a parlé, il a traversé l'esprit. Celui qui méprise cette insinuation, s'en échappe sans blessure; celui qui, au contraire, s'efforce de lutter avec elle, finira par succomber. Un moine très-zélé, troublé par des pensées de blasphème, ne cessa pendant vingt ans de macérer sa chair par le jeûne et les veilles. Ces austérités ne lui ayant apporté aucun soulagement, il écrivit la tentation qui le troublait et la porta à un vieillard d'une sainteté éprouvée, devant lequel il se jeta la face contre terre comme ne méritant pas de le regarder. Le vieillard, après avoir lu le billet, se mit à rire, et relevant le frère : Placez, mon fils, lui dit-il, votre main sur mes épaules. Le frère fit ce que lui commandait le vieillard, et celui-ci ajouta : Que ce péché, mon frère, soit sur mes épaules pour tout le temps qu'il vous a attaqué et doit vous attaquer encore ; vous, pendant ce temps, observez-vous, afin que vous ne vous en préoccupiez pas plus que d'un fétu et que vous n'en ayez aucun souci. Le frère fut reconforté par ces paroles, et il n'était pas encore sorti de la cellule du vieillard, que sa maladie avait disparu. Celui à qui ce fait est arrivé me l'a raconté ensuite, en en rendant grâces à Dieu. S. Jean Climaque, 23e *degré.*

On peut opposer aux blasphémateurs et aux femmes qui se plaignent de la providence de Dieu, le passage suivant des Nombres : « Cependant il s'élève un murmure du peuple contre le Seigneur, comme se plaignant des travaux qu'il endurait. Le Seigneur l'ayant entendu entra en colère, et une flamme venant du Seigneur, dévora ceux qui étaient à l'extrémité du camp. » *Num.* xi, 1. Que ceux qui se plaignent de Dieu et accusent la divine Providence voient les périls qu'ils courent.

Origène cite contre les blasphémateurs ce texte du Lévitique : « Que celui qui aura outragé de paroles son père ou sa mère, soit puni de mort. » *Levit.* xx, 9. Et qui est plus notre Père que Dieu? « N'est-ce pas lui, dit-il, qui est votre Père, qui vous a possédé, qui vous a fait et qui vous a créé ? » *Deut.* xxxii, 6. Et le Sauveur n'a-t-il pas dit : « N'appelez aussi personne sur la terre votre

père, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. » *Matth*. XXIII, 9. Combien plus méritent la mort ceux qui outragent en paroles ce Père de leurs âmes. Le Seigneur dans le Lévitique, XXIV, 16, porte sa loi contre les blasphémateurs : il veut qu'ils soient lapidés par tout le peuple. Nous y lisons que le fils d'un Egyptien et d'une femme israélite s'étant pris de querelle avec un autre, blasphéma le nom de Dieu ; il fut pris et conduit à Moïse qui le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eut consulté le Seigneur à son égard. Le Seigneur lui ordonna donc de le faire sortir hors du camp, et de le faire lapider par tout le peuple. Et pourquoi par tout le peuple, alors que pour d'autres crimes les condamnés périssent par la main du bourreau seul? C'est afin que tous, enflammés de zèle pour la gloire de Dieu, leur père commun, puissent venger l'injure qui lui a été faite. C'était aussi pour les avertir, par cet exemple, de ne pas commettre un crime qui devait être expié par un genre de supplice si ignominieux et si horrible. Ensuite de cela fut portée la loi que les blasphémateurs périraient par le même supplice.

Les juges doivent apprendre aussi par cet exemple, à ne porter leurs sentences qu'avec la plus grande prudence; puisque nous voyons que celui qui était rempli de l'esprit de Dieu, n'osa pas prononcer la peine capitale contre un homme, sans la réponse du Seigneur. C'est pourquoi Job dit : « Je m'instruisais avec un soin extrême des affaires que je ne savais point. » *Job*. XXIX, 16.

## XX.

### Crédulité.

Il n'est pas facile de croire du mal d'un homme arrivé à un grand âge, lorsque sa vie passée le défend, et que sa réputation de dignité l'honore encore. S. Jérôme, *Lettre à Rusticus*.

### Réflexions de l'auteur.

Il n'est pas moins difficile de gouverner ses oreilles que sa langue ; la langue doit savoir ce qu'il faut dire et ce qu'il faut croire ; les oreilles doivent savoir discerner ce qu'il faut croire et

ce qu'il ne faut pas croire. David nous montre bien comment il a su commander à sa langue, lorsqu'il dit : « J'ai mis une garde à ma bouche dans le temps que le pécheur s'élevait contre moi; je me suis tu,... et j'ai gardé le silence pour ne pas dire même de bonnes choses. » *Ps.* XXXVIII. Et cependant ses oreilles trop faciles et trop crédules, écoutèrent la délation contre l'innocent Miphiboseth, contre lequel il porta une injuste sentence. II *Reg.* XX. Salomon recommande qu'on prenne de l'autorité sur elles : « Que votre cœur, dit-il, ne se rende point attentif à toutes les paroles qui se disent, de peur que vous n'entendiez votre serviteur parler mal de vous; car vous savez en votre conscience que vous avez vous-même souvent mal parlé des autres. » *Eccle.* VII, 22, 23. Cette sentence se rapporte à ceux qui supportent avec peine le mal que les autres disent d'eux, et qui ne font pas attention qu'eux aussi quelquefois se sont faits les détracteurs même de leurs parents.

## XXI.

### Espérance, confiance.

L'espérance en Dieu se lève d'autant plus forte que ce que nous avons supporté pour lui est plus grand; car on ne peut recueillir la joie de la récompense éternelle, sans que la semence en ait été jetée ici-bas dans la tribulation. S. Grégoire, *Morales.*

Plus l'âme s'élève en haut par l'espérance, moins elle ressent l'affliction et les peines.

« Réjouissez-vous dans l'espérance, dit saint Paul; soyez patients dans les maux, persévérants dans la prière. » *Rom.* XII, 12. Id., *ibid.*

Celui qui sait toujours se réjouir dans une espérance intérieure a trouvé le bon moyen de supporter les misères extérieures. Id., *sur Ezéchiel.*

L'espérance élève l'âme vers l'éternité, et à cause de cela elle ne ressent rien des maux extérieurs qu'elle supporte. Id., *ibid.*, liv. VI.

A ceux qui ont entendu des paroles sévères de la bouche de Dieu, pour leur inspirer de la crainte, faisons entendre aussi ses paroles de miséricorde et de clémence, pour qu'ils reprennent

courage. Id., *ibid.*, liv. XX, c. v. Saint Grégoire cite plusieurs exemples pour preuve de ce qu'il avance.

Saint Grégoire s'exprime ainsi sur le passage suivant du livre de Job : « Si j'ai cru que l'or était ma force, si j'ai dit à l'or le plus pur : Vous êtes ma confiance; si j'ai mis ma joie dans mes grandes richesses et dans les grands biens que j'ai amassés par mon travail. » *Job.* XXXI, 24, 25. Ce saint homme, dit-il, n'a pas cru que l'or fut sa force et n'a pas mis sa confiance dans l'or le plus pur; car tout son espoir, tout son plaisir, il les a placés dans la faveur de son seul créateur. Vouloir faire reposer sa confiance et son espérance sur des choses qui passent, c'est appuyer les fondements d'un édifice sur des eaux qui coulent. Dieu seul est toujours immuable, tout le reste passe. Notre premier soin doit être de ne pas aimer les choses temporelles, et ensuite de ne pas mettre notre espérance sur celles de ces choses temporelles que nous gardons, non pour notre plaisir, mais pour notre usage ; car l'âme qui est attachée aux choses périssables perd bientôt le repos. Id., *ibid.*, liv. XXII.

Je suis votre créature : « Vos mains m'ont fait et m'ont formé. » *Ps.* CXVIII ; ces mains qui, pour moi, ont été percées de clous et attachées à la croix. « Ne méprisez pas les ouvrages de vos mains. » *Ps.* CXXXVIII. Ayez toujours les yeux sur les blessures de vos mains. Seigneur, mon Dieu, vous me portez écrit dans vos mains; lisez cette écriture et sauvez-moi. S. AUGUSTIN, *Méditations.*

Pouvez-vous douter que celui qui n'a pas dédaigné de prendre vos maux, ne vous donne ses biens? Id., *sur les paroles du Seigneur.*

Celui dont la conscience est bonne, espère ; celui que tourmente une mauvaise conscience, s'éloigne de l'espérance; il n'espère rien pour lui, rien que la damnation. Que celui qui veut espérer posséder le royaume céleste, ait une bonne conscience ; pour avoir une bonne conscience, qu'il croie et qu'il produise des œuvres. Id., *sur le psaume* XXXII.

Tout travail devient léger lorsqu'on songe à la récompense qui en sera le prix, et l'espoir de la récompense devient l'adoucissement du travail. S. JÉROME, *Lettres.*

Lorsque les secours humains vous manquent le plus, c'est alors qu'il faut le plus espérer en la miséricorde divine. S. Ambroise, *Héxaméron* ou l'*Ouvrage des six jours.*

L'espoir du bien-être déguise les travaux et fait disparaître la crainte du danger. Id., *sur le psaume* XII.

Celui qui fonde son espoir sur les hommes, ne peut vivre en paix. S. Isidore.

Celui-là est fidèle, qui ne se fie pas en lui, qui n'espère pas en lui, qui s'est rendu pour lui semblable à un vase perdu, mais qui perd son âme de façon à la garder pour la vie éternelle. S. Bernard, *Sermons.*

« Seigneur, vous êtes mon espérance. » *Ps.* XC. Quoi que je doive faire, quoi que je doive éviter, quoi que je doive supporter, quoi que je doive choisir, vous êtes, Seigneur, mon espérance. Vous êtes ma seule voie, cause de toutes les promesses; vous êtes toute la raison de mon attente; qu'un autre mette en avant ses mérites, qu'il se vante de supporter le poids du jour et de la chaleur, qu'il se flatte de jeûner deux fois le jour du sabbat, enfin qu'il se glorifie de n'être pas comme les autres hommes, pour moi il m'est bon de m'attacher à Dieu, de mettre dans le Seigneur mon Dieu toute mon espérance. Id., *Sermon* 9 *sur le psaume* XC : Qui habitat.

Si une récompense m'est promise, c'est par vous que j'espère l'obtenir; quand on me livrerait des combats terribles, quand le monde se déchaînerait contre moi, quand le démon rugirait contre moi, quand la chair aurait des désirs contraires à l'esprit, je ne laisserai pas encore de mettre en vous mon espérance. Id., *ibid.*

La foi dit : Dieu a préparé à ses fidèles des biens d'une grandeur inimaginable; l'espérance dit : Ces biens me sont réservés; et la charité en troisième lieu s'écrie : Je cours après ces biens. Id., *Sermon* 20 *sur le psaume* CX : Qui habitat.

Dieu a décidé dans ses conseils éternels que pour exercer sa puissance et sa bonté, il pousserait toujours vers le mieux l'homme, ouvrage de ses mains et son sujet; il l'a créé innocent; perdu, il l'a racheté; et pour celui à qui il avait d'abord

donné sa ressemblance et son image, il s'est livré lui-même dans le temps ; puisque vous avez déjà obtenu des bienfaits si grands, apprenez par ce qui vous a déjà été accordé, à gagner ce qui vous est promis ; que les biens que vous possédez nourrissent votre espoir ; demandez à ce que vous avez reçu ce que vous devez recevoir ; que le témoignage de ce que vous possédez vous soit une preuve de ce que vous espérez ; que les faveurs que vous avez reçues déjà vous donnent confiance en celles qui vous sont promises ; enfin que la bonté passée et présente de Dieu, vous soient un garant des biens futurs. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie 2 sur le Symbole.*

L'espérance est l'opulence des richesses incertaines ; l'espérance est un trésor sûr avant la possession du trésor : c'est le repos après le travail ; elle est la porte de la charité ; elle chasse le désespoir, elle est l'image des choses absentes. Le moine, appuyé sur l'expérience, triomphe de la paresse spirituelle ; elle est le glaive qui le rend vainqueur. L'espérance engendre les marques des divins bienfaits ; celui qui ne la connaît pas ne travaille pas sans hésitation. S. JEAN CLIMAQUE, 30e *degré.*

Celui qui nous a donné le jour présent, nous donnera le jour suivant avec tout ce qui lui sera nécessaire. S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

Quand même aucun espoir de secours humain ne brille à nos yeux, ne désespérons pas ; ne laissons pas notre âme s'abattre ; mais saisissons l'ancre de la foi, et jetons cet instrument d'espérance, non dans la mer, mais dans le ciel ; et notre vaisseau, agité par les vents et les tempêtes, sera délivré de tout danger. S. CHRYSOSTOME.

Ne désespérez pas, ne cessez pas de prier ; quelque pécheur que vous soyez, approchez-vous de votre Dieu, glorifiez-le, donnez-lui l'occasion de montrer sa bonté naturelle en vous pardonnant vos péchés. Car si vous hésitez d'approcher, vous empêchez sa bonté, et autant qu'il est en vous, vous arrêtez sa miséricorde. Id.

Dieu a fait les animaux pour l'homme et l'homme pour lui ; s'il s'occupe des animaux à cause de l'homme, comment ne s'oc-

cupera-t-il pas des hommes à cause de lui-même ? Id., *sur saint Matthieu.*

Dieu a créé toute créature sensible armée et protégée ; aux uns il a donné des pieds agiles à la course ; aux autres des ongles ; à celui-ci des ailes ; à celui-là des cornes. L'homme seul a été ainsi fait que sa seule puissance est Dieu ; et parce qu'il l'a créé plus faible, il a voulu qu'il trouvât en lui une plus grande force ; afin que contraint par la force de son infirmité, il ne puisse se dispenser de recourir à Dieu. Id., *ibid.*

La femme sans l'homme n'enfante rien ; ainsi l'espérance sans le travail n'enfante rien d'utile. Socrate.

Ce qui est agréable, quoique ce ne soit pas présent, nous réjouit par l'espérance. Leucippe.

La confiance qui ne compte sur elle-même que dans une mesure certaine est d'éloges. Valère Maxime.

L'espérance est la seule consolation de l'homme dans ses misères. Cicéron.

Réflexions de l'auteur.

« Je me réjouirai à l'ombre de vos ailes. » Ce passage nous montre les délices et le secours de l'espérance ; elle est la force et la joie des chrétiens. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Réjouissez-vous dans l'espérance. » *Rom.* XII, 12. Car, comme la foi ornée des dons de l'Esprit-Saint ne pense pas seulement croire, mais quelquefois apercevoir d'une certaine manière ce qu'elle croit, vous vous écriez de tout votre cœur avec le Prophète : « Vos témoignages, Seigneur, sont très-dignes de créance. » *Ps.* XCII. Ainsi l'espérance ornée et augmentée de la même façon, croit non pas tant espérer que tenir et posséder. De cette sorte de possession naissent une joie et des délices admirables que personne ne connaît que ceux qui les ont éprouvées.

L'espérance fait surtout supporter les travaux avec patience. La mère des sept Machabées nous en offre un exemple frappant ; il est écrit d'elle : « Leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire, est digne de vivre éternellement dans la mémoire des bons, voyant périr en un même jour ses sept enfants, souffrait con-

stamment leur mort, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu. II *Mach.* VII, 20.

Nous trouvons un exemple de la confiance en soi dans les enfants d'Israël, qui se levèrent contre la tribu de Benjamin, pour une cause très-juste, et qui, quoique ayant agi d'après les avis du Seigneur, furent deux fois vaincus. La trop grande confiance qu'ils avaient en eux fit plus pour les perdre que ne fit pour les sauver la justice de la cause, l'ordre et le conseil du Seigneur, qui leur avait ordonné cette guerre. Les paroles suivantes indiquent bien que ce fut là la cause de leur défaite : « Les enfants d'Israël s'appuyant sur leurs forces et sur leur grand nombre se remirent encore en bataille dans le même lieu où ils avaient combattu. » *Jud.* XX, 22. Ce qu'il y a de remarquable dans les Ecritures, c'est qu'elles nous montrent la confiance dans les créatures toujours trompée. Pourquoi cela? c'est parce que les causes qui nous poussent à mettre notre confiance en Dieu, nous exhortent à nous défier des créatures. Nous avons confiance en Dieu parce qu'il est bon, miséricordieux, riche, puissant, vrai; on ne trouve rien de cela dans les créatures. C'est pourquoi le Prophète dit avec raison : « Gardez-vous bien de mettre votre confiance dans les princes et dans les enfants des hommes d'où ne peut venir le salut, » et plus bas : « Heureux est celui de qui le Dieu de Jacob se déclare le protecteur et dont l'espérance est dans le Seigneur Dieu. » *Ps.* CXLV.

« Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse. » *Philipp.* II, 10. Toutes les créatures fléchissent le genou à ce nom, et le Père céleste incline volontiers la tête pour nous donner et nous accorder ce qu'on lui demande par les mérites de ce nom. Car Dieu honore le père dans les enfants lorsque, à cause des mérites du père, les enfants sont comblés de faveur. C'est ce que fit souvent le Seigneur à l'égard des enfants de David. Que s'il a accordé une telle grâce à David qui cumula l'adultère et l'homicide, que ne fera-t-il pas en faveur de son Christ? S'il a été dit d'Abraham : « Afin que le Seigneur accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis, » *Gen.* XVIII, 19, que ne fera-t-il pas à cause du Christ? Ajoutez à cela que Jésus-Christ s'est fait un avec nous,

de sorte que lorsque nous demandons à cause de lui, nous demandons non-seulement pour nous, mais aussi pour lui, et nous ne cherchons pas tant nos intérêts que les siens. Lorsque Esther demanda à Assuérus son salut et la vie de son peuple, elle demanda pour elle, en ces termes : « Accordez-moi ma propre vie et celle de mon peuple. » *Esth.* VII, 3. Qu'y a-t-il d'étonnant si quand notre chef prie pour nous, il nous demande son salut, puisqu'il a été fait un avec nous. Si dans les Psaumes il appelle si souvent siens nos péchés (parce qu'il les a pris sur lui pour les expier), quoi d'étonnant à ce qu'il appelle siens nos besoins et qu'il demande pour les satisfaire comme s'ils étaient les siens.

« Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai. » *Ps.* XC. Pourquoi cela? Parce que celui qui espère fermement en Dieu, se recommande par cela même d'une manière spéciale à sa bonté. Car si quelqu'un ayant rendu ses bonnes grâces à un ennemi, celui-ci, chaque fois qu'un danger le menace, demande le secours de son ancien adversaire, se réfugie sous sa sauvegarde, et retire un bien immense d'avoir espéré dans la force de son ennemi, et de s'être confié à sa bonne foi et son patronage, que ne donnera pas la bonté infinie à ceux qui se réfugient en lui, comme dans un port et un asile salutaire, dans toutes leurs souffrances et tous leurs malheurs? Si le saint homme Loth voulait prostituer ses filles vierges, pour ne pas laisser souffrir une injure aux hôtes qui s'étaient confiés à lui, que ne fera pas ce père céleste chaque fois que nous nous réfugierons à l'ombre de son temple? Si la bonté et la fidélité humaines sont arrivées jusque-là, où n'atteindra pas la bonté infinie?

« Jusques à quand ce peuple ne me croira-t-il pas? Ils m'ont déjà tenté par dix fois différentes. » *Num.* XIV, 11, 22. Si le Seigneur a vu avec peine le peu de confiance que ce peuple avait en lui, après tant de miracles et après les plaies dont les Egyptiens avaient été frappés, que fera-t-il, si nous ne nous confions pas à lui, après les plaies, les blessures, les tourments de son fils et les autres témoignages de son ardent amour pour nous.

« Demandez-moi et je vous donnerai les nations pour votre

héritage et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre. » *Ps.* II. Pesez cette parole. Le Père vous donne par Jésus-Christ ce qu'il nous donne. C'est pourquoi lorsque vous demandez la grâce par Jésus-Christ, vous la demandez pour ainsi dire au Christ lui-même, parce que vous demandez à cause de lui. Car de même que Jésus-Christ a dit : « Autant de fois que vous l'avez fait à l'égard de l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait, » *Matth.* XXV, 40; et cela, parce que vous l'avez fait à cause de moi : ainsi Jésus dit à son Père : « Mon père, ce que vous donnez à l'un de ces plus petits, vous me le donnez, parce que vous le donnez à cause de moi. » Le bienfait que les pieds reçoivent, la tête le reçoit aussi : ainsi Jésus-Christ reçoit ce que nous recevons, nous qui sommes ses pieds et ses membres. De là vient que la prière donne la confiance.

« N'appelez aussi personne votre père sur la terre, parce que vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux. » *Matth.* XXIII, 9. Peut-on s'imaginer un bonheur plus grand? Que pourra-t-il vous manquer, à vous qui êtes sous la tutelle d'un père? Mais, dites-vous, j'ai beaucoup péché contre lui; les péchés passés, comme dit saint Jérôme, ne nuisent pas s'ils nous déplaisent. Mais, dites-vous encore, je ne lui ai encore rendu que bien peu d'hommages; à cela le Prophète vous répond : « Il a béni tous ceux qui craignent le Seigneur, les plus petits comme les plus grands. » *Ps.* CXIII. Craignez donc le Seigneur, et quoique vous soyez petit dans cette partie, vous ne manquerez pas de recevoir les effets de sa bénédiction. Mais je vois que je manque des biens temporels que je n'ai pas encore reçus de lui. Quoi d'étonnant qu'un père ne donne pas de l'eau froide à son fils atteint de la fièvre et qui lui en demande à grands cris. Or les biens extérieurs ne nuisent pas moins à l'homme que l'eau froide à ceux qui sont atteints de la fièvre. Ce n'est pas sans raison qu'un poète a dit : « Une grande fortune rend souvent l'homme orgueilleux, lui fait mépriser ses semblables et le rend contempteur des dieux. »

Les bienfaits que Dieu nous a déjà accordés aident l'espérance;

puisque l'homme attend des secours futurs de celui dont il a déjà reçu des faveurs. Ou vous croyez que les biens que vous avez déjà obtenus vous viennent de la largesse divine, ou vous ne le croyez pas. Si vous ne le croyez pas, vous êtes un grand ingrat; si vous le croyez, pourquoi n'espérez-vous pas des bienfaits à venir, puisque vous avouez que vous en avez été comblés dans le passé? C'est ce que fait entendre le Sauveur, quand il dit : « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture? » *Matth.* VI, 25. Ce qui veut dire, celui qui vous a accordé de plus grands biens ne vous donnera-t-il pas les plus petits?

L'espoir de la récompense diminue la force de la peine. L'exemple du chien qui poursuit le lièvre au milieu des ronces et des buissons nous le montre bien. Attiré par l'espérance de la proie, il ne sent ni les épines ni les blessures, ni la fatigue d'une course rapide. Pouvons-nous établir une comparaison avec ce que nous devons faire pour atteindre cette proie céleste qui est le pain des anges?

Lorsque l'Apôtre donne de grandes louanges à la foi, il est certain qu'il ne parle pas de cette foi informe, que sans la charité il dit n'être rien, mais de cette foi accompagnée des œuvres qui suivent généralement la foi, à moins que nos vices empêchent ces œuvres. La foi non empêchée est suivie de la charité et de l'obéissance aux commandements de Dieu. Nous lisons à ce sujet : « Dans toutes vos œuvres, écoutez votre âme et soyez lui fidèle, car c'est ainsi qu'on garde les commandements de Dieu. Celui qui croit en Dieu est attentif à ce qu'il ordonne, et celui qui met sa confiance au Seigneur ne tombera dans aucun mal. » *Eccli.* XXXII, 27, 28. L'apôtre saint Pierre nous avertit en ces termes : « Joignez à votre foi, la vertu; à la vertu, la science; à la science, la tempérance; à la tempérance, la patience; à la patience, la piété; à la piété, l'amour de vos frères, et à l'amour de vos frères, la charité. » II *Petr.* I, 5, 6, 7. Et saint Paul écrit à Tite : « C'est une vérité très-certaine et dans laquelle je désire que vous affermissiez les fidèles, que ceux qui croient en Dieu doivent être toujours les premiers à pratiquer les bonnes œuvres. » *Tit.* III, 8. Comment dans ces passages, l'Apôtre

recommande la foi, il tire les conséquences des antécédents (ce qui dans les tropes s'appelle une synecdoche), tandis que le Prophète royal, louant si souvent l'espérance et la confiance, emploie la même figure et tire les antécédents des conséquents. Car cette espérance unique qui fortifie l'âme dans les tribulations, qui console, qui nous rend tranquilles dans la tempête, et qui dans toutes nos œuvres nous fait nous réfugier en Dieu avec confiance et promptitude, n'appartient qu'à ceux qui considèrent comme rien les secours humains et les tiennent pour trompeurs et faibles. Celui qui s'est donné à Dieu avec tout ce qui lui appartient, et a pour ainsi dire goûté au dedans de lui son amitié, attend tout de lui à son tour, et s'approche de lui avec une grande confiance. C'est de cette manière que le serviteur fidèle espère en son Seigneur qui lui sera aussi fidèle, l'ami en son ami, le fils en son père. Aussi, de même qu'une bonne conscience espère toujours, une mauvaise tremble sans cesse. La mauvaise conscience est la plus mauvaise compagne de l'espérance ; dès que l'âme veut se laisser aller à l'espérance, la mauvaise conscience l'arrête au milieu de sa course et la fait descendre des hauteurs où elle était déjà. Lorsque le Prophète-Roi loue ceux qui ont fait reposer en Dieu tout leur espoir, il parle de ceux qui se sont conduits en serviteurs fidèles et ont observé scrupuleusement les lois du testament ou du pacte du Seigneur avec nous. Dans ce pacte réside le comble de la perfection chrétienne, de sorte que l'homme doit mépriser toutes les choses de la terre, et mettre ses soins, ses pensées, son amour en Dieu seul et attendre à son tour de celui à qui il s'est livré avec tous ses biens, tout ce qui est nécessaire à son salut et à son bonheur, et le lui demander. Ainsi celui qui met tout son travail à cultiver sa vigne, exige d'elle à son tour, tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ; ainsi l'épouse qui s'est livrée tout entière et avec soumission à son mari, attend, en revanche, tout de lui. C'est ce que l'Epouse du Cantique avoue avoir fait quand elle dit : « Mon bien aimé est à moi et je suis à lui. » *Cant.* II, 16. Car je suis à lui tout entière et il est tout entier à moi.

L'espérance comme la foi s'exerce sur ce qu'on ne voit pas.

« Qui espère ce qu'il voit? » *Rom.* VIII, 24. De même que la foi a le plus d'occasion de se montrer lorsqu'aucune raison humaine pour croire ne subsiste, ainsi l'espérance se recommande surtout, lorsque nous n'avons aucun motif d'espérer en les créatures, et que nous n'attendons d'elle que malheurs et calamités, alors que nous « espérons contre toute espérance. » *Rom.* IV, 18. C'est ce qui arriva à Susanne qui espérait en Dieu dans son cœur, alors même qu'elle était conduite à la mort à laquelle elle était condamnée.

« Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur et ne vous appuyez point sur votre prudence. Pensez à lui dans toutes vos voies, et il conduira lui-même vos pas. » *Prov.* III, 5, 6. Ces paroles sont pleines de sagesse, et elles nourrissent au plus haut degré l'espérance d'une vie vraiment chrétienne, qui s'appuie non sur les forces humaines, mais uniquement sur le secours divin et est tout entière attachée au ciel. Ces paroles de Salomon s'appliquent aussi à cette espérance : « L'attente de celui qui attend est une perle très-belle; de quelque côté qu'il se tourne, il agira avec intelligence et avec prudence. » *Prov.* XVII, 8.

Ce qui nous excite le plus à l'espérance, c'est la miséricorde du Seigneur, qu'il vaut mieux connaître pour l'avoir expérimentée qu'en théorie. L'homme, en effet, espère avec une grande confiance que celui qui s'est si souvent montré bon pour les autres se montrera aussi bon pour lui. C'est pourquoi le Psalmiste s'écrie : « Que ceux-là espèrent en vous qui connaissent votre nom; parce que vous n'avez point abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent. » *Ps.* IX. Le Psalmiste a fait ici usage du mot « qui connaissent » dans la même acception que l'apôtre saint Jean dans son épître : « Celui qui n'aime point, dit-il, ne connaît pas Dieu. » I *Joan.* IV, 8. Car cette connaissance n'est pas informe; mais elle est formée par la charité et non par la charité seule, elle est augmentée et confirmée par des expériences nombreuses de la bonté de Dieu. Une telle connaissance engendre une très-ferme confiance. C'est pourquoi saint Jean dit encore : « Et nous savons qu'il nous exauce dans tout ce que nous lui demandons, parce que nous avons déjà reçu l'effet des

demandes que nous lui avons faites. » I *Joan.* v, 15. Le Psalmiste dit aussi à ce sujet : « J'ai crié vers vous parce que vous m'avez exaucé. » *Ps.* XVI. Ce qui veut dire : Parce que vous m'avez exaucé souvent, j'espère aussi que vous m'exaucerez maintenant que je crie vers vous.

Les paroles suivantes de David montre combien était grande la force de son espérance : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui est-ce que je craindrais ? » *Ps.* XXVI. Le Prophète-Roi avait tiré la fermeté de cette espérance pour avoir été délivré des périls passés et présents. Il ajoute bientôt : « Car il m'a caché dans son tabernacle, il m'a protégé au jour de l'affliction dans le secret de son tabernacle. » *Ps.* XXVI. Ce passage du même prophète exprime la même idée : « Dieu est notre refuge et notre force, et c'est lui qui nous assiste dans les grandes afflictions qui nous ont enveloppés. » *Ps.* XLV. Ce qui suit n'indique-t-il pas un homme qui a éprouvé les effets de cette bonté : « C'est pourquoi nous ne serons point saisis de crainte quand la terre serait renversée et que les montagnes seraient transportées dans le fond de la mer. » *Ps.* XLV. Pouvait-il dire quelque chose de plus fort et de plus hardi ? Les paroles suivantes dénoncent la même force et la même cause : « Que je trouve en vous un Dieu qui soit mon protecteur et mon asile assuré, afin que vous me sauviez, parce que vous êtes ma force et mon refuge ; et à cause de votre nom vous me conduirez et me nourrirez. » *Ps.* XXX. Saint Jérôme traduit ainsi ce passage : Soyez pour moi une pierre très-forte et un asile fortifié, afin que vous me sauviez ; parce que vous êtes ma pierre et mon rempart et à cause de votre nom, etc. Le Prophète donne aussitôt après les raisons de cette espérance : « Je me réjouirai et serai ravi de joie dans votre miséricorde, parce que vous avez regardé mon état si humble, vous avez sauvé mon âme des nécessités et vous ne m'avez pas livré entre les mains de l'ennemi ; vous avez mis mes pieds en un lieu spacieux. » *Ps.* XXX. Doit-on s'étonner si celui qui avait reçu de Dieu de tels bienfaits lui demandait et attendait son secours avec tant de confiance. Il avait appris par les biens passés à espérer les biens à venir, ce qui est commun à tous les saints.

Personne ne doit se flatter de sa seule espérance, s'il n'y joint ses compagnes ordinaires : la crainte, la force, la justice et la patience. Le Prophète demande la justice en même temps que l'espérance, quand il dit : « Offrez à Dieu un sacrifice de justice et espérez au Seigneur. » *Ps.* IV. Et saint Jean : « Quiconque a cette espérance en lui, se sanctifie, comme il est saint lui-même. » I *Joan.* III, 3. En ce qui concerne la crainte, le Psalmiste dit : « Mais les yeux du Seigneur sont arrêtés sur ceux qui le craignent et sur ceux qui mettent leur espérance en sa miséricorde. » *Ps.* XXXII. Il dit en ce qui touche la force : « Attendez le Seigneur, agissez avec courage; que votre cœur prenne une nouvelle force et soyez ferme dans l'attente du Seigneur. » *Ps.* XXVI. Et l'Apôtre exige la patience en ces termes : « Car la patience vous est nécessaire, afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis. *Hebr.* X, 36.

Le Prophète montre la vertu et la persévérance de l'espérance, quand il dit : « J'ai attendu et je ne me suis point lassé d'attendre le Seigneur, et il m'a regardé, » etc. *Ps.* XXXIX. Celui qui persévère patiemment dans son attente, attend de la sorte. Car un fruit particulier de l'espérance est non-seulement la délivrance des dangers, mais aussi une louange et une action de grâce nouvelle : c'est ce qu'insinue le Prophète, lorsqu'il ajoute : « Et il m'a mis dans la bouche un cantique nouveau pour être chanté à notre Dieu. » *Ps.* XXXIX. Il l'appelle un cantique nouveau parce qu'il est chanté sous l'impression d'un sentiment inusité et nouveau, inspiré par la grâce d'une délivrance nouvelle. Il dit aussi ailleurs : « Mes lèvres feront retentir leur joie au milieu des airs que je chanterai à votre louange, et mon âme que vous avez délivrée y prendra part. » *Ps.* LXX. Il donne aussi un des fondements de l'espérance dans ces paroles : « Vous avez fait, Seigneur mon Dieu, un grand nombre d'œuvres admirables; et il n'y a personne qui vous soit semblable dans vos pensées. Lorsque j'ai voulu les annoncer et en parler, leur multitude m'a paru innombrable. » *Ps.* XXXIX. Saint Jérôme traduit ainsi ce passage de l'hébreu : « Seigneur mon Dieu, vos œuvres sont nombreuses et admirables, ainsi que vos pensées pour nous; je ne trouve pas d'ordre

devant moi. Si je veux les raconter et les compter, elles sont si nombreuses qu'elles ne peuvent être racontées. Par ces paroles il s'est proposé les exemples innombrables de la miséricorde divine, par lesquels il a fortifié et confirmé son courage et son espérance. C'est par ces motifs que les saints excitaient les cœurs faibles à l'espérance. C'est ce que fit Judith; c'est ce que fit Mathathias, lorsqu'il exhortait ses fils à combattre pour la religion; il leur énumérait les anciens secours et les anciennes faveurs de la bonté divine. C'est ce que fit son fils Machabée, lorsqu'il voulait relever, avant le combat, le courage de ses soldats. Enfin, c'est l'argument que les hommes pieux emploient contre le Seigneur, lorsqu'ils implorent son secours. C'est pourquoi il a été dit : « Souvenez-vous de vos miséricordes, Seigneur, et des miséricordes que vous avez fait paraître de tout temps. » *Ps*. XXIV.

C'est dans la tribulation que s'éprouve une espérance ferme et solide, telle que celle que le Prophète déclare avoir, quand il dit : « La hauteur du jour me donnera de la crainte; mais j'espérerai en vous. » *Ps*. LV. Saint Jérôme traduit : Quel que soit le jour où je serai effrayé, je me confierai en vous. Et un autre : Quel que soit le jour où la crainte s'emparera de moi, j'espérerai en vous. Ceux qui crient qu'ils espèrent en Dieu, alors que tout est tranquille, font le contraire; lorsque le malheur fond sur eux de toutes ses forces, ils jettent les armes de l'espérance, qu'ils devraient saisir surtout en ce moment. C'est ainsi que saint Pierre marchait sur les eaux quand la mer était calme; mais il craignit lorsqu'elle se souleva, et il commençait à perdre la foi et la vie. *Matth*. XIV, 28, 29, 30, 31.

Pourquoi le Psalmiste loue-t-il tant la vertu de l'espérance, qu'il n'est presque pas un psaume où il ne recommande et ne loue cette vertu? Il existe de cela plusieurs raisons; mais j'en vois trois principales. La première, parce que dans les Psaumes, ce saint homme tout en louant le Seigneur, lui demande quelque faveur : « J'invoquerai le Seigneur, dit-il, en le louant, et je serai délivré de mes ennemis. » *Ps*. XVII. Du reste la prière s'appuie surtout sur la confiance et l'espérance de la miséricorde divine. Le Seigneur, parlant par la bouche du Prophète, dit

aussi : « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai ; je serai son protecteur, parce qu'il a connu mon nom. » *Ps.* xc. Et dans l'Evangile : « Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et qu'il vous sera accordé. » *Marc.* xi, 24. Or croire ainsi, c'est avoir confiance et espérer. Le saint roi David allègue cette espérance et cette confiance pour obtenir ce qu'il demande : « C'est en vous, dit-il, Seigneur, que j'ai espéré ; je ne serai pas confondu pour jamais. » *Ps.* xxx. Et : « Je mets ma confiance en vous, mon Dieu ; je ne tomberai pas dans la confusion. » *Ps.* xxiv. Voilà donc la première raison. La seconde est que cette espérance procure de grands avantages à ceux qui la possèdent. En effet, celui qui se repose sur cette espérance, libre de tout souci, passe sa vie dans une grande paix et dans le repos, puisqu'il a mis toute sa sollicitude en celui qui est au-dessus de tout. Qu'il soit dans le bonheur ou dans le malheur, il espère, comme un homme dont tous les cheveux sont comptés. Cette vertu est très-difficile à obtenir. Cette espérance, telle que nous la décrivons ici et que les Livres saints la recommandent fortement, ne peut être possédée que par ceux qui ont éprouvé des témoignages de l'amour de Dieu à leur égard. Dans les choses de ce monde, personne ne se fie entièrement à un homme et ne se promet avec certitude son appui, s'il ne sait pertinemment qu'il en est aimé et s'il n'a reçu souvent de lui du secours. Il en est de même pour les choses du ciel. Il ne faut donc pas s'étonner si cette vertu, très-utile et très-difficile à acquérir, est recommandée si souvent et avec tant de soin ; il faut en effet que la louange et la recommandation soit égale à l'utilité et à la difficulté de la chose recommandée. La troisième raison est que cette vertu est surtout propre aux chrétiens. Il est en effet à peine une vertu dont on ne trouve quelque indice dans les philosophes païens. Mais de l'espérance, que nous décrivons actuellement, il n'en est fait, que je sache, aucune mention chez ces philosophes. Car, si les secours humains manquent, elle s'appuie sur la confiance en la providence divine, et elle attend du ciel un secours surnaturel, puisque contre l'attente de la raison, c'est cette espérance qu'avait Susanne au milieu de la mort. Bien loin que les philosophes re-

connaissent ce souci paternel de Dieu pour les bons, à peine admettent-ils la providence.

## XXII.

### Confiance en soi ou dans les créatures.

#### Réflexions de l'auteur.

Si nous avons oublié le nom de notre Dieu et si nous étendons nos mains vers un Dieu étranger, Dieu n'en tirera-t-il pas vengeance? Il importe surtout à sa gloire que dans tout ce qui nous oppresse, nous tendions vers lui des mains suppliantes, comme à celui qui chasse tous les maux et comme à la source de tous les biens. C'est ce qui fait que quiconque, dans les malheurs qui l'accablent, oublie Dieu et demande des secours à ses amis, à ses parents, à sa fortune, à la faveur, à la puissance ou à sa propre prudence, tend, en quelque manière, les mains à des dieux étrangers, ce que le Prophète assure lui être étranger.

« Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur et ne vous appuyez point sur votre prudence. » *Prov.* III, 5. Tous ceux qui abandonnent Dieu, se fient à leurs richesses ou à leur force, et cherchent par leur seul secours à se délivrer des maux qui les menacent, élèvent, pour ainsi dire, une nouvelle Babel, dans laquelle ils espèrent se réfugier pour échapper au déluge des diverses calamités. La fin de tout cela est la confusion. Aussi Isaïe dit à ce sujet : « Ils rougiront d'avoir fondé leur espérance sur l'Ethiopie et leur gloire sur l'Egypte, » *Isa.* XX, 5, nations dans lesquelles les Juifs avaient fondé leur espérance et leur gloire. « Les habitants de cette île diront alors : C'était donc là notre espérance! voilà ceux dont nous implorions le secours pour nous délivrer de la violence du roi des Assyriens, et comment pourrons-nous échapper? » *Isa.* XX, 6. Et Jérémie : « Vous serez confondue par l'Egypte comme vous l'avez déjà été par l'Assyrie. » *Jerem.* II, 36. David, au contraire, était loin de chercher un autre refuge que Dieu, quand il dit : « Car je ne mettrai point mon espérance dans mon arc, et ce ne sera point mon épée qui me sauvera. » *Ps.* XLIII. Et ailleurs : « C'est par vous que je serai dé-

livré de la tentation et ce sera par le secours de mon Dieu que je passerai le mur. » *Ps.* XVII. Un des principaux avantages de cette confiance est la paix et le repos qu'elle donne dans les tribulations. C'est pourquoi il est dit : « Mais pour moi, je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos? » *Ps.* IV. Pourquoi cela? « Parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière singulière dans l'espérance. » *Ps.* IV. Jérémie, XVII, 8, compare le juste qui met tout son espoir en Dieu, à un arbre transplanté sur le bord des eaux, qui, au temps de la sécheresse, ne sera point en peine, parce qu'il a mis en Dieu toute sa sollicitude. Et cependant bien peu arrivent à cette philosophie vraiment chrétienne.

« Les richesses du riche sont sa ville forte; l'indigence des pauvres les tient dans la crainte. » *Prov.* X, 15. C'est pour cela que l'Apôtre recommande de détourner les riches de ce mal qui leur est commun, lorsqu'il écrit à Timothée : « Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux; de ne point mettre leur confiance dans les richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant, » I *Tim.* VI, 17; car il est écrit : « Celui qui se fie en ses richesses tombera; mais les justes germeront comme l'arbre dont la feuille est toujours verte. » *Prov.* XI, 28. David montre surabondamment quelle différence existe entre la confiance en Dieu et celle qu'on a dans les créatures, dans le psaume XXXII, à partir du verset qui commence ainsi : Le Seigneur a regardé du haut du ciel, il a vu tous les enfants des hommes; *de cœlo respexit Dominus, vidit omnes filios hominum,* jusqu'à la fin du psaume (voir ce psaume). Le passage suivant du même prophète : « Les justes le verront et seront dans la crainte, et ils se riront de lui en disant : Voilà l'homme qui n'a point pris Dieu pour son protecteur, mais qui a mis son espérance dans la multitude de ses richesses et qui s'est prévalu de son vain pouvoir (ou comme d'autres traduisent : qui s'est enfoncé dans ses fraudes). Mais pour moi, je suis comme un olivier qui porte du fruit dans la maison de Dieu. J'ai établi pour toute l'éternité et pour tous les siècles mon espérance dans la miséricorde de Dieu, » *Ps.* LI : ce passage, dis-je, est écrit contre ceux qui négligent Dieu et mettent leur espoir soit en eux, soit dans le secours des créatures.

A la place du passage suivant : « Ceux qui irritaient sa colère et qui habitaient dans des sépulcres, » *Ps.* LXVII, saint Jérôme a traduit : « Les incrédules habiteront dans la sécheresse ; » et d'autres : « Ils habiteront une terre vaste, » ce qui rend le même sens. Jérémie éclaircit admirablement ce passage, quand il dit : « Maudit l'homme qui met sa confiance dans l'homme, et qui se fait un bras de chair... Il sera semblable au tamaris qui est dans le désert, et il ne verra point le bien lorsqu'il sera arrivé, mais il demeurera au désert dans la sécheresse, dans une terre brûlée et inhabitable. » *Jerem.* XVII, 5, 6.

On trouve dans Isaïe deux passages remarquables qu'on peut opposer à ceux qui oublient leur Dieu pour recourir aux seuls secours humains. « Malheur à vous, enfants rebelles, dit le Seigneur, qui faites des desseins sans moi, qui formez des entreprises qui ne viennent point de mon esprit, » etc. *Isa.* XXX, 1 seqq. « Malheur à ceux qui vont en Egypte pour y chercher des secours, qui espèrent dans les chevaux des Egyptiens, qui mettent leur espérance dans leurs chariots parce qu'ils en ont un grand nombre et dans leur cavalerie, parce qu'elle est très-forte ; et qui ne s'appuient point sur le saint d'Israël, et ne cherchent point le Seigneur, » etc. *Isa.* XXXI, 1 et seqq. Cette espérance qu'on a en Dieu n'exclut cependant pas les conseils de la prudence humaine. Nous en avons un exemple dans Abraham : quoique Dieu le protégeât visiblement, il se rendit en Egypte pendant une famine qui désolait la contrée qu'il habitait et recommanda à sa femme de se faire passer pour sa sœur, pour que, à cause de sa grande beauté, on ne le fît pas mourir si on le croyait son mari. Quoiqu'il eût pris cette résolution, il ne cessa cependant pas de mettre son espérance dans le Seigneur, qui à cause de lui, frappa l'Egypte de grandes plaies, et le sauva. Mais voici quelque chose de plus admirable ; Joseph, averti par l'ange de fuir en Egypte avec l'enfant et sa mère, choisit pour fuir les ténèbres de la nuit et la solitude ; cependant celui qui fuyait était celui à la puissance de qui tout était soumis.

## XXIII.

### Désespoir. Présomption.

La fausse espérance favorise généralement l'abattement de l'esprit. S. Grégoire, *Morales*, liv. VIII, c. ii.

Celui qui met son espoir dans la créature désespère du Créateur. Celui qui disait : « Mon âme, tu as beaucoup de biens, » *Luc.* xii, 19, nous en est un exemple. Id., *ibid.*, liv. II, c. ii.

Tandis que l'orgueilleux se vante de posséder de grands biens, quoiqu'il ne les possède pas, il perd ceux qu'il possède. Id., *ibid.*, liv. XV, c. v.

Il en est qui, parce qu'ils font quelque bien, oublient sur-le-champ leurs iniquités, et se regardent déjà comme des saints après avoir éloigné le souvenir de leurs péchés. Mais s'ils réfléchissaient à la sévérité du juge, leurs fautes les feraient plus trembler que leurs bonnes actions imparfaites ne leur donneraient de l'assurance. Car ils sont débiteurs de ce qu'ils auraient dû faire. Id., *ibid.*, liv. XXII, c. vi.

Celui-là vit dans l'endurcissement qui ne se convertit pas parce qu'il désespère d'obtenir le pardon de ses fautes ; de même pour celui qui a en la miséricorde de Dieu une espérance telle qu'il reste jusqu'à la fin de sa vie dans sa perversité et dans son péché. S. Augustin, *de la Foi.*

Elle est trompeuse l'espérance qui espère pouvoir se sauver en restant dans le péché. Id.

Le larron confessa Jésus. Pierre le renia. Saint Pierre nous montre que le juste ne doit pas présumer de soi ; le larron, que l'impie ne doit pas désespérer de son retour. Que le juste craigne donc, pour ne pas périr par orgueil, que le méchant ne désespère pas à cause de sa grande malice. Id., *Livre du Symbole.*

Le désespoir augmente l'audace de ceux qui n'ont plus aucun moyen de salut ; et lorsque tout espoir est perdu, les plus lâches prennent les armes ; celui qui voit qu'il ne peut échapper à la mort, aspire à mourir librement. Aussi loue-t-on cette sentence de Scipion, qu'il faut toujours laisser aux ennemis un chemin par lequel ils puissent fuir. Végèce, *de l'Art militaire*, liv. II.

Réflexions de l'auteur.

L'homme qui doute de la chasteté de sa femme offense gravement sa pudeur. Le Père de miséricorde, cet abîme de bonté, ne supportera-t-il pas avec plus de peine que nous désespérions si souvent de sa bonté et de sa miséricorde lorsque les dangers nous pressent? Nous le voyons, dans l'Evangile, grandement irrité contre cette défiance de l'homme : « O gens incrédules, s'écrie-t-il, jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous souffrirai-je? » *Marc*. IX, 18.

Salomon nous montre de quelles ténèbres la présomption enveloppe l'âme : « Avez-vous vu, dit-il, un homme qui se croit sage? Espérez mieux de celui qui n'a point de sens. » *Prov*. XXVI, 12. Et l'Apôtre : « Car si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même parce qu'il n'est rien. » *Galat*. VI, 3. Ce qui veut dire qu'il n'a pas besoin que le démon le séduise, mais que s'il pense cela de lui, il est à lui-même son propre démon.

Ce qui, dans les saintes Ecritures, a rapport au soin paternel de Dieu et à la providence, s'applique surtout aux justes; ce qui traite de la sévérité de la justice divine s'applique surtout aux pécheurs, quoiqu'ils ne soient pas complètement exclus de la miséricorde de Dieu. Le Psalmiste s'exprime ainsi à ce sujet : « Les yeux du Seigneur sont attachés sur les justes, et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières; mais le Seigneur regarde d'un œil sévère ceux qui font le mal pour exterminer leur mémoire de dessus la terre. » *Ps*. XXXIII. Et l'Ecclésiastique : « Le Très-Haut hait les pécheurs et fait miséricorde aux pénitents. » *Eccli*. XII, 3. Et ailleurs : « Car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. » *Eccli*. V, 7. Nous trouvons aussi dans Esdras : « La main favorable de notre Dieu est sur tous ceux qui le cherchent sincèrement, et son empire, sa puissance et sa fureur éclatent sur tous ceux qui l'abandonnent. » I *Esdr*. VIII, 22. Et dans la Sagesse : « La grâce de Dieu et sa miséricorde sont sur les saints, et ses regards favorables sont sur ses élus. » *Sap*. IV, 15. Les choses étant ainsi, les

méchants s'appliquent cette douceur et cette miséricorde du Seigneur (quoiqu'elle soit surtout pour les justes) et prennent de là occasion de persévérer dans le péché; c'est là la plus ancienne et la plus grande tromperie de l'antique ennemi.

Le châtiment que Dieu infligea à Moïse et à Aaron nous montre clairement combien le péché de défiance déplaît au Seigneur; à cause de ce péché, ils n'entrèrent pas dans la terre promise : « Parce que, leur dit-il, vous ne m'avez pas cru et que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer ces peuples dans la terre que je leur donnerai. » *Num.* xx, 12. Et plus bas : « Qu'Aaron aille se joindre à son peuple; car il n'entrera point dans la terre que j'ai donnée aux enfants d'Israël, parce qu'il a été incrédule aux paroles de ma bouche, aux eaux de contradiction. » *Num.* xx, 24. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Moïse, qui avait tant de fois vu de ses yeux la grâce du Seigneur, qui lui avait parlé face à face, comme un homme parle à son ami, enfin qui tant de fois avait apaisé par sa prière l'indignation du Seigneur sévissant contre son peuple, ne put obtenir le pardon de cette faute; bien plus, comme il le lui demandait humblement, non-seulement il ne fut pas exaucé, mais il entendit ces paroles: « Ne me parlez jamais plus de cela. » *Deut.* III, 26. Où nous voyons clairement la sévérité des jugements de Dieu et la malice de la défiance et de l'incrédulité.

## XXIV.

### Amour en général.

L'objet qu'on n'aime pas pour lui-même n'est pas aimé. S. AUGUSTIN.

Qu'est-ce que l'amour, sinon une certaine vie qui unit deux objets ou qui cherche à les unir, à savoir le sujet qui aime et l'objet aimé. Id.

L'amour vrai ne sent pas d'amertume, il ne ressent que de la douceur; car la douceur est la sœur de l'amour, comme l'amertume est la sœur de la haine. Id., *Confessions*, liv. XIII.

Celui qui aime ne trouve rien de dur; il n'est aucune peine qui

contrarie ceux qui aiment; l'amour seul rougit au mot de difficulté. Id., *ibid.*

Il n'est pas de meilleure invitation à l'amour que de prévenir celui qui aime; et celui-là est un ami trop exigeant qui, sous prétexte de ne pas jeter au vent son affection, ne payerait pas de retour celle qu'on a pour lui. Id., *de la Manière de catéchiser les ignorants.*

Aimer fortement les grandes choses, faiblement les petites, est d'une parfaite justice. Id., *de la Vraie Religion.*

Une âme dont l'amour s'est emparé ne s'appartient plus. Id., *ibid.*

Notre âme se trouve aussi bien dans ce qu'elle aime que dans ce qu'elle anime, à moins qu'on ne pense qu'elle se trouve plus là où la nécessité l'enchaîne que là où elle se porte de son plein gré et de bonne volonté. S. BERNARD, *des Préceptes et des Dispenses.*

L'amour charnel n'est pas le vrai amour; il en est plutôt l'image, ou, pour mieux dire, une déviation. S. DENIS L'ARÉOPAGITE.

L'amour est une certaine force d'union qui fait que les choses élevées se défient des inférieures; les choses égales s'associent, les inférieures se tournent vers les plus élevées. Id.

Il est difficile d'éteindre subitement un amour qui dure depuis longtemps. Cruel amour, quel empire n'as-tu pas sur le cœur des hommes! CATULLE.

Il n'est aucun remède contre l'amour. VIRGILE.

Rien n'excite plus l'amour que la crainte de le perdre. PLINE.

La nuit, l'amour et le vin ne savent point conseiller la prudence; la nuit ne connaît pas la pudeur; le vin et l'amour ne connaissent point la crainte. OVIDE.

La passion fait tenter aux amants l'impossible. ARISTOTE.

On aime surtout ce qu'on a eu plus de peine à acquérir. Id.

Celui que l'amour possède est mort dans son propre corps, il vit en celui qu'il aime. PLATON.

On ne fait dans la vie rien de beau, si on ne le fait avec soin et avec une certaine ardeur amoureuse. CICÉRON, *de l'Orateur*, liv. I.

### Réflexions de l'auteur.

De même que le mouvement des corps composés suit la nature de l'élément prédominant, ce qui fait que certaines parties sont portées en haut tandis que d'autres descendent, ainsi nos mouvements et nos actions suivent la nature de l'amour qui domine dans notre cœur. Si l'amour de Dieu domine, il entraîne vers Dieu tous nos soins et toutes nos pensées; si l'amour-propre commande en nous comme un tyran, par la même raison il tire tout vers son avantage et vers sa satisfaction, les choses divines comme les humaines. En effet, l'amour domine la volonté et il l'unit à l'objet aimé; or la volonté entraîne après elle toutes les autres puissances de l'âme. C'est pourquoi saint Augustin s'écrie: Mon amour est mon fardeau; à quoi que je sois poussé, j'y suis poussé par l'amour. Il indique ainsi clairement que l'amour est le principe de toutes nos actions. D'où il suit que les mouvements et les affections de notre âme sont ce qu'est notre amour; c'est pourquoi l'amour des choses de la terre nous rend terrestres et charnels; l'amour de Dieu et des choses célestes nous rend spirituels et tout en Dieu.

## XXV.

### Amour de Dieu.

Ce n'est pas par les miracles que se prouve la sainteté; mais c'est en aimant chaque homme comme soi-même, en ayant de Dieu une connaissance certaine et en attribuant à son prochain plus de vertu qu'à soi-même. S. Grégoire, *Morales*.

L'amour de Dieu donne naissance à l'amour du prochain, et l'amour du prochain nourrit l'amour de Dieu. Id., *ibid*.

Celui qui ne partage pas avec son prochain, lorsqu'il se trouve dans le besoin, les choses qui lui sont nécessaires, n'aime certainement pas ce prochain. Id., *ibid*.

Les saints apprennent en aimant ce qu'ils enseignent. Id., *sur Ezéchiel*.

Celui qui aime le plus Dieu est celui qui en amène un plus grand nombre à l'aimer. Id., *Homélies*.

La force de l'amour est comme un ressort de l'âme qui la retire du monde et qui l'élève vers les cieux. Id., *ibid.*, c. XXVII.

Plus la charité est grande, plus sont grands ses désirs et ses aspirations vers la vie, et l'âme brûle d'y arriver au prix même de la souffrance infligée à son corps. Elle peut à peine contenir ses désirs, tant l'amour de la céleste patrie l'anime, et elle aime les peines qu'elle endure; tout ce qui l'afflige est pour elle le repos; tout ce qui est amer se change pour elle en douceur; elle soupire même après la mort pour obtenir une vie plus grande. Id., *Morales*, liv. VII, c. VII.

La crainte donne naissance à l'amour, lequel en augmentant se change en une véritable passion. Id., *ibid.*, c. XI.

« L'amour est violent comme la mort. » *Cant.* VIII, 6. Lorsqu'il s'est une fois emparé d'une âme, il la fait mourir complètement à l'affection qu'elle avait pour le monde. Id., *ibid.*, c. XXII.

Souvent notre ennemi rusé, lorsqu'il voit une âme qui n'est pas prête à la patience, cherche ce qu'elle aime le plus et s'en sert pour lui tendre les filets du scandale, afin que cette chose qu'elle aime surtout lui soit un moyen facile de trouble. Id., *ibid.*

Aimez les miracles de la charité et de la piété; ils sont d'autant plus sûrs qu'ils sont plus cachés, et la récompense que Dieu leur donne est d'autant plus grande qu'est grande la gloire que les hommes leur accordent. Id., *Homélies.*

L'âme ne brille pas de la splendeur de l'éternelle beauté, si elle n'a d'abord passé au creuset de la charité. Id., *ibid.*, liv. XVIII, c. XV. Voir ce passage.

« La pierre fondue par la chaleur se change en airain. » *Job.* XXVIII, 2. Lorsqu'un cœur dur, dit à ce sujet saint Grégoire, que le feu du divin amour n'échauffe pas, est touché par ce feu et fondu par lui, d'insensible qu'il était auparavant, il devient brûlant de désirs. Cette ardeur le ramollit pour l'amour, et le fortifie pour les œuvres. Id., *ibid.*, c. XVI.

« Il mesura aussi les chambres qui avaient une toise de long et une toise de large, et il y avait cinq coudées entre les chambres. » *Ezech.* XL, 7. Quelles sont, dans la sainte Eglise, ces chambres, dit saint Grégoire; ne sont-ce pas les cœurs dans les-

quels les âmes sont unies par l'amour à l'époux invisible? L'âme qui aime brûle du désir de posséder cet époux; elle ne désire plus rien de ce qui est dans le monde; elle regarde la longueur de la vie présente comme un supplice; il lui tarde d'en sortir et de se reposer dans l'embrassement de l'amour et dans la vision de l'époux céleste; l'âme qui est ainsi, ne reçoit plus aucune consolation du siècle; mais elle soupire de tout son cœur après cette consolation qu'elle aime; elle aspire, elle brûle, elle est inquiète; le soin de son corps n'est rien pour elle, transpercée qu'elle est par la blessure de l'amour. C'est pourquoi l'Eglise chante dans les cantiques : L'amour m'a blessé. Le cœur qui ne connaît pas la douleur de cette blessure ne jouit pas d'une bonne santé. Lorsque notre âme commence à brûler d'un ardent désir du ciel et à sentir la blessure de l'amour, cette blessure la rend plus forte qu'elle ne l'était auparavant dans son état de santé. Id., *Homélie* 15 *sur Ezéchiel.*

« Remplissez de joie l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur. » *Ps.* LXXXV. Le Christ, dit à ce sujet saint Augustin, avertit clairement ses membres d'élever leurs cœurs en haut. Qu'ils l'entendent donc et qu'ils le fassent. Qu'ils élèvent vers le ciel ce qui se trouve mal sur la terre; car là-haut le cœur ne se gâte pas s'il est élevé vers Dieu. Si vous aviez du froment dans des lieux souterrains, pour ne pas le laisser se gâter, vous le mettriez dans un endroit plus élevé de votre maison. Pourquoi cherchez-vous à changer votre froment de place et laissez-vous votre cœur se corrompre sur la terre. Quoique vous habitiez la terre, vous serez dans le ciel, si vous aimez Dieu. Car le cœur ne s'élève pas de la même manière que le corps. Pour élever le corps, il le faut changer de place; pour élever le cœur, il suffit de changer sa volonté. « Parce que j'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur. » S. AUGUSTIN, *sur le psaume* LXXXV.

Ici-bas, ce qui est or ne peut être argent pour vous; le vin ne peut être pour vous du pain, et la lumière qui vous éclaire ne peut être un breuvage. Votre Dieu sera tout pour vous. Vous le mangerez et vous n'aurez plus faim; vous le boirez et vous n'aurez plus soif; il vous éclairera et vous ne serez pas dans les ténèbres;

il vous soutiendra et vous ne tomberez pas en défaillance; il vous possèdera tout entier et vous n'aurez rien à craindre; rien ne pourra vous manquer avec celui que vous posséderez tout entier; il sera tout à vous, vous serez tout à lui, car lui et vous ne serez qu'un. Id., *sur le psaume* XXXVI.

Qu'est-ce qui vous plaît dans le siècle? Que voulez-vous aimer? De quelque côté que vous tourniez vos sens charnels, vous rencontrez le ciel, vous rencontrez la terre. Ce que vous aimez dans la terre, est terrestre; ce que vous aimez dans le ciel visible est matériel. Des deux côtés vous aimez, des deux côtés vous louez : Comment doit être loué celui qui a créé ces choses dont vous faites l'éloge? Vous avez donc déjà vécu longtemps toute saisie, et comme toute frappée par la foule de vos désirs : vous êtes couverte de plaies, blessée, partagée en une multitude d'amours, partout inquiète, et nulle part en sûreté. Recueillez-vous en vous-même; et de tout ce qui vous plaisait au dehors, cherchez quel en est l'auteur. Rien de meilleur sur la terre, par exemple, que telle ou telle chose; pensez à l'or, à l'argent, aux animaux, aux arbres, aux plaisirs agréables, à la terre tout entière. Qu'y a-t-il de mieux au ciel que le soleil, la lune et les étoiles; pensez au ciel tout entier. Toutes ces choses sont à la fois très-bonnes, parce que Dieu les a faites toutes ainsi. De toutes parts, la beauté de l'ouvrage vous fait l'éloge de l'ouvrier. Si vous admirez l'œuvre, aimez-en donc le créateur. Ne vous laissez pas absorber par ce qui a été fait, au point de vous éloigner de celui qui l'a fait. Car ces choses dont vous êtes tout absorbé, il les a mises sous votre puissance, parce qu'il vous a mis vous-même sous la sienne. Si vous vous attachez à ce qui est en haut vous foulerez aux pieds ce qûi est en bas : si vous vous éloignez de ce qui est en haut, ce qui est en bas se changera pour vous en tourment. Id., *sur le psaume* CXLV.

Qu'êtes-vous pour moi? Ayez pitié de moi, pour que je parle. Que suis-je pour vous que vous m'ordonniez de vous aimer, et si je ne le fais pas, pour vous mettre en colère contre moi et me menacer des plus grands maux? Hélas! malheur à moi! Est-ce un petit malheur de ne pas vous aimer? Id., *Confessions*, V, I.

Vous savez, ô mon Dieu, vous qui connaissez les secrets les plus cachés des cœurs, que vous m'êtes seul plus agréable et plus cher que le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent dans leur étendue, que je vous aime plus que le ciel, plus que la terre et que tout ce qu'ils renferment, et que je suis même persuadé que, pour être pleinement possédé de votre amour, l'on n'en doit avoir pour aucune des choses passagères et périssables de cette vie. Je vous aime, ô mon Dieu, d'un amour très-ardent, et je désire que vous en augmentiez l'ardeur. Faites, Seigneur, qu'il soit constant, que l'étendue de mon désir et de mon devoir en soit la règle, afin que vous soyez la seule fin de mes actions, et l'unique objet de mes pensées; que vous occupiez invariablement mon esprit durant le jour, que vous vous fassiez sentir à mon cœur pendant le sommeil, que mon âme ne cesse point de vous entretenir durant la nuit. Eclairez ce cœur de la lumière de votre saint visage, afin que, suivant la voie où vous daignez me servir de guide, j'avance de vertu en vertu. Heureux, Seigneur, ceux qui n'aiment, ne recherchent rien autre que vous, n'ont pas même appris à penser à autre chose. Heureux ceux dont vous êtes seul l'espérance, et dont toute l'œuvre de leur cœur est la prière. Vous êtes immense, Seigneur, et voilà pourquoi vous devez être aimé et loué sans mesure de ceux que vous avez rachetés de votre précieux sang. O Seigneur, qui aimez les hommes, et qui avez pour eux des bontés infinies; ô juge très-équitable, à qui le Père éternel, a donné la puissance de juger, vous savez, par le discernement que vous faites, que c'est une chose très-juste et très-raisonnable que les enfants de ce siècle, que les enfants de la nuit et des ténèbres désirent, aiment et recherchent avec plus de délicatesse, avec plus d'ardeur et avec plus d'affection les richesses périssables et les vains honneurs que nous, qui sommes vos serviteurs, ne vous aimons, vous qui êtes notre Dieu, qui nous avez créés et qui nous avez rachetés. Car si un homme en aime un autre si passionnément qu'il ne peut supporter son absence; si une épouse a une telle attache pour son époux qu'elle ne peut avoir du repos, et que même, dans l'excès de son amour, elle ressent des douleurs

extrêmes, tandis que celui qu'elle aime est éloigné d'elle, avec quel amour, avec quelle ardeur, avec quel zèle l'âme que vous avez prise pour votre épouse par la foi que vous lui avez donnée, et par les miséricordes que vous lui avez faites, ne vous doit-elle point chérir, ô Seigneur, qui êtes le Dieu véritable, et le plus beau des époux, qui nous avez aimés et sauvés de la sorte, et qui avez fait pour nous un si grand nombre de choses merveilleuses et extraordinaires ! Id., *Méditations*, c. XXXV.

Malheur à l'âme infortunée qui ne cherche pas Jésus-Christ et ne l'aime pas ; elle demeure aride et désolée. Ne pas aimer Dieu, c'est perdre la vie. L'âme qui ne vous cherche pas, Seigneur, et ne vous aime pas, aime le monde, est l'esclave du péché, est soumise à ses vices : jamais elle n'a de repos, jamais de paix. Id., *Manuel*.

La charité naît pour croître. Quand elle est née, elle se nourrit; quand elle est nourrie, elle prend de la force; quand elle a pris de la force, elle se perfectionne; quand elle est arrivée à la perfection, que dit-elle? « Pour moi, Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. » Id., *ibid.*

Pour moi, la définition la plus courte et la plus vraie de la vérité est celle-ci : c'est l'ordre de l'amour. Id., *Cité de Dieu*.

Il n'y a de vertu dans l'amour qu'autant qu'on aime ce qu'il faut aimer. Choisir ce but, est prudence; ne s'en laisser détourner par aucune contrariété, est force; par aucun attrait séducteur, est tempérance; par aucun sentiment d'orgueil, est justice. Or, que choisir pour aimer au-dessus de tout, sinon ce auprès de qui nous ne trouvons rien de meilleur? N'est-ce pas alors Dieu auprès de qui toute autre préférence ou comparaison dans notre amour, montre que nous ne savons pas nous aimer nous-mêmes. Id., *Lettres*.

Seigneur, aimer quelque chose avec vous et ne pas l'aimer pour vous, c'est montrer qu'on vous aime beaucoup moins. O véritable amant des hommes, vous qui brûlez toujours d'amour et dont l'amour ne s'éteint jamais, charité, mon Dieu, enflammez-moi d'amour. Vous me commandez la chasteté? Donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez ce que vous voulez. Id., *Confessions*.

Ce n'est pas vers les régions les plus basses que tend un poids, c'est vers le lieu qu'il doit occuper. Le feu tend en haut, et la pierre en bas. Les choses qui ne sont pas dans l'ordre sont toujours agitées; sont-elles dans l'ordre? elles reviennent au repos. O vous, qui êtes mon poids et mon amour, je suis emporté partout où je me laisse aller. Id., *ibid*.

La charité est patiente dans le malheur, et modérée dans la prospérité. Elle est forte au milieu des cruelles souffrances, joyeuse au milieu des bonnes œuvres, en sûreté pendant la tentation, très-large dans les devoirs de l'hospitalité, remplie d'allégresse au milieu de véritables frères, très-patiente parmi ceux qui sont faux. Id., *Eloge de la charité.*

La charité est en sûreté au milieu des opprobres, bienfaisante au milieu des haines, douce au milieu des colères, inoffensive au milieu des embûches; gémissante en voyant l'iniquité, elle respire dans la vérité et se félicite de la vertu. Id., *ibid.*

Ce que l'on donne par amour n'est ni meilleur, ni plus convenable que ce que l'on peut rendre par le même amour. Id., *Méditations.*

Si l'on me demande la définition de ces quatre vertus, dont je souhaite que la pureté soit aussi bien dans les cœurs, que leurs noms sont dans la bouche de tous, je n'hésiterai point à appeler la tempérance un amour qui se conserve pur pour ce qu'elle aime; la force, un amour qui souffre tout sans peine pour l'objet qu'elle chérit; la justice, un amour qui ne sert que ce qu'elle affectionne, et qui à cause de cela commande bien; la prudence, un amour qui discerne avec adresse ce qui l'empêche d'agir d'avec ce qui aide son action. Id., *des Mœurs de l'Eglise catholique*, c. xv.

La volonté droite est un amour bon, et la volonté perverse un amour mauvais. Un amour qui aspire à posséder l'objet aimé est donc un désir : quand il le possède et en jouit, c'est de la joie. Quand il fuit ce qui lui est contraire, c'est de la crainte; et quand il éprouve quelque chose qui le contrarie, c'est de la tristesse. Ces sentiments sont par conséquent mauvais, si l'amour est mauvais; ils sont bons, si l'amour est bon. Id., *de la Cité de Dieu.*

Chez nous, d'après les saintes Ecritures et la saine doctrine, les citoyens de la cité sainte de Dieu qui vivent selon Dieu dans le pèlerinage de cette vie, craignent, désirent, pleurent et se réjouissent; et comme leur amour est bon, tous ces sentiments chez eux sont bons aussi. Id., *ibid.*

La charité est une si grande vertu, que sans elle le don de prophétie et le martyre seraient regardés comme rien. Id., *ibid.*

L'amour de certaines choses en dehors de l'âme et de Dieu est une souillure de l'âme; et plus on est purifié de cette souillure, plus on voit avec vérité et facilité. Id., *de l'Utilité de croire.*

Les deux amours forment les deux cités. L'amour de Dieu forme Jérusalem, et l'amour du siècle, Babylone. Que chacun se demande donc qui il aime; et il trouvera de quelle cité il fait partie. Id., *sur le psaume* LXIV.

Ce n'est pas avec les pieds, mais avec les mœurs qu'il est permis d'aller à Dieu, qui partout est présent et partout est tout entier. Or nos mœurs se jugent d'ordinaire non de ce que chacun sait, mais bien de ce que chacun aime. C'est l'amour bon et l'amour mauvais qui font les bonnes et les mauvaises mœurs. Id., *Lettre à Macédonius.*

Oh! si nous pouvions exciter les hommes, et en même temps être excités avec eux à aimer autant la vie éternelle que l'on aime cette vie périssable! Id., *de la Doctrine chrétienne.*

L'Ecriture et la créature sont faites pour que l'on recherche et que l'on aime celui qui a créé l'une et inspiré l'autre. Id., *de la Trinité,* liv. II.

Cette maxime n'ordonne rien que la charité, ne blâme rien que la cupidité. Ainsi donc, tout ce qui la regarde lui appartient. Id., *de la Doctrine chrétienne,* liv. III.

La source de tous les biens est la charité, et la source de tous les maux est la cupidité. Elles ne peuvent donc exister ensemble; car l'une ne peut être plantée qu'autant que l'autre a été arrachée jusqu'à la racine : et c'est sans raison qu'on veut couper les branches, quand on ne cherche pas à arracher la racine. Id., *Homélie 7 sur saint Jean.*

C'est l'amour seul qui met une différence entre les enfants de

Dieu et ceux du démon. Que tous se signent du signe de la croix, et que tous répondent *amen;* que tous chantent l'*alleluia;* que tous soient baptisés, entrent dans l'Eglise, remplissent l'enceinte des basiliques. Les enfants de Dieu ne sont distingués des enfants du démon que par la charité. Ceux qui possèdent la charité sont nés de Dieu. Id., *ibid.*

Le grand malheur de l'homme est de ne pas être avec celui sans lequel il ne peut être. Cependant, quand il l'oublie et ne l'aime pas, il n'est pas avec lui. Id., *de la Trinité.*

La foi nous éveille à Dieu, l'espérance nous y élève, et la charité nous y unit. Id., *Soliloques.*

Voyez avec quelle mesure, que dis-je? combien sans mesure Dieu a mérité d'être aimé de nous! Lui qui, si grand, nous a le premier et tant aimé! lui qui, pour rien, nous a aimés tels et si petits que nous sommes! S. Bernard, *de l'Amour de Dieu.*

Ce n'est pas sans récompense que l'on aime Dieu, quoi qu'il faille l'aimer sans viser à cette récompense. Car la véritable charité ne peut en être privée, quoique cependant elle ne soit pas mercenaire : « Elle ne cherche pas ce qui lui appartient, » car la passion de l'amour n'est pas un contrat de vente. Id., *ibid.*

Servez dans la charité; elle repousse la crainte, ne sent pas la fatigue, ne vise pas au mérite, ne cherche pas la récompense; et toutefois, elle est plus pressante que toutes les autres vertus. Id., *ibid.*

L'âme que la charité a une fois touchée, n'est plus laissée à elle-même, elle craint ce qu'elle ignore, pleure ce qu'il ne faut pas, et est inquiète plus qu'elle ne voudrait, et du côté d'où elle ne voudrait pas. Id., *Lettres.*

Dieu est sagesse, et il veut être aimé non-seulement avec douceur, mais aussi avec sagesse; autrement l'esprit d'erreur fera facilement illusion à votre zèle, si vous négligez la science et la sagesse. Car notre ennemi rusé n'a pas de machine plus efficace pour enlever l'amour du cœur que s'il peut arriver à nous y faire marcher sans précaution et sans prendre la raison pour guide. Id., *sur le Cantique des cantiques,* XXX.

Un cœur froid ne peut recevoir une parole de feu; car de

même que celui qui ne sait pas le grec, ne peut comprendre quelqu'un qui parle cette langue, et que celui qui ne sait pas le latin, ne peut l'entendre non plus, et ainsi des autres langues; de même le langage de l'amour, pour celui qui n'aime pas, sera un langage barbare; « il sera, dis-je, comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. » I *Cor.* XIII, 1. Id., *Sermons.*

O joug du saint amour! que vous prenez avec douceur! que vous faites tomber au piége avec gloire! que vous pressez avec suavité! que vous chargez agréablement! que vous serrez avec force! que vous enseignez avec prudence! O heureux amour d'où naissent l'activité des mœurs, la pureté des intentions, la finesse des perceptions, la sainteté des désirs, l'éclat des œuvres, la fécondité des vertus, la dignité des mérites et la sublimité des récompenses! Id., *de l'Amour de Dieu.*

Voulez-vous apprendre de moi pourquoi et comment il faut aimer Dieu? Eh bien; je dis que le motif pour aimer Dieu, est Dieu lui-même, et que la manière de l'aimer est de l'aimer sans mesure. Je dis de plus qu'il y a deux motifs d'aimer Dieu : pour lui d'abord, parce qu'on ne peut aimer rien de plus juste, et ensuite rien qui rapporte plus d'avantages. Id., *ibid.*

C'est absolument à cause de la douceur que l'on remarque en vous, que nous courons après vous, Seigneur Jésus, sachant que vous ne méprisez point le pauvre, et que vous n'abhorrez pas le pécheur. Vous n'avez pas eu horreur du larron qui confessait ses crimes, de la pécheresse qui répandait des larmes, de la chananéenne qui vous suppliait, de la femme surprise dans l'adultère, de Matthieu assis au bureau des impôts, du publicain qui priait à la porte du temple, de l'apôtre qui vous renia, du persécuteur de vos fidèles, de vos bourreaux eux-mêmes. « Aussi, courons-nous à l'odeur de ces parfums. » Id., *sur le Cantique.*

O charité! ô bonne mère! qui se faisant toute à tous, selon les besoins de tous, soit qu'elle soutienne les faibles, qu'elle éprouve ceux qui sont avancés ou qu'elle reprenne les esprits brouillons, aime tout le monde comme ses enfants. Quand elle vous reprend, c'est avec douceur; quand elle caresse, c'est avec simplicité; elle

a coutume de sévir avec tendresse, de guérir sans douleur; elle sait se mettre en colère avec patience, et s'indigner avec humilité. Id., *Lettres*.

Il est bien digne de mort, celui qui, ô Jésus, refuse de vivre pour vous : n'avoir pas de goût pour vous, c'est perdre l'esprit; et ne pas se soucier de n'être qu'à cause de vous, c'est compter pour rien, et n'être rien. C'est à cause de vous que Dieu a fait toutes choses; et vouloir être pour soi, et non pour vous, c'est commencer à n'être rien au milieu de toutes choses. Id., *sur le Cantique*.

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? » *Ps.* cxv. Quand j'étais dans l'ignorance, il m'a instruit : quand j'étais dans le mauvais chemin, il m'a ramené; quand je péchais, il m'a corrigé; quand je m'arrêtais, il m'a retenu; quand je suis tombé, il m'a relevé; quand j'ai marché, il m'a conduit; quand je suis venu à lui, il m'a accueilli; et pour tout cela, je n'ai à lui rendre que de l'aimer. Ce que l'on donne par amour n'est ni meilleur, ni plus convenable que ce que l'on peut rendre par le même amour. Id., *ibid.*

La foi dit : Dieu a préparé à ses fidèles de grands et ineffables biens. L'espérance dit : il les garde pour moi. Mais la charité ajoute : j'y cours en toute hâte. Id., *sur le psaume* : Qui habitat.

Dans les autres choses, on loue la mesure et la modération; mais en amour, c'est celui qui en a le plus qui est le plus agréable à Dieu. LACTANCE.

L'amour est une saveur intime très-douce; et plus on aime avec ardeur, plus on goûte avec suavité. La ceinture dont se ceint l'amour est la joie de l'espérance; car là où est l'amour, là est aussi l'espérance, et la joie; là où est l'amour spirituel, là est aussi la joie spirituelle. RICHARD.

Le véritable amour aime la vérité, juge dans la vérité, combat pour la vérité, consomme ses œuvres avec la vérité. BÈDE, *Commentaire sur saint Luc*.

Si vous voulez être parfaitement purifié de vos vices, enflammez en vous, autant que vous le pouvez, le feu du divin amour. Une fois que vous aurez goûté parfaitement la douceur

du divin amour, vous ne vous inquiéterez plus de la douceur de l'amour d'ici-bas. RABAN-MAUR, *Sermons.*

L'amour divin est un feu, une lumière, du miel, du vin, un soleil. Il est un feu dans la méditation, quand il purifie l'âme de ses souillures. C'est une lumière dans la prière, quand il illumine l'âme de l'éclat des vertus. C'est un miel dans l'action de grâces, quand il charme l'âme par la douceur des bienfaits divins. C'est un vin dans la contemplation, quand il enivre l'âme d'une joie douce et suave. C'est un soleil dans l'éternelle béatitude quand il éclaire l'âme d'une lumière des plus sereines et d'une chaleur des plus douces, quand il la réjouit d'une joie ineffable et d'une allégresse éternelle. Id., *Sermons.*

Le commencement de notre salut et de la sagesse est la crainte du Seigneur. De cette crainte naît la salutaire componction. De la componction du cœur procède le renoncement, c'est-à-dire le dépouillement et le mépris de tous les biens. De ce dépouillement vient l'humilité. De l'humilité tire son origine la mortification de la volonté. Par l'humilité et la mortification sont extirpés et périssent tous les vices. L'expulsion des vices fait fructifier et croître les vertus. L'accroissement de celles-ci fait acquérir la pureté du cœur; et par la pureté du cœur, on possède la perfection de la charité dont parle l'Apôtre. CASSIEN, *de l'Institution des moines,* liv. IV.

C'est là ce que demande de vous cette grande piété, et ce que pourront facilement accomplir la pauvreté qui se dépouille de tout, la médiocrité que l'on méprise, et la simplicité qui ne sait rien. Vous n'aurez pas divisé dans une foule de détours, ni enveloppé dans de pénibles difficultés ce que l'on demande de vous et pour vous, ce qui est en vous, c'est-à-dire la servitude de la bouche et les sentiments du cœur. Votre Dieu a donc mis dans votre âme tous les secours qui peuvent l'aider, afin que de là d'où sort le péché, soit demandé aussi le remède à ce péché. Que ce remède est proche! que cet expédient est salutaire! C'est sans doute à ce sujet que nous lisons dans le Prophète : « Il est près de vous; il est dans votre bouche et dans votre cœur. » *Rom.* x, 8. EUSÈBE d'EMÈSE, *Homélie sur le Symbole.*

Le véritable amour ne compte rien pour dur, pour amer, pour pénible, pour mortel. Quel glaive, quelles blessures, quels supplices, quelles morts peuvent séparer un amour parfait? L'amour est une cuirasse impénétrable; elle renvoie les traits, fait briser l'épée, insulte aux dangers, se rit de la mort : s'il est amour, il triomphe de tout. O homme, aimez donc Dieu : aimez-le tout-à-fait, pour pouvoir, sans peine, dompter et effacer tous vos péchés. PIERRE DE RAVENNE.

Je ne sais, ô charité, ce que je puis dire de plus grand à votre louange, qu'en disant que vous tirez Dieu du ciel, et que vous élevez l'homme de la terre au ciel. Grande est votre force, puisque c'est par vous que Dieu s'est abaissé jusqu'à ce point, et que l'homme s'est élevé à ce haut degré. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Eloge de la charité.*

Il n'y a point de dure nécessité à servir quand on aime ce qui est ordonné. S. LÉON, pape.

Apprenons à ne rien préférer à Jésus-Christ; car il n'a rien préféré à nous-mêmes. S. CYPRIEN, *de l'Oraison dominicale.*

### Réflexions de l'auteur.

« Celui qui aime accomplit la loi. » *Rom.* XIII, 8. Aussi l'abrégé de toute la loi de Dieu est-il dans l'amour. Aristote, dit dans son Ethique, que du manque d'amour est née la nécessité de la justice. Car la charité ne permet pas ces maux pour la répression desquels la justice a été instituée; savoir les rapines, les adultères, les homicides, etc. C'est pourquoi s'il y avait parmi nous une véritable charité, la justice ne serait pas nécessaire. Le propre de la charité étant en effet de s'unir à un autre au moyen de l'amour, de ne faire qu'un avec lui, et par conséquent de l'aimer comme soi-même, de même donc que personne ne se nuit à soi-même, de même on ne nuira à aucun autre. Voilà pourquoi Jésus-Christ a fondé et établi son Eglise sur cette seule loi; car c'était un boulevard, une défense universelle contre tous les vices. Nous avons dans Esdras un exemple éclatant de cette union; ce saint personnage comptait que les péchés des autres étaient les siens, et il les pleurait comme si lui-même les eût

commis. Enfin il avait pour la même raison tant de honte et de repentir qu'il n'osait pas même lever les yeux au ciel.

Comme il y a deux amours de Dieu, l'un naturel et l'autre surnaturel ou gratuit, et comme en quelque manière nous éprouvons l'amour de Dieu en nous, on peut douter à bon droit si celui que nous sentons est naturel ou surnaturel; car ces deux amours ont entre eux une certaine ressemblance. C'est pourquoi, de même qu'il est difficile de trouver une différence entre deux cheveux de la même tête, de même en est-il entre ces deux amours, puisque tous deux sont un amour, de Dieu. Richard dit que c'est quand la tribulation survient que cela se manifeste principalement, selon cette parole : « La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve et l'épreuve l'espérance. » *Rom.* v, 3, 4. Aussi, que personne ne se flatte de ses oraisons, de ses goûts spirituels, de son amour sensible pour Dieu, jusqu'à ce qu'il en ait une preuve plus solide par l'arrivée de quelque grande affliction. Et c'est là le principal motif pourquoi les saints se glorifient dans les tribulations; car la patience qu'ils y montrent est une marque bien grande qu'ils s'attirent d'une manière plus certaine l'amitié de Dieu. Aussi, de même qu'une femme, désireuse d'avoir des enfants, tout en souffrant de cruelles douleurs au moment de l'enfantement, se réjouit à cause du fils qu'elle désirait avoir et qu'elle met au monde ; de même, les saints, quoique torturés par la tribulation, aiment cependant avec ardeur cette marque de l'épreuve.

Saint Thomas distingue principalement trois degrés dans la charité. Le premier et le plus infime, est de ne rien faire qui soit contraire à la charité, tel que serait de préférer la créature au Créateur ; le second est de faire tous ses efforts pour écarter tous les obstacles de l'amour, que ce soit des péchés ou toute autre chose, comme la multitude des soins et des affaires. Le troisième est un amour actuel et continuel, qu'on appelle autrement amour unitif, et qui tâche d'imiter à sa manière l'amour des saints dans le ciel.

La marque de la vraie charité est la mortification des affections charnelles. Car l'effet du feu est de mettre en fuite les natures

qui lui sont contraires, chose qu'indique bien la fumée du bois vert qu'on jette au feu. C'est pourquoi si le feu de la charité brûle en vous, vous devez aussi produire de la fumée, c'est-à-dire laisser évaporer, pour ainsi dire, de votre âme, les affections contraires à ce feu. Par conséquent, de même que la fumée accompagne presque toujours le feu, de même l'expulsion des affections terrestres doit elle accompagner la charité. C'est ce que montre parfaitement cette fumée du mont Sinaï lequel fumait tout entier, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu. Car qui voudrait croire que cette fumée n'avait pas sa signification mystérieuse? Que peut-elle signifier autre chose sinon que le feu de la charité divine fume partout où il se trouve, c'est-à-dire qu'il chasse de l'âme toutes les affections qui lui sont opposées? Celui donc qui ne cherche pas à les repousser, ne brûle certainement pas de ce feu céleste.

Autre est la charité des imparfaits, autre est celle des parfaits ; cette dernière n'est presque donnée qu'à ceux qui sont exercés dans toute espèce de vertus. De même en effet que l'âme raisonnable n'est infusée dans le corps que quand il se fait voir par ses organes et qu'il est formé de manière à pouvoir déjà s'en servir, de même la charité parfaite, étant surtout active, n'est donnée qu'à l'âme parfaite, munie et ornée des habitudes de toutes les vertus, afin qu'elle ait ainsi les moyens de pouvoir exercer sa force. Or cela n'arrive à peu près de la sorte que quand la bonté et la sagesse de Dieu l'ordonne et la règle autrement. « Car il est aisé à Dieu d'enrichir tout d'un coup celui qui est pauvre. » *Eccli.* XI, 23.

« Vos mamelles sont meilleures que le vin. » *Cant.* I, 1. D'autres lisent : « Vos amours sont meilleures que le vin ; » car chez un homme, ce n'est pas proprement les mamelles dont on puisse faire l'éloge. Or, c'est à juste titre que l'on compare l'amour au vin. Car le vin réjouit le cœur de l'homme ; il l'enflamme, lui donne de la force et enivre même l'âme. Le propre du divin amour est de réjouir l'âme. Il l'enflamme aussi, car il fait brûler d'ardeur pour la pratique des bonnes œuvres, et tellement brûler que « les grandes eaux ne peuvent éteindre la charité, et que les

fleuves n'ont pas la force de l'étouffer. » *Cant.* VIII, 7. Le même amour défend aussi l'âme et la fortifie contre l'adversité. Car que ne font pas les faibles oiseaux, et même les animaux les plus petits, pour protéger leurs petits qu'ils aiment ardemment? « L'amour est fort comme la mort. » *Cant.* VIII, 6. C'est ce que montre les exemples des martyrs qu'aucun tourment n'a pu séparer de la charité de Jésus-Christ. Ils ont triomphé de l'amour de la vie par l'amour de Jésus-Christ. Le même amour change aussi l'âme de l'homme en l'enivrant, et la ravit en Dieu : effet qu'indiquent ces paroles de l'Apôtre : « Soit que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu ; soit que nous nous modérions, c'est pour vous. » II *Cor.* V, 13. Toutefois, il y a une grande différence entre les deux ivresses ; le vin, en effet, change la dignité de l'homme, en la ravalant au-dessous de lui, tandis que l'amour de Dieu la change en l'élevant au-dessus de lui-même, et en l'unissant à l'esprit divin. De même que l'eau, approchée du feu, reçoit en elle ce même feu, et contre sa nature, finit par s'élever comme lui en haut ; de même l'homme s'abandonnant à lui-même au moyen de l'amour de Dieu, passe pour ainsi dire en Dieu d'une manière admirable. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus divin que cet honneur ? Qu'y a-t-il de plus heureux que cette âme qui se quitte elle-même, est enlevée en dehors d'elle-même, pour s'envoler, une fois affranchie de tout lien, plus facilement au ciel, et y contempler avec plus d'ardeur et de force les biens de Dieu ? L'âme se quitte en effet d'une certaine manière quand elle se défie d'elle-même, ne se repose point en elle, et ne fait rien à son caprice, mais tout par la loi de Dieu ; quand enfin elle désire parfois être privée, dépouillée de tous les biens de la terre, pour être revêtue des biens célestes avec plus d'éclat et de magnificence. Il arrive ainsi que par suite du désir qu'elle a des choses du ciel, non-seulement elle abandonne la terre, se sépare du contact du corps et méprise tous les sens charnels ; mais encore elle se retire d'elle-même pour jouir agréablement et avec beaucoup plus de liberté de la vue de la beauté divine, autant du moins qu'il lui est permis de le faire dans cette vie.

Toutes les raisons et tous les motifs qu'il y a d'aimer (causes et raisons que nous voyons dans des créatures) se trouvant avec plus d'excellence et infiniment dans Dieu seul, on peut demander à juste titre pourquoi tant d'hommes brûlent d'amour pour certaines créatures, au point d'en devenir presque insensés, et sont d'un autre côté tout de glace pour la beauté de Dieu. Quelqu'un dira peut-être à cela que dans l'amour des créatures il y a une certaine convenance, et une certaine proportion d'une chose à une autre, comme par exemple d'un mari vis-à-vis de sa femme, et de la femme vis-à-vis de son mari ; que de cette convenance naît cet amour violent, puisque chacune des deux natures désire avec ardeur ce qui lui convient et ce avec quoi elle s'unit principalement ; chose qui, ce me semble, ne peut avoir lieu pour Dieu qui, étant un esprit très-pur et très-élevé, surpasse infiniment la nature humaine. Ce raisonnement a de la valeur pour ceux qui, dans l'homme, ne font attention qu'à son corps, et comptent pour rien son âme qui cependant en est la plus belle partie. Or, dans le ciel et sur la terre, on ne retrouve rien qui s'unisse aussi bien à la nature de notre âme que l'essence divine, puisque cette âme a été créée pour jouir de Dieu, et pour être comme un réceptacle de cette divinité, formé dans ce but par le souverain Créateur. Une plus grande preuve de ce fait c'est que l'âme de l'homme ne peut trouver de repos et de satiété dans la possession d'aucune nature et même dans celle de toutes les créatures ; la jouissance et la possession de Dieu peuvent seules les lui procurer. Si donc l'âme ne trouve de repos que dans ce seul bien et non pas dans un autre, c'est qu'elle a été créée pour ne jouir que de lui seul. Jésus-Christ a été vendu trente pièces d'argent, c'est-à-dire pour quatre ou cinq pièces d'or : pour lui il nous achète de son sang. A quel vil prix il s'est livré, et à quel grand prix il nous a rachetés ! Combien il nous a estimés, et combien peu il s'est estimé lui-même pour nous !

Cette maxime est bien vraie : « Celui qui aime vraiment, ne peut aimer qu'une seule chose. » C'est ce que le Prophète nous montre lui-même, quand il dit : « Car, qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu. »

*Ps.* LXXII. De là ce commentaire d'une glose : Pendant, dit-elle, que le Prophète chante la bonté infinie de Dieu à son égard, brûlant d'un amour incroyable pour lui, il s'écrie : Qui pourrait me plaire dans le ciel en dehors de vous? Qui pourrai-je aimer, servir et adorer sur la terre si ce n'est vous? Certes, tout le reste n'est pour moi que de la boue; c'est vous seul que j'embrasse; vous seul que je désire, vous seul après qui je soupire et pour qui je brûle; vous qui seul devez être aimé, adoré, désiré de toute notre âme. Mon âme et mon corps se dessèchent d'amour pour vous; Seigneur, vous êtes la force et la vertu de mon âme; vous êtes mon bien, ma richesse et mon éternel héritage.

Une preuve du véritable amour, c'est de penser à l'objet aimé, selon cette parole de Jésus-Christ; « Là où est votre trésor, » c'est ce que vous aimez le plus, c'est ce que vous estimez le plus, « là aussi est votre cœur, » *Matth.* VI, 21, c'est-à-dire là aussi est la pensée de votre cœur. De là cette parole : « Je méditais sur vos commandements qui sont l'objet de mon amour. » *Ps.* CXVIII. Et ailleurs : « Combien j'ai aimé votre loi, Seigneur ! elle est le sujet de ma méditation durant tout le jour. » *Ps.* CXVIII. Aristote l'a dit avec vérité ; à celui qui aime, il est agréable de penser à ce qu'il aime.

Chez certains amis de Dieu, la force de la charité va jusqu'au point d'absorber l'âme tout entière après elle, de la liquéfier et de la ravir en extase. C'est ce que l'Epouse a montré dans le Cantique, quand elle dit : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. » *Cant.* II, 5. Il est certain que parfois ceux qui aiment languissent tellement par excès d'amour, qu'ils ne peuvent prendre ni nourriture ni sommeil, et deviennent ainsi maigres et desséchés. Nous lisons qu'il en arriva ainsi à Amon, dépérissant d'amour pour sa sœur Thamar. Prenant donc une comparaison de ce que l'on voit quelquefois arriver sensiblement dans l'amour charnel, l'Epouse, pour exprimer le sentiment tout particulier de son amour, dit « qu'elle languit d'amour ; » et à cause de cela, elle demande aux jeunes filles qui l'entourent de la soutenir ou de la fortifier par des fleurs et des fruits odoriférants, afin que, ranimée pas leur parfum, elle se

soutienne pour ne plus perdre le sentiment et la vie. Or, cette langueur, dont parle ici l'Epouse, se trouve dans l'âme fidèle, quand elle est tellement transportée d'amour pour l'Epoux, et comme liquéfiée et fondue, que s'oubliant elle-même tout-à-fait, elle ne sait plus ce que l'on fait d'elle, demeure comme inerte et insensible à tout ce qui se passe ici-bas, et ne peut ou ne veut plus voir, entendre, ou goûter rien autre chose que son bien-aimé. Cette langueur de l'amour peut aussi être signifiée par cette liquéfaction de l'âme dont parle plus loin l'Epouse, quand elle dit : « Mon âme s'est comme liquéfiée, au son de la voix de mon bien-aimé. » *Cant.* v, 4. C'est lorsqu'après une longue absence et un désir violent, on finit par voir le visage, ou par entendre la voix de l'Epoux qui arrive. Par ces fleurs et ces fruits dont notre Epouse doit se soutenir et se fortifier, quand elle languit d'amour, nous entendons ces paroles et ces actions odoriférantes et salutaires de notre Seigneur; comparant ainsi à des fleurs ses paroles suaves comme le miel, et à des fruits ses actions et ses miracles. Ce sont ces fleurs et ces fruits dont l'Eglise, qui est son épouse, se soutient, se fortifie, se refait, se nourrit et se raffermit dans sa langueur, pour ne pas défaillir tout-à-fait jusqu'à ce que vienne le temps où elle verra son Epoux face à face, et lui parlera de la bouche à la bouche; tout comme l'épouse, quand elle languit d'amour pour son époux absent, se console avec ses paroles, ses promesses, ses lettres, et les petits présents qu'elle tient de lui, cherchant ainsi à éloigner l'ennui et à tromper le temps, jusqu'au moment où elle jouira de la présence de son bien-aimé.

Au lieu de ces paroles que nous lisons : « Que vos mamelles sont belles, ma sœur, mon Epouse; vos mamelles sont plus belles que le vin, et l'odeur de vos vêtements passe celle de tous les aromates, » *Cant.* iv, 10; d'autres lisent : « Que vos amours sont beaux ! » Ces paroles nous font comprendre combien cette vertu de l'amour est agréable au céleste Epoux; combien il la préfère justement au vin, c'est-à-dire à toutes les autres délices et richesses. Il dit de plus que l'odeur de ses vêtements dépasse celle de tous les aromates; or ces paroles montrent clairement com-

bien est agréable à Dieu l'accomplissement des vertus qui accompagnent la charité.

L'objet et le mobile de l'amour étant beaux comme le bien de la volonté, quiconque aspire à l'amour du céleste Epoux, doit souvent et le plus qu'il peut repasser dans son âme son inappréciable beauté. Si en effet l'Epouse emploie une grande partie du livre des Cantiques à faire l'éloge de la beauté de son Epoux; c'est afin de la montrer la plus aimable possible à elle et à tous ceux qui doivent la voir. De là cette parole : « Comme un pommier au milieu des arbres de la forêt, de même mon bien-aimé parmi les enfants d'Israël. » *Cant.* II, 3. Lui seul, en effet, est innocent, lui seul est sans péché, lui seul « est libre parmi les morts. » *Ps.* LXXXVII. Car, bien que par sa grâce un grand nombre soient vraiment justes et bons, toutefois ceux qui sont acquis à lui, peuvent à peine défendre et protéger ce titre. Il y a aussi sur sa beauté ces autres paroles de l'Epouse : « Que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous avez de grâces et de charmes! » *Cant.* I, 15. Le psaume XLIV parle aussi de cette beauté, quand il dit : « Vous surpassez en beauté les enfants des hommes; et la grâce est répandue sur vos lèvres. » *Ps.* XLIV. Qu'y a-t-il en effet de si beau et de si gracieux que Jésus-Christ, qui fut pur de toute tache du péché, et orné de toutes les vertus? Quelle beauté est aussi aimable, aussi douce, et aussi agréable que celle du roi, modèle de douceur? Lui qui ne méprise personne, si mauvais, si pécheur qu'il soit, pourvu qu'il se repente, et qui appelle sur son sein tous ceux qui sont fatigués et affligés, leur disant avec les paroles les plus douces : « Venez à moi, vous tous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » *Matth.* XI, 28; c'est-à-dire, je vous ranimerai. Mais ce n'est pas seulement sa beauté, ce sont encore ses paroles dont le Prophète fait l'éloge, quand il dit : « La grâce est répandue sur vos lèvres. » Il y a dès lors moins lieu de s'étonner que le peuple fut saisi tant de fois d'admiration en entendant la doctrine du Seigneur : tellement que quelques-uns de ses ennemis qui étaient venus pour le prendre, étonnés de la douceur de son enseignement, s'en retournèrent comme ils étaient venus près de leurs chefs en disant :

« Jamais homme n'a parlé comme celui-là. » *Joan.* VII, 46. L'Epouse, dans ses métaphores habituelles, fait aussi l'éloge de cette grâce dans la parole et dans la doctrine : « Ses joues, dit-elles, sont comme de petits parterres de plantes aromatiques, qui ont été plantées par les parfumeurs. Le son de sa voix a une admirable douceur, et enfin, il est tout aimable. » *Cant.* V, 13 16. Car, après avoir fait l'éloge des autres parties de son corps, elle ajoute celui-ci comme le complément de tout le reste. Or, par les joues, on entend les saintes paroles et les saintes Ecritures. De même qu'un homme se fait reconnaître à son visage, de même Jésus-Christ se fait reconnaître par les Ecritures et par ses paroles. Voilà pourquoi lui-même a dit : « Approfondissez les Ecritures, parce que ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » *Joan.* V, 39. Ces Ecritures sont donc des parterres de parfums, parce que chacune des paroles de Jésus-Christ exhale plus que tout autre aromate un parfum de dévotion et de suavité. De là ce qui suit : « Le son de sa voix a une admirable douceur, et il est tout aimable. » Par la gorge de l'Epoux d'où sort sa voix, on entend manifestement la douceur de ses paroles. L'Epouse ajoute ensuite : « Tel est mon bien-aimé ; tel est celui que j'aime véritablement, ô filles de Jérusalem, » *Cant.* V, 16 ; c'est-à-dire, non-seulement je l'aime, mais lui aussi, à son tour, quoique tel et si grand, ne dédaigne pas cependant d'aimer et d'aimer tendrement une épouse aussi abjecte, aussi vile et aussi indigne d'un semblable amant que moi. En lui, c'est le bienfait de la plus haute considération, en moi, c'est la preuve du plus grand honneur. Plût au ciel que nous tous qui connaissons cet éloge du céleste Epoux, nous brûlions également avec l'Epouse d'amour pour lui, et que nous prononcions de tout notre cœur les paroles qui suivent : « Où est allé votre bien-aimé, ô la plus belle d'entre les femmes ? Où s'est retiré votre bien-aimé, et nous irons le chercher avec vous ? » V, 17. C'est comme si l'on disait : Cette éclatante beauté de votre époux dont vous nous avez parlé a fait que nous aussi, blessés d'un semblable trait d'amour, nous irons le chercher avec vous.

La charité réside surtout dans les hommes pieux ; c'est ce que

montrent ces paroles de l'Epoux faisant l'éloge de l'Epouse : « Votre tête est comme le mont Carmel ; et les cheveux de votre tête sont comme la pourpre du roi. » VII, 5. Or par les cheveux, qui sortent de la tête et sont nourris par elle comme les branches sortent du tronc de la vigne, il est clair qu'on entend les fidèles qui tirent leur vie de Jésus-Christ comme étant leur tête et leur chef. L'auteur sacré les compare à la pourpre du roi, à cause de l'ardeur de la charité qui vit surtout en eux et que l'on voit dans toutes leurs actions, selon cette parole de saint Paul : « Que toutes vos actions se fassent dans la charité. » I *Cor.* XVI, 14.

« Les lampes de l'amour sont comme des lampes de feu et de flammes. » *Cant.* VIII, 6. Ces paroles montrent la nature de la véritable charité. Elle doit en effet d'abord être jointe aux bonnes œuvres, comme la flamme est unie au feu. Car l'amour de Dieu n'est pas oisif : il travaille toujours de grandes choses, s'il est vrai. Ensuite il doit briller de manière à accomplir ce précepte du Sauveur : « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. » *Matth.* V, 16. Car la vraie charité brûle pour elle et luit pour le prochain ; elle ne se contente pas de ses gains, il lui faut encore en gagner d'autres à Jésus-Christ. Par les flammes, nous entendons aussi les saints désirs ; ils accompagnent de même la charité qui en est très-féconde, comme le feu l'est des flammes. Ce sont donc ces trois marques qui distinguent la vraie charité de celle qui est fausse.

Quant à la grandeur et au prix de la charité, on les trouve clairement indiquées dans ces paroles : « Quand un homme aurait donné toutes les richesses de sa maison pour acquérir l'amour, il les mépriserait comme s'il n'avait rien donné. » *Cant.* VIII, 7. Or ici reviennent toutes les louanges qui sont si souvent données à la sagesse dans les livres de Salomon ; car la sagesse est presque la même chose que la charité, ou bien elle lui est étroitement unie par un lien individuel ; en voici un exemple : « Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix d'elle, etc. » *Sap.* VII, 8. On en voit aussi un admirable éloge au chapitre vingt-huitième du livre de Job.

Cette vertu de la charité mérite aussi de nous rendre participants aux secrets de Dieu. En effet, le Seigneur dit à ses disciples : « Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, mais celui d'amis, parce que je vous ai découvert tout ce que m'a dit mon Père. » *Joan.* xv, 15. De là cette parole du Seigneur se disposant à incendier Sodome : « Pourrai-je, dit-il, cacher à Abraham ce que je dois faire? » *Gen.* xviii, 17. Comme si en effet il regardait comme une chose indigne et contre les lois de l'amitié de cacher quelque chose à son ami. Voilà pourquoi Elisée s'étonne comme d'un fait nouveau et extraordinaire que le Seigneur ne lui ait pas révélé la mort du fils de son hôtesse. Enfin, au lieu de ce que nous lisons : « Le Seigneur est le ferme appui de ceux qui le craignent, » *Ps.* xxiv, saint Jérôme traduit de l'hébreu : « Le Seigneur découvre ses secrets à ceux qui le craignent, et il leur fait connaître son alliance. »

Grande est la puissance de la véritable charité. Les années paraissaient peu de chose à Jacob auprès de la grandeur de son amour ; et Sichem, fils d'Emor, brûlant d'amour pour Dina, n'hésita pas à subir la circoncision et à souffrir la cuisante douleur que devait lui causer cette blessure. Non content de cela, il poussa même son vieux père et tout le peuple à subir cette torture. Et ce n'est même pas avec peine que ce jeune homme accepta cette condition si injuste ; car l'Ecriture dit : « Et ce jeune homme ne différa pas davantage d'exécuter ce qu'on lui avait proposé, parce qu'il aimait cette fille avec passion. » *Gen.* xxxiv, 19. Oh ! si l'amour de Dieu brûlait autant dans notre cœur, combien doux et léger serait pour nous le joug de ses commandements ! Cet exemple nous rend croyable tout ce que l'on rapporte de l'admirable constance des martyrs, des veilles, des jeûnes et des travaux continuels des saints confesseurs, ainsi que des extases et des ravissements de leur âme. Si la beauté d'une jeune fille que flétrissent l'âge et la maladie a eu tant de puissance, que produira donc cette beauté immense et infinie, puisque le Seigneur, bien que dans un miroir et comme en énigme, la donne à rechercher à ses fidèles amis, puisqu'enfin le Sauveur accomplit ce qu'il a promis : « Celui qui m'aime, sera aimé de

mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai moi-même à lui. » *Joan.* XIV, 21.

Le Seigneur n'exige pas seulement que nous l'aimions, mais il veut que nous l'aimions de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ; il veut aussi que nous ne nous attachions pas par un trop grand amour aux créatures qui pourraient nous arracher à lui. C'est ce qu'indiquent ces paroles de Moïse : « Le Seigneur s'appelle le Dieu jaloux ; Dieu veut être aimé uniquement. » *Exod.* XXXIV, 14. Mais parce qu'une chose tire son nom de ce qui s'y fait principalement remarquer, il est clair qu'il nous faut surtout ici chercher en Dieu ce qui a pu lui faire prendre ce nom de « Dieu jaloux. » Un amour jaloux redoute tout autre amour, dans la crainte qu'on ne lui ôte ce que l'on accorde à un autre. Or cette jalousie a eu tant de force chez Dieu, qu'à cause des hommes il s'est fait homme, afin de revendiquer pour lui seul tout leur amour après l'avoir arraché aux créatures. C'est ainsi, en effet, que le prophète l'a dit : « C'est ce que fera le zèle du Seigneur des armées. » IV *Reg.* XIX, 31.

Chacun pourra par la haine et le mépris qu'il aura de soi-même juger de son amour pour Dieu, puisque c'est l'amour de Dieu arrivant jusqu'au mépris de soi-même qui bâtit la Jérusalem céleste. Ces deux amours, en effet, comme la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, sont ennemis l'un de l'autre ; voilà pourquoi ils ne peuvent subsister à la fois dans le même sujet Aussi quand le soleil qui forme le jour est sur nous, la nuit est en dessous de nous ; et dès que la nuit nous enveloppe, le soleil de justice est en dessous de nous. Enfin de même que quand un plateau d'une balance est en haut, l'autre plateau se trouve en bas ; de même en arrive-t-il dans la balance de ces deux amours, de l'amour de soi-même et de celui de Dieu. Qu'on ne croie donc pas aimer Dieu, quand on n'est pas encore parvenu à une sainte haine et à un saint mépris de soi-même.

Toute la graisse, soit celle qui est attachée aux deux reins, soit celle qui couvre toutes les entrailles, est toujours offerte au Seigneur et brûlée sur le feu sacré de l'autel ; car il est dit : « Toute la graisse des victimes appartiendra au Seigneur par un droit

perpétuel de race en race. » *Levit.* III, 16, 17. Or, qu'est-ce autre chose que cela, sinon que le Seigneur nous demande par un droit qui lui appartient tout ce qui est au dedans de nous. C'est ce que le Prophète offrait au Seigneur, quand il disait : « Bénissez le Seigneur, ô mon âme, et que tout mon être glorifie son saint nom. » *Ps.* CII. Notre intérieur, notre être doit donc brûler du feu sacré de l'amour. S'il ne brûle pas de ce feu, il lui reste de demeurer comme celui de ceux dont il est écrit : « Leur iniquité est comme née de leur graisse. » *Ps.* LXXII, paroles qui désignent d'un côté l'âme des méchants affaiblie par les voluptés de la chair, et de l'autre la violence et l'impétuosité avec lesquelles ils se précipitent dans le mal. Car c'est là ce qu'il dit : « Leur iniquité est comme née de leur graisse. »

De même que Didon, une fois éprise d'amour pour Enée, abandonna tout le gouvernement de son royaume, comme le dit Virgile; de même l'âme, une fois envahie et enflammée par le feu du divin amour, oublie tout ce qui est du monde et ne voit plus rien devant ses yeux, le jour et la nuit, sinon Dieu seul : tout comme il est dit de Didon : « Enée est sans cesse devant ses yeux qui veillent, et le jour et la nuit ne présentent jamais à son esprit que l'image d'Enée. » Au nombre des divers degrés de l'amour divin, on place l'amour unitif. Or les hommes pieux comprendront facilement par cet exemple d'amour charnel quel est l'office de cet amour unitif. C'est cet amour que saint Augustin demandait à Dieu, quand il disait : Que je vous médite sans cesse pendant le jour, que je vous sente pendant mon sommeil durant la nuit. Heureux ceux qui n'aiment et ne recherchent rien autre chose; ceux qui n'ont pas non plus appris à avoir d'autre pensée! Heureux ceux dont vous êtes la seule espérance, et dont toutes les actions sont une prière! *Méditations.* Voilà pourquoi il est dit que « l'amour est fort comme la mort, » *Cant.* VIII, 6; une fois qu'il s'est emparé de l'âme, il la rend comme insensible et comme morte à toutes les autres choses.

## XXVI.

### Zèle de la gloire de Dieu.

Une faute n'est jamais laissée sans pardon près du juge miséricordieux, quand par amour pour lui on a péché par trop de zèle. S. Grégoire, *Morales.*

Pour n'avoir pas eu la colère du zèle, Héli alluma contre lui de manière implacable la vengeance divine. Id., *ibid.*

Il n'y a point pour le Tout-Puissant de sacrifice tel que le zèle des âmes. Id., *Homélies sur Ezéchiel.*

Celui qui n'aura pas repris quelqu'un faisant une faute sera jugé sur sa négligeance : celui qui n'aura pas prié en secret pour lui sera condamné pour sa perte. S. Augustin, *Sermons.*

Quelle plus grande persécution pour la vie des bons que celle des méchants ; ce n'est pas quand elle force à imiter ce qui déplait, mais bien quand elle force à gémir sur ce que l'on voit : car celui qui vit mal publiquement, tout en n'exigeant pas qu'on consente à ses actions, fait le tourment de celui qui les sent. Id., *Lettres.*

On trouve que le zèle sans la science est moins efficace et moins utile ; mais la plupart du temps on le sent aussi plus pernicieux. Plus donc votre zèle est fervent, votre esprit plus véhément et votre charité plus généreuse, plus votre science est vigilante pour contenir le zèle, modérer l'esprit et régler la charité. S. Bernard, *sur le Cantique.*

Que la charité enflamme votre zèle, que la science le façonne et que la constance l'affermisse. Qu'il soit ardent, circonspect, invincible ; qu'il n'ait pas de tiédeur, qu'il ne manque pas de discrétion et qu'il ne soit pas timide. Id., *ibid.*

La véritable et pure contemplation fait que l'âme qu'elle a vivement enflammée du feu de l'amour divin se trouve de temps en temps remplie d'un si grand zèle et d'un si grand désir d'acquérir à Dieu d'autres âmes qui l'aiment comme elle, qu'elle laisse là très-volontiers le repos de la contemplation pour se livrer à l'étude de la prédication. Id., *ibid.*

Le monde entier lui-même n'égalerait pas le prix d'une âme. C'est pourquoi, quand bien même vous donneriez de l'argent sans compter aux pauvres, vous ne feriez pas autant qu'en convertissant une seule âme. S. Jean Chrysostome.

On demandait à Socrate ce qu'il y avait de pénible pour les gens de bien : c'est, répondit-il, le bonheur des méchants.

Réflexions de l'auteur.

Pourquoi avez-vous plus d'indignation contre ceux qui commettent le péché que de compassion pour eux? Car qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme soit privé de la grâce de Dieu, quand il y en a un si petit nombre de bons? Privé de cette grâce, qu'est-ce que l'homme sinon de la chair? « Or les œuvres de la chair sont aisées à connaître, ce sont : la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, etc. » *Galat.* v, 19. Pourquoi donc s'étonner de voir dans la chair les œuvres de la chair, surtout quand la chair elle-même se trouve excitée extérieurement par le monde et intérieurement par le démon. Il faut donc unir la pitié à l'indignation, comme nous le voyons dans le Sauveur Jésus qui, regardant les Pharisiens avec colère, s'attrista sur l'aveuglement de leur cœur.

S'indigner vivement contre les fautes des autres est le propre de ceux qui ne comprennent pas assez la chute malheureuse de la nation humaine. Car avant le péché, la nature humaine avait été parfaitement réglée comme une horloge ; cependant le péché la dérangea : elle était aussi comme une cithare munie de cordes s'harmonisant parfaitement ensemble ; mais le péché lui fit perdre cet état primitif. Qui s'étonnera maintenant que cette horloge ainsi dérangée marque si mal les heures, ou que cette cithare, une fois l'accord de ses cordes rompu, ne donne plus que des sons sans mesure et sans douceur.

L'Ecclésiastique nous montre dans les paroles suivantes qu'il faut savoir tempérer le zèle par la prudence et la modération : « Ne résistez point en face à l'homme puissant, et ne vous roidissez pas contre le cours du fleuve. » iv, 32. Il veut toutefois que l'on garde cette modération de la manière qu'il indique en

ajoutant aussitôt : « Mais prenez la défense de la justice pour sauver votre âme; combattez jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu combattra pour vous et renversera vos ennemis. » IV, 33. Or qui pourra garder la juste mesure entre ces deux extrêmes, de manière à ne pas s'écarter du droit sentier de la vertu?

« Ne méprisez pas, dit encore l'Ecclésiastique, VIII, 6, un homme qui se retire du péché et ne lui en faites point de reproches. Souvenez-vous que nous avons tous mérité le châtiment. »

Le même livre sacré nous avertit aussi que le zèle doit être selon la science : « Assistez votre prochain selon le pouvoir que vous en aurez, et prenez garde de ne pas tomber vous-même. » XXIX, 27.

Les paroles suivantes du Prophète montrent bien le plus grand zèle pour la gloire de Dieu, et la plus grande haine pour les crimes du monde : « Jusques à quand les pécheurs, Seigneur, jusques à quand les pécheurs se glorifieront-ils? Jusques à quand tous ceux qui commettent l'iniquité se répandront-ils en des discours insolents et profèreront-ils des paroles impies? » *Ps.* XCIII. Et plus loin : « qui est-ce qui se lèvera pour me secourir contre les méchants? ou qui se tiendra ferme auprès de moi contre ceux qui commettent l'iniquité? » *Ibid.* C'est aussi à cela que se rapportent ces autres paroles : « Que les pécheurs et les injustes soient effacés de dessus la terre, en sorte qu'ils ne soient plus. » *Ps.* CIII. Et ces autres, où la conjonction *si* du texte a la force de l'optatif : « Si vous tuez les pécheurs, ô mon Dieu » *Ps.* CXXXVIII. Et ces autres : « mon zèle pour votre gloire m'a fait sécher de douleur. » *Ps.* CXVIII. Puis encore : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » *Ps.* LXVIII. Mais là où nous lisons : « Je suis tombé en défaillance à la vue des pécheurs qui abandonnent votre loi, » *Ps.* CXVIII, d'autres ont mis : « J'ai été saisi d'horreur à la vue des méchants, etc. » Mot d'une expression plus forte et par laquelle le Roi-Prophète montre quelle haine il portait à la malice des méchants, et combien il désirait la gloire de Dieu puisqu'il était tout entier saisi d'horreur en voyant les pécheurs.

« Pour se venger des nations et pour châtier les peuples, etc. Telle est la gloire qui est réservée à tous ses saints. » *Ps.* CXLIX.

Or souvent même les parents devront être enveloppés dans cette vengeance : et ce ne sera pas avec une joie moindre qu'en frappant tout autre. Car c'est ainsi que saint Pierre martyr, cette rose sortie du milieu des épines, poursuivit ses parents hérétiques. Et cependant, telle est la gloire qui est réservée à tous ses saints, savoir, de venger les injures de leur créateur. D'où nous comprenons combien grand doit être cet amour pour le Créateur, puisque ces saints regardaient surtout comme une gloire de sévir contre leurs parents et leurs enfants. Mais qu'y a-t-il d'étonnant qu'ils aient été choisis pour jouir de l'heureuse vision de Dieu, précisément à cause des mêmes intentions qu'avaient autrefois les lévites qui furent choisis par Dieu même pour avoir dit à leurs pères : « Je ne vous connais point » et pour avoir méconnu leurs enfants contre lesquels ils tirent l'épée sans aucune pitié parce qu'ils avaient adoré le veau d'or?

Le zèle des âmes et de la gloire de Dieu doit se trouver dans tous les fidèles, mais surtout chez les évêques et autres supérieurs ecclésiastiques. Nous le concluons de ce que Moïse, que le Seigneur avait choisi pour cette charge, bien que ce fût d'ailleurs un homme très-doux, excella principalement dans cette vertu. Quand en effet il descendit de la montagne, et vit le veau d'or qu'Aaron avait fait fondre, il fut tellement saisi de colère qu'il jeta au pied de la montagne et brisa les tables de la loi que le doigt de Dieu avait écrites; et qu'ensuite, prenant le veau d'or, il le mit en pièces, le réduisit en poudre, et le donna à boire au peuple pour lui montrer ouvertement la faiblesse de leur Dieu. *Exod.* XXXII, 19. En outre, il commanda aux lévites qu'il avait appelés près de lui, d'aller par le milieu du camp, et de souiller, que dis-je? de consacrer leurs mains par le sang de leurs frères et de leurs enfants. Puis il pria le Seigneur pour leur salut avec tant d'ardeur qu'il demandait d'être effacé du livre des élus, si Dieu ne pardonnait aux pécheurs, comme s'il ne voulait pas sans eux recevoir le salut du Seigneur. Ce n'est pas tout; pendant quarante jours encore il alla prier sur la montagne pour son peuple; et dès qu'il vit la gloire du Seigneur qui passait devant lui, sa première prière fut celle-ci : « Seigneur, dit-il, si j'ai

trouvé grâce devant vous, marchez, je vous prie, avec nous; car ce peuple a la tête dure; effacez aussi nos iniquités et nos péchés, et possédez-nous. » *Exod.* XXXIV, 9. Vous voyez comment il était tout entier et sans cesse attentif au salut du peuple qui lui avait été confié : vous voyez comme il joue l'un et l'autre rôle et plaide la cause de tous deux; la cause du peuple auprès de Dieu en versant d'abondantes larmes; la cause de Dieu près du peuple en se servant du glaive; en demandant la pitié avec Dieu, en exerçant la sévérité avec le peuple.

La réponse des méchants qui négligent le salut de leurs frères est celle que Caïn fit si amèrement au Seigneur, quand celui-ci lui demanda ce qu'il avait fait de son frère : « Suis-je donc le gardien de mon frère? » *Gen.* IV, 9. Car ces hommes ignorent qu'à chacun de nous Dieu a confié le soin du prochain, afin que celui qui entend, dise : Viens. C'est ainsi, en effet, qu'une tenture entraîne une autre tenture, comme il est ordonné dans le Lévitique. Quant à ceux qui ne sont pas dans cette disposition, ils sont en quelque façon pires que ce mauvais riche qui, au milieu des tourments de l'enfer, était inquiet du salut de ses cinq frères.

C'est chose étonnante de voir avec quelle véhémence nous nous indignons contre les fautes des autres, quand souvent nous-mêmes nous fermons les yeux sur les nôtres qui sont peut-être plus grandes. C'est ainsi que David fut saisi d'indignation contre celui qui, ayant beaucoup de brebis, avait volé celle d'autrui; tandis que lui-même, après avoir enlevé l'épouse d'un autre et fait mourir son mari, ne s'était nullement indigné contre lui-même.

Le supplice de Saül montre bien quel est le châtiment d'un zèle indiscret. Sa postérité fut supprimée et éteinte à cause de la cruauté que trop de zèle pour les enfants d'Israël, disait-il, lui avait fait exercer contre les Gabaonites.

Un homme pieux doit pleurer les injures que l'on fait au Seigneur comme les siennes propres. De là cette parole : « Les outrages de ceux qui vous insultaient sont tombés sur moi. » *Ps.* LXVIII. Et cette autre : « Seigneur, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient? et ne séchais-je pas de douleur à cause de vos

ennemis? » *Ps.* CXXXVIII. De là aussi ce qui suit : Quand Elie eut dit à Achab : « Vous avez tué Naboth, et de plus vous vous êtes emparé de sa vigne, » Achab lui répondit : « En quoi avez-vous trouvé que je me déclarasse votre ennemi? » Mais le Prophète répliqua : « Je l'ai trouvé en ce que vous vous êtes vendu pour faire le mal devant le Seigneur. » III *Reg.* XXI, 19, 20. Ainsi donc, parce qu'un roi impie était devenu l'ennemi de Dieu, le prophète lui dit qu'il était aussi devenu le sien; non pas qu'il eût de la haine pour le roi, mais parce qu'il détestait le crime du roi et l'injure faite à Dieu.

## XXVII.

### Amour ou haine du prochain.

Ce n'est pas aimer le prochain que de ne pas partager avec lui dans ses besoins même ce qui nous est nécessaire. S. GRÉGOIRE, *Homélies*.

On supporte le prochain autant qu'on l'aime : car si vous l'aimez, vous le supportez : si vous cessez de l'aimer, vous cessez de le supporter. Id., *Homélies sur Ezéchiel*.

Que celui qui a de l'intelligence prenne soin de ne pas garder le silence : que celui qui est riche se souvienne d'être miséricordieux; que celui qui a le don de conseil en fasse part à son prochain; que celui qui peut parler intercède pour les pauvres auprès du riche; car sous le nom de talent, on redemandera à chacun ce qu'il a reçu, si petit que ce soit. Id., *Homélie sur la parabole des dix talents*.

L'âme se met au niveau avec celle du prochain : en se baissant vers elle, elle la relève; en l'attirant à elle, elle la soutient; en ayant pitié d'elle, elle lui rend de la force. Et quand elle se dilate ainsi dans l'amour du prochain, il n'est pas étonnant de voir avec quelle force elle s'élève à son Créateur. Id., *Morales*, VII, VII.

Le Deutéronome, VI, avant de parler de l'amour du prochain, parle d'abord de celui de Dieu. Car celui qui n'aime pas Dieu, n'aime pas son prochain; et nous ne faisons de progrès dans l'amour de Dieu, que quand nous aimons notre prochain. Id., *ibid.*, VI, XI.

On ne peut avoir de paix avec Jésus-Christ, quand on ne veut pas être en paix avec le disciple de Jésus-Christ. S. AUGUSTIN, *de la Parole du Seigneur.*

On doit éviter les haines avec beaucoup de précaution, les supporter avec beaucoup d'égalité d'âme, et les terminer avec beaucoup de promptitude. Id.

Ce n'est pas être bon tout-à-fait que de n'être bon que pour ceux qui sont bons. Id.

Rien de plus admirable ici-bas, que d'aimer ses ennemis. Id., *Confessions.*

Avant de mépriser qui que ce soit, faites attention à son prix et mettez le monde entier en balance avec la mort de Jésus-Christ. Id., *ibid.*

Le bien de la paix est un tel bien que, d'ordinaire, dans les choses créées, on n'entend rien de plus doux, on ne désire rien de plus agréable, et on ne possède rien de plus utile. L'âme humaine ne donne jamais la vie aux membres qu'autant qu'ils sont unis : de même l'Esprit-Saint ne donne la vie aux membres de l'Eglise qu'autant qu'ils sont unis dans la paix. Id., *de la Cité de Dieu.*

Vous n'aimez pas votre prochain comme vous-même, si vous ne le menez pas au bien auquel vous tendez. Id., *des Mœurs de l'Eglise catholique.*

Il y a plusieurs espèces d'aumônes qui nous aident, quand nous les faisons, à effacer nos péchés ; mais il n'y a rien de plus grand que celle par laquelle nous pardonnons de cœur ce que l'on a fait contre nous. Id., *Enchiridion.*

Je ne vous aime pas moins, vous que j'ai engendrés à l'Evangile, que si je vous avais engendrés à la vie. Car enfin, la grâce est plus forte pour aimer que la nature. S. AMBROISE, *des Devoirs.*

Théodose, cet empereur d'auguste mémoire, croyait avoir reçu un bienfait quand on le priait de pardonner ; et il était d'autant plus porté à pardonner que le mouvement de sa colère avait été grand ; aussi désirait-on en lui ce que l'on craignait chez les autres, c'était qu'il se fachât. Id., *de la Mort de Théodose.*

La prière du pécheur sera maudite : c'est en vain aussi qu'il

offrira son présent à l'autel celui qui aura conscience que son frère a quelque chose contre lui. Enfin, le Seigneur ne regarda pas les offrandes de Caïn, parce qu'il ne marchait pas dans la justice avec son frère. S. Bernard, *sur le Cantique.*

« Dieu fait habiter dans sa maison ceux qui sont en paix. » *Ps.* lxvii. Ceux qui sont unis de cœur et qui sont simples demeurent dans la maison de Dieu. Voilà pourquoi le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe, qui est un oiseau simple et gracieux, sans fiel, ne mordant jamais, n'ayant point de serres pour déchirer. Les colombes aiment à habiter près des hommes, ne connaissent qu'une seule demeure, couvent et nourrissent ensemble leurs petits, se tiennent ensemble quand elles volent, passent leur vie sans se quitter, connaissent le bien de la paix en se donnant des baisers, accomplissent en tout la loi de l'union et de la concorde. Il nous faut donc dans l'Eglise connaître cette simplicité, acquérir cette charité, afin que notre amour pour nos frères imite celui des colombes, que notre douceur et notre bénignité soient égales à celles des agneaux et des brebis. Que fait dans le cœur d'un chrétien la férocité des loups, la rage des chiens, le venin mortel des serpents et la cruauté des bêtes féroces? S. Cyprien, *de la Simplicité des prélats.*

« Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. » *Matth.* v, 45. Nous voyons que c'est avec une éternelle égalité que par la permission de Dieu les saisons obéissent aux bons et aux méchants : que les éléments les servent, que pour eux les vents soufflent, les fontaines coulent, les moissons grandissent, les raisins mûrissent, les arbres se couvrent de fruits, les forêts de feuillages et les prairies de fleurs. Toutes les races d'hommes jouissent également des largesses et de la bonté de Dieu : ainsi, c'est également pour tous que le jour éclaire, que le soleil brille, que la pluie arrose, que le vent souffle et que resplendit l'éclat de la lune et des étoiles. Id., *Sermon sur la Patience.*

« Pardonnez-nous nos offenses, etc. » L'homme ne peut être sans péché ; et si vous voulez qu'on vous pardonne toujours, pardonnez aussi tout sans cesse. Pardonnez autant que vous voulez qu'on vous pardonne. Bien plus, comprenez, ô homme, qu'en

remettant aux autres, vous vous remettez aussi à vous-même. PIERRE DE RAVENNE.

C'est une grande vertu de ne pas blesser celui qui vous a blessé; une grande gloire d'épargner celui à qui vous auriez pu nuire. Pardonner au vaincu est une noble vengeance. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *de l'Ame*, liv. VII.

« Mais pour moi, je n'entendais rien, comme si j'eusse été sourd. » *Ps.* XXXVII. On ne peut trouver rien de plus courageux et de plus beau que d'entendre des injures qui nous nuisent et de ne pas y répondre. CASSIODORE, *Commentaires sur les Psaumes.*

Une conscience libre pourra dire au tribunal de Jésus-Christ : Donnez-moi, Seigneur, car j'ai donné; pardonnez-moi, car j'ai pardonné. S. CÉSAIRE.

Si vous ne pardonnez pas l'injure qui vous a été faite, ce n'est pas une prière que vous faites pour vous, mais une malédiction que vous vous jetez, quand vous dites : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » S. ANASTASE.

Là où l'amitié demeure, on ne croit rien, on n'accepte rien facilement qui puisse produire de la discorde. Mais dès qu'une fois la haine s'est emparée des esprits, tout ce qui est, tout ce que l'on dit, que l'on entend, est pris de façon que cela ne fait qu'augmenter les haines. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaires sur saint Matthieu.*

Vaincre son âme, réprimer sa colère, user avec modération de la victoire, non-seulement relever son ennemi à terre, mais encore accroître son ancien rang, voilà qui est beau. Aussi, celui qui fait cela, je ne le compare pas aux grands hommes, mais je le regarde comme semblable à Dieu. CICÉRON, *pour Marcellus.*

### Réflexions de l'auteur.

Les tourments du martyre ne sont pas finis en ce moment parmi les fidèles; ils ne sont que changés. En effet, les martyrs souffraient autrefois la mort pour la foi : maintenant il faut qu'il y ait, pour ainsi dire, des martyrs pour la charité. Car on doit

souvent souffrir bien des choses quand on veut conserver en entier et sans tache l'amour du prochain, puisqu'il faut souvent à cause de cela souffrir patiemment bien des injures et bien de graves affronts.

« Jugez de la disposition de votre prochain par la vôtre, » dit l'Ecclésiastique, XXXI, 18. On n'a pu rien dire de plus court ni de plus utile. Quelque chose qui arrive, soit de pénible, soit de gai ou de triste aux autres, reportez-le sur vous, et mettez-vous à la place du prochain : car alors vous regarderez comme vôtre, soit son bonheur, soit son infortune. Du reste, ce qui nous concerne, une fois reporté sur d'autres, se juge beaucoup mieux. C'est ainsi que David, qui ne reconnaissait pas son crime en lui, le reconnut quand par figure il fut appliqué à un autre : aussi se confessa-t-il coupable. Si donc vous voulez comprendre quelle est votre faute, supposez qu'un autre l'a commise pour la juger ; mais si vous voulez apprécier le malheur d'un autre, prenez-le sur vous ; de cette manière vous comprendrez mieux ce qui s'y trouve de pénible.

La loi de la charité est la première qui fut portée après le déluge pour constituer la société de la vie humaine : et les plus fortes menaces défendent la haine à ceux qui participent à la même nature. En effet, si la justice est le fondement de la société humaine, la charité est celui de la société chrétienne ; et la charité s'étend même plus loin que la justice, puisque non-seulement elle empêche l'injustice, mais encore attache entre eux par des liens de bienveillance les différents peuples dans le but de se secourir mutuellement. Aussi, Aristote dit-il que les lois et tous les corps de droit seraient inutiles si la charité régnait parmi les hommes. Une des lois de Dieu fut que les hommes ne mangeraient pas la chair avec le sang. C'est qu'en effet cette loi voulait défendre la cruauté et empêcher les hommes de devenir sanguinaires. C'est au même but que tendait aussi cette autre : « Je vengerai votre sang de toutes les bêtes qui l'auront répandu, e je vengerai la vie de l'homme de la main de l'homme et de la main de son frère ; car l'homme a été créé à l'image de Dieu. » *Gen.* IX, 5.

Or, par ce langage figuré, Dieu avait voulu marquer la sévérité de sa vengeance contre les homicides.

## XXVIII.

### Amour pour les ennemis.

C'est avec justice que nous nous réjouissons de la mort de nos ennemis, si cette mort tourne au profit et à l'utilité du prochain. Mais prenez garde qu'en poursuivant l'objet de nos haines, nous ne nous trompions sous le prétexte de l'utilité des autres. S. Grégoire, *Morales*, XXII, xi.

« J'ai été rempli de tristesse dans mes épreuves, dit le Roi-Prophète, et le trouble m'a saisi à la voix de mon ennemi. » *Ps.* liv. Où a-t-il été rempli de tristesse? où le trouble l'a-t-il saisi? dans mes épreuves, dit-il. Il a parlé des hommes méchants qu'il souffre ; et cette souffrance, ces attaques des méchants, il les appelle son épreuve. N'allez pas croire que les méchants soient pour rien dans ce monde et que Dieu n'en tire pas du bien. Tout méchant vit ou pour s'amender, ou pour exercer et éprouver l'homme de bien. Plaise donc au ciel que ceux qui nous éprouvent maintenant se convertissent et soient ensuite éprouvés avec nous. Puis donc que cette règle de l'amour vous a été donnée d'imiter votre père en aimant votre ennemi (car aimez, dit-il, vos ennemis), comment pourrez-vous accomplir ce précepte, si vous n'avez à souffrir aucun ennemi? S. Augustin, *sur le psaume* liv.

« L'amour de Dieu, dit saint Jean, est parfait en nous lorsque nous sommes tels en ce monde qu'il est lui-même, afin que nous ayons confiance au jour du jugement. » I *Joan.* iv, 17. Pourquoi aurons-nous confiance? Parce que nous sommes tels en ce monde qu'il est lui-même. Vous avez entendu la cause de votre confiance. Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? Les Publicains ne le font-ils pas aussi? » *Matth.* v, 46. Puis donc que Dieu nous invite à cette perfection d'aimer nos ennemis comme lui-même a aimé les siens, telle doit être notre confiance au jour du

jugement; puisque nous sommes tels en ce monde qu'il est lui-même; puisqu'il aime ses ennemis, en faisant luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes; de même pour nous, si nous ne pouvons pas donner à nos ennemis ce soleil et cette pluie de la terre, donnons-leur nos larmes et prions le Seigneur pour eux. S. AUGUSTIN, *Traité sur les Epîtres de saint Jean*.

Réflexions de l'auteur.

On trouvera contre la haine du prochain et la soif de la vengeance des textes tirés de l'Ecriture sainte, tels que ceux-ci : « Celui qui veut se venger tombera dans la vengeance du Seigneur, et Dieu lui réservera ses péchés pour jamais, etc. » *Eccli.* XXVIII, 1. « J'ai mis une garde à ma bouche dans le temps où le pécheur s'élevait contre moi. » *Ps.* XXXVIII. C'est ainsi que David se conduisit en effet quand Séméi, de sa bouche insolente, vomissait tant d'injures contre lui.

De quelle manière un homme doit se conduire à l'égard de ses ennemis, le Roi-Prophète nous le montre par son exemple, quand il dit : « Pour moi, lorsqu'ils m'accablaient de cette sorte, je me revêtais d'un cilice, j'humiliais mon âme par le jeûne, et je répandais ma prière dans le secret de mon cœur; j'avais pour chacun d'eux de la complaisance, comme pour un proche parent et pour un frère; j'étais abattu et touché d'une vraie douleur, qui me portait à gémir pour eux. » *Ps.* XXXIV. C'est ainsi qu'au psaume XXXVII, après avoir montré les ruses et les embûches de ses ennemis, le même Prophète ajoute aussitôt : « Pour moi, je faisais comme si j'étais sourd : je n'entendais rien, et je n'ouvrais point la bouche, non plus que si j'eusse été muet. Et je suis devenu semblable à un homme qui n'entend point et qui n'a rien dans la bouche pour répliquer. Mais parce que j'ai espéré en vous, Seigneur, vous m'exaucerez, Seigneur mon Dieu ! » *Ps.* XXXVII. Au lieu de quoi saint Jérôme traduit : « Car c'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon attente, et vous m'exaucerez, Seigneur mon Dieu ! »

« Celui qui hait son frère marche dans les ténèbres. » I *Joan.*

II, 11. Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Celui qui marche le jour ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde. » *Joan.* XI, 9. Or quand un juste qui marche dans ce jour tombe sept fois par jour, combien de fois doit-on croire que tombera celui qui marche dans les ténèbres? Mais le premier ne pèche que légèrement ou de manière vénielle, tandis que le second pèche toujours mortellement. Ne craignez-vous donc pas, malheureux, de prendre en cet état votre nourriture et votre sommeil, vous qui pourriez être étouffé par le démon, si Dieu ne s'y opposait et ne réprimait dans sa puissance et sa bonté la fureur et la rage de cet ennemi?

L'ancien Testament, que la malice des Scribes avait corrompu, recommande aussi l'amour des ennemis. C'est ainsi que nous lisons dans l'Exode : « Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi, ou son âne lorsqu'il est égaré, vous le lui ramènerez. Si vous voyez l'âne de celui qui vous hait tomber sous sa charge, vous ne passerez point outre, mais vous l'aiderez à le relever. » XXIII, 4, 5. Or comment peut-on permettre la haine vis-à-vis des ennemis à celui à qui on ordonne de faire ces choses?

Un exemple remarquable de douceur, d'amour, de véritable noblesse et de grandeur d'âme se trouve dans David qui pardonna tant de fois à Saül, son ennemi le plus acharné, et pleura sa mort avec tant de larmes, bien que la vie de ce roi n'apportât à David que l'exil et la mort, tandis que sa mort lui donnait le trône et la vie. Bien plus, ce n'est pas une action digne de moins d'éloges que de le voir rendre grâces et promettre des présents à ceux qui rapportèrent dans la terre d'Israël le corps de Saül arraché aux Philistins, et l'enterrèrent dans le tombeau de ses pères. Il ne donna pas un moins bel exemple de cette vertu quand il mit à mort les meurtriers d'Isboseth, fils de Saül, pleura la mort d'Abner, et ne voulut, ce jour-là, prendre aucune nourriture jusqu'au soir. Aussi, cette action lui concilia-t-elle on ne peut plus la faveur du peuple.

## XXIX.

### Amitié.

Quand quelqu'un est aimé dans la prospérité, on ne sait pas bien si c'est sa prospérité ou sa personne qui est aimée. La perte de la prospérité fait voir la force de l'amitié. S. Grégoire, *Morales.*

Une vraie amitié, une amitié liée par les liens de Jésus-Christ est celle que forment non pas les avantages de la terre, ni la présence seule des corps, ni les ruses et les caresses de la flatterie, mais la crainte de Dieu et l'étude des divines Ecritures. S. Jérôme, *à Paulin.*

Une consolation de cette vie, c'est d'avoir quelqu'un à qui l'on ouvre son cœur, à qui l'on communique ses difficultés et à qui l'on confie ses secrets; c'est de posséder près de soi un homme fidèle qui vous félicite dans la prospérité, vous console dans le malheur, vous donne courage dans les persécutions. « Je suis tout à vous » est un mot facile à dire et commun; mais il n'a d'effet que chez un petit nombre. S. Ambroise, *des Devoirs,* liv. III.

La véritable amitié réprimande quelquefois, mais ne flatte jamais. S. Bernard, *Lettres.*

Ne sont pas fidèles dans leur amitié ceux qui ne vous sont attachés que par les présents et non par la reconnaissance. Aussi vous abandonnent-ils bien vite, à moins de toujours recevoir. Car l'affection qui provient de présents reçus se dissout une fois qu'on les suspend. S. Isidore, *du Souverain Bien.*

L'amitié tient lieu de faveur pour les riches, de richesses pour les pauvres, de patrie pour les exilés, de force pour les faibles, de remède pour les malades, de vie pour les morts. Pierre de Blois, *Livre de l'Amitié.*

La véritable amitié regarde du même œil un ami riche et un ami pauvre, un ami fort et un ami faible, un ami d'humble condition et un ami de rang élevé. Id., *ibid.*

Ceux qui, laissant de côté leurs frères, cherchent d'autres amis, ressemblent à ceux qui abandonnent leur champ pour cultiver celui d'autrui. Socrate.

Il convient qu'un bon ami ne se présente dans nos joies que quand il y est appelé; mais dans nos malheurs il est bon qu'il vienne de lui-même sans avoir été appelé. Démocrite.

Ce sont les mauvais chemins qui montrent l'utilité du cheval, et ce sont les malheurs qui font distinguer le véritable ami. Epictète.

Qu'on ne croie pas être aimé de quelqu'un quand on n'aime personne. Il convient d'abord de juger, et ensuite d'aimer, mais non réciproquement. Nicoclès.

N'abordez que rarement un ami, dans la crainte que rassasié de vous, il ne vienne à vous haïr. Solon.

Ce sera pour vous la même chose de boire une médecine dans une coupe d'or et de prendre conseil d'un ami bienveillant. Id.

Ne prenez aucun ami avant de vous être enquis de quelle manière il s'est conduit avec ses premiers amis. Car vous saurez alors qu'il sera tel à votre égard qu'il a été à l'égard de ceux-là. Isocrate.

Il ne peut y avoir d'amitié là où on ne peut supporter aucun défaut dans un ami.

Les amis se font sous la protection d'un Dieu conciliateur. Platon.

On ne doit point user de l'amitié comme d'une fleur qui n'est agréable que quand elle est nouvellement cueillie. Cicéron.

La sagesse exceptée, l'amitié est le plus beau présent que les dieux aient fait à l'homme. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'avoir quelqu'un à qui on ose tout dire, comme si l'on se parlait à soi-même? Quel si grand avantage y aurait-il dans la prospérité, si l'on n'avait pas un ami pour s'en réjouir également comme vous? Et puis ne serait-il pas difficile de supporter l'adversité sans un ami qui la supportera avec plus de peine que vous? Id., *de l'Amitié*.

L'amitié renferme un grand nombre d'avantages. Quelque part que vous vous tourniez, elle est là; elle n'est exclue d'aucun lieu; jamais elle n'est importune, jamais elle n'est pénible. Aussi, en beaucoup de circonstances, avons-nous plus besoin d'amitié que d'eau et de feu. C'est elle en effet qui rend la prospérité plus

brillanté, et qui, partageant le poids du malheur, le rend plus léger. Id., *ibid.*

L'amitié rend présents les absents, met les pauvres dans l'abondance, donne de la force aux faibles, et ce qui est plus difficile à dire, fait revivre les morts. Id., *ibid.*

Otez de la nature le lien sympathique de la bienveillance, plus de famille, plus de villes, les champs même vont devenir stériles. Si ce que peuvent l'union et l'amitié ne se fait pas encore assez sentir, les effets contraires de la discorde et de la haine le feront mieux comprendre. Quelle maison assez forte, quel état assez puissant, que les dissensions et les querelles intestines ne puissent renverser! Id., *ibid.*

Il faut poser comme une loi dans l'amitié qu'on ne doit ni rien demander, ni rien accorder de honteux. En toute faute, surtout quand c'est contre l'Etat, dire qu'on a voulu servir ses amis, c'est une excuse odieuse et non recevable. Id., *ibid.*

C'est, semble-t-il, ôter le soleil du monde, que d'ôter l'amitié de la vie. Id., *ibid.*

Il faut choisir des amis qui soient solides, stables et constants; espèce rare qui ne se connaît qu'à l'épreuve, et cette épreuve ne se fait que dans l'amitié même. Aussi, le proverbe est vrai qui dit, que pour la consommer, il faut manger plusieurs boisseaux de sel. Id., *ibid.*

C'est la vertu qui ménage et conserve les amitiés. Dans elle en effet se trouvent et la convenance des choses, et la stabilité, et la constance. Id., *ibid.*

Puisque les choses humaines sont fragiles et périssables, nous devons toujours chercher quelqu'un que nous puissions aimer et qui nous aime. Car si l'on enlève l'amitié et la bienveillance, tout l'agrément de la vie est enlevé. Id., *ibid.*

L'amitié la plus agréable est celle où l'on s'est uni par la conformité des mœurs. Id., *des Devoirs.*

De toutes les liaisons, la meilleure et la plus forte est celle qui unit les gens de bien par la conformité des mœurs. En effet il n'y a rien de plus aimable, rien de plus attachant que la conformité des bonnes mœurs. Id., *ibid.*

Dans l'amitié il est nécessaire que l'ami ne préfère rien pour soi plutôt que pour son ami ; s'il y a en cela quelque différence, le nom d'amitié est détruit, et aussitôt que quelqu'un aime mieux quelque chose pour soi que pour son ami, la force de l'amitié est nulle. Id., *des Lois,* I.

Ce principe d'une juste et vraie amitié est ancien ; c'est que deux amis aient toujours la même volonté ; il n'y a aucun lien d'amitié plus certain, que la conformité et l'unité des sentiments et des volontés. Id., *pour Plancus.*

On n'a pas une amitié pure et durable si l'on n'aime pas son ami de tout son cœur pour lui-même, de sorte qu'on puisse dire : Je l'aimerai toujours, sans espoir d'en tirer ni profit ni avantage. Id., *des Lois,* I.

On ne peut pas facilement discerner la fausse amitié d'avec la véritable, à moins qu'il ne se présente quelque circonstance qui nous la fasse découvrir ; car de même que le feu éprouve l'or, de même on découvre l'ami fidèle quand on court quelque danger. Les autres signes sont communs aux deux amitiés. Id., *ibid.*

Il n'y a rien qui s'attire comme les êtres semblables, il n'y a rien de plus avide que la nature. De là vient que les gens de bien ont un attrait presque invincible pour les gens de bien. Id., *dans Cœlius.*

De même que les hirondelles arrivent avec l'été, et s'envolent chassées par l'hiver ; de même les faux amis se montrent au beau temps de la vie ; mais aussitôt qu'ils voient arriver l'hiver de la fortune, ils s'envolent tous. Id., *à Hérennius.*

### Réflexions de l'auteur.

*Prov.* XIX, 4, 6 et 7 : « Les richesses nouvellement acquises nous procurent beaucoup de nouveaux amis ; mais ceux mêmes qu'avait le pauvre avant qu'il fut pauvre, se séparent de lui dès qu'il l'est devenu. Plusieurs honorent la personne d'un homme puissant, et sont amis de celui qui a de quoi donner. Mais les frères mêmes du pauvre le haïssent ; et ceux qui se disaient auparavant ses amis se retirent de lui. » Cela doit s'entendre des faux amis. Mais il est écrit de l'ami véritable, *Prov.* XVII, 17 : « Celui qui est ami,

aime en tout temps : et le frère se connaît dans l'affliction. » Cela doit s'entendre non-seulement de l'amitié envers les hommes, mais surtout de l'amitié envers Dieu. Car tel est le langage des vrais amis. *Ps.* XVI, 3 : « Vous m'avez éprouvé par le feu des tribulations, et l'iniquité ne s'est point trouvée en moi. » Et encore, *Ps.* XLIII, 18 : « Tous ces maux sont venus fondre sur nous; et cependant nous ne vous avons point oublié, et nous n'avons point commis d'iniquité contre votre alliance ni contre votre sainte loi. »

*Eccli.* VI, 7 : « Si vous voulez faire un ami, prenez-le après l'avoir éprouvé, et ne vous fiez pas sitôt à lui. » C'est-à-dire, que si même vous l'avez éprouvé dans l'adversité, vous ne devez pas encore lui confier tout facilement. En effet, quel est celui qui est votre ami aujourd'hui et dont vous pouvez affirmer qu'il ne deviendra pas votre ennemi plus tard? C'est pourquoi l'Ecclésiastique ajoute, VI, 13 : « Séparez-vous de vos ennemis, et donnez-vous de garde de vos amis. » Cela pourrait peut-être s'entendre des amis qui ne sont pas bien éprouvés; car comme l'affirme saint Jérôme : Une amitié qui cesse d'exister, n'a jamais été vraie. Le même Ecclésiastique dit des amis parfaits, VI, 16 : « L'ami fidèle est un remède qui donne la vie et l'immortalité; et ceux qui craignent le Seigneur trouveront un tel ami. » Vous trouverez beaucoup de choses sur l'amitié dans ce même chapitre de l'Ecclésiastique.

Vous pouvez lire quelque chose dans l'Ecclésiastique sur la manière de vivre avec les amis. Il dit entre autres choses, XXII, 25, 29 : « Celui qui jette une pierre contre des oiseaux les fera envoler : ainsi, celui qui dit des injures à son ami, rompra l'amitié que celui-ci avait pour lui. Quand vous auriez tiré l'épée contre votre ami, ne désespérez pas; car il y a encore du retour. Quand vous auriez dit à votre ami des paroles fâcheuses, ne craignez pas; car vous pouvez encore vous remettre bien ensemble, pourvu que cela n'aille point jusqu'aux injures, aux reproches, à l'insolence, à révéler le secret, et à porter des coups en trahison; car, dans toutes ces occasions votre ami vous échappera pour toujours. Gardez la fidélité à votre ami pendant qu'il est pauvre,

afin que vous vous réjouissiez avec lui dans son bonheur. » Et plus bas, 31 : « Je ne me cacherai point devant mon ami, et s'il m'arrive du mal à cause de lui, je le souffrirai sans me plaindre. »

*Eccli.* xxvii, 17 : « Celui qui découvre les secrets de son ami perd la confiance, et il ne trouvera point d'ami selon son cœur. » Vous trouverez beaucoup de choses sur ce sujet dans ce même chapitre de l'Ecclésiastique. Il conclut ainsi, 24 : « Mais lorsqu'une âme malheureuse en vient jusqu'à révéler les secrets de son ami, il ne reste plus aucune espérance de retour. »

Dans le chapitre ix du livre II des Rois, David dit, 1 : « Pensez-vous qu'il soit resté quelqu'un de la maison de Saül à qui je puisse faire du bien, à cause de Jonathas, mon ami ? etc... » Et il ajoute, 11 : « Miphiboseth mangera à ma table, comme l'un des enfants du roi, etc. » Vous avez ici un exemple de vrai et solide amitié, qui ne s'éteint ni par la mort ni par les injures de la fortune, et qui prend un soin extrême de tout ce qui touche son ami. C'est aussi un exemple de vraie et fraternelle grandeur d'âme ; car David cherche à faire du bien aux autres pour la vertu seule et sans espoir d'aucune récompense.

## XXX.

### Paix intérieure.

La paix est bienveillante envers tous, elle ne recherche pas le bien d'autrui, elle ne regarde rien comme lui appartenant : elle enseigne à aimer ; elle ne sait ce que c'est que haïr ; elle ne s'élève point, elle ne s'enfle point d'orgueil. En conséquence, que celui qui l'a reçue, la garde ; que celui qui l'a perdue, la cherche ; que celui qui l'a éloignée, la rappelle ; car, celui en qui on ne la trouvera pas sera renié du Père, deshérité du Fils, et regardé comme un étranger par le Saint-Esprit. S. Augustin, *des Paroles du Seigneur*.

Quiconque afflige son corps et fuit la concorde, loue Dieu avec le tambour mais non avec la flûte. S. Jérôme, *sur l'Epître aux Romains*.

Saint Jérôme sur ces paroles du Psalmiste, *Ps.* LXXXII : « C'est pour cela qu'on a vu conspirer ensemble et faire alliance contre vous les tentes des Iduméens et les Ismaélites, Moab, les Agaréniens, etc., » s'écrie : Le malheureux peuple de Dieu ne peut être aussi uni pour le bien, que les méchants le sont pour le mal.

Le premier fondement de la paix est d'avoir du mépris pour les biens terrestres. Car, il est injuste et impie de préférer la vile matière à l'amour inappréciable de son frère, quand on a renoncé au monde et à toutes ses vanités. Le second fondement est que chacun renonce à sa volonté, de peur que se croyant sage et habile, il préfère suivre son avis plutôt que celui de son frère. Le troisième est qu'il sache sacrifier au bien de la charité et de la paix les choses qu'il regarde comme utiles et même nécessaires. Le quatrième, est qu'il ne croie pas devoir se fâcher complètement ni pour des choses justes ni pour des choses injustes. Le cinquième, est qu'il désire apaiser le ressentiment même injuste de son frère, comme il désire que le sien le soit. CASSIEN, *pour la Collat. de l'abbé Joseph.*

La paix acquise même à grands frais est plus utile que la guerre. PHILON.

Les mauvais caractères se ressemblent et sont querelleurs ; en sorte qu'ils ne mettent fin aux combats et aux querelles que quand ils ont reçu le coup mortel. ISOCRATE.

Les maux qu'enfante une sédition sont plus grands que ceux qu'elle veut guérir. Ignorez-vous donc que tout ce qui existe, reste et subsiste tant qu'il y a de l'union, mais que cela périt et se dissout dès que l'union manque? BOÈCE, *Consol. de la Philosoph.*, liv. IV.

### Réflexions de l'auteur.

Ces paroles de Salomon sont d'un grand poids contre ceux qui, par de coupables artifices, causent des divisions et des factions, *Prov.* VI, 16 et seq. : « Il y a six choses que le Seigneur hait et son âme déteste la septième : Les yeux altiers, etc., » et pour la septième il ajoute : « Et celui qui sème des dissensions entre

les frères. » Comme parmi les choses mauvaises, celle que le Seigneur déteste est pire que celles qu'il hait seulement, nous pouvons voir par là quel est ce mal qui surpasse de si grands maux. En effet, puisque la bonté divine porte aux hommes tant d'amour, qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle ait en abomination ceux qui nuisent à ce point aux hommes qu'elle aime tant, au salut desquels elle veille continuellement, bien plus, pour lesquels elle a répandu son sang ? Ces paroles de l'Apôtre s'appliquent parfaitement à ce que nous disons, *Galat.* v, 12 : « Plût à Dieu que ceux qui vous troublent ainsi fussent plus que circoncis, et retranchés du milieu de vous ! » Il dit encore, 10 : « Mais pour celui qui vous trouble, il en portera la peine quel qu'il soit. »

Celui qui veut conserver longtemps la paix et la miséricorde doit suivre ce conseil très-sage de Salomon, qui dit, *Prov.* xx, 3 : « C'est une gloire à l'homme de se séparer des contestations ; mais tous les imprudents s'embarrassent dans des disputes qui ne leur attirent que de la confusion. » Et encore, *Prov.* xxvii, 17 : « Celui qui, en passant, se mêle dans une querelle qui ne le regarde point, est comme celui qui prend un chien par les oreilles ; il en portera la peine. » Car, de même que celui qui tient un chien furieux par les oreilles, ne peut ni le lâcher, ni le retenir ; de même celui qui prend feu pour la querelle d'un autre, s'y attache tellement, d'un côté, à cause des injures qu'on lui dit, de l'autre, par la part qu'il y prend, qu'il peut à peine s'en retirer.

L'importance de la véritable paix est si grande que, quand les saintes Ecritures nous engagent à suivre les autres vertus, c'est celle-là seule qu'elles nous pressent non-seulement de suivre, mais de poursuivre. Car le Prophète dit, *Ps.* xxxiii, 15 : « Recherchez la paix et poursuivez-la avec persévérance. » De là ces paroles de l'Apôtre, *Rom.* xiii, 18 : « Vivez en paix si cela se peut et autant qu'il est en vous, avec toutes sortes de personnes.

Le Prophète nous fait connaître clairement combien il est pénible et difficile d'accomplir ce que l'Apôtre exige de nous, c'est-à-dire que nous vivions en paix avec tous et que nous

soyons tellement parfaits que nous restions de l'avis et du sentiment de tous ; le Prophète, dis-je, nous le fait connaître quand il dit que c'est proprement l'œuvre de Dieu. Car voici ses paroles, *Ps.* LXVII : « Dieu est dans son lieu saint : il fait vivre son peuple en paix dans la terre promise. » Car il est réellement au-dessus de la nature d'amener à une même volonté et à de mêmes sentiments des esprits différents. Le même prophète nous fait voir quelle est l'utilité de cette paix, de cette unité, quand il dit, *Ps.* CXXXII, 1 : « Ah ! que c'est une chose bonne et agréable que les frères soient unis ensemble ! C'est comme un parfum répandu sur la tête qui descend sur toute la barbe d'Aaron ; qui descend sur le bord de son vêtement, comme la rosée du mont Hermon qui descend sur la montagne de Sion. » Par ces paroles il compare la concorde au parfum très-suave dont les prêtres se parfumaient et à la rosée du mont Hermon qui descendant sur la montagne de Sion la rend très-fertile et très-productive. La première comparaison se rapporte à l'odeur suave de l'homme de bien, la seconde au fruit et à l'utilité qui en résulte pour tous. En effet la bonne union produit ces deux résultats.

Le saint patriarche Abraham nous montre d'une manière très-claire comment nous devons accomplir ce précepte du Prophète : « Recherchez la paix et poursuivez-la avec persévérance. » En effet, comme il s'était élevé une querelle entre ses pasteurs et ceux de son neveu, il lui dit, *Gen.* XIII, 8 : « Qu'il n'y ait point, je vous prie, de dispute entre vous et moi, ni entre mes pasteurs et les vôtres, parce que nous sommes frères. Vous voyez devant vous toute la terre : si vous allez à gauche, je prendrai à droite ; si vous choisissez la droite, j'irai à la gauche. » Ainsi donc sans tenir compte de son plaisir ni de ses intérêts, il donna le choix à son frère afin qu'il prît l'endroit qui lui conviendrait le mieux ; content lui-même du premier lot venu, même du plus mauvais, pourvu qu'on ne violât pas la concorde.

## XXXI.

### Paix intérieure.

Celui qui se rend esclave de la colère, de l'impureté, de l'orgueil, souffre de grands tourments intérieurs. Au contraire l'homme de bien, parce qu'il méprise toutes ces choses, jouit d'une grande tranquillité d'esprit. S. Grégoire, *Morales*, liv. IV, c. xxiii.

Les esprits pervers ne cessent d'être agités et troublés même quand ils sont sans occupation ; car ils conservent encore dans leur pensée l'image des objets qu'ils aiment, et quand même ils ne font rien extérieurement, ils sont cependant fatigués en eux-mêmes sous le poids d'un repos plein d'inquiétude. Mais quant aux âmes pieuses, elles ne recherchent pas les choses qui leur manquent ; et quand elles ont ce qu'il leur faut, leur joie n'est pas assez grande pour leur apporter du trouble. S. Grégoire, *Morales*, liv. V, c. vi.

Saint Grégoire commentant ces paroles de Job, iii, 14 : « Qui se bâtissent des solitudes, » s'exprime ainsi : Comme les saints ne désirent rien des choses de ce monde, ils ont certainement le cœur exempt de troubles. Car ils chassent de la retraite de leur cœur, à l'aide de saintes méditations, tous les mouvements désordonnés que produisent les vains désirs ; et comme ils méprisent toutes les choses passagères, ils ne supportent pas la tyrannie des mauvaises pensées qui pourraient naître en eux. Car ils ne désirent que l'éternelle patrie, et parce qu'ils n'aiment rien des choses de ce monde, ils jouissent d'une grande tranquillité d'âme. C'est pourquoi il est dit avec raison : « Qui se bâtissent des solitudes. » Car se bâtir des solitudes, c'est expulser du fond de son cœur le tumulte des désirs terrestres, et en tendant à l'éternelle patrie vivre dans l'amour du repos intérieur. N'avait-il pas chassé de son esprit le tumulte des vaines pensées, celui qui disait, *Ps.* xxvi, 4 : « Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, et je la rechercherai uniquement : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. » Car il

il s'était éloigné de tous les désirs terrestres, et il s'était fait en lui-même une grande solitude. Il s'était fait une vaste retraite contre le tumulte des choses matérielles, c'est-à-dire qu'il avait l'esprit en repos ; et dans cette retraite il voyait Dieu d'autant plus clairement qu'il était plus seul avec lui. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. IV.

La paix est la sérénité de l'esprit, la tranquillité de l'âme, la simplicité du cœur, le lien de l'amour, la compagne de la charité. S. AUGUSTIN, *des Paroles du Seigneur*.

Sur ces paroles du psaume LXXXIV : « La justice et la paix se sont donné le baiser, » le même Père dit : La justice et la paix sont deux amies ; vous voulez peut-être l'une et vous ne faites pas l'autre. Il n'y a personne qui ne veuille la paix, mais tous ne veulent pas faire la justice ; demandez à tous les hommes : Voulez-vous la paix ? Le genre humain vous répondra d'une voix unanime, je la souhaite, je la désire, je l'aime, je la veux. Alors aimez la justice, car ce sont deux amies, la justice et la paix ; elles se tiennent embrassées. Si vous n'aimez pas l'amie de la paix, la paix elle-même ne vous aimera pas et elle ne viendra pas à vous. Id., *ibid*.

Réflexions de l'auteur.

La foi à laquelle on ne met pas d'entraves aplanit le chemin qui conduit à l'amour de Dieu et à l'espérance. De l'amour naît la joie et de l'espérance formée par la charité naît la paix ; l'homme qui par l'espérance s'appuie fermement sur Dieu, n'a pas lieu de craindre ni de se troubler, parce qu'étant fortifié par le secours d'en haut, il se trouve déjà au-dessus du monde. C'est pourquoi le Seigneur a dit, *Joan.* XIV, 27 : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix ; que votre cœur ne se trouble point et qu'il ne craigne point, » parce que je serai présent en vous. En effet il ajoute : « Je m'en vais et je reviens à vous. » Elisée nous montre cela d'une manière évidente, lorsqu'étant assiégé par l'armée des Syriens, il était sans crainte à cause de l'espoir qu'il avait placé en Dieu. *Prov.* I, 33 : « Celui qui m'écoute reposera en assurance, et il jouira d'une abondance de biens, sans craindre aucun mal. »

Dans différents endroits les Écritures promettent aux hommes pieux ce bien souverain de la paix et du repos intérieur. C'est pourquoi le même Salomon ajoute un peu plus bas, *Prov.* III, 21, 25 : « Gardez avec soin la loi et le conseil de la sagesse; et ils seront la vie de votre âme, et comme un riche ornement à votre cou. Vous marcherez alors avec confiance dans votre voie, et votre pied ne se heurtera point. Si vous dormez, vous ne craindrez point; vous reposerez en paix, et votre sommeil sera tranquille. »

La grâce divine nous donne une victoire complète sur nos ennemis et sur nos passions, autant que le permet la fragilité humaine. C'est ce qu'atteste le Psalmiste quand il dit de ces mêmes ennemis, *Ps.* XVII : « Je les briserai comme la poussière que le vent emporte ; je les anéantirai et les ferai disparaître comme la boue qui était dans les rues. » De même, Isaïe, XLI, 12 : « Vous chercherez ces hommes, dit-il, qui s'élevaient contre vous, et vous ne les trouverez point; et ceux qui vous faisaient la guerre seront comme s'ils n'avaient jamais été, et disparaîtront. » Le Seigneur nous promet encore la victoire par la bouche d'Ezéchiel, quand il dit, XXXIV, 27 : « Et ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai brisé leurs chaînes et rompu leur joug, et que je les aurai arrachés d'entre les mains de ceux qui les dominaient avec empire. » Et quand ces ennemis intérieurs sont domptés, la vraie paix, la vraie liberté de l'esprit domine dans l'âme du juste.

Ces paroles du Psalmiste nous indiquent combien est admirable la paix et la tranquillité d'âme dont jouissent les justes dans la tribulation, fortifiés qu'ils sont par la puissance divine, *Ps.* LXV : « Venez et voyez les œuvres de Dieu et reconnaissez qu'il est véritablement terrible dans ses desseins sur les enfants des hommes. Car c'est lui qui a changé la mer en une terre sèche pour y faire passer les Israélites, et c'est lui encore qui a fait que les mêmes Israélites ont passé le fleuve du Jourdain à pied sec : c'est là que nous nous réjouirons encore en lui. » L'Église émet la même pensée en célébrant le jour de la naissance des martyrs : Seigneur, dit-elle, vos saints se sont frayé un chemin admirable

en observant vos préceptes ; on les a vus sains et saufs au milieu des eaux profondes, qu'ils ont traversées à pied sec, et ils ont passé la mer Rouge sans aucun obstacle. N'avait-il pas trouvé cette route parmi les flots et au milieu de la mer, celui qui étant chargé de chaînes dans un cachot et ayant la mort devant les yeux, disait, *Philipp.* II, 17 et 18 : « Mais quand il se devrait faire une aspersion et une effusion de mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, pour la consommer et la rendre digne de Dieu, je m'en réjouirais en moi-même, et je m'en conjouirais avec vous tous? Et vous devriez aussi vous en réjouir en vous-mêmes et vous en conjouir avec moi. » Le prophète étonné de ce prodige de la grâce divine, s'écriait, *Habac.* III, 15 : « Vous avez ouvert un chemin à vos chevaux au travers de la mer, au travers de la fange qui se trouve au fond des grandes eaux. J'ai entendu ce que vous m'avez révélé, et mes entrailles en ont été émues ; mes lèvres ont tremblé et sont demeurées sans voix. » David s'exprime dans le même sens; après avoir dépeint la jactance des hommes du siècle, animé de l'esprit de Dieu, il dit, *Ps.* CVI, 29 et 30 : « Il changea cette tempête en un vent doux, » ou comme saint Jérôme le traduit de l'hébreu : « Il changea ce tourbillon en calme, et les flots de la mer s'apaisèrent. Alors ils se réjouirent de ce que les flots s'étaient calmés. Et le Seigneur les conduisit jusqu'au port où ils voulaient arriver. »

Ces paroles du Prophète nous montrent combien est paisible et heureuse la vie de ceux qui se sont abandonnés tout entiers au joug des lois divines, *Ps.* CXVIII : « Je marchais au large parce que j'ai recherché vos commandements. » Tandis que les cœurs des mondains, attachés à la terre par l'amour de ses biens, sont tourmentés par les soucis et les désirs (car l'amour terrestre est une chose pleine de soucis et d'inquiétudes), les cœurs des hommes pieux, qui sont attirés par l'amour des choses célestes, et qui ont mis toute leur sollicitude en Dieu, passent leur vie dans une grande paix et une grande tranquillité. De là ces paroles de saint Augustin touchant les récompenses célestes : Que votre esprit soit en Dieu et vous y trouverez le repos. En effet, celui qui a mis des bornes à ses désirs a mis aussi des bornes aux soins.

aux anxiétés et à la colère. Car puisque cette faculté que l'on appelle irascibilité est la vengeresse de la concupiscence blessée, si l'on enlève ou si l'on endort la concupiscence, l'irascibilité n'a plus lieu de s'inquiéter, de se tourmenter, ni de sévir. Enfin, il est constaté que toutes les affections de notre âme, qui d'après les philosophes sont au nombre de onze, viennent toutes de l'amour; qu'elles sont comme ses satellites et ses compagnes, et qu'elles tendent où il tend. De là ces paroles de saint Augustin : Mon amour est mon guide, je vais où il me conduit. C'est pourquoi si l'amour se porte uniquement vers les choses intérieures et spirituelles, que personne ne peut enlever, tout demeure tranquille; mais s'il se porte vers les choses extérieures qui sont au pouvoir d'autrui, il est tourmenté et combattu de différentes manières. De là vient ce que dit le Sauveur, *Joan.* XVI, 33 : « Vous aurez de grandes afflictions dans le monde, mais en moi vous trouverez la paix. » Mais être en paix, c'est marcher au large. C'est à la même idée que se rapportent ces paroles, *Ps.* XXX : « Vous avez mis mes pieds dans un lieu spacieux, » et, *Ps.* IV : « Vous m'avez mis au large lorsque j'étais dans la tribulation; » et celles-ci, *Ps.* CXVIII : « J'ai vu les bornes et la fin de toutes les choses les plus parfaites : mais votre commandement est d'une étendue infinie. » C'est-à-dire : J'ai vu la fin de toutes choses, des désirs et des travaux des hommes, qui sont destinés au bonheur et à la liberté du cœur, et je me suis aperçu que votre commandement a encore plus d'étendue, c'est-à-dire que la plus grande liberté du cœur et la plus grande paix se trouvent dans la seule obéissance à vos commandements. Ils sont donc insensés ceux qui, après avoir abandonné le culte de la justice, pensent trouver la paix et la tranquillité de l'âme dans les biens extérieurs. C'est pourquoi Melchisédech est appelé roi de la justice aussi bien que roi de la paix. Quiconque pratique la justice ne peut manquer d'avoir la paix, qui est sa compagne.

Le Prophète nous montre en peu de mots combien la vie des hommes pieux est paisible et agréable, quand il dit, *Ps.* CXVIII : « Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une grande paix : et il n'y a point pour eux de scandale. » Il y a une glose qui com-

mente ainsi ces paroles : Ceux qui aiment les lois divines très-chers à Dieu ; et avec son secours ils sont calmes dans la tempête, ils voient dans les ténèbres, ils retirent de l'avantage des choses nuisibles, et contents de Dieu seul, ils méprisent les honneurs, la fortune, la vie même. Par là ils enlèvent tous les obstacles qui s'opposent à la paix, puisque pour acquérir et pour conserver ces choses les hommes ont coutume de combattre jusqu'à répandre leur sang ; et celui qui les méprise n'a aucune raison de tirer le glaive. Il n'y a point pour eux de scandale, car, l'esprit du Christ ayant pénétré leurs âmes leur rend le chemin de la vertu uni et facile, et en enlève tous les obstacles. Ils n'abandonnent pas la vertu, entraînés dans de fausses opinions, ils ne supportent pas avec aigreur les méfaits des autres ; ils ont plutôt pitié de la faiblesse et de la fragilité humaine, et ils acceptent beaucoup de choses en bonne part. En un mot, ceux qui observent les lois divines non-seulement ne sont pas entravés par les péchés d'autrui, mais même ils en profitent pour s'élever à la vertu. Car Dieu a gratifié les siens du don excellent de profiter de tout pour acquérir la vie bienheureuse. Quels biens, quelle puissance, quelles voluptés peuvent donc être comparés à cet état de vie céleste, de si douce paix, de si parfaite tranquillité ? Il y a dans les saintes Ecritures d'autres témoignages non moins éclatants de cette paix ; tel est celui-ci, *Isa.* XLVIII, 18 : « Or, si vous vous fussiez appliqué à mes préceptes, votre paix serait comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer. » Et celui-ci, *Baruch.* III, 13 : « Si vous eussiez marché dans la voie du Seigneur, vous seriez assurément demeurés dans une éternelle paix. » Au contraire, il est dit des impies, *Ps.* XIII : « Ils ne trouvent que tourments et malheurs sur leur chemin, et ils n'ont point connu la voie de la paix. »

De cette paix intérieure, qui est comme un avant-goût de la paix et de la félicité éternelle, proviennent toutes les semences des vertus, mais principalement le courage pour supporter à cause de Dieu toute sorte de travaux et le zèle pour le salut du prochain. Car, plus le bien dont l'âme jouit est grand, plus elle désire y faire participer les autres. C'est à cela que se rapportent

ces paroles de l'Epouse, *Cant.* VIII, 10 : « Pour moi, je suis comme un mur, et mes mamelles sont comme une tour; depuis que j'ai paru en la présence de mon bien-aimé, j'ai trouvé pour ainsi dire la paix. » Le mur désigne le courage, et les mamelles qui nourrissent les enfants, désignent le zèle pour le salut du prochain. Et l'Epouse a obtenu ces deux biens depuis que, par la munificence divine, elle est parvenue à la paix intérieure. Cependant, elle n'appelle pas cette paix une paix complète, mais presque une paix, car la paix en cette vie ne peut être ni parfaite, ni éternelle en toutes manières. Josias se croit établi dans la paix que le Seigneur lui a promise, et cependant il est tué à la guerre, afin que nous comprenions que la paix intérieure que Dieu accorde aux hommes pieux, n'est pas troublée par des guerres éternelles et n'est pas enlevée par la mort. Ainsi Dieu promet à Jérémie qu'il sera invincible et indomptable, et cependant il succombe lapidé par le peuple en fureur; parce que son corps étant mort, son âme resta toujours victorieuse.

## XXXII.

### Abattement de l'âme.

Il est prouvé par l'expérience qu'il ne faut pas fuir les attaques de l'abattement pour les éviter, mais qu'il faut les vaincre en leur résistant. CASSIEN, *de l'Institution des Moines,* liv. X.

L'abattement est un relâchement de l'âme, un accablement de l'esprit, un mépris de la vie, une haine de la profession monastique. Il regarde comme bienheureux les gens du siècle; il calomnie Dieu en l'accusant d'inclémence et de cruauté. Il est incapable pour la psalmodie, faible dans la prière, de fer dans le ministère, actif pour le travail manuel, rétif à l'obéissance. S. JEAN CLIMAQUE, 13e *degré.*

Le cénobite résiste à l'abattement, mais il est le compagnon éternel du solitaire, et il ne le quitte pas avant sa mort; tant qu'il vivra il en sera assiégé. Lorsqu'il voit la retraite de l'anachorète, il sourit, et s'approchant, il fixe sa tente auprès de lui. Id., *ibid.*

L'abattement nous suggère de recevoir des hôtes, et il prie

qu'on le laisse travailler des mains pour qu'il puisse faire des aumônes; il conseille vivement la visite des malades, faisant remarquer ce précepte de l'Evangile, *Matth.* xxv, 36 : « J'ai été malade, et vous m'avez visité. » Lui, qui est sans courage, exhorte à aller consoler ceux qui sont affligés de quelque chagrin ou qui sont découragés. Il avertit ceux qui sont en oraison qu'ils ont quelque chose à faire de plus nécessaire; et lui, qui est sans raison, met tout son art à les faire sortir de là par quelques arguments raisonnables. Id., *ibid.*

Enchaînons ce tyran (l'abattement) par le souvenir de nos péchés, mâtons-le par le travail des mains, entraînons-le par le souvenir intérieur des biens éternels, et quand nous l'aurons amené près de nous, interrogeons-le. Dis-nous, être mou et apathique, quel démon t'a engendré? quels sont tes parents? quels sont tes ennemis? quel est celui qui te donne la mort? Il répondra ainsi à ses interrogateurs : Je n'ai aucun lieu pour reposer ma tête chez ceux qui sont vraiment obéissants, mais je passe ma vie avec ceux qui, dans le repos de la solitude cèdent à mes sollicitations. On m'a donné plusieurs noms; quelquefois on m'appelle insensibilité de l'âme; d'autres fois, oubli des biens célestes, quelquefois encore immensité de souffrances et d'ennuis. Mes enfants sont : le changement de lieu, la désobéissance au père spirituel, l'oubli du jugement dernier et même quelquefois l'abandon de la profession. Mes adversaires qui me tiennent maintenant enchaîné sont : la psalmodie jointe au travail des mains et le souvenir de la mort; mais ce qui me tue complètement, c'est l'oraison jointe à la ferme espérance des biens éternels. Id., *ibid.*

De même que dans l'ordre de la nature on ne peut vivre sans nourriture, de même celui qui désire être sauvé ne doit pas se négliger jusqu'à la mort, pas même pendant un court instant. Id., *Compend.*

Il ne faut pas s'endormir dans une affaire dangereuse.

La trop grande sécurité enfante des maux innombrables.

La négligence a toujours l'infortune pour compagne.

Je sais par expérience que l'abattement de l'âme a toujours

pour habitude de préparer et de précéder l'esprit de fornication : comme il distend tous les muscles du corps et le jette dans le sommeil, il le porte ensuite à se souiller quand il dort.

La négligence naît la plupart du temps d'une action bien faite. TITE-LIVE.

## XXXIII.

### Zèle, ferveur de l'âme.

Le zèle est très-utile en tout. C'est lui que nous devons surtout affectionner et toujours pratiquer ; il n'est rien qu'il n'obtienne : cette seule vertu renferme toutes les autres. CICÉRON, *de l'Orateur,* liv. II.

M. Crassus, dans le discours qu'il prononça, étant censeur, contre son collègue, disait : Dans les dons de la nature et de la fortune, les hommes peuvent supporter de bonne grâce d'être vaincus, mais ils ne peuvent le faire dans les choses que l'homme acquiert lui-même. Id., *ibid.*

### Réflexions de l'auteur.

De même que ceux qui naviguent contre le vent et contre le courant ont besoin de faire des efforts continuels avec les rames, et que quand ils cessent un seul instant, la force du courant et du vent les force à rétrograder ; ainsi nous devons nous appliquer sans cesse et avec ardeur à la pratique de la vertu, et nous devons veiller avec soin sur nous-mêmes ; car aussitôt que notre zèle se ralentira un peu, nous serons entraînés vers les choses terrestres par le poids de notre nature charnelle. Car quoique notre âme se porte d'elle-même vers les choses spirituelles et célestes, cependant notre chair à laquelle elle est jointe l'entraîne vers les choses inférieures ; nous en voyons un exemple dans les petites torches qu'on allume, bien que leur flamme tende à s'élever en haut ; si on ne les suspend pas en l'air, elles tombent bientôt par terre, entraînées par la matière à laquelle la flamme adhère. Car toute chose revient à sa nature et répugne à ce qui est étranger et emprunté. Nous pouvons remarquer aussi cette tendance dans notre nature qui, étant portée au mal par le péché,

s'élève avec peine à la vertu, et qui, si on la néglige, revient aussitôt à son premier penchant.

*Eccle.* IX, 8 : « Que vos vêtements soient blancs en tout temps. » De même que ceux qui désirent porter toujours des habits purs de toute souillure prennent des précautions continuelles, regardant où ils s'asseyent, ce qu'ils touchent avec les mains, afin d'éviter toutes les occasions de souiller leurs vêtements; de même celui qui s'applique à conserver sa conscience pure doit veiller avec une grande sollicitude et une grande vigilance sur ses actions, sur ses pensées, sur ses projets et sur tout ce qu'il veut entreprendre, afin de ne s'éloigner en rien de l'honnêteté et de préserver son âme de toute souillure du péché.

Ces paroles de la Sagesse nous montrent avec quel zèle et avec quelle ardeur l'homme pieux doit s'appliquer aux bonnes œuvres. *Sap.* VII, 24 : « Car la sagesse est plus active que toutes les choses agissantes; » elle rend ses adeptes comme la flamme du feu qui est le plus actif et le plus rapide de tous les éléments. De même on rapporte que les animaux que vit Ezéchiel, I, 1-14, avaient non-seulement des ailes, mais, pour montrer leur grande agilité, on dit qu'ils allaient et venaient avec la rapidité des éclairs qui brillent dans l'air. Car la grâce de l'Esprit-Saint ne connaît pas les longs délais. La Sagesse dit aussi d'elle-même, VIII, 1 : « Qu'elle atteint et pénètre tout depuis une extrémité du monde à l'autre, avec une force infinie. » En effet, elle ne se contente pas de faire persévérer les fidèles dans la pratique de la vertu, mais elle les rend courageux et indomptables.

La terre engendre d'elle-même les épines et les ronces, mais elle ne produit des fruits qu'autant qu'on la cultive par un travail assidu et qu'on en retranche les mauvaises herbes; ainsi notre nature entièrement corrompue par le péché produit d'elle-même les épines des vices, mais elle ne produit des vertus qu'autant qu'on l'aide par le zèle et par le travail. C'est pourquoi nous avons une cause permanente de méchanceté, et cela en nous; mais la cause de la vertu et de la piété est hors de nous et vient d'ailleurs. Quelle vigilance ne convient-il donc pas d'employer pour vivre sans tache dans une nature si corrompue!

vreté se saisira de vous, comme ferait un homme armé. Si, au contraire, vous êtes diligent, votre maison sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous. » Nous lisons dans ce même livre des Proverbes, x, 4 : « La main relâchée produit l'indigence : la main des forts acquiert les richesses. » Et plus bas, 5 : « Celui qui amasse pendant la moisson est sage : mais celui qui dort pendant l'été est un enfant de confusion » Et encore, 26 : « Ce qu'est le vinaigre aux dents et la fumée aux yeux, tel est le paresseux à l'égard de ceux qui l'ont envoyé. » De même, xi, 27 : « Celui qui cherche à faire le bien est heureux de se lever dès le point du jour. » Et, xii, 11 : « Celui qui laboure sa terre, sera rassasié de pain ; mais celui qui aime à ne rien faire est très-insensé. » Et encore, 24 : « La main des hommes forts et laborieux dominera ; mais la main relâchée et paresseuse sera assujettie à payer le tribut. » Nous lisons au chapitre xix, 15 : « La paresse produit l'assoupissement ; l'âme lâche languira de faim. » Et, xx, 13 : « N'aimez point le sommeil, de peur que la pauvreté ne vous accable. » xxi, 5, 25, 26 : « Les pensées d'un homme fort et laborieux produisent toujours l'abondance : mais tout paresseux est toujours pauvre. Les désirs tuent le paresseux ; car comme ses mains ne veulent rien faire, il passe toute la journée à désirer ; mais celui qui est juste, donne de ce qu'il gagne par son travail ; et il ne cesse point de donner. » Nous lisons également, xxii, 29 : « Avez-vous vu un homme prompt à faire son travail ? il aura accès auprès des rois, et il ne demeurera point dans la foule du peuple. »

Mais la tirade la plus éloquente contre le paresseux est au chapitre xxiv ; elle commence par ces paroles, 30 : « J'ai passé par le champ du paresseux et par la vigne, etc., » jusqu'à la fin du chapitre. A la fin de ce même chapitre il dit, 34 : « Et l'indigence viendra tout d'un coup se saisir de vous, comme un homme qui marche à grands pas ; et la pauvreté s'emparera de vous comme ferait un homme armé. » Dans ce passage, il semble indiquer deux choses : d'abord que l'habitude de l'inertie et de la nonchalance s'engendre peu à peu, de même qu'un courrier qui, multipliant ses pas, a coutume d'arriver au lieu où il tend ;

ensuite que cette habitude elle-même, quand elle s'est enracinée par une habitude journalière, devient pour ainsi dire indomptable comme un homme armé. La figure du courrier peut aussi désigner la ruine de l'âme qui est imprévue, inattendue, et prompte. Mais Salomon ne se contente pas de cela, il ajoute, XXVI, 13, 14, 15 : « Le paresseux dit : le lion est sur la route ; la lionne est dans les chemins. Comme une porte roule sur ses gonds, ainsi le paresseux tourne dans son lit. Le paresseux cache sa main sous son aisselle, et il a peine à la porter jusqu'à sa bouche. » Et quand, XXXI, il fait le portrait de la femme forte, il met au nombre de ses principales qualités le courage et l'activité, qui sont contraires à l'inertie et à la langueur. C'est pourquoi il dit, 17 : « Elle a ceint ses reins de force et elle a affermi son bras. » Puis, 25 : « Elle est revêtue de force et de modestie ; » sans doute parce que dans toutes ses actions elle agit courageusement et modestement, qu'elle se revêt et qu'elle s'orne elle-même ainsi que toutes ses actions de ces qualités comme d'un manteau, de sorte qu'en elle on ne remarque rien de nonchalant, rien de mou, rien d'inconvenant. Et quand il ajoute, 15 : « Elle se lève avant le jour ; elle partage les vivres à ses domestiques et la nourriture à ses servantes ; 23 : elle a fait une pièce de toile, elle l'a vendue et elle a livré une ceinture au marchand chananéen ; 16 : elle a considéré un champ qui lui a paru fertile, elle l'a acheté ; elle y a planté une vigne du fruit du travail de ses mains, etc. ; » ne loue-t-il pas l'industrie, l'activité et le courage ? Quel est celui qui, en voyant ce même précepte répété si souvent et de tant de manières par l'Esprit-Saint, ne serait intimement persuadé que la nonchalance et l'inertie ne fussent la ruine de toute vie spirituelle, et qu'au contraire le zèle, le courage et l'activité ne fussent son plus fort stimulant et son plus ferme fondement ? l'activité, dis-je, qui est la mère de toutes les vertus comme de tous les arts.

*Eccli*. XXXIII, 29 : « L'oisiveté enseigne beaucoup de mal. » La terre cultivée ne rend que les fruits que vous lui avez confiés, soit du blé, soit de l'orge ; mais celle qui est inculte et en jachères produit à son aise des épines et des ronces ; ainsi, etc...

*Prov.* XV, 19 : « Le chemin des paresseux est pour eux comme une haie d'épines ; mais la voie du juste n'a rien qui l'arrête. » Et encore, *Ps.* CXVIII, 165 : « Ceux qui aiment votre loi jouissent d'une grande paix, et il n'y a point pour eux de scandale. » Car, par l'ardeur de leur amour, ils surmontent facilement tout ce qui pourrait les arrêter dans les voies de Dieu ; et comme les paresseux sont privés de cette ardeur, ils s'embarrassent dans tout, ils se blessent à tout, comme s'il y avait des épines sur leur chemin, et, de cette manière, ils sont facilement arrêtés dans leur course vers le bien. Ils se plaignent toujours ; ils sont toujours dans l'anxiété, ils trouvent tout rude, pénible et ennuyeux.

*Prov.* XVIII, 9 : « Celui qui est mou et lâche dans son ouvrage est frère de celui qui détruit ce qu'il fait. » Ces paroles condamnent la négligence des hommes. En effet, la vertu hait les lâches, d'où il suit que celui qui est mou ne peut aspirer à la vertu.

*Apoc.* III, 15 et 16 : « Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud ! Mais parce que vous êtes tiède et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais commencer à vous vomir de ma bouche. » Ces paroles nous paraissent très-difficiles à interpréter. En effet, pourquoi vaudrait-il mieux qu'il fût froid que chaud, puisque cependant le tiède se rapproche plus du chaud. Mais autant que je puis le conjecturer, il me semble que le tiède est celui qui, bien qu'étant en état de grâce, se conduit cependant avec tant de négligence et de lâcheté, et se livre si peu aux exercices spirituels, qu'il tomberait facilement de cet état, si une tentation un peu forte se présentait. Cet état est désigné par la maison que les démons trouvèrent vide, balayée et ornée, c'est-à-dire prête et bien disposée, qu'ils allaient prendre d'assaut et dont ils allaient s'emparer. Tels sont les hommes tièdes, et si le Seigneur ne les a pas encore entièrement vomis de sa bouche, il a cependant commencé à le faire, lorsque par un juste jugement il a permis qu'ils vécussent dans la négligence et qu'ils tombassent dans beaucoup de fautes ; et ces fautes, bien qu'elles ne soient pas mortelles, les disposent néanmoins à en commettre de plus grandes. Nous pouvons aussi appeler tièdes ceux qui, ayant fait quelques œuvres extérieures de religion, pensent pour cela être quelque chose,

tandis que cependant ils n'ont pas la justice intérieure; tel était ce Pharisien qui, faisant sa prière, disait, *Luc*. XVIII, 11 et 12 : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères; ni tel aussi que ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes biens. »

Vous trouverez quelque chose contre l'oisiveté et l'indolence, et en faveur du zèle et du travail, au chapitre XXXIII de l'Ecclésiastique, 25, 27, 28, 29 : « Donnez le fourrage, le bâton et la charge à l'âne; le pain, la correction et le travail à l'esclave. Le joug et les cordes font plier le cou du bœuf le plus dur, et le travail continuel rend l'esclave souple. La torture et les fers ne doivent pas manquer à l'esclave malicieux : envoyez-le au travail, de peur qu'il ne soit oisif, car l'oisiveté enseigne beaucoup de mal. » Tous ces passages peuvent facilement s'appliquer au traitement que nous devons faire subir à notre corps, qui, selon l'expression de Sénèque, doit être mené durement, et fatigué par beaucoup de travaux, de peur qu'il ne croupisse dans les délices et le repos, et qu'il ne se révolte contre l'âme. Et contre ceux qui agissent d'une autre manière, le Seigneur s'écrie par la bouche du Prophète : *Jerem*. XXXI, 22 : « Jusqu'à quand serez-vous dans la dissolution et dans les délices, fille vagabonde? »

I *Reg*. XXVI : Comme Saül dormait, ainsi que ses serviteurs, David lui enleva sa lance et sa coupe. On dit que la lance qui atteint de loin est la figure de la prière qui, s'élançant de la terre, produit son effet jusqu'au ciel; quant à la coupe, dans laquelle nous buvons, elle représente la lecture de l'Ecriture sainte. En conséquence, le démon a coutume d'enlever ces deux secours de la vie spirituelle à ceux qui sont négligents et qui dorment en chemin.

## XXXV.

### Occupation immodérée.

Notre cœur oublie ce qui se passe à l'intérieur, tandis qu'il s'occupe des choses extérieures. S. GRÉGOIRE, *Morales*, liv. XXV, c. VIII.

Souvent Dieu éloigne des occupations extérieures ceux qu'il aime tendrement. Id., *ibid.*, c. XXII.

De même que le tabernacle était recouvert à l'extérieur de toiles de crin et de peaux, tandis qu'à l'intérieur il resplendissait de lin très-fin : ainsi les supérieurs ecclésiastiques couvrent de leur protection ceux qui s'adonnent à la tendresse de la dévotion. Id., *ibid.*

Réflexions de l'auteur.

Quelques personnes s'adonnent tellement aux soins terrestres ou aux affaires de leurs proches, qu'elles ne laissent aucun repos à leur âme ni de temps pour qu'elle accomplisse ses devoirs. D'autres, au contraire, s'occupent des affaires des autres, mais avec modération, de sorte qu'elles prennent chaque jour du temps pour vaquer à leurs devoirs envers Dieu, pour se recueillir et pour rentrer en elles-mêmes. Les premières sont représentées par le corbeau qui, étant sorti de l'arche, n'y rentra plus, et les secondes par la colombe qui, étant revenue vers l'arche, rapporta à son bec un rameau d'olivier vert qui est la marque de la piété et de la miséricorde. Ces derniers éprouvent du bonheur dans leurs affaires et dans la prière ; car quand ils sortent, ils rassemblent des trésors de miséricorde, et quand ils reviennent, ils jouissent dans leur repos des douceurs divines. C'est pour cela que les saints animaux d'Ezéchiel allaient et revenaient avec la rapidité des éclairs qui brillent dans l'air.

Ce sont eux qui mettent en pratique ce conseil salutaire et prudent de l'Ecclésiastique, XXIX, 27 : « Assistez votre prochain selon le pouvoir que vous en aurez; mais prenez garde de ne pas tomber vous-même. » C'est pourquoi l'Apôtre dit aussi, I *Tim.* IV, 16 : « Ayez de l'attention sur vous-même et sur ce qui concerne la doctrine; car en vous conduisant ainsi vous vous sauverez vous-même et vous sauverez ceux qui vous écoutent. » En effet par cette modération l'homme pieux, et surtout le ministre de la doctrine prendra soin des autres et ne négligera pas pour lui le premier les soins qui lui sont nécessaires.

## XXXVI.

### Miséricorde, aumône.

La compassion de notre cœur est parfaite alors que nous ne craignons pas de prendre pour nous le malheur et l'indigence de notre prochain, afin de le délivrer de ses angoisses; il est quelquefois plus méritoire de compatir de tout son cœur que de donner : car quiconque compatit pleinement à l'indigence estime peu tout ce qu'il donne, et celui qui ne compatit pas, quelle que soit la chose qu'il donne, croit donner beaucoup. Id., *ibid.*, liv. XX.

Un homme est d'autant plus parfait qu'il sent mieux les douleurs d'autrui. Id., *ibid.*, liv. XIX.

Que notre cœur ressente tellement la compassion qu'il montre la douleur qu'il éprouve en étendant largement la main. Id., *Homélie*.

Celui qui donne son bien à son prochain dans l'indigence, mais qui ne préserve pas sa conduite d'iniquités, donne son bien à Dieu, mais il se donne lui-même au péché. Il donne ce qu'il y a de moindre à son Créateur, et il conserve ce qu'il a de meilleur pour l'iniquité. Id., *Morales*, liv. XIX.

Celui-là fait l'aumône d'une manière parfaite qui, avec le présent qu'il fait à l'affligé, prend les sentiments d'un affligé, de sorte qu'après avoir transporté en lui-même la souffrance de ce malheureux, il puisse plus facilement lui aider à combattre sa douleur. Id., *ibid.*

Saint Grégoire expliquant ces paroles de Job, XXVII, 19 : « Lorsque le riche s'endormira du sommeil de la mort, il n'emportera rien avec lui; » s'exprime ainsi : Il emporterait alors ses biens avec lui, s'il les avait apportés à la voix du mendiant; car en conservant les biens terrestres, nous les perdons; mais en les donnant, nous les conservons. Nous ne pouvons pas exister longtemps avec nos biens; il faut donc agir de manière à convertir des biens périssables en une récompense impérissable. Id., *ibid.*, liv. XVIII, c. x.

Le riche avide de festins ouvrit les yeux trop tard, car étant tombé en enfer, il vit ce qu'il avait perdu en ne faisant pas atten-

tion à Lazare. Il était juste que celui qui avait péché par trop d'abondance souffrît dans les flammes le supplice de la soif; il demandait une goutte d'eau, lui qui avait refusé des miettes de pain. Id., *ibid.*

Quand on est dans l'abondance des choses temporelles, la main de celui qui donne trouve plus vite une aumône que son âme ne trouve de la douleur. Celui-là seul fait donc l'aumône d'une manière parfaite, qui, tout en donnant son argent au pauvre, ressent en lui-même l'affliction du pauvre. Id., *ibid.*, liv. XX, c. XXVII.

La compassion de notre cœur est parfaite alors que nous ne craignons pas de prendre pour nous l'indigence de notre prochain, afin de l'en délivrer. C'est pourquoi le Christ ne nous aurait pas montré la force de son amour, s'il n'avait supporté pour un temps les maux dont il venait nous racheter. Id., *ibid.*

Celui qui fait des largesses de ses biens, donne quelque chose qui est en dehors de lui; mais celui qui accorde des pleurs ou de la compassion, donne quelque chose qui lui appartient en propre. Id., *ibid.*

Saint Grégoire commentant ces paroles de Job, XXXI, 17 : « Si j'ai mangé seul mon pain, » dit : Il croirait porter préjudice à la piété, s'il mangeait seul ce que le Seigneur a créé pour tout le monde. Id. *ibid.*, liv. XXI, c. XII.

Quelques personnes accablent d'abord le pauvre d'injures avant de lui faire l'aumône ; de sorte qu'ils semblent en donnant quelque chose payer les outrages qu'ils ont faits. Id., *ibid.*, c. XIII.

Saint Grégoire expliquant ces paroles de saint Luc, XVI, 9 : « Afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles, » s'exprime ainsi : Nous offrons donc plutôt des présents à des protecteurs, que nous ne faisons l'aumône aux indigents. Id., *ibid.*, c. XIV.

Quand nous apercevons des pauvres, examinons combien il nous manque de qualités intérieures, afin que notre esprit ne s'enorgueillisse pas à cette vue, mais qu'il juge qu'il est d'autant plus pauvre que ce sont les qualités intérieures qui lui manquent. Id., *ibid.*

Saint Grégoire sur ces paroles de Job, XXI, 19 : « Si j'ai né-

gligé de secourir le voyageur[1], » dit : C'est sans doute parce que chez une âme pieuse la nature est plus forte que la liaison formée par l'habitude de voir les personnes. Et celui qui est dans l'indigence, par le fait même qu'il est homme, ne lui est pas inconnu. Id., *ibid.*

Saint Grégoire dans sa 27e Homélie, commentant ces paroles de l'Evangile, xv, 16 : « Un fruit qui soit de durée, » s'exprime ainsi : Tous les travaux que nous faisons pour le siècle présent, durent à peine jusqu'à la mort; car la mort en arrivant détruit le fruit de notre travail. Mais ce que nous faisons pour la vie éternelle, dure même après la mort, et nous nous apercevons alors que les fruits de nos travaux matériels ont disparu. En effet, là où la première récompense finit, l'autre commence. Faisons donc des fruits qui soient de durée; faisons des fruits tels que nous commencions à en jouir à la mort, bien qu'elle détruise tout. Le Prophète avoue que les fruits de Dieu commencent à la mort, quand il dit, *Ps.* cxxvi, 2 et 3 : « Après le sommeil qu'il aura donné à ses bien-aimés, ils verront naître des enfants qui seront comme un héritage et un don du Seigneur; et ainsi le fruit de leurs entrailles sera la récompense de leurs travaux. » Quiconque s'endort du sommeil de la mort perd son héritage terrestre; mais quand le Seigneur aura endormi ses bien-aimés, c'est alors qu'il leur donnera son héritage, parce que quand les élus de Dieu seront morts, c'est alors qu'ils auront leur héritage. Id., *ibid.*

Nous perdons les biens terrestres en les conservant, nous les conservons en les distribuant aux pauvres. Id., *ibid.*

Souvenez-vous de ce qui arrivera au riche, couvert de pourpre, qui ne sera pas seulement damné pour avoir dérobé le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas donné de ses biens aux pauvres; et qui étant tombé en enfer, sera condamné à demander des choses de moins de valeur que les petites choses qu'il a refusées. S. Augustin. *Combat de la vie.*

Celui qui fait l'aumône pour éviter d'être ennuyé par un

[1] Texte adopté par saint Grégoire : « Si despexi prætereuntem; » texte de la Vulgate : « Si despexi pereuntem. »

mendiant, et non pour soulager un indigent, perd l'argent et le mérite. Id., *sur les Psaumes.*

Dieu a égard au cœur plein de bonne volonté, comme à la main qui répand les aumônes. Id., *Homélies sur saint Jean.*

Je ne me souviens pas d'avoir lu que celui qui a fait volontiers des œuvres de charité, soit mort d'une mauvaise mort. Car il a beaucoup d'intercesseurs, et il est impossible que les prières d'un grand nombre ne soient pas exaucées. S. Jérôme, *à Népotien.*

Saint Exupère, évêque de Toulouse, nourrit les autres étant dans l'indigence; et quoiqu'il ait le visage pâle à force de jeûner, il souffre encore de la faim des autres : c'est qu'il a placé tout son bien dans les entrailles du Christ. Personne n'est plus riche que celui qui porte le corps du Christ dans une corbeille d'osier et son sang dans du verre; qui a chassé l'avarice du temple, et qui a renversé les comptoirs des vendeurs. Id., *Lettre au moine Rustique.*

Que nous le voulions ou non, nous vieillissons. Préparons-nous le viatique nécessaire pour un long voyage. Emportons avec nous ce qu'il nous faudra laisser malgré nous, ou plutôt envoyons-le au ciel pour nous précéder; car si nous refusons de le faire, la terre le gardera. Id., *à Furia.*

La bienheureuse Paula recherchant avec beaucoup de sollicitude par toute la ville tous les pauvres et les malades, pensait que c'était un dommage pour elle que quelqu'un fût nourri par un autre. Elle dépouillait ses enfants, et comme ses parents lui faisaient des reproches, elle leur répondait qu'elle laissait à ses enfants un héritage meilleur, c'est-à-dire la miséricorde de Jésus-Christ. Et quand elle donnait avec trop de profusion, j'avoue mon erreur, je la reprenais, lui citant ces paroles de l'Apôtre, II *Cor.* VIII, 13 : « Je ne veux point que les autres soient soulagés, et que » vous soyez surchargés. » Et celles-ci, *Luc,* III, 11 : « Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point; et que celui qui a de quoi manger en use de même. » Mais elle, au contraire, prenait Dieu à témoin qu'elle désirait quand elle mourrait être réduite à la mendicité, qu'elle ne laisserait pas un sou à sa fille, et qu'à ses funérailles elle serait ensevelie dans le linceul d'autrui. Elle ne voulait pas enfouir son argent dans ces pierres,

qui doivent passer, ainsi que la terre et le siècle, mais dans des pierres vivantes, avec lesquelles, selon l'Apocalypse, est construite la cité du grand Roi, et qui, comme nous le rappelle l'Ecriture, doivent être changées en saphyr, en jaspe et en émeraude. Id., *Oraison funèbre de Paula.*

La miséricorde a coutume, non de juger les mérites, mais de soulager les nécessiteux ; d'aider le pauvre et non d'examiner s'il est juste. S. AMBROISE, *Lettres.*

L'affection de celui qui donne fait le donateur, qu'il soit riche ou pauvre, et ajoute du prix aux choses. Id., *des Devoirs.*

L'Eglise a de l'or non pour le garder, mais pour le dépenser, et pour secourir les nécessiteux. Id., *ibid.*

Aidons notre prochain dans ses nécessités autant que nous le pouvons, et même quelquefois plus que nous le pouvons. Il n'y a rien de plus conforme à la nature que d'aider nos semblables. Id., *ibid.*

Si l'on ne peut secourir son prochain sans nuire à d'autres, il vaut mieux n'aider personne que de faire du tort à quelqu'un. Id., *ibid.*

Ce n'est pas un crime moins grave, quand on le peut et qu'on a de quoi, de refuser aux indigents, que de prendre quelque chose à quelqu'un. C'est le pain de ceux qui ont faim que vous retenez ; c'est le vêtement de ceux qui sont nus que vous renfermez ; l'argent qne vous cachez dans la terre, c'est le rachat et la délivrance des malheureux ; sachez que vous prenez autant de bien que vous en pouvez donner, quand vous refusez de le faire. Les biens que l'homme ne peut emporter avec lui ne sont pas des biens : la miséricorde est la seule compagne des morts. Id., *Sermons.*

Ce verset, *Ps.* LXXV : « Ils se sont endormis du sommeil de la mort : et tous ces hommes qui se glorifiaient de leurs richesses, n'ont rien dans leurs mains ; » signifie : Les riches n'ont rien tiré de leurs œuvres, eux qui n'ont rien donné aux pauvres, n'ont soulagé la misère de personne, n'ont rien trouvé qui puisse leur être utile. Id., *ibid.*

O vanité des vanités, mais il y a encore plus de folie que de vanité : les murs de l'Eglise sont magnifiques et ses pauvres sont

dans l'indigence, elle a doré les pierres de ses édifices et elle laisse ses enfants dans la nudité, et cela aux frais des pauvres et en s'abaissant devant les riches. S. BERNARD, *Apologie*.

O excellence insigne de la pauvreté ! elle est l'image de la divinité, car Dieu se cache dans la personne du pauvre ; le pauvre tend la main, mais c'est Dieu qui reçoit ce qu'on lui offre. S. JEAN CHRYSOSTOME.

Ce n'est pas la quantité d'argent que l'on offre qui donne du prix à l'aumône, mais c'est l'affabilité du cœur. Id.

Comme les oreilles du mauvais riche étaient bouchées, il n'eut pas suffi d'une seule voix pour crier ; c'est pourquoi, afin de toucher son cœur, Dieu couvrit d'ulcères le corps entier de Lazare, afin qu'il y eût autant de bouches pour crier, qu'il y avait d'ulcères. Id., *Sermon sur Lazare et le mauvais riche.*

Saint Jean Chrysostome, à propos de ce verset de saint Matthieu, XXV, 35 : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; je ne savais où loger et vous m'avez recueilli chez vous, » s'exprime ainsi : Dans le royaume du ciel, en présence de tous les anges, devant l'assemblée de tous les hommes qui sont ressuscités, Dieu ne parle pas de ce qu'Abel a souffert, de ce que Noé a sauvé le monde, de ce qu'Abraham a conservé sa foi, de ce que Moïse a donné la loi, de ce que saint Pierre a monté le premier sur la croix de Jésus-Christ, il dit seulement que le pauvre a été rassasié : J'ai eu faim, etc.... En effet, celui qui est miséricordieux est digne de miséricorde. Id., *Sermons.*

Mes frères, le jeûne a faim, le jeûne a soif, parce qu'il n'est pas nourri par le pain de la compassion, parce qu'il n'est pas arrosé par la liqueur de la miséricorde. Le jeûne a froid, le jeûne manque de vêtements, parce qu'il n'est pas couvert du voile de l'aumône, parce qu'il n'est pas revêtu du vêtement de la pitié. Mes frères, ce que le printemps est à la terre, nous savons que la miséricorde l'est au jeûne. De même que le souffle du vent printanier fait germer les fleurs des champs, ainsi la miséricorde fait fleurir toutes les semences du jeûne, et fait fructifier toute la vertu du jeûne pour la moisson céleste. La pitié est au jeûne ce que

l'huile est à la lampe : de même que la graisse de l'huile entretient la lumière de la lampe qui, en l'aspirant modérément, luit toute la nuit pour nous égayer dans les ténèbres, ainsi la pitié fait briller le jeûne et lui fait jeter tout l'éclat de la continence. Nous savons que l'aumône est au jeûne ce que le soleil est au jour. De même que la clarté du soleil rend le jour plus éclatant et disperse toute l'obscurité des nuages, de même l'aumône sanctifie la sainteté du jeûne et éloigne de la lumière, de la piété les ténèbres mortelles de la cupidité. Et pour ne pas m'arrêter trop longtemps, la munificence est au jeûne ce que l'âme est au corps. Car de même que le corps meurt lorsque l'âme s'en éloigne; ainsi l'absence de la charité est la mort du jeûne. Id., *du Jeûne et de l'Aumône.*

La main du pauvre est le sein d'Abraham, où il dépose aussitôt tout ce qu'il reçoit. La main du pauvre est le trésor du ciel, il y dépose l'aumône qu'elle reçoit de peur que celle-ci ne périsse sur la terre. « Amassez-vous des trésors dans le ciel, » dit l'Ecriture. *Matth.* VI, 20 ; la main du pauvre est le trésor royal du Christ, parce que tout ce que le pauvre reçoit, le Christ l'accepte. Donnez donc, ô homme, la terre au pauvre, afin de recevoir le ciel; donnez de l'argent afin de recevoir un royaume; donnez des miettes, afin de recevoir le tout; donnez au pauvre, afin de donner à vous-même, parce que tout ce que vous donnerez au pauvre, vous l'aurez; ce que vous ne donnerez pas au pauvre, un autre l'aura. Dieu s'écrie, *Matth.* IX, 13 : « Je veux la miséricorde; » celui qui refuse ce que Dieu veut, veut que Dieu lui refuse ce qu'il désire. « Je veux la miséricorde. » O homme, Dieu vous demande, mais c'est pour vous, et non pour lui. « Je veux la miséricorde. » Il veut la miséricorde humaine, afin d'accorder la miséricorde divine. La miséricorde est au ciel, mais on peut y arriver par la miséricorde de la terre; car, dit le Prophète, *Ps.* XXXV : « Votre miséricorde est au ciel, Seigneur. » Vous qui devez plaider votre cause au jugement de Dieu, vous aurez la miséricorde pour avocate; pratiquez-la donc afin que vous puissiez être acquitté par elle. Celui qui est certain d'être protégé par la miséricorde, est sûr d'être pardonné, d'être absous; car l'Ecriture dit, *Matth.* V, 7 : « Bienheureux ceux qui sont mi-

séricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. » C'est en vain qu'il espère la miséricorde dans le ciel, celui qui ne l'a pas faite sur la terre. Celui qui fait la miséricorde court à la récompense, celui qui ne la fait pas court au châtiment. Id., *ibid.*

Tout homme qui a le cœur grand n'a pas une modeste fortune, et la pitié ne se mesure pas sur la quantité des biens. Les aumônes des riches sont grandes, celles des hommes d'une fortune médiocre sont moindres : mais il n'y a pas de différence dans le fruit des bonnes œuvres, quand la pitié de ceux qui les font est égale. S. Léon, pape, *sur les Apparitions de notre Seigneur.*

Celui qui a toujours de bonnes intentions, ne manque jamais des moyens de faire l'aumône. Id., *ibid.*

La vertu de la miséricorde est si grande, que les autres, bien qu'elles existent, ne peuvent servir à rien. Car quand même quelqu'un aurait de la foi, quand même il serait chaste, sobre et doué des vertus les plus remarquables, s'il n'est pas miséricordieux, il ne mérite pas d'obtenir miséricorde. Id., *ibid.*

La compassion vient de la vertu, quand nous compatissons pour l'amour de Dieu aux douleurs de notre prochain, comme, par exemple, quand nous voyons la justice persécutée, ou l'innocence affligée. La compassion qui vient du vice est coupable ; la compassion naturelle est irréprochable ; la compassion qui vient de la vertu est louable. La première est répréhensible, la troisième doit être louée, la seconde n'est pas coupable, parce qu'elle est selon la nature ; elle n'est pas non plus digne de récompense, parce qu'elle ne vient pas de la vertu. Hugues de Saint-Victor, *des Trois Volontés du Christ.*

Il y a la même différence entre la miséricorde et la compassion qu'entre une source et un petit ruisseau. En effet la miséricorde est comme la source des sentiments affectueux, tandis que la compassion n'en est pour ainsi dire qu'un petit ruisseau. Id., *ibid.*

Versez l'aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous ; car les péchés sont effacés par la prière et par l'aumône. C'est pourquoi il faut chercher à obtenir la miséricorde de Dieu par ces deux choses, mais surtout par l'aumône. Il faut donc que toutes deux se fassent ensemble, que l'une demande et

que l'autre obtienne ; celle-là demande en quelque sorte une audience aux juges, et celle-ci l'obtient : l'une frappe à la porte, l'autre l'ouvre : celle-là exprime ses souhaits, et celle-ci en procure l'accomplissement ; la première supplie, la seconde sert de recommandation au suppliant. L'auteur cite ensuite l'histoire de Tabithe et la commente. EUSÈBE D'EMÈSE, *Homélie sur le commencement du carême.*

Que la charité soit prompte à la miséricorde, qu'elle n'insulte pas les pécheurs mais qu'elle en ait pitié : car il est facile de tomber dans le vice, et la fragilité de la nature est si grande que nous devons toujours craindre de voir arriver en nous ce que nous remarquons dans les autres : et quand quelqu'un aura été repris de ses erreurs, que sa pénitence soit pour nous un préservatif. Id., *Homélie* 8 *sur le temps pascal.*

Dieu nous fait des dons d'autant plus considérables que nous répandons avec plus d'abondance sur les besoins de nos frères l'huile de la pitié et le baume de la miséricorde. Puis vient une allusion à l'huile de la veuve qui s'augmentait à mesure qu'on la versait. CASSIODORE, *Epîtres.*

L'aumône a une grande puissance : elle introduit dans le ciel et avec une grande confiance ceux qui la pratiquent. Car elle est connue de ceux qui tiennent les clefs du ciel et qui gardent les portes du palais de l'Epoux : non-seulement ils la connaissent mais ils la vénèrent, et ils introduiront avec confiance tous ceux qui l'auront honorée. Si elle a fait descendre Dieu sur la terre, si elle lui a persuadé de se faire homme, à plus forte raison pourra-t-elle introduire l'homme dans le ciel. MARC.

Il dépend de nous que Dieu ait pitié de nous; il nous a fait lui-même cette grâce, car si nous lui offrons quelque chose qui vienne de la miséricorde et de la bonté, il aura pitié de nous. Mais si nous ne sommes pas nous-mêmes touchés de miséricorde, qui nous épargnera? Ayez pitié de votre prochain, et vous obtiendrez de Dieu miséricorde. Celui qui reçoit un grand personnage ne mérite pas autant de louanges que celui qui accueille un malheureux et un nécessiteux. Et celui qui honore un homme important et illustre souvent fait cela par ostentation devant les

hommes, mais celui qui prend soin d'un homme méprisé et malheureux le fait uniquement pour accomplir le précepte de Dieu. Id.

La miséricorde est exempte de tout crime, elle purifie tout. Il vaut mieux faire l'aumône que de jeûner et de coucher sur la dure, bien que ces dernières choses soient plus pénibles et plus ennuyeuses ; l'aumône est même plus utile, elle fait resplendir l'âme, elle la rend plus délicate, plus belle, plus agréable. Id.

L'âme est stérile sans la miséricorde. C'est parce que nous ne sommes pas assez miséricordieux ni assez compatissants que nous ne pouvons pas devenir semblables à Dieu. Si nous n'avons pas cette qualité, nous manquons de tout ; Jésus-Christ n'a pas dit, si vous jeûnez ou si vous êtes chastes vous serez semblables à votre Père céleste. Qu'a-t-il donc dit? Il a dit, *Luc.* VI, 36 : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » Et encore, *Matth.* IX, 13 : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice. »

Il n'y aurait pas autant de péchés d'effacés s'il n'y avait pas de pauvres ; car les pauvres sont les médecins de nos blessures, ce sont leurs mains qui nous fournissent des remèdes. C'est moins le médecin qui, en étendant la main et en nous donnant des remèdes, obtient notre guérison, que le pauvre qui, tendant la main lui aussi, reçoit ce que nous lui donnons. Id.

L'aveugle à qui nous faisons l'aumône sait nous conduire au royaume du ciel, et bien qu'il se heurte contre les murs et qu'il tombe dans les fossés, il est néanmoins notre guide pour monter au ciel. Id.

O riche, pourquoi travaillez-vous en vain à cacher dans vos trésors les biens du pauvre? Pourquoi vous indignez-vous contre ceux qui vous demandent comme si ce que vous leur donnez était à vous? C'est leur héritage qu'ils vous demandent, et non le vôtre ; les biens qui vous ont été confiés sont pour eux et non pour vous. Donnez ce que vous avez reçu, et faites votre bénéfice de l'usage qui vous en a été accordé. C'est assez pour vous que vous ayez été destiné à donner et non à recevoir. Id.

Les prêtres, dans l'ancienne loi, étaient oints d'huile pour leur

enseigner qu'ils devaient commencer leur sacerdoce par la miséricorde. On oignait aussi les rois avec de l'huile, et par cette onction on leur disait : Vous devez être miséricordieux envers tous puisque vous pouvez tout ; car la miséricorde est l'apanage de la puissance. Songez que le monde a été fondé sur la miséricorde et imitez le Seigneur. La miséricorde de l'homme s'étend sur son prochain ; la miséricorde de Dieu s'étend sur tous les hommes. Id.

Dieu aurait pu faire facilement qu'il n'y eût personne de pauvre ; mais de cette manière il aurait enlevé le moyen d'exercer la bienfaisance, et personne n'aurait plus eu de compassion. Mais maintenant pour l'avantage des uns et des autres, il y a des pauvres et des riches, afin que nous ayons l'occasion et le moyen d'exercer la bienfaisance. Id.

Tout ce qui est à nous le devient davantage si nous le partageons avec nos frères. S. Jean Chrysostome, *Sermons*.

Quand nous accordons un bienfait, ce n'est pas nous qui l'accordons ; mais nous recevons plutôt le bienfait que nous ne l'accordons. En effet, celui qui fait des largesses reçoit plus qu'il ne donne, car il prête à intérêt à Dieu ce qu'il donne aux hommes. Il augmente ses richesses, il ne les diminue pas. Mais il les diminue s'il ne fait pas d'aumônes. Id., *ibid.*

II *Cor.* IX, 6 : « Celui qui épargne la semence récoltera peu. » Mais pour quelle raison, je vous prie, êtes-vous si économe pour semer ? Si vous cultiviez un terrain fertile, non-seulement vous videriez vos greniers pour l'ensemencer, mais même vous emprunteriez du grain aux autres. Et quand vous travaillez pour le ciel et que vous y cherchez la récompense de vos travaux, là où il n'y a ni inégalité dans la température, ni contagion des vents, mais où toutes les semences rendent avec usure, vous hésitez, vous vous négligez, et vous ne comprenez pas que nous pouvons perdre en économisant et récolter en dispersant. Id., *Homélie 5 sur l'Evangile de saint Matthieu : de la Perfection.*

Montrez-vous tel envers vos serviteurs que vous voulez que Dieu soit envers vous, car Dieu nous écoute et nous regarde comme nous écoutons et comme nous regardons les autres.

Offrons donc miséricorde pour miséricorde, afin que nous soyons vus du même œil que nous voyons les autres. PHILON.

Rien n'est plus ingénieux que la vraie compassion. QUINTILIEN.

Croyez-moi, c'est chose digne d'un roi de relever ceux qui sont tombés. OVIDE.

La compassion est la compagne du malheur. ADILON.

Les hommes ne se rapprochent jamais plus de la divinité que quand ils secourent leurs semblables. CICÉRON, *pour Sigarius.*

Rien n'est plus digne d'un cœur royal, libéral et généreux, que de secourir ceux qui nous implorent, de consoler les affligés, de sauver et de tirer les hommes du danger. Id., *de l'Orateur*, liv. I.

Réflexions de l'auteur.

Saint Augustin s'étonne avec raison que les gens du siècle supportent des ennuis plus nombreux et plus considérables pour les choses périssables de ce monde que nous n'en supportons pour notre Dieu, qui nous a créés, lorsque nous étions dans le néant, et qui nous a rachetés quand nous étions dans l'esclavage. Considérez quelles peines s'imposent les laboureurs, les artisans, les marins, les soldats dans la guerre pour faire un mince bénéfice, et combien d'argent dépensent des hommes nobles, mais insensés, pour obtenir un peu d'honneur. Et nous, nous donnons à peine quelques deniers pour l'amour de Jésus-Christ au pauvre que nous rencontrons, et nous macérons à peine un jour ou deux notre chair par le jeûne.

On peut alléguer avec raison contre les avares et contre ceux qui sont durs envers les pauvres, que quand il y a sur un plateau de la balance Dieu, la grâce, la gloire, la rémission des péchés, le royaume du ciel et d'autres récompenses semblables de la bonté divine, et que sur l'autre plateau il y a un peu d'argent donné aux pauvres, ceux-là préfèrent garder ce peu d'argent que de gagner des biens si précieux, ce qui est la chose la plus indigne.

*Prov.* XVI, 4 : « Le Seigneur a tout fait pour lui, et le méchant même, pour le faire servir à sa gloire au jour mauvais. » Le

Seigneur montre dans différents endroits tantôt une de ses vertus tantôt l'autre. En effet dans le ciel c'est sa bonté, en enfer c'est sa justice, et sur la terre c'est sa miséricorde qu'il exerce et qu'il montre particulièrement. D'où il est écrit, *Ps.* cxviii : « La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. » Ne vous découragez donc pas, malheureux, qui que vous soyez, et ne craignez pas de vous approcher du Seigneur, lorsque vous lui donnez le moyen d'exercer sa miséricorde, puisque c'est pour cela qu'il a créé cette terre au milieu de l'univers.

L'âme qui bénit sera rassasiée, et celle qui abreuve sera aussi abreuvée. Car le Seigneur dit, *Matth.* v, 7 : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. » Et ce verset est la conséquence de l'autre, *Prov.* xi, 17 : « L'homme charitable fait du bien à son âme. » C'est pour cela aussi que nous lisons, *Ibid.*, 24 : « Celui qui donne abondamment aux pauvres sera engraissé lui-même; et celui qui les enivre sera lui-même enivré. » Et encore, *Prov.* xxi, 13 : « Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même, et ne sera point écouté. » Au contraire, on lit ce qui suit sur l'aumône et la miséricorde, *Ibid.*, 14 : « Un présent secret éteint la colère; et un don qu'on met dans le sein, apaise l'indignation la plus grande. » Mais le fruit de l'aumône est indiqué par ces paroles : *Prov.* xxviii, 27 : « Celui qui donne aux pauvres, n'aura besoin de rien; mais celui qui le méprise lorsqu'il le prie, tombera lui-même dans la pauvreté. » Et encore, *Eccli.* iii, 33 : « L'eau éteint le feu, lorsqu'il est le plus ardent; et l'aumône résiste au péché. » Et, *Ibid.*, 34 : « Dieu qui doit récompenser les bonnes œuvres, considère l'aumône et il s'en souvient dans la suite : et celui qui l'a faite trouvera un soutien au temps de sa chute. » En effet, celui qui a soutenu celui qui tombait, doit éprouver le même bienfait de la part du Seigneur. Car, si c'est le propre d'un homme reconnaissant et humain de reconnaître les bienfaits, de rendre le bien pour le bien, et d'aider dans sa peine celui qui l'a aidé quand il était affligé, que fera la source de la bonté et de la miséricorde? elle qui dit, *Matth.* xxv, 40 : « Toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de vos frères, vous

me les avez faites à moi-même. » Au reste, vous pourrez trouver beaucoup de textes recommandant cette vertu au chapitre IV de l'Ecclésiastique, où entre autres choses il faut remarquer ceci, 10 et 11 : « Lorsque vous rendrez la justice, ayez pitié des orphelins ; et devenant comme leur père, tenez lieu de mari à leur mère; et alors vous serez, à l'égard du Très-Haut, comme un fils obéissant; et il aura compassion de vous plus qu'une mère. » Pourquoi comme un fils du Très-Haut ? Sans doute parce qu'il se nomme dans les Ecritures, *Ps.* LXVII : « Le père des orphelins et le juge des veuves. » C'est pourquoi quiconque a cette affection et ces sentiments pour les orphelins, représente dans sa conduite ce Père céleste.

*Eccli.* XVI, 15 : « Toute action de miséricorde fera placer chacun en son rang selon le *mérite* de ses œuvres. » Dans ces paroles vous voyez que le mot mérite est exprimé contre la doctrine des Luthériens.

La miséricorde doit accompagner les défunts, selon l'expression de saint Ambroise, confirmée par ces paroles de l'Ecclésiastique, XVII, 18 et 19 : « L'aumône de l'homme est devant Dieu comme une bourse [1], qu'il ne laisse point perdre : et il conservera le souvenir du bienfait de l'homme charitable, comme la prunelle de l'œil, pour lui en donner un jour la récompense ; car Dieu s'élèvera enfin, et il rendra à chacun la récompense qu'il aura méritée ; » ce qu'un autre traduit ainsi : « Enfin, il se lève, il donne à chacun sa récompense, et paie tout le monde de retour. » On trouve encore cette citation du même auteur, *Eccli.* XL, 24 : « Les frères sont un secours au temps de l'affliction ; mais la miséricorde qu'on aura faite, en délivrera encore plus qu'eux. »

Vous trouverez beaucoup de choses dignes d'être connues, sur la puissance et les mérites de l'aumône, au chapitre XXIX de l'Ecclésiastique, où il est dit, 12 : « Assistez le pauvre à cause du commandement, etc... » Il faut remarquer dans ces paroles que quand nous faisons l'aumône nous devons moins considérer la propension naturelle que nous avons pour la miséricorde, ou

[1] Vulgate : *signaculum* au lieu de *sacculum*.

l'adoucissement du malheur d'autrui, que l'obéissance aux commandements de Dieu; bien que ces sentiments soient louables puisqu'ils nous excitent à pratiquer la vertu de libéralité; car, c'est pour cela que l'auteur de la nature nous les a donnés. En effet, c'est l'amour de Dieu envers les hommes qu'il a créés lui-même, qui a imprimé en nous ces sentiments de miséricorde pour porter du secours à notre prochain quand il souffre, afin que par nos soins mutuels, ce que Dieu a créé soit conservé.

La libéralité et la miséricorde sont tellement unies à la vertu qu'Isaïe appelle les hommes justes et amateurs de la vertu, des hommes de miséricorde. Il dit en effet, LVII, 1 : « Le juste périt et personne n'y fait réflexion en lui-même : les hommes de miséricorde sont retirés de ce monde, parce qu'il n'y a personne qui ait de l'intelligence. » C'est pourquoi sur ces paroles, *Ps.* IV : « Sachez que le Seigneur a rempli son saint d'une gloire admirable, » une glose dit : le mot hébreu que le traducteur latin, imitant la traduction grecque, a rendu par le mot saint, s'applique spécialement à ceux qui ont l'âme bienfaisante et libérale. En effet, la libéralité et la bienfaisance sont tellement unies à la sainteté, que l'Ecriture appelle saint un homme bienfaisant. Car, il y est dit de celui qui est saint, *Ps.* XXXVI, 26 : « Il passe tout le jour à faire la charité et à prêter. » Par ces paroles on indique que c'est le propre du saint et comme son occupation continuelle de faire sans cesse du bien à tous les hommes. En cela il imite surtout les habitudes de Dieu, qui ne cesse jamais de faire le bien, et le Sauveur nous exhorte à l'imiter quand il dit, *Luc.* VI, 36 : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. »

David nous montre par ces paroles que bien que nous devions exercer les devoirs de la charité envers tout le monde, nous devons spécialement les remplir à l'égard des serviteurs de la foi, *Ps.* XV, 3 : « Le Seigneur, dit-il, m'a fait la grâce de faire paraître d'une manière admirable toutes mes bonnes volontés à l'égard de ses saints qui sont sur la terre. » Ce qu'un autre interprète traduit ainsi : « Je suis plein de bonne volonté envers les saints et les hommes illustres par leur vertu, qui sont sur la terre. » Car, il avait dit auparavant, *Ibid.*, 2 : « Que Dieu n'a pas

besoin de ses biens. » c'est pourquoi il reporte sur les saints sa bonne volonté de faire du bien, afin que du moins par ce moyen, il puisse acquérir du mérite auprès de Dieu, c'est-à-dire en comblant ses serviteurs de bienfaits, puisqu'il ne peut lui faire part d'aucun de ses biens. Car. nos services sont d'autant plus purs et d'autant plus agréables à Dieu que nous avons moins d'égard et de considération pour les personnes.

Le Prophète énumère longuement les biens qui attendent, en cette vie et dans l'autre, ceux qui prennent soin des pauvres, dans le psaume qui commence ainsi, *Ps*. XL : « Heureux l'homme qui a de l'intelligence sur le besoin du pauvre et de l'indigent. » Remarquez que les deux versets suivants, qui sont dans le sens optatif dans la Vulgate, sont mis au futur dans la version de saint Jérôme. En effet, il traduit ainsi, 3 et 4 : « Le Seigneur le conservera et lui donnera une longue vie : il le rendra heureux sur la terre, et il ne le livrera pas au désir de ses ennemis. Le Seigneur le fortifiera quand il sera sur son lit de douleur. Car vous avez vous-même, ô mon Dieu, remué tout son lit pour lui procurer quelque repos dans son infirmité. » Contemplez dans ce passage le Seigneur récompensant l'homme miséricordieux en retour de ses bonnes actions; de sorte que comme il a soulagé et soigné Jésus-Christ dans la personne du pauvre qui était malade, à son tour il reçoit de Dieu le même bienfait dans sa maladie.

La preuve que la miséricorde est le propre de l'homme juste, c'est que l'Ecriture sainte appelle le juste, homme de miséricorde. De même saint Jérôme, au lieu de ce que nous lisons dans la Vulgate, *Ps*. CXLIV : « Que toutes vos œuvres vous louent, Seigneur; et que vos saints vous bénissent; » traduit de l'hébreu : « Et que vos miséricordieux vous bénissent. » C'est aussi à cela que se rapportent ces paroles, *Prov*. XII, 10 : « Le juste se met en peine de la vie des bêtes qui sont à lui : mais les entrailles des méchants sont cruelles. » Et celles-ci, *Ps*. XXXVI, 21 : « Le pécheur empruntera et ne paiera point, mais le juste est touché de compassion et il donnera de quoi soulager les pauvres. » Il y a beaucoup de passages semblables dans les Ecritures.

Quand le Sauveur dans le dernier repas qu'il prit avec ses disciples leur dit, et à nous tous en leur personne, *Luc.* xxII, 27 : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous, » c'est la même chose que s'il se fût exprimé ainsi : Je vous aime jusqu'au point de vous donner mon propre corps et mon propre sang pour vous servir d'aliment pour la vie éternelle, puisque le salut et la vie de votre âme ne peuvent exister sans cette nourriture : maintenant jugez ce que vous devez faire pour me payer un si grand bienfait. Quelle honte ne serait-ce donc pas pour vous, si vous ne vouliez pas même donner un morceau de pain à Jésus-Christ qui est dans l'indigence et qui souffre la faim dans ses membres, lui qui s'est donné lui-même pour vous servir de nourriture ! Ce serait encore bien pis, si nous considérions les sacrifices que les hommes font pour obtenir la vaine gloire du monde et leur peu de libéralité envers Jésus-Christ ! Saint Cyprien développe parfaitement cette idée et fait une comparaison fort élégante dans son sermon sur l'aumône, dans lequel il s'indigne contre l'ingratitude des fidèles, et de ce que les méchants font tant pour le diable qui les tourmente et les persécute, tandis qu'ils refusent de porter le joug léger de Jésus-Christ qui les rachète et les sauve. En effet qu'est-ce que les hommes ne font pas et ne supportent pas pour le service du diable ? Car qu'y a-t-il de plus difficile et de plus atroce que ce que dit le Prophète, *Ps.* cv, 36, 37 : « Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons, et ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs fils et de leurs filles, qu'ils ont sacrifié aux idoles de Chanaan taillées en sculpture. » C'est pourquoi je ne sais ce dont on doit le plus s'étonner, ou de ce que les païens ont fait de telles choses pour honorer les démons, ou de ce qu'ils n'ont pas voulu supporter des peines si légères pour la gloire du vrai Dieu.

Nous voyons des exemples remarquables d'hospitalité de la part d'Abraham et de Loth, aux chapitres xvIII et xIX de la Genèse ; et l'Apôtre les rappelle aux Hébreux quand il dit, xIII, 2 : « Et ne négligez pas d'exercer l'hospitalité ; car c'est en la pratiquant que quelques-uns ont reçu, sans le savoir, des anges pour hôtes. » Mais on aperçoit l'ardeur d'Abraham à exercer ce devoir, lorsqu'il

se hâte de servir les anges et qu'il commande à sa femme et à son enfant de s'empresser pour remplir cet office. On voit dans Loth une grande ardeur et un grand zèle pour la miséricorde, lorsqu'il forçait les anges à entrer dans sa maison malgré leur refus, et aurait souffert qu'on abusât de ses filles plutôt que de laisser faire quelque violence à ces étrangers.

Lorsqu'Aaron demanda au peuple d'Israël des pendants d'oreilles pour fabriquer cet infâme veau d'or, les boucles d'oreilles, les anneaux, les bracelets, etc., arrivèrent aussitôt. Or quelques commentateurs expliquent ces paroles en disant, qu'Aaron avait dépouillé le peuple et l'avait livré tout nu entre les mains de ses ennemis. Mais lorsque le Christ demande un morceau de pain pour le pauvre, souvent on le repousse indignement et même quelquefois on l'accable d'injures. On voit par là combien l'homme est libéral et même prodigue quand il s'agit de servir le démon, et combien il est avare et inhumain quand il faut secourir Jésus-Christ dans la personne du pauvre. Dans le premier cas, les hommes sont toujours riches, quelle que soit leur fortune, et dans le second ils sont toujours pauvres et indigents. Que peut-il y avoir de plus indigne et de plus triste?

III *Reg.* VI, 31 : « Salomon fit à l'entrée de l'oracle de petites portes en bois d'olivier. » Dans une construction aussi magnifique qu'était le temple, n'eut-il pas été plus beau de faire les portes de l'oracle avec du bois de séthim ou avec du cèdre plutôt qu'avec du bois d'olivier? Ou bien l'Esprit-Saint n'a-t-il pas voulu par ce moyen nous faire connaître que les œuvres de miséricorde sont la porte par laquelle il faut passer pour vaquer à l'office de la prière? Car celui dont les hommes ont éprouvé la miséricorde dans leur pauvreté trouvera Dieu miséricordieux quand il le priera. Il est dit au contraire de ceux qui ont le cœur dur, *Prov.* XXI, 13 : « Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même et ne sera point écouté. » Car le Seigneur ne veut pas que quelqu'un paraisse en sa présence les mains vides.

Quiconque supporte avec peine la voix des mendiants, et leur reproche leurs fautes ou leur oisiveté, paraît ressembler à Nabal sur le mont Carmel, qui, ayant entendu l'humble supplication

de David, leur répondit, I *Reg.* xxv, 10 : « Qui est David, et qui est le fils d'Isaïe. On ne voit autre chose aujourd'hui que des serviteurs qui fuient leur maître. Quoi! j'irai prendre mon pain et mon eau, et la chair des bêtes que j'ai fait tuer pour ceux qui tondent mes brebis, et je les donnerai à des gens que je ne connais point? » Mais le Seigneur punit cette inhumanité par une mort subite; en effet, 39 : « dix jours après, le Seigneur le frappa et il mourut. » D'où nous pouvons conclure que ceux qui se montrent avares envers les pauvres du Christ, et qui sont prodigues pour eux et pour leurs plaisirs, sont les disciples et les imitateurs de ce Nabal, qui, après s'être montré si inhumain envers David, donne pour ainsi dire un festin de roi dans sa maison.

Aussi c'est de ces hommes qu'un saint prophète se plaint quand il dit, *Amos.* vi, 6 : « Vous qui buvez le vin à pleines coupes, qui vous parfumez d'huiles de senteur les plus précieuses, et qui êtes insensibles aux maux de vos frères, comme les enfants de Jacob le furent à l'affliction de Joseph. »

## XXXVII.

### Consolation des affligés.

Ce n'est pas l'influence de la véritable vertu qui rend le cœur insensible, car les membres qui ne ressentent pas de douleur quand on les coupe sont aussi bien insensibles, et le saint homme Job exerça vraiment la charité envers le prochain en pleurant la mort de ses fils et en se prosternant contre terre pour adorer Dieu. S. Grégoire, *Morales,* liv. II, c. xvii.

*Job.* ii, 10 : « Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? » C'est une grande consolation dans l'adversité de se souvenir des dons de Dieu; car la douleur ne brise pas celui que le souvenir d'un bienfait soulage. C'est pourquoi il est dit : Au jour de votre bonheur, souvenez-vous de votre infortune, et réciproquement. Car ces deux idées doivent être tellement unies que l'une soit soutenue par l'autre, au point que la douleur soit tempérée par

le souvenir du plaisir, et que la joie du plaisir soit tempérée par le souvenir de la douleur. Id., *ibid.*, liv. III, c. VII.

La manière de consoler est de compatir par notre affliction à la douleur de celui qui est affligé; car on ne reçoit pas aussi bien les consolations de celui qui n'est pas dans le même état d'esprit et de corps que nous. C'est pourquoi les amis de Job prennent d'abord des habits de deuil. Id., *ibid.*, c. VIII.

Sur ces paroles, I *Reg.* VI, 12 : « Les vaches avançaient toujours d'un même pas en meuglant, » saint Grégoire dit : Ainsi Job gémissait sur la mort de ses fils, mais il ne s'écartait pas de la grâce de Dieu. Id., *ibid.*, liv. VII, c. XVII.

Et sur ces autres paroles, *Job.* XVI, 2 : « Vous êtes tous des consolateurs importuns, » il s'exprime ainsi : Dans le temps de l'affliction, les reproches sont superflus; car celui qui ferait des reproches augmenterait la douleur qu'il aurait dû adoucir, Id., *ibid.*, liv. XIII, c. I.

Job ne dit pas : le diable, mais : le Seigneur m'a ôté mes biens; car il a repris ce qui lui appartenait, c'est pourquoi il ne faut pas s'en affliger. Et encore : Puisqu'il n'a enlevé que ce qu'il avait donné, il a repris son bien, il ne nous a pas enlevé le nôtre. Id., *ibid.*, liv. II, c. XVIII.

Nous nous consolerons facilement si, au milieu des fléaux qui nous accablent, nous nous rappelons les péchés que nous avons commis; et alors nous comprendrons que ce sont des dons que Dieu nous fait et non des châtiments qu'il nous inflige. Id., *Collection de ses Lettres.*

C'est une grande consolation pour celui qui est dans la peine de savoir que celui qui lui envoie ces ennuis n'aime que la justice. Id., *Morales.*

Quelque chose qui console promptement les bons, c'est de considérer la fin des méchants; car tandis que par cette mort ils aperçoivent le mal qu'ils évitent, ils regardent en même temps comme légères toutes leurs souffrances. Id., *ibid.*, liv. XXI, c. IV.

Avant Jésus-Christ, Abraham est en enfer; après Jésus-Christ le bon larron est en paradis. D'où saint Jérôme conclut, que l'on

ne doit pas pleurer ceux qui sont morts en Jésus-Christ. S. Jérôme, *Oraison funèbre de Népotien.*

Je passe sous silence l'exemple de Périclès et de Xénophon, dont l'un, ayant perdu ses deux fils, prononça un discours dans l'assemblée du peuple, la tête ornée d'une couronne, et dont l'autre ayant appris la mort de son fils pendant qu'il faisait un sacrifice, ôta, dit-on, sa couronne, mais la remit aussitôt sur sa tête lorsqu'il sut que son fils était mort sur le champ de bataille, en combattant courageusement. Que dirai-je de ces généraux romains, dont les vertus brillent dans l'histoire latine comme des étoiles? Je les mets cependant tous de côté, afin de ne pas paraître m'occuper davantage des chagrins des autres que de ceux qui nous sont propres. J'en ai dit assez pour notre confusion, si nous ne nous élevons pas au-dessus des idolâtres, nous qui sommes éclairés des lumières de la foi. Revenons donc à notre sujet. Je ne pleurerai point comme David ou comme Jacob des enfants qui meurent dans l'ancienne loi; mais, comme Jésus-Christ dans l'Evangile, je recevrai ceux qui ressuscitent. Ce qui donnait de l'affliction aux Juifs fait la joie du chrétien. Le soir on verse des larmes, et le matin l'on se livre à la joie. La nuit couvre d'abord la terre, le jour paraît ensuite. Id., *ibid.*

Il n'y a d'heureux que celui qui, jusqu'à la fin de sa vie, a conservé son âme exempte de toute souillure. Puis donc qu'il a obtenu une si grande félicité, vous devez plutôt vous réjouir d'avoir eu un parent aussi accompli que vous plaindre de l'avoir perdu. Id., *ibid.*

Le peuple, dit Ennius, a cet avantage sur les rois qu'il lui est permis de pleurer, et que les rois ne peuvent le faire avec bienséance. Il en est d'un évêque comme d'un roi, et même les larmes sont plus excusables de la part d'un roi que de celle d'un évêque. Id., *ibid.*

Je ne puis assez louer les mystères de la sainte Ecriture, ni assez admirer sous des paroles si simples le sens exquis qu'elle renferme. Pourquoi dit-elle qu'on pleura Moïse, et pourquoi rapporte-t-elle la mort de Jésu Navé son successeur, sans indiquer qu'on versa des larmes. C'est sans doute parce que sous la loi

ancienne, qui est représentée par Moïse, tous les hommes étaient sous le joug du péché ; et comme ils descendaient dans les enfers, on versait des larmes à leur mort. Mais sous Jésus, c'est-à-dire sous la loi évangélique, par lequel le paradis a été ouvert, on se réjouit quand quelqu'un meurt. Id., *à Paula.*

Dans le Lévitique, il est défendu au grand prêtre de s'approcher de son père, de sa mère, ou de ses frères quand ils sont morts, de peur sans doute que l'âme qui s'occupe d'offrir des sacrifices à Dieu ne soit distraite de cette fonction par aucune affection. Est-ce que dans l'Evangile il n'est pas défendu dans les mêmes termes au fils d'aller ensevelir son père qui est mort ? Id.

Mais pourquoi parler des anciens? Suivez des exemples récents. Sainte Mélanie, vraie célébrité parmi les chrétiens de notre temps, perdit en même temps ses deux fils quand son mari venait de mourir, que son corps était encore chaud, et qu'il n'était pas enterré. Je vais dire une chose incroyable, mais cependant, j'en atteste le Christ, elle est vraie. Qui ne croirait qu'alors elle aurait couru comme une folle en s'arrachant les cheveux, en déchirant ses vêtements et en se frappant la poitrine ? Cependant elle ne versa pas une seule larme, elle demeura immobile, et, se jetant aux pieds du crucifix, elle se mit à sourire comme si elle eût tenu réellement le Christ dans ses mains. Seigneur, dit-elle, je pourrai mieux vous servir, maintenant que vous m'avez délivrée d'un si lourd fardeau. Id.

Ne pensez-vous pas que notre Blésilla doit bien souffrir en voyant le Christ irrité de ce que vous versez des larmes. Maintenant, elle s'écrie en pleurant : O ma mère, si jamais vous m'avez aimée, si vous m'avez nourrie de votre lait, si vous m'avez instruite par vos préceptes, ne portez pas envie à ma gloire, et surtout ne vous conduisez pas de telle sorte que nous soyons séparées à jamais. Pensez-vous que je sois seule? A votre place j'ai Marie, la mère du Sauveur. J'en vois ici beaucoup que je ne connaissais pas auparavant. O combien meilleure est cette société ! Vous me plaignez parce que j'ai quitté le monde. Mais moi, je plains au contraire votre sort, à vous que la prison du siècle tient encore renfermée, vous qui, combattant encore dans l'a-

rène, vous voyez entraînée à votre perte, tantôt par la colère, tantôt par l'avarice, tantôt par la volupté, tantôt par l'aiguillon de tous les vices. Si vous voulez être ma mère, ayez soin de plaire à Jésus-Christ; car je ne reconnais pas pour ma mère celle qui déplaît au Seigneur, etc. Id.

Où voulons-nous en venir quand nous nous révoltons contre le Seigneur à la manière des serviteurs rebelles? Comment voulons-nous qu'il nous honore des récompenses célestes, quand nous allons à lui malgré nous? Pourquoi lui demandons-nous : « Que votre règne arrive, » si la captivité de la terre nous plaît? Comme un de nos frères était effrayé par l'idée de la mort et qu'il demandait un délai, un jeune homme d'une beauté remarquable lui apparut et dit d'une voix indignée et frémissante : Ah! vous craignez de souffrir! vous ne voulez pas partir! que vais-je donc faire! Notre frère comprit qu'il parlait à d'autres. Car ces paroles furent prononcées pour qu'il se dît : Que me dirait-il donc si j'allais mourir? Et plus loin : Nous trahissons notre espérance et notre foi : ce que nous disons paraît feint, simulé et fardé. Rien ne sert de mettre en avant la vertu dans nos discours et de détruire la vertu par nos actes. Car si saint Paul dit, I *Thess.* IV, 12 : « Ne soyez pas attristés sur ceux qui dorment, comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance; » pourquoi pleurons-nous ceux qui, comme nous l'affirmons, vivent et règnent avec Jésus-Christ. S. CYPRIEN, *Sermon sur la Condition de la vie mortelle.*

Comme la prévoyance et la préparation de l'esprit ont beaucoup de pouvoir pour diminuer la douleur, il faut que l'homme prévoie toujours toutes les choses humaines. CICÉRON, *Tusculanes,* liv. III.

Il faut penser longtemps à tout ce qui peut arriver; cette pensée seule diminue et affaiblit beaucoup les ennuis. Id., *ibid.*

L'arrivée subite des ennemis trouble quelquefois beaucoup plus que quand on les attend; et une tempête qui s'élève tout-à-coup sur mer effraie beaucoup plus les navigateurs que celle qu'ils avaient prévue d'avance. Id., *ibid.*

Il est souvent utile de ne pas savoir ce qui doit arriver; car il

est triste de se chagriner inutilement. Id., *de la Nature des dieux*, liv. III.

Dans la douleur, il faut surtout prendre garde de ne rien faire de bas, de timide, de lâche, de mou, de servile, de pusillanime. Id., *Tusculanes*, liv. II.

Il paraît honteux et indigne d'un homme de gémir, de se lamenter, de pousser des cris, de se laisser briser et abattre dans la douleur. Id., *ibid*.

Souvenons-nous que nous sommes des hommes, que nous sommes en ce monde pour que notre vie soit exposée à tous les traits de la fortune, que nous ne devons pas refuser de vivre dans la condition où nous sommes nés, ni nous chagriner des événements qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter; et si nous repassons dans notre mémoire les infortunes des autres, nous verrons qu'il ne nous est rien arrivé de nouveau. Id., *à Titius, Lett. fam.*, liv. V, *Lettre* 5.

La nécessité de supporter la condition humaine, en même temps qu'elle nous montre que nous ne pouvons pas combattre contre Dieu, nous avertit que nous sommes des hommes; et cette pensée adoucit beaucoup notre peine. Id.

Il n'y a rien de plus puissant pour nous engager à chasser la douleur que cette pensée, que la douleur ne sert à rien, et que c'est inutile de nous y abandonner. Id., *ibid*. Quand nous avons fait ce que nous devions faire, supportons avec modération ce qui arrive. Id., *à son esclave Torquat., Lettre* 6.

Nous devons prévenir par notre réflexion et notre prudence l'effet que produit le temps, lui qui fait oublier les plus grands chagrins; et nous ne devons pas attendre le remède du temps, car notre raison peut l'avancer. Id., *à Tit.*, liv. V.

Soyons dans la disposition de regarder comme heureux ce qui paraît terrible aux autres hommes, et ne voyons rien autre chose dans les maux que ce qui a été décrété par les dieux immortels, ou par la nature, notre mère commune. Nous n'avons pas été créés sans raison ni par hasard, mais il y a sans doute quelque force qui s'occupe du genre humain et cette force ne l'aurait pas créé ni nourri pour le faire succomber malheureusement par une

mort éternelle après avoir épuisé toutes les souffrances. Id., *Tusculanes*, liv. I.

Réflexions de l'auteur.

Ceux qui sont accablés par les angoisses de la tribulation, doivent toujours porter gravées dans leur cœur ces paroles de Salomon, que l'Apôtre a rappelées aux Hébreux, *Prov.* III, 11 : « Mon fils, ne rejetez point la correction du Seigneur, et ne vous abattez point lorsqu'il vous châtie : car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il trouve en lui son plaisir, comme un père dans son fils. » Le Seigneur confirme cette sentence dans l'Apocalypse quand il dit, III, 19 : « Ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie. » Eliphaz dit aussi à Job, V, 17 : « Heureux est l'homme que Dieu corrige lui-même ; ne rejetez donc point le châtiment du Seigneur. » Le saint roi David rappelle ce bonheur parmi les magnifiques bienfaits du Seigneur, quand il dit, *Ps.* XXII : « Votre verge et votre bâton ont été pour moi le sujet d'une grande consolation. » Car le Seigneur corrige les pécheurs avec la verge et il soutient les faibles avec le bâton ; deux choses qui sont en même temps utiles et agréables aux hommes pieux. Par ce moyen, le Seigneur réprime en ses élus le désir immodéré de jouir de cette vie malheureuse et les attire à lui ; je passe encore sous silence que par ce moyen il les purifie de leurs péchés et les fait avancer dans la vertu. C'est pourquoi cette sentence se trouve si souvent répétée dans les saintes Ecritures, *Sap.* III, 6 : « Le Seigneur a éprouvé ses élus dans le feu des afflictions, comme on éprouve l'or dans la fournaise. » Car de même que l'or est purifié dans le creuset, de même les justes sortent du feu de la tribulation plus nets et plus purifiés des amours mondains.

Nous lisons dans le livre de la Sagesse les paroles suivantes sur la mort des hommes pieux, IV, 7, 11, 13, 14 et seq. : « Mais si le juste meurt d'une mort précipitée, il se trouvera dans le repos. Dieu l'a enlevé de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice des impies, et que les apparences trompeuses des faux biens de ce monde ne séduisissent son âme. Ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie. Car son âme était agréable à

Dieu : c'est pourquoi il s'est hâté de le tirer du milieu de l'iniquité, etc. » Ces considérations, où l'on remarque une foi si vive, tempèrent tellement la douleur que les hommes pieux ressentent de la perte de leurs enfants, que souvent même elles changent en joie leurs chagrins, lorsqu'ils considèrent que ces enfants sont allés au sein de la félicité éternelle, dans lequel ils jouissent du bonheur de voir le Seigneur face à face.

L'Ecclésiastique nous enseigne que nous devons en quelque sorte nous réjouir de la perte de ceux qui nous sont chers, quand il dit, XXXVIII, 16-24 : « Mon fils, répandez vos larmes sur un ami mort, et pleurez comme un homme qui a reçu une grande plaie ; mais ne soyez pas inconsolable dans votre tristesse. Faites ce deuil selon le mérite de la personne, un jour ou deux, pour ne point donner lieu à la médisance. Car la tristesse conduit à la mort ; elle accable toute la vigueur de l'homme, et l'abattement du cœur où elle le jette, lui fait courber la tête. » C'est-à-dire, d'après une autre traduction : « La tristesse de l'âme détruit les forces. » « N'abandonnez donc point votre cœur à la tristesse ; mais éloignez-la de vous : souvenez-vous de votre dernière fin et ne l'oubliez pas : car après cela il n'y a point de retour ; » (c'est-à-dire de retour de la mort à la vie). « Vous ne servirez de rien au mort en vous affligeant, et vous ferez à vous-même un très-grand mal. Souvenez-vous du jugement de Dieu sur moi ; car le vôtre viendra de même ; hier à moi, aujourd'hui à vous ; » ou, selon un autre traducteur : « Souvenez-vous que votre sort sera le même que le mien. » Dans ce passage le mort parle au vivant et lui prescrit ce qu'il doit faire.

## XXXVIII.

### Scandale.

Tenez tout-à-fait pour certain que personne ne peut plaire à Dieu et aux méchants : sachez donc que votre charité plaira d'autant plus au Dieu tout-puissant que vous saurez qu'elle déplaira davantage aux hommes pervers. S. Grégoire, *Collection de ses Lettres.*

Nous devons éviter de scandaliser notre prochain autant qu'il nous est possible sans commettre de péché. Mais s'il se scandalise de la vérité, il vaut mieux laisser arriver le scandale que de retenir captive la vérité. Id., *sur Ezéchiel.*

Les supérieurs ecclésiastiques doivent savoir que s'ils font des choses mauvaises, ils méritent d'avoir autant de rochers attachés au cou, qu'ils ont donné d'exemples pervers à leurs inférieurs. Id., *ibid.*

Personne n'est plus nuisible dans l'Eglise que celui qui se conduit mal, tout en ayant la réputation ou la place d'un saint. Car quand il pèche, personne n'ose le reprendre : et son mauvais exemple est d'autant mieux suivi, qu'à cause du respect qu'on porte à son rang, le pécheur est honoré. Id., *ibid.*

Dans les bonnes œuvres que nous faisons il faut quelquefois craindre de scandaliser le prochain, mais d'autres fois il ne faut pas y faire attention. Id.

Quiconque se conduit mal en présence de ceux qu'il doit diriger, les tue tous, autant qu'il est en lui; et quand même il n'y a que celui qui l'imite qui meurt, tandis que celui qui ne l'imite pas vit; il ne les a pas moins tués tous les deux, autant qu'il l'a pu. S. Augustin, *des Pasteurs.*

On appelle le diable homicide : il ne se présente cependant pas devant l'homme avec un glaive, mais il sème de mauvaises paroles et il tue. Ne vous croyez donc pas exempt de meurtre lorsque vous persuadez à votre frère de faire le mal. Id., *sur saint Jean.*

Je me priverai volontiers de tout bénéfice même spirituel, si je ne peux l'obtenir sans scandale. Car où il y a du scandale, il y a certainement du détriment pour la charité : et lorsqu'il y a du détriment pour la charité, je m'étonne qu'on puisse espérer du bénéfice pour les exercices spirituels. S. Bernard, *Lettres.*

Si le Seigneur a donné son propre sang pour prix de la rédemption des âmes, ne vous paraît-il pas plus dur de supporter les persécutions de celui qui, par de mauvaises suggestions, par son exemple pernicieux, par les occasions de scandale qu'il offre,

éloigne du Sauveur les âmes qu'il a rachetées, que celles de celui qui a répandu son sang pour vous? Id., *Sermons*.

Rendre compte de ses actions à tout le monde est quelque chose de servile et de contraire à l'autorité; mais mépriser tout le monde est le fait d'un orgueilleux et d'un sot. S. Isidore.

Cléobule a dit que la cité la mieux constituée est celle où les citoyens craignent plus l'infamie que la loi.

Il faut beaucoup de peine pour conserver une grande réputation. Adilon.

Une âme courageuse méprise les fausses accusations portées contre son honneur. Id.

Il ne faut pas négliger sa réputation : pour administrer les affaires publiques, il ne faut pas croire que la bienveillance des citoyens soit une arme peu importante. Cicéron, *Lélius*.

### Réflexions de l'auteur.

Les hommes ont coutume d'être très-scandalisés si un prêtre où un moine, ou quelque autre personne qui s'approche souvent du sacrement de l'eucharistie, est surprise à commettre une faute publique; et ils vont si loin dans ce cas qu'ils conçoivent une mauvaise opinion de tous les gens de bien. On peut voir par cet argument combien ce jugement est téméraire. Si, par exemple, une femme que l'on croyait honnête vient à être surprise en adultère, faudra-t-il en conclure, dites-moi, que toutes les autres ont commis le même crime? Quel homme de bon sens oserait affirmer une pareille chose? Du temps de saint Augustin, un moine de son monastère fut surpris publiquement à commettre une faute. Voici en quels termes ce grand saint parla contre le scandale qui s'était répandu parmi le peuple : Ma maison, je vous le demande, est-elle meilleure que l'arche de Noé, dans laquelle, parmi trois fils, il s'en est trouvé un de pervers? Est-elle meilleure que la famille de Jacob, dans laquelle, parmi douze fils, il n'y eut que Joseph qui fut innocent? Est-elle meilleure que la famille d'Isaac, dans laquelle de deux frères, l'un est élu de Dieu et l'autre réprouvé? Est-elle meilleure que la famille du Christ,

dans laquelle, parmi les douze apôtres qu'il avait choisis, l'un est devenu un traitre? Est-elle meilleure que l'assemblée des sept diacres choisis par les apôtres, et parmi lesquels se trouvait Nicolas qui devint hérésiarque? Est-elle meilleure que le ciel lui-même, d'où sont tombés un si grand nombre d'anges? Est-elle meilleure que le paradis terrestre, d'où furent chassés, à cause de leur péché, les deux premiers parents du genre humain, malgré leur état de grâce originelle. Parmi les louanges qu'on accorda au grand Constantin, on lui fit surtout un mérite d'avoir prononcé ces paroles : Si je surprenais un prêtre à commettre quelque crime, je le couvrirais de mon manteau. C'était là un véritable zèle pour la religion et pour la gloire du Christ. Car l'honneur du prêtre fait la gloire de Dieu et est utile au prochain. Ceux qui se réjouissent dans le moment où un prêtre tombe dans une faute, et qui paraissent profiter avec bonheur de cette chute pour triompher des gens pieux, prouvent qu'ils sont des ministres non du Christ, mais de l'antechrist et les ennemis du salut du prochain.

Le langage des hommes faibles et de ceux qui ne sont pas encore affermis dans la foi est celui-ci : Que dira-t-on si l'on me voit communier souvent? J'aurais honte de le faire. Vous rougissez donc de paraître parmi les chrétiens le disciple du Christ? C'est cette même honte qui a fait renier Jésus-Christ à saint Pierre. Cependant celui-ci rougit de paraître le disciple d'un homme qui était condamné à mort comme criminel, tandis que vous, vous rougissez de celui qui règne au ciel et sur la terre, et qui est assis à la droite du Père éternel. Contre de telles personnes, il est à craindre qu'au jour du dernier jugement le Seigneur ne dise, en faisant venir saint Laurent et en montrant ses plaies : Celui-ci n'a pas hésité à souffrir de telles blessures pour me rendre témoignage, et vous, vous vous êtes souvent écarté de la justice à cause des vaines paroles du monde. Ainsi donc, Seigneur, nous vous abandonnons pour honorer, pour adorer le monde ; nous le préférons à vos conseils et à vous-même. Si le monde approuve notre obéissance, nous obéirons ; mais s'il la condamne, nous ne ferons rien contre son opposition. Notre obéissance envers vous

est donc soumise au jugement du monde. N'est-ce donc pas un grand déshonneur pour vous? Mais le Seigneur a prononcé contre eux ces paroles, *Luc.* IX, 26 : « Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira de lui lorsqu'il viendra dans l'éclat de sa majesté, de celle de son Père et de ses saints anges.

Ces paroles de l'Epoux désignent la double beauté de l'âme, *Cant.* I, 14 : « Que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes belle ! » c'est-à-dire à l'intérieur et à l'extérieur. Or nous savons que la beauté intérieure consiste dans la foi, dans l'espérance, dans la charité, dans l'humilité et dans les autres vertus spirituelles; et la beauté extérieure dans les bonnes actions, dans les œuvres de miséricorde, dans les saintes cérémonies. Cette femme forte avait soin de s'orner de ces deux sortes de vertus, car il est écrit d'elle, *Prov.* XXI, 13 : « Elle a cherché avec soin la laine et le lin, et elle les a travaillés avec des mains sages et ingénieuses. » En effet avec la laine on fait les vêtements extérieurs, et avec le lin les vêtements intérieurs, double vêtement dont l'âme fidèle doit être ornée. Le Seigneur, par ces paroles, blâme ceux qui, vaquant aux œuvres intérieures et à l'oraison, sont mous et paresseux pour accomplir les œuvres de piété extérieure. Il blâme aussi ceux qui, contents du témoignage de leur conscience, n'ont pas soin de leur réputation, et sont un sujet de scandale pour les autres. Ils manquent en effet du vêtement extérieur.

Quiconque, en commettant le péché, a été une occasion de scandale, peut être certain qu'il sera coupable de tous les maux qui proviendront de ce scandale. Car c'est pour cela que le Seigneur a porté cette loi, *Exod.* XXI, 33 : « Si quelqu'un a ouvert ou creusé une citerne sans la couvrir, et qu'il y tombe un bœuf ou un âne, le maître de la citerne rendra le prix de ces bêtes. » De même, 29 : « S'il y a déjà quelque temps qu'un bœuf frappait de la corne, et que le maître ne l'ait point enfermé après en avoir été averti, en sorte qu'ensuite il tue un homme ou une femme, le bœuf sera lapidé, et le maître puni de mort. » Et encore, *Ibid.* XXII, 6 : « Si le feu gagnant peu à peu trouve des épines, et prend ensuite à un tas de gerbes de blé, ou aux blés qui sont encore sur pied

dans les champs, celui qui aura allumé le feu paiera la perte qu'il aura causée. » On voit par ces lois que le péché de scandale a beaucoup plus de gravité que tous les autres péchés, parce que ceux-ci ne nuisent qu'à leur auteur, tandis que celui-là nuit à son auteur et aux autres. Ceux-là ne tuent qu'une seule âme, et celui-là tue toutes celles pour lesquelles il est un sujet de chute et de ruine. Ce péché, à ce qu'il me paraît, ressemble à cette machine de guerre nouvelle et inouïe, qui a été inventée dans notre siècle, par laquelle, après avoir enfermé plusieurs boules de fer dans un tube, ces boules poussées par une poudre faite avec du soufre, tuent non-seulement un homme, mais tous ceux qui se trouvent sur leur passage.

« Vous ne parlerez point mal du sourd, » dit le Seigneur, *Levit.* XIX, 14 : « et vous ne mettrez rien devant l'aveugle qui puisse le faire tomber. » Il a donné ce précepte contre celui qui, par l'exemple d'une vie déréglée, donne occasion aux faibles de commettre le péché. Et il ajoute un peu plus loin, *Ibid.*, 33 : « Si un étranger habite dans votre pays, et demeure au milieu de vous, ne lui faites aucun reproche : mais qu'il soit parmi vous comme s'il était né dans votre pays, et aimez-le comme vous-mêmes; car vous avez été aussi vous-mêmes étrangers dans l'Egypte. » Ceux qui donnent aux néophytes des noms peu convenables et qui leur font des injures pèchent contre cette loi de la piété divine et contre cette marque de miséricorde. Et l'Apôtre nous ordonne de les traiter avec bonté, quand il dit, *Rom.* XIV, 1 : « Recevez avec charité celui qui est encore faible dans la foi, sans en venir avec lui à des contestations. »

Pharaon établit des officiers pour faire travailler les Hébreux sans relâche à ramasser de la paille et à faire du mortier. O combien le prince de ce monde a d'officiers qui nous poussent sans relâche à commettre des fautes ! Que de mauvais conseillers, que de flatteurs, que de mauvais exemples de la part des méchants, dont le monde est plein. D'où il arrive que le vêtement précieux de notre voisin, sa maison, sa table, ses domestiques, ses meubles, sont pour nous des maîtres et des conseillers qui nous portent à la vanité et à l'avarice.

*Exod.* XXI, 22 et 23 : « Si quelqu'un frappe une femme grosse et qu'elle accouche avant son terme, mais sans qu'elle meure elle-même, il sera obligé de payer ce que le mari de la femme voudra et ce qui aura été ordonné par des arbitres. Mais si la femme en meurt, il rendra vie pour vie. » Qu'ils fassent attention à ceci, ceux qui scandalisent les âmes enceintes et qui portent déjà en elles la parole de Dieu, c'est-à-dire qui par crainte du Seigneur ont déjà conçu le dessein de mener une meilleure vie ; qu'ils prennent garde, dis-je, de les détourner de leurs résolutions pieuses, par leurs mauvais conseils, par leurs exemples, ou même par leurs moqueries. Avec quoi rachèteront-ils la mort d'une âme, c'est-à-dire le sang répandu de Jésus-Christ, à moins de donner leur propre âme pour l'âme qu'ils ont perdue ?

On dit que Raymond, cet homme si saint, qui s'est même distingué par des miracles, et qui a réuni en un seul corps de volume les lettres décrétales des souverains pontifes, se soumit à la règle de saint Dominique, parce que, pendant qu'il était dans le monde, il détourna par ses conseils un jeune homme d'entrer en religion.

## XXXIX.

### Bons et mauvais exemples.

Quand les oiseaux d'Ezéchiel volaient, leurs ailes se frappaient l'une contre l'autre, parce que comme les âmes des saints tendent vers les choses surnaturelles, ils s'excitent en considérant les vertus les uns des autres. En effet celui qui m'a enflammé par l'exemple de sa sainteté, m'a frappé de son aile ; de même je frappe mon voisin de mon aile, si je lui donne l'exemple d'une bonne œuvre pour qu'il l'imite. S. GRÉGOIRE, *Morales,* liv. XXIV.

Que vos œuvres paraissent en public comme si vous aviez l'intention de les tenir secrètes ; c'est-à-dire, il faut que nous donnions à notre prochain l'exemple des bonnes œuvres et que cependant dans notre intention nous désirions qu'elles restent secrètes, comme ne cherchant à plaire qu'à Dieu seul. Id., *ibid.*

Ceux qui font le bien secrètement, et qui permettent par certains actes extérieurs qu'on ait d'eux une mauvaise opinion, tout

en entretenant la vie chez eux par des actes de vertu, tuent les autres par la mauvaise opinion qu'ils laissent prendre d'eux, et tandis qu'ils prennent une potion de vin salutaire, ils font boire aux autres une coupe de poison pestilentiel. Id.. *Pastoral.*

Ceux qui nous aiment cherchent en nous ce qu'ils pourront louer; mais ceux qui nous haïssent deviennent nos détracteurs. Pour nous qui sommes placés au milieu de ces deux sortes de gens, ayons soin de si bien garder notre vie et notre réputation que ceux qui nous louent n'aient jamais à rougir devant nos détracteurs. S. Augustin.

Le soldat dévoué ne sent pas ses blessures, quand il considère celles de son général, qui est plein de bonté pour lui. S. Bernard, *Sermon* 30.

Semons le bon exemple parmi les hommes par nos œuvres extérieures; semons une grande joie parmi les anges par nos soupirs intérieurs. Id., *ibid.*

Les hommes aiment mieux les exemples que les paroles, parce qu'il est facile de parler, mais difficile d'exécuter. Lactance.

Apprenez par l'exemple de la multitude les choses que vous devez faire. Caton.

La vie des autres nous enseigne ce que nous devons fuir. Id.

### Réflexions de l'auteur.

Platon excluait de sa république les œuvres d'Homère, parce qu'il y introduisait des dieux et des déesses tels, que personne n'aurait voulu avoir des fils ou des filles semblables à eux; il n'y a rien en effet de plus nuisible que les mauvais exemples qui nous viennent des personnes élevées en dignité. Car la considération attachée à leur rang ennoblit et rend recommandables les choses honteuses et indignes.

De même que chez les typographes, s'il y a une seule planche qui soit mal composée, tous les livres qui sont tirés de cette planche sont fautifs (et on en tire une quantité presque innombrable), de même, comme les mœurs du monde entier se règlent sur celles des rois, il suffit que le roi ait un vice pour que tout le peuple en soit infecté. D'où Cicéron dit avec raison que les princes

nuisent plus par leurs exemples que par leurs fautes. C'est pourquoi de même que les mouvements des corps célestes sont parfaitement réglés, de sorte qu'ils ne s'écartent jamais des lois que le Créateur leur a tracées, de même ceux qui sont à la tête des peuples, et sur l'exemple desquels se règle tout ce qui se fait dans l'Etat, doivent diriger tout le cours de leur vie avec une grande modération et une grande sagesse.

« Ne prenez point d'intérêt de votre frère, » dit le Seigneur, *Levit.* xxv, 36, « et ne tirez point de lui plus que vous ne lui avez donné. Craignez votre Dieu, afin que votre frère puisse vivre chez vous. » Quels sont ceux, dit Flavien, qui exigent des intérêts de leurs frères, et qui tirent d'eux plus qu'ils ne leur ont donné, sinon ceux qui forcent leurs disciples à faire plus qu'ils ne font eux-mêmes, et ce dont ils ne leur ont pas donné l'exemple? Ce sont eux qui lient des fardeaux lourds et impossibles à porter, qui exigent que les autres hommes les chargent sur les épaules, tandis qu'ils ne veulent pas seulement les toucher avec le doigt. C'est le contraire de ces paroles de saint Paul, *Rom.* xv, 18 : « Je n'ose parler, dit-il, que de ce que Jésus-Christ a fait par moi pour amener les Gentils à l'obéissance par la parole et par les œuvres. »

« Vous ne sèmerez point un champ, » dit le Seigneur, *Levit.* xix, 19, « de semences différentes. » Ce champ, c'est la sainte Eglise de laquelle saint Paul dit, I *Cor.* iii, 9 : « Vous êtes le champ que Dieu cultive. » Celui-là, dit Flavien, sème différentes semences dans ce champ qui, ayant été placé sur la chaire de Moïse, prêche le bien et ne le fait pas, qui agit autrement qu'il ne parle, qui sème du blé par ses paroles, et qui par ses exemples jette des semences de folle avoine dans le cœur de ses disciples.

## XL.

### Correction ou châtiment.

Celui qui peut corriger quelqu'un et qui ne le fait pas, se rend certainement complice de la faute commise. S. Grégoire, *Recueil de ses Lettres.*

Celui qui voit le mal que fait son prochain et qui néanmoins

ferme la bouche est comme celui qui cache les remèdes à la vue d'une blessure ; il est cause de la mort qui arrive, car il n'a pas voulu guérir le malade quand il l'aurait pu. Id., *Pastoral.*

Que la vigueur de la discipline règle la mansuétude, et que la mansuétude règle la vigueur ; de telle sorte que l'une fasse valoir l'autre et que la vigueur ne devienne pas inflexibilité, ni la douceur faiblesse. Id., *Morales*, liv. XIX.

Celui qui n'emploie pas la correction se rend coupable de ce qu'il devrait corriger, et il prend sur lui la faute que commet celui qu'il devrait reprendre, quand il néglige de le faire. Id., *Recueil de Lettres.*

Une main sale ne peut en laver une autre, un œil plein de poussière ne peut voir les taches; ainsi celui qui veut reprendre les autres doit être pur lui-même. Id., *Morales,* liv. VII, c. XXIII.

Le Sauveur a montré par ses admirables prodiges qu'il préférait ramener les cœurs coupables par la douceur plutôt que par la terreur. Id., *ibid.*, liv. IX, c. XXXI.

*Prov.* IX, 9 et 7 : « Instruisez le juste et il recevra la science avec empressement; mais celui qui instruit le moqueur se fait injure à lui-même. » Car le plus souvent il devient encore pire quand on l'instruit, et il se met à chercher des défauts à celui qui le reprend, de telle sorte qu'il se persuade qu'il n'est pas coupable, s'il peut imputer des péchés aux autres. Id., *ibid.,* liv. X, c. III.

Si nous nous châtions sévèrement de nos défauts, alors il est juste que nous nous élevions contre les défauts des autres, afin que nous vainquions dans les autres ce que nous punissons en nous. Mais les méchants s'épargnent eux-mêmes et sont sévères envers les autres. Cependant celui à qui sa conscience ne rend pas témoignage de sa propre innocence n'est pas en état de bien juger les mérites d'autrui. C'est pourquoi il est dit, *Joan.* VIII, 7 : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » C'est pourquoi aussi ceux qui voulaient détruire la tribu de Benjamin furent d'abord vaincus deux fois, parce que ceux par qui les crimes des autres sont punis doivent d'abord être purifiés eux-mêmes. Id., *ibid.*, liv. XIV, c. XVIII.

Sur ces paroles de Job, xix, 22 : « Pourquoi me persécutez-vous comme si vous étiez Dieu lui-même, » saint Grégoire s'exprime ainsi : Dieu punit avec d'autant plus de justice les fautes des autres, qu'il n'y a en lui rien qui mérite d'être puni ; mais quand les hommes frappent, ils doivent jeter les yeux sur leur propre infirmité, afin qu'en se considérant eux-mêmes, ils puissent juger combien ils doivent épargner les autres. C'est pourquoi Job se plaint de ce que ses amis le persécutent comme si, étant semblables à Dieu, ils n'avaient aucune infirmité. Id., *ibid.*, c. xxv.

Nous devons corriger les autres avec un cœur d'autant plus humble, que nous reconnaissons en nous plus de ressemblance avec ceux que nous reprenons. Id., *ibid.*, liv. XXIII, c. xiv.

De même que les hommes hautains s'enorgueillissent des louanges qu'on leur donne, de même ils s'enflamment pour corriger les fautes des autres, cherchant en cela un moyen d'excuser leurs propres péchés. Id., *ibid.*, liv. XXVI, c. i.

Celui-là est vraiment humble dans le bien, qui ne se défend pas quand il fait mal ; autrement il désire qu'on l'estime et non qu'on l'instruise. Car l'hypocrisie des orgueilleux consiste à demander qu'on les reprenne quand ils savent qu'ils ne sont pas coupables. Id., *ibid.*

Dans toute correction, la colère doit commander à l'âme et non la dominer, elle ne doit pas prévenir l'exécution de la justice, mais la suivre, afin que celui qui châtie accomplisse un jugement et non un acte de cruauté.

L'espèce de colombe dont l'Esprit-Saint a pris la forme (lui par qui la charité se répand en nous), représente elle-même la charité. Comment cela ? C'est que la colombe n'a pas de fiel, et cependant elle combat pour défendre son nid du bec et des ailes, mais elle sévit sans amertume. C'est aussi ce que fait un père quand il châtie son fils ; le père, en effet, châtie sans fiel afin de corriger. Soyez tels envers tout le monde : quand le père semble sévir, c'est l'amour, c'est la charité qui sévit. Comment sévit-elle ? Sans fiel, comme une colombe et non comme un corbeau. S. AUGUSTIN, *sur les Epîtres de saint Jean.*

Vous méprisez la blessure de votre frère, vous le voyez périr et vous l'abandonnez ; en vous taisant, vous vous rendez pire que lui dans son crime. Id., *sur saint Matthieu.*

Quoi que vous disiez quand votre cœur est courroucé, c'est l'impétuosité de celui qui punit et non la charité de celui qui corrige; aimez et dites ce que vous voudrez. Id., *sur l'Epître aux Galates.*

Ceux qui pèchent en présence de tous, doivent être repris en présence de tous, afin que chacun soit frappé d'une crainte salutaire. Reprenez en secret celui qui a péché en secret contre vous; car si vous connaissez seul sa faute et que vous l'en accusiez en public, vous ne le corrigez pas, vous le trahissez. Id., *sur ces paroles de saint Matthieu :* Si votre frère a péché contre vous.

Celui qui épargne n'est pas toujours ami, comme celui qui frappe n'est pas toujours ennemi : ceux qui lient un frénétique ou qui éveillent un léthargique, déplaisent à tous deux ; cependant c'est pour les guérir : tous deux s'indignent contre eux tandis qu'ils sont malades, mais ils les félicitent quand ils sont guéris. Id., *Epître à Vincent Donat.*

Celui qu'on reprend avec douceur montre du respect à celui qui le reprend. Supportez avec calme comme des malades, ceux que vous ne pouvez pas corriger en les reprenant. On doit supporter avec une douce pitié ceux que l'on ne peut pas reprendre à cause de leur infirmité. Id.

Une réprimande amicale profite plus qu'une accusation violente : celle-ci excite la honte, celle-là l'indignation. Id., *sur saint Luc.*

Celui qui néglige de reprendre quelqu'un, quand la réprimande pourrait être utile, porte la faute qu'il a laissé faire ; il ne sert à rien à quelqu'un de n'être pas puni pour ses propres fautes, s'il est punissable pour celle des autres. S. Léon, pape.

L'impunité est la fille de l'incurie, la mère de l'insolence, la source de l'impureté, l'aliment du péché. S. Bernard, *de la Considération,* liv. III.

Celui qui désire sincèrement guérir l'infirmité de son frère, doit s'étudier, s'il veut lui être utile, à reprendre avec humilité

celui qu'il désire corriger; et paraître n'agir que poussé par la compassion du danger commun, afin de ne pas s'exposer lui-même à la tentation. S. Isidore, *du Souverain Bien.*

Il arrive souvent que ce qui est un remède pour l'un, est un poison pour l'autre; et il arrive aussi quelquefois qu'une même chose offerte en temps convenable peut être un remède efficace, tandis que, donnée d'une manière intempestive, elle devient un poison. J'ai vu un médecin sans cœur et sans talent quitter un malade brisé, rompu, à force de lui avoir fait des reproches, et ne lui laisser en perspective que le désespoir. J'ai vu également un médecin très-savant et très-habile guérir ce cœur qui s'était enflé sous le fer de l'ignominie, et en chasser toute l'humeur et toute la mauvaise odeur. S. Jean Climaque, 26e *degré.*

Celui qui reste dans le devoir offense les méchants; celui qui reprend les criminels encourt leur haine. S. Jean Chrysostome, *sur saint Matthieu.*

Toute réprimande ressemble aux autres tentations : car, de même que toute tentation affermit davantage les fidèles, tandis qu'elle plonge de plus en plus les infidèles dans le péché, de même toute réprimande rend meilleur et plus craintif un homme religieux, tandis qu'elle trouble l'homme irréligieux et pervers, et le pousse encore davantage au mal. Id., *ibid.*

La vérité paraît amère et désagréable aux sots et le mensonge leur paraît doux et agréable : il n'est pas étonnant que la vue des objets fatigue ceux qui ont mal aux yeux, et que les ténèbres qui les empêchent de voir, leur soient chères et ne leur paraissent nullement désagréables. Quintilien.

Plus souvent on avertit, plus rarement on châtie.

La sévérité continuelle perd l'autorité.

Chez les vrais amis, il n'y a rien de plus agréable que la vérité.

Il n'y a rien de plus doux à un ami que les avertissements de son ami.

Celui qui ignore qu'il pèche, ne veut pas qu'on le corrige.

Toute observation, toute réprimande ne doit rien avoir d'injurieux. Cicéron, *Lélius.*

Que jamais la colère ne dicte vos arrêts : il est impossible que

celui qui monte avec elle sur un tribunal, pour juger les coupables, sache tenir un juste milieu entre le trop et le trop peu. Id., *des Devoirs,* liv. I, c. xxv.

On se trouve quelquefois dans l'indispensable nécessité de faire des reproches sévères : il s'agit alors de hausser le ton, et d'employer les expressions les plus significatives ; mais que dans ce moment même il paraisse que ce n'est pas la colère qui nous fait parler. Au reste, ce sont des remèdes violents dont il ne faut que rarement user, et lorsqu'on ne peut pas faire autrement. Il faut même ne s'en servir jamais, s'il est possible de corriger par d'autres moyens. Mais s'il faut y venir malgré soi, on doit commencer par s'interdire la colère : elle ôte la réflexion, et avec elle on ne peut rien faire de bien. Id., *ibid.,* liv. I, c. xxxviii.

De même que les médecins coupent souvent un membre gangrené et l'extirpent entièrement de peur qu'il ne communique la contagion à une autre partie du corps et qu'il ne la corrompe ; ainsi il est nécessaire, si nous voulons sauver la république, de bannir complètement de la ville les hommes les plus corrompus, de peur que celui qui est corrompu ne porte atteinte à celui qui est sain, et que le profane ne souille celui qui est fidèle. Id.

Réflexions de l'auteur.

De même que quand un chirurgien passe le fer et le feu sur une blessure, il prend grand soin d'agir avec habileté de peur d'augmenter les souffrances du malade par sa maladresse ; de même celui qui emploie le fer du reproche ou de la réprimande envers son subordonné ou envers son frère, doit prendre les mêmes précautions, de peur d'augmenter par son ignorance l'amertume de la correction déjà assez rigoureuse par elle-même.

I *Petr.* v, 2 : « Paissez, dit-il, le troupeau qui vous est confié, veillant sur lui, le traitant avec douceur et non avec aigreur, non forcément, mais par une affection volontaire et selon Dieu. » Ces paroles ne nous interdisent pas de châtier les rebelles et les méchants par des peines et des censures légitimes ; mais cependant elles avertissent les supérieurs ecclésiastiques que de même que les médecins ont coutume de traiter d'abord les blessures par

une médication douce, et que, si elle ne suffit pas, ils emploient alors des remèdes mordants et amers ; ainsi les médecins des âmes, etc... Prenez pour exemple saint Paul qui, dans ses lettres aux Corinthiens, se fait remarquer comme un maître d'éloquence habile dans l'un et l'autre genre. D'abord il les avertit avec douceur, ensuite il leur avoue que, s'ils ne viennent à résipiscence, il sévira avec rigueur.

*Prov.* XIII, 18 : « Celui qui abandonne la discipline tombera dans l'indigence et l'ignominie : mais celui qui reçoit de bon cœur les réprimandes sera élevé en gloire. » *Ibid.* XV, 12 : « L'homme corrompu n'aime point celui qui le reprend, et il ne va point trouver les sages. » Et encore, *Ibid.*, 10 : « L'instruction paraît mauvaise à celui qui abandonne la voie de la vie ; cependant celui qui hait les réprimandes mourra. »

Ces paroles de Salomon nous montrent combien la réprimande est salutaire, lorsque nous reprenons ou que nous avertissons un homme de bien, *Prov.* XXV, 12 : « La réprimande faite au sage et à l'oreille obéissante est comme un pendant d'oreille d'or avec une perle brillante. » Mais où trouverons-nous quelqu'un qui soit reconnaissant des réprimandes qu'on lui fait, qui reconnaisse sa faute, qui ne soit pas porté à se fâcher, qui ne donne pas mille prétextes pour excuser sa faute ou pour rester dans son péché? C'est pourquoi disons au Seigneur avec le Prophète, *Ps.* CXL : « Ne souffrez point que mon cœur se laisse aller à des paroles de malice, qui ne tendent qu'à chercher des excuses à mes péchés. » Pour ne pas aller plus loin, c'est là ce qui fit la différence entre le péché de David et celui de Saül ; parce que Saül d'un côté ne reconnut pas son péché quand il dit à Samuel, I *Reg.* XV, 13 : « Soyez béni du Seigneur : j'ai accompli la parole du Seigneur ; » et que de l'autre il l'excusa sous prétexte de servir la religion. David, au contraire, aussitôt qu'il fut averti du crime qu'il avait commis, prononça cette parole salutaire de confession et de pénitence, II *Reg.* XII, 13 : « J'ai péché contre le Seigneur. »

L'utilité de la réprimande est démontrée par ces paroles, *Prov.* XXVIII, 23 : « Celui qui reprend un homme de ses défauts trou-

vera grâce ensuite auprès de lui, plutôt que celui qui le trompe par des paroles flatteuses. » Mais c'est une marque de réprobation de ne pas vouloir supporter les réprimandes. Car Salomon dit. *Prov.* XXIX, 1 : « L'homme qui méprise avec endurcissement celui qui le reprend, tombera tout d'un coup par une chute mortelle et il ne guérira jamais. Ces autres paroles nous font connaître l'utilité de la réprimande et nous montrent que nous devons la supporter, *Ibid.*, 15 : « La verge et la correction donnent la sagesse : mais l'enfant qui est abandonné à sa volonté couvrira sa mère de confusion. »

*Eccli.* VIII, 13 : « N'allumez point les charbons des pécheurs en les reprenant, de peur que le feu de leurs péchés ne vous consume par ses flammes. » C'est aussi ce que dit le Sauveur, *Matth.* VII, 6 : « Ne donnez point aux chiens ce qui est saint, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se tournant contre vous ils ne vous déchirent. » Car cette sentence de Salluste est vraie : C'est une très-grande folie de faire de vains efforts et de ne recueillir que de la haine comme fruit de son travail. Mais, direz-vous, les prophètes l'on fait. Oui, mais ils ont ramené beaucoup d'hommes à une vie meilleure; ils ont rendu inexcusable la conduite des méchants, et ils ont vengé Dieu de toutes les accusations humaines : donc ils n'ont pas travaillé en vain.

*Eccli.* X, 28 : « L'homme prudent et bien instruit ne murmurera point quand il sera repris; mais l'imprudent ne pourra souffrir qu'on le reprenne et ne sera point en honneur. » C'est aussi à cela que se rapportent ces paroles, *Prov.* IX, 8, 9 : « Reprenez le sage et il vous aimera; instruisez le juste et il recevra vos paroles avec empressement. »

Celui qui est coupable du même crime qu'il reproche à un autre n'est pas digne de faire une réprimande; car on peut lui dire avec raison, *Luc.* IV, 23 : « Médecin, guérissez-vous vous-même. » Ainsi, lorsque Judas, qui ordonnait de faire brûler sa bru, reconnut qu'il était coupable du même crime qu'elle, non-seulement il la renvoya absoute, mais il déclara qu'elle était meilleure que lui.

« Si un étranger habite dans votre pays, dit le Seigneur au livre du Lévitique, XIX, 33 et 34, et demeure au milieu de vous, ne lui faites aucun reproche : mais qu'il soit parmi vous comme s'il était né dans votre pays; et aimez-le comme vous-même : car vous avez été aussi vous-mêmes étrangers dans l'Egypte. » O précepte admirable de charité! O institution digne des lois divines! A première vue, ce texte nous indique tant de bonté, qu'il attire à lui le lecteur pieux. Mais cependant sous ce titre d'étranger, je n'entends pas seulement celui qui va d'un pays dans l'autre, mais j'y comprends surtout ce jeune homme qui, ayant quitté la maison de son père, est parti pour un pays éloigné. Il est déjà comme un étranger, il est séparé de l'assemblée des saints; si donc il veut revenir, ne lui faisons pas de reproches, mais qu'il soit comme l'un d'entre nous; aimons-le, afin qu'étant consolé par notre bonté, il fasse chaque jour des progrès dans le bien.

*Jos.* VII, 19 : « Mon fils, dit Josué à Achan, rendez gloire à Dieu et confessez votre faute. » Il appelle celui qui avait péché *mon fils*, parce que quand nous voulons corriger quelqu'un en le punissant, nous devons le punir non comme un ennemi, mais comme un ami, guidés en cela non par la passion de la vengeance, mais par le zèle de la justice. C'est pourquoi l'on dit que saint Grégoire recommandait à tous les supérieurs ecclésiastiques d'avoir la langue douce et la main sévère en corrigeant les fautes de leurs subordonnés; c'est aussi ce que nous voyons dans l'exemple précédent.

Bien que la prudence soit nécessaire dans tous les actes de vertu, elle l'est surtout quand on reprend les défauts des autres. C'est pourquoi Isboseth a été à juste titre taxé d'imprudence en faisant des reproches à Abner, général de son armée : en effet, c'est pour cela qu'il perdit son royaume. Mais David fut plus prudent, en différant pour Joab le châtiment qui lui était dû, et en le remettant à un temps plus opportun.

## XLI.

### Envie.

Quand les élus font des progrès dans le bien, les méchants sont transportés de fureur et d'envie, et ils persécutent avec rage ceux dont ils ne veulent pas imiter les bonnes actions. S. GRÉGOIRE, *Morales*.

Je ne regarde pas comme honorable pour moi une chose où je sais que mes frères perdront leur honneur. Id., *ibid.*

Quoique l'influence de l'antique ennemi s'introduise dans le cœur humain à chaque faute qui se commet; c'est cependant par ce péché, c'est-à-dire par l'envie, que le serpent nous enlace de tous ses replis et qu'il vomit tout son venin pour imprimer en nous sa malice. Id., *ibid.*

Quand il voit l'hypocrite prospérer, le juste s'attache avec d'autant plus de force aux choses du ciel, sachant que les biens éternels ne manquent jamais à celui qui a de bons désirs, et que les biens temporels ne sont pas refusés aux cœurs pervers; et il méprise d'autant plus ces derniers qu'il les voit accordés abondamment même aux méchants. Id., *ibid.*, liv. XIII, c. XIX.

Que Dieu chasse du cœur non-seulement des chrétiens, mais de tout le monde la peste de l'envie. Car l'envie est un vice diabolique, dont le diable est seul coupable et coupable sans pouvoir en être purifié. Car on ne dit pas que le diable vous damne, quand vous avez commis un adultère, ou un vol, quand vous avez enlevé la métairie d'autrui, mais c'est quand vous avez fait tomber un homme qui était dans la bonne voie; car alors vous lui avez porté envie. S. AUGUSTIN, *de la Doctrine chrétienne*.

C'est l'envie qui a attaché Jésus-Christ en croix. Par conséquent celui qui porte envie à son frère, crucifie Jésus-Christ. Id., *ibid.*

Grand est l'homme qui triomphe de l'envie par l'humilité. Id., *ibid.*

L'envie est fille de l'orgueil; car cette mère, qu'on appelle l'orgueil, ne sait pas être stérile : là où elle est, elle enfante sur-le-champ. Etouffez la mère, et il n'y aura point de fille. Id., *des Paroles du Seigneur*.

L'envie est une haine du bonheur d'autrui; vis-à-vis des supérieurs, parce qu'on ne les égale pas; vis-à-vis des inférieurs, parce qu'on craint qu'ils ne vous égalent; vis-à-vis des égaux, parce qu'ils vous égalent. Voilà pourquoi Caïn porte envie au bonheur de son frère Abel, Rachel à la fécondité de Lia, Saül au bonheur de David. C'est l'envie qui a amené la chute du monde et la mort de Jésus-Christ. Id., *Sermons.*

L'envie est un mal contagieux et qui en entraîne beaucoup d'autres : elle est le principe de tous les vices, la source de tous les désordres, la racine de tous les péchés, l'origine de toutes les fautes : de là en nous naissent les inimitiés, de là viennent les vengeances. La jalousie rend plus vive la convoitise de l'avare; elle empêche qu'on ne soit content de sa fortune, quand on la voit inférieure à celle d'un autre; l'envie excite l'ardeur de l'ambition en lui montrant une élévation supérieure à la sienne. C'est là ce qui brise le lien de la paix du Seigneur, c'est là ce qui porte atteinte à la charité qui change les hommes en frères, c'est là ce qui altère la vérité, détruit l'unité, engendre des hérésies et des schismes; c'est là ce qui fait médire des prêtres, rabaisser le mérite des évêques, parce qu'on se plaint, ou de n'avoir pas été élevé à l'épiscopat, ou qu'on dédaigne d'obéir au concurrent par qui on a été vaincu. S. Cyprien, *Sermon sur l'Envie.*

Quelle est cette lèpre de l'âme, quel est ce poison de la pensée, quelle est cette rouille du cœur qui nous fait jalouser la vertu ou la prospérité d'un autre homme, c'est-à-dire haïr en lui ce qu'il tient de son propre mérite ou de la bonté de Dieu, qui change en un malheur pour nous le bonheur d'autrui, qui nous fait une souffrance cruelle du succès des grands, et d'une gloire étrangère un supplice personnel; qui ouvre notre cœur à de véritables tortures, qui livre notre âme et notre corps à des bourreaux qui nous déchirent intérieurement, et qui enfonce jusque dans les plus intimes profondeurs de notre cœur les pointes les plus acérées de la douleur. Vos ennemis ont sans doute à redouter vos embûches, vos attaques et votre haine; mais, néanmoins, vous êtes un ennemi plus dangereux pour vous-mêmes que pour eux. Ceux que vous poursuivez par envie peuvent vous fuir et vous

éviter, mais vous ne pouvez vous fuir vous-même; partout où vous êtes, vous vous trouvez en présence de votre ennemi; constamment vous le portez avec vous; ce qui doit vous perdre est au dedans de vous-même; vous êtes attaché et lié à cette cause de perdition par des nœuds indissolubles; le sentiment d'envie qui s'est emparé de vous, vous tient captif, sans que rien vous console dans votre malheur. Aucun aliment n'est savoureux, aucune boisson n'est agréable pour les tristes victimes de l'envie : elles sont condamnées à soupirer, à gémir et à souffrir sans cesse. Et comme l'envie est un mal qui ne guérit pas, jour et nuit, sans relâche aucune, le cœur de l'envieux est déchiré par de renaissantes tortures. Les autres maux ont un terme; quand une passion a atteint son coupable but, la souffrance du désir cesse pour elle, quand le crime est consommé. Ainsi le feu de l'adultère s'éteint quand il a assouvi sa brutalité; la fureur du brigand s'arrête quand il a tué sa victime; le voleur, une fois son vol commis, est satisfait; l'escroc qui a réussi à tromper une dupe ne veut rien de plus. Mais la jalousie est un feu qui ne s'éteint pas, c'est une passion qui dure toujours, et qui toujours porte au mal; et plus celui qui est un objet d'envie élève haut sa fortune, plus l'envieux sent le feu qui le dévore redoubler d'activité et se développer dans les larges proportions d'un incendie. Alors son visage est menaçant, son aspect farouche, son teint pâle, ses lèvres frémissantes; il grince les dents, parle avec véhémence, injurie sans mesure; sa main est prête d'avance pour la violence et pour le meurtre, et alors même qu'elle n'a point de glaive, elle est armée par la fureur de la haine.

Le démon a de l'envie, il est vrai, mais c'est contre l'homme, et non contre aucun démon; pour vous, c'est contre les hommes que vous avez de l'envie, quoique vous soyez homme vous-même; comment donc pourrez-vous obtenir votre pardon? Pierre de Ravenne.

Le visage de l'envieux est menaçant, son aspect est farouche, son teint pâle, ses lèvres sont frémissantes; il grince les dents, parle avec véhémence, injurie sans mesure; sa main est prête d'avance pour la violence et pour le meurtre. Selon la parole du

poète : « La pâleur est sur son visage, et la maigreur se fait voir dans tout son corps. » Son visage respire la laideur; ses dents sont hideuses de négligence, son cœur distille le fiel et sa langue est pleine de venin. Point de rires, etc. Id.

L'envie est un ennemi intérieur qui n'ébranle pas les murs de la chair et qui ne brise pas la barrière des membres, mais qui bat en brèche la citadelle du cœur. Avant même que nos entrailles le sentent, elle prend en voleur la souveraine du corps, c'est-à-dire l'âme, et l'amène tout enchaînée. Si donc nous voulons mériter la gloire céleste et habiter la demeure du Père éternel, que notre foi vigilante chasse et mette en fuite les noires embûches de l'envie; car, de même que la charité nous unit à Dieu, de même l'envie nous sépare de lui. Orgueil de la jalousie, une vaste maison ne peut-elle renfermer deux frères? Et qu'y a-t-il d'étonnant, mes frères? L'envie a fait, oui elle a fait que toute la largeur du monde est trop étroite pour deux frères. Car c'est elle qui a fait mourir le jeune frère de Caïn; c'est elle qui a rendu seul celui que la loi de la nature avait créé le premier. Id., *Sermon 3 sur l'Enfant prodigue.*

Le frère de l'enfant prodigue a regardé comme un malheur de voir revenir un cohéritier. Or quand est-ce qu'un envieux n'est pas avare? quand est-ce qu'il ne croit pas avoir perdu tout ce qu'un autre peut posséder? Id., *de l'Enfant prodigue.*

Combien d'hommes, à cette époque, qui croient par envie que le bien d'autrui est un malheur pour eux! Qui se contente de son bonheur, de manière à vouloir qu'un autre aussi soit heureux? C'est maintenant chez le plus grand nombre un mal tout nouveau et ineffable; et c'est peu pour quelqu'un d'être lui-même heureux, si, de son côté, son voisin n'est pas malheureux. SALVIEN, *Contre les Nations.*

Pour l'envieux, le bonheur des autres est un malheur, et leur malheur lui est une félicité : il s'attriste de la joie d'autrui et se réjouit de sa tristesse ; il mesure sa richesse d'après la pauvreté des autres, et sa pauvreté sur leurs richesses. Enfin, il fait tous ses efforts pour couvrir du nuage de la calomnie la sérénité de la réputation d'autrui. ALAIN.

Quel monstre plus horrible que l'envie? quel mal plus dangereux? quelle faute plus coupable? quel châtiment plus vengeur? Elle est un abîme d'erreurs et d'aveuglement, un enfer pour l'âme de l'homme, un foyer de discordes, une source de corruption. Que sont les mouvements de l'envie, sinon des ennemis de la tranquillité de l'homme, les satellites des tentations du monde, des ennemis vigilants d'une âme qui travaille, et les sentinelles du bonheur d'autrui? Id.

Si l'on veut proscrire du trésor de son âme la rouille de la jalousie et la lèpre de l'envie, il faut trouver un sujet de douleur dans la douleur des autres, et s'affliger avec eux; faire sa joie de la joie des autres, et se réjouir avec eux; peser ses richesses avec les richesses des autres, et pleurer sa pauvreté en face de la pauvreté des autres. Id.

Celui qui se réjouit du bien d'autrui est d'accord avec les saints; celui au contraire qui y porte envie ressemble aux démons. A vrai dire, j'espère plus dans le salut de celui qui a fait peu de bien, que dans le salut de celui qui, tout en faisant beaucoup, porte envie aux autres. S. Anselme.

Quand une colonne est droite, la charge qu'on lui impose ne sert qu'à la consolider davantage; mais si elle penche un peu, non-seulement elle ne se consolide pas, mais même elle penche de plus en plus; de même le cœur de l'homme, s'il est droit, s'affermit de plus en plus en voyant les œuvres d'un juste et en entendant la doctrine de sa sagesse; si, au contraire, son cœur est mauvais, non-seulement il ne s'affermit pas, mais il est poussé de plus en plus à l'envie, et se pervertit davantage. S. Clément d'Alexandrie.

Le scythe Anacharsis étant interrogé pourquoi les hommes s'attristaient de temps en temps, répondit: « C'est parce qu'ils ne peuvent pas plus supporter le bien des autres que leurs propres maux. Anacharsis.

Bion de Borysthène voyant quelqu'un avec un visage triste et qui passait pour être envieux, lui dit: « Je ne sais s'il vous est arrivé quelque mal, ou s'il est arrivé quelque bien à autrui. » Bion.

Socrate a dit que l'envie était la scie de l'âme.

L'envie s'attaque à la grandeur, de même que les vents soufflent sur les lieux élevés. OVIDE.

Il n'y a pas de bonheur, si modeste qu'il soit, qui puisse échapper aux dents de l'envie. Voilà pourquoi quelqu'un étant interrogé comment il se faisait qu'il n'avait pas d'envieux, répondit : « Cela se fera si vous n'avez pas de grandes richesses, ou si vous n'avez rien fait d'heureux ; car le malheur seul n'excite pas l'envie. » VALÈRE MAXIME, liv. IV.

L'envie que l'on s'est attirée par sa vertu n'est plus de l'envie, c'est de la gloire. CICÉRON, *Catilinaires.*

L'habitude des hommes est de ne pas vouloir que le même individu excelle dans plusieurs choses. Id., *des Orateurs illustres.*

L'état d'une vertu exposée aux regards de tous est plus dur que celui d'une vertu qui n'est pas connue. BRUTUS, *à Cicéron.*

Que dirai-je de ceci, que la renommée est toujours refusée aux vivants, et que rarement un lecteur aime les ouvrages de son époque. Telle est, Régulus, l'habitude de l'envie, que toujours elle préfère les mœurs d'autrefois à celles d'aujourd'hui.

### Réflexions de l'auteur.

« Les disciples de Jean vinrent le trouver et lui dirent : Maître, celui à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui. Jean leur répondit : Celui qui a l'Epouse est l'Epoux ; mais pour l'ami de l'Epoux, qui est présent et qui 'écoute, toute sa joie est d'entendre la voix de l'Epoux ; et voilà ce qui fait que ma joie est parfaite. » *Joan.* III, 26, 27, 29. Le sens est : De même que l'ami de l'époux qui prend une épouse se réjouit du mariage de son ami et du grand amour de l'épouse pour lui, de même, moi aussi, je conçois une grande joie quand les hommes dont se compose l'Eglise, cette épouse du Christ, accourent vers lui. Les paroles suivantes de l'Apôtre insinuent la même chose : « Que ce soit par occasion ou par un vrai zèle que Jésus-Christ soit annoncé, je m'en réjouis et je m'en réjouirai toujours. » *Philipp.* I, 18. Josué reçut à peu près la même réponse de Moïse, quand Heldan et Meldad prophétisaient dans le camp.

Voyez l'endroit. Nous devons donc avoir les mêmes dispositions et les mêmes intentions quand les soins et le zèle des autres convertissent les hommes à Jésus-Christ, et ne pas nous laisser pour cela brûler des feux de l'envie, ce qui, hélas! arrive à un grand nombre.

Il n'y a point de lumière sans ombre, ni de bonheur sans inquiétude. De là cette parole : Le génie de Scipion l'Africain lui acquit de la force et de la vertu; sa vertu lui fit avoir de la gloire, et sa gloire lui donna des envieux. Après avoir vaincu Annibal, l'ennemi acharné du peuple romain, avoir soumis l'Afrique au peuple romain, et triomphé d'Antiochus, roi de Syrie et d'Asie, cependant, cédant à l'envie de ses ennemis, il s'exila volontairement.

« J'ai considéré aussi tous les travaux des hommes, et j'ai reconnu que leur industrie est exposée à l'envie des autres, et qu'ainsi cela même est une vanité et une inquiétude inutile. » *Eccle.* IV, 4. Car l'envie se répand partout comme un poison des plus pernicieux. Elle n'épargne même pas les liens les plus sacrés; car Romulus tua son frère Rémus, Caïn se rua contre Abel son frère; Rachel porta envie à sa sœur Lia, parce qu'elle était plus féconde qu'elle. De quelle envie ne voit-on pas que les frères de Joseph brûlèrent contre Joseph, leur frère innocent, non pas parce qu'il leur était supérieur, mais qu'il avait vu en songe qu'il serait au-dessus d'eux? Aussi résolurent-ils de le mettre à mort, ne craignant pas de souiller leurs mains du sang d'un frère, pour des songes qu'il avait eus. Mais ceci est peu de chose; ce qui est plus fort, c'est de voir Marie la prophétesse, et Aaron, le saint du Seigneur, porter envie à leur frère, le plus saint et le plus doux de tous les hommes, non pas pour des richesses magnifiques, mais à cause de l'excellence des dons divins qu'il avait reçus[1].

[1] Il y a dans ce dernier exemple, cité comme plus monstrueux que celui des frères de Joseph, une exagération que tout le monde voit facilement. Il est vrai que L. de Grenade a cherché à l'atténuer en donnant à Marie, à Aaron et à Moïse les magnifiques épithètes dont l'Ecriture se sert en parlant d'eux : toutefois, l'expression *sed hæc leviora* est de trop.

## XLII.

### Jugement téméraire.

Les insensés jugent autrui avec d'autant plus d'activité qu'ils s'ignorent plus complètement eux-mêmes. S. Grégoire, *Morales*.

Le propre de l'esprit humain est de soupçonner qu'on lui fait ce qu'il fait lui-même, Id., *ibid.*, XIV, I.

Que fait la paix dans ce pèlerinage de notre vie humaine? quand personne n'est encore exposé aux regards d'un autre, que personne ne voit le cœur de son prochain : que fait la paix? Elle ne porte pas de jugement sur les choses incertaines, elle n'affirme pas celles qui sont inconnues. Elle est plus portée à avoir bonne opinion sur un homme qu'à le soupçonner en mal. Elle se plaint beaucoup de s'être trompée, même quand elle a eu bonne opinion d'un méchant. C'est chose pernicieuse de voir quelqu'un juger en mal un homme qui est peut-être bon, sans savoir quel il est. Qu'ai-je à perdre, de croire qu'il est bon? Est-il incertain qu'il soit mauvais, il est permis d'y prendre garde dans la crainte que par hasard ce ne soit la vérité; mais on ne doit pas le condamner comme si c'était la vérité. Voilà ce qu'ordonne la paix : « cherchez la paix, dit-elle, et suivez-la. » S. Augustin, *sur le psaume* CXLVII.

Prenez garde d'observer curieusement la conduite d'autrui ou de la juger d'une manière téméraire; et quand bien même vous y surprendriez quelque mauvaise action; ne la jugez pas ainsi, mais excusez-en l'intention, sinon l'action : croyez qu'il y a eu ignorance, surprise ou faiblesse. Si la certitude du fait vous refuse absolument toute manière de l'excuser, tâchez néanmoins de vous convaincre vous-même, et dites-vous alors : La tentation a été forte; qu'aurait-elle fait de moi, si elle avait reçu un tel pouvoir sur moi. S. Bernard, *Cantique des cantiques*.

Si celui qui est du cloître surprend celui qui est au milieu du peuple à se conduire quelquefois avec moins de discrétion qu'il ne faut, par exemple dans ses paroles, dans son manger, dans son sommeil, dans son rire, dans sa colère, dans son jugement, qu'il

ne se lève pas pour le juger, mais qu'il se souvienne de ce qui est écrit : « Un homme qui vous fait du mal vaut mieux qu'une femme qui vous fait du bien. » *Eccli.* XLII, 14. Car il est vrai qu'en veillant sur votre garde vous faites le bien, mais celui qui aide à beaucoup de monde, fait mieux et plus utilement. Que si l'on ne peut remplir toutes ses obligations sans quelque injustice, c'est-à-dire sans quelque inégalité dans sa vie et sa conduite, souvenez-vous que « la charité couvre la multitude des péchés. » I *Petr.* IV, 8. Id.

« Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » *Matth.* VII, 1. Le feu est ce qu'il y a de plus opposé à l'eau, de même aussi juger est ce qu'il y a de plus opposé à celui qui désire faire pénitence. Quand bien même vous verriez quelqu'un pécher au moment même de la mort, vous ne devez pas même oser le condamner. Car les jugements de Dieu sont inconnus à l'homme. S. JEAN CLIMAQUE, 10e *degré.*

Ceux qui sont trop prompts et trop attentifs à juger les fautes du prochain, souffrent de cette habitude parce qu'ils n'ont pas encore commencé à avoir un souvenir fixe et précis de leurs propres péchés et à s'en occuper. Si quelqu'un, en effet, écartant le voile de son amour pour lui, vient à examiner avec soin ses péchés, il ne s'occupera plus d'aucune autre chose pendant cette vie, calculant en lui-même que le temps ne pourrait lui suffire pour pleurer sur lui, quand bien même il vivrait cent ans et verrait tout le fleuve du Jourdain changé en larmes couler de ses yeux. Je remarque son deuil, et je ne trouve en lui aucune trace de détraction ou de blâme. Ou bien les démons nous pressent de pécher, ou bien quand nous ne péchons pas, ils nous font juger ceux qui pèchent, afin de nous faire tomber par cette seconde faute dans la première. Id.

Juger est un vol inconsidéré fait à la majesté divine; mais condamner, c'est la mort de notre âme. De même que l'orgueil, à lui seul, sans aucun autre vice qui l'accompagne, peut perdre celui qui en est possédé : de même le vice de porter des jugements, fût-il seul en nous, pourra certainement nous perdre. Le Pharisien dont parle l'Evangile n'a-t-il pas été condamné pour

cela seul ? Quelqu'un qui cueille comme il faut du raisin et qui ne veut manger que des grappes mûres, se gardera bien d'en jamais cueillir qui soient vertes encore. Or, un homme, à l'âme bienveillante et prudente, notera avec beaucoup de soin tout ce qu'il verra de vertus chez les autres, tandis que l'insensé n'y cherchera que des défauts et des sujets de discordes. Id.

Quand vous verriez de vos propres yeux quelqu'un commettre une faute, ne condamnez pas et ne vous fiez pas à eux ; car bien souvent aussi ils se trompent eux-mêmes. Id.

Celui qui est bon soupçonne difficilement un autre de perversité : de même celui qui est mauvais croit difficilement à la bonté d'un autre. S. Jean Chrysostome.

Tout homme juge son prochain d'après lui : un débauché ne croit à la chasteté de personne ; un homme chaste croit difficilement à un débauché. Un orgueilleux ne croit à l'humilité de personne ; et un homme humble ne pense pas qu'il y ait d'orgueilleux.

Esope disait que chacun de nous portait avec lui deux besaces : une par-devant où l'on mettait les défauts d'autrui, et une par-derrière où se trouvaient les nôtres.

Selon que l'on est homme de bien, on croit de même difficilement que les autres soient pervers. Cicéron, *à son frère*.

### Réflexions de l'auteur.

Que c'est avec peine que les méchants accordent aux autres les vertus dont ils manquent eux-mêmes ! C'est ainsi que les courtisans d'Ammon, roi des Ammonites, ne purent jamais se persuader que c'était dans de bonnes et bienveillantes intentions que David avait envoyé des ambassadeurs pour le visiter et le consoler. Trompés par cette fausse croyance, ils outragèrent les envoyés de David, ce qui fut la perte et la ruine de leur pays.

## XLIII.

### Prudence, imprudence.

Bien souvent la force se perd quand on l'emploie sans discrétion, tandis qu'au contraire on la conserve beaucoup mieux en la laissant reposer de temps en temps avec discrétion. S. Grégoire, *Morales*.

L'âme, avant tout commencement d'action, doit avec prudence méditer tous les obstacles, afin qu'y pensant sans cesse et sans cesse munie contre eux du bouclier de la patience, elle regarde comme un gain quoi que ce soit qui puisse lui arriver. Id., *ibid.*

Les gens faibles, en ne sachant pas prévoir les maux à venir, en sont d'autant plus affectés qu'ils ont à les souffrir d'une manière plus inopinée. Pour les gens prévoyants, au contraire, l'adversité ne vient jamais à l'improviste. Or on sent beaucoup plus le malheur quand on s'est laissé enorgueillir par la prospérité. Id., *ibid.*, XIII, VIII.

Voici une belle comparaison : Quelqu'un étant tombé dans un puits, et l'eau commençant à l'étouffer, un autre homme s'approcha, et tout étonné à cette vue, lui dit : Comment donc êtes-vous tombé ici? C'est bon, reprit le noyé, pensez plutôt, je vous prie, à la manière de m'en tirer, et non pas à la façon dont j'y suis tombé. S. Augustin, *Lettres à saint Jérôme.*

La paix des familles, la concorde et la justice que Dieu a réglées parmi ceux qui doivent vivre ensemble, consistent en ceci : ceux qui ont le plus de raison sont ceux qui doivent avoir le plus de pouvoir. Id., *Livre des Sentences.*

Partout où il y aura de la prévoyance, tout obstacle sera nul, mais là où la prévoyance aura été négligée, tout se posera en obstacle et sera maître.

Celui-là vit avec justice et sainteté qui juge les choses à leur juste valeur. Il a en lui une charité réglée qui l'empêche d'aimer ce qu'il ne lui faut pas aimer, ou de ne pas aimer ce qu'il lui faut aimer, ou de trop aimer ce qu'il lui faut moins aimer, ou de moins aimer ce qu'il doit aimer davantage. Id., *de la Doctrine chrétienne.*

La prudence sans la bonté est de la malice ; et la simplicité sans la raison s'appelle de la folie. S. Jérôme, *sur Osée*.

La prudence est comme la modératrice et la conductrice des vertus : c'est elle qui règle les passions et qui enseigne les bonnes mœurs. Otez-la, et la vertu sera un vice. S. Bernard, *sur le Cantique*.

La vertu de prudence est inerte sans l'ardeur de la charité ; et l'ardeur de la charité sans le mélange de la prudence entraîne trop loin. Id., *ibid*.

Plût au ciel que vous eussiez du goût, de l'intelligence et de la prévoyance : du goût pour les choses de Dieu, de l'intelligence pour les choses du monde, de la prévoyance pour les tourments de l'enfer. Vous auriez alors de l'horreur pour ceux-ci, de l'affection pour le ciel et du mépris pour le monde. Id., *Lettres*.

On doit éviter l'écueil où un autre a échoué. Les animaux eux-mêmes savent fuir celui qu'ils reconnaissent leur avoir fait du mal, et ils ne reprennent pas les sentiers où ils sont tombés dans un piége. Un oiseau qui a été pris s'éloigne des lacs où se trouve de la glu, et il ne tombera pas dans le filet qui lui est devenu suspect. S. Isidore, *Lettres*, liv. IV.

On ne doit chercher ni de voix chez les poissons, ni de vertu chez les hommes ignorants et imprudents. Sextus.

Il est plus sûr de détendre des cordes que de les tendre avec trop de vigueur. Car l'action de tendre celles qui sont détendues, leur donne de la force, si l'ouvrier est habile : mais viennent-elles une fois à se rompre, aucune industrie ne peut les réparer. Or, faire attention à cela est de la prudence. S. Jean Chrysostome.

Ceux en qui le sens de l'odorat est très-fin, ne peuvent passer sans s'en apercevoir à côté de quelqu'un qui porte secrètement des parfums ; de même une âme très-pure, quand d'autres âmes restent sans le sentir, reconnaît d'ordinaire, si elle se trouve dans les autres, la suavité du parfum qu'elle a reçu de Dieu, ou l'infection dont ce même Dieu l'a délivrée d'une manière si parfaite. S. Jean Climaque, 26e *degré*.

Seul, le sage est libre et roi, bien que son corps ait une multitude de maîtres. Philon.

Solon disait que la prudence l'emportait autant sur les autres vertus que la vue l'emporte sur les autres sens.

Ce ne sont pas les hommes aux formes larges et carrées qui sont le plus en sûreté : mais ceux qui ont de la prudence triomphent partout. SOPHOCLE.

Au sage convient la prévoyance et non le repentir. EPICHARME.

Le temps est le maître de bien des choses.

C'est être sage non pas de voir ce qui est actuellement devant les pieds, mais de prévoir même ce qui doit arriver. TÉRENCE.

Diogène disait à quelqu'un qu'il y avait des hommes qui, quoique parlant bien et disant des choses spirituelles, ne s'écoutaient pas eux-mêmes : semblables en cela à des lyres qui, bien qu'elles rendent des sons harmonieux, n'éprouvent cependant rien. DIOGÈNE.

Estimez comme une grande science celle au moyen de laquelle on peut supporter une grande ignorance. PYTHAGORE.

Souvenez-vous d'éviter ceux qui sont dissimulés et qui ne disent pas leur pensée. CATON.

Là où un fleuve est tranquille, peut-être se cache un abîme. Id.

Puisque vous êtes téméraire, et que vous ne gérez pas vos affaires avec la raison, n'allez pas dire que la fortune qui n'existe pas, est aveugle.

Le plus sage des hommes n'est pas sage à tous les moments.

Il est honteux de penser que tous les animaux, excepté l'homme, connaissent ce qui leur est salutaire. PLINE.

Dès que vous aurez laissé aller la fortune, c'est en vain que vous l'implorerez dans sa fuite. SALLUSTE.

Faire attention à telle ou telle chose est de la prudence. ARISTOTE.

C'est chose difficile de regarder beaucoup d'objets à la fois.

Avoir de l'audace n'est pas d'un sage.

Etre dépourvu de sens à l'occasion est le comble de la sagesse.

Il est d'un homme prudent de dissimuler beaucoup de choses.

Faire une faute deux fois n'est pas d'un homme prudent.

Le passé nous force à tenir compte de l'avenir.

Les armes servent de peu de chose au dehors, s'il n'y a point de prudence en dedans.

C'est le propre du sage de ne s'étonner de rien ce ce qui arrive, et de croire tout possible avant l'événement. CICÉRON, *Lettres*.

Il ne peut y avoir de suc qui dure longtemps dans ce qui est parvenu trop vite à la maturité. Id., *de l'Orateur*, liv. II.

Il n'est rien de plus honteux que de faire dépendre la vie des sages des paroles des insensés. Id., *des Fins*, II.

On ne doit point compter au nombre des grands hommes celui qui dépend des fautes et des erreurs d'une foule ignorante. Id., *des Devoirs*, II.

Il y a dans la vie beaucoup d'inconvénients que les sages diminuent par la compensation des avantages : mais les insensés ne peuvent ni éviter ceux qui arrivent, ni supporter ceux qui sont déjà venus. Id., *de la Nature des dieux*, III.

La prudence est la science des choses désirables. Id., *des Devoirs*, liv. I.

C'est une philosophie qui se contente de peu de juges, fuit à dessein la multitude, et lui est même suspecte et odieuse. Id., *Tusculanes*, II.

De même que les actions de l'âme sont beaucoup plus grandes que celles du corps; de même les choses que font notre esprit et notre raison, sont bien plus importantes que celles où nos forces seules agissent. Id., *des Devoirs*, II.

### Réflexions de l'auteur.

Il y a certains vices qui se rapprochent beaucoup des vertus; et si l'on n'y fait pas attention, ils se glissent facilement dans l'âme, sans que l'on s'en aperçoive. Ainsi, la prudence est bien proche de l'astuce; la justice de la cruauté; le courage de la témérité; la libéralité de la prodigalité; la religion de la superstition; l'espérance de la présomption; la crainte de la pusillanimité; et ainsi des autres vertus qui, par une certaine affinité, ressemblent aux vices qui leur sont contraires, et entre lesquels elles se trouvent. Que chacun veille donc avec soin, s'il veut faire de grands progrès dans la vertu, de peur de tomber, sans s'en apercevoir, dans les vices qui s'en rapprochent quelquefois de si

près. Un prudent serviteur de Dieu doit donc pratiquer les vertus de manière à éviter l'astuce, la cruauté, la témérité, etc., quand il s'est adonné à la prudence, à la justice et au courage. Les vertus morales ont surtout besoin de cette modération, placées comme elles sont entre les deux extrêmes. C'est ainsi que l'humilité elle-même doit se garder de la négligence et de l'apathie, vices qui la touchent de près. L'homme humble, en effet, se connaissant lui-même, et ayant souvent éprouvé la faiblesse de ses forces, se défie entièrement de lui, puisque, après avoir aspiré tant de fois au faîte de la vertu, il n'a pu y parvenir; et alors il met si bien tout son espoir en Dieu qu'il y a danger que rejetant toute la charge sur lui, il ne se laisse à lui-même rien à faire. Il faut donc joindre à l'humilité la diligence et la vigilance, de peur ou que l'humilité sans la diligence ne tombe dans la torpeur, ou que sans l'humilité la diligence ne présume trop d'elle-même.

Il y a deux choses propres aux enfants, l'ignorance et la faiblesse. Deux choses aussi sont propres aux hommes faits, le jugement pour discerner, et la force pour supporter les fatigues. Il suit de là qu'on doit regarder comme des petits enfants ceux qui sont faibles et ignorants et comme des hommes forts et d'un âge avancé ceux qui ont au plus haut degré la prudence, la force et la patience, compagne de la force.

Il y a deux hommes en nous, l'homme intérieur et l'homme extérieur; l'un spirituel et l'autre charnel : et tous deux désirent ce qui leur convient, le premier, les choses spirituelles, et le second les choses de la chair. Aussi, selon moi, l'homme est-il semblable à un homme très-noble et très-saint, qui a pour épouse une femme mal née, toute remplie de mauvaises mœurs, et sans cesse en opposition avec les résolutions et les avis de son mari. C'est pourquoi si un homme est sage, il doit tout d'abord prendre la résolution de ne jamais acquiescer aux avis d'une semblable femme, et de regarder comme suspect tout ce qu'elle pourra lui suggérer.

Selon le philosophe Epictète, dans chaque chose, il y a deux anses par lesquelles on peut la prendre d'une façon ou d'une autre. Or les insensés, d'ordinaire, prennent celle qui leur offre

des désavantages; les sages, au contraire, celle qui leur ôte toute peine : c'est-à-dire que dans quelque chose que ce soit, surtout quand elle leur est contraire, ils considèrent ce qui favorise la paix, et ne les jette pas en dehors de leur état et de la tranquillité de leur âme.

Les anciens disaient que Janus avait deux têtes, de même presque toutes les choses ont, pour ainsi dire, deux aspects différents, l'un qui est l'endroit, l'autre qui est le revers de la médaille. Or les insensés ne font guère attention qu'à l'endroit, et par là même ils se trompent souvent; les sages, au contraire, regardent à la fois les deux faces. Car presque toutes les choses au fond cachent un but autre que celui qu'elles promettent tout d'abord : et le premier aspect trompe bien souvent. Aussi Salomon a-t-il dit avec raison : « Ne regardez point le vin lorsqu'il paraît clair, lorsque sa couleur brille dans le verre; il entre agréablement, mais il mord à la fin comme un serpent, et il répand son venin comme un basilic. » *Prov.* XXIII, 31, 32. Et ailleurs : Les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile : mais la fin en est amère comme l'absinthe et perçante comme une épée à deux tranchants. » *Prov.* V, 3, 4. C'est pourquoi l'homme sage fait-il bien plus attention à sa queue de scorpion qu'à son aspect flatteur.

De même que la dialectique a été principalement inventée pour empêcher d'être trompé dans la recherche de la vérité, et pour distinguer le vrai du vraisemblable (car beaucoup de mensonges revêtent l'apparence du vrai), de même la prudence doit nous tenir lieu de dialectique : c'est par elle que nous séparerons la véritable vertu de ce qui n'en est que l'apparence, afin que nous ne nous laissions pas, comme beaucoup, tromper par le vice.

Les sentiments naturels qui sont dans notre cœur nous ont été donnés par la prévoyance du Créateur comme des stimulants pour se procurer ce qui est nécessaire à la vie. Mais parce que ces sentiments ou affections sont aveugles et violents, le même Créateur nous a fait don de la raison pour les diriger : c'est elle qui les modère comme on modère des chevaux trop ardents à la

course. C'est donc de la même manière que le Saint-Esprit nous donne de saints désirs pour acquérir les biens spirituels et les vertus; désirs qui ont cependant besoin de la prudence comme d'un guide pour les régler et leur faire tenir compte de l'ordre, de la manière, des temps et des lieux. Aussi ne doit-on pas toujours s'y fier sans le conseil de ce guide. C'est pourquoi voyons-nous un grand nombre de serviteurs de Dieu entreprendre çà et là de grandes œuvres qui n'ont eu que des résultats malheureux : ce qui nous montre que le jugement de la prudence leur a manqué dans ces occasions. Salomon dit à ce sujet : « Ne levez point les yeux vers les richesses que vous ne pouvez avoir, parce qu'elles prendront des ailes comme l'aigle, et s'envoleront au ciel. » *Prov.* XXIII, 5.

La providence divine n'exclut pas les conseils de l'homme qui peuvent, eux aussi, procurer le salut. Là cependant où ils manquent, se présente à nous la protection de Dieu. C'est ce que nous voyons clairement dans le roi David qui, bien que sachant avec certitude de la divine Providence qu'il monterait sur le trône, n'en prît pas moins un très-grand soin de sa conservation et de sa vie. Aussi, soit par la fuite, soit par la prudence, comme quand il fit le fou chez le roi Achis, il put écarter tous les périls qui se dressaient contre lui. Mais quand l'industrie humaine ne pouvait lui prêter secours, alors la divine Providence lui venait en aide. En effet, par l'arrivée soudaine des Philistins, elle délivra Saül du siége que lui faisait subir David; et une autre fois, en remplissant le même Saül et ses satellites de l'esprit prophétique, elle délivra David d'une mort imminente. Aussi Philon a-t-il dit avec raison que le secours de Dieu ne venait jamais mieux en aide aux bons, que quand celui des hommes venait à manquer.

« Le bien amassé à la hâte diminuera : mais celui qui se recueille à la main et peu à peu, se multipliera. » *Prov.* XIII, 11. Ajoutez aussi qu'un autre inconvénient de cette hâte est celui-ci : « Celui qui va trop vite, tombera. » *Prov.* XIX, 2. En effet les pieds du corps et ceux de l'âme, glissent et trébuchent par suite d'une précipitation inconsidérée. C'est pourquoi c'est le propre

d'un homme sage de se hâter lentement, maxime que les anciens exprimaient sous la figure d'une ancre attachée à un dauphin.

« Celui qui est patient se gouverne avec une grande prudence; mais l'impatient signale sa folie. » *Prov.* XIV, 29. La patience est donc la véritable preuve de la prudence. La tempête montre l'habileté du pilote; les difficultés et l'adversité font voir la prudence. C'est ce que Salomon témoigne ailleurs en ces termes : « La science d'un homme se connaît par sa patience. » *Prov.* XIX, 11. Ce ne sont donc pas les discours pieux, les longues prières, les jeûnes et les aumônes (bien que ce soit là d'excellentes pratiques de vertus) qui montrent la perfection de la vertu et de la prudence, mais bien l'humble support de tous les maux. Puis, comme la patience accompagne la prudence, ainsi l'impatience suit la folie. De là ces paroles de Salomon : « L'impatient fera des actions de folie. » *Prov.* XIV, 17. Et en effet que peuvent la colère et une passion impatiente, sinon autre chose que la folie?

« Ne louez point un homme pour sa mine avantageuse, et ne le méprisez point, parce qu'il paraît peu de chose; l'abeille est petite parmi les animaux qui volent, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux. » *Eccli.* XI, 2, 3. C'est aussi ce que dit Jésus-Christ : « Ne jugez point sur les dehors, mais jugez selon l'équité. » *Joan.* VII, 24. A cela se rapporte aussi cette autre parole : « Ne blâmez personne avant de vous être bien informé, et quand vous l'aurez fait, reprenez-le avec équité. Ne répondez point avant d'avoir écouté, et n'interrompez point une personne au milieu de son discours. » *Eccli.* XI, 7, 8. Un devoir de la prudence se trouve aussi exprimé dans ce qui suit : « Ne disputez point des choses qui ne vous regardent pas, et ne vous asseyez pas pour juger avec les méchants. » 9. Un autre traduit : « Ne disputez pas sur ce qui ne vous importe en rien, et ne vous adjoignez point pour juge à l'assemblée des méchants. »

« La sagesse et le bon sens sont le fruit de la parfaite crainte de Dieu » *Eccli.* XXI, 13. D'où il suit qu'un jugement consommé et la sagesse, c'est-à-dire tout prévoir et juger comme il faut de toutes choses, sont le fruit d'une parfaite vertu. Car de même que le jugement distingue l'homme fait d'un enfant, de même la

prudence distingue l'homme parfait de l'imparfait. C'est aussi de la prudence « de ne point louer un homme avant qu'il parle ; car c'est à la parole qu'on éprouve un homme. » *Eccli.* XXXVII, 8. Quelle est ici cette épreuve? C'est sans doute de vouloir parler inconsidérément sur tout ce que l'on conçoit au premier aspect des choses. Car il en est beaucoup qui peuvent à peine s'empêcher de débiter sur-le-champ tout ce qu'ils sentent.

La vertu de la prudence est surtout nécessaire pour pouvoir sentir de loin les embûches et les ruses de nos ennemis. C'est elle dont l'Epoux fait l'éloge en parlant du nez de son Epouse : « Votre nez est comme la tour du Liban, qui regarde vers Damas. » *Cant.* VII, 6. Damas était la capitale du royaume de Syrie, toujours hostile à celui d'Israël. Or Salomon avait élevé, sur les confins du Liban, une tour très-haute pour se défendre des incursions de ce pays ennemi ; et du haut de cette tour, des éclaireurs pouvaient voir de loin et dénoncer toutes les ruses des ennemis. C'est donc à juste titre que la prudence est comparée à cette tour. Car, entre autres propriétés de la prudence, il y a surtout celle de sentir de loin la guerre, de découvrir tous les desseins de nos ennemis, de se prémunir contre eux, et d'employer le remède avant l'arrivée du mal, afin que, fortifiés par ces précautions, « nous ne soyons pas enveloppés de toutes parts par Satan, dont nous n'ignorons pas les desseins, » comme le dit l'Apôtre. II *Cor.* II, 11. Voilà pourquoi le nez de l'Eglise est comparé à cette tour très-haute ; car elle doit être douée et munie non pas d'une prudence ordinaire, mais d'une prudence, la plus grande que l'on puisse concevoir, puisque non-seulement elle a à voir les dangers qui la menacent de près et qui sont là sous ses yeux, mais encore à prévoir, à sentir ceux qui sont encore loin pour se prémunir contre eux. C'est pour cela que les animaux sacrés d'Ezéchiel, n'avaient pas seulement deux yeux comme les autres, mais en étaient tout couverts par-devant et par-derrière. La prudence est en effet le guide de toutes les vertus, comme aussi elle sert à parer tous les dangers. « La sagesse est plus estimable que la force, et l'homme prudent vaut mieux que le courageux, » *Sap.* VI, 1; « parce que la guerre se conduit par la prudence, et

que le salut se trouvera où il y aura beaucoup de conseil. » *Prov.* XXIV, 6. De là cette autre parole de Salomon : « Le sage s'est rendu maître de la ville, des forts, et il a détruit la force où elle mettait sa confiance. » *Prov.* XXI, 22.

L'huméral du grand prêtre qui couvrait ses épaules, et le rational qui se trouvait sur sa poitrine, furent commandés par Dieu lui-même, de manière à ce qu'unis ensemble par certaines agrafes, ils ne pussent jamais se séparer. L'huméral représentait le poids des fatigues, et le rational le jugement de la raison et la prudence : deux choses qu'on ne doit jamais séparer. Aucun sacrifice n'est en effet agréable au Seigneur qu'autant qu'il s'y trouve le sel de la prudence. Voilà pourquoi le Seigneur donne cette prescription : « Vous assaisonnerez avec le sel tout ce que vous offrirez en sacrifice, et vous ne retrancherez point de votre sacrifice le sel de l'alliance que votre Dieu a faite avec vous. Vous offrirez le sel dans toutes vos oblations. » *Levit.* II, 13. Aussi, le roi des Perses avait-il ordonné de donner le sel sans le mesurer pour les usages du temple.

Il arrive souvent que ceux qui se hâtent sans précaution de porter secours à quelqu'un qui se noie, loin de lui être utile, périssent en même temps que lui. Or, comme ceux qui travaillent au salut des âmes peuvent courir des dangers de la même sorte, l'Ecclésiastique les en avertit, en disant : « Assistez votre prochain selon le pouvoir que vous en aurez, et prenez garde de ne pas tomber vous-même. » XXIX, 27.

Il y avait dans l'arche de Noé non-seulement des animaux purs, mais aussi des animaux impurs : il y avait des hommes et des serpents. Toutefois, bien qu'il y eût tant d'animaux, il n'y avait que huit personnes qui vivaient avec Noé en haut de l'arche. Or, d'après Origène, cela signifie que quand il y a un nombre presque infini d'hommes qui, par suite de leurs passions et de leurs mauvais désirs, se conduisent comme des bêtes ; il y en a d'un autre côté très-peu qui, méprisant et foulant aux pieds leurs passions, mesurent toutes choses au poids de la raison et dirigent leurs pas à sa lumière. Chose vraiment pitoyable et qui montre bien la chute de l'homme que d'en voir si peu dans les créatures raisonnables

qui règlent leur vie d'après la raison, puisque pour tous, à peu près, les maisons, les vêtements et les autres choses qui regardent l'entretien de la vie sont l'objet de la plus grande habileté et de la plus grande prudence.

## XLIV.

### Folie.

Souvent, par là même qu'ils ne prêtent qu'une attention sans prévoyance à un don qu'ils reçoivent, fût-il même de très-peu d'importance, les méchants ne reconnaissent pas une foule de maux, et de grands maux dans lesquels ils sont plongés. S. Grégoire, *Morales.*

On devient d'autant plus insensé au dedans qu'on s'efforce davantage de paraître sage au dehors. Id., *ibid.*

Il n'y a pas de pauvreté plus grande et plus digne d'envie que d'être pauvre de sagesse : et celui qui ne manque pas de sagesse ne peut absolument manquer de rien. La pauvreté de l'âme n'est donc autre chose que la folie. S. Augustin, *de la Vie heureuse.*

Quand l'ignorance pourra-t-elle excuser un homme qui se dit le maître des enfants et le docteur de ceux qui ne savent rien? S'il est ignorant, il sera ignoré, et qui plus est, il fera que beaucoup ignoreront et seront ignorés. S. Bernard.

C'est beaucoup de savoir que vous ne savez pas. En vain se flattent de leur faiblesse ou de leur ignorance ceux qui, pour pécher avec plus de liberté, ignorent ou se font faibles à dessein. Id.

Il y a beaucoup de choses dont la connaissance fait qu'on ne les sait pas : soit parce qu'on dédaigne de les savoir ou qu'on recule devant la peine de les apprendre, ou qu'on a honte de s'en informer. Or, l'ignorance qui vient de là n'est pas excusable. Id., *Lettres.*

On ne peut pas ne pas blâmer l'ignorance de la vérité chez ceux qui auraient pu la trouver s'ils avaient eu la volonté de la chercher. Car si la vérité est le salut et la vie de ceux qui la connaissent, on doit plutôt la chercher que la faire chercher elle-même. S. Chrysostome, *Homélies sur saint Matthieu.*

C'est le propre de la folie de voir les défauts des autres et d'oublier les siens. CICÉRON, *Tusculanes,* III.

## XLV.

### Curiosité.

Arrive ici une autre forme de tentation. Car, outre la concupiscence de la chair renfermée dans les jouissances de tous nos sens et dont le fol amour fait périr ceux qui s'éloignent de vous, il existe encore dans l'âme une convoitise dont les sens sont aussi les ministres, et dont l'objet n'est point de se complaire dans leurs jouissances, mais de se procurer par eux les moyens de connaître; convoitise vaine et curieuse qui se couvre du nom de connaissance et de savoir. Or, il est facile de reconnaître si nos sens agissent par volupté ou par curiosité. La volupté recherche la beauté, l'harmonie, les odeurs, les saveurs, les doux attachements; la curiosité, au contraire, veut essayer même de leurs contraires, non pour y trouver des sensations pénibles, mais pour satisfaire sa passion de tout connaître et de tout éprouver. Quel plaisir, en effet, peut nous offrir l'aspect d'un cadavre déchiré qui fait horreur? Et cependant, s'il y en a un quelque part on accourt pour y trouver un sujet de crainte et d'effroi. C'est cette maladie de la curiosité qui nous pousse à pénétrer les secrets de la nature, qui ne nous regardent point, dont la connaissance ne nous est d'aucune utilité, et que nous désirons connaître uniquement pour les savoir. C'est elle qui dans la religion même nous excite à tenter Dieu, lorsque nous lui demandons des signes et des prodiges, non pour opérer des fruits de salut, mais dans un simple but de curiosité. Mais, ô Seigneur mon Dieu, vous que je dois servir avec une humble simplicité, par combien d'artifices et de suggestions l'ennemi des hommes ne m'excite-t-il pas à vous demander quelque miracle? Mais, je vous en conjure par Jésus-Christ notre Roi, par la céleste Jérusalem, si sainte et si pure, faites qu'ayant toujours été éloigné de consentir à cette tentation, je continue de m'en éloigner de jour en jour davantage. Mais qui pourrait compter par combien de petites misères et de mépri-

sables bagatelles notre curiosité est chaque jour éprouvée, et combien nous faisons de chutes! S. AUGUSTIN, *Confessions*, liv. X, XXXV.

O Dina, qu'est-il besoin que vous voyiez des femmes étrangères? quelle nécessité, quelle utilité y a-t-il? Est-ce là seulement de la curiosité? Bien que vous les voyiez, vous, en repos, vous ne devrez cependant pas compter être vue de même. S. BERNARD.

### Réflexions de l'auteur.

Quand le grand prêtre entrait une fois par an dans le saint des saint pour y prier, il lui était ordonné par le précepte du Seigneur de brûler auparavant des parfums, afin que la fumée et la vapeur qui s'en dégageaient cachassent l'oracle, de peur, dit le Seigneur, que le grand prêtre ne meure. Il était aussi commandé aux prêtres, fils d'Aaron, quand on devait lever le camp, d'envelopper dans des draps d'hyacinthe les vases sacrés et toutes les tentures du tabernacle, et de les donner à porter tout enveloppées aux lévites. « Que les autres, dit le Seigneur, n'aient aucune curiosité pour voir les choses qui sont dans le sanctuaire, avant qu'elles soient enveloppées : autrement ils seront punis de mort. » *Num.* IV, 20. Dans le premier précepte le Seigneur dit : *de peur qu'il ne meure;* mais dans le second, où il s'agit plus manifestement de la curiosité, il affirme sans aucune hésitation : « autrement ils mourront. » C'est pour cela que les Bethsamites furent frappés de mort pour avoir osé regarder l'arche du Seigneur avec curiosité. Considérez combien ouvertement et sous quelles peines, en ces deux endroits, toute curiosité coupable est interdite dans les choses de Dieu : fille de l'orgueil et de la légèreté, elle est aussi la mère de bien des fautes et des maux. Nous apprenons aussi par là avec quel respect les prêtres et les fidèles doivent s'approcher du saint sacrement de l'Eucharistie, puisque le Seigneur en exigeait un si grand pour ce qui n'était que l'ombre de nos sacrements. S'il a dit tant de fois : « Tremblez devant mon sanctuaire, » *Levit.* XXVI, 2, quelle crainte et quel tremblement ne demandera-t-il pas de nous devant le sanctuaire où il est véritablement?

Ce grand malheur du monde qui s'est répandu sur le genre humain tout entier, par la faute de nos premiers parents, nous montre assez clairement qu'il ne faut pas sonder avec curiosité toutes les œuvres, tous les jugements et les préceptes de Dieu. Or ce malheur a pris naissance dans la curiosité du serpent : « Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger des fruits de tous les arbres du paradis? » *Gen.* III, 1. L'Ecclésiastique a donc raison de nous dire : « Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces. » III, 22.

Les événements sont le maître des sots. TÉRENCE.

Un jeune homme ne peut être sage; car la prudence suppose l'expérience qu'un jeune homme n'a pas encore. ARISTOTE.

On devient instruit à observer les maux d'autrui.

Point de prudence avant les années.

On se rappelle plus facilement ce que l'on a vu une fois, que ce que l'on a entendu sept fois.

C'est chose très-bonne de tirer profit de la folie d'autrui.

Mettre la vérité à la lumière est le rôle ordinaire du jour.

Ce qui a nui est une instruction.

## XLVI.

### Expérience.

Très-chers frères, vous ne pourrez éprouver combien ce que vous dites est vrai, si vous n'avez commencé à faire ce que vous dites. Si grand que soit ce que je vous dis, de quelque manière que je vous l'expose, de quelques paroles que je me serve pour l'exprimer, cela n'entre pas chez celui qui n'agit pas tout d'abord. Commencez à agir et voyez ce que nous disons. Alors, vos larmes couleront à chacune de mes paroles : alors le psaume est chanté, et le cœur fait ce que l'on chante dans le psaume. S. AUGUSTIN, *sur le psaume* CXIX.

Hiérotée apprit les choses de Dieu, non-seulement par l'étude, mais encore par la souffrance : et par suite de cette participation aux souffrances de Jésus-Christ, il devint consommé dans la

connaissance qui ne s'enseigne pas, et dans la mysticité de leur bonté et de leur prix infini. S. DENIS.

### XLVII.

#### Vérité.

Ne croyez pas qu'il y ait d'autre sagesse que la vérité où l'on possède et où l'on voit le souverain bien. Elle n'est nulle part, et elle est présente partout : elle avertit au dehors, elle instruit au dedans : elle améliore tous ceux qui se plongent entièrement en elle, et personne ne peut la rendre mauvaise : aucun ne porte de jugement sur elle, et sans elle, aucun n'en fait de bons. S. AUGUSTIN. *du Libre Arbitre.*

La vérité est douce et amère; quand elle est douce, elle épargne, et quand elle est amère, elle guérit. Id., *Lettre à Christinus.*

La vérité est un pain; elle nourrit l'âme et ne diminue pas : elle change celui qui s'en nourrit, sans pour cela se changer en lui. Id., *Commentaires sur saint Jean.*

Si l'on prend scandale de la vérité, il vaut mieux faire naître le scandale que d'abandonner la vérité, Id., *du Libre Arbitre.*

Croire que l'on connaît la vérité quand on vit encore dans le mal est une erreur. Id., *du Combat du chrétien.*

La vérité et l'utilité des choses sont toujours bien mieux trouvées par un petit nombre de sages que si elles étaient discutées par une multitude de gens poussant de grands cris : car une multitude importune n'a aucune considération. CASSIODORE, *Lettres.*

Telle est la condition de la fausseté ou de l'erreur, que même sans qu'on lui résiste, elle vieillit et tombe : et telle est au contraire la force de la vérité que le nombre des attaques contre elle ne sert qu'à la réveiller et à la faire croître. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Eloge de saint Paul, homélie* 3.

La vérité est fille du temps. AULU-GELLE.

Rien de plus agréable que la vérité entre de véritables amis.

Rien de plus efficace que la vérité toute simple.

Pour vous, si vous voulez à une lumière éclatante contempler

la vérité, prenez un sentier qui soit droit et frayé; chassez la joie, chassez la crainte, mettez l'espoir en fuite, et que la douleur soit loin de vous. Un esprit où règnent ces affections est un esprit rempli de nuages et retenu par des chaînes. BOÈCE, *de la Consolation*, liv. I.

On juge beaucoup plus de choses sous l'empire de l'amour d'une passion, de la colère, de la douleur, de la joie, de l'espérance, de la crainte, de la terreur, ou de toute autre émotion semblable, que sous celui de la vérité, du devoir, d'une règle du droit, d'une formule de jugement ou des lois. CICÉRON, *de l'Orateur*, liv. I.

Il se trouve quelque chose de faux mêlé à toutes les choses vraies, et cela avec une telle ressemblance qu'on ne voit d'abord aucune marque pour en juger et donner son assentiment. Id., *de la Nature des dieux*, liv. I.

Rien de plus honteux que trop de témérité; et il n'y a rien qui convienne si peu à la gravité et à la fermeté d'un sage que d'avoir des idées fausses ou de défendre sans aucune réflexion ce que l'on n'a pas conçu et connu avec assez de connaissance de cause. Id., *ibid*.

Ce ne sont pas tant les preuves d'autorité que les preuves de raison qu'il faut chercher dans les discussions. Id., *ibid*.

O grandeur de la force de la vérité! puisqu'elle se défend facilement contre les ruses, la finesse, l'habileté, les mensonges et les embûches de tous les hommes! Id., *pour Marcus Calius*.

Ce qui est vrai, simple et sincère, est par cela même très-approprié à la nature des hommes. Id., *des Devoirs*, I.

Quand quelqu'un s'est une fois parjuré, on ne peut plus dans la suite croire à sa parole, quand bien même il ferait serment par un plus grand nombre de dieux. Id., *ibid*.

A notre époque, la complaisance produit des amis, et la vérité fait naître la haine. TÉRENCE.

Quand les choses ne sont pas vraisemblables, nous les croyons si c'est un homme digne de foi qui les dit. QUINTILIEN.

Il est dans la nature de l'homme de suivre celui avec qui on a fait société, et d'aimer les choses au milieu desquelles on a été

nourri. Cela est si vrai que vous verrez les habitants des villages, bien qu'ils soient dans la misère et manquent de jouissances et de bonne nourriture, détester le séjour des villes, ne point se plaire au milieu de leurs délices, et choisir plutôt ce au milieu de quoi ils furent nourris que ce en quoi ils n'ont pas été, bien que ce soit meilleur. La même chose arrive à l'homme pour les connaissances et les idées au milieu desquelles il a été nourri depuis son enfance; il les aime, en appuie les raisons, et se trouve contrarié du contraire; et voilà pourquoi bien souvent l'intelligence de l'homme vient à faillir quand il s'agit de saisir la vérité, et qu'il suit toujours les idées dans lesquelles il a été élevé. Le rabbin Moyses, liv. I, c. xxx.

### Réflexions de l'auteur.

Aristote a dit que ceux qui se trompent doivent ne regarder que peu de choses avec beaucoup de prudence, quoiqu'il faille pour ne pas nous tromper, observer avec soin toutes les circonstances d'une chose. Les enfants d'Israël voulaient retourner en Egypte, en pensant aux viandes, aux aulx et aux oignons dont ils s'y nourrissaient; et ils ne pensaient pas aux contrôleurs, aux coups, aux lourds fardeaux, au joug et aux fournaises où l'on fondait le fer, à la fourniture des pailles et à la confection des briques. Car s'ils avaient en même temps prêté leur attention à cela, ils n'auraient jamais eu dans l'esprit l'idée de vouloir retourner en Egypte. Or c'est de cette manière que raisonnent ceux qui ne veulent pas de la vertu comme étant difficile, et qui embrassent le vice comme une chose agréable; ils ne voient, en effet, dans l'une que ce qu'il y a de pénible et non ce qu'il y a d'agréable, et dans l'autre ce qui leur paraît agréable, et non ce qui s'y trouve de dur et d'amer; et voilà pourquoi en ne regardant qu'à peu de choses et non pas à tout, ils se trompent grossièrement.

Ceux qui ont la vue basse évitent la lumière et aiment les ténèbres; les malades rejettent les aliments salubres pour en désirer de nuisibles, jusque-là que souvent ils mangent de la terre comme les serpents; de même il y en a un grand nombre qui

ont l'esprit et le cœur tellement dépravés qu'ils ont de la haine pour la vérité et de l'amour pour le mensonge ; et cependant une grande partie du bonheur de l'homme se trouve dans la connaissance de la vérité.

## XLVIII.

### Conseil.

Remarquons que pour donner des conseils il y a beaucoup plus de force dans un homme qui se fait remarquer par la probité de sa vie, l'excellence de ses vertus, sa bienveillance et sa bonté. Qui voudrait en effet chercher une source dans de la boue? qui voudrait boire d'une eau trouble? C'est pourquoi, qui penserait à puiser quelque bon conseil là où seraient la luxure, l'intempérance, le mélange de tous les vices? qui oserait juger utile à la cause d'autrui celui que l'on verrait inutile pour sa propre vie? Comment pourrai-je estimer éminent en conseils celui que je verrai dégradé par ses mœurs? Celui à qui je me dispose de me confier doit être au-dessus de moi. Or puis-je croire capable de me donner un conseil celui qui ne s'en donne pas à lui-même ; et croirai-je qu'il viendra s'occuper de moi, celui qui ne s'occupe pas de lui-même et dont l'âme est envahie par les voluptés, enchaînée par la passion, subjuguée par l'avarice, troublée par la cupidité? S. Ambroise, *des Devoirs*, liv. II.

Joseph a aidé bien plus utilement le roi Pharaon en lui donnant le conseil d'amasser des réserves de blé, que s'il lui avait donné de l'argent. L'argent d'une ville n'aurait pas acheté l'abondance, tandis que la sagesse de Joseph a pendant cinq ans repoussé la famine de l'Egypte tout entière. L'argent, en effet, se consomme facilement, mais les bons conseils ne peuvent s'épuiser : l'usage les augmente, tandis qu'il diminue et fait bientôt manquer l'argent ; de sorte que vous aiderez d'autant moins de gens que vous aurez voulu en donner à un plus grand nombre, et que souvent il vous manquera ce que vous aurez cru devoir donner à un autre. Plus au contraire vous donnerez de conseils, plus vous serez riche, et plus la source en sera abondante. Id., *ibid.*

On peut près d'un homme obscur et vil trouver un conseil

juste et convenable que souvent l'on n'aurait pas trouvé auprès d'un autre qui serait sage et grand. S. PIERRE CHRYSOLOGUE.

Ceux qui veulent véritablement apprendre la volonté de Jésus-Christ doivent tout d'abord mortifier leur propre volonté. Ensuite priant avec confiance, innocence et simplicité, et interrogeant les pères ou les frères avec une grande humilité de cœur et sans aucune hésitation, ils recevront, comme émanés de la bouche de Dieu même, les conseils qu'ils leur donneront, bien que ce qui aura été dit fût opposé aux intentions et dispositions que l'on avait, et que ceux que l'on interroge ne soient pas des hommes très-spirituels. Car Dieu n'a pas l'injustice de tromper des âmes qui ont soumis en toute humilité au conseil et au jugement du prochain leur innocence et leur foi. S. JEAN CLIMAQUE, 26e *degré*.

Les uns, par les tourments et les troubles qui ont suivi leurs efforts, ont appris que telle était la volonté de Dieu, selon celui qui a dit : « Nous avons eu le dessein d'aller vous voir, et moi, Paul, en particulier, plus d'une fois ; mais Satan nous en a empêchés. » I *Thess.* II, 18. C'est d'une manière inattendue que d'autres, au contraire, ont cru que telle ou telle chose était agréable à Dieu. Id.

Que le conseil, ce flambeau de la vie, vous précède partout. S. CHRYSOSTOME.

Quand nous serions mille fois sages et que nous verrions parfaitement ce qu'il faut faire, toutefois nous sommes hommes et nous avons besoin de consulter. Dieu seul en effet est en dehors de cela, et il n'a besoin de personne pour consulter. Aussi est-ce de lui seul qu'il est dit : « Car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui lui a donné conseil? » *Rom.* XI, 34. Quand même nous serions un millier de fois sages, nous sommes hommes et par conséquent mille fois répréhensibles, et partout se montre la faiblesse de notre nature. Tout ne peut pas se trouver dans l'homme, par la raison que le fils de l'homme est mortel. De même qu'un nuage qui survient tout-à-coup cache l'éclat radieux qui vient de la lumière du soleil, de même un accès de folie ou de démence qui survient tout-à-coup obscurcit notre esprit qui resplendissait

comme en plein midi et se faisait remarquer par sa lumière. Souvent un homme sage laisse de côté ce qui devrait être fait, tandis qu'un autre, de beaucoup inférieur à lui, saisit bien plus vivement la chose. Il arrive de là que le sage ne doit pas s'enorgueillir, et un homme obscur et vil se regarder comme un malheureux. Id.

Quiconque a mal pourvu à ses affaires, ne pourra jamais donner de bons conseils sur celles des autres. Isocrate.

La force ne fait rien sans un bon conseil; tandis que la prudence, quand bien même elle n'aurait pas la force avec elle, peut faire souvent bien des choses. Choricius.

Réfléchir trop tard ne vaut rien; et le repentir est inutile une fois qu'une affaire est faite. Philon.

Un bon conseil triomphe de beaucoup de bras. Euripide.

Dans la demande d'un conseil, trop de hâte est contraire à la raison et trouble les yeux de l'esprit. Salluste.

Rien de plus ennemi des conseils que la promptitude. Tite-Live.

Il y a deux choses ennemies des conseils, la colère et la grande hâte. Florus.

Croyez-moi, c'est la prudence qui tout d'abord abandonne les malheureux, et avec la fortune s'en vont le bon sens et l'esprit de conseil. Ovide.

Il n'y a pas de meilleur conseiller que le temps.

L'événement ne répond pas toujours aux conseils.

L'erreur et le repentir suivent de près la précipitation.

C'est être heureusement sage que d'être sage en voyant les dangers d'autrui.

Les armes sont peu de choses au dehors, s'il n'y a pas de prudence au dedans.

Une résolution prise précipitamment peut porter malheur.

Les pires conseillers sont la colère et la passion.

On peut blâmer, mais non corriger ce qui est passé.

Les grandes choses ne se font pas par les forces, la rapidité et la promptitude des corps; mais plutôt par la prudence, le poids, l'autorité et la sagesse. Cicéron, *de la Vieillesse*.

De très-grands Etats, ébranlés par des jeunes gens, ont été raffermis et rétablis par des vieillards. Quand en effet des téméraires et des audacieux veulent tenir le gouvernail de l'Etat, on n'a plus à craindre que les plus grands et les plus tristes naufrages. Id., *ibid.*

Nous ne devons rien faire dont nous ne puissions donner une raison plausible. Id., *des Devoirs*, I.

Que celui qui entreprend une affaire prenne garde de ne faire attention qu'à l'honnêteté de cette affaire ; il lui faut encore le pouvoir et le moyen de la mener à bout ; chose en quoi il doit observer ou de ne pas désespérer à tort à cause de son indolence, ou d'avoir trop de confiance à cause du désir qui le possède. Id., *ibid.*

Un homme qui montre avec affabilité le chemin à un autre homme qui s'égare, fait comme s'il allumait la lumière de cet homme à la sienne propre : il n'en est pas moins éclairé, bien qu'il ait donné de sa lumière. Pensée d'Ennius dans Cicéron, *des Devoirs*, liv. I.

Quelquefois dans les grandes tempêtes, les meilleurs pilotes reçoivent des avis de leurs passagers. Id., *Philippiques*, III.

### Réflexions de l'auteur.

Les conseils des méchants sont de cette sorte ; « Allons et faisons alliance avec les nations qui nous environnent, parce que depuis que nous nous sommes retirés d'avec elles, nous sommes tombés dans beaucoup de maux. Et ce conseil leur parut bon. » I *Mach.* I, 12, 13. Et de ce conseil il s'ensuivit la ruine de la religion tout entière. C'est ainsi que fut le conseil de Caïphe au sujet de la mort de Jésus ; et celui des mauvais Juifs qui, après la ruine de la ville, parlèrent ainsi à Jérémie : « Nous ne recevrons point de votre bouche les paroles que vous nous dites au nom du Seigneur, etc. » *Jerem.* XLIV, 16.

« Que vos yeux regardent droit, et que vos paupières précèdent vos pas. » *Prov.* IV, 25. Que la première règle de la prudence soit donc de ne rien faire, non-seulement sans réflexion,

mais même avec précipitation. Car si la précipitation est la marâtre de la justice, elle l'est aussi du jugement. Ainsi donc, dit le sage, « que la parole de la vérité précède toutes vos œuvres, et qu'un conseil stable règle tout ce que vous faites. » *Eccli.* XXXVII, 20. Le même sage montre que tel est le devoir de l'homme prudent, puisqu'il dit que c'est cela seul qui distingue le sage de l'insensé : « Et j'ai reconnu, dit-il, que la sagesse a autant d'avantage sur l'imprudence que la lumière en a sur les ténèbres. Les yeux du sage sont à sa tête ; l'insensé marche dans les ténèbres. » *Eccli.* II, 13, 14. Le sage suit en effet la direction et comme l'instruction de la nature ; or cette dernière a mis les yeux au sommet de la tête, comme sur une hauteur, pour diriger tous nos pas et les mouvements de tous nos membres. Ainsi donc le sage se sert de la raison et de la prudence comme d'yeux pour prévoir toutes les choses à faire avant de se mettre à les exécuter. Mais chez les insensés, la raison est endormie, et ce n'est ni elle, ni le jugement, mais de violentes passions qui, à la façon des bêtes, les conduisent et les dirigent : voilà pourquoi, dit-on avec raison, ils marchent dans les ténèbres, puisqu'ils ne les voient pas eux-mêmes. Ils ressemblent, à mon avis, à cette jeune fille dont parle Sénèque, qui, étant aveugle, niait qu'elle le fût et accusait la maison de n'avoir point de lumière. C'est en effet de la sorte que les hommes pervers ne reconnaissent pas la culpabilité de leurs crimes, mais la rapportent aux lois et aux mœurs du monde.

« L'or et l'argent affermissent l'état de l'homme ; mais un conseil sage surpasse l'un et l'autre. » *Eccli.* XL, 25. Car il est certain qu'il y a un plus grand nombre de choses qui se font mieux avec la prudence et les conseils qu'avec de l'argent.

Tobie dit à son fils qu'il faut demander conseil du sage. Mais quel est ce sage ? Peut-être est-ce celui dont parle l'Ecclésiastique : « L'âme d'un homme saint découvre quelquefois mieux la vérité que sept sentinelles assises dans un lieu élevé pour découvrir tout ce qui se passe. Mais sur toutes choses, priez le Très-Haut, afin qu'il vous conduise dans le droit chemin de la vérité. » XXXVII, 18, 19. Ici s'applique ce verset du psaume : « Découvrez

votre voie au Seigneur, espérez en lui, et il fera lui-même ce qu'il faut pour vous. » *Ps.* XXXVI.

« Demandez conseil au sage, dit Tobie. » Et c'est avec raison. Car le sage l'a dit : « Ayez beaucoup d'amis qui vivent en paix avec vous; mais choisissez pour conseil un homme entre mille. » *Eccli.* VI, 6. Toutefois, si un homme ignorant vient à donner un bon conseil, il ne faut pas le mépriser pour cela. Car de quelque côté que vienne la vérité, c'est toujours du Saint-Esprit, que l'on appelle l'esprit de vérité. De là ces paroles de saint Augustin : Tout vieillard et évêque que je suis, je suis tout prêt à aller à l'école d'un enfant. Nous en avons un exemple remarquable dans Moïse, qui ne rejeta pas le conseil de Jéthro, son beau-père, qui était païen. Voici comment Origène s'exprime à ce sujet : Quand je vois que Moïse, prophète tout rempli de Dieu, et à qui le Seigneur parlait face à face, reçoit un conseil de Jéthro, prêtre de Madian, j'admire et je m'étonne. Car la sainte Écriture dit : « Et Moïse écouta la parole de son beau-père, et il fit tout ce qu'il lui dit. » *Exod.* XVIII, 24. Moïse n'a pas dit : Puisque le Seigneur me parle, et que les paroles du ciel me marquent ce que je dois faire, comment alors recevrai-je le conseil d'un homme, et d'un païen encore, étranger au peuple de Dieu? Non. Mais il écoute la voix de son beau-père et fait tout ce qu'il lui dit ; il ne fait pas attention à qui le lui dit, mais à ce qui lui est dit. Voilà pourquoi si par hasard nous trouvons quelquefois une sage sentence prononcée par les païens, nous ne devons pas la rejeter sur-le-champ au seul nom de l'auteur, ni nous enfler d'orgueil et mépriser les paroles des sages, mais suivre le conseil de l'Apôtre qui nous dit : « Éprouvez toutes choses, et approuvez ce qui est bon. » I *Thess.* V, 21. Quel est celui des rois, je ne dis pas si Dieu lui a déjà fait quelques révélations, mais qui ayant quelque renom dans la science des lois, daignerait prendre conseil d'un inférieur qui serait au moins prêtre, pour ne pas dire d'un laïque ou d'un païen? Cependant Moïse, qui était l'homme le plus doux de tous, reçut le conseil d'un inférieur pour donner par là un exemple d'humilité à ceux qui gouvernent les peuples, et être une figure du divin sacrement à venir. Car il savait qu'un jour viendrait où

les Gentils prendraient près de lui un bon conseil et apporteraient à la loi divine un esprit bon et dirigé vers les choses de Dieu, il savait que la loi les écouterait et ferait tout ce qu'ils diraient.

Un seul conseil émané d'une jeunesse téméraire et précipitée renversa le trône de Salomon ainsi que la religion dont dix tribus se séparèrent, par une fatale et malheureuse erreur. Le roi Jéroboam a montré on ne peut mieux combien sont pernicieux les conseils de la prudence de l'homme abandonné de Dieu, quand, après être monté sur le trône, il dit : « Le royaume retournera maintenant à la maison de David, si ce peuple vient à monter pour faire des sacrifices dans le temple du Seigneur à Jérusalem; ils me tueront et retourneront à Roboam. Et après y avoir bien pensé, il fit deux veaux d'or, et il dit au peuple : N'allez plus à l'avenir à Jérusalem, Israël, voici vos dieux qui vous ont tiré d'Egypte. Et il ordonna qu'on célébrerait un jour solennel dans le huitième mois, qui serait le quinzième du même mois, pour répondre au jour solennel qui se célébrait en Juda. » III *Reg.* XII, 27, 28, 32. C'est pour cela que la maison de Jéroboam pécha, fut renversée et effacée de dessus la surface de la terre. Tel fut aussi le conseil de Pharaon, quand voyant croître le peuple hébreu, il dit : « Vous voyez que le peuple des enfants d'Israël est devenu très-nombreux, et qu'il est plus fort que nous. Opprimons-le donc avec sagesse, de peur qu'il ne se multiplie encore davantage. » *Exod.* I, 9, 10. Tel fut aussi le conseil des enfants de Jacob, lorsque voyant venir de loin Joseph, leur frère, ils dirent : « Voici notre songeur qui vient; venez, tuons-le, et nous verrons à quoi lui ont servi ses songes. » *Gen.* XXXVII, 19, 20. L'événement montra facilement combien ces conseils de l'homme furent vains.

Ce ne sont pas seulement les sages, mais aussi le Seigneur qu'il faut consulter dans les affaires douteuses : disons avec le Prophète : « Répandez sur moi votre lumière et votre vérité. » *Ps.* XLII. « Seigneur, mon Dieu, éclairez mes ténèbres. » L'Ecriture est pleine de ces sortes de paroles; mais nous en avons un exemple remarquable dans ce fait qu'Ochozias, roi d'Israël, ayant envoyé des messagers pour consulter Béelzébuth, Elie vint à leur

rencontre et leur dit : « N'y a-t-il donc point de Dieu en Israël, que vous consultez ainsi Beelzébuth, le dieu d'Accaron ? C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur, vous ne releverez point du lit où vous êtes, mais vous mourrez très-certainement. » IV *Reg.* I, 3, 4. Ce châtiment tombe avec justice sur ceux qui recherchent leur salut dans les choses où l'auteur du salut et de la vie est offensé. Nous voyons la même chose dans ce texte d'Isaïe : « Lors donc qu'ils vous diront : Consultez les magiciens et les devins qui murmurent en secret dans leurs enchantements, répondez : chaque peuple ne consulte-t-il pas son Dieu ? et va-t-on parler aux morts de ce qui regarde les vivants ? » *Isa.* VIII, 19. Celui qui a dit cette parole montre bien qu'il est prêt à répondre à ceux qui le recherchent avec amour. C'est ainsi que Daniel donna à ses compagnons le conseil de demander à Dieu par la prière l'explication du songe du roi ; et le Seigneur accéda volontiers à leur demande. Toutefois il n'y a guère que les bons qui peuvent prétendre à cela. Car les méchants qui, par l'entremise d'Ezéchiel, demandaient une réponse au Seigneur sont repris et repoussés durement par lui. *Ezech.* XIV.

## XLIX.

### Simplicité.

Rien de plus heureux qu'un cœur simple ; car en faisant preuve de cette simplicité à l'égard des autres, il n'y a rien qui puisse redouter de souffrir de leur part. Sa simplicité lui tient lieu, pour ainsi dire, d'artifice ; et il n'est pas soupçonné de souffrir ce qu'il ne se souvient pas d'avoir fait. Un esprit méchant, au contraire, est toujours dans l'angoisse et la peine : car, ou il médite le mal qu'il fera, ou il craint que les autres hommes ne lui en fassent. S. GRÉGOIRE, *Morales.*

La misère est la compagne inséparable de la méchanceté.

Vous serez simple si, au lieu de vous embarrasser dans le monde, vous vous en débarrassez. En vous en débarrassant, vous serez simple ; en vous y embarrassant vous serez double. S. AUGUSTIN, *Homélie 2 sur saint Jean*

« Quiconque se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. » *Matth.* XVIII, 4. De même qu'un petit enfant ne persiste point dans sa colère, ne se souvient pas d'une offense, n'a pas de désirs à la vue d'une belle femme, ne parle pas autrement qu'il ne pense; de même nous aussi nous ne pourrons entrer dans le royaume des cieux qu'autant que nous aurons une semblable innocence et une pareille pureté d'âme. S. Jérôme.

Rien de plus riche qu'un homme simple. Qu'y a-t-il en effet de plus riche que la simplicité qui, comme un bon père de famille, a assez de bien pour elle-même, et qui, contente de sa pureté, ne recherche ni ne détruit le bien d'autrui, ne prend pas mille formes et n'use pas de mille artifices comme l'astuce; qui, pour être en sûreté craint toutes choses, ne se fie pas à ses conseils, et retourne sans cesse ses pensées. La simplicité, au contraire ne sait rien craindre. Id., *Commentaires sur Osée.*

Ceux à qui manque la force, emploient la ruse et les piéges. Philon.

Rien de plus pernicieux dans le commerce de la vie que les gens dissimulés.

Celui qui dit une chose en en cachant une autre dans son âme est odieux à tout le monde.

### Réflexions de l'auteur.

« Vous me ferez, dit le Seigneur, un autel de terre ou de pierres qui n'auront pas été taillées; et si vous y employez le ciseau, il sera souillé. » *Exod.* XX, 24, 25. Or, je le demande, quel sens mystérieux peuvent avoir des pierres brutes et non polies; et quelle souillure peut-il y avoir dans des pierres coupées et taillées? C'est que par les pierres non polies, se trouve désignée la simplicité qui est très-agréable à Dieu. Les pierres taillées ont cela que leur surface extérieure et visible est polie et taillée; tandis que l'intérieur qu'on ne voit pas est laissé brut et non poli. Ces sortes de pierres figurent donc les hommes à l'âme double, ainsi que les actions que l'on fait pour être vus des hommes, actions qui sont souillées devant Dieu. Or, il est contre

l'ordre de la nature, dit saint Thomas, que l'on destine à se faire avoir la faveur populaire une action qui devait mériter la vie éternelle.

Contre la duplicité du cœur, il y a ces paroles du psaume onzième : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre : car les vérités ont été altérées par les enfants des hommes : chacun dit des choses vaines à son prochain; leurs lèvres sont pleines de tromperies, et ils parlent avec un cœur double : *In corde et corde locuti sunt,* » tournure hébraïque qui veut exprimer la dissimulation, et qu'à très-bien rendue Symmaque, en disant : *In corde aliud est, aliud loquuntur :* « il y a une chose dans leur cœur, et ils en disent une autre. » Ici revient cet autre texte : « Ils ont été dissipés par la colère de son visage, et son cœur s'est approché de moi. » *Ps.* LIV. D'autres ont traduit plus clairement : « Ils ont dans la bouche la douceur du lait, et la guerre dans le cœur. » Sentence que le Prophète répète et embellit encore par une autre comparaison, quand il ajoute : « Ses discours sont plus doux que l'huile, mais, en vérité, ce sont des flèches. »

Les saintes Ecritures louent beaucoup la simplicité du cœur. « Je sais, ô mon Dieu, dit David, que vous sondez les cœurs, et que vous aimez la simplicité : C'est pourquoi je vous ai offert aussi toutes ces choses dans la simplicité de mon cœur et avec joie. » I *Paralip.* XXIX, 17. Il y a aussi des psaumes avec ce titre : « Pour ne pas perdre David, simple de cœur. » Jacob, cet élu de Dieu, était un homme simple, et habitant dans des tentes. Job était aussi un homme simple, droit et craignant Dieu. Quant à l'Epouse du Cantique on la loue de ce qu'elle a des yeux de colombe qui révèlent non pas la malice des serpents, mais la simplicité de ces oiseaux. Enfin nous lisons aux Proverbes : « Tous les trompeurs sont en abomination au Seigneur, et il communique ses secrets aux simples. » III, 32. Que concluerons-nous donc de cette vertu pour laquelle nous trouvons tant d'éloge? Beaucoup de chose en vérité. 1° Que la simplicité se distingue de la malice, vice que l'Ecriture reproche à Nabal qui était très-méchant et rempli de malice. David déteste aussi les gens de

cette sorte, quand il dit : « Ils parlent de paix avec le prochain, et dans leurs cœurs, ils ne pensent qu'à lui faire du mal. » *Ps.* XXVII. Ainsi donc celui-là est simple qui est exempt de cette malice, de cette fourberie ou de cette astuce. 2° La simplicité se distingue aussi de la duplicité. Il y a en effet des hommes au cœur double, que nous appelons aussi *hommes à deux visages*, et dont il a été écrit « que leurs lèvres étaient pleines de tromperies, et qu'ils parlaient avec un cœur double, » *Ps.* II ; c'est-à-dire des hommes qui pensent une chose dans leur cœur et dont la bouche en dit une autre, qui parlent de paix avec le prochain et qui dans leurs cœurs ne pensent qu'à lui faire du mal ; des hommes qu'on appelle aussi fourbes et trompeurs. C'est d'eux dont Jérémie a dit : « Que chacun se garde de son prochain, et que nul ne se fie à son frère ; parce que le frère ne pense qu'à perdre son frère, et que l'ami use de tromperie contre son ami. Chacun d'eux se rit de son frère, et ils ne se disent point la vérité. » *Jerem.* IX, 4, 5. Ainsi donc celui-là est simple qui n'a pas cette duplicité, dit ce qu'il sent, ne parle pas autrement qu'il ne pense, hait le mensonge et aime la vérité ; celui à qui aucune chose ne présente deux visages, parce qu'il interprète tout avec candeur, comme lui-même n'en offre pas non plus deux à qui que ce soit. 3° La simplicité est aussi le contraire de la *multiplicité* : aussi l'Ecclésiastique dit-il : « Mon fils, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'action. » XI, 10. Or, ils pratiquent aussi la vertu contraire à ce défaut, ceux qui, ayant conscience de leur faiblesse, ne veulent pas se charger d'une foule d'affaires et de soucis, rapportent à Dieu seul toutes les actions qu'il font, ne regardant que lui seul, et bien que divisés sur une multitude de choses, ont toujours cependant les yeux fixés sur lui seul. C'est ce à quoi nous invite un des Pères dont parle saint Jean Climaque : Entretenez, dit-il, le repos de l'intelligence dans des membres agiles. Or, ce qui nous aide le plus à en venir là, c'est ce qu'un autre des anciens Pères disait à quelqu'un : Vous ne serez pas vraiment moine, tant que vous ne vous conduirez pas à l'égard de Dieu, comme s'il n'y avait rien au monde que lui et vous ; voulant dire par là qu'en toute action on devait toujours

avoir les regards attachés sur Dieu, comme s'il n'y avait rien autre chose dans le monde. Il en arrivera de là que les autres devoirs de charité que nous rendons aux hommes ne distrairont point notre âme de la contemplation des choses divines. C'est à cette espèce de simplicité, loin de la multiplicité des affaires et des soucis, comme à la meilleure part, que Jésus appelait Marthe, quand il lui disait : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de plusieurs choses : après tout, une seule chose est nécessaire, c'est d'être uni à Dieu par l'amour et par une continuelle contemplation. » *Luc.* x, 41, 42. Voyez dans nos mélanges de philosophie morale (chapitre : Occupation), les extraits de Sénèque sur l'obligation d'éviter cette multiplicité des actions. 4° Enfin, de ce troisième degré de simplicité en naît un quatrième, savoir la pureté d'intention qui nous fait rapporter nos bonnes œuvres à Dieu seul, visant non aux richesses, aux honneurs, ou à tout autre avantage, mais au seul bon plaisir de la volonté de Dieu, et mettant notre joie à ne plaire qu'à lui seul. Il semble, en effet, que c'est de cette simplicité dont parle le Sauveur quand il dit : « Si vous avez l'œil net, tout votre corps sera éclairé. » *Matth.* vi, 22. C'est avec cette simplicité que David raconte qu'il a offert tous ses dons au Seigneur pour la construction du temple.

## L.

### Justice, injustice.

La véritable justice a de la compassion, la fausse, au contraire, n'a que du dédain ; toutefois les justes ont coutume, et à bon droit, de s'indigner contre les pécheurs. Mais il y a une différence entre ce que l'on fait poussé par l'orgueil et ce à quoi nous porte le zèle de la discipline et de la morale. S. GRÉGOIRE, *Homélies.*

Quand les saints ont à discuter sur des affaires avec des personnes qui leur sont inférieures, ils ne craignent en aucune manière de souffrir eux-mêmes contre la justice, tout en craignant de charger les autres même dans les plus petites choses. Id., *Morales,* liv. V.

Seigneur, vous ne manquez pas là d'où vous êtes loin, parce que là où vous n'êtes pas par votre grâce, vous y êtes par votre vengeance. Celui, en effet, qui n'a pas votre paix, n'échappera en aucune façon à votre colère. S. AUGUSTIN, *Manuel.*

Trop de justice fait tomber dans le péché : une justice modérée fait devenir parfait. Que l'amour de Jésus-Christ tempère donc la sévérité (la salure) de la correction; et que le sel de la justice assaisonne l'amour du prochain. Id., *de la Véritable Religion.*

La justice une fois mise de côté, que sont les royaumes, sinon de grands centres de brigandage? et les centres de brigandage qu'est-ce autre chose que des royaumes où règne la perversité? Aussi, je trouve spirituelle et vraie cette réponse d'un pirate à Alexandre-le-Grand. Ce roi lui ayant demandé pourquoi il infestait et ravageait ainsi les mers, celui-ci lui répondit avec liberté : Et toi, pourquoi ravages-tu le monde entier? Mais moi, parce que je le fais sur un petit navire, on me traite de brigand, et toi, parce que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant. Id., *de la Cité de Dieu,* liv. IV, c. IV.

Ne pas repousser quand on le peut une injustice faite à son prochain, c'est être aussi coupable que celui qui la commet. S. AMBROISE, *des Devoirs.*

La justice sert plus aux autres qu'à soi-même; et c'est négliger ses intérêts que de préférer l'intérêt commun. Id., *Traité du Paradis.*

La justice est une vertu qui ne revendique rien de ce qui appartient à autrui, qui donne à chacun ce qui lui revient, qui néglige ses propres avantages pour sauvegarder ceux des autres. La première justice est pour Dieu, la seconde pour la patrie, la troisième pour la famille, la quatrième pour tout le monde. Id., *des Devoirs,* I.

La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. Rendez donc ce qui leur est dû à vos supérieurs, à vos inférieurs et à vos égaux. Rendez à vos supérieurs le respect et l'obéissance : le respect, vertu de l'âme; l'obéissance, vertu du corps. A vos égaux, donnez le conseil qui instruit leur ignorance et le secours qui aide leur faiblesse. A vos inférieurs, donnez votre attention et

votre surveillance pour qu'ils puissent se garder du péché, et l'exemple de la discipline pour que la faute dont ils ne se sont pas gardée ne demeure pas impunie. S. BERNARD, *Lettres*.

La justice est une liberté de l'âme qui donne à chacun ce qui lui est dû : le respect au supérieur, la paix et la concorde à l'égal, l'exemple à l'inférieur, l'obéissance à Dieu, la probité à soi-même, la patience à son ennemi et la pitié efficace à l'indigent. S. ANSELME.

La justice ne connaît pas de père, connaît la vérité, ne fait acception de personne et prend Dieu pour modèle. CASSIODORE.

Celui à qui l'on nuit ou à qui l'on fait injustice, et qui volontairement pardonne à son prochain, est selon la nature de Jésus-Christ. Celui qui n'offense point et n'est point offensé est selon la nature d'Adam. Mais celui qui cherche à nuire, à calomnier ou à faire de l'usure, est selon la nature du démon. *Vies des Pères*.

Si chacun de nos membres avait cette idée de penser pouvoir bien se porter en attirant à lui la santé de celui qui serait le plus proche, le corps tout entier nécessairement s'affaiblirait et finirait par mourir : de même, si chacun de nous attirait à lui les avantages des autres et enlevait dans son propre intérêt tout ce qu'il pourrait à autrui, la société et l'instinct social des hommes seraient nécessairement détruits. CICÉRON, *des Devoirs*.

Celui qui court dans le stade doit faire, il est vrai, tous ses efforts et lutter le plus possible pour remporter le prix; mais il ne doit en aucune manière faire tomber ou repousser de la main celui qui lutte avec lui : de même dans la vie réclamer pour soi ce qui appartient à son usage n'est pas une injustice; mais l'ôter et l'arracher à un autre est chose défendue. Id., *ibid*.

On doit préférer les devoirs de la justice à ceux de la science : car il vaut mieux agir avec réflexion que de penser avec sagesse. Id., *ibid*.

### Réflexions de l'auteur.

C'est par suite d'une tentation très-fréquente et très-funeste du démon qu'un grand nombre de gens qui paraissent, par leurs

bonnes œuvres, faire profession de piété, sont très-lents à remplir les obligations de justice, bien que d'un autre côté on les voit des plus prompts et des plus empressés à faire d'autres bonnes œuvres auxquelles la loi de Dieu ne les astreint en aucune façon. Et, en effet, c'est avec difficulté qu'ils paient leurs domestiques, leurs ouvriers et leurs créanciers, quand au contraire ils donnent facilement l'aumône et font volontiers d'autres œuvres de piété. C'est contre cette sorte de gens que le Seigneur dit par la bouche du prophète : « Je suis le Seigneur qui aime la justice et qui hait les holocaustes venant de rapines. » *Isa.* LXI, 8. Or, il y a rapine quand vous offrez à Dieu ce avec quoi vous auriez pu satisfaire aux demandes d'un créancier. La cause en est, partie dans la malice du démon qui nous tente, partie dans notre propre volonté qui suit avec plus de plaisir ses idées et ses désirs que les ordres d'autrui. C'est donc par là que, sous prétexte de vertu, le démon trompe beaucoup de personnes.

Combien c'est chose agréable à Dieu qu'on punisse les pécheurs ; c'est ce que montre le châtiment exemplaire que Josué fit subir à Achan : « Car Josué et tout Israël avec lui ayant pris Achan, fils de Zaré, et l'argent, et le manteau, et la règle d'or, avec ses fils et ses filles, ses bœufs, ses ânes et ses brebis, et sa tente même, et tout ce qui était à lui, les menèrent en la vallée d'Achor ; et tout Israël le lapida, et tout ce qui avait été à lui fut consumé par le feu. Et ainsi la fureur du Seigneur se détourna de dessus eux. » *Jos.* VII, 24, 25, 26. Vous voyez par cet exemple combien le péché est chose détestable, et combien est agréable à Dieu le châtiment des pécheurs. La même chose est aussi montrée dans cette famine de trois ans qui, sous le règne de David, fit souffrir le peuple à cause des traitements cruels que Saül avait fait subir aux Gabaonites : car elle ne cessa que par la mort de ses fils. « Le Seigneur est juste et il aime la justice ; son visage regarde favorablement l'équité. » *Ps.* X. Nous voyons encore la même chose dans ces paroles du prophète au roi Achaz : « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que vous avez laissé échapper de vos mains un homme digne de mort, votre vie répondra pour la sienne, et votre peuple pour son peuple. » III *Reg.* XX, 42.

Salomon a voulu que la miséricorde et la justice nous fussent également recommandées avec force, quand il dit : « Que la miséricorde et la vérité ne vous abandonnent point : mettez-les comme un collier autour de votre cou, gravez-les sur les tables de votre cœur, et vous trouverez grâce devant Dieu et devant les hommes. » *Prov.* III, 3, 4. Voyez quel amour il veut que nous ayons pour ces vertus : car non content d'avoir dit, « que la miséricorde et la vérité ne vous abandonne point, » il veut encore « que nous les mettions comme un collier autour de notre cou, et que nous les gravions sur les tables de notre cœur. » Voyez aussi de quelle manière il a joint la vérité à la miséricorde. Il y en a en effet qui, sur les suggestions du démon, sont prodigues pour les pauvres et avares pour les leurs, quoique cependant un seul acte de justice négligé suffise pour la damnation, et qu'une foule de bonnes actions, sans la justice, ne peuvent aucunement suffire pour le salut. C'est ce qu'enseigne le même Salomon dans les paroles suivantes : « Il y a bien des hommes qu'on appelle miséricordieux; mais qui trouvera un homme fidèle? » *Prov.* XX, 6. Sous le nom de fidélité, Salomon entend ici la justice : car partout il joint ensemble ces deux vertus. Est fidèle celui qui donne fidèlement ce qu'il doit et satisfait pleinement à ses obligations. Or, que la foi soit prise pour la justice, c'est ce que nous voyons dans les paroles de Salomon, qui après avoir dit « que les péchés se purifiaient par la miséricorde et par la foi, » ajoute en répétant peu après la même sentence : « L'iniquité se rachète par la miséricorde et par la vérité. » *Prov.* XV, 27; XVI, 6. Or, la vérité, dans les saintes Ecritures, s'appelle justice. « Après que ces choses eurent été fidèlement exécutées, Sennachérib, roi des Assyriens, vient, etc., » II *Paralip.* XXXII, 1, où le mot *veritatem* est mis pour *justitia*.

Les paroles suivantes de Salomon montrent quel soin il faut prendre pour ne pas nuire aux pauvres et aux gens de basse condition. « Ne touchez point aux bornes des petits, et n'entrez point dans le champ des orphelins : car celui qui est à leur égard comme un proche parent est puissant, et il se rendra lui-même contre vous le défenseur de leur cause. » *Prov.* XXIII, 10, 11.

Moïse a montré un grand zèle pour la gloire de Dieu dans le crime de Phogor. Quoiqu'il fût le plus doux de tous les hommes, il appela toutefois tout le peuple au carnage et au sang, en disant : « Que chacun de vous tue ceux de ses proches qui se sont consacrés au culte de Beelphégor. » *Num.* xxv, 5. Et sur cet ordre, vingt-quatre mille hommes furent tués. Quel juge fut jamais assez sévère pour commander de tuer d'une seule fois tant de milliers d'hommes?

Cependant, le zèle de Phinées, fils d'Eléazar ne fut pas moins agréable à Dieu. Ce Phinées fut en effet tellement ému d'une offense faite à Dieu « qu'étant entré dans un lieu infâme, il perça d'un poignard l'homme et la femme dans les parties que la pudeur cache. » *Num.* xxv, 8. Et ce zèle fut si agréable à Dieu, que Phinées fut, pour cette action, comblé de louanges par le Seigneur lui-même. « Phinées, dit-il, a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël, parce qu'il a été animé de mon zèle contre eux, etc. » *Ibid.*, 11.

Les paroles suivantes du Seigneur recommandent la règle et l'intégrité de la justice : « On punira l'homicide après avoir entendu les témoins; nul ne sera condamné sur le témoignage d'un seul. Vous ne recevrez point d'argent de celui qui veut se racheter de la mort qu'il a méritée pour avoir répandu le sang; mais il mourra aussitôt lui-même. Les bannis et les fugitifs ne pourront revenir en aucune sorte à leur ville avant la mort du pontife, de peur que vous ne souilliez la terre où vous habiterez, et qu'elle ne demeure impure par le sang des innocents; parce qu'elle ne peut être autrement purifiée que par l'effusion du sang de celui qui aura versé le sang. C'est ainsi que votre terre deviendra pure, et que je demeurerai parmi vous. Car c'est moi qui suis le Seigneur, qui habite au milieu des enfants d'Israël. » *Num.* xxxv, 30-34.

Le fantôme et l'ombre de Samuel ont montré à Saül quel était le châtiment réservé à l'injustice et à la désobéissance : « Le Seigneur, dit l'ombre de Samuel, vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part; il déchirera votre royaume et l'arrachera de vos mains, pour le donner à David, votre semblable; parce que

vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites. C'est pour cela que le Seigneur vous envoie aujourd'hui ce que vous souffrez. Demain, vous serez avec moi, vous et vos fils, et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp même d'Israël. Saül tomba aussitôt, et demeura étendu sur la terre; car les paroles de Samuel l'avaient épouvanté; et les forces lui manquèrent. » I *Reg.* XXVIII, 17-20.

« Ne faites point de violence au pauvre, parce qu'il est pauvre; n'opprimez point dans le jugement celui qui n'a rien; car le Seigneur se rendra lui-même le défenseur de sa cause, et il percera ceux qui auront percé son âme. » *Prov.* XXII, 22, 23. « Le Seigneur ne fera point acception de personne contre le pauvre, et il exaucera la prière de celui qui souffre l'injure. Il ne méprisera point l'orphelin qui le prie, ni la veuve qui répand ses gémissements devant lui. Les larmes de la veuve n'arrosent-elles pas son visage, et ne crient-elles pas vengeance contre celui qui les tire de ses yeux, » *Eccli.* XXXV, 16, 17, 18; c'est-à-dire, comme d'autres traduisent : n'invoque-t-elle pas son secours contre celui qui les fait couler? « Car du visage de la veuve, elles montent jusqu'au ciel; et le Seigneur qui l'exauce, ne se plaira point à la voir pleurer, » 19; c'est-à-dire que le Seigneur les exaucera avec joie. Vous trouverez la même chose dans l'Exode : « Vous n'attristerez et vous n'affligerez point l'étranger, parce que vous-mêmes vous avez été étrangers dans la terre d'Egypte. Vous ne ferez aucun tort ni à la veuve ni à l'orphelin. Si vous les offensez en quelque chose, ils crieront vers moi, et j'écouterai leurs cris, et ma fureur s'allumera contre vous; je vous ferai périr par l'épée, et vos femmes deviendront veuves, et vos enfants orphelins. » *Exod.* XXII, 21-25. Or, au nombre des principaux crimes que le Seigneur reproche à son peuple par la bouche de ses prophètes, il y a celui d'opprimer les pauvres. De là ces paroles d'Isaïe : « Pourquoi foulez-vous mon peuple aux pieds? Pourquoi meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées? » III, 15. « Malheur à ceux qui établissent des lois d'iniquité et qui font des ordonnances injustes pour opprimer les pauvres dans le jugement, pour accabler l'in-

nocence des plus faibles de mon peuple par la violence, pour dévorer la veuve comme leur proie, et pour mettre au pillage le bien des pupilles. Que ferez-vous au jour où Dieu vous visitera, au jour de l'affliction qui viendra de loin? à qui aurez-vous recours? » x, 1, 2, 3. « Et l'on a trouvé dans vos mains (le texte porte *in alis tuis,* dans vos ailes) le sang des âmes pauvres et innocentes. » *Jerem.* II, 34. Le prophète dit cela parce que les pauvres étaient dépouillés par les riches et que ceux-ci se paraient de leurs richesses. Il fait aussi en cet endroit allusion à ces oiseaux qui vivent de rapines, et qui, après avoir saisi leur proie, se mettent à la dévorer avec tant de fureur qu'ils souillent de sang aussi bien leurs ailes que leur bec.

Une loi du Seigneur nous recommande la miséricorde sous menace de la vengeance divine : « Si votre prochain vous a donné son manteau pour gage, vous le lui rendrez avant que le soleil soit couché. Car c'est le seul habit qu'il a pour couvrir son corps, et il n'en a point d'autre pour mettre sur lui quand il dort. S'il crie vers moi, je l'exaucerai, parce que je suis bon et compatissant. » *Exod.* XXII, 26, 27. Et il est vraiment compatissant : car d'où peut venir une loi si pleine de miséricorde et de compassion, sinon de la source même de la miséricorde? Certes si le Seigneur écoute le cri de celui qui souffre avec justice, que ne fera-t-il pas pour celui qu'oppriment la violence et l'injustice?

Le faucon était dans la loi un animal impur, parce qu'il se nourrit de rapines. Mais parce qu'il est peu fort, il ne fait de mal qu'aux petits oiseaux. Il y a beaucoup de gens de cette espèce qui, n'exerçant de violences que sur les pauvres, montrent que ce n'est pas la volonté, mais le pouvoir qui leur manque pour en exercer sur les autres.

FIN DU TOME VINGTIÈME

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGTIÈME VOLUME.



### PREMIÈRE CLASSE DES LIEUX COMMUNS.

COMMENÇANT PAR DIEU, L'ÊTRE SOUVERAINEMENT BON ET GRAND, CETTE CLASSE COMPREND ENSUITE LES LIEUX COMMUNS QUI SE RAPPORTENT AUX DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ÉTAT OU DE PERSONNES.

## SECONDE CLASSE.

### DES VERTUS ET DES VICES QUI LEUR SONT OPPOSÉS.

FIN DE LA TABLE DU VINGTIÈME VOLUME.

---

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

